



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

HD WIDENER



Hw R7DT 4

FA
1198
248

KF796

Harvard College
Library



IN MEMORY OF
Archibald Cary Coolidge

PROFESSOR OF HISTORY
1908-1928

DIRECTOR OF THE UNIVERSITY LIBRARY
1910-1928

GIVEN BY A FRIEND



2

15 Mon. 1867
H. ——— Coult.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRE,
Rue Saint-Louis, n^o 46, au Marais.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES.



SECONDE ANNÉE.

•••••

PARIS,

AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVART DES ITALIENS, N° 2.

1854.

~~FA 1197.248~~

HARVARD COLLEGE LIBRARY
GIVEN IN MEMORY OF
ARCHIBALD CARY COOLIDGE

Aug. 25, 1930

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

FRAGMENS

DE

L'HISTOIRE DE BRETAGNE.

3^e ARTICLE (1).

A diverses époques, des hommes érudits se sont imposé la tâche d'écrire l'histoire de la Bretagne armoricaine (2), et tous différens sur l'ordre chronologique des premiers souverains de ce pays et sur les événemens de leurs régnés. Cette dissemblance dans leurs versions cessera d'étonner si l'on considère que l'époque reculée qu'ils ont voulu peindre, n'ayant laissé

(1) La partie occidentale de la France, appelée aujourd'hui Bretagne, a été anciennement désignée par différents noms. Celle d'Armorique lui vient du mot celtique *Armor*, qui signifie Rive de la mer. D'après sa forme de péninsule, on l'appelle *Littorie des Circonvallées*, c'est-à-dire Corne ou Pointe; enfin les mines de plomb et d'argent qu'elle renferme lui ont fait donner aussi le nom de *Démantée*.

(2) Voir le 1^{er} volume, pag. 1 et 162.

II.

pour memento que des chroniques populaires souvent incomplètes, diffuses, appuyées seulement de quelques pierres monumentales; elles-mêmes altérées par le temps, il était presque impossible à l'historien de trouver et de démêler le fil qui pût le guider sûrement à travers ce labyrinthe de dates incertaines, de dires embrouillés, attestés par les uns, démentis par les autres. Chaque écrivain a donc dû prendre une route au hasard pour aller à la découverte de la vérité. Mais à peine se faisait-elle entrevoir, qu'elle disparaissait aussitôt au milieu de l'obscurité profonde où l'ignorance avait plongé les Gaulois au commencement de l'ère chrétienne. Les malheureux Armoricains, harcelés par une guerre permanente, tenaient le javalot et non la plume. Sans cesse menacés d'être surpris et massacrés, ils veillaient à la défense de leur famille, de leur pays, et ne s'occupaient point de laisser des traces écrites du triste jour dont ils jouissaient à peine, et qui peut-être n'aurait point pour eux de lendemain: peu leur importait sans doute que les races futures apprissent qu'ils avaient vécu et souffert.

Mais peu à peu le christianisme, cimenté par le sang des martyrs, prit une puissance plus forte, plus absolue. Bientôt les guerriers, même les plus féroces, s'y soumettaient et prêtèrent l'oreille à la voix des prédicateurs de l'Évangile qui, au

sein des forêts comme sous la voûte des temples, répétaient aux peuples désunis ces paroles de l'Homme-Dieu : *Que la paix soit parmi vous*. Souvent on vit le glaive d'un orgueilleux vainqueur s'arrêter à l'aspect de la croix et respecter les jours de la victime qu'il avait été sur le point d'immoler : alors s'élevèrent de toutes parts des moustiers où, dans la ferveur d'un culte nouveau, coururent se renfermer de jeunes enthousiastes qui s'y dévouèrent à une vie studieuse et contemplative. Là, dans l'état paisible qu'ils avaient embrassé, protégés par les murs sacrés du cloître contre la tourmente belliqueuse dont quelques peuples encore continuaient d'être agités, ils purent en observer les effets et parfois les décrire. C'est donc à ces reclus que nous devons la connaissance de quelques faits partiels de cette époque, séparée de la nôtre par plus de quatorze siècles : mais en parcourant ces légendes, conservées avec tant de soins au fond des vieux couvens, ne peut-on pas se demander si elles sont toutes purement historiques. Quelques-unes retracent des faits tellement invraisemblables, qu'on peut les regarder plutôt comme un assemblage de rêves sortis d'une imagination exaltée par la solitude et la mysticité, que comme la narration exacte de ce que les yeux ont vu.

C'est cependant à l'aide de ces manuscrits, tirés de la poussière des archives monacales, que l'histoire du premier âge de la Bretagne nous a successivement été donnée par Alain Bouchard, Albert-le-Grand, Bertrand d'Argentré, Pierre Lebaud, dom Morice, dom Lobineau, et tout récemment par M. le comte Daru. A mon tour, profitant de l'immense travail de ces différens auteurs, après les avoir tous compulsés, les avoir comparés les uns aux autres, j'ai extrait de chacun d'eux ce qui m'a semblé le plus positif : ce sont ces fragmens divers mis en ordre que je continuerai d'offrir à mes jeunes lectrices, dont la main est encore trop faible et la patience

trop peu exercée pour soutenir et feuilleter les lourds in-folio qu'il m'a fallu parcourir.

Après la mort de Conan Mériadec, arrivée vers l'an 388, Salomon du Wital (1), son petit-fils, hérita de la couronne; il avait épousé Cécile (2), fille d'un patricien romain nommé Flavius, qui plus tard parvint au consulat. Ce fut sans doute à son alliance avec cette puissante famille romaine, que le roi des Bretons dut de renouveler avec l'empereur Valentinien un pacte de bonne intelligence qui, de part et d'autre, fut fidèlement maintenu.

A peine sur le trône, le nouveau roi fut menacé par les peuples de l'Aquitaine. Conan Mériadec, pendant toute sa vie, avait su tenir en respect ces turbulens et dangereux voisins, pour lesquels il était un objet de haine et de jalousie; mais dès que la mort eut glacé la main ferme qui les contenait, ils se jetèrent à l'improviste sur la Bretagne, espérant arracher à Salomon l'héritage de son vaillant aïeul. Bientôt ils apprirent, par leurs défaites répétées, que le sang du héros breton n'avait pas dégénéré dans les veines de son descendant, et ils cessèrent enfin d'inutiles attaques.

Désormais paisible possesseur de son trône, Salomon ne s'occupa plus qu'à rendre heureux le peuple soumis à son empire. Dans l'ardeur de cette foi vive qui animait les néophytes du christianisme, il crut ne pouvoir mieux faire, pour assurer le bonheur des Bretons, que d'élever au milieu d'eux un tombeau à saint Ma-

(1) Les légendes qui font la base de l'histoire de la Bretagne désignent ses premiers souverains par des noms qui diffèrent selon le dialecte dans lequel chacune de ses chroniques est écrite. Ainsi Conan Mériadec est appelé tour à tour *Conan*, *Caradoc*, *Canao*, *Conomagus*. Il en est de même pour ses successeurs.

(2) D'après Dom Morice, Cécile, fille de Flavius, fut la femme de Salomon I^{er}, mais Albert-le-Grand dit que ce fut Salomon III qui l'épousa; il y a près de quatre siècles d'intervalle entre les règnes de ces deux rois.

thieu l'évangéliste, dont le corps venait d'être enlevé à l'Égypte. Il acquit donc à prix d'or cette précieuse relique, destinée à devenir le palladium de la péninsule armoricaine, et se disposait à la recevoir avec de grands honneurs; mais quand le navire qui l'apportait arriva en vue des côtes, une tempête subite et obstinée l'éloigna de terre et ne lui permit pas d'aborder.

Le pieux monarque vit en cet événement un signe du courroux du ciel contre lui et ses sujets. A l'exemple du royal prophète, il s'humilia devant Dieu et, criant merci, lui demanda de lui révéler comment il pourrait se rendre digne de donner asile à la dépouille mortelle du disciple de Jésus-Christ. Sans doute sa prière fut exaucée; car tout-à-coup, frappé d'une pensée que l'on peut regarder comme une émanation du ciel, Salomon, profondément ému, s'écria : « Non, mon Dieu ! ce n'est, je le reconnais, ni par des pompes terrestres que tu as dédaignées, ni par l'érection d'un monument en pierre, que je puis véritablement honorer la mémoire de ton apôtre, mais par une stricte obéissance aux préceptes d'amour et de justice envers le prochain qu'il a proclamés en ton nom, et que jusqu'à ce jour mon peuple et moi nous avons cruellement enfreints. J'abolis donc à jamais le trafic odieux que j'ai toléré trop long-tems; désormais, Seigneur, aucun des enfans de ces hommes créés à ton image et dont tu permets que je sois le chef, ne sera flétri du nom d'esclave. »

Il répugne à dire, et certes on aura peine à croire que sur les rives de la Bretagne il se tenait dans les tems anciens un commerce d'esclaves. Des marchands venant d'outre-mer faisaient la traite d'hommes blancs sur nos bords, comme depuis on a fait la traite d'hommes noirs sur la côte de Guinée. Des vaisseaux, chargés d'une multitude de ces pauvres victimes de l'oppression constante du fort contre le faible, les emportaient au loin travailler et

mourir; puis, d'après une loi doublement atroce imposée aux Armoriciens, du tems où le joug des Romains pesait sur eux, on vendait à l'encan, au profit du fisc, les enfans des contribuables indigens qui se trouvaient sans moyen de payer l'impôt.

L'édit par lequel Salomon délivra ses sujets d'une coutume si révoltante aurait dû lui concilier l'amour de tous; mais quelque sage et bienfaisant que soit un monarque, il a toujours ses détracteurs; il n'est aucun acte de son gouvernement qui, quoique fait dans l'intérêt général, ne blesse ses intérêts particuliers: de là ces voix plaintives et accusatrices s'élevant sans cesse contre lui. Est-il clément, on le dit faible; exerce-t-il une justice rigoureuse, on le taxe de cruauté, et tous ceux qu'il a dû frapper deviennent ses ennemis implacables. Le malheureux Salomon eut d'assez cruels pour méditer sa mort. Ils l'assassinèrent à la suite d'une sédition dont un motif apparent déguisa le but secret: l'usurpation du trône. Le lieu où le roi fut frappé à mort porte encore le nom de Merzer-Salaun (martyre de Salomon).

M^{me} AIMÉE HARELLE.

.....

Littérature Française.

SOCIÉTÉ MONTHYON ET FRANCKLIN.

Portraits des hommes utiles, bienfaiteurs de l'humanité.

Entre tant de publications nouvelles, qui semblent chaque jour se précipiter à l'envi sur une idée à peine éclosée, il est très-difficile de faire un choix. Cependant j'ai été frappée du bon esprit qui dirigeait la *Société Monthyon et Franklin*, lorsqu'elle entreprit de donner au public les portraits et l'histoire des hommes utiles, bienfaiteurs de l'humanité.

Dans les biographies ordinaires, les cé-

lébrités sont réunies sans distinctions. Néron trouve sa place auprès de Nerva ; la notice sur l'odieux Marat touche pour ainsi dire à celle du vertueux Malesherbes. Dans ce recueil, au contraire, la vertu et la science, ces deux soutiens de l'homme, sont seuls cités. Jadis on dédaignait de parler aux yeux lorsque l'on s'adressait à l'esprit ; aujourd'hui l'on ne repousse plus aussi loin l'alliance des sens et de l'intelligence, et les livres graves s'embellissent du concours de la gravure. Dans les portraits publiés par la société Monthyon, on aime à connaître et à contempler les traits du respectable Belzunce, archevêque de Marseille, de ce prélat dont le dévouement a eu, comme toutes les belles actions, de l'influence sur les siècles à venir. En effet, de nos jours, pas un ecclésiastique, pas un fonctionnaire n'oserait abandonner son poste pendant une épidémie, en présence de la mémoire de Belzunce.

Durant la fameuse peste de Marseille, en 1720, l'archevêque, loin de songer à quitter son troupeau, revint au milieu de la contagion se réunir à lui. Son exemple donna l'essor à des dévouemens héroïques dont Marseille n'avait jamais eu d'exemple, quoique ce fût pour la dix-neuvième fois que la peste désolait ses remparts depuis la conquête des Gaules. M. de Langeron, commandant des galères, le chevalier Roze, les magistrats, les échevins, tous se pressèrent sur les pas de Belzunce qui, tant que dura l'épidémie, ne cessa de prodiguer aux pestiférés les secours spirituels et temporels. Plus de cinquante mille personnes furent emportées par ce fléau ; les amis, les serviteurs de Belzunce étaient frappés dans son palais et presque dans ses bras, sans que son courage en fût ébranlé. Si l'on vient à penser combien la peur, la misère et le désespoir des malheureux repoussés, abandonnés, augmentent le danger dans les épidémies, on comprendra quel bienfait ce fut pour l'humanité entière que le dévouement de l'archevêque de Marseille.

D'un peuple infortuné, seul, Belzunce est l'appui,
 Ses jours et ses trésors ont cessé d'être à lui ;
 Il ouvre à la douleur un asile propice,
 Son auguste palais se change en humble hospice ;
 Les lits nombreux des pauvres, alignés tristement,
 Désormais de ces lieux sont le seul ornement,
 Et tout l'or qu'enfermait l'opulente demeure
 Partout s'offre aux besoins du malade qui pleure.
 Saint prélat ! Dieu te garde un bien plus précieux,
 Ta noble pauvreté doit t'enrichir aux cieus !

MILLEVOYE, poème de Belzunce.

Si de l'humanité courageuse pour laquelle de grands périls deviennent de puissans véhicules, nous passons à cette bienfaisance tranquille qui partage le revenu d'une grande fortune avec les pauvres, et leur en lègue ensuite le fond, les noms de Monthyon et d'Etienne Girard se présentent d'abord à la pensée. Tout le monde connaît l'admirable testament et les belles fondations du premier ; le second, né à Bordeaux, a légué à la ville de Philadelphie et à d'autres principales villes des Etats-Unis d'Amérique, où il s'était fait naturaliser, le capital énorme de soixante-quinze millions de francs.

Cette immense fortune, acquise en entier par un homme embarqué en qualité de mousse à l'âge de seize ans, doit être employée à des établissemens utiles, tels que l'embellissement et l'assainissement de plusieurs quartiers de la ville de Philadelphie, l'établissement d'une police chargée d'en protéger les habitans, l'allègement de plusieurs impôts onéreux aux classes pauvres, enfin à la fondation d'un collège où trois cents enfans dépourvus de fortune recevront gratuitement une bonne éducation.

Sacrifier sa vie et ses biens au soulagement de l'indigence et au bien-être de son pays, c'est sans contredit une œuvre méritoire ; mais les bienfaits de la science surpassent peut-être par leur étendue ceux de l'héroïsme et de la philanthropie. Quel zèle pieux pourra jamais égaler les heureux résultats dus à la propagation de la vaccine en Europe ? Des millions d'individus doivent déjà au docteur Jenner la

vie et la santé. Par lui, ils ont été préservés de ces traces, de ces véritables mutilations que laissait la petite-vérole; et l'humanité entière le bénira dans l'avenir. De semblables révélations faites au génie de l'homme sont des marques du souvenir de la Providence envers sa créature. Préservés d'un si horrible fléau, nous serions bien ingrats d'oser répéter que Dieu ne se manifeste plus à nous par des miracles.

L'industrie et les arts ne concourent pas moins que la science à la félicité des peuples. Ainsi Riquet de Caraman, en traçant des canaux, Oberkampf, en important de la Perse et de l'Inde la fabrication des toiles peintes en France, ont accru le bien-être de leur pays. Il ne faut pas croire cependant qu'il suffise d'avoir un esprit fécond et inventif pour doter sa patrie d'une nouvelle branche d'industrie: partout les novateurs trouvent les chemins hérissés d'obstacles. Riquet, noble, riche, appuyé du grand Colbert, consuma sa vie et sa fortune dans la construction du canal du Languedoc. Pour obtenir le droit d'unir les deux mers et d'éviter aux navires du commerce le long et périlleux trajet à l'entour de la Péninsule, il dut d'abord s'engager à ne demander aucun sacrifice pécuniaire aux états de Languedoc; il lui fallut lutter corps à corps contre tous les préjugés et tous les intérêts locaux; il fallut qu'il sacrifiait non seulement son bien-être, mais celui de ses enfans et de ses petits-enfans; car ce ne fut qu'après avoir consacré quarante ans à l'extinction de deux millions dont leurs biens étaient grevés, que les héritiers de Riquet de Caraman tirèrent un revenu de la patriotique entreprise de leur aïeul: entreprise qui avait augmenté de plus de vingt millions de francs le revenu des propriétés territoriales du midi de la France, et a rapporté dans l'espace d'un siècle plus de cinq cent millions à l'état.

Oberkampf, venu de Suisse à Paris pauvre et obscur, n'eut pas moins de peine à réussir. Avant lui les toiles de Perse et

les indiennes étaient les seules toiles peintes que l'on employât, et comme la mode leur donnait en France un débit que l'on croyait être préjudiciable aux manufactures de soieries et de linon, le fisc poursuivait ces étoffes avec une rigueur telle que l'on fit sous le règne de Louis XV des visites dans les maisons, pour enlever aux femmes leurs robes de toile de Perse. Les procédés employés dans l'Inde pour imprimer les étoffes de coton ne pouvaient pas être imités en Europe, où la main-d'œuvre est trop chère, les Orientaux n'imprimant que les contours extérieurs des dessins, les couleurs étant ensuite posées au pinceau.

Oberkampf eut le premier l'heureuse idée de substituer l'impression à la planche à la peinture à la main, et d'employer pour les toiles l'ingénieux procédé dont M. le comte de Lauragais avait introduit l'usage pour les papiers de tenture. La superbe manufacture de Jouy, et toutes les autres fabriques qui enrichissent la France et la font marcher l'égale de l'Angleterre parmi les nations industrielles, ont eu leur berceau dans une chaumière de la vallée de Jouy, sur les bords de la rivière des Gobelins, et pour fondateur Oberkampf, simple ouvrier suisse, âgé de vingt-un ans, possédant pour toute fortune un capital de six cents francs. Oberkampf était à la fois dessinateur, graveur, teinturier, imprimeur: ses essais entrepris sur une si petite échelle étaient si beaux, qu'ils éveillèrent les inquiétudes des protecteurs exclusifs du commerce des soieries.

Heureusement pour la jeune manufacture que ses succès attirèrent en même tems l'attention de la reine Marie-Antoinette, qui la protégea efficacement. Lors de la première révolution, la fabrique des toiles peintes de Jouy était déjà florissante; mais ce fut l'empereur Napoléon qui lui imprima le grand mouvement par lequel elle dépassa tout ce qui s'était jamais fait en ce genre.

Les recherches sur l'emploi, comme force motrice, de la vapeur de l'eau mise en ébullition, datent de très-loin. Un physicien français, nommé Salomon Descans, adressa sur ce sujet, au roi Louis XIII, un mémoire portant ce titre : « Les raisons des forces mouvantes, avec diverses machines tant utiles que plaisantes. » Un autre Français, le docteur Papin, construisit une machine à vapeur, et publia, en 1775, un ouvrage pour prouver comment cette invention se pourrait appliquer à expulser l'eau de l'intérieur des mines, à lancer des bombes, et à diriger les vaisseaux contre le vent. Cette idée de la vapeur motrice ne fut jamais abandonnée, et les machines imparfaites étaient en usage en Angleterre, lorsqu'en 1769 le mécanicien Wats, après leur avoir fait subir un dernier perfectionnement, les employa à tirer l'eau de l'intérieur des mines. En 1800, on étendit l'usage de la vapeur à toutes les machines mises en mouvement par le moyen de l'eau ou du vent.

Le procédé de Wats fut employé plus tard pour la navigation, et rendit alors d'immenses services, surtout dans l'Amérique septentrionale, où la longueur et la rapidité des fleuves présentaient de grands obstacles pour les remonter ; l'eau mise en ébullition dans une chaudière s'évapore, et sa vapeur, lorsqu'on ne lui oppose point d'obstacle, se perd dans l'atmosphère sans qu'il en résulte le moindre accident. Mais la vapeur, de même que l'eau courante et le vent, acquiert une grande force par la compression ; et cette force deviendrait irrésistible si elle ne trouvait pas une issue suffisante pour s'échapper. Delà, les explosions auxquelles les premiers bateaux à vapeur ont été exposés ; ces malheurs étaient en quelque sorte prévus, car une soupape dite de sûreté, posée aux chaudières, pouvait être ouverte pour donner passage à la vapeur, dans le cas où le degré de compression deviendrait trop violent.

Cependant on fut forcé de reconnaître que l'on n'avait fait que changer de dan-

ger, en confiant le service de cette soupape à l'inexpérience ou à l'étourderie humaine : alors on songea à munir les chaudières d'une pièce qui dût agir inévitablement d'elle-même, dès que la chaleur deviendrait trop forte. Chaque chaudière fut donc percée d'un trou d'un centimètre en carré, recouvert avec l'alliage que les chimistes nomment le métal fusible ; cet alliage composé de bismuth, d'alun et de plomb, fond indubitablement dès que la chaleur acquiert une température trop élevée, et ouvre ainsi une issue à la vapeur. L'autorité ne laisse pas construire en France une seule machine à vapeur sans cette utile précaution ; le degré de fusibilité de l'alliage varie suivant la proportion des divers métaux qui entrent dans sa composition, degré de fusibilité que l'on proportionne à la force que doit avoir la machine.

L'emploi de la vapeur, si supérieure à la force de l'homme et du cheval, en ce qu'elle est infatigable, si supérieure à l'eau et au vent, en ce qu'elle est invariable, ne peut manquer d'opérer une révolution commerciale en Europe. Appliquée au transport, elle fait disparaître les distances ; quinze, vingt lieues sont parcourues dans une heure par les voitures à vapeur roulant sur les chemins de fer. Si jamais cette formidable puissance s'applique à l'artillerie, la guerre deviendra impossible ; la longueur de la portée des boulets, la rapidité des coups ne laisseront aucune place à la science stratégique ni au courage. Les hommes tués par un ennemi hors de la portée de la vue, le noble métier de soldat réduit à celui de chauffeur de chaudière, sont certainement le dernier degré de l'odieux où il faut arriver pour cesser de s'entre-tuer.

Soupirs poétiques, 1 vol. par M^{lle} Félicie d'Ayzac, chez Delaunay, Palais-Royal.

Les poésies de M^{lle} d'Ayzac réunissent

à la correction, la grâce et la candeur. Ce sont de ces harmonies suaves qui honorent la plume d'une femme, et plaisent dans la bouche d'une jeune fille; car il ne faut pas suivre le torrent du siècle et mépriser les vers. Les bien dire est un talent charmant; en apprendre par cœur exerce la mémoire et la meuble d'une façon fort utile; la pensée, chez la plupart des femmes raisonnables qui ne se nourrissent pas de chimères, n'est autre chose que de la mémoire. Dans l'âge mûr nous pensons à ce que nous avons fait ou éprouvé; mais la jeunesse, qui n'est point soumise à cette préoccupation égoïste, doit butiner parmi les trésors que lui amassent les écrivains et les poètes.

Le Village sous les Sables, 2 vol. in-8°, par M. E. Fouinet, chez Silvestre, rue Thiroux.

Je vous ai parlé de tant de choses, que je me vois forcée de remettre au mois prochain le compte rendu d'un roman de M. Fouinet, *le Village sous les Sables*; mais je m'empresse de vous l'annoncer comme une de ces productions mélancoliques et pieuses que vous pouvez demander la permission de lire.

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

Littérature Étrangère.

William Shakespeare, l'homme de génie du théâtre anglais, naquit en 1564, à Stratford sur Avon, dans le comté de Warwick. On sait fort peu de chose sur les premières années et sur la vie de cet homme célèbre; et malgré les recherches de l'érudition biographique, excitées par l'intérêt d'un si grand nom, et par l'amour-propre national, les Anglais ne connaissent guère de lui que ses ouvrages. On n'a pu même déterminer s'il était catholique ou protestant, et l'on discute encore sur

la question de savoir s'il n'était pas boiteux, comme lord Byron. Il paraît que Shakespeare se trouva le fils aîné d'une famille de dix enfans. Son père, occupé d'un commerce de laine, avait successivement rempli les fonctions de grand-bailli et celles d'alderman, jusqu'au moment où des pertes de fortune l'éloignèrent de tout emploi public; d'après quelques autres traditions, il joignait à son commerce de laine l'état de boucher, et le jeune Shakespeare, brusquement rappelé des écoles publiques, où ses parens ne pouvaient plus le soutenir, fut employé de bonne heure aux travaux les plus durs de cette profession. S'il faut en croire un auteur presque contemporain, lorsque Shakespeare était chargé de tuer un veau, il faisait cette exécution avec une sorte de pompe et ne manquait pas de prononcer un discours devant les voisins assemblés. Shakespeare fut marié à dix-huit ans à une femme plus âgée que lui, qui le rendit père de trois enfans. Quelque tems après ce mariage, chassant, la nuit, avec quelques braconniers, les daims d'un gentilhomme, les gardes l'arrêtèrent, et s'étant vengé par une ballade satirique, il s'enfuit à Londres pour éviter les poursuites du seigneur doublement offensé. Arrivé à Londres, Shakespeare fut-il réduit à garder à la porte d'un théâtre les chevaux des curieux qui le fréquentaient, ou remplissait-il quelque office subalterne dans ce même théâtre? c'est ce qu'on ignore. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, six ou sept ans après, il était déjà connu et même envié comme acteur et comme auteur dramatique. Ses contemporains lui avaient donné le surnom de *poète à la langue de miel*. Ainsi que notre Corneille, il créa l'éloquence et fut puissant par elle; voilà ce qui distingua ses pièces de théâtre de tous les autres drames de ce tems. Il ne s'est conservé que bien peu de souvenir de son jeu théâtral: on sait que, dans *Hamlet*, il représentait le Spectre d'une manière effrayante. Élisabeth aimait et protégeait son talent, et Jacques I^{er}

ne s'y montra pas moins favorable : il voulait confier à Shakespeare la direction du théâtre de Blackfriars, lorsqu'à peine âgé de cinquante ans, il quitta Londres, se retira dans sa ville natale, et y jouissait depuis deux ans d'une petite fortune amassée par son travail, lorsqu'il mourut. Ben-Johnson, son timide rival, lui rendit hommage dans ses vers. « Triomphe, ma chère Angleterre ; tu peux montrer un homme à qui tous les théâtres de l'Europe doivent hommage. Il n'appartenait

pas à un siècle, mais à tous les siècles ; la nature elle-même s'enorgueillit de ses pensées, et se complait à porter la parure de ses vers brillans d'un éclat si riche, et tissus avec tant d'art. » Quoique Shakespeare écrivit avec une rapidité prodigieuse et ne raturât jamais, en vingt-cinq ans il n'a produit que trente-six ouvrages, ce qui prouve que ses compositions ne sortaient pas de sa pensée sans réflexions et sans efforts.

FRAGMENT ANGLAIS.

HAMLET.

SCÈNE V.

A remote part of the platform.

ENTER GHOST AND HAMLET.

HAMLET. Whether wilt thou lead me? speak, I'll go no farther.

GHOST. Mark me.

HAMLET. I will.

GHOST. My hour is almost come, When I to sulphurous and tormenting flames Must render up myself.

HAMLET. Alas, poor ghost!

GHOST. Pity me not, but lend thy serious hearing To what I shall unfold.

HAMLET. Speak, I am bound to hear.

GHOST. So art thou to revenge, when thou shalt hear.

HAMLET. What?

GHOST. I am thy father's spirit, Doom'd for a certain term, to walk the night ; And, for the day, confined to fast in fires, Till the foul crimes, done in my days of nature, Are burn'd and purged away. But that I am forbid To tell the secrets of my prison-house, I could a tale unfold, whose lightest word Would harrow up thy soul, freeze thy young blood, Make thy two eyes, like stars, start from their spheres,

Thy knotted and combined locks to part, And each particular hair to stand on end, Like quills upon the fretful porcupine ; But this eternal blazon must not be To ears of flesh and blood. — List, list, O list! — if thou didst ever thy dear father love, —

HAMLET. O Heaven!

HAMLET.

SCÈNE V.

La scène est à l'extrémité de la plate-forme.

LE SPECTRE et HAMLET.

HAMLET. Où veux-tu me conduire? parle : je ne veux pas aller plus loin.

LE SPECTRE. Regarde-moi.

HAMLET. Je te regarde.

LE SPECTRE. L'heure est presque venue à laquelle il faut que je me rende dans les flammes sulfureuses et dévorantes.

HAMLET. Hélas, pauvre âme!

LE SPECTRE. Ne me plains pas, mais prête une attention sérieuse à ce que je vais te révéler,

HAMLET. Parle, je suis prêt à l'entendre.

LE SPECTRE. Seras-tu prêt à la vengeance quand tu m'auras entendu.

HAMLET. Quoi?

LE SPECTRE. Je suis l'âme de ton père, condamné pour un certain tems à errer la nuit, et à être confiné le jour dans les flammes jusqu'à ce que les mauvaises actions commises dans ma vie mortelle soient consumées et purifiées. Mais s'il ne m'étoit pas interdit de te révéler les secrets de ma prison, je pourrais te faire un récit dont le plus faible mot bouleverserait ton âme, glaceraient ton jeune sang, ferait tes yeux, brillans comme deux étoiles, s'élançer de leur orbite, ta chevelure, que ces nœuds rassemblent, se séparer, et chacun de tes cheveux, semblable aux piquans sur le dos du porc-épic, se hérisseraient sur ta tête! Mais ces mystères éternels ne sont pas faits pour des oreilles de chair et de sang! Écoute, écoute, oh! écoute! si tu aimas jamais ton tendre père.

HAMLET. O ciel!

GHOST. Revenge his foul and most unnatural murder.

HAMLET. Murder!

GHOST. Murder most foul, as in the best it is : But this most foul, strange, and unnatural.

HAMLET. Haste me to know it, that I, with wings as swift

As meditation, or the thoughts of love, May sweep to my revenge.

GHOST. I find thee apt. —

Now, Hamlet, hear :

'Tis given out, that, sleeping in my orchard, A serpent stung me; so the whole ear of Denmark Is by a forged process of my death

Rankly abused : But know, thou noble youth, The serpent, that did sting thy father's life, Now wears his crown.

HAMLET. O, my prophetic soul ! my uncle ?

LE SPECTRE. Venge son ame et le meurtre le plus barbare.

HAMLET. Un meurtre !

LE SPECTRE. Meurtre lâche, comme l'est même le plus excusable. Mais celui-ci est le plus vil, le plus inoui, le plus dénaturé.

HAMLET. Hâte-toi de me le faire connaître, afin qu'avec des ailes aussi rapides que la pensée je puisse voler à ma vengeance.

LE SPECTRE. Je te trouve prêt. — Maintenant, Hamlet, écoute. Le bruit court que j'étais endormi dans mon jardin, lorsqu'un serpent me piqua. Ainsi toutes les oreilles de Danemarck sont sagement abusées par la fable inventée par ma mort. Mais apprends, toi, noble jeune homme, que le serpent qui piqua la vie de ton père aujourd'hui porte sa couronne.

HAMLET. O pressentimens de mon ame ! mon oncle ?

M^{lle} E. K.

Education.

HISTOIRE

DE

TROIS PROVERBES.

Les proverbes sont comme vous le savez, mesdemoiselles, la sagesse des nations, *les oracles barbares*, suivant une énergique et pittoresque expression que j'ai rencontrée quelque part. Ne voyez-vous pas d'ici ces bonnes, vieilles et vénérables vérités, ayant barbe longue et blanche au menton, s'avancant vers vous du fond de l'Orient, pays des adages moraux et des sages proverbes : en voici trois qui viennent de l'Orient, à coup sûr, et sont arrivés en Espagne avec les conquérans arabes ; l'Espagne est le pays des proverbes. Sancho, le proverbe incarné, c'est l'Espagne vivante, c'est l'Inde, c'est l'Arabie. Je vais vous raconter l'histoire de mes trois proverbes.

C'était en l'année 1609. Toute l'Andalousie était alors en grand émoi. Un bruit effrayant pour les Maures qui l'habitaient depuis la conquête circulait sourdement parmi cette race noble et fière, qui avait fait de l'Espagne un pays civilisé, quand tout le reste de l'Europe languissait dans la barbarie et les ténèbres. Ils se disaient avec effroi que Philippe, troisième du nom, voulait les chasser de ses terres d'Espagne, et que déjà l'édit était préparé. Depuis 1492, l'année de la découverte du Nouveau-Monde, l'année où Grenade fut prise par Ferdinand-le-Catholique, les Maures n'habitaient plus l'Espagne que comme sujets des chrétiens. Ils avaient cependant obtenu, lors de la reddition de cette ville enchantée de Grenade, qu'ils conserveraient leur religion, mais *la foi n'est pas due aux infidèles*. C'est une maxime des musulmans que les chrétiens leur appliquèrent, et les rois qui succédèrent à Ferdinand imposaient aux Maures l'obligation de *paraître* chrétiens, sinon de *l'être*, et l'inquisition les torturait sans cesse. N'importe, ils supportaient avec résignation ces tourmens sous leur délicieux climat de l'Andalousie, car, comme a dit un poète maure :

Le pays d'Andalousie est noble entre

tous ; les oiseaux y fixent leur nid et les bêtes féroces s'y apprivoisent. »

Or ils auraient tout souffert pour rester dans cette belle et heureuse patrie, et on les menaçait de les en expulser : Cordoue et Grenade murmuraient plaintivement *Allah akbar!* Dieu est grand !

Ils avaient beau prier, les malheureux Maures, le fatal édit parut, et l'émigration gémissante et éplorée dut commencer aussitôt. Pendant deux ans, des vaisseaux transportèrent journallement en Afrique ces paisibles Maures qui se livraient au commerce et à l'agriculture, et au nom de la religion on commettait un acte de férocité. La plupart de ces malheureux exilés passèrent à Alger, où les voici nos sujets à présent. Une vingtaine de mille d'entre eux ne pouvant se résoudre à quitter le lieu natal qui tient enchaîné, se réfugièrent dans les montagnes, préférant à l'exil une vie pauvre et errante.

Sidi Hassan et sa femme Fatima furent du nombre de ces touchans esclaves des liens de la patrie, et suivirent dans les Alpuxarras une bande de proscrits comme eux. Mais ils furent impitoyablement poursuivis par les soldats de Philippe III. Ils avaient fui sans or, sans argent de la chère Grenade, où on avait découvert leur retraite et qu'il avait fallu quitter en grande hâte. Tout leur manquait donc pour vivre, et encore à quoi leur eût servi l'or dans les grottes et les cavernes de ces montagnes ? La colonie fugitive dont ils faisaient partie avait été dispersée par les troupes qui les traquaient, et ils étaient seuls, vagabonds tout le jour, et la nuit dormant d'un sommeil horriblement agité. Par bonheur ces montagnes sont très-fertiles, car ils seraient morts de faim, puisque les habitans les repoussaient comme des êtres maudits et frappés de la peste. Cette existence rude et agitée aurait dû détruire Fatima, la femme faible et doucement élevée : elle résista, et son mari Sidi Hassan n'y put tenir ; il mourut : c'est que Fatima avait ouï près d'elle une jeune et belle fille que

Dieu lui avait envoyée du ciel dans son heureux mariage, et qu'il lui avait donnée à caresser, à aimer, à protéger aux dépens de ses jours, et ce fut avec toute joie que Fatima avait accepté cette mission. Elle chérissait Zehra plus que père, mère, plus que le mari qu'elle venait de perdre, plus qu'elle-même, comme on chérit une fille unique dont on a fêté avec transport le jour de naissance, et que l'on a vue grandir en la couvrant le matin et le soir de baisers. Elle n'était pas expatriée, elle n'était point bannie, elle n'était point veuve tant qu'elle tenait sa fille dans ses bras. On voit souvent que les enfans aussi bien aimés, aussi adorés que l'était Zehra, ne sont point reconnaissans, et sont d'autant moins aimans et caressans qu'ils reçoivent plus de caresses et inspirent plus d'amour maternel. C'est une monstruosité que les marques incessantes de tendresse que l'on prodigue à sa fille, à son fils, puissent quelquefois aller affaiblir et corrompre leurs affections naturelles et en faire des enfans gâtés. Pesez bien la valeur de ce mot, et réfléchissez. Zehra n'était point d'entre ces enfans. Elle rendait à sa mère tout ce que sa mère lui donnait en amour, et quand Sidi Hassan mourut, elles pleurèrent, et pour confondre leurs larmes et aussi faire disparaître le vide qui restait entre elles, elles s'em brassèrent de plus près encore, et s'aimèrent davantage pour se consoler.

Elle était belle, Zehra ; pâle de cette pâleur des femmes de l'Orient, où il y a un reflet de soleil. Ses grands yeux noirs avaient de nobles et pudiques regards sous ses épais sourcils élancés en arcs. Sur son front élevé sa chevelure noire se séparait en deux bandes, et quand elle était dénouée, tombait comme un voile noir autour de son corps. Elle venait d'atteindre sa quinzième année quand le cruel édit d'expulsion fut publié.

La mort de son père la fit tomber dans un état de langueur, et bientôt de maladie qui épouvanta bien fort sa pauvre mère. Voir sa fille malade, mourante, car l'œil

d'une mère voit doubles les maux de son enfant, la voir là, couchée sur l'herbe, au fond d'une grotte, sans secours que l'eau d'une source voisine, il y avait là de quoi faire perdre la tête à Fatima. Elle aurait tout bravé pour soulager son enfant. Les soldats qui poursuivaient les bannis, les habitans qui les livraient, que lui faisaient-ils ? sa fille souffrait. Elle résolut de quitter sa retraite et de courir au prochain village pour demander de l'aide. Mais laisser Zehra seule ! elle hésita long-tems. Enfin après avoir fait une prière, elle courut vers le bourg voisin. Elle pouvait être prise en route, être massacrée, ne plus voir sa Zehra ; cette dernière pensée l'ébranla et plusieurs fois elle fut sur le point de revenir à la grotte. Enfin, au bout d'une étroite vallée, elle aperçut une petite cabane ; un homme était sur le seuil de la porte. Plus d'hésitation, plus d'incertitude. Sans le regarder, sans consulter le visage de cet homme pour savoir ce qui était dans son âme, elle s'élance vers lui, tombe à ses genoux en s'écriant : « Ma fille ! ma fille ! venez. »

Celui à qui elle s'adressait d'une voix aussi déchirante n'était pas sans pitié, car il écouta ses plaintes, il vit ses larmes et l'accompagna jusqu'à la grotte. Quand ils y arrivèrent, Zehra était dans le délire d'une fièvre ardente dont l'exaltation rehaussait encore sa beauté.

« Qu'elle est belle ! s'écria l'Espagnol.

— Comme elle souffre ! répliqua la mère. »

Cet homme alors et Fatima soutenant de leurs bras la jeune fille, elle arriva sans trop de fatigue dans la cabane au fond de la vallée : une vieille servante la reçut, lui prépara un lit, et Zehra y fut à peine entrée que son mal redoubla. Tantôt d'horribles froids lui couraient par tout le corps, et sa mère l'étreignant de toutes ses forces cherchait à changer avec sa fille, à lui donner la chaleur de son sang, à lui prendre le frisson de mort qui la glaçait : tantôt elle brûlait ; elle était consumée par la fièvre ; et la pauvre mère passait des

nuits entières à l'éventer, à agiter l'air autour d'elle, à répandre sur son front qui bouillonnait une haleine pure et fraîche. Elle s'épuisait pour soulager Zehra, et grâce à tant de soins, elle revint à la vie, à la santé, à une plus grande beauté encore. Quelle fut sa joie quand elle la vit se lever et marcher ! elle eût revu sa belle mosquée de Cordoue redevenue musulmane, elle fût rentrée à Grenade, elle serait revenue libre et calme dans sa patrie, qu'elle n'aurait pas éprouvé de plus vifs transports : sa fille ! c'était sa Grenade, sa Cordoue, sa religion, sa patrie ! elle allait et venait par toute la maison, criant : « Ma fille est guérie, elle est sauvée !

— Elle est plus belle encore, répondait l'Espagnol.

— Dieu me l'a rendue... elle est à moi...
Elhamd tillah ! Allah akbar ! »

Leur hôte tressaillit quand il entendit ces exclamations en langue arabe ; il se tourna vers sa vieille servante et lui parla à voix basse ; à ses gestes, on voyait qu'il lui disait : « Je ne me trompais pas. » C'était un Espagnol de race, un *vieux chrétien* que cet homme, ennemi juré par conséquent des Juifs et des Maures. Zehra et sa mère étaient dans un périlleux asile ; mais Fatima ne songeait à rien de tous ces dangers, elle avait sauvé son enfant, et, dans son bonheur, ne s'était pas aperçue de l'imprudence qu'elle venait de commettre. Comme je l'ai dit, l'Espagnol en fut un instant frappé, mais il se remit : il combla la mère de félicitations qui semblaient sortir du cœur, et après lui avoir fait apercevoir qu'elle s'était trahie, il lui assura protection, à elle et à sa fille si belle, si admirable, ajoutait-il, en fixant sur Zehra des regards qui faisaient errer et vaciller sous leurs paupières les yeux de la jeune fille si pudique.

La protection de l'Espagnol eût été bien chèrement achetée, car le lendemain matin Zehra, épouvantée, réveilla sa mère endormie après bien des nuits de veille au chevet de sa chère malade. « Ma mère !

ma mère! cet homme me fait peur... il me remplit d'effroi; il m'a parlé tout à l'heure, doucement d'abord et d'une voix caressante, et tout-à-coup... me regardant d'un oeil irrité, il a dit qu'il savait que nous étions Maures, et qu'il allait nous livrer... il prenait mon bras en prononçant ces menaces, et le serrait avec violence... Je voulais fuir... il me retenait en me menaçant encore, et je ne lui ai échappé que quand la vieille servante est rentrée; il lui a parlé à l'oreille, et elle est ressortie. Nul doute... elle va nous dénoncer... Ma mère!.. ma mère!.. cet homme m'épouvante... je l'entends... fuyons par cette fenêtre, par ce jardin...»

Elle était dans une sorte de démence, la pauvre Zehra : l'Espagnol approchait en effet de la chambre, on entendait ses pas... Fatima se hâtait de s'habiller, effrayée comme elle l'était de la terreur de sa fille. « Sors... sors, Zehra, » et elle tint avec effort pendant deux minutes la porte que leur infâme hôte poussait. Pendant ce tems Zehra avait franchi la fenêtre, elle était au bout du jardin qui ouvrait sur la campagne; alors Fatima cessa de retentir la porte qui s'ouvrit violemment, et l'Espagnol dans sa précipitation tomba un genou en terre. Fatima eut le tems de rejoindre sa fille, et les voici plus fugitives et plus proscrites encore, et encore errantes dans les défilés les plus rudes, les plus cachés : elles expiraient de faim et de soif, mais les fruits sauvages et l'eau des sources soutenaient leur vie. S'il n'y avait eu cependant qu'un fruit sur l'arbre, qu'une gorgée d'eau dans la fontaine limpide, le fruit et l'eau auraient été pour Zehra, sans hésitation, sans partage : Fatima n'avait plus faim quand la faim de sa fille était soulagée; elle n'avait plus soif quand Zehra s'était désaltérée; c'est de sa fille qu'elle vivait.

Oh! une mère! une mère! c'est le génie tutélaire que donnait le ciel païen aux hommes; c'est l'ange gardien qu'a fait descendre sur les créatures le ciel chrétien.

Du premier de nos jours jusqu'à son dernier instant, une mère nous donne sa vie. Enfant, elle nous la prodigue dans son lait; son lait, c'est sa nourriture, sa substance, le sang de ses veines et de son cœur; sa vie, elle nous la donne aussi dans ses caresses qui sont une continuelle effusion de son ame. Puis quand nous grandissons, les sacrifices qu'elle fait pour nous voir bien élevés et heureux ici-bas, et les privations qu'elle s'impose, c'est sa vie encore; c'est sa vie que les inquiétudes que lui font éprouver nos maladies, ses angoisses à notre chevet, les larmes qu'elle répand, les prières qu'elle dit pour nous, les nuits affreuses qu'elle passe; et puis sa joie quand nous nous portons mieux, et quand la santé nous revient, ses transports, ses actions de grâces, c'est sa vie encore, c'est son ame. Ensuite dans tout le cours de notre existence, mariage, fêtes de famille, jours tristes, jours heureux, voyages, bonheur, infortune, nous avons pour compagne, pour protectrice, pour ange gardien, sa pensée, sa vie toujours; et enfin quand a sonné son glas et qu'elle est sur son lit de mort, elle nous appelle, nous lègue de sages conseils, nous pleure, nous embrasse, nous bénit, nous donne le reste de sa vie en mourant.

C'est ce que sentait Zehra, et son seul tourment, c'était de ne pouvoir rendre à Fatima une égale affection. Elles étaient toujours vagabondes, souvent tourmentées par la vue de soldats dans le lointain, par le bruit des armes entendu dans les défilés au-dessus desquels elles marchaient. Un soir elles étaient sur la crête d'une montagne qui dominait deux petites vallées; quand au fond de l'une, la plus cachée, elles aperçurent des lumières éparses et pourtant immobiles; il y avait là des habitations à n'en pas douter. Elles les avaient vues jusqu'alors; je ne sais quelle inspiration, quelle révélation d'en haut, comme il en survient quelquefois dans les grandes circonstances, leur dit : Il faut aller là; et elles obéirent.

Après avoir long-tems descendu des sentiers pénibles et dangereux dans l'obscurité, mais un exil de six mois, les avaient rendues habiles montagnardes, elles arrivèrent à la première lumière : c'était une maison en effet, et sans hésiter plus que tout à l'heure, Fatima frappa à la porte.

« Donnez un asile à ma fille, disait-elle pendant que l'on ouvrait ; ô surprise ! ô bonheur ! des costumes mauresques ! des turbans ! Grenade, Cordoue, la patrie ! Elle resta à cet aspect dans un silence d'extase, les habitons de la maison dans un silence d'effroi : ils étaient découverts ! mais ils se rassurèrent quand ils ne virent que des femmes, et puis tout s'éclaircit dans un instant, un mot, un mot de la langue de la patrie. Elles furent alors accueillies comme des ours par ces fugitifs, qui s'étaient formés en société dans cette vallée si bien recueillie au fond des montagnes. La soirée se passa à raconter à ces brebis égarées leurs vicissitudes avant leur arrivée dans ce séjour : ils y priaient Dieu à leur manière, y disaient les prières prescrites, portaient le costume de leurs pères et parlaient leur langage : le pays était retrouvé. Fatima et Zehra y retrouvèrent aussi des amis, des parents, mais il n'y avait plus là ni parents, ni alliés, ce n'était plus qu'une famille. Pourquoi Fatima et Zehra eurent-elles la fatale pensée de s'en éloigner pour quelques jours ?

C'était encore dans une tendre préoccupation de l'avenir de sa fille, que Fatima conçut le projet de se rendre avec précaution à Grenade : elle y avait laissé tout son or et de grandes propriétés lors de son émigration. Si ses biens n'avaient pas été confisqués, ou s'ils étaient tombés dans des mains probes et loyales, elle avait les titres de propriété ; il y avait quelque chance de recouvrer plus tard cette fortune, et d'assurer ainsi une existence heureuse à sa fille. Fatima n'eût pas songé à cela pour elle, mais pour sa Zehra que n'eût-elle pas affronté ? Zehra voulait l'accompagner : elle avait aussi, comme sa

mère, soif de revoir cette belle Grenade qu'il avait fallu quitter pour jamais. . . « Non... non, je veux y retourner, ne fût-ce que pour une heure ! » s'écriait Zehra, quand Fatima cherchait à la laisser avec leurs amis. Elles partirent enfin, malgré les avis de la petite bourgade, de manière à arriver à Grenade à la nuit tombante.

Elles y étaient un peu avant l'heure où l'on fermait les portes. Comme elles avaient le costume espagnol et un costume de paysanne, elles purent entrer sans exciter la moindre attention : au moment où elles franchirent la porte, elles sentirent leur cœur tressaillir et leurs genoux trembler, non point de crainte, mais bien plutôt d'émotion et de joie. Il faisait un clair de lune à demi voilé, et elles prirent la résolution de revoir dans la soirée tous les quartiers de cette ville tant aimée et tant regrettée. Elles saluèrent d'abord la grande mosquée dont les dentelles se dessinaient sur le ciel, qui était d'un transparent gris de perle, et elles soupirèrent en voyant s'élever à côté la magnifique église de Ferdinand et d'Isabelle. Oh ! que l'air de Grenade est bon ! qu'il est suave ! qu'il est embaumé ! disaient-elles à la fois, et elles pleurèrent en contemplant la grande ombre de l'Alhambra dans les rayons de la lune ; elles pleurèrent comme Boabdillah quand il quittait à toujours son fastueux palais, et priaient Ferdinand de faire murer la porte par où il sortait. Le vainqueur eut du moins la pitié de lui promettre cette faveur et la loyauté de tenir parole. Elles s'arrêtèrent ensuite sur un des ponts qui traversent le Douro, le fleuve d'or, et prirent un triste plaisir à voir couler ses belles eaux sous la lune légèrement nuageuse. Elles se repassaient de la vue du pays pour en avoir l'image long-tems dans leurs montagnes où elles allaient rentrer ; elles passèrent enfin dans le quartier de l'Albaycin où était leur maison : elles étaient devant sa porte. « C'est là que j'ai été heureuse ! c'est là que tu es née, Zehra ! » disait Fatima à sa fille en lui baisant la main.

A quelques portes de là, une vieille femme était assise pour prendre l'air, l'air d'Andalousie, l'air parfumé. Fatima s'en approcha et l'interrogea sur le sort de cette maison qu'elle montrait : c'était la sienne. Elle apprit qu'elle n'avait pas été habitée depuis l'expulsion des propriétaires, et que le roi, *notre maître*, en était possesseur encore. Elles n'en purent savoir davantage, mais elles voulurent passer la nuit sous le porche de la maison natale : elles y dormirent en paix. Quand vint le soir, leur premier regard fut pour ces murs chéris, leur dernier aussi, et elles sortirent par la porte qui venait de s'ouvrir au moment où elles s'y présentaient. Elles étaient rentrées dans les montagnes et marchaient à grands pas, craignant d'être surprises, car elles avaient entendu dans le lointain un coup de feu : un chasseur peut-être ! L'action téméraire de cette nuit les avait agitées, et le trouble où elles étaient encore fit qu'elles s'égarèrent. — « O ma pauvre fille ! mon enfant ! où allons-nous ? où est notre chemin ? » — Et Zehra ne savait que répondre. C'est qu'elles ne s'étaient point trompées ; elles entendaient distinctement le bruit des armes entrechoquées : on les poursuivait à coup sûr ; et plus elles cherchaient à fuir, plus elles s'égarèrent dans les rochers. Elles allaient à l'aventure quand, au détour d'un haut buisson, Fatima aperçut deux soldats.

« Halte-là ! les belles Grenadines ! »

Et ils s'élançaient sur Zehra. Sa mère se jeta sur eux, prenant à deux mains les sabres qu'ils brandissaient.

« Sauve-toi, Zehra !... cours... embrasse-moi... va ! Prends ces papiers... » c'étaient les titres de propriété.

Elle se coupait horriblement les mains avec les armes qu'elle étreignait ainsi, mais elle ne lâchait pas prise. Zehra n'obéissait point : elle cherchait à défendre sa mère. « Au nom d'Allah, ma fille, sauve-toi, je te l'ordonne.... »

Zehra n'osa résister à ce commandement sacré.

« Bien... mon enfant... bien... à droite!.. a... adieu ! »

Et elle luttait toujours avec les soldats qui devenaient furieux de cette résistance de la part d'une femme :

« Lâche-nous... ou tu es morte.... »

Elle combattit encore pendant deux minutes, jusqu'à ce qu'elle vit sa fille hors de danger. Enfin elle l'aperçut sur une roche escarpée.

« Adieu !

— Adieu ! »

Elle avait pris le bras d'un des soldats qui voulait courir de ce côté : il fut saisi d'un accès de rage, repoussa violemment Fatima et la perça de part en part.

« Oh ! Zehra est sauvée ! » dit-elle en mourant.

Celui à qui on racontait cette aventure dit :

Amour de mère, tout autre n'est que vent.

Voici l'histoire du premier proverbe.

ERNEST FOUINET.

MARIA BRADSTONE.

Nous étions l'an dernier à Nice, plusieurs jeunes personnes habituées à nous réunir chez miss Bradstone, une Anglaise fort riche, qui, par une de ces bizarreries si communes dans son pays, était venue vivre toute seule dans ce coin de la France où rien ne semblait devoir l'attirer ni la retenir. Peu à peu ses manières, empreintes d'une affectueuse dignité, sa fortune et son âge (elle avait trente-six ans) avaient fait de sa maison le rendez-vous des jeunes personnes que le hasard réunissait dans cette colonie méridionale, renouvelée tous les ans. — On brodait, on jasant, on dessinait ensemble, pendant que les mères, débarrassées sans inquiétude de leur attentive

surveillance, organisaient de leur côté des soirées de femmes où la causerie était libre de cette gêne que nous inspirons, je ne sais pas trop pourquoi.

Trois étés consécutifs m'avaient vu revenir à Nice; aussi, ma liaison avec miss Bradstone avait pris un caractère d'intimité que sa réserve ordinaire rendait encore plus flatteuse pour moi. Un soir, je ne sais quelle partie improvisée avait entraîné nos compagnes: je me trouvais tête à tête avec ma vieille amie. Cela m'était arrivé fort rarement et jamais peut-être d'une manière aussi inattendue: or, j'ai remarqué plusieurs fois combien une rencontre imprévue peut, en brisant l'appât de nos relations ordinaires, jeter d'abandon et de confiance dans nos cœurs, surpris au dépourvu, si je puis m'exprimer ainsi.

Lorsqu'après avoir pris le thé, nous nous assimes ensemble sur le balcon, incliné vers le port, je ne pus m'empêcher d'admirer, pour la vingtième fois peut-être, les traits réguliers, la taille élégante, et surtout les beaux cheveux de miss Bradstone. La lumière indécise du crépuscule ne permettait pas de distinguer les plis légers de son front, ceux des yeux, la pâleur de ses lèvres et tous ces détails imperceptibles dont l'ensemble vieillit une tête de femme. Les grandes lignes du visage subsistaient seules, et leur pureté me rappelait les madones italiennes du Sanzio.

En vérité, me disais-je, parmi ces jeunes étourdies qui se permettent de railler ce qu'elles appellent la longue figure écossaise de miss Maria, bien peu à son âge conserveront de tels vestiges de beauté; bien peu ont sa grâce et son esprit: d'où vient qu'elles se croient le droit de plaisanter sur son compte, et le privilège de lui témoigner poliment leur impertinente pitié? — D'où vient que les jeunes gens se récrient tous contre ce qu'il leur plaît d'appeler la pruderie pédante de miss Maria? — D'où vient que les femmes elles-mêmes répètent si souvent: Cette pauvre miss Brad-

stone?... Est-ce donc se vouer à une sorte de proscription, que de ne pas vouloir se marier?... et le titre de vieille fille équivaut-il chez nous à celui de paria chez les Indiens?

Ces réflexions m'amènèrent à me demander comment, avec sa beauté, sa fortune et son esprit, miss Bradstone était restée demoiselle. Dans toute autre occasion j'aurais gardé par-devers moi mon étonnement et mes conjectures. Ce soir-là, je ne sais comment cela arriva, je lui en fis part avec la plus indiscrete franchise: heureusement elle éprouvait, elle aussi, l'influence du beau ciel étoilé qui allait confondre à l'horizon son bleu transparent avec le bleu mat des flots, de la brise marine qui faisait flotter nos cheveux sur nos joues frissonnantes, enfin de l'isolement silencieux dans lequel nous étions en quelque sorte enveloppées.

« Ce que vous me demandez si simplement, me dit-elle, je vous le dirai tout simplement aussi: votre franche curiosité me garantit votre discrétion; car on surprend un secret dont on est capable d'abuser, mais on ne le demande pas.

» A l'exception de bien peu de personnes, on m'a toujours jugée le plus fausement du monde. On m'a fait l'honneur de me supposer une froideur de raison, une rectitude de jugement tout-à-fait mondiaines, tandis qu'au fond, et malgré les formes positives que j'affectais, j'étais, et je suis peut-être encore, très-romanesque pour parler mon langage ordinaire.

» Je me suis toujours fait du mariage une idée très-sérieuse, et je suis encore complètement persuadée que le bonheur ne nous peut venir que d'un seul être, fait pour nous, doué des qualités et des défauts qui cadrent avec les nôtres... Il faut l'attendre, le trouver ou se résigner, comme tant d'autres, à un mariage mal assorti. Il y a bien encore une autre chance, mais elle est périlleuse à risquer, et il ne faut pas l'adopter de gaieté de cœur... vous pouvez m'en croire.

» A dix-huit ans j'étais fiancée à un de mes cousins qui en avait vingt-quatre : c'est vous dire que, selon mes idées, j'avais trouvé l'autre moitié de moi-même, l'âme sœur de la mienne, l'être créé pour moi, créée pour lui.

» Vous ne savez pas, vous autres Françaises, combien l'intimité de nos mœurs, le laisser-aller de nos convenances, nous permettent d'étudier l'époux qui nous est destiné... Et, en passant, c'est une chose merveilleuse pour moi que votre confiance, votre peu de souci en vous donnant à un homme que vous avez à peine vu, qui ne vous connaît point et n'épouse en vous qu'une fortune, une position...

... J'avais donc appris à loisir le caractère d'Arthur... et, dans ce caractère, une seule chose m'effrayait... c'était d'y trouver ce que chez une femme on eût appelé coquetterie... un désir de plaire, d'être préféré, de ne rester jamais confondu avec la foule. Ignorante que j'étais des choses du monde, je ne savais pas ce qu'il pouvait y avoir de simple vanité dans ce besoin de fixer l'attention, et je craignais qu'il n'aimât toutes les femmes qu'il semblait vouloir charmer.

» Cependant l'affection que me témoignait sans cesse mon cousin me rassurait sur ses infidélités de salon, et je voyais, sans trop de terreur, s'écouler l'année dont le dernier jour devait nous unir.

» Ma sœur cadette quitta, vers le mois de septembre, la pension où elle avait été élevée : elle venait, pour ainsi dire, me remplacer dans la famille et remplir le vide que j'allais y laisser. J'ai peu vu de jeunes filles aussi aimables que Frances : son caractère était l'opposé du mien... vive, capricieuse, c'était un de ces naturels en contrastes qui excluent toute idée de dissimulation et de méchanceté.

» Frances se jeta un soir dans mes bras en pleurant, et me dit qu'Arthur me trahissait. Ce que j'éprouvai ce soir-là, je renonce à vous le peindre : le souvenir seul fait trembler mes lèvres d'émotion. Je

demandai des preuves... Frances les avait... un entretien surpris par elle... une lettre d'Arthur adressée à une jeune personne des environs... Je ne pouvais douter ; il est des heures étranges dans la vie ! Je comprimai cependant la douleur qui m'é-touffait... d'abord par orgueil, et puis pour que l'enfant qui venait de me porter un si terrible coup ne puisât point, dans l'étendue de mon désespoir, une exaltation dangereuse pour son avenir... Mais le lendemain, l'oreiller où s'appuyait ma tête se trouva inondé de sang !...

» Ma résolution était prise dès le moment où je fus certaine d'avoir été trompée ; mais je fis sentir à ma sœur la nécessité d'en cacher les motifs ; pour rien au monde je n'aurais voulu les faire connaître.

» Une de mes tantes, qui s'était constamment opposée à mon mariage avec Arthur, à cause de je ne sais quelles haines de famille enterrées depuis des siècles dans les tombeaux de quelques orgueilleux *chieftains*, vint deux jours après au château : jugez de son étonnement et de sa joie lorsque je la suppliai de m'emmener avec elle, et, pour m'éviter les apparences d'un caprice, de me forcer à rompre des projets que, maintenant, je détestais autant qu'elle. Arthur était allé faire un voyage de quelques jours : à son retour, il ne me trouva plus.

» Trois lettres qu'il m'écrivit lui furent renvoyées sans que le cachet en eût été brisé.

» Deux jours après la dernière, je le vis monter au galop l'avenue qui mène au château de ma tante.

» On lui refusa la porte ; mais sans prêter seulement l'oreille aux cris des valets, il pénétra dans l'appartement où nous étions. Nos premiers mots furent échangés avec une politesse contrainte : plus sa démarche était inusitée, plus il semblait vouloir la revêtir d'une politesse cérémonieuse. Bientôt après, ma tante, que j'avais bien convaincue de mon amabilité,

détermination, quitta le salon pour que l'explication se terminât plus vite.

» Il me demanda, d'une voix lente et mesurée, les motifs de mon brusque changement.

» Je lui répondis que la volonté de ma tante avait dominé la mienne.

» Il me fit observer que cette volonté m'était connue lorsqu'il avait obtenu de moi-même le droit d'aspirer à ma main.

» Je pouvais alors espérer que la volonté de ma tante se laisserait fléchir.

» Imaginez dix minutes de phrases arrondies et compassées comme celle-là!

» Enfin, brusquement, comme des flammes qui s'élancent, les émotions dont il était dévoré s'échappèrent. Il me supplia de lui laisser voir ma pensée tout entière... me demanda qui lui avait nui dans mon esprit... me conjura par tous les sentimens qui nous unissaient de lui révéler les secrets de ma soudaine résolution...

» Je savais par cœur toute cette scène que, vingt fois d'avance, j'avais composée dans ma tête; et là, à mes genoux, je le voyais avec mépris, car je savais qu'il mentait indignement. Cependant lorsque sa voix devint sourde, lorsque ses lèvres tremblèrent.... surtout lorsque, pour la première fois, je vis des pleurs dans les yeux d'un homme... je faillis non seulement me trahir... mais pardonner peut-être...

» Heureusement qu'alors se présenta à mon esprit un de ces gestes froids qui repoussent une âme, toute honteuse de son exaltation,

» Je pris ma montre!...

» Ce fut assez. Arthur se releva, me salua avec une fierté que je n'oublierai de ma vie, et le galop de son cheval froissa les feuilles jaunes qui jonchaient l'avenue.

» Un mois après, je quittai l'Angleterre pour jamais.

» Il faut vous dire que ma conduite fut taxée, non pas de légèreté, mais d'égoïsme. Le monde attribua charitablement ma su-

bite rupture à de riches calculs d'intérêt, et ma tante, qui mourut au bout de deux ans, confirma l'opinion que l'on s'était formée à cet égard, en me laissant toute sa fortune. Il y eut des vieillards qui louèrent ma subtile politique, et le plus avare des pairs d'Angleterre, saisi d'admiration, me fit demander ma main.

» Mes parens, moins appréciateurs de ce genre de mérite, ne me pardonnèrent pas mon inconséquence et mon manque de cœur. Ils voulurent, en continuant à recevoir Arthur comme par le passé, donner une preuve éclatante de la désapprobation qu'ils attachaient à ma conduite envers lui... Et j'étais en France depuis quatre ans, lorsqu'on m'annonça le mariage d'Arthur avec ma sœur Frances.

» Éclairée par ce dénouement, j'ai acquis depuis la certitude que j'avais été jouée... mais non par mon cousin.

» Voilà pourquoi je suis restée fille. »
La simplicité d'expressions et de gestes avec laquelle me fut racontée cette histoire, ne m'abusa pas un instant. Je compris tout ce qu'elle cachait de profonds chagrins et de courageuse résignation.

Il ne m'est jamais arrivé de reparler à miss Bradstone de ce qu'elle m'avait confié. En revanche, elle quitta désormais avec moi ce langage, empreint d'une légère ironie, qui lui servait à rappeler ma jeune imagination aux réalités si tristes de la vie.

M^{lle} OLYMPE COURTADE.



SOUVENIRS

DE LA SUISSE.

J'aime la majesté sauvage d'une vaste forêt et le silence mystérieux qui y règne. — Ces énormes sapins qui frémissent doucement aux caresses du zéphir, et dont la tête altière semble indiquer le chemin du ciel, vers lequel ils s'élancent ! Lorsque ce calme est rompu par les hurlemens d'une meute en furie, ou que le vent du nord brise les arbres qui se combattent, alors mon ame oppressée s'enivre d'une sombre terreur, et je suis pénétré d'un trouble inexprimable.

Quand la bise siffle dans les ravins, et que ce bruit, répété par l'écho, m'approche et m'enveloppe de tous côtés en froissant le feuillage, je crois entendre des voix confuses qui viennent expirer près de moi. — Il me semble qu'une apparition extraordinaire va se montrer, et qu'un génie doit m'enlever dans un tourbillou.

Combien de fois, accompagné d'un chien fidèle, mon fusil sur l'épaule, égaré dans l'ombre épaisse d'une forêt profonde, n'ai-je pas assisté aux grandeurs des orages et mêlé ma voix au vacarme de la tempête ! — Combien de fois, lorsque la foudre en courroux frappait la cime des noirs sapins, n'ai-je pas fait entendre la détonation de mon arme, pour me mêler aux bruyantes querelles des élémens ! — Combien de fois n'ai-je pas cru que les démons enchaînés se battaient près de moi, quand la bourrasque, déracinant les arbres, courait dans l'immensité, et que mon chien, tremblant entre mes jambes, hurlait en regardant le ciel !

O forêts de ma patrie, que vous m'êtes chères !... Que j'aime votre calme imposant et vos orages épouvantables... Précipice au fond duquel roule avec un sourd fracas le torrent qui écume !... Bruit lointain de l'avalanche qui se précipite !... Grandes émotions de la nature, oui, vous êtes gravées dans ma mémoire, et mon cœur frémit de sa dernière joie, à tous ces sauvages souvenirs.

Et toi, lac superbe (1)... peintre fidèle de la beauté des cieux et de nos montagnes colossales... tes eaux bleuâtres et limpides montrent à tous les yeux le sable argenté sur lequel tu reposes, — tu réfléchis cette grande nature, — tu es pur comme un cœur de quinze ans qui n'a rien à cacher. — Les batailles livrées sur tes bords, par les passions des hommes, n'ont point altéré ta douce tranquillité, — tu es resté indifférent à leurs querelles ! — tu ne fus point ému lorsque le Romain audacieux vint colorer tes eaux du sang helvétique ! — tu ne lanças pas une vague, alors qu'un voisin téméraire, formant ses bataillons sur ta rive paisible, vint nous apporter les tristes joies d'une sanglante liberté.

O lac sublime ! si tout-à-coup les vents déchaînés viennent t'insulter, et que tes eaux bouillonnent pour ta propre querelle, c'est alors que tu es terrible ! — Dans ta fureur, tu frappes tout de ta masse écumante... tu vas assaillir les rochers menaçans... tu inondes la plaine. — Le bourdonnement de ta colère retentit dans la montagne, et la chèvre sauvage, cramponnée sur un roc, lève la tête, écoute, se retourne et s'enfuit !

Mais la nuit vient — ton courroux s'apaise — tes eaux se balancent mollement

(1) Le lac Léman.

et cherchent à reprendre un tranquille niveau — tout est calme — l'aiglon renonce, pour aujourd'hui, à arracher la dernière fleur qu'une main amie planta sur le tombeau voisin! — La lune pointe derrière les monts.. elle paraît... elle se mire avec complaisance dans ce bassin liquide, et parfois elle semble folâtrer avec le reflet de l'onde tremblante, comme on joue avec un ami d'enfance.

Un bruit léger frappe mon oreille — je distingue comme un point noir qui chemine dans l'espace — c'est la barque du pêcheur échappé à l'orage du matin. — J'entends sa rame qui s'engloutit mélancoliquement dans l'onde... je la vois étinceler en ressortant de l'eau. — Ce retentissement rapide et monotone se mêle au bruit de la vague nonchalante qui vient mourir en baignant doucement le rivage. — La barque avance... elle touche le port.. la rame est silencieuse. — L'astre brillant qui plane sur le lac, va disparaître aussi; il semble dire : « Adieu... je te quitte... mon voyage est pressé... à demain!... »

La nuit devient obscure — les étoiles éparpillées disparaissent peu à peu — la voie lactée ne se dessine plus dans le ciel. — L'oiseau des ténèbres déploie ses lourdes ailes, et, rasant la tête du pâtre nocturne, il jette un cri menaçant — ce n'est point le gémissement de la douleur compatissante, c'est le cri du voleur affamé. — La fauvette tremble sur la branche qu'elle a choisie — le rossignol se tait... et le coq, quittant avec fierté son sérail, fait entendre un cri de guerre et défie le brigand qui fut.

Mais l'hirondelle babille... elle joue avec les rayons dorés qui se précipitent de l'Orient. — Voici l'aurore. — Le géant des montagnes (1) sort des nuages et la salue

(1) Le Mont-Blanc.

de sa tête resplendissante de blancheur. — Le chasseur impatient traverse la bruyère... le voilà sur les rocs. — Le chamois bondit, il s'élançe, il fuit vers les hauteurs... les pierres roulent sous ses pieds agiles... il disparaît, et l'homme qui le poursuit, arrêté par un précipice, blasphème, en s'indignant qu'il y ait un endroit où il ne puisse porter la mort!

Le ranz des vaches se fait entendre — les troupeaux quittent la plaine — ils vont escalader les collines et revoir les chalets. — Les montagnards marchent par bandes et font retentir les airs du chant national; le grave taureau, sultan des bois, les suit... il flaire déjà l'herbe nouvelle... il lève sa tête menaçante, et son regard farouches'adoucit un instant... C'est un despote qui daigne sourire!

Mais soudain le tambour bat — l'ennemi s'agite sur la frontière. — L'habitant de la montagne quitte sa demeure. — Il saisit cette arme terrible qui porte la mort à trois cents pas. — Les citoyens revêtent l'habit de guerre — ils se rassemblent — leurs épais bataillons se forment. — La jeunesse, impatiente de mourir pour la patrie, est déjà sous les armes. Le Français accourt — il vient prêter à ses vieux alliés l'appui de sa bouillante valeur. — Les masses se mettent en mouvement... on marche, et les Suisses, riches de glorieux souvenirs, s'ébranlent en criant : « Liberté! »

Mais non... c'est une fausse alarme... Le Germain ne songe pas à combattre pour augmenter le nombre des esclaves qui rampent devant ses maîtres. — Une pensée profonde le tourmente. — Un besoin nouveau fait tressaillir son ame!.. son cœur s'agrandit. — Il est homme... il le sent. — Le bâton législateur va bientôt se briser! — des lois générales, sages et puissantes,

gouverneront ce grand empire. — La raison s'avance majestueusement comme le char du triomphateur !... Elle régnera dans la vaste Allemagne... Elle régnera par sa propre force, avec calme, grandeur et dignité. — Les peuples lui rendront honneur et respect, — les bourreaux ne lui offriront plus des têtes sanglantes pour hommages... Oui, sur l'autel de la civilisation européenne, la raison et la liberté sainte, comme deux amies qui se retrouvent après de longues épreuves, feront serment de ne plus se quitter!

On dépose les armes — tout est rentré dans l'ordre. — L'enfant de la patrie baise la main paternelle. — Hier soldat, aujourd'hui citoyen — il salue ses montagnes... il court à sa chaumière — il revoit son troupeau... il caresse son chien qui s'élance vers lui. — Le glaive des combats est remis à sa place, et le défenseur de la patrie saisit encore la bêche champêtre.

D'ARLENS.

Le Voile Vert.

« Mon Dieu! mon Dieu! Pierre, que maman doit être inquiète de nous, quelle pluie! pauvre maman!

— Tu es bonne, toi; maman est tranquillement assise dans son salon; c'est plutôt nous qu'il faut plaindre.

— Nous! c'est notre faute; pourquoi avons-nous été chercher des coquillages aussi loin? Mais ma pauvre maman qui nous a prévenus de l'orage, ce n'est pas sa faute à elle, si elle souffre de ce que nous souffrons.

— C'est bien! c'est bien! Louise, dit Pierre embarrassé, nous rentrerons un peu plus tard, voilà tout!»

Ils aperçurent alors un quartier de roche qui s'avancait vers la mer, et coururent s'y mettre à l'abri.

Tandis que Louise essayait avec son mouchoir les vêtements mouillés de son frère, celui-ci ne s'en inquiétait guère et regardait avec enthousiasme la scène imposante qui se déployait sous ses yeux.

« Que ce ciel noir est beau! s'écria-t-il, que j'aime le bruit du tonnerre et ces vagues blanches qui viennent, la bouche ouverte, comme pour nous avaler! Oh! que je voudrais être dans une petite barque et me moquer d'elles en grim pant sur leur dos. Tiens! tiens! regarde, Louise, en voilà une aussi haute que notre maison, eh bien! je te parie que je la fais fuir.»

Il avança le poing d'un air menaçant, et la vague recula après être venue se briser à ses pieds.

« Tu vois!

— Oui, c'est beau la mer! répondit Louise effrayée, en s'accrochant au bras de son frère, mais j'aime mieux le petit ruisseau qui coule au bas de notre jardin.

— C'est juste, tu es femme, toi, et faite pour rester à la maison; mais je suis homme, moi, et je préfère la mer et ses orages.

O Pierre! dit Louise en pleurant, ne parle pas ainsi; papa est mort dans un naufrage; mais si tu pars, emmène-moi, j'aime mieux mourir avec toi sur les flots en colère, que de vivre sans toi près de notre ruisseau tranquille. Mon petit Pierre, emmène-moi, je t'en prie!

— Non, tu me gênerais, vois-tu, nous autres marins nous n'aimons pas à avoir des femmes avec nous, cela pleure.

— Je ne pleure pas.

— Oui, joliment! tu es tout en larmes.»

Louise se hâta d'essuyer ses yeux.

En ce moment le tonnerre redoubla ses coups, un éclair n'attendait pas l'autre; la pluie tombait à torrents.

Pierre saisit la main de sa sœur.

« Je viens d'apercevoir un mât brisé

près du rivage ; regarde, dit-il en baissant la voix , n'est-ce pas un voile, un chapeau ? »

Louise, épouvantée, tombe à genoux.

« Oui, mon frère, oui, c'est un voile, un chapeau ; c'est une femme qui vient de périr, ô mon frère ! prions Dieu pour elle. »

Pierre, essayant de cacher son émotion sous de la colère :

« Que diable aussi, s'embarquer par ce vilain tems ! »

— Pauvre femme ! dit Louise toujours à genoux. Vois-tu ces mouettes avec leurs robes blanches et noires ? on croirait voir des prêtres qui suivent son enterrement ; elle allait peut-être au-devant de son frère quand elle est morte.

— Ah bien oui ! ce joli chapeau, ce voile vert, elle allait plutôt au-devant d'un homme.

— Et quand cela serait ! dit Louise en se relevant.

— Fi ! mademoiselle, que je vous entende encore parler ainsi. »

Louise honteuse baissa la tête, puis elle ajouta : « Mais c'était peut-être son mari, et Dieu ne recommande-t-il pas d'aimer son mari ? »

— Non ! Ce joli chapeau, ce joli voile, appartenaient à une coquette, vois-tu, et je le déteste les coquettes... A propos, que vous disait ce jeune officier qui a dansé avec vous à la fête du village, tandis que sa sœur refusait de danser avec moi parce que je ne suis qu'un écolier.

— Rien, mon frère, répondit Louise en rougissant, oh ! mon Dieu ! rien, il ne m'a pas serré la main, je t'assure.

— A la bonne heure, car on ne serre la main que des jeunes filles dont on veut se moquer, et comme je suis votre aîné, votre frère, que c'est moi qui remplace notre père qui n'est plus, si ce jeune officier avait encore poussé l'audace jusqu'à vous parler, et vous la sottise jusqu'à lui répondre, je me verrais forcé de le tuer ou d'être tué par lui. »

Louise pâlit et détourna la tête ; puis regardant le chapeau qui, battu par les vagues, s'approchait lentement du rivage.

« Peut-être était-elle sage et bien élevée celle qui vient de mourir ! je suis sûre qu'elle était petite et blonde comme tu voudrais que fût ta femme, Pierre. »

Pierre devint rêveur.

« Mais pourquoi s'est-elle embarquée par ce vilain tems ? répéta-t-il.

— Peut-être allait-elle chercher une existence plus heureuse sur une terre étrangère, peut-être était-elle pauvre, sans parens, sans amis... Oh ! si nous l'avions connue ! nous aurions partagé avec elle comme frère et sœur, nous l'aurions empêchée de quitter notre pays, n'est-ce pas, Pierre ?

— Sans doute !

— Peut-être aussi aimait-elle un homme qui ne l'aimait pas. Maman dit que ce malheur arrive quelquefois. Alors nous l'aurions consolée, n'est-ce pas, Pierre ? »

Pierre d'un ton sec : « Tu aurais pu la consoler, toi, car pour moi cela ne me regarde pas. Je n'ai aucune pitié pour les demoiselles qui aiment autre chose que Dieu et leurs devoirs.

— Peut-être qu'elle se trompait en croyant l'aimer ; maman dit encore que cela arrive quelquefois.

— Alors il faut qu'une demoiselle dise tout à sa mère, puisque sa mère peut l'empêcher d'être trompée ou de se tromper.

— C'est vrai, Pierre, tu as bien raison, et c'est ce que je ferai dès aujourd'hui, c'est-à-dire lorsqu'une occasion semblable se présentera, reprit-elle en rougissant. Je ne sais pas qui a pu causer le malheur de cette pauvre fille au voile vert, mais si elle t'avait dit un jour : « C'est vous seul que j'aime, que j'aie jamais aimé », tu l'aurais prise pour femme, n'est-ce pas, Pierre ? »

Pierre ému : « Certainement ! »

— Alors, puisque les marins ne nous emmènent pas dans leurs périlleux voya-

ges, ta femme, maman et moi nous aurions passé notre vie à t'attendre, et tandis que sur la mer, dans les combats et les orages, tu aurais fait les actions d'un homme, nous, sur la terre, dans la paix et la solitude, nous aurions prié Dieu pour toi comme des femmes... Au retour, tu aurais été heureux de nous embrasser ainsi que tes petits enfans, n'est-ce pas, Pierre?»

Pierre sanglotant : « Oui, j'aurais été heureux !

— Eh bien ! écoute-moi, Pierre, descendons au rivage, je m'élancerai pour prendre le chapeau de la pauvre petite, et tu me retiendras par ma robe. »

Louise en effet tenait déjà le voile, mais une vague emporta le chapeau qui disparut pour toujours...

L'orage venait de cesser, ils entendirent une voix bien connue qui criait : « Pierre ! Louise ! mes enfans !

— Nous voilà, maman ! nous voilà ! crièrent-ils à leur tour. »

Ils firent enterrer le voile vert dans un des coins du cimetière du village ; le prêtre dit une messe pour la victime du naufrage inconnu, et depuis ce jour Louise confiait tout bas ses secrets à sa mère.

M^{me} FOUQUEAU DE PUSSY.

Le Songe.

Venez autour de moi, venez, ô mes compagnes !
Oh ! je puis donc enfin errer dans les campagnes,
Remplir mon sein de fleurs, et poursuivre en courant
Le léger papillon sous le feuillage errant !
Qu'il est doux de renaître et de voir la nature,
De contempler le jour et sa lumière pure,
Et ce long avenir à mes regards offert !
Je respire ! O mes sœurs ! que j'ai long-tems souffert !
Que de songes affreux ont assiégé ma couche !
Que de soupirs brûlans, exhalés de ma bouche,
En dépit de moi-même ont trahi mes douleurs !
Dans ces jours où vos yeux ont versé tant de pleurs,
Au joug d'un mal cruel tristement asservie,
J'ai cru, j'ai cru toucher au terme de ma vie.
Un soir... oh ! j'en conserve encore le souvenir !
Languissante, accablée, et prête à défaillir,
Je demeurai plongée en de vagues alarmes ;
Je n'avais plus d'accent, plus de voix pour gémir,
Et l'excès de mes maux avait tari mes larmes.
Un délire effrayant égara mon esprit ;
Alors, je vis la mort, spectre affreux et perfide,

La mort, l'horrible mort, debout près de mon lit ;
Elle fixait sur moi son regard homicide,
Elle étendait vers moi sa main sèche et livide...
Je voulus repousser le fantôme hideux...
Je sentis sur mon front se dresser mes cheveux,
Un faible cri sortit de mes lèvres glacées,
Tout mon corps frissonna... puis je fermai les yeux,
Et je ne sentis plus mes souffrances passées.
Pendant un jour entier que dura mon sommeil,
Ma mère avec angoisse attendit mon réveil.
Alors en un doux songe, un ange aux blanches ailes
M'apparut : « L'Éternel me députe en ces lieux,
» Dit-il, veux-tu me suivre aux plaines éternelles ?
» Viens, jeune fille, viens ! le repos est aux cieux !
Il se tut : son regard interrogeait mes yeux.

— Et moi : « Déjà mourir, mourir si jeune encore !
» Disais-je. Las ! sitôt laisser inachevé
» Le drame aventureux que mon âme a rêvé,
» Laisser les doux plaisirs qu'entrevoit mon aurore !...
» Quoi ! ne plus savourer les baisers maternels,
» Déjà quitter la vie et sa brillante fête,
» Refuser les beaux jours que l'avenir m'apprête ;
» Placer entre eux et moi des adieux éternels !... »

— L'ange m'interrompit : « Viens, oh ! viens, jeune fille !
» Les plaisirs d'ici-bas n'ont pas de lendemain !
» Tu verras au tombeau descendre ta famille ;
» Tu verras de la fleur cueillie en ton chemin,
» L'épine, hélas ! bientôt ensanglanter ton sein.
» Viens, le ciel s'obscurcit ; viens, déjà l'éclair brille... »
Et l'ange ouvrait son aile et me tendait la main.

— « Non, m'écriai-je, pâle, et de terreur saisie ;
» Je ne briserai point la coupe de ma vie
» Brillante, et ceinte encor d'éblouissantes fleurs ;
» Si de suc's mêlés son nectar se compose,
» Une goutte de miel qui sur ses bords repose
» Rachète en un instant un siècle de douleurs,
» Et je saurai, peut-être, en respirant la rose,
» Oublier que son dard m'a coûté quelques pleurs. »

L'ange alors s'envola : je m'éveillai guérie ;
Le ciel m'avait rendu la force et la santé ;
Avec ravissement, mon regard enchanté
Erra sur les vallons, les bois et la prairie,
L'immense azur du ciel, et la plaine fleurie.

Mais parfois leur aspect ne charme plus mes yeux ;
Je vais seule, à l'écart, loin des folâtres jeux,

M'asseoir silencieuse, et la tête baissée,
Et puis, comme un remords, s'offrent à ma pensée
Cet envoyé du ciel, cet ange aux blonds cheveux,
La main qu'il me tendait et que j'ai repoussée,
Et dans les cieus lointains ma place délaissée.

De mes lèvres alors s'échappe un long soupir ;
Mais je jette un regard sur ma mère adorée ;
De joie et de bonheur je la vois tressaillir,
Et je me dis, rêveuse, et pourtant rassurée :
« Non, je ne devais pas mourir ! »

M^{lle} FÉLICIE D'ATZAC,

Dame de la Maison royale de Saint-Denis.

Revue des Théâtres.

THÉÂTRE ITALIEN.

Il Bravo opéra semi-seria en trois actes, musique del signor Marliani.

Avant de raconter le sujet de cet ouvrage, il ne sera peut-être pas inutile d'apprendre à quelques-unes de nos jeunes lectrices ce que c'est qu'un *Bravo*. Ce n'est point ici le signe vocal ou manuel de l'applaudissement. Ce mot a une autre signification, laquelle remonte à des tems fort éloignés. Un *Bravo* était un homme brave, hardi, entreprenant, que des princes ou des états de l'Italie avaient à leurs gages, avec beaucoup d'autres de sa suite, et qu'ils chargeaient de leurs expéditions secrètes. De là, le nom de *Bravi* qu'on a donné à ces hommes, espèces de sacripans, de coupe-jarrets, prêts à tout faire pour le service de leurs maîtres, et qu'on appelle aussi des *Banditti* et des *Condottieri*. C'était alors dans les mœurs de l'Italie.

L'auteur du poème, assez obscur du reste, a donc supposé que le seigneur Bedmaro, dont le père a été renfermé

dans les prisons comme complice du doge Faliero, n'a obtenu la grâce paternelle qu'en se mettant, en qualité de *Bravo*, au service de la république de Venise, gouvernée, à cette époque, par le Conseil des Trois. Exécuteur des ordres ou des vengeances du Conseil, le *Bravo*, qui ne paraît jamais que masqué, est en horreur au peuple de Venise. A la suite d'une fête publique, le vieux pêcheur Antonio, ayant remporté le prix de la joute, demande pour récompense, au Conseil des Trois, la grâce de son fils qui languit dans les cachots de la république. La rigueur du Conseil repousse cette demande, et repousse aussi la prière que le *Bravo* adressait à ce sujet pour appuyer les sollicitations du pêcheur. Le Conseil conçoit même des soupçons sur la fidélité du *Bravo*, et se décide à faire périr le vieux Antonio d'abord, et ensuite son sicaire que le peuple soupçonna d'avoir tué le pêcheur.

Mais sous son véritable nom de Bedmaro, le *Bravo* est devenu amoureux de Violetta, jeune orpheline fort riche que la république a prise sous sa tutelle, et qu'elle veut marier à Gradenigo, seigneur opulent et corrompu de Venise. Violetta aime Bedmaro, dont elle est bien loin, ainsi que tout le monde, de soupçonner l'horrible emploi. Gradenigo, qui sait qu'il a un rival, mais qui

ignore que ce rival est Bedmaro, charge le *Bravo* de le débarrasser de ses recherches. Gradenigo veut enlever Violetta et l'épouser de gré ou de force. Bedmaro, ayant appris que son père est mort, et que le Conseil a aussi décidé sa perte, s'introduit chez Violetta et veut la décider à fuir avec lui en Sicile. Elle résiste, soutenue encore dans sa résistance par le père Anselme, carmélite, directeur de sa conscience. Pendant son entrevue avec Bedmaro, elle est surprise par Gradenigo suivi de soldats qui veulent arrêter Bedmaro, que personne ne connaît pour le *Bravo*, puisque, sous ce nom, il ne paraît jamais que masqué. Violetta promet à son amant de l'accompagner en Sicile. Ils doivent se retrouver dans une heure, et Bedmaro échappe à la poursuite des soldats en se précipitant dans les lagunes qui baignent la demeure de Violetta. Mais Gradenigo a fait enlever celle-ci, et on la lui amène dans son palais pendant qu'il est en train de se livrer avec ses amis à tous les excès d'une orgie. Il veut forcer Violetta à l'épouser, et tandis qu'elle se débat entre ses bras et qu'elle ne sait de qui implorer du secours, on annonce l'arrivée du *Bravo*, comme envoyé du Conseil, qui veut ôter Violetta des mains de Gradenigo. Il se présente, en effet, au milieu de l'épouvante qui accompagne toujours son nom et les ordres dont il est porteur. Mais que devient Violetta en reconnaissant Bedmaro sous les traits du *Bravo* alors démasqué? Elle le fuit avec horreur. Il lui fait connaître les motifs de sa conduite, il l'apaise et la décide cette fois à le suivre. Mais au moment où ils vont s'éloigner, le *Bravo* est arrêté par le Conseil, et sur la rumeur populaire qui l'accuse de la mort subite du vieux pêcheur. Bedmaro en est innocent; mais il est entraîné, et quand Violetta accourt au Conseil, pour le défendre, elle ne trouve plus que son cadavre devant lequel elle tombe à demi morte.

La musique de cet ouvrage est le début de son compositeur, M. Marliani, dont on

ne connaissait encore qu'une cavatine placée par lui dans le rôle de M^{lle} Julie Grisi des *Montecchi ed i Capuleti*. Cette musique a eu, dès sa première audition, un grand succès, qu'elle doit moins à la force, à l'originalité, à la grandeur, qu'à l'expression, à la grâce et au charme répandus dans presque toutes les parties. Tamburini, Rubini et M^{lle} Grisi y ont excellé; ces deux derniers surtout, dont les rôles (le *Bravo* et *Violetta*) sont les plus importants de l'ouvrage. Les couplets de Violetta : *Il gondolier contento*; ceux de Tamburini (Gradenigo) dans l'Orgie : *Il fasto e lo splendore*; le duo de ces deux personnages : *Non sperar*; la prière de Violetta : *Quando il di frà l'ombra incerte*; le duo du *Bravo* et de Violetta : *Odir io non saprei*; et la cavatine de Rubini : *S'offre la tomba almeno*, ont été redemandés, et les chanteurs eux-mêmes ont été rappelés à grands cris.

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Une Bonne Fortune, opéra bouffon en un acte, paroles de MM. Édouard et Second, musique de M. Adolphe Adam.

Quoiqu'il ne s'agisse pas de l'opéra italien, on pourrait croire, à l'analyse que je vais donner de la pièce nouvelle, qu'il est question d'un de ces *libretti*, que le génie musical de nos voisins d'outre-monts échauffe de ses délicieux accords, sans se soucier beaucoup de la rime et de la raison que nous exigeons, nous, dans les poèmes de nos opéras. Il est donc bien entendu que, quoi qu'on puisse lire tout à l'heure, il s'agit ici d'un ouvrage joué le mois dernier au théâtre de l'Opéra-Comique; puis, comme il faut être juste, en tout et toujours, je dois ajouter que le théâtre lui-même a qualifié cet ouvrage d'opéra bouffon, ce qui ne doit rendre exigeant, ni sur la vraisemblance de l'intrigue, ni sur la vérité des caractères.

M. Isidore Delcourt est un jeune fat fort ridicule, du ton et du costume que l'on af-

sectait il y a trente ans, sous la république, qui s'imagine qu'il doit plaire à toutes les jeunes filles, et oui, à ce titre, cherche partout ce qu'on appelle des *bonnes fortunes*. Très-amateur de musique et adonné au basson, dont il joue à écorcher toute autre oreille que la sienne, Isidore est venu à Florence, et là, dans l'auberge où il est descendu, il s'imagine avoir tourné toutes les têtes des jeunes Italiennes. Il se pavane de ses soi-disant conquêtes, lesquelles, pourtant, ne lui ont jusqu'ici rapporté que beaucoup de désagrémens, algarades et coups de bâton dont il ne se vante pas. Le commissaire Ottavio, magistrat aussi grotesque qu'Isidore est ridicule, veut mettre un terme aux plaintes qu'on lui porte sans cesse sur Isidore; mais celui-ci croit que, décidément, il a une *bonne fortune*. En face de sa fenêtre se trouve un jardin dans lequel il a vu se promener une jeune personne charmante; il s'enflamme pour Flora, lui adresse des billets doux et lui demande enfin un rendez-vous. Flora est la fille du docteur Belmonte qui tient une maison de fous, et qui a chez lui, dans ce moment, sa sœur aînée Rosabella, vieille fille presque insensée depuis qu'elle a reçu les déclarations d'un certain Ottavio qui l'a ensuite abandonnée; elle croit voir dans tous les hommes le perfide qu'elle devait avoir pour mari. Flora aime le jeune Darcet, ami d'Isidore, qui doit revenir de France pour l'épouser, et qui arrive en effet. Darcet veut d'abord se fâcher contre Isidore qui va sur ses brisées; mais il se calme quand il voit la peur et la sottise de son rival. C'est entre les mains de la tante Rosabella, que les lettres du jeune fat sont tombées; elle s'imagine, comme à l'ordinaire, que c'est son cher Ottavio qui l'attend et elle va au rendez-vous nocturne. Quand il la reconnaît, Isidore ne sait plus que faire; toute la maison accourt aux cris qu'il pousse, et le commissaire, attendu qu'il s'agit d'enlèvement, prononce, selon la loi italienne, qu'Isidore

épousera la personne qu'il voulait enlever, ou qu'il sera pendu. Isidore est sur le point de se décider à épouser Rosabella, lorsqu'il découvre que c'est le commissaire Ottavio lui-même qui a jadis trompé cette pauvre femme. C'est alors, pour éviter la pendaison, le commissaire qui est obligé d'épouser la tante, pendant que Flora s'unit à Darcet, et qu'Isidore est quitte de sa *bonne fortune* pour la peur qu'il a éprouvée, et pour les horions qu'il a reçus.

Cet ouvrage a eu un succès complet, non pas seulement malgré la bouffonnerie du poème, qui a provoqué des rires de carnaval, mais surtout à cause de la musique de M. Adam. Sa partition est plus italienne que la pièce, et cela dans un sens d'éloge; elle est gaie, spirituelle, chantante, comme toute musique d'une bonne inspiration. Elle est disposée en morceaux faciles, et parmi lesquels nos jeunes virtuoses trouveront de quoi exercer leurs talens, en couplets, rondeaux et duos. Il n'est pas possible de désigner encore les morceaux qui peuvent être préférés, mais on grave la partition qui sera prochainement *éditée*.

A. DELAFORST.

Mélanges.

—

SUPERSTITIONS

Orientales.

Il récita une prière, et le gardien des trésors tomba à la renverse.

(CORTX TURC.)

Les peuples ne marchent point parallèlement sur la route de la civilisation; nous avons trois siècles d'avance sur les Orientaux. Ceux-ci en sont encore au tems où la science n'avait pas plus de bases

que la superstition. Ils usent leur activité morale dans des préjugés, des inquiétudes et des joies qui ne se retrouvent plus chez nous que dans la poésie ; car le vide n'existe pas dans le monde moral ; la folle et légère imagination le remplit de ses gaz, de ses créations fantastiques, quand la raison n'a point de faits, d'observations solides à y faire entrer.

Les Grecs, aussi ignorans que les Turcs, mais avec une organisation intellectuelle plus large, ont plus de superstitions que ces derniers. Une partie des rêves de la mythologie vivent encore chez eux : les bois sont toujours habités par des esprits, et la mer a toujours ses syrènes. Chaque maison a un bon et un mauvais génie qui se tiennent de préférence au fond des puits, d'où ils ne sortent que dans les ténèbres. Lorsqu'une trombe de mer s'élève, les Grecs font le signe de croix avec un couteau à manche noir, comme s'ils coupaient le météore en quatre, et prononcent ces paroles saintes : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était Dieu.* La trombe ne résiste jamais à cette conjuration. La fleur de la passion porte malheur aux maisons dont elle couvre les murs. Les Grecs pensent que les âmes des méchans (c'était la croyance de Platon) deviennent des spectres, et que les excommuniés, rejetés après leur mort du sein de la terre, se changent en vampires, et ne jouissent du repos qu'après que le prêtre est allé sur leurs tombeaux lever l'anathème. Ils mettent aussi une pièce de monnaie dans la main des morts pour leur ouvrir la porte du paradis. Les femmes grecques vont toutes consulter les magiciennes sur leurs amours : elles croient aux maléices des yeux, et portent toujours quelque morceau d'étoffe bleue pour s'en préserver.

Les Turcs ont aussi ce dernier préjugé, et pour prévenir les malheurs que pourrait susciter l'œil d'un envieux, ils brodent sur la coiffure des enfans et des belles esclaves le nom de Dieu ; aussi nos caresses, nos regards d'admiration, ne

nous valent-ils que des injures et la malédiction des cinq doigts ouverts. Ils ont des amulettes contre toutes les espèces de maux, parmi lesquels ils comprennent le croassement des grenouilles. Quand on est arrivé à l'âge de puberté et que l'on prend le turban, on quitte ces amulettes. L'atouchement d'un chien, la rencontre d'un mort, sont des cas d'impureté. Les musulmans aiment à faire leurs ablutions avec des coupes talismuniques sur lesquelles sont gravés, avec les combinaisons de la cabale, les noms des diverses maladies. Ils ont à leur ceinture de longs chapelets dont les grains marquent souvent les quatre-vingt-dix-neuf attributs de Dieu ; en les récitant, ils croient faire une œuvre méritoire. La peste, suivant eux, est une vieille femme qui erre dans les villes, et dont le regard seul peut donner la mort. Les pigeons, disent-ils, sont de mauvais augures pour leurs maîtres.

Le système de Paracelse sur les vertus des métaux et des pierres est développé chez les Orientaux dans de savans commentaires. Ainsi, le soleil (ou l'or) répond au cœur ; la lune (ou l'argent) au cerveau ; Saturne (ou le plomb) à la rate. Le bézoard est un absorbant contre les matières véneuses. Le rubis, placé sous la langue, apaise la soif et ôte l'envie de se noyer ; placé au doigt ou au cou, il fait paraître plus grand que l'on n'est. La vue de l'émeraude crève les yeux des vipères. Le cristal de roche empêche les mauvais rêves, et le diamant guérit de la colique. Les pachas, les riches, portent de préférence sur leurs bijoux ou leurs armes la turquoise, cette pierre puissante qui garantit des disgrâces. Mais il n'est pas un homme du peuple qui n'ait au moins sa cornaline pour éviter les fâcheux effets de la colère, ou quelques-unes de ces pastilles de terre sigillaire qu'on appelle maschallah. Ce sont les derviches qui consacrent, sous l'influence d'une constellation, la vertu surnaturelle des pierres. L'astrologie, qu'ils appellent la

science du nom de Dieu, est en grand honneur et préside à tous les actes de la vie sociale : la guerre, la paix, les cérémonies du Baïram, rien ne se fait sans que le chef des devins n'ait été sur le mont Olympe, ou tel autre, consulter les étoiles. Pendant la guerre contre la Russie, le sultan s'entretenait souvent avec les astrologues. L'étude des sciences mathématiques n'est guère recherchée en Orient que pour arriver à bien comprendre les pentagones et les carrés symboliques des pythagoriciens et des francs-maçons, ainsi que le triangle mystique dans lequel on inscrit le nom des sept-dormans et de leur chien. Un moyen sûr pour un drogman de réussir au sérail, c'est de parler souvent des constellations de Saturne, patron des voleurs, et de Jupiter, cher aux cadis; des sphères célestes et de leur musique, des étoiles, qui sont les sentinelles avancées du ciel, et qui empêchent les diables d'en approcher. Les Turcs prétendent que la part que chaque homme doit manger est faite au moment où il vient au monde, que la destinée est écrite sur le front, et qu'on peut en interpréter les caractères en prenant la valeur des nombres pairs et impairs que forment les lettres du nom de la mère et de celui de l'enfant pris ensemble.

Quand le capitain-pacha Achmed, dit le Baboudgi, parce qu'il avait été cordonnier, fut atteint d'une hydropisie, il consulta les derviches : quatre figures, représentant les disciples du prophète, furent placées sur le seuil de la porte : on cracha dessus, on les soula aux pieds, mais le malade n'en mourut pas moins, persuadé qu'une belette s'était introduite dans son corps pendant le sommeil.

La mort, pour les Orientaux comme pour M. de Maistre, est une purification. Le supplice expie le crime. Le déshonneur finit avec la vie du coupable. On voit sur quelques tombeaux arméniens des bas-reliefs figurant des potences.

Le fatalisme, malgré la doctrine contraire des muphtis sur le libre arbitre,

gouverne toujours les Turcs, et même avec plus de puissance aujourd'hui que jamais ; il a été leur consolation dans leur décadence. Chaque défaite, chaque perte, les a retrouvés calmes et pleins de dignité. *Dieu l'a voulu!* Ils attendent avec confiance le tems où Mahomet donnera aux musulmans l'empire de la terre. Les villes brûlent devant eux, et ils viennent, quand l'incendie s'est retiré, s'asseoir paisiblement au milieu des ruines : on les prendrait pour des curieux. Quand un osmanli voit son firman de mort, jamais il n'essaie de se dérober au yatagan ; il baisse la tête avec respect : le célèbre Halet-Effendi, qui avait été ambassadeur à Paris, est peut-être le seul Turc qui ait essayé de se défendre. Le fatalisme conduit souvent à l'atonie, il peut arrêter la loi de perfectibilité ; cependant, il faut le dire, il donne de la grandeur à l'homme ; il le place au-dessus des orages ; il bronze l'ame ; il ôte à la vie ses puérides inquiétudes, sa mobilité ; il fait qu'une nation capitule avec la force, mais non avec l'honneur.

GRESSEN.

Economie Domestique.

SIROP DE PUNCH.

Rum, 1 ^{re} qualité.....	4 onces.
Alcool à 36 degrés.....	4 id.
Sirop de sucre.....	1 liv. 7 id.
Esprit de citron.....	2 gros.
Acide citrique, ou tartrique..	40 grains.

On pèse toutes les substances à part ; ensuite on fait dissoudre l'acide tartrique, ou citrique dans le rum ; puis on mêle le tout que l'on verse dans une bouteille bien propre et scébee d'avance. Ce sirop peut se conserver long-tems.

Lorsqu'on veut préparer le punch, ou

fait une forte infusion de thé, de la manière suivante : On prend du thé de bonne qualité 2 gros ; on le lave avec une petite quantité d'eau qu'on rejette ; puis on prépare une infusion avec une pinte d'eau bouillante ; au bout de dix ou quinze minutes, on passe, et à une pinte de cette infusion presque bouillante, on ajoute une pinte de sirop. Ce punch est assez doux pour plaire aux dames. Le désirerait-on plus fort, on augmenterait la dose de sirop, par rapport à celle de l'eau.

Pour préparer le sirop de punch à l'eau-de-vie, on remplace le rum par une quantité égale d'eau-de-vie de Cognac.

Quelques personnes, au lieu de thé, font une infusion de café ; ce punch au moka est aussi fort agréable.

Correspondance.

Pour la première fois, ma chère, je manque à ma promesse, j'en suis désolée ; tu ne recevras pas le frontispice qui complète le premier volume de notre journal ; je me trouve forcée de remettre cet envoi au 15 mars. Nos artistes sont tellement occupés ! Maintenant, tout est gravure, lithographie, cliché... tout est *pittoresque*. Que veux-tu ? c'est la faute de la mode, ce n'est pas la mienne... Cependant, j'avoue que j'aurais dû me rappeler ce proverbe : *Il ne faut pas compter sans son hôte*, et je promets bien de me guider à l'avenir sur *les vérités barbues*.

Voilà, je crois, l'hiver qui nous arrive ; au mois de février, c'est un peu tard pour les biens de la terre, mais c'est toujours trop tôt pour les pauvres. Heureusement que les riches se réunissent afin de les secourir. Y a-t-il rien, par exemple, de mieux imaginé que la *Société Philantropique* (1) ?

(1) On souscrit chez M. Audenet, régent de la Banque de France, et trésorier de la société, rue du Faubourg-Poissonnière, n° 19.

Tu sais que les malheureux font souvent un mauvais usage des aumônes que nous leur donnons dans les rues ; notre bourse ne nous permet guère d'employer à cet usage plus de deux sous par jour : eh bien ! en payant une cotisation de trente francs par an (huit centimes par jour), chaque souscripteur de la *Société Philantropique* a une carte de dispensaire pour faire soigner pendant un an, dans les différens quartiers de la ville qu'il habite, plusieurs malades à domicile, et cent portions d'alimens à distribuer à des indigens. Voilà les bien-faisans résultats de l'esprit d'association ! Comme on doit avoir de belles couleurs quand on rend la santé à un malade ! Comme on doit avoir bon appétit quand on donne à manger à celui qui a faim ! Comme on doit être heureux quand on a fait tout le bien qu'on a pu faire !

A présent, parlons de nos travaux de femmes. Je t'en ai choisi trois, de genres différens. Le n° 1 de la planche du *Journal des Demoiselles* est un col à la *chevalière*. On le garnit d'une dentelle haute de deux pouces, froncée tout autour, ou de deux rangs de tulle d'inégales hauteurs, que l'on garnit d'une dentelle haute de six lignes. Ces deux rangs se plissent à tuyaux d'orgue ; la garniture de dentelle doit avoir deux fois la largeur du col et la garniture de tulle trois fois. Sans doute tu hausses les épaules en disant : « Je sais cela » ; mais la crainte de te paraître ennuyeuse ne peut l'emporter sur le désir de t'éviter la plus légère peine... Aussi je continue, car je n'ai pas encore fini... Les deux traits qui sont du côté opposé à la broderie, indiquent l'espace que l'on double de mousseline ; de cette façon le col se soutient et ne se chiffonne pas. Je ne t'envoierai pas l'autre côté du col, il te faudra le calquer.

Le n° 2 est une petite écharpe de tulle de soie noire brodée en soie et rubans. Achète un quart de tulle *Bobin* de quatre quarts de large à 7 francs 50 cent. l'aune, monte sur un métier les deux bouts de

cette écharpe, double-les avec de la gaze de Chambéry noire et ferme, dessine sur le tulle avec un crayon blanc ce joli bouquet de roses, achète quelques aunes de petit ruban rose et vert appelé *raconi*, enfile ce ruban dans une aiguille pour broder les boutons au passé. Quant à la rose, c'est différent. Après lui avoir fait au milieu un cœur composé de dix nœuds en soie jaune, prends une aiguille enfilée de soie rose ; fronce six lignes de ruban rose, comme l'indique le n° 3 ; arrête ce ruban rose près du cœur ; fronce encore six lignes de ce ruban ; arrête-les par un point arrière, toujours avec la même aiguille, et continue ainsi en tournant autour du cœur jusqu'à ce que la rose soit finie. Les feuilles et les tiges se font avec une espèce de soie plate appelée soie *flauche* ; le drôle de mot ! le drôle de style ! ne te moque pas de moi, je t'en prie ! Fais fondre quelques boules de gomme dans de l'eau chaude, trempe-y une petite éponge pour mouiller la broderie à l'envers. Quand elle est sèche, découpe la gaze de Chambéry, démonte l'écharpe, fais un rempli tout autour, et couds ce rempli en passant plusieurs fois alternativement dessus et dessous avec de la soie torse, appelée cordonnet, de manière à former un zig-zag ; puis aux deux bouts de l'écharpe, fais avec les mêmes soies quelques rangs de filet terminés par une frange. Tu peux employer du cordonnet noir, ou du cordonnet rose et vert mêlés, pour rappeler les nuances de la broderie.

Le n° 4 est un abat-jour. Achète chez le papetier des bandes de vignettes dorées à deux sous la bande, une feuille de papier pelure d'oignon de deux sous, et une feuille de papier glacé anglais de huit sous. Mets cette feuille de papier sur une table ; comme tu n'as peut-être pas de compas assez grand, tire avec un crayon une ligne droite de trente pouces ; à l'une des extrémités de cette ligne, au point A par exemple, tu piques une épingle, tu y attaches un fil avec lequel tu décris le cercle

de C à D ; du point C au point A tu tires une ligne, fais de même du point D au point A, puis décris le cercle de E à F ; donne à la hauteur de l'abat-jour six pouces et demi, et il se trouvera avoir trente pouces de largeur. C'est le plus grand modèle, mais *qui peut plus, peut moins* ; décidément le proverbe de M. Ernest Fouinet me fait dire aussi des proverbes : les miens sont moins dramatiques, moins touchans... *Revenons à nos moutons*. Maintenant, taille l'abat-jour, dessines-y une couronne de laurier, place-la sur un mauvais carton pour la découper en suivant chaque trait avec un canif bien affilé ; taille sur cet abat-jour de papier glacé anglais un abat-jour de papier pelure d'oignon dont tu le doubles ; réunis les deux abat-jours avec un peu de colle, et borde-les du haut et du bas avec les bandes de vignettes dorées que tu colles avec de la gomme.

On peut aussi se servir de papier vert foncé que l'on découpe comme le papier anglais, et que l'on double de papier vert pâle à la place du papier pelure d'oignon. Ou bien encore on peut dessiner une couronne de roses sans feuillages sur du papier lilas ; découper ces roses et doubler le papier lilas avec un papier rose... Mon Dieu ! que tout cela est difficile à expliquer ! quel dommage ! c'est si facile à faire.

Adieu, je laisse à ton imagination le plaisir de créer mille jolies choses, et à ton goût, à ton adresse le soin de les exécuter.

Aime-moi comme je t'aime.

Ephémérides.

L'an 613, le 28 février, supplice de Brunehaut, femme de Sigebert I^{er} roi d'Austrasie.

Thierry, roi de Bourgogne, avait laissé en mourant quatre fils, dont le plus âgé n'avait que dix à onze ans ; mais ils fu-

rent trahis par leurs propres sujets, et livrés à Clotaire qui les fit égorger. Cette cruelle exécution n'était que le prélude d'une autre encore plus barbare. Brunehaut restait, la vengeance de Clotaire n'était point pleinement assouvie, ni ses inquiétudes entièrement dissipées. Il se fit amener cette princesse à la tête de son armée, lui fit des reproches aussi indéceus que mal fondés, lui imputant des crimes qui étaient pour la plupart ou ceux de Frédégonde sa mère ou les siens. La soldatesque criait tumultueusement qu'elle méritait la mort. On la tourmenta pendant trois jours : on la promena par tout le camp sur un chameau ; on lui fit mille insultes et mille indignités : on l'attacha à la fin à la queue d'un cheval indompté, qui, la trainant sur les cailloux, et à travers les ronces et les épines, l'eut bientôt mise en pièces ; les restes de son corps furent livrés aux flammes et réduits en cendres. Ainsi périt du genre de mort le plus affreux l'épouse du plus grand monarque qui eût encore régné sur la France ; la fille et la mère de tant de rois, cette reine que l'évêque Fortunat nous dépeint sous l'image même des grâces et de la beauté ; que Grégoire de Tours nous propose comme un modèle de décence et de vertu, de sagesse et de douceur ; que saint Grégoire pape nous représente occupée à tout ce que la religion exige d'une pieuse reine, d'une vertueuse régente, et d'une mère véritablement chrétienne. Rien n'est si suspect que ce qui a été écrit contre la mémoire de cette princesse ; il fallait quelques prétextes pour couvrir l'horreur et l'infamie du supplice auquel on n'eut pas honte de la condamner.

Il ne fut pas difficile à un roi qui venait d'usurper deux royaumes, et à tant de seigneurs qui avaient favorisé l'usurpation, de surprendre la crédulité des peuples, en répandant mille bruits injurieux.

Mosaïque.

L'association de la société Monthyon et Franklin a fondé une distribution annuelle de médailles d'or, qui sont décernées, au nom des souscripteurs, à des personnes ou à des associations françaises ou étrangères qui ont bien mérité de l'humanité. C'est à une femme que la première de ces médailles vient d'être adressée hors de France, à la généreuse comtesse Bellini de Novare, qui vient de faire don de 600,000 francs pour fonder une école gratuite des arts et métiers en faveur des enfans pauvres.

On doit incontestablement mettre les jardins flottans au nombre des merveilles les plus remarquables de Mexico. Ce n'est qu'à la nature que cette capitale pouvait être redevable d'un privilège aussi surprenant. Ces jardins datent des tems les plus malheureux, c'est-à-dire du commencement du quatorzième siècle, époque où les Mexicains, asservis par les peuples de Kalhuan, de Tepanekan, et confinés sur leur lac, se virent contraints, faute de terrain, de recourir à des champs artificiels, pour subvenir aux premiers besoins de la vie. Ils tressèrent alors une grande claie composée de branches de saules et de racines de marais qu'ils recouvrirent de broussailles, et ensuite d'une couche de terre fertile. Après y avoir semé du maïs, du poivre et des herbes potagères, on lança cette masse à l'eau : ce furent là les premiers champs qui fournirent aux Mexicains une chétive existence. Lorsque, dans la suite, Mexico devint une ville grande et puissante, ces files flottantes se transformèrent en bosquets et en parterres : sous cette forme, ils servent encore aux jouissances des riches. Garnis des fleurs les

plus belles et les plus odoriférantes, ces Champs-Élysées offrent, sur toute l'étendue du lac, un coup-d'œil ravissant. Les jardins les plus spacieux de cette espèce ont au milieu un arbre, qui présente un abri sous son ombre protectrice : on y voit même s'élever une cabane, pour se mettre à couvert de la pluie et du souffle impétueux des vents. Lorsque le chinampá, qui en est le propriétaire, veut les déplacer, il se jette dans une chaloupe, quelquefois seul, ou quand la masse est trop lourde, avec plusieurs des siens, et remorque son jardin où bon lui semble. Chaque jour on voit arriver, sur le canal, une grande quantité de ces radeaux, apportant au marché les fleurs les plus suaves et les légumes les plus succulents ; car toutes les plantes réussissent dans ce sol fertile et sous un ciel si doux.

Sur le coteau pierreux de Sainte-Anne, à Cunfin, village adossé aux forêts de Clairvaux, est un chêne vénéré qui compte aujourd'hui 762 ans d'existence, ou 30 générations d'homme, selon les *Annales ecclésiastiques de Langres*. Ainsi, il a été planté en l'année 1070, sous la première race des comtes de Champagne, trente ans environ avant l'époque de la première croisade, quatre ans ou à peu près depuis la bataille d'Hastings et la conquête de l'Angleterre par Guillaume et les Normands. Cet arbre a donc vu ou a pu voir, sous son ombrage, Pierre l'Ermitte, revenant de la Palestine ; il a pu abriter, dans le siècle suivant, le fondateur de Clairvaux, saint Bernard. Ce chêne a 33 pieds de hauteur sous branches ; il porte, au collet de la racine, 22 pieds de circonférence ; sa cime touffue, mais peu étalée, lui donne de loin l'apparence des palmiers ; sa tige est

creuse et ne se soutient presque plus que par l'écorce ; les vieillards les plus âgés ne se souviennent pas de l'avoir vu dans un état différent de celui où il est aujourd'hui.

Au commencement du siècle, il paraissait près de mourir ; cependant il a reverdi, il a poussé de nouvelles feuilles, et dans l'année 1833 il a encore donné des fruits. Au milieu du siècle dernier, on creusa une niche dans la partie supérieure de cet arbre ; on y plaça une image de sainte Anne, dont la chapelle, maintenant ruinée, se distingue encore dans le voisinage. Presque tous les passans enlèvent à ce chêne quelques morceaux de son écorce ; ils conservent comme un talisman ces frêles reliques végétales.

Le dernier numéro de la *Gazette de la Cour* du Japon, contient le décret impérial suivant :

« Les jeunes habitans du pays sont invités à s'appliquer dans l'art de grandir ; ceux qui, parvenus à l'âge de vingt ans, n'auront pas atteint le terme de croissance convenable, recevront la bastonnade jusqu'à ce qu'ils grandissent. »

Les pensées de la mort élèvent celles de la vie.

Celui qui se venge est bien malheureux, il ne pourra plus pardonner !

Les cœurs froids veulent être enviés, les bons cœurs demandent qu'on les aime.

22 pieds de circonférence ; sa cime touffue, mais peu étalée, lui donne de loin l'apparence des palmiers ; sa tige est

Les cœurs froids veulent être enviés,
les bons cœurs demandent qu'on les aime.

PARIS, IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

... mit der ...



... de ...

... ment se ...

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

—

GUSTAVE AU COMTE B*.**

(2^e LETTRE.)

—

Gênes est une ville superbe. Les maisons de campagne qui l'environnent annoncent une cité opulente, et sont aussi dignes d'intéresser la curiosité des voyageurs, que les palais de ville des nobles Génois. Puis, dans l'enceinte de ses murailles, que d'imposans édifices, que de magnificence et d'éclat ! Je ne suis à Gênes que depuis hier, et déjà j'ai vu des places publiques, des rues tout entières bâties en marbre. La richesse de ses palais, la somptuosité de ses églises, les chefs-d'œuvre des arts que recèlent les uns et les autres, en font à mes yeux une des villes les plus remarquables de l'Italie, et cependant je n'y ai jeté qu'un regard.

Rien de plus pittoresque que le costume des femmes génoises ; il leur est commun avec toutes celles qui habitent la côte de la Ligurie depuis Livourne jusqu'à Nice. Aucune d'elles ne se montre dans les rues sans être enveloppée d'un grand voile qu'elles drapent avec beaucoup d'élégance

et de goût. Ce sont deux ou trois aunes de mousseline blanche ou de Perse dont elles se couvrent la tête, les épaules et les bras, de manière à ne pouvoir être facilement reconnues. Ce voile s'appelle *mezzaro*, et est regardé comme une espèce de sauvegarde qui les met à couvert de toute insulte et de tout soupçon. Il m'a rappelé le *baüt* des Florentines, dont je parlerai bientôt avec détail. Le coup d'œil que présentent, surtout dans l'éloignement, ces femmes ainsi voilées, a quelque chose de solennel et de ravissant. Quelquefois, du pont d'un de ces bâtimens qui rasent la côte, on aperçoit dans les villages qui sont fréquens sur les rivages de Gênes, une rue ainsi peuplée et débouchant sur la mer, et alors on croit assister à une procession de vierges chrétiennes, ou voir quelqu'une de ces idéales théories de la Grèce, dont l'imagination la plus froide se crée des images si enchantées.

Mais j'oublie que vous m'avez laissé aux portes de Naples, et pourquoi anticipé-je sur la relation de mon trajet ? Nous avons visité bien des ruines, parcouru bien des monumens depuis que nous avons quitté Baïes ; et cependant il me reste plusieurs choses à vous dire sur cette campagne moins peuplée d'hommes que de souvenirs et de débris.

En sortant de la *villa* d'Hortensius, on arrive, en suivant le rivage de la mer, aux ruines d'un vaste monument appelé dans

a langue du pays le *Cento Camerelle*, anciennement *Centum Cellæ*, les cent loges, labyrinthe inextricable, et presque entièrement souterrain. La partie supérieure de ce monument ne présente que quelques murs en partie détruits, qui ne peuvent donner nulle idée de l'étendue de l'édifice qu'ils ont environné autrefois. Là, des guides munis de torches fraient un chemin aux étrangers à travers d'épaisses broussailles, et l'on commence à descendre des degrés passablement conservés : puis, par un passage étroit et obscur, on arrive à une quantité de loges carrées qui communiquent entre elles seulement par une ouverture demi-circulaire, mais fort basse et fort étroite, et dont la dimension va diminuant à mesure qu'on s'enfonce dans le labyrinthe. Nous avançons. Bientôt il eût fallu ramper sur le sol pour pénétrer plus avant. Les cellules où nous nous trouvions alors, sont, au dire des habitans du lieu, suivies d'une infinité de semblables loges construites en pierres de taille, qui paraissent se multiplier. Il eût été difficile de passer outre, et notre curiosité n'eût pas été sans danger, car les torches menaçaient de s'éteindre à cause de la raréfaction de l'air. Il fallut donc regagner l'issue qui nous avait conduits dans ce souterrain. Quelle volonté a présidé à sa construction? Le génie sanguinaire des Caligula et des Néron creusa-t-il ces antres pour anéantir le nom chrétien et assouvir leurs penchans féroces? Était-ce seulement, comme le suppose un savant Napolitain, des réservoirs d'eau destinés aux plaisirs des curieux attirés de toutes les provinces de l'Italie par les fêtes et les spectacles qui abondaient partout sur ces bords? C'est un problème insoluble, sur lequel les antiquaires ont fait de longues et vaines recherches.

Une campagne semée des accidens les plus pittoresques sépare les ruines du labyrinthe, d'avec la *Piscina mirabile*, magnifique et immense ruine, dont la voûte est soutenue par quarante-huit pi-

liers de trois pieds de diamètre, disposés sur quatre rangées, dans un emplacement de deux cent cinquante pieds de longueur, sur cent soixante de large. L'épaisseur et la solidité de ses murailles sont remarquables, ce qui peut être attribué en partie à la rare habileté dont les Romains firent preuve dans toutes leurs constructions, mais les Pouzzolans le regardent principalement comme l'effet des eaux qui y ont été long-tems conservées. Je me suis souvenu, en effet, d'avoir lu que le ciment de Pouzsoles avait la propriété d'acquérir une solidité qui lui est particulière par le contact de cet élément, et que Constantin, ayant fait entreprendre d'importans travaux pour l'agrandissement du port de Constantinople, envoya à grands frais des vaisseaux sur les côtes d'Italie, d'où ils devaient rapporter des cargaisons considérables du sable renommé de ces bords.

La *Piscina mirabile* fut sans doute destinée à contenir des eaux que des conduits y amenaient de la mer qui baigne la plage voisine, et souvent encore les pluies du ciel se rassemblent dans certaines parties de ses réservoirs. On voit qu'on y descendait par deux côtés, au moyen de deux escaliers de cinquante marches, dont une partie est aujourd'hui ensevelie sous le sol. Quelques-uns attribuent cet édifice à Lucullus et se fondent sur ce qu'il avait un goût particulier pour ces sortes de châteaux d'eau. Il possédait près de là une *villa* magnifique, et Varron remarque qu'il ordonna à son architecte d'employer tout ce qui lui était confié de fonds, à creuser des grottes souterraines, au moyen desquelles les eaux de la mer s'avançant et se retirant avec un mouvement continu, entretenaient dans les viviers et les réservoirs une délicieuse fraîcheur. La *Piscina mirabile* fut-elle l'ouvrage de ce Romain, ou faut-il en croire d'autres auteurs qui prétendent qu'elle est due à Agrippa? Selon ces derniers, elle était destinée à conserver pour l'usage des légions qui stationnaient à Misène, les eaux du fleuve

Lébétus, qu'y portaient des aqueducs dont on suit facilement les vestiges sur les hauteurs du mont Saint-Martin. Quoi qu'il en soit, cet ouvrage des Romains mérite, à plus d'un titre, les recherches des antiquaires, et il a aussi exercé leur plume; mais il est plus souvent visité par des sculpteurs de pétrifications et de lave; hommes aux mains sacrilèges, peu leur importe que le nom d'Agrippa ou celui de Lucullus doive consacrer cette ruine; et tandis que d'autres discutent savamment sur ses années et ses constructeurs, eux, l'outragent de leur ciseau en chantant quelque barcarolle napolitaine, et le stuc qu'ils détachent de ses colonnes fournit l'Italie d'élégantes bonbonnières et d'autres petits objets d'un travail curieux.

Lorsque nous quittâmes la *Piscina mirabile*, le soleil se trouvait sur son déclin: ses rayons de pourpre rougissaient les hautes ruines, et le vent du soir agitait sur leurs sommets les acanthes et les lierres qui voilaient des pans de murs. Debout et seuls dans ce site, nous contemplâmes long-tems ces débris, n'apercevant aucun être humain sur la plage, hors le pêcheur du pays de Naples, qui, là-bas au pied du rocher, bien loin au-dessous de nous, dormait étendu près de ses filets.

Avez-vous, mon cher ami, remarqué dans vos voyages, que les cités les plus peuplées et les lieux du plus grand renom deviennent avec le tems les plus solitaires? Vous avez dû faire cette réflexion sur l'emplacement de Sparte et de Babylone, comme je l'ai faite moi-même sur les rivages napolitains. Là, avaient afflué les dissolutions de l'ancienne Rome; on entendit saint Jérôme interdire l'approche de ces lieux aux vierges chrétiennes, et toutes les célébrités de cette reine du monde étaient venues se réunir sur ces bords. Et maintenant, il n'y était demeuré, pour rendre témoignage de tant de gloire, que d'informes amas de pierres, et je voyais ce rivage, quatre fois presque

aussi peuplé que Rome elle-même, devenu muet et abandonné. Là, si l'on rencontre dans la campagne quelque habitation des hommes, c'est un monastère, dont les reclus sont voués à un perpétuel silence, ou bien quelque église, du fond de laquelle la prière s'exhale inaperçue vers le ciel. Ne serait-ce pas, me disais-je, que peut-être la religion des ruines trouve un culte inné dans le cœur de tous les hommes? Ne serait-ce pas que la main du tems semble s'être arrogé seule le droit de les effacer; que la majesté de ces impuissans débris ait quelque chose qui nous impose; et que, par un pacte tacite, nous soyons convenus de ne stationner point sur un sol où parle si haut l'instabilité des choses humaines?

C'est au sommet des hauteurs qui dominent cette partie d'un golfe célèbre que je me livrais à ces réflexions. L'œil plane de là sur toute la mer qui sépare Baïes du cap Pausilipe, dont les sommets se perdent dans l'horizon; vis-à-vis de nous, à quelques milles, et à l'autre extrémité de l'arc de cercle que forme le golfe, j'apercevais Pouzzoles sur une colline, et à ses pieds, dans les flots, les débris vulgairement considérés comme les restes du pont de Caligula. Si cette assertion était vraie, la mer aurait eu tort de ne point en ensevelir les derniers vestiges dans ses flots, car quel intérêt peut s'attacher à un monument qui ne rappelle d'autre souvenir que celui d'un excès de folie et d'extravagance? Mais comme si ce n'était point assez pour les monumens les plus renommés d'être livrés tôt ou tard à la destruction, il faut, pour confondre l'orgueil humain, que l'impénétrable oubli s'attache à leur origine, et que leur histoire soit enveloppée du même voile qui dérobe à nos regards l'aspect qu'ils ont présenté. Si l'on doit en croire un savant italien, ces ruines ne sauraient être les restes du pont qui fit communiquer Pouzzoles à Baïes, mais seulement ceux d'une jetée qui servait à assurer le port de Pouzzoles, effectivement,

trop découvert de ce côté. Cette construction, dit-il, était soutenue sur des piliers et des arches semblables à celles d'un pont, précaution par laquelle les Romains, savans dans l'art de construire, avaient eu en vue de prévenir l'encombrement des alluvions et les atterrissemens si fréquens sur cette côte de l'Italie. Ce sentiment paraît appuyé par divers passages de Tite-Live, et ce serait à cette jetée, ajoute *Antonio San Felice*, que dut aboutir le pont qu'on a confondu plus tard avec elle. Ce pont avait, assure un ancien, trois milles, plus six cents pas de longueur. Le mathématicien Thrasillas avait déclaré à Tibère que Caius ne parviendrait à l'empire que lorsqu'il aurait traversé à cheval le golfe de Baïes. L'extravagant empereur se ressouvint de cette prédiction trois ans après son avènement, et voulut, ce nonobstant, la réaliser. Il fit attacher l'un à l'autre et fixer par des ancrs, des chaînes et des cables, un nombre incalculable de vaisseaux, les uns amenés des différens ports de l'Italie, les autres construits à cet effet. Ainsi placés sur deux lignes, on les couvrit de poutres et de planches, et ensuite on y jeta de la terre, en sorte que l'ensemble représentait une voie romaine. Différens abris et lieux de repos y furent élevés de distance en distance pour l'empereur et pour ceux qui devaient l'accompagner, et de longs tuyaux s'y rendaient du continent pour y porter de l'eau douce. « Au jour fixé, dit un historien anglais, il s'y rendit à la vue d'une foule immense qu'attirait de toutes parts le désir de contempler ce triomphe de la folie et de la profusion. Vêtu avec toute la magnificence des rois orientaux, le front ceint d'une couronne civique et couvert de la cuirasse d'Alexandre, Caligula, environné des premiers officiers de l'armée et de toute la noblesse de Rome, parut à cheval à la tête du pont du côté de Baïes, et le parcourut avec une morgue ridicule. » (Il avait, selon Dion, sacrifié en partant à Neptune

et à l'Envie, afin, disait-il, que la pompe d'une si belle solennité n'attirât pas à sa gloire un trop grand nombre d'envieux.) « La nuit, une multitude de torches et de flambeaux embellirent ce dispendieux monument, et éclairèrent au loin la baie et les montagnes. Ce fut pour ce prince imbécile un nouveau sujet de triomphe. Il se glorifia d'avoir changé la nuit en jour, comme il avait transformé la mer en terre ferme. Le lendemain matin, il parcourut encore le pont sur un char de triomphe, suivi d'une foule d'autres chars, et de son armée couverte d'armes étincelantes. Ensuite, il monta sur une tribune élevée au milieu du pont, et dans un discours magnifique, il célébra la grandeur de cette entreprise et la constance des ouvriers et des soldats. Après cette harangue, il distribua des récompenses. Un banquet somptueux termina la fête; mais elle n'avait pas encore toutes les circonstances capables de montrer le caractère du despote qui l'avait ordonnée. Au milieu des divertissemens, il fit jeter à la mer quelques personnes de sa suite. Plusieurs navires chargés de spectateurs furent attaqués hostilement et coulés à fond. Quoique le plus grand nombre eût le bonheur d'échapper au naufrage, il en périt cependant beaucoup. Quelques uns essayant de se sauver en escaladant le pont, furent repoussés dans la mer par l'ordre de l'empereur. La fête dura deux jours. Le calme qui régna sur les eaux pendant ces divertissemens, offrit à Caligula matière à de nouvelles fanteries. Il se vanta que Neptune avait, par respect pour sa personne, enchaîné les vents et les flots. »

Tels étaient ces Césars, que l'histoire nous présente appesantissant pendant trois siècles leur domination de fer sur les descendans de Romulus. Tels étaient les despotes impérieux de Rome maîtresse du monde, et centre des illustrations et des lumières, tels l'orgueilleux paganisme et

la philosophie sceptique les avaient faits. Heureux encore les peuples, si les extravagances de ces souverains se fussent bornées à la puérité et au ridicule ; si l'histoire n'avait pas dû ajouter des pages sanglantes à des traits semblables à celui-ci, qu'elle rapporte de l'un d'entre eux : tandis que, trop lâche pour prendre les armes, l'empereur négociait avec les Germains une paix achetée à prix d'or, il faisait rassembler cent mille livres pesant d'araignées, comme preuve de l'immensité de Rome !

FÉLICIE D'AYZAC,

Dame de la Maison royale de Saint-Denis.

Littérature Française.

REVUE LITTÉRAIRE.

Eugénie Grandet, 1 vol. in-8°, par
M. BALZAC.

Il n'est que deux forces capables de résister aux chagrins de ce monde : la résignation et l'espérance d'une autre vie ; car le bonheur n'existe pas sur cette terre ; et même pour ces êtres à part auxquels la fortune, la santé, les plaisirs semblent sourire, arrivent les déceptions plus poignantes cent fois que les plus dures privations. Quant au commun des mortels, ceux dont le sort n'a rien qui frappe les regards, les causes d'affliction sont aussi nombreuses, aussi variées que les feuilles des arbres. Telle est la morale que l'on peut tirer de la lecture du roman de M. Balzac.

Eugénie Grandet est un exemple des vicissitudes de la vie humaine. La pauvre fille fut en naissant vouée au malheur, comme sa mère l'avait été par son mariage,

comme devait l'être tout ce qui se trouvait sous la main de fer de M. Grandet : quand je dis *tout*, j'ai tort, je devrais excepter *la grande Nanon*, servante de la maison. Cette fille, laide, sans aucune instruction, profondément convaincue du peu qu'elle vaut, s'est fait une si petite part dans le bien-être de la vie, qu'elle reçoit avec reconnaissance l'abri et la chétive pitance que son maître lui donne en retour d'un travail journalier, comparable à celui d'une bête de somme.

Pierre Grandet, de Saumur, le père d'Eugénie, le véritable héros de cette histoire, commença par être tonnelier. Sobre, avant d'être avare, toujours laborieux, actif, intelligent, il se trouva, à l'époque de la première révolution, possesseur de quelques épargnes qu'il employa avec autant de hardiesse que d'habileté à l'acquisition de vignes provenant d'un couvent de moines. Cet emploi de ses fonds lui ayant donné la réputation d'un chaud patriote, il fut choisi pour faire partie de la municipalité de Saumur, et rendit quelques services dans cet emploi, sans pourtant négliger ses intérêts. A cette époque environ, il épousa la fille d'un riche marchand de planches. Ainsi commença l'édifice de l'une des plus prodigieuses fortunes de France, appuyé, il est vrai, sur la dot d'une femme et les héritages de trois parents avares ; mais élevé par les plus habiles mains qu'ait jamais conduit la plus persistante des passions : l'avarice !

La soif de l'or, chez M. Grandet, tenait de l'instinct de la fourmi qui amasse, et de celui de l'oiseau de proie auquel rien n'échappe ; il y joignait encore celles des passions humaines qui doublent notre activité et notre intelligence, et qui font faire les grandes choses : l'orgueil, l'ambition et l'amour. Ces passions, bien dirigées, produisent les héros et les grands citoyens ; mais employées au profit d'une manie sordide, elles firent de M. Grandet un despote impitoyable, un homme égoïste et brutal, chez qui l'avarice, semblable à ces herbes

vigoureuses sous lesquelles meurt le faible grain, avait dû étouffer peu à peu tous les bons sentimens.

En général on est peu sociable lorsque l'on vit sous l'empire d'une idée dominante : hors ses relations d'affaires, M. Grandet se mêlait peu à ses compatriotes ; sa femme vivait dans la soumission et l'isolement, sans autre compagnie que celle de sa fille. Eugénie avait grandi auprès de sa mère, ignorante de tous plaisirs. Il est difficile de faire bien comprendre quelle était la vie de ces deux femmes, dont la fortune, comptée et recomptée sans cesse dans tous les cercles de Saumur, sur la porte de tous les marchands, et jusque sur la place du marché lorsque par hasard la grande Nanon y apparaissait, dont la fortune, dis-je, devait se monter à plus de six millions de francs. Nous ne saurions vous peindre, mesdemoiselles, comment s'effeuillait la jeunesse de cette héritière dont les possessions occupaient tout un département, que par une citation :

« Au rez-de-chaussée de la maison, la pièce la plus considérable était une salle dont l'entrée se trouvait sous la voûte de la porte cochère. Peu de personnes connaissent l'importance d'une salle dans les petites villes de l'Anjou, de la Touraine et du Berry. La salle est à la fois l'antichambre, le salon, le cabinet, le boudoir, la salle à manger ; elle est le théâtre de la vie domestique : là le foyer commun, là le coiffeur du quartier vient deux fois l'an couper les cheveux de M. Grandet ; là, entraînent les fermiers, le curé, le sous-préfet, le garçon meunier.

» Cette pièce avait deux eroisées qui donnaient sur la rue ; dans la eroisée la plus rapprochée de la porte se trouvait une chaise de paille dont les pieds étaient montés sur des patins, afin d'élever madame Grandet à une hauteur qui lui permit de voir dans la rue ; une travailieuse en bois de mérisier déteint remplissait l'embrasure, et le petit fauteuil

» d'Eugénie Grandet était placé tout auprès.

» Depuis quinze ans toutes les journées de la mère et de la fille s'étaient écoulées à cette place, dans un travail constant, à compter du mois d'avril jusqu'au mois de novembre. Le premier de ce dernier mois, elles pouvaient prendre leur station d'hiver au coin de la cheminée. Ce jour-là seulement, M. Grandet permettait qu'on allumât du feu dans la salle, et il le faisait éteindre le trentun mars, sans avoir égard ni aux derniers froids du printemps ni à ceux de l'automne. Une chaufferette, entretenue avec la braise du feu de la cuisine, que la grande Nanon leur réservait en usant d'adresse, aidait M^{me} et M^{lle} Grandet à passer les matinées et les soirées les plus fraîches des mois d'avril et d'octobre.

» La mère et la fille entretenaient tout le linge de la maison, et employaient consciencieusement leurs journées à ce véritable labeur d'ouvrière, que si Eugénie voulait broder une collerette à sa mère, elle était forcée de prendre sur ses heures de sommeil en trichant M. Grandet pour avoir du feu et de la lumière. Depuis long-tems l'avare distribuait la chandelle à sa fille et à la grande Nanon, de même qu'il distribuait chaque matin le pain et les autres denrées nécessaires à la consommation de la maison. »

Pieuse, et n'attendant point de bonheur sur cette terre, M^{me} Grandet supportait cette avarice sans se plaindre ; ou plutôt elle souffrait moins d'une parcimonie qui est dans les mœurs de la vie de province, où la prodigalité est regardée comme le premier des vices, que de la sécheresse du cœur de son mari et de ce despotisme brutal qui ne lui avait jamais laissé exprimer un sentiment, ni témoigner une volonté ; de ce despotisme qui comprimait jusqu'à sa pitié, jusqu'aux élans de sa tendresse maternelle. Eugénie, douée d'un caractère

plus indépendant que celui de sa mère, vivait cependant sans murmurer de la vie que son père lui avait faite; et jusqu'à l'âge de vingt ans elle ne désirait rien au-delà, lorsqu'un événement imprévu vint changer le cours de sa paisible et monotone existence.

M. Grandet avait un frère à Paris. Guillaume Grandet passait pour être immensément riche; mais sous l'influence des mœurs parisiennes, il s'était servi de ses richesses comme d'échasses pour se mettre au niveau des sommités sociales. Son train de parvenu était celui d'un prince; son fils unique, Charles Grandet, avait contracté le goût de la vie oisive et les habitudes du luxe des enfans de famille: il frayait avec les fils des plus grands seigneurs auxquels il n'enviait rien; mais les échasses de Guillaume Grandet vinrent à lui manquer, il fit de mauvaises affaires, éprouva des retards dans ses remboursements; et, forcé de déposer son bilan, il ne trouva que le suicide pour échapper à la honte. Voulant sauver à Charles l'horreur d'un tel moment, M. Grandet l'envoie à Saumur, et, dans un adieu solennel, il le recommande à son oncle, Pierre Grandet, le millionnaire.

Charles, insouciant, partit pour satisfaire au désir de son père. A cent lieues de croire à la possibilité d'un malheur, sa fortune lui semblait aussi solidement établie que celles des anciens barons féodaux dont les châteaux étaient bâtis sur le roc. S'imaginant que son oncle devait être un des plus grands seigneurs de l'Anjou, comme son père était l'un des hommes marquans dans Paris, il se croyait destiné à mener pendant quelque tems la vie de château, à courir la chasse, jouer la comédie. Charles arriva à Saumur le jour de la fête d'Eugénie. A cette occasion, Pierre Grandet avait engagé la famille *Gruchot* et celle des *Grassins*, les seuls habitans de la ville de Saumur qui eussent accès dans sa maison, à venir passer la soirée chez lui. Charles, à son débotté, se

trouva au milieu de cette réunion, où les divertissemens consistaient en une partie de loto à deux sous le tableau, jouée à la lueur d'une seule chandelle.

Cet intérieur mesquin causa autant de surprise au frivole Parisien que s'il se fût trouvé transporté sous la hutte d'un Esquimaux. Le dos tourné à la cheminée, il promenait son lorgnon, tout en cherchant à réchauffer les semelles de ses bottes, des meubles aux personnages et des personnages aux lambris de la salle, cherchant à comprendre l'origine et l'utilité de ces diverses choses. Pendant ce tems, Charles était à son tour l'objet d'un examen non moins curieux. Tandis que l'on se regardait ainsi, M. Grandet, qui s'était emparé de l'unique chandelle, lisait la lettre de son frère, ce testament de ruine et de mort, sans que la moindre émotion parût sur son visage. Sa lecture achevée, il replia soigneusement la lettre dans les mêmes plis pour n'en point user le papier, la mit dans sa poche, et dit à Charles: « Vous devez être fatigué, mon neveu; venez vous reposer, demain nous causerons de ce que votre père vous envoie faire ici. »

Le lendemain, M^{me} Grandet et Eugénie savaient le malheur de M. Guillaume Grandet. De cet instant, Charles devint un objet sacré pour sa cousine; de cet instant, cette ame, jusque-là stationnaire, éprouva tout ce que le cœur d'une femme peut ressentir de dévouement et de sublime générosité. Sans rien comprendre aux affaires, entendant pour la première fois le mot de banqueroute, elle avait senti que son père devait ouvrir ses coffres, en tirer jusqu'à la dernière pièce pour sauver l'honneur de son frère; qu'il devenait le père de Charles, et que le malheur du jeune homme devait imprimer à cette affection paternelle un caractère plus tendre, plus prévenant. Mais combien Eugénie était loin de compte! L'infortune qui fait naître le respect, qui éveille la tendresse dans un cœur noble, glace une

ame sordide et n'excite que ses mépris.

M. Grandet, loin d'éprouver pour son neveu aucun des sentimens que son malheureux frère avait cherché à lui inspirer dans sa dernière lettre, ressentait pour cet être sans argent l'espèce de répugnance et de dédain que les sauvages ont pour les infirmités corporelles; après le déjeuner, il emmena Charles dans le jardin. Le jeune homme, sans pouvoir comprendre de quel coup il était menacé, était pourtant ébranlé par l'émotion contenue de sa cousine et par la terreur que sa tante dissimulait mal.

« Dans les grandes circonstances de la vie notre ame s'attache fortement aux lieux où les plaisirs ou les chagrins fondent sur nous. Aussi Charles examinait-il avec une attention particulière les buis de ce petit jardin, les feuilles pâles et tombantes, les dégradations des murs, les bizarreries des arbres fruitiers; détails pittoresques qui devaient rester gravés éternellement dans sa mémoire, mêlés à cette heure suprême par une mnémothonie particulière aux passions.

« Il fait bien beau, bien chaud, dit M. Grandet en aspirant une forte partie d'air. — Oui, mon oncle; mais... — Eh bien, mon garçon, j'ai de mauvaises nouvelles à t'apprendre; ton père est bien mal. — Eh pourquoi suis-je ici? — Nanon! des chevaux de poste. Je trouverai bien une voiture dans le pays, » continua Charles en se tournant vers son oncle qui se tenait immobile. — Les chevaux et la voiture sont inutiles, répondit M. Grandet. Charles resta muet, pâlit, et ses yeux devinrent fixes. — Oui, mon pauvre garçon, tu devines; il est mort! Mais cela n'est rien; il y a quelque chose de plus grave: il s'est brûlé la cervelle. — Mon père? — Oui. Mais ce n'est rien. Les journaux glosent de cela comme s'ils en avaient le droit. Tiens... Et M. Grandet, qui avait emprunté le journal de M. Gruchot, mit le fatal article entre les mains de Charles. En ce moment le pauvre jeune homme, encore

» enfant, encore dans l'âge où les sentimens se produisent avec naïveté, fondit en larmes.

« Allons, bien, se dit Grandet; ses yeux m'effrayaient: il pleure, le voilà sauvé. — Ce n'est encore rien, mon pauvre garçon, reprit Grandet, sans savoir si Charles l'écoutait, ce n'est rien, tu te consoleras; mais... — Jamais! jamais! Mon père! mon père! — Il t'a ruiné. Tu es sans argent. — Qu'est-ce que cela me fait? Où est mon père, mon père? Les pleurs et les sanglots retentissaient entre ces murailles d'une horrible façon et se répercutèrent dans les échos. Les trois femmes, saisies de pitié, pleuraient; car les larmes sont contagieuses autant que peut l'être le rire. Charles, sans écouter son oncle, se sauva dans la cour, trouva l'escalier, monta dans sa chambre et se jeta en travers de son lit en se mettant la face dans les draps pour pleurer à son aise loin de ses parens. Il faut laisser passer la première averse, dit M. Grandet en rentrant dans la salle où Eugénie et sa mère avaient brusquement repris leurs places et travaillaient d'une main tremblante après s'être essuyé les yeux. »

Ces paroles de M. Grandet firent mal à Eugénie; de ce moment ses affections cessèrent d'être en harmonie avec ses devoirs. Cependant, pieuse et sage, elle ne manqua jamais à son père, et souffrit certainement moins de la contrainte que lui imposait son respect filial qu'elle n'eût souffert d'une coupable désobéissance. M. Grandet ne voulait faire pour son neveu, tombé dans la pauvreté, d'autre sacrifice que de lui payer son voyage jusqu'à Nantes, où il lui conseillait de s'embarquer pour les colonies. Eugénie, qui possédait environ six mille francs que son père, pour satisfaire à une coutume des provinces du centre de la France, s'était plu à rassembler pour elle depuis le jour de sa naissance, osa prêter à son cousin ce petit trésor composé des plus belles et des

plus rares pièces d'or que son père avait pu réunir.

Donner cet or, ne pouvait manquer d'être un grand crime aux yeux du vieux tonnelier ; mais la conscience d'Eugénie ne lui reprochait rien : elle avait disposé d'un bien qui lui appartenait, elle en avait disposé pour une bonne action : elle supporta donc avec constance et dignité les châtimens que sa conduite lui attirait.

Eugénie Grandet qui eût voulu, non seulement au prix de sa fortune, mais même de sa vie, rendre le repos et le bonheur à son cousin, se croyait appelée par un sentiment si pur, si désintéressé, à devenir la compagne des peines et des plaisirs de Charles ; de cette union, de ses sentimens aux sentimens de son cousin, elle avait conclu, en son ame et conscience, qu'elle était son épouse ; le jeune homme, de son côté, aimait, à son départ de Saumur, celle qui s'était si généreusement associée à ses douleurs : mais bien en prit à Eugénie de s'être, grâce à sa réserve et à sa pudeur, conservé un port dans le naufrage de cette espérance.

Charles, devenu riche, crut s'acquitter envers sa cousine en lui renvoyant ses six mille francs avec les intérêts. Eugénie l'avait attendu pendant sept ans sans que son affection pour lui eût été un seul instant distraite ; mais Charles avait dans ses veines du sang des Grandet : il était avare comme son oncle, seulement il était encore plus égoïste ; au lieu d'aimer l'or pour le métal même, il en acquérait à tout prix pour le prodiguer ensuite à son unique idole, à son *moi* vaniteux et sensuel.

L'avarice contemplative fait des cœurs durs, des esprits rétrécis ; mais elle compte aussi des martyrs, car le véritable thésauroisier s'immole le premier à sa passion. L'autre genre d'avarice enfante les chevaliers d'industrie, les voleurs de grands chemins, les conquérans et les aventuriers de toute espèce. Lorsque Charles Grandet rompit avec sa cousine, en lui préférant l'alliance d'une intrigante, il ignorait

qu'elle venait d'hériter de vingt-six millions de francs, fruit des spéculations et des épargnes silencieuses de Pierre Grandet. En l'apprenant, il murmura : *Je suis un grand maladroît !* Mot qui venge Eugénie, et prouve que de toutes les peines de la vie, les moins cruelles sont encore les privations qu'impose le devoir.

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

Littérature Étrangère.

Ange Politien, littérateur célèbre, né en 1454 à Monte-Pulciano, petite ville de Toscane, a tiré de là le nom de Poliziano, sous lequel il est généralement connu ; mais son véritable nom, celui qu'il tenait de son père, n'est pas très-facile à déterminer ; cependant nous nous arrêtons à celui d'Ambrogini, un diplôme, conservé aux archives de Florence, conférant le titre de docteur en droit canon à Ange, prieur séculier, fils du docteur Benoît Ambrogini de Monte-Pulciano. Ange fut envoyé de très-bonne heure aux écoles de Florence où il étudia les langues grecque et latine ; ses progrès précoces n'étaient connus que de ses maîtres, lorsque ses *stanze* sur un tournoi où Julien de Médicis avait brillé en 1468, lui valurent tout-à-coup une réputation brillante. Dès lors la faveur et l'amitié même des chefs de la république florentine lui furent acquises.

Le jeune poète devint l'instituteur des deux fils de Laurent de Médicis. De ces deux illustres élèves, l'un, Pietro, remplaça son père dans l'administration de la république florentine ; l'autre, Giovanni, brilla sur la chaire de Saint-Pierre, sous le nom de Léon X. A vingt-neuf ans, Politien, appelé à remplir une chaire de littérature grecque et latine, attirait à lui ses auditeurs parce qu'il savait plaire en instruisant. Pourvu d'un riche prieuré, puis d'un

ame sordide et n'excite que ses mépris.

M. Grandet, loin d'éprouver pour son neveu aucun des sentimens que son malheureux frère avait cherché à lui inspirer dans sa dernière lettre, ressentait pour cet être sans argent l'espèce de répugnance et de dédain que les sauvages ont pour les infirmités corporelles; après le déjeuner, il emmena Charles dans le jardin. Le jeune homme, sans pouvoir comprendre de quel coup il était menacé, était pourtant ébranlé par l'émotion contenue de sa cousine et par la terreur que sa tante dissimulait mal.

« Dans les grandes circonstances de la vie notre ame s'attache fortement aux lieux où les plaisirs ou les chagrins fondent sur nous. Aussi Charles examinait-il avec une attention particulière les buis de ce petit jardin, les feuilles pâles et tombantes, les dégradations des murs, les bizarreries des arbres fruitiers; détails pittoresques qui devaient rester gravés éternellement dans sa mémoire, mêlés à cette heure suprême par une mnémothonie particulière aux passions.

« Il fait bien beau, bien chaud, dit M. Grandet en aspirant une forte partie d'air. — Oui, mon oncle; mais... — Eh bien, mon garçon, j'ai de mauvaises nouvelles à t'apprendre; ton père est bien mal. — Eh pourquoi suis-je ici? — Nanon! des chevaux de poste. Je trouverai bien une voiture dans le pays, continua Charles en se tournant vers son oncle qui se tenait immobile. — Les chevaux et la voiture sont inutiles, répondit M. Grandet. Charles resta muet, pâlit, et ses yeux devinrent fixes. — Oui, mon pauvre garçon, tu devines; il est mort! Mais cela n'est rien; il y a quelque chose de plus grave: il s'est brûlé la cervelle. — Mon père? — Oui. Mais ce n'est rien. Les journaux glosent de cela comme s'ils en avaient le droit. Tiens... Et M. Grandet, qui avait emprunté le journal de M. Gruchot, mit le fatal article entre les mains de Charles. En ce moment le pauvre jeune homme, encore

» enfant, encore dans l'âge où les sentimens se produisent avec naïveté, fondit en larmes.

« Allons, bien, se dit Grandet; ses yeux m'effrayaient: il pleure, le voilà sauvé. — Ce n'est encore rien, mon pauvre garçon, reprit Grandet, sans savoir si Charles l'écoutait, ce n'est rien, tu te consoleras; mais... — Jamais! jamais! Mon père! mon père! — Il t'a ruiné. Tu es sans argent. — Qu'est-ce que cela me fait? Où est mon père, mon père? Les pleurs et les sanglots retentissaient entre ces murailles d'une horrible façon et se répercutèrent dans les échos.

« Les trois femmes, saisies de pitié, pleuraient; car les larmes sont contagieuses autant que peut l'être le rire. Charles, sans écouter son oncle, se sauva dans la cour, trouva l'escalier, monta dans sa chambre et se jeta en travers de son lit en se mettant la face dans les draps pour pleurer à son aise loin de ses parens. Il faut laisser passer la première averse, dit M. Grandet en rentrant dans la salle où Eugénie et sa mère avaient brusquement repris leurs places et travaillaient d'une main tremblante après s'être essuyé les yeux. »

Ces paroles de M. Grandet firent mal à Eugénie; de ce moment ses affections cessèrent d'être en harmonie avec ses devoirs. Cependant, pieuse et sage, elle ne manqua jamais à son père, et souffrit certainement moins de la contrainte que lui imposait son respect filial qu'elle n'eût souffert d'une coupable désobéissance. M. Grandet ne voulait faire pour son neveu, tombé dans la pauvreté, d'autre sacrifice que de lui payer son voyage jusqu'à Nantes, où il lui conseillait de s'embarquer pour les colonies. Eugénie, qui possédait environ six mille francs que son père, pour satisfaire à une coutume des provinces du centre de la France, s'était plu à rassembler pour elle depuis le jour de sa naissance, osa prêter à son cousin ce petit trésor composé des plus belles et des

plus rares pièces d'or que son père avait pu réunir.

Donner cet or, ne pouvait manquer d'être un grand crime aux yeux du vieux tonnelier ; mais la conscience d'Eugénie ne lui reprochait rien : elle avait disposé d'un bien qui lui appartenait, elle en avait disposé pour une bonne action : elle supporta donc avec constance et dignité les châtimens que sa conduite lui attira.

Eugénie Grandet qui eût voulu, non seulement au prix de sa fortune, mais même de sa vie, rendre le repos et le bonheur à son cousin, se croyait appelée par un sentiment si pur, si désintéressé, à devenir la compagne des peines et des plaisirs de Charles ; de cette union, de ses sentimens aux sentimens de son cousin, elle avait conclu, en son ame et conscience, qu'elle était son épouse ; le jeune homme, de son côté, aimait, à son départ de Sauxmur, celle qui s'était si généreusement associée à ses douleurs : mais bien en prit à Eugénie de s'être, grâce à sa réserve et à sa pudeur, conservé un port dans le naufrage de cette espérance.

Charles, devenu riche, crut s'acquitter envers sa cousine en lui renvoyant ses six mille francs avec les intérêts. Eugénie l'avait attendu pendant sept ans sans que son affection pour lui eût été un seul instant distraite ; mais Charles avait dans ses veines du sang des Grandet : il était avare comme son oncle, seulement il était encore plus égoïste ; au lieu d'aimer l'or pour le métal même, il en acquérait à tout prix pour le prodiguer ensuite à son unique idole, à son *moi* vaniteux et sensuel.

L'avarice contemplative fait des cœurs durs, des esprits rétrécis ; mais elle compte aussi des martyrs, car le véritable thé-sauriseur s'immole le premier à sa passion. L'autre genre d'avarice enfante les chevaliers d'industrie, les voleurs de grands chemins, les conquérans et les aventuriers de toute espèce. Lorsque Charles Grandet rompit avec sa cousine, en lui préférant l'alliance d'une intrigante, il ignorait

qu'elle venait d'hériter de vingt-six millions de francs, fruit des spéculations et des épargnes silencieuses de Pierre Grandet. En l'apprenant, il murmura : *Je suis un grand maladroit !* Mot qui venge Eugénie, et prouve que de toutes les peines de la vie, les moins cruelles sont encore les privations qu'impose le devoir.

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

Littérature Étrangère.

Ange Politien, littérateur célèbre, né en 1454 à Monte-Pulciano, petite ville de Toscane, a tiré de là le nom de Poliziano, sous lequel il est généralement connu ; mais son véritable nom, celui qu'il tenait de son père, n'est pas très-facile à déterminer ; cependant nous nous arrêtons à celui d'Ambrogini, un diplôme, conservé aux archives de Florence, conférant le titre de docteur en droit canon à Ange, prieur séculier, fils du docteur Benoît Ambrogini de Monte-Pulciano. Ange fut envoyé de très-bonne heure aux écoles de Florence où il étudia les langues grecque et latine ; ses progrès précoces n'étaient connus que de ses maîtres, lorsque ses *stanze* sur un tournoi où Julien de Médicis avait brillé en 1468, lui valurent tout-à-coup une réputation brillante. Dès lors la faveur et l'amitié même des chefs de la république florentine lui furent acquises.

Le jeune poète devint l'instituteur des deux fils de Laurent de Médicis. De ces deux illustres élèves, l'un, Pietro, remplaça son père dans l'administration de la république florentine ; l'autre, Giovanni, brilla sur la chaire de Saint-Pierre, sous le nom de Léon X. A vingt-neuf ans, Politien, appelé à remplir une chaire de littérature grecque et latine, attirait à lui ses auditeurs parce qu'il savait plaire en instruisant. Pourvu d'un riche prieuré, puis d'un

canonicat dans l'église métropolitaine de Florence; nourri, entretenu dans les palais de ses protecteurs, Politien, libre d'inquiétude, aidé de Pic de la Mirandole, de Lascaris et de la magnificence de Laurent, créa cette bibliothèque Laurentienne qui fut long-temps la plus riche de l'Europe. Politien mourut à l'âge de quarante

ans, le 24 septembre 1494. Il se répandit mille bruits calomnieux sur la cause de cette mort subite; mais on assure que la mort de Laurent de Médicis, en 1492, l'affaiblissement de cette maison et les malheurs qui la menaçaient en 1494 quand Charles VIII entra en Italie, causèrent la maladie sous laquelle succomba Politien.

FRAGMENT ITALIEN.

LA DONNA AMABILE.

Candida è ella, e candida la vesta,
Ma pur di rose e fior dipinta e d'erba.
L'innanellato crin dell'aurea testa
Scende in la fronte umilmente superba...
Ridele attorno tutta la foresta;
E quanto può, sue cure disacerba.
Nell'atto regalmente è mansucta;
E pur col ciglio le tempeste acqueta.

Folgoran gli occhi d'un dolce sereno,
Ove sue faci tien Cupido ascose:
L'aer d'intorno si fa tutto ameno,
Ovunque gira le luci amorose.
Di celeste letizia il volto ha pieno,
Dolce dipinto di ligustri e rose.
Ogni aura tace al suo parlar divino,
E canta ogni angelletto in suo latino.

Sembra Talia, se in man prende la cetra:
Sembra Minerva, se in man prende l'asta:
Se l'arco ha in mano, al fianco la faretra,
Giurar potrai che sia Diana casta.
Ira dal volto sua trista s'arresta;
E poco avanti a lei superbia basta.
Ogni dolce virtù l'è in compagnia:
Beltà la mostra a dito e leggiadria.

Con lei sen va onestate umile e piana,
Che d'ogni chiuso cor volge la chiave:
Con lei va gentilezza in vista umana,
E da lei impara il dolce andar soave.
Non può mirarle in viso alma villana,
Se pria di suo fallir doglia non ave.
Tanti cuori Amor piglia, fere e ancede,
Quanto ella o dolce parla o dolce ride.

POLIZIANO.

LA FEMME AIMABLE.

Elle est blanche, sa robe aussi est blanche, et parsemée de roses et de fleurs des champs. Ses cheveux blonds bouclés se séparent sur son front à la fois modeste et fier. Les arbres se penchent pour l'entourer et charmer ses peines autant qu'il est en leur pouvoir. Dans ses gestes, elle est royalement calme; mais d'un regard elle sait apaiser les passions.

Sous ses yeux qui brillent d'un doux éclat, Cupidon a caché ses flambeaux. Partout où elle porte ses affections, l'atmosphère devient suave, sa figure de lis et de roses respire une céleste joie; les vents se taisent à son parler divin, et les petits oiseaux cherchent à l'imiter.

Elle semble Thalie si elle prend la lyre, elle semble Minerve si elle prend la lance; si elle tient l'arc, si elle a le carquois sur l'épaule, on jurerait que c'est la chaste Diane. La colère ne se voit jamais sur sa figure, l'orgueil lui-même n'oserait s'y montrer; car elle est entourée de toutes les vertus, et sa beauté, son esprit la font citer pour modèle.

Avec elle marche la sagesse modeste et bonne qui, de tous les cœurs, tient la clef. Avec elle marche la grâce sous une forme humaine pour imiter sa démarche souple et majestueuse; le coupable ne peut la regarder en face, s'il ne s'est pas avant repenti de ses fautes. Enfin si l'amour prend, blesse ou tue autant de cœurs, c'est qu'elle parle ou bien qu'elle sourit.

POLITIEN.

M^{lle} E. K.

Éducation.

HISTOIRE

DE

TROIS PROVERBES.

(SUITE.)

Quand Zehra vit sa mère recevoir le coup mortel et qu'elle entendit sa voix s'éteindre et mourir, elle fut, vous le pensez bien, sur le point de s'élançer vers les assassins, pour mourir avec celle qui l'avait fait vivre. Fatima avait remarqué de ses yeux presque éteints ce mouvement de sa fille. « Va-t-en ; je te l'ordonne. » Un ordre, un ordre maternel, un ordre du dernier soupir ; elle devait s'y soumettre : c'était une voix sacrée à laquelle elle obéit en gémissant. Exténuée par la fatigue qu'elle ne sentait pas, car sa douleur l'emportait sur toutes les autres affections du corps et de l'âme, elle arriva de retour dans cette douce société des compagnons d'exil que sa mère et elle avaient si malheureusement quittés. Elle s'était égarée de longues heures dans les montagnes, on le conçoit ; elle ne voyait guère à se conduire : ses yeux étaient voilés par les larmes. Enfin, elle rentra dans la retraite où ses frères bannis vivaient tranquilles quand elle s'était séparée d'eux ; mais pendant sa courte absence, une jeune femme, amie intime de sa mère, et qui eût été ici sa protectrice, était morte. Sans doute, elle fut bien accueillie par la petite colonie, car le malheur est un lien fort. Il se relâchait cependant, ce lien : des jalousies de femmes, des inimitiés d'hommes s'étaient réveillées entre eux, comme s'ils n'eussent pas dû se serret étroitement

et oublier le monde dont ils étaient loin. Il n'en fut pas ainsi ; la discorde régna bientôt dans la société. Le désaccord ôte la force : c'est le faisceau qui se rompt ; et, où la force n'est plus, que devient la protection ? Zehra ne pouvait s'en passer, cependant. Elle avait besoin de consolations, d'épanchemens et de tendresse.

Elle rechercha l'amitié d'une femme de quarante ans environ, adroite et rusée, qui se fut bientôt emparée d'elle, et ses empressements pour la pauvre orpheline redoublèrent, depuis que, par une confiance dont nous éprouvons le besoin dans le malheur, elle lui avait montré le titre de propriété que sa mère lui avait remis au moment de sa mort. Ces papiers constataient la possession de biens immenses tant dans la campagne qu'à Grenade, biens confisqués par le gouvernement espagnol, mais qui pouvaient revenir après les persécutions à leurs légitimes possesseurs. La vue de ces titres fit naître, dans cette femme qui se nommait Amina, toute une vie d'avenir coupable et de richesses mal acquises. Elle fut bonne, tendre, assidue auprès de Zehra, au point que la malheureuse fille cessait auprès d'elle d'appeler et de pleurer sa mère. Trompée par ces apparences d'amour presque maternel, elle s'y livrait avec tout l'abandon où laisse l'impossibilité de soupçonner le mal, et écoutait avec une douce émotion Amina quand elle lui racontait qu'elle avait été mère, que sa fille l'adorait autant qu'elle adorait sa fille, et qu'elle était morte, hélas ! à l'âge de Zehra. Alors les yeux d'Amina se remplissaient de larmes, sa poitrine se sanglotait, et la jeune fille attendrie lui sautait au cou, en s'écriant avec une douloureuse joie : « Soyez ma mère, je suis votre fille ! »

— Zehra, lui dit-elle, un jour vous m'avez montré des papiers que vous avez laissés votre mère : ils sont sans doute inutiles à présent, mais il peut venir un jour où ils auront une précieuse valeur...

— Oh ! je partagerai avec vous, ma

seconde mère, répondit Zehra avec l'effusion d'une ame aimante.

— Je ne demande pas cela ; mais conservez-les moi, mon enfant, ils ne sauraient être conservés avec trop de soin. » Elle les tira sans hésiter de son sein et les remit à Amina. C'était un soir ; et après cette preuve d'affection qu'elle avait été heureuse de donner à sa prétendue protectrice, elle s'endormit contente pour rêver de sa mère qui était au paradis parmi les fraîches sources de Selsebil et de Kouthor, et les ombrages de l'arbre Toba. « Sois tranquille pour ta Zehra, disait-elle en rêve : une autre femme la protège et cherche à te faire oublier. Oh ! jamais. Pourtant elle est bonne et m'aime, et ne me quittera jamais. »

Elle se réveille alors : il faisait jour déjà, et Amina avait disparu : on lui apprit que dès l'aube elle s'était dirigée du côté de Grenade. Une seule idée lui vint alors ; une idée de bien : sans doute Amina s'était rendue à la ville, malgré tous les dangers, pour chercher à faire valoir ses titres de propriété. Zehra avait deviné juste, quant au fait, mais l'intention ! elle la supposait bonne et pure, elle était mauvaise et criminelle. Amina allait en effet essayer de tirer parti de ces papiers, mais pour elle seule et dans son intérêt à elle.

Zehra était loin d'avoir cette pensée : elle ne songea qu'aux dangers qu'Amina allait affronter pour la servir, dit qu'il serait honteux et coupable de ne pas s'y exposer de moitié, et se mit en marche sur ses traces.

Elle ne la rencontra point sur le chemin et arriva à Grenade à la chute du jour. L'air de sa ville natale lui fit du bien dans l'état d'inquiétude où elle était, non pour ses titres, mais pour Amina, et la cherchant toujours, elle erra de rue en rue jusqu'à la nuit : ce n'était point l'obscurité, mais une clarté plus douce. La lune se levait, découpant en noir sur l'horizon les trèfles, les ogives, les dentelles de l'architecture mauresque. Elle voyait tout cela

avec amour ; c'était le pays, c'était la religion ; mais elle se sentait accablée de lassitude et n'osait s'adresser à personne pour avoir un gîte : elle savait les dangers qu'elle pouvait courir. Cependant, au détour d'une rue, elle aperçut une vieille femme devant la porte d'une petite auberge, et lui demanda asile. La vieille la regarda d'un œil inquiet qui disait : « Me paiera-t-elle ? » Quand elle aperçut à son cou, entre les plis du mouchoir, un collier de perles et de diamans que sa mère avait porté. « Volontiers, » répondit-elle alors.

Zehra passa donc la nuit dans cette maison et commençait à questionner sa vieille hôtesse pour tâcher de connaître le sort d'Amina, quand cette vieille maudite, après l'avoir bien écoutée, bien examinée, lui dit : « Mon enfant, vous êtes maure : je pourrais vous livrer, mais je ne suis pas méchante et je vous garderai, pourvu que vous me donniez une perle et un diamant de ce collier tout à l'heure. »

Elle détacha son collier, la pauvre fille, en rompit le fil et lui donna ce qu'elle demandait. Le lendemain ce furent nouvelles menaces, nouvelle demande, une perle et un diamant encore jetés à la gueule du cerbère. Le collier s'épuisait, les jours passaient, et un fatal matin arriva où le fil seul resta dans les mains de Zehra. Ce fut le signal d'un changement total dans la vieille, et elle lui dit d'un ton brusque : « Je risque beaucoup, ma chère, en vous ayant chez moi, demain il vous faudra partir. »

Zehra n'avait qu'à se soumettre. « O ma mère ! » dit-elle avec un profond soupir, et la voilà encore errante dans Grenade. Elle se résigna, s'enveloppa de son voile et marcha en demandant Amina à toutes les portes. L'inhumaine vieille l'avait renvoyée sans un dernier repas, et quand arriva le soir, elle alla tomber de besoin sous le porche d'une magnifique maison ; les murailles de marbre et de stuc étaient couvertes d'inscriptions tirées du Coran, mais c'était l'intérieur qu'il fallait voir.

L'architecte du palais du Mansour l'avait décorée ; le marbre blanc des cours ressemblait à un tapis du tissu le plus fin , et au milieu de la plus grande de ces cours jaillissait un jet d'eau gardé par des lions de bronze , qui jetaient dans le bassin , par leurs gueules béantes , une nappe d'eau luisant au soleil comme la lame d'un large cimenterre. Au centre du jet d'eau s'élevait un arbre artificiel chargé de fruits et d'oiseaux de toute espèce qui paraissaient sur le point de s'envoler : de leurs becs, sortait, avec un filet d'eau limpide, un gazouillement harmonieux : toutes les portes étaient ciselées et incrustées d'or , et le plafond de la grande salle figurait une verdoyante prairie où des hirondelles d'or semblaient voltiger et scintillaient aux leurs embaumées des bougies.

L'odeur d'un somptueux festin en sortait et arrivait à Zehra mourante sur le seuil, tandis qu'on se réjouissait et que les instrumens modulaient de ravissans accords à quelques pas d'elle. Elle n'osait soulever le heurtoir de bronze, soutenu dans des gueules de lions, pour frapper, quand elle entendit une voix au-dessus de sa tête :

« Quelle est cette femme voilée?... qu'elle entre ! »

Deux serviteurs firent entrer Zehra qui reconnut bientôt le palais de sa famille : « Ah ! je suis sauvée, se dit-elle, Amina aura obtenu ce qu'elle tentait pour moi... Amina ! Amina ! où est-elle ? »

En effet Amina avait tiré parti des titres de Zehra pour se faire rendre les biens confisqués : il s'agissait de renier sa religion et de se faire publiquement chrétienne ; elle ne recula pas devant ce déshonneur. Oui, c'est un déshonneur et un acte de lâcheté que la renonciation à la foi de ses pères. Comment, renégat, vous insultez ceux qui vous ont donné la vie en abandonnant la religion que votre mère vous a donnée avec son lait ! c'est horrible ! vous reniez la patrie en reniant la foi ; c'est dénaturé ; c'est impie !

C'était chose toute simple pour l'artificieuse Amina ; rien pouvait-il lui coûter après la hideuse action d'avoir spolié une orpheline ? oui, spolié, car ce n'était point pour Zehra qu'elle avait agi, car dès que son voile fut soulevé et qu'elle l'eut reconnue :

« Emmenez cette fille, s'écria-t-elle, elle est damnée ; c'est une ennemie de la foi, une Maure ; donnez-lui un morceau de pain et chassez-la. »

Quel coup horrible ce fut pour la malheureuse orpheline ! vous le comprenez. Elle se voyait tout à l'heure au port dans la maison de ses pères ; elle allait être heureuse, bien accueillie par Amina qui devait être inquiète d'elle ; oh ! quelle torture ! mise à la porte par les serviteurs ! Elle le fut et ne put que répéter en sanglotant : « O ma mère ! »

Et la fête recommença chez Amina pendant que la pauvre Zehra sans défense, sans refuge, allait devant elle, égarée, au désespoir et demandant la mort. Elle l'appelait, et si elle l'eût vue venir, elle se serait enfuie devant elle. Dans les chagrins de cœur, il arrive souvent que nous formons le vœu de ne plus vivre, et ce vœu est lâche, car il annonce peu de force et de résignation ; mais Dieu est sage et n'obéit pas à l'homme quand il demande à mourir, car il sait que nous refuserions au moment suprême.

Le désir de Zehra était du reste sincère en ce moment ; et en passant devant la grande mosquée qui, après avoir été purifiée et bénie, était devenue la cathédrale, elle se prosterna sur le pavé, invoquant le compatissant, le clément, le miséricordieux, le consolateur, Dieu, par tous ses noms. Elle resta anéantie dans cette posture suppliante, et c'était avec un surcroît de désespoir qu'elle entendait le murmure des guitares et des voix lointaines, ou le bruit des danses autour d'elle.

« Relevez-vous, qu'avez-vous, êtes-vous malade ? » lui dit en la relevant une vieille femme encore plus hideuse que la

préière et couverte de haillons ; « venez ; si vous êtes sans asile , je vous donnerai la moitié du mieu. » Zehra la suivit comme une machine , que lui importait où elle allait à présent ! Quand elle vit cependant la vieille entrer dans une maison sale , noire , hideuse , elle hésita à la suivre. « Avancez , jeune fille , ne craignez rien ; ce lieu n'est pas beau , mais soyez-y bien-venue ; si vous êtes malheureuse , je le suis aussi , partageons. Elle avança sans plus se le faire répéter , et entra bientôt dans une chambre nue , délabrée , infecte. C'est là pourtant qu'il fallut se coucher , après avoir appris de la vieille femme une déplorable chose , le comble du malheur.

Zehra était là chez une mendiante , une juive , qui avait réussi à se cacher sous le voile d'une dévotion hypocrite , plus encore que sous ses haillons , et cette femme , dans la misère où elle était , pouvait chercher à se procurer l'existence de quelques jours sans mendier , en livrant la pauvre fille. Elle avait mieux calculé : Zehra était jolie et elle comptait recevoir double au-mône , étant accompagnée dans ses quêtes par cette intéressante enfant. Elle fit comme elle avait projeté , et Zehra fut obligée de marcher avec elle par la ville , tendant la main , et chaque jour du haut du balcon de son palais , Amina lui jetait une pièce de monnaie.

« O ma mère ! » redisait avec douleur Zehra.

Un soir qu'elle se déshabillait pour se reposer un peu des humiliantes tournées du jour , elle laissa se dérouler une magnifique chevelure noire.

« Je n'avais pas encore vu de si beaux cheveux , » lui dit la vieille.

— Ma mère les trouvait beaux , répondit Zehra.

— Très-beaux , mon enfant , je le répète , et l'on pourrait en tirer un fort bon parti.

— Oui , les tresser , les orner , si j'étais heureuse !

— Bah ! bah ! il est bien question de cela , et en même tems elle faisait crier de vicieux ciseaux. Allons , j'ai besoin de repos quelques jours , ajouta la vieille d'un ton sec et impérieux , il faut que ces cheveux-là servent à quelque chose , coupons-les.

— Non ! non ! de grâce , et Zehra tomba à ses genoux , ne les coupez pas , je vous en prie ! ma mère les aimait tant... »

C'était vraiment bien fait pour attendrir cette vieille juive sans ame ; elle l'appela coquette , aventurière , l'injuria , la menaça , et Zehra en soupirant tendit la tête comme un agneau.

La vieille profita de ce moment de résignation et détacha la belle chevelure de Zehra , au plus près de la tête qu'il lui fut possible.

Celui à qui l'on racontait cette histoire leva les deux mains au ciel , et dit :

A la tête de l'orphelin tout le monde apprend à raser.

Voilà l'histoire du second proverbe.

ERNEST FOUNET.

Comme quoi un Pauvre Sire

DOTA RICHEMENT SA LIGNÉE.

Dans une tour isolée au milieu des bois qui avoisinaient jadis la ville de Paris , vivait un certain gentilhomme. Il se nommait Hugues Lemaire. Jeune , beau chevalier et noble s'il en fut , mais ruiné de fortune par les voyages de ses pères en Palestine , il ne lui restait que cette tour pour tout héritage. Elle était haute , forte , et décorée de son blason , mais obscure et si étroite , qu'à grand'peine y trouvait-il un gîte. Un champ l'environnait , petit , inculte , tout couvert de chardons , de ronces

ces, de bruyères; cette tour et ce champ, il les nommait son castel et son fief.

Or, il advint qu'un jour ce beau, noble et pauvre gentilhomme vit une demoiselle nommée Arlette, encore plus belle, encore plus noble, encore plus pauvre que lui, et, la trouvant digne de tous biens, il lui fit offre de ceux qui lui étaient départis, savoir : son cœur, sa foi, son champ et sa tour. Elle ne trouva pas l'offre indigne d'être acceptée, lui rendit amour pour amour, lui accorda sa main, et après qu'ils eurent reçu la nuptiale bénédiction, ils s'en vinrent ensemble partager le petit castel et disaient en y entrant : Dieu nous bénira.

Dieu bénit en effet leur union; trop peut-être ! car à la fin de la quatrième année ils avaient déjà six enfans, la brave gentilfemme n'en ayant jamais pour un seul à la fois. Mais à mesure que cette famille s'accroissait, leur réduit étroit semblait se rétrécir encore, car on ne pouvait en ouvrir la porte qu'il n'en débordât soudain un pied, une épaule ou un bras, tant ils y étaient entassés.

Or, dans ce logis si petit, la misère devint si grande que souvent les enfans allaient se coucher sans souper, et si pour eux une fois, quatre pour le père et la mère, qui leur partageaient toujours le dernier morceau de pain sans en rien réserver.

Un soir que notre gentilhomme et sa femme étaient tristement assis au milieu de leurs enfans endormis, Hugues Lemaire dit à Arlette : « Cela ne peut durer ainsi ; ayez-moi quelque vieil habit de vilain afin que je me déguise et que j'aille louer mes bras pour labourer le champ des moines, ou pour aider dans ses travaux quelque artisan de la ville.

— N'ayez garde ! dit la prud'femme, mieux vaut un trou à votre peau qu'une tâche à votre noblesse. Revêtez plutôt votre armure, et vous en allez à Paris devers l'abbaye de Saint-Germain-d'Auxerre ; vous vous offrirez aux moines pour être

leur champion es-jugemens de Dieu. S'ils vous agrément, en soutenant leurs droits envers et contre tous, vous aurez à la fois honneur et profit. »

Le chevalier s'en fut donc trouver les moines. Tout était bien changé ! Le clergé, de concert avec les nobles, était en grand discord contre le roi, qui voulait abolir entièrement les combats singuliers. On tramait une révolte ; mais en attendant qu'elle fût mûre, on s'abstenait de soumettre les causes et délits au jugement de Dieu.

Cependant un petit noble à deux quartiers s'obstinait à disputer aux moines de Saint-Germain je ne sais quel droit de peu d'importance à la pointe de l'épée ; on le fit battre contre Hugues, mais à huis-clos, dans les cours de l'Abbaye, tandis que les religieux, peu soucieux d'une cause aussi mesquine, vauquaient à leurs offices et ne s'occupaient nullement de ce combat.

Champion d'une cause étrangère, contre un adversaire inconnu, s'escrimant à l'écart, sans autres spectateurs de ses prouesses que deux juges indifférens, témoins obligés, notre homme avait peu de cœur à se battre. Hugues ne vainquit son adversaire qu'à grand-peine, si cela toutefois s'appelle vaincre : car les juges voyant les deux athlètes également meurtris, harassés, hors d'haleine, parce que l'abbaye était plus riche et plus puissante, donnèrent la victoire à son champion.

Hugues ne fut donc ni prisé, ni applaudi ; et de cette cause chétive ne retira pour tout salaire que trois sous (1) et force horions qu'il rapporta au logis.

« Ne m'y renvoyez plus, dit-il à sa femme en rentrant, le bon tems des duels est passé ; ils ont trouvé là-bas un vieux parchemin où le diable a écrit son grimoire et qu'ils appellent les *Pandectes*. Le roi veut qu'on y trouve réponse à tout grief et qu'on ne se batte plus autrement que de

(1) Le sou d'or valait 12 fr. 60 cent.

la langue et de la plume ; la gloire de Dieu et de l'épée ne le touchent plus.

— Venez ça, dit la femme, que je panse vos blessures avec de l'huile et du vin que j'ai préparés ; et puisque vous avez rapporté quelques tournois, nous les mangerons tout en cherchant un autre expédient. »

Tant que dura l'argent, ils se creusèrent en vain la cervelle ; mais quand ce vint à leurs derniers blancs (1), le gentilhomme commença derechef à se plaindre de sa noblesse, qui l'empêchait de gagner son pain et de dire à sa femme : « Que ferai-je ? »

— Le haut baron de Montmorency maria son fils, et pour ce donna des fêtes en son châtel. Il y aura toutes sortes d'amusemens de batterie : tournois, pas d'armes, combats à fer émoulu, notamment un combat à la foule. Allez-y, mon doux seigneur, vous y ferez quelque riche prisonnier qui se rachètera d'une année de son revenu selon l'usage, ou au moins vous y conquerez quelque beau coursier ou de belles armes que vous vendrez pour nous nourrir. »

Le mari fit selon qu'il était conseillé. Il s'en alla aux fêtes ; mais hélas ! il n'en ramena qu'un mauvais roussin éborgné, tout meurtri, qu'il saisit dans la mêlée et qu'il ne put vendre que quatre deniers (2). Cette ressource ne dura pas long-tems, et ils recommencèrent à se douloir, leur pauvreté devenant de plus en plus âpre.

Le lendemain d'un jour où il ne leur était resté que trois oboles (3), Arlette se leva dès l'aube, monta dans le donjon de la tour, ouvrit un grand coffre, et en tira quelques restes d'oripeaux et d'anciennes parures qu'elle avait apportés dans le tems de son mariage, et serrés dans cet endroit ; depuis, les soucis d'un tel ménage lui en avaient ôté même le souvenir.

(1) Le blanc, petite monnaie de cuivre de la valeur de deux centimes.

(2) Le denier valait 50 centimes.

(3) L'obole valait à peu près 8 centimes.

Elle s'occupa avec diligence à les rajuster pour s'en vêtir ; elle prit autant et plus de soin que jamais pour se parer ; elle employa beaucoup d'adresse et d'art afin de cacher l'usure et le fané de ses atours, retourna ses vieilles étoffes, les plissa, les drapa, ne laissa paraître aux yeux que les pièces fraîches et chatoyantes ; elle arrangea ses longs cheveux, ajusta tout à l'air de son visage et à la grâce de sa taille. Bref, elle réussit de telle sorte, que son mari crut la revoir aux premiers tems de sa beauté et de leurs amours. Ajoutez qu'elle avait repris comme à souhait son air de gentilfemme, tant il est vrai que noblesse ne peut faillir.

« Je m'en vais, dit-elle à son mari, vers une mienne cousine qui demeure à la cour du roi. Cependant, restez auprès de nos enfans et prenez-en soin.

— Allez, ma mie ; que Dieu vous soit en aide : faites selon votre prudence et votre sagesse. »

D'aussi loin que sa cousine la vit venir, remplie d'aise, elle courut au-devant d'elle en lui disant : « Voici donc enfin que vous vous souvenez de moi, qu'il y a si long-tems que vous n'avez vue ! encore dois-je vous remercier de votre visite, car votre fraîcheur et votre parure m'annoncent que vous êtes heureuse et richement mariée.

— Dieu soit loué ! répondit la femme de Hugues ; un beau gentilhomme est mon époux, je suis mère d'une belle lignée, et notre château, tout blasonné de nos armes, est entouré de nos terres de tous côtés.

— Venez donc, dit encore sa parente, je ferai de mon mieux pour vous bien recevoir. »

Elles entrèrent ; et la dame du lieu ayant fait asseoir l'arrivante auprès d'une table, servit devant elle une boule (1) de beau pain blanc, quelques reliefs de viandes froides, du vin et des épices à foison, qu'elle disait avoir été faites pour remplir le dra-

(1) Les pains avaient la forme d'une boule, d'où vient le nom des boulangers.

geoir du roi ; puis , comme elle aimait fort à parler , elle se mit à caqueter pendant qu'Arlette occupait le tems à se repaître , ce dont elle avait grand besoin.

Dès qu'elle eut l'estomac bien garni et réchauffé de quelques verres de bon vin , la gentille femme , pour laquelle c'était jour de grand'fête , se prit à entrer en gaité , à tenir propos joyeux , voire à se rappeler les tençons et le bon rire du jeune tems. Mais son hôtesse l'arrêtant aussitôt : « Gardons-nous, cousine, d'être entendues, nous esbattant joyeusement, causer, chanter et rire ; car le roi, depuis quelque tems attaqué de maladie noire, se montre partout et toujours triste ; partant la reine est triste, adonques la noblesse qui les entoure et les visite est triste ; de là vient que leurs dames, leurs varlets, leurs serviteurs le sont aussi ; bref, à la cour nous le sommes tous. C'est spectacle à fendre le cœur.

— Au fait, demanda la gentille femme, quel événement est donc arrivé si fâcheux pour tous, que chacun en prenne sa part et se tienne en telle morosité ?

— Peu le savent, lui répondit la cousine d'un air mystérieux, mais de tout ce qui se passe, moi je n'ignore rien. C'est une étrange histoire!... Sachant combien je suis discrète, on est venu me la conter, à condition, toutefois, que je n'en parlerais pas ; aussi je me tais. Révéler un secret ! fi donc !... Celui qu'on me confie est enfoui comme dans un antre, mort comme dans un tombeau ; la tête sur le billot je n'en voudrais parler !... A toute autre qu'à vous s'entend, cousine, vous femme prudente et sage, dont je n'ai pas l'injustice de me défier. Approchez-vous donc tout près de moi et ne pensez à rien qu'à me prêter l'oreille.

La dame du petit castel, curieuse, intriguée, ne se le fit pas répéter ; et sa compagne, voyant avec quelle attention elle était écoutée, commença ainsi :

« Pour racheter un gros péché qu'il a commis et qu'il tient secret, attendu qu'il

n'en doit compte qu'en confession, notre roi Philippe-le-Bel a fait le vœu d'aller en Terre-Sainte, à pied, tout armé et tenant un cierge allumé dans sa main.

» Mais quand ledit péché n'a plus été si récent, que la peur du feu éternel s'est amoindrie, le bon roi a commencé de réfléchir que la route était bien longue, ses armes bien lourdes, et qu'il lui serait bien difficile de tenir en main son luminaire depuis Paris jusqu'à Jérusalem sans qu'il s'éteignît. Il commença aussi à regretter à l'avance ses aises de roi qui ne devaient pas le suivre, à comparer ses habits moelleux à la dure et lourde armure qu'il ne devrait plus quitter ; il trouva l'allure de son cheval plus douce, l'abri de son palais plus commode ; bref, il eut regret à son vœu, sans pourtant oser le rompre.

» Ce fut alors qu'il devint sombre et silencieux ; chacun espéra que ce ne serait qu'un nuage ; mais au contraire, son chagrin se rengrêgea de jour en jour et sa santé en fut altérée.

» La reine s'en alarma, chercha, mais inutilement, à en connaître la cause. Elle employa tous les moyens de persuasion auprès du roi, soins inutiles ! elle eut recours aux saints, aux reliques, aux offrandes, peines superflues ! que vous dirai-je : après s'être adressée aux plus saints hommes, elle consulta les physiciens, les magiciens, les sorciers ; et comme les rois ont toujours à leur dévotion les plus habiles, tant firent ceux-ci, qu'un jour le roi vaincu par ce fardeau, qu'il ne pouvait plus porter, s'en vint comme de lui-même s'en débarrasser dans le sein de la reine, et lui découvrit à la fois son vœu et le regret de l'avoir fait.

» La reine dit au roi : — Vous voilà bien empêché ; que n'envoyez-vous quelqu'un à votre place ? Ignorez-vous que, moyennant des aumônes à l'église, cela se pratique souvent ainsi.

» — Votre conseil serait bon, dit le roi, si je n'avais à cœur que la chose restât secrète. — Bon, fit-elle, elle le

sera, puisque nous n'en ferons part qu'à nos plus privés confidens. Dans cette occasion il ne s'agit que d'ouvrir largement la bourse ; envoyons chez les moines, afin que l'un d'eux se charge de pérégriner pour vous.

» On y alla du même tems, et le roi se sentit tout regaillard, ne doutant, sur l'assurance de sa femme, qu'il ne s'offrit, non pas un moine, mais dix pour aller à Jérusalem à sa place, attendu qu'il était résolu de ne pas chicaner sur le prix.

» Les moines répondirent : qu'il ne leur convenait d'endosser l'armure que pour la défense des biens de l'église... que d'abandonner leur sainte robe pour le tems si long d'un tel voyage, ce serait enfreindre leur règle et courroucer leur patron... que d'ailleurs et de mémoire de moine, on n'avait mis un clerc en voie pour courir aussi loin à pied et sous le harnois.

» A cette réponse la reine se prit à dire : — Au vrai, nous n'avions pas réfléchi que cette condition de porter l'armure ne peut convenir à des clercs. Envoyons proposer sous main à des nobles et à des chevaliers de partir à votre place. Séduits d'abord par la magnificence de vos offres, ils n'hésiteront pas ; et celui dont vous aurez fait choix et auquel vous vous découvrirez, tiendra à honneur de vous remplacer.

» Les nobles s'excusèrent : — l'un était nouveau marié et craignait d'exposer sa jeune femme aux ennuis d'une si longue absence ; un autre bâtissait ; un troisième guerroyait contre son voisin ; cet autre craignait que l'abbaye voisine n'envahit son héritage. Bref, tous alléguaient raisons diverses, mais n'avaient qu'un même refrain : c'était gauserie que de proposer à gens de leur sorte d'aller à pied ainsi que des manans. Pour en finir, on voulut composer avec de simples écuyers, des varlets et même des vavasseurs ; tous ont refusé.

» Depuis lors au regret, au dépit, à la honte, au remords peut-être, notre bon

roi, joignant l'humiliation d'être condamné à faire ce que dédaignent les moindres de ses sujets, est devenu morose, hargneux, colère. Il maltraite la reine et les grands qui n'en peuvent mais ; ceux-ci le rendent à leurs officiers, à leurs femmes, à leurs servans, qui se jettent sur les gens de peine et de service, lesquels se ruent à leur tour sur nos oiseaux, nos chevaux et nos chiens ; tant et si bien qu'il n'est ici ni bêtes ni gens qui l'échappent et ne fassent piteuse contenance.

» Au reste cela ne remédie à rien : chaque jour la raison d'un si grand discord s'ébruite davantage ; chaque jour de plus grandes récompenses sont offertes et de nouveaux refus essayés. S'il en va long-tems ainsi, nous y mourrons tous à la peine. »

A mesure que la conteuse avançait dans son histoire, la femme de Hugues redoublait d'attention, et elle réfléchissait profondément encore, long-tems après que l'autre eut terminé. Puis tout-à-coup se levant : « Ne pensez-vous pas, cousine, que quiconque saurait un remède à tous ces maux devrait se hâter de l'aller quérir ? — Voire certes, dit la cousine. — Adieu donc, reprit la gentille femme, je vous enverrai mon époux, faites que de suite il parle au roi ; il apportera le remède. » Là-dessus elle laissa sa cousine interdite et toute ébaubie.

» Ne voudriez-vous point à votre tour aller pérégriner en Palestine ? demanda Arlette, en rentrant, à son mari : — Non, non, dit-il, mon père et mon aïeul n'y ont été que trop ! par trop grande piété ils ont engagé tous leurs biens aux moines, qui par trop grande avarice ont tout gardé. Non, non, je n'irai point ; par ce chemin de Judée est venue ma ruine et ma misère ! — Et par ce chemin vous reviendront les richesses et les honneurs, si vous le voulez ! » Alors elle lui raconta ce qui se passait à la cour du roi, et l'engagea à se présenter pour faire le voyage en Terre-Sainte.

Hugues l'ayant écoutée, commença de se gratter l'oreille, de retourner sa pochette qui était vide et de dire : « Que pourrais-je demander au roi ? croyez-vous qu'il me voulût emplir de royaux mon escarcelle ? — Ne craignez pas de lui demander force royaux, terres, honneurs et privilèges ; ajoutez à vos demandes aussi long-tems que vous le verrez en humeur de donner : avec les rois c'est ainsi qu'on en use. Surtout, vantez votre richesse et les biens que vous quittez ; car à un riche homme, on ne peut offrir petite récompense. »

Les parens de Hugues Lemaire s'étaient trouvés ruinés tandis qu'il était encore en bas âge. Il connaissait et regrettait les biens qu'il aurait dû posséder, mais il n'avait jamais vu que bien rarement plusieurs pièces d'or en sa puissance. Chemin faisant donc, pour aller trouver le roi, il enfonçait sa main jusqu'au fond de sa pochette vide, se disant à part soi : — Si le roi me l'emplissait, je serais bien riche ; mais à grand-peine le fera-t-il au quart ou à la moitié !

Tout calculant et ruminant, il arriva près du palais et trouva sur la porte la cousine de sa femme qui l'attendait. Dès qu'il se fut nommé, « Soyez le bienvenu, dit-elle, venez-vous nous remettre en joie ? — J'y tâcherai, dit-il, » et elle le mena devers le roi.

« Voici un mien parent, sire, noble et riche homme qui se vante de vous rendre la santé, dit-elle au roi. » Philippe sourit amèrement ; puis, quand elle se fut éloignée, se tournant vers Hugues : « Crois-tu donc pouvoir me guérir ? que feras-tu pour cela ? — Je mettrai ma cotte et mes brassards, mes cuissards et mes grèves, et m'en irai à pied porter au saint tombeau un cierge à cette fin. — Feras-tu cela ! s'écria le roi ; s'il est ainsi, parle, car je ferai pour toi bien autre chose ! — D'abord, dit le chevalier, emplissez de royaux ma pochette. — Oui ! oui ! dit le roi, puisant dans un grand coffre et versant sans

compter, voici les arthes du marché. A présent, que demandes-tu ?

Le pauvre homme, ébloui à la vue de tant d'or, fut interdit de cette question imprévue. Il sentait qu'il fallait parler, mais ne savait quoi répondre. — J'aurai beaucoup de droits et de péages à payer jusqu'à vos marches (1), balbutia-t-il. — Est-ce de privilèges qu'il s'agit, dit Philippe, il te sera délivré une charte en bon parchemin qui t'exemptera de péages, acquits, barrages, travers, pontenages et de tous autres droits et tributs par terre et par eau, sur mes domaines et ceux de mes vassaux, toi et tes hoirs mâles et femelles de présent et à toujours.

— Grand merci, dit Hugues, qui, n'ayant jamais rien eu à charroyer, ne connaissait pas l'importance des franchises qu'il venait d'obtenir, mais qui, pendant que le roi parlait, avait eu le tems de se recorder et se trouvait plus hardi. Que sera cependant ma femme, seule, en son castel hors de la ville, et qui la défendra, si des brigands viennent l'assaillir pendant mon absence ? — Je lui donnerai un hostel dans la ville de Paris et veillerai moi-même à ce qu'il ne manque rien à ta famille.

— J'ai un fils, dit Hugues, qui serait orphelin si je mourais en route. — Je te fais dès cejourd'hui seigneur de la terre de Châlo-Saint-Mard, près d'Étampes, qui deviendra son héritage si tu viens à mourir. — Un fils est plus aisé à pourvoir que des filles ; j'en ai cinq dont leur mère serait fort embarrassée. — Je les doterai, dit le roi, d'ailleurs ne t'ai-je pas promis qu'elles porteraient de leur chef franchise dans les familles ? j'ajoute qu'elles y porteront aussi noblesse, afin que même sans dot leurs descendantes soient recherchées de chacun. — Mais, dit Hugues, si je reviens, n'aurais-je pas bien gagné d'ajouter à mes armes un quartier de Jérusalem ? — Assurément, dit Philippe, tu les porteras

(1) Frontière.

de Jérusalem d'argent à la croix potencée, accompagnée de quatre croisettes de même, à enquerre écartelée de sinople à l'écu de gueule, chargé d'une feuille de chêne d'argent à la bordure d'or. — Quant aux frais de mon voyage et de mon équipement, il serait juste que vous les fissiez, ce me semble, dit Lemaire. — Prends donc la clef de ce coffre, afin que ce qu'il contient te soit remis à cet effet. »

Cependant Arlette, impatiente, était montée à sa tour pour voir de plus loin revenir son mari. Je jugerai bien s'il a fait de bonnes affaires, se disait-elle; l'homme qui a le cœur content est allégre, et s'il est soucieux, son pas est lourd et sa marche traînante. Enfin elle l'aperçut; il revenait lentement. Elle, ne devinant pas qu'il était appesanti par le poids de l'or, fut toute courroucée, pensant qu'il n'avait pas réussi.

« Hé quoi! lui cria-t-elle, dès qu'il entra, les choses étaient en si bon train et vous n'avez pas su en profiter! innocent que vous êtes!... Notre dame! que n'ai-je la force pour exécuter, aussi bien que j'ai un chef pour inventer; il en irait bien autrement!... »

Ici, elle fut interrompue par un son métallique et lourd; c'était son mari qui se débarrassait de son fardeau. « Qu'est-ce cela! dit-elle, ah! je savais bien que vous étiez un homme de tête et d'expédition! racontez-moi donc au plus vite ce qui s'est dit, ce qui s'est fait, n'omettez rien! je veux tout savoir... que d'or!... mon Dieu que d'or! jamais je n'en vis tant! Ah! désormais voilà que nous pourrions nourrir nos enfans! que nous ne manquons plus de rien!... Nous pourrions agrandir notre castel... »

— Ne vous en mettez pas en peine, femme! le roi vous donne un bel hostel en sa ville de Paris. — Que dites-vous! qui, moi, j'habiterais une belle maison en ville que m'aurait donnée le roi? avec mes enfans, sans doute, quel bonheur! Alors je pourrai produire notre fils, il sera facile

avec sa figure et le nom de son père... »

— Mon nom est maintenant Hugues Lemaire, sire de Châlo-Saint-Mard, belle terre auprès d'Étampes dont le roi m'a fait don. — Est-il possible! que dites-vous! comment! répétez donc? un hostel en ville! un chastel près d'Étampes! vous y ferez peindre notre blason? — Avec un quartier aux armes de Jérusalem. — Oh! pour le coup, nous voici aussi nobles, aussi riches que le roi! nous pourrions marier au moins deux de nos filles et faire entrer les autres en religion? — N'avez cure, ma mie, le roi les dotera toutes les cinq; il leur donne de tels droits, titres et privilèges, pour elles et pour leurs boirs, que vous aurez plus de demandeurs que vous n'avez de filles.

— Oh! dit la pauvre mère suffoquée par la joie, le bon roi! que Dieu le bénisse! je n'en puis plus! je suis muette de contentement!.. Il faudra vous mettre en bel équipage pour faire honneur à ce grand prince. — Voici la clef d'un large coffre plein d'or, où je puiserai à ma volonté. »

A ce coup la femme de Hugues resta vraiment muette et ce fut au tour du chevalier de bâtir des projets.

» Je ferai faire, dit-il, une armure la plus légère qu'il se pourra et si brillante que le soleil en aura honte; et comme je ne suis pas trop mal fait de ma personne, on me donnera en tous lieux le nom du beau pèlerin. J'aurai aussi un varlet qui me suivra menant un roussin pour porter mes bagages; ledit varlet ayant charge de dire aux gens en me montrant: C'est un noble et riche seigneur, qui ne va ainsi à pied que par dévotion et humilité.

— Foin des plaisirs de vanterie! dit Arlette, songez plutôt à vous entretenir en santé, quand je ne serai plus là pour y veiller. Je crains bien que souvent vous ne manquiez de gîte et de repas pendant ce long trajet, dans des contrées inconnues, et n'avez guère le loisir de vous pavaner de vos richesses et de votre bonne

mine. — Craintes frivoles, dit Hugues, qui voyait tout en beau ; n'y a-t-il pas des moustiers et des châteaux par toute la terre ? quand j'apporterai l'offrande du roi aux plus fameuses reliques, croyez qu'il me sera offert gîte et repas dans les couvens et abbayes, repas de moines ! jamais nous n'en fîmes de pareils ! d'autre part, je ne puis manquer d'être bien accueilli par les châtelains dont les manoirs se trouveront sur ma route ; voire, je serai fêté et choyé par les nobles châtelains, qui, au dire de chacun, désarment de leurs mains blanches les chevaliers pèlerins.

— N'allez pas oublier, dit vivement sa femme, que vous êtes commis pour une œuvre pie, qui doit se faire en grande dévotion ! — Une chose me point, interrompit Hugues : comment ferai-je pour tenir mon cerge allumé le long de la route ? — Vous le porterez dans une lanterne, dit Arlette. — Vous êtes de bon conseil et vous avez réponse à tout. J'userai de l'expédient, mais seulement par les voies désertes et détournées ; car il me fera plus d'honneur, je pense, d'entrer ès villes et châteaux tenant au poing une torche bien flamboyante. »

Ainsi s'entretinrent-ils, puis en hâte ils s'occupèrent de leurs préparatifs. Hugues, faisant ses acquits d'armes, vêtemens, roussin, équipages ; sa femme cousant robes et surcots pour elle et ses enfans, ne voyant arriver assez vite le glorieux moment où son mari devait les présenter au roi.

Tout alla bien jusqu'aux approches du départ, qu'ils commencèrent à se rappeler qu'ils s'aimaient et qu'ils allaient se quitter pour long-tems. Quelquefois alors la femme eût voulu tout rendre et garder son mari. J'étais accoutumée à la mauvaise fortune, lui disait-elle, et je crains de ne pouvoir m'habituer à votre absence. Mais lui, moins soucieux, la reconfortait : — Il faut savoir acheter tant de biens de quelques peines. Songez à vos enfans,

prenez courage, je reviendrai bientôt quel plaisir vous aurez au retour, qu'and, heureuse et tranquille, vous m'entendrez vous raconter tant de belles choses que j'aurai vues dans mes voyages. Il promit tant, et d'un autre côté la raison et la nécessité parlaient si haut, qu'il fallut se résoudre.

Vint enfin le moment de quitter la tour : peut-être ils sentirent quelque regret ! il n'est point de lieu où l'habitude ne nous attache !

Les voici donc beaux et braves s'acheminant vers Paris. Les voilà devant le roi, ainsi que vous le voyez dans l'image que nous vous donnons. Elle est copiée sur la copie d'un tableau qui se voyait autrefois dans l'église de Saint-Pierre d'Étampes (1) ; Châlo menant sa femme, sa femme menant son fils, lequel est suivi de ses cinq sœurs, et, pour peu que vous connaissiez le blason, vous pouvez voir que leurs armes sont écartelées de Jérusalem.

Le roi les reçoit sur son trône, sa couronne sur la tête et son sceptre à la main. À propos de sceptre en main, il m'est avis qu'au moyen âge les rois prenaient leur couronne et leur sceptre en se levant, comme le constatent les estampes et sculptures des tems qui les représentent toujours ainsi : dans quelque occasion que ce soit.

En somme, Philippe accueillit nos gens à merveille. Il leur donna une chartre de privilèges, terres et revenus, y ajouta force promesses, sourit aux enfans, flatta la femme, encouragea le mari, bref, les fit installer dans une belle maison à tourelles et à pignons pointus, qu'ils trouvèrent pourvue de meubles et de provisions achetés des deniers royaux.

Dieu sait comme ils admirèrent et se réjouirent, puis comme ils s'affligèrent et pleurèrent, puis enfin il s'embrassèrent et finirent par se quitter.

Après le départ de Hugues, Arlette fut

(1) Voir la lithographie.

conviée à prendre part à tous les esbattemens de la cour; mais avec son esprit et sa prudence, elle comprit qu'il ne lui convenait pas de passer dans des divertissemens oiseux le tems du pénible voyage de son mari, entrepris avec la chance de mille maux pour conquérir le bien-être de sa famille; donc, pour se soustraire aux empressemens des seigneurs de la cour et de Philippe lui-même, qui, la voyant si belle et avenante, aurait volontiers porté ses couleurs, elle témoigna le désir de visiter sa terre de Châlo et s'y rendit avec ses enfans.

Quand elle y fut, elle envoya un message au roi : Je vous prie, sire, lui disait-elle, au nom de celui qui s'en est allé remplir votre vœu au travers de mille périls, de permettre que je reste ici pour y ménager le bien du sire de Châlo mon époux, et élever avec honneur et piété nos enfans, afin qu'à son retour il puisse jouir du repos dont il aura tant besoin, sans trouble ni regrets de son absence.

Le roi ne put qu'approuver une aussi sage conduite. Il mit la gentillefemme sous la garde des habitans d'Étampes, afin qu'ils la protégéassent et la défendissent contre les voleurs et les brigands qui étaient communs en ce tems-là.

Après deux ans le sire de Châlo revint; il avait rempli toutes les conditions de son pèlerinage, rapportait de belles reliques de la Terre-Sainte et nombre de belles histoires et aventures à raconter. Il trouva son fils Ansolde, qui déjà promettait d'être bon et brave comme son père; ses cinq filles bien apprises en sagesse et piété; il retrouva sa bonne femme toujours belle et sage, et prête à lui servir de conseil et d'amie. Que vous dirai-je! ils vécurent heureux et contents pendant de longues années, entourés de leurs enfans et des enfans de leurs enfans, dont il virent je ne sais combien de générations.

Cela finit comme toutes les vieilles histoires; mais ce qui arriva ensuite à la lignée du sire de Châlo et d'Arlette sa

femme n'est arrivé à nulle autre. Leurs cinq filles, mariées au sortir de l'enfance dans les meilleures familles de la ville d'Étampes, outre leurs droits et privilèges conférés par le roi, apportant une heureuse fécondité qu'elles tenaient de leur mère, eurent aussi beaucoup d'enfans. Ce furent surtout des filles, qui crurent et multiplièrent de telle sorte que, de générations en générations, elles peuplèrent entièrement la ville d'Étampes de leur descendance. Or, la renommée de l'immense avantage qu'avaient les filles de cette ville de transmettre franchise et noblesse à leurs enfans s'étant répandue de toutes parts, on vit accourir des provinces de France, nobles, magistrats, commerçans et riches roturiers pour prendre femme en ce pays.

Au tems du roi Jean II, l'accroissement de cette lignée, qu'on nommait *la franchise*, était déjà tel, que plus d'un millier de familles s'en disaient issues, et étaient exemptes de tous les tributs dus au roi. Alors, ceux qui gouvernaient les finances de l'état commencèrent d'ouvrir les yeux et de représenter au prince que, s'il en allait long-tems ainsi, les revenus royaux en souffriraient beaucoup. On commença donc à contester la validité de la charte; mais le roi Jean, homme d'un bon naturel et facile à persuader, se laissa circonvenir par les intéressés, et confirma le privilège moyennant quelques restrictions. Ce fut à ce sujet que la postérité de Châlo triomphante fit peindre et appendre dans l'église d'Étampes le tableau dont nous avons parlé.

Sous le règne de François I^{er}, c'est-à-dire cent soixante-dix ans après, plus de cinquante mille familles, se disant issues de cette souche, étaient répandues sur toute la surface de la France, et menaçaient de tarir un jour les revenus de l'état. Le roi François, guerrier et dissipateur, de son autorité coupa au vif dans la *franchise*, et en restreignit considérablement les prérogatives. Malgré

cela, le mal s'accrut encore puisque le nombre des familles s'augmentait tous-jours. Ce vint au point qu'Henri IV, effrayé d'une multiplication si prodigieuse, jurant un jour son gros juron : « *Ventre saint gris*, dit-il, ces Châlo nous réduiront à la besace. » Ainsi que la famille de notre mère Eve, ils couvriront bientôt toute la terre. » Alors il exigea de ces descendances féminines des preuves d'origine que le long tems et les innombrables ramifications de l'arbre généalogique rendaient impossibles. Ainsi les privilèges se trouvèrent abolis, et la postérité de Hugues Lemaire, sire de Châlo, rentra sous la loi commune. Elle s'obscurcit d'autant plus que le fanal qui la tenait en lumière était éteint. Ainsi finit son histoire, qui a donné lieu au proverbe qu'on répète encore dans le pays : *Facile à marier comme les filles d'Étampes.*

M^{me} PIET.

LA TOMBE

D'UNE MÈRE (1).

L'irréparable, hélas ! savez-vous ce que c'est ?
SAINTE-BEUVE.

A Londres, j'étais bien étrangère ; je n'avais personne, ni parmi les vivans, ni parmi les morts ; mais je me sentais plus à l'aise pour visiter ces derniers, et je ne manquais point de me rendre le plus souvent possible, quand la journée et sa tâche étaient finies, au lieu qui me rappelait le mieux mon pays et ce que j'y avais laissé de plus cher ; le lieu enfin qui rappelle partout la patrie universelle.

Demeurant du côté d'Hampstead, à

(1) Imitée d'une fort belle élégie de miss Jewsbury, intitulée : *A Tale of a Mother's grave.*

une extrémité de la ville grande trois fois comme Paris, je me sentais souvent attirée vers une simple petite église entourée de son cimetière isolé. Un soir, entre autres, je regardais les tombes vertes et modestes qui reluisaient au soleil couchant, et les *cottages* des environs qui se montraient de distance en distance, entre les cimes des ifs et des cyprès.

Je m'assis parmi ceux qui reposent. — Est-il un meilleur sommeil que celui de la mort ! — Je pensais, comme à l'ordinaire, quand donc moi aussi serai-je appelée au repos ! mais cette fois ma rêverie n'était ni trop amère ni trop profonde ; je souriais en même tems aux fleurs qui m'entouraient et aux enfans qui jouaient un peu plus loin.

La soirée était si tiède et si calme ! si bonne pour ce doux rêver d'une meilleure vie ! quand tout-à-coup j'entendis le bruit d'une voiture rapide, qui venait du côté de Londres. J'écoutai. — Je ne fus pas long-tems sans voir s'arrêter un équipage justement à la porte du cimetière.

Un homme en descendit ; il n'avait peut-être pas quarante ans, mais il paraissait usé de fatigues, de soucis et de luttés. Je ne sais quel feu sombre, jaillissant de ses yeux comme un reflet des passions, témoignait que lui n'eût pas été prêt à mourir...

Il s'avança avec le fossoyeur vieux et courbé, un bon vieillard, dont les cheveux blancs comme un nuage d'été formaient une auréole de lumière et de sainteté à son visage obscurci.

Il menait le voyageur comme un enfant qui craint de marcher seul ; il l'arrêta près d'une tombe entourée d'une claié d'osier pour tout monument. — « La tombe, dit-

» il, que votre honneur désire voir, est
» à vos pieds.

» Dieu repose ton ame, pauvre Hé-
» lène! » Et d'une main vacillante le
bon vieux arracha de longues herbes qui
s'entrelaçaient à travers de la claie. Celui
qui était venu dans la voiture tomba sur
ses genoux.

— « Pauvre Hélène! reprit le fossoyeur,
» la paroisse lui a fait avoir cette place.
» Nous ne pensions guère que quelqu'un
» comme vous viendrait la visiter; mais
» peut-être que dans un tems ou dans un
» autre elle a été votre fidèle servante?
» — Non, ma mère!

» Ma mère! » dit l'étranger en san-
glotant; et, baissant sa tête sur le gazon
funèbre, il appela celle qui lui était
morte. Le fossoyeur se retira doucement.
J'étais cachée par un mélèze, et j'entendis
ces mots que je vous donne pour vrais :

— « Oh! si tu pouvais revenir, ma
» pauvre mère! car je n'ai jamais connu
» ce que tu valais, jusqu'à ce que j'aie erré
» loin et long-tems sur cette terre de las-
» situde, jusqu'à ce que j'aie vécu plus
» de la moitié de ma vie, et que je sois
» devenu un homme triste et fatigué.

» Trop souvent dans mon enfance tu
» m'as semblé austère et chagrine; hélas!
» je ne savais pas combien ta part était
» petite dans les joies de ce monde; je ne
» savais pas les inquiétudes et les an-
» goisses qui te rongeaient le cœur quand
» tu m'avais bercé dans un sommeil tran-
» quille.

» Nos repas étaient chétifs et rares, et
» je mangeais en murmurant, tandis que
» tu te remettais à travailler, dans ta faim
» silencieuse. C'était ta main qui gagnait
» notre pain, et maintenant cette main
» chérie est poussière!

» Je t'ai abandonnée dans ta pauvre
» maison. Je suis devenu riche, ô ma
» mère! j'ai fait des actions d'éclat, et je
» revenais pour te faire oublier l'aveugle
» indocilité de mon enfance et l'égarément
» de ma jeunesse. Je reviens! je reviens!
» et les trésors de la terre et des mers ne
» peuvent plus servir qu'à ta sépulture!

» Oui, je te bâtirai un tombeau de mar-
» bre et d'or! Mais plutôt à Dieu que tu
» fusses encore dans cette humble chau-
» mière, au milieu de la clématite et des
» rovenelles qui venaient sur ses murs!
» Cette même chaumière que je méprisais,
» oh! j'y trouverais aujourd'hui le para-
» dis sur terre!

» ... m'as semblé froide, ô pauvre
» mère! jusqu'à ce que j'aie gagné un
» autre amour; j'ai vu alors qu'ils étaient
» tous au tien, ce qu'un rapide éclair est
» au soleil : lors même qu'il s'y forme en
» apparence quelque nuage, le foyer d'a-
» mour et de rayons est toujours le même.

» J'ai été dans les festins; j'ai passé des
» nuits dans les salles splendides; la
» beauté m'a souri; des yeux brillans ont
» attiré les miens; mais entre tous mes
» souvenirs, je vois cette figure pâle,
» douce et creusée par les larmes...

» Oh! si tu pouvais revenir! si tu pou-
» vais revenir, ô ma mère! Ma jeunesse
» fut orgueilleuse, emportée, impatiente
» de tout frein; mais si je t'avais aujourd-
» d'hui, tu verrais à genoux devant toi
» ton enfant corrigé, ton grand enfant
» aux cheveux déjà blanchissant, qui
» pleurerait sur tes faibles mains, et, se-
» couant la poussière de ses voies égarées,
» voudrait rester avec toi, avide seu-
» lement de tendresse et de repos.

» Et ta bénédiction, ne vas-tu pas me
» la donner, ô mère! Est-ce que tu es
» morte sans me bénir! Oh! dis, m'as-tu
» bien appelé? Oh! qu'est-ce que tu as
» dit de moi avant de mourir?... »

Et l'homme en deuil continua long-tems encore, pleurant et se confessant au ciel et à ce peu de terre qui était devant lui; sa main avait ramassé une pierre dont il se frappait la poitrine. J'aurais voulu connaître quelqu'un à lui envoyer, je lui aurais voulu le prêtre qui amena *l'homme sans nom* (1) à se pardonner lui-même; mais je ne voyais là ni croix, ni prêtre... et quelle présence humaine eût été supportable à de telles douleurs! Je m'éloignai sans attendre la fin de cette scène, de crainte qu'il ne m'aperçût.

(1) Tome I^{er} des *OEuvres de Ballanche*.

Je fus même long-tems sans retourner à ce cimetière; mais lorsque j'allai lui dire adieu, avant de quitter la ville étrangère, j'appris que le corps avait été transféré dans une magnifique *villa*; mais sa première place lui restait toujours consacrée avec cette inscription:

« O vous qui avez encore une mère
» pour vous chérir et vous guider : écoutez-la, chérissez-la ; soyez sa consolation, de peur que trop tard vous ne pleuriez en délire sur son tombeau ! »

F. DAZUR.

Le Brigand Espagnol.

Son altesse le roi d'Espagne
Règne à l'Escorial ; mais moi,
Plus que lui, je suis maître et roi
Dans les bois et sur la montagne :
J'ai de francs bandits pour sujets,
Pour trône, un rocher sur la vague,
J'ai pour sceptre ma bonne dague,
Et pour palais j'ai les forêts.

Mon trésor vaut ceux des Castilles ;
J'en aurais pour vingt Alhambras,
Vingt Alcazars, vingt Giraldas,
Et cent couvens aux larges grilles.
Je prends de l'or de tous les poids
Avec mes hardis capitaines,
Et dans mes caisses souterraines
J'ai tous les visages de rois.

Aussitôt qu'un voyageur passe,
En chef de bandits complaisant,
Si son bagage est trop pesant,
Poliment je l'en débarrasse.

Je fais peur aux femme la nuit ;
Jésus ! j'en vois pâlir plus d'une ,
Lorsque par un beau clair de lune ,
Ma bonne espingole reluit !

Allez, donneurs de sérénades ,
Suivre vos brunes senoras ,
Et vous attacher à leurs pas
Comme la baguette aux alcades ,
Comme la corde au grand gibet ,
Au prisonnier sa lourde chaîne ,
Au voyageur sa bourse pleine ,
Comme les grelots au mulet.

Près d'une femme au col qui penche
Si j'accours , ce n'est point pour voir
Ses longs cheveux au bandeau noir ,
Pour baiser sa main douce et blanche ,
Pour lorgner ses pieds si petits ,
Et contempler son œil qui brille ;
C'est pour détacher sa mantille ,
Ou bien ses bagues de rubis.

Avec son grand bras de squelette ,
La potence là-bas m'attend.
Je le sais , j'en ris ; car avant
Qu'on me passe la collerette ,
Par ma croix et mon chapelet ,
Vos cachots seront sans grillage ,
Et le vent , la pluie et l'orage ,
Pourront votre vieux gibet !

M^{me} ANAÏS SÉGALAS.

Revue des Théâtres.

THÉÂTRE ITALIEN.

L'Agnese. — La Donna del Iago.

Nous comptons donner ce mois-ci à nos abonnées un article varié sur les spectacles. On annonçait, aux théâtres dont nous leur parlons exclusivement, des représentations qui promettaient d'être intéressantes pour nos jeunes lectrices. Mais

il semble que le Théâtre-Français, l'Académie royale de Musique et l'Opéra-Comique aient été, depuis quinze jours, comme ces gens qui jouent aux jeux innocens, et à qui on demande : *De trois choses en ferez-vous une ?* — Ils ont répondu tous les trois, *non*. Obligés de paraître le 15, nous finissons d'écrire le journal le 8 ou le 9 au plus tard ; l'imprimerie, cette imprimerie fatale qui, comme le destin de la mythologie, n'accorde aucun délai à ceux qu'elle soumet à ses volontés despotiques, exige que nous

lui livrions ces feuilles légères aujourd'hui samedi ; et le *Don Juan* du divin Mozart ne doit se faire entendre que lundi à l'Académie royale de Musique ! et le Théâtre-Français ne jouera la pièce de M. Scribe que mardi ! et M^{me} Casimir s'avise de tomber malade pour faire ajourner à mercredi le succès que l'Opéra-Comique attend de la partition d'un habile compositeur ! Ainsi nos plumes, qui étaient toutes taillées pour apprendre à nos lectrices musicales les triomphes ou les revers de l'harmonie et de l'esprit, sont obligées, tristes et immobiles, de rester le bec dans l'encre, et de se reposer jusqu'au mois prochain. A qui la faute ? à la musique ? non. Elle est toute prête. Au talent dramatique ? non. Il est prêt aussi. A nos imprimeurs ? non, ils n'y peuvent rien. Aux théâtres ? non. Ils tenaient leurs portes ouvertes. Il ne faut donc en vouloir à personne ? non. Tant mieux, la rancune est fâcheuse, la haine est un sentiment embarrassant, plus encore pour celui qui l'éprouve que pour celui qui en est l'objet. Supportons donc avec douceur cette petite mystification. En toute chose, c'est ce qu'il y a de mieux à faire. Puissent nos jeunes abonnées n'en jamais essayer de plus cruelles !

Et puis, voyez comme les compensations se présentent naturellement, quand on sait prendre son parti sur les contradictions de la vie. Si nous avions eu à rendre compte de ces trois représentations, certes, nous n'aurions pas pu dire un seul mot des deux beaux ouvrages que le Théâtre-Italien a fait entendre aux *diletianti* très-désireux de ce plaisir. *L'Agnese*, dont on n'a joué que le deuxième acte au bénéfice de M^{lle} Ungher, est un opéra de M. Paer, à qui la musique italienne doit, outre *Sorgino* et *Achille*, la *Griselda* et la *Camilla*, deux ouvrages qui passent, le dernier surtout, pour les chefs-d'œuvre de leur auteur ; et à qui la musique française doit le *Maitre de Chapelle*, exécuté en 1820 avec un grand succès, sur le

théâtre de l'Opéra-Comique. *L'Agnese* (Agnès) fut composé pour le Théâtre-Italien de Paris, alors que Pellegrini et M^{me} Mainvielle-Fodor étaient dans tout l'éclat de leur talent et de leur réputation. Le sujet de cet opéra est le désespoir et la folie d'un père qui se croit abandonné par sa fille, coupable d'avoir manqué à ses devoirs. Agnès, à force de tendresse et de soins, rappelle à la raison et au bonheur son père qui lui pardonne. Ce sujet, emprunté à la pièce française de *Fitz-Henry*, a de l'intérêt, surtout au second acte qui se passe dans la maison de fous où *Fitz-Henry* est renfermé. Tamburini a donné, dans cette occasion, une nouvelle et grande preuve de la puissance de sa voix et de son jeu. M^{lle} Ungher, dans le rôle d'Agnès, a montré plus de talent, ou du moins a mérité plus de bienveillance que d'ordinaire. *L'Agnese* n'a pas été rejouée depuis.

Cette faveur l'a suivie encore dans le rôle de Malcolm, de la *Donna del Lago* (la Dame du Lac), dont on a donné d'abord un acte dans la représentation au bénéfice de Tamburini, et qu'on a jouée entièrement ensuite. Cet ouvrage, dans lequel Rossini a jeté abondamment une originalité et une inspiration si remarquables, a été reçu avec plaisir. L'exécution, cependant, n'a pas été aussi complètement satisfaisante qu'elle aurait pu l'être. M^{lle} Grisi, dans le rôle d'Eléna, a été troublée. Les autres chanteurs et les chœurs ont été troublés aussi par la détonation de quelques-uns de ces pétards à poudre fulminante, qui servent d'amusement aux enfans, et qu'on avait répandus sur le théâtre, sans qu'on puisse deviner le motif et le but d'une si sottise et si méchante plaisanterie. Cet incident, sans gravité, a pourtant dérangé les intonations et le jeu ordinairement si pur et si assuré des grands artistes auxquels était confiée, cette année, l'exécution du chef-d'œuvre parmi les chefs-d'œuvre de Rossini.

A. DELAFREST.

Beaux-Arts.

SALON DE 1834.

(1^{er} ARTICLE.)

Une exposition de tableaux est une fête à laquelle les jeunes imaginations sont conviées ; vous en jouerez d'autant mieux, mesdemoiselles, que cette année la juste sévérité du jury ou le retour des peintres vers les convenances a banni de notre salon de peintures ces compositions de mauvais goût devant lesquelles vos mères ne pouvaient vous laisser arrêter. Le premier tableau qui frappe l'attention et la captive est à gauche en entrant, c'est la mort de Jeanne Gray. Edouard VI était près de mourir, ses conseillers pensèrent que le mariage d'Henri VII et de Catherine d'Aragon ayant été déclaré incestueux et celui d'Anne Boleyn rompu pour cause d'adultère, ils devaient éloigner du trône les princesses Marie et Elisabeth, sœurs du roi ; ainsi ils engagèrent le jeune prince à désigner pour son héritière sa cousine Jeanne Gray. Jeanne avait dix-sept ans, elle était belle, savante et pieuse. A l'aurore de sa vie toutes les félicités l'environnaient. Elle reçut avec effroi le dangereux honneur qu'on lui offrit, ne régna que neuf jours et paya de sa tête ce pouvoir éphémère. M. Delaroche, auquel nous devons cette belle peinture, a choisi le moment qui précède l'exécution ; Jeanne Gray, que ses femmes viennent de dépouiller d'une partie de ses vêtements, a les yeux bandés, elle demande au sire Bruge de la conduire au billot et de le lui faire tâter : l'exécuteur est là, appuyé sur sa terrible hache. Il y a dans cette hésitation d'une jeune fille qui marche les yeux couverts d'un voile, quelque chose qui ne me semble pas dramatique. La même scène présentait une

situation que j'eusse préférée : « Le bourreau se mettant à genoux lui requit humblement de lui pardonner, ce qu'elle fit de grand cœur. » Il y avait dans ce pardon noblement accordé de quoi montrer la fin vraiment chrétienne de Jeanne Gray ; car cette jeune femme, victime des dissensions religieuses et politiques qui tourmentaient l'Angleterre, mourut avec le courage et la résignation des martyrs. A part que le sujet ne m'a pas causé la sorte d'émotion que j'en attendais, je ne saurais trop louer ce tableau ; la figure de Jeanne Gray est d'une beauté parfaite ; celles du sire de Bruge et du bourreau sont admirables d'expression et de dessin, tous les détails révèlent le talent supérieur de M. Delaroche. Mais je le répète, j'aurais voulu trouver sur cette toile la pieuse et héroïque Jeanne Gray, et non m'attendrir sur le supplice d'une pauvre jeune fille qui se fait instruire, après avoir quitté ses habits et s'être laissé bander les yeux, de ce qui lui reste encore à faire pour être en état de recevoir le coup mortel.

En quittant Jeanne Gray, la foule vous conduit naturellement vis-à-vis du martyre de saint Symphorien, par M. Ingres ; ce tableau est sans contredit l'un des meilleurs de l'école moderne, et celui qui se rapproche le plus de la belle manière de l'école italienne. Saint Symphorien ayant refusé de sacrifier aux faux dieux, est conduit au supplice par ordre d'Héraclius, gouverneur d'Autun pour Dioclétien. Rien de plus admirable que la tête de ce gouverneur et le raccourci de son bras, c'est d'une perfection de dessin et d'une magie d'effet devant lesquels on se doit incliner, et lorsque je parle d'effet il ne faut pas se figurer que M. Ingres s'abaisse jusqu'à le demander à un art menteur qui fait ressortir les figures de la toile, en employant des oppositions de tons qui ne sont point dans la nature. Non, les personnages de ce tableau se détachent entre eux, par le moyen de l'air et de la lu-

mière qui circulent à l'entour, comme se détachent les corps pressés en foule sur une place publique. Cet effet semble si naturel, qu'on ne songerait pas à l'admirer, si l'on n'avait de tous côtés des objets de comparaison.

Un des lieux communs reçus parmi les *oisiteurs* du musée, c'est que M. Ingres méprise le coloris, tandis que c'est l'enluminure qu'il a en horreur. Ce qu'il hait vraiment, c'est ce faux brillant qui plaît à la multitude, car nos yeux aiment voir le mensonge comme nos oreilles aiment l'entendre. Il y eut un tems où les femmes croyaient se rendre jolies en se couvrant la figure de rouge et de mouches. Mais pour se convaincre que M. Ingres comprend le coloris vrai, il suffit de considérer les têtes, les bras, les mains, de cette multitude qui se presse sur les pas du martyr, de suivre sur les joues blanches de Symphorien la transparente animation qu'y produit l'enthousiasme.

La conception du tableau n'est pas moins belle que l'exécution. Sur l'ordre du gouverneur, saint Symphorien marche au supplice. Du haut des murs de la ville, sa mère l'excite à mourir pour la foi du Christ, et le peuple, que tant de courage ébranle, mais que compriment les soldats de Dioclétien, regarde avec une admiration douloureuse ce jeune homme marchant avec bonheur au-devant des tourmens et de la mort.

M. Bruloff, pensionnaire de l'empereur de Russie, a exposé un immense tableau représentant le dernier jour de Pompeïa ; c'est là un de ces sujets ambitieux que la peinture devrait éviter, aussi l'artiste russe a-t-il échoué en rendant la confusion produite par l'explosion et surtout l'éclat du volcan ; mais il a très-bien su reproduire l'ébranlement des monumens : on voit les temples et les palais s'incliner, et l'on comprend l'une des mille épouvantes d'une aussi terrible nuit.

M. Granet s'est montré bien grand peintre dans la Mort du Poussin. C'est un

beau sujet de tableau que les soins donnés à un grand artiste par un prince de l'église. Mais on trouve matière à de tristes réflexions en considérant la pauvre demeure du Poussin. Sans doute il ne faut pas que les arts soient *métier et marchandise*. Mais il faudrait que la fortune sût que son devoir est d'aller à eux.

Les deux MM. Johannot, Alfred et Tony, ont chacun un tableau. L'ainé a traité un épisode de la captivité de François I^{er} à Madrid. C'est l'instant où le roi de France, malade de la fièvre, reçoit la visite de Charles-Quint. M. Alfred Johannot a certainement un talent remarquable, mais qui est arrivé tout-à coup à son apogée. Le tableau de François I^{er} et Charles-Quint, quoique très-bien, n'est pas au-dessus, il s'en faut, de l'Arrestation si dramatique de M. de Cypierre, exposée il y a quelques années. Il n'en est pas de même de M. Tony ; sa Mort de Duguesclin me semble bien préférable à tout ce qu'il avait mis au salon l'an dernier.

Il faut vous arrêter devant le tableau de M. Scheffer aîné, Obernhard, comte de Wurtemberg, pleurant son fils. Vous y trouverez les défauts et les qualités du talent de M. Scheffer. Mais en dépit de tout, vous serez émues par les larmes de ce vieillard.

Deux Scènes de Juillet, l'une de M. Schnetz, l'autre de M. Horace Vernet, se recommandent par le nom de leurs auteurs.

M. Beaume a représenté la grande Dauphine, belle fille de Louis XIV, peu d'instans avant sa mort. La figure de la princesse est touchante. Malheureusement celle de Louis XIV est d'une rare insignifiance. M^{me} de Maintenon se tient raide comme un mannequin. Les ducs de Bourgogne et d'Anjou ont l'air de deux petits chiens qui dansent. La nourrice du petit duc de Berry est trop juvénile et trop élégante. En ce tems-là les *mies* ne se vêtissaient pas comme les femmes de la cour.

Nous n'avons certainement pas visité ensemble l'exposition, à peine si vous avez

une idée de ce que renferme le grand salon. Dans un prochain article nous compléterons les tableaux en parcourant la grande galerie, et nous examinerons les plus remarquables d'entre les portraits et les paysages. Enfin à la troisième fois nous parlerons des aquarelles et jetterons un coup d'œil dans les salles nouvellement ouvertes et qui renferment de superbes peintures et de grandes richesses en curiosités et objets d'arts de toute espèce.

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

Correspondance.

Eh bien, non ! je m'effrayais à tort, ma bonne amie, pas d'hiver, *Dieu protège la France !* Que je sais bon gré à l'empereur Napoléon d'avoir mis cette légende sur notre monnaie, *Dieu protège la France !* disais-je du fond de mon cœur en voyant le sommet des arbres des Tuileries se couvrir d'un beau violet foncé, et les rosiers des parterres déployer leurs feuilles d'un beau vert pâle... des larmes de reconnaissance me sont venues aux yeux. J'aime tant mon pays ! être Française ! que ce mot me semble joli... je crois que j'en mourrais s'il me fallait aller habiter une terre étrangère. En général nous ne sommes pas voyageuses comme les femmes des autres pays, les Anglaises surtout, et si nos voisines de *l'autre côté* viennent prendre chez nous des maris, nous, nous ne voulons pour maris que nos compatriotes.

Voyons, par où commencerai-je tout ce que j'ai à te dire ? D'abord je t'envoie un dessin de mouchoir brodé ; tu peux ne faire que la petite galerie ; plus tard, tu recevras deux alphabets gothiques avec lesquels tu pourras broder ton chiffre ou ton nom en toutes lettres.

Il y a mille petits objets de toilette dont

nous sommes privées, parce qu'ils sont trop chers pour notre bourse. Si nous voulons les exécuter nous-mêmes, nous achetons trop, ou pas assez, nous manquons tout.... Alors nous nous dégoûtons d'essais coûteux et inutiles ; pour être libres de nous acheter ces fantaisies à la mode, nous acceptons le premier parti qui se présente, et souvent, hélas ! nous nous jetons dans le plus grand des malheurs ! Croirais-tu que je connais une dame qui s'est mariée ainsi, parce qu'elle avait mal fait sa robe, et que son père ne voulait pas lui en acheter une autre ! la pauvre femme a payé bien cher sa sottise ! Je veux que, grâce à ton adresse, tu ne puisses jamais rien avoir à désirer.

Il est fort gracieux de garnir le haut de de ses gants blancs : pour cela on choisit une baleine blanche très-étroite, on la coupe de la largeur du gant, on la couvre d'un petit ruban de taffetas blanc ; on achète deux aunes de ruban de satin blanc, large de vingt-et-une lignes. On en prend une aune que l'on plisse au milieu à plis ronds, en laissant deux bouts, longs de six pouces et demi. On coud ces plis ronds sur la baleine, puis la baleine sur le gant, en ayant soin de remplir la peau en dedans ; il faut que les rubans se trouvent pendre à l'endroit où est la couture du gant.

Je ne sais si c'est le beau tems et le bonheur qu'il répand dans tout notre être, qui fait que j'ai remarqué à l'église et à la promenade tant de demoiselles à la figure calme, rose et jolie ; il est vrai que ces *tours de chapeaux* vont si bien sur des cheveux à la *Ferronnière !* Dans le fond de ton vieux château, je veux que tu sois aussi jolie que nous. Achète trois aunes de tulle de soie, haut de vingt lignes (que tu garnis, si tu veux, d'une petite blonde), plisse-le à plis ronds pour en former deux rangées. Prends trois quarts de ruban de satin blanc large de neuf lignes, plie-le en deux, couds entre ce pli les deux rangs de tulle, de manière à ce qu'il reste deux bouts de ce ruban longs

d'un peu moins d'un quart pour nouer sous le menton ; puis à l'endroit des tempes, couds un étroit ruban de satin blanc au tour de chapeau pour le nouer sur la tête. Si tu voulais donner plus de physionomie à cette coiffure, il faudrait choisir, de la couleur qui te sied, deux aunes de ruban de satin large de six lignes, les couper en dix-huit petits morceaux, les réunir par les deux bouts pour en former deux rosettes que tu attacherais à droite et à gauche entre les deux rangs du tulle, et à l'air de ta figure.

J'ai vu une cravate qui m'a paru bien distinguée. C'était trois quarts de ruban de satin bleu, large de deux pouces ; sur le quart du milieu plié en deux, on avait cousu à gros plis ronds une aune de ruban de satin bleu, large de deux pouces et demi. Cette cravate se nouait avec les deux quarts de ruban qui restaient des trois quarts.

Il n'y a qu'une seule chose à laquelle depuis long-temps la mode n'ait rien voulu changer, ni pour la forme, ni pour la couleur, ce sont les souliers. Seulement, à l'endroit d'où sortent les lacets, on met maintenant une toute petite rosette composée de quatre petites boucles de ruban aussi étroit que celui qui tourne autour de la jambe et doit se nouer par derrière. Les Françaises sont citées pour la grâce et la petitesse de leurs pieds, et par amour national tu dois veiller à ce que nous ne perdions pas cet avantage ; mais ce n'est pas seulement de cela qu'ils s'agit : c'est d'économie. J'ai appris d'une amie de ma grand'mère, et il y a toujours quelque chose à gagner dans la société des personnes âgées, elles sont si indulgentes pour notre ignorance, et voudraient tant nous faire profiter de l'expérience qu'elles ont acquise ! J'ai donc appris, et je veux t'apprendre, le moyen d'être toujours bien chaussée, sans acheter beaucoup de chaussures. Voilà ce moyen : c'est, lorsque tu reçois des souliers neufs, de couper deux morceaux de bon ruban de fil blanc, large de six lignes et long de quatre

pouces et demi, de le coudre à surjet très-pressé au galon qui borde le talon et de rabattre ce ruban à points de côté sur la peau blanche. Les souliers ne se débordent pas, ne s'éculent pas, ne s'élargissent pas.

Tu reçois enfin le frontispice de la première année du *Journal des Demoiselles* ; fais-le relier simplement, car tu seras obligée d'y avoir souvent recours pour quelques travaux de femmes dont je veux t'éviter de recevoir deux fois la fastidieuse explication. Une demi-reliure à dos de veau coûte un franc soixante-quinze centimes en toutes couleurs, excepté en rouge et en bleu. *Journal des Demoiselles*, 1^{re} année, et ton nom sur le dos du livre, je crois que c'est tout ce qu'on peut faire de plus convenable.

Adieu, ma bonne amie, bien qu'un ciel pur, un soleil brillant, ait fait pavoiser l'extérieur de nos magasins de fraîches étoffes de toiles roses, bleues et lilas qui réjouissent la vue, cependant on aperçoit, encore dans le fond, des étoffes rembrunies, des foulards noirs à fleurs jaunes et bleues, des mousselines de laine noires, parsemées de grosses roses et de modestes toiles de Jouy qui imitent, à s'y méprendre, toutes ces riches étoffes. Les petits *bibis* de paille cousue commencent aussi à montrer leur nez... Mais la mode ne se décide qu'à Pâques ; je n'ai donc pas de conseils à te donner, j'attends...

Adieu encore ! à la première fleur des champs que tu cueilleras, pense à moi !

Éphémérides.

RELIGION.

21 mars 543, mort de saint Benoît.

Fondateur d'un ordre qui pendant plus de douze cents ans porta son nom, saint Benoît institua la vie monastique en Occident, comme saint Antoine l'avait instituée en Orient, à deux siècles de dis-

tance. Né en 480 dans le duché de Spolète d'une famille riche et illustre, . était frère jumeau de sainte Scholastique. Ses parens l'envoyèrent à Rome pour y faire ses études; et au milieu des séductions d'une grande ville, il conserva la pureté de ses mœurs. Dès l'âge de dix-sept ans, le jeune Benoît, désabusé du monde, chercha la solitude; il ne connut plus d'autre plaisir que la méditation des vérités éternelles. Caché dans une caverne affreuse, à quarante milles de Rome, il y demeura trois ans, ignoré de l'univers entier, excepté d'un moine des environs, nommé Romain, qui l'avait formé à la vie cénobitique, et qui lui apportait tous les jours sa nourriture.

Une existence si extraordinaire ne pouvait se dérober toujours à la curiosité publique, on voulut voir et entendre le jeune solitaire : le désert de Subiaco était le rendez-vous des pèlerins, dont un grand nombre, après avoir écouté l'apôtre, devenaient ses disciples, et voulaient rester auprès de lui. Benoît y consentit : des cellules furent construites, des terres ensemencées, et la naissante colonie s'augmenta tous les jours. La persécution ne tarda pas à en frapper le fondateur et les membres : c'est alors que Benoît se retira sur le mont Cassin; à sa voix les idolâtres qui l'habitaient embrassèrent le christianisme. D'un temple consacré au culte d'Apollon, il fit un oratoire où l'on adora le vrai Dieu; enfin il éleva ce monastère qui mérita d'être considéré comme le chef-lieu et le berceau de tous les ordres religieux de l'Europe.

Le roi des Goths, Totila, vint à son tour visiter un homme dont la renommée publiait tant de merveilles : pour mettre sa sagacité à l'épreuve, il prit le costume d'un simple écuyer : mais Benoît reconnut sans peine un front sur lequel l'habitude du commandement avait sans doute laissé des traces; il alla droit au barbare,

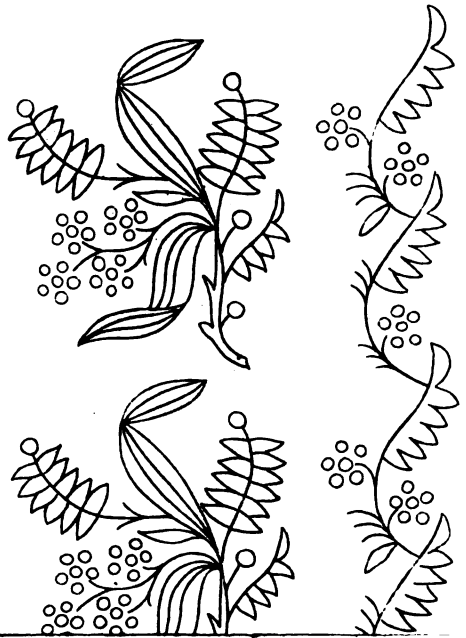
et lui adressa fièrement tous les reproches que justifiaient ses cruautés et ses ravages; il lui prédit même sa fin prochaine, sans que Totila parût s'offenser de tant d'audace : on assure au contraire que la leçon ne resta pas sans effet.

« Voulez-vous, disait saint Grégoire, avoir un abrégé de la règle de saint Benoît? lisez sa vie. Voulez-vous avoir un abrégé de sa vie? lisez sa règle. » Cette règle, adoptée par l'immense majorité des ordres religieux, n'imposait à l'homme ni efforts surnaturels, ni macérations douloureuses; elle évitait le danger de la vie contemplative, en prescrivant le travail physique et intellectuel. Aussi l'Europe moderne doit-elle aux soins de ces pieux solitaires la conservation des plus beaux monumens scientifiques et littéraires de l'antiquité.

Mosaïque.

Un bon campagnard champenois vient d'être attrapé par un lièvre, qui dans cette circonstance, a montré beaucoup de présence d'esprit.

Le paisible animal, surpris par l'inondation, n'avait trouvé pour refuge qu'un vieux saule sur lequel il s'était perché au milieu des eaux, lorsqu'un paysan l'aperçut, s'embarqua dans un petit bateau et se dirigea vers le saule. Le lièvre le voit venir, le laisse approcher et au moment où il s'attachait à l'arbre pour l'atteindre, le lièvre saute dans la frêle embarcation, la violence du vent le favorise, pousse au large et il vogue à son tour vers la riv où il retrouve la clef des champs, tandis que son adversaire captif ne fut aperçu dans sa grotesque et pénible position qu'à trois heures de l'après-midi, après une faction qui avait duré depuis dix heures du matin.



impressions plus douces. Et le crois, car on est bientôt blasé par les plaisirs du monde, tandis que l'on conserve toujours le désir de goûter ceux que nous offre la nature. Je conviens qu'à votre âge ces brillantes réunions, cette danse animée, peuvent avoir un charme réel : ce sont des émotions, et c'est par les émotions que

II.

naît verdure, les fleurs que vous voyez parées de si vives couleurs, les riches produits des jardins, des vergers et des champs, offrent un intérêt bien plus puissant encore, lorsqu'on pénètre dans les mystères de leur organisation. Cette classe d'êtres, intermédiaire entre les corps inorganiques (les minéraux et les animaux,

sa sagacité à l'épreuve, il prit le costume d'un simple écuyer : mais Benoît reconnut sans peine un front sur lequel l'habitude du commandement avait sans doute laissé des traces ; il alla droit au barbare,

tandis que son adversaire captif ne fut aperçu dans sa grotesque et pénible position qu'à trois heures de l'après-midi, après une faction qui avait duré depuis dix heures du matin.

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

BOTANIQUE

Des Bourgeons et des Feuilles.

Vous devez être bien fatiguées de bals et de spectacles, mesdemoiselles, à la fin d'un hiver? Votre santé n'est-elle point altérée par tant de nuits passées sans repos, tant de journées remplaçant les nuits, ce qui n'est pas du tout la même chose; cette poussière qui tant de fois a sané vos toilettes si fraîches et si gracieuses; cette vapeur d'huile, de bougie ou de gaz, ne vous a-t-elle pas fatigué la poitrine et fait éprouver le besoin d'aller aux champs respirer un air plus pur et recevoir des impressions plus douces? Je le crois; car on est bientôt blasé par les plaisirs du monde, tandis que l'on conserve toujours le désir de goûter ceux que nous offre la nature. Je conviens qu'à votre âge ces brillantes réunions, cette danse animée, peuvent avoir un charme réel: ce sont des émotions, et c'est par les émotions que

II.

nous nous sentons vivre. Mais puisque la saison des bals est passée, allons chercher des sensations plus salutaires à la campagne. Celles qui nous y attendent sont aussi de votre âge; elles sont douces et pures comme votre cœur, et on ne les éprouve jamais aussi bien qu'avec votre innocence. Venez donc de vos pieds légers effleurer l'herbe naissante. Là, je vous verrai toujours danser et folâtrer avec plaisir, parce que je ne serai point attristé par une arrière-pensée; là, vous êtes bien assurées qu'aucune contrariété de toilette ne viendra détruire tout ou partie de la joie que vous vous seriez promise; le soleil pourra éclairer vos fêtes; un sommeil réparateur, pris aux heures que la nature y destine, dissipera les fatigues de la journée, et un réveil matinal vous permettra, dès l'aurore, de respirer cet air bienfaisant que les végétaux nous ont préparé.

Vous ne comprenez peut-être pas ce que les plantes ont à faire avec l'air que je vous invite à respirer: c'est précisément ce que je veux vous apprendre.

Les végétaux dont vous admirez la riante verdure, les fleurs que vous voyez parées de si vives couleurs, les riches produits des jardins, des vergers et des champs, offrent un intérêt bien plus puissant encore, lorsqu'on pénètre dans les mystères de leur organisation. Cette classe d'êtres, intermédiaire entre les corps inorganiques (les minéraux et les animaux,

est douée d'une partie des fonctions, dont les plus parfaits de ces derniers nous présentent l'ensemble. Quelques végétaux sont susceptibles de mouvemens ; des fluides circulent en eux dans plusieurs ordres de vaisseaux, pour servir à leur accroissement et à leurs productions variées ; ils se reproduisent, et quelques-uns semblent guidés par une sorte d'instinct, dans la direction qu'ils suivent vers les végétaux, dont ils ont besoin de se rapprocher pour se nourrir et trouver un appui. Les plantes respirent, ou du moins elles absorbent de l'air ; elles rejettent une partie de celui qu'elles ont puisé dans l'atmosphère ; enfin quelques-unes ne sont pas insensibles, et l'on croirait qu'elles peuvent aimer.

Voilà sans doute des choses bien merveilleuses, bien intéressantes, n'est-il pas vrai, mesdemoiselles ? C'est pour cela que je désire vous les enseigner. Loin de moi la pensée de croire vous trouver favorablement disposées pour l'étude d'une botanique qui ne vous apprendrait qu'à retenir une série innombrable de termes scientifiques en *a*, en *us* ou en *drie*, qui ne fatiguerait votre mémoire que pour vous faire parvenir à classer les plantes dans telle ou telle famille, dans tel ou tel genre ; ce serait vous enseigner une science de mots à laquelle vous répugneriez autant de vous livrer, que je serais peu disposé à vous l'apprendre : c'est de l'organisation, de la physiologie végétale dont je veux m'occuper avec vous, et cela ne saurait manquer de vous intéresser.

Vers la fin de la saison dernière, il est sorti de l'aisselle des branches et des feuilles, de petites excroissances qui, recouvertes d'une enveloppe dure et résineuse ou d'un duvet cotonneux, ont passé l'hiver sans prendre un accroissement bien sensible. Aussitôt qu'une température plus douce est venue ranimer la circulation de la sève, la végétation a repris son activité ; ces bourgeons ont acquis un développement rapide, se sont épanouis, et bientôt de nouvelles feuilles ont couvert la campa-

gne et les bois de fleurs à fruit qui, par leurs couleurs blanche et rose, ont varié l'effet pittoresque de la verdure et fait renaitre en nous l'espérance et le plaisir.

▲ ce réveil de la nature, tout s'est animé d'une vie nouvelle ; l'hirondelle, présage des beaux jours, est revenue parmi nous visiter son industrieuse habitation ; les oiseaux ont recommencé leurs chants variés et harmonieux ; le rossignol a fait entendre ses roulades mélodieuses ; les couples ailés ont reconstruit sous le feuillage leur architecture conjugale, où bientôt la femelle viendra déposer les œufs qu'elle couvrira de son aile avec tant de persévérance et de bonheur ; enfin l'immobile et terne chrysalide s'est transformée en léger et brillant papillon.

Lorsque tout s'emeut autour de nous par l'influence du printemps, comment resterions-nous insensibles aux impressions qui agissent si puissamment sur tout ce qui a la vie ? Un bien-être inconnu se fait sentir ; une douce mélancolie dispose à la méditation et à l'observation des merveilles de la nature ; profitons-en, et cueillons une feuille pour l'étudier.

Lorsque cette feuille est attachée par un prolongement plus ou moins long à la branche qui lui a donné naissance, elle est *pétiolée* ; si elle tient immédiatement à la tige ou à la branche, elle est *sessile*.

Du point d'origine de la feuille, partent des *nerveux* dont la principale est au centre et se prolonge directement ; les autres y prennent leur origine. Les *nerveux* contiennent les vaisseaux qui charrient les fluides divers. En se ramifiant de plus en plus et même à l'infini, elles cessent de faire saillie, mais forment un réseau vasculaire, dont les mailles sont remplies par la matière verte nommée *parenchyme*. Cette disposition peut très-bien être observée, en plaçant une feuille entre la lumière et la vue.

On remarque aussi, en examinant les feuilles de cette manière, un grand nombre de points transparents, qui sont de

petites glandes faciles à apercevoir dans les feuilles d'oranger, de citronnier, de millepertuis. Ces glandes ou ampoules contiennent une liqueur particulière, qui est quelquefois, comme dans ces dernières et les labiées, une huile aromatique très-odorante.

Les feuilles présentent encore, surtout à leur surface inférieure, une multitude de porosités ou petites ouvertures, par lesquelles est absorbé l'air atmosphérique et l'humidité qu'il contient. Cet air, comme je vous l'enseignerai plus en détail une autre fois, contient plusieurs principes. L'un qui est indispensable à l'entretien de la vie des animaux (l'oxygène), et les autres qui leur sont nuisibles (l'azote, le gaz acide carbonique). L'eau de végétation de la sève contient également l'oxygène et l'hydrogène : eh bien ! l'action du soleil sur les végétaux produit en eux une opération chimique, par laquelle cet air et cette eau sont décomposés ; ils conservent ce qui leur est utile et nous est nuisible (carbone, azote, hydrogène), et rejettent par les feuilles l'oxygène. Vous voyez bien, mesdemoiselles, que les plantes respirent et que les feuilles sont chez elles l'analogue des poumons dans les animaux. Vous concevez maintenant que si la décomposition des corps organiques et la combustion de ceux que nous employons au chauffage, produisent des gaz nuisibles aux animaux, comme ce sont précisément ceux nécessaires aux besoins des végétaux, ils purifient l'air, en soustrayant les principes délétères et en nous rendant ceux qui nous sont salutaires.

P. OLLION.

Littérature Française.

REVUE LITTÉRAIRE.

Le Village sous les Sables, 2 vol. in-8°, par M. Ernest Fouinet.

René de Pennebé n'était plus jeune lorsque, près d'un bon feu, il se complaisait à rappeler le souvenir des jours de son enfance passés en Bretagne au presbytère d'Escoublac. La vue de l'Océan, ces bruits incessans de la mer tourmentée, suffisaient pour le reporter à ces tems d'innocence où les joies sont si vives et si franches, qu'heureux celui qui peut en retrouver les sensations. La pensée de René errant d'un objet à l'autre, son cœur palpite encore aux douces haleines du printemps et au parfum de l'aubépine en fleur qu'elles apportaient à Escoublac ; mais sur cette plage envahie par les sables, il n'est plus ni buisson fleuri, ni village, ni presbytère ; il n'est plus rien que la flèche du clocher dont le coq se balance au soufflé du vent qui rase la terre.

Les parens de Pennebé habitaient Nantes ; ils donnèrent l'enfant tout petit à leur oncle le recteur, qui l'emporta joyeusement au presbytère d'Escoublac, et le confia aux soins de Jacquette, sa servante. Jacquette était la meilleure des femmes ; mais ce qui faisait du presbytère un lieu de délices pour René, c'était la présence d'Ivonette, la nièce de Jacquette.

Ivonette et l'Océan qu'il voyait de sa fenêtre : toute la joie et toute la poésie de la vie de René sont dans ces deux admirations ; l'une, de la nature dans sa puissance et sa majesté ; l'autre, de cette même nature révélant chez Ivonette toute sa naïveté et toute sa grâce.

Un soir, il y eut un grand effroi au presbytère, si paisible d'habitude. Un combat naval se livrait près des côtes, car on était

en guerre avec les Anglais. Cette escarmouche avait lieu la veille des Rogations, et le bruit sinistre de la canonnade avait désagréablement interrompu les joyeux préparatifs que l'on faisait pour être *bien beaux* à la procession. René s'était endormi le cœur gros : rien n'empêche un enfant de dormir. Le lendemain, la voix d'Ivonette l'éveille ; la mer et les échos étaient silencieux, le soleil brillait d'un vif éclat, la cloche de l'église appelait les fidèles. La procession sortit ; elle bénit dans les champs les moissons à venir ; ce devoir rempli, les trois recteurs de Butz, du Pouliguen et d'Escoublac se réunirent et convinrent ensemble qu'il fallait chercher si la mer n'avait pas délaissé sur le rivage des blessés à secourir ou des morts attendant une sépulture.

Quel changement ! Chasser de sa pensée les joyeux cantiques, l'approche du printemps, l'espoir de la récolte, pour se mettre en quête de cadavres ! Aussi René tremblait-il, ainsi qu'Ivonette, ainsi que le recteur, ainsi que tous les autres ; mais l'espoir de trouver un blessé à soigner les soutenait tous. Long-tems on ne vit rien, puis on découvrit un corps mort que les vagues avaient porté à terre, un second, un troisième, et encore, encore... mais pas un vivant... Enfin un faible gémissement se fait entendre, on ne sait d'abord d'où il vient : en prêtant l'oreille, on découvre que les plaintes sortent de l'une de ces grottes, comme il y en a tant sur cette côte. Les trois recteurs s'y précipitèrent, suivis des plus braves : ils y trouvèrent un jeune matelot blessé, que le Bryéron avait commencé à dépouiller de ses habits... Le Bryéron ! A ce nom, René sentit ses jambes se dérober sous lui. C'est que le Bryéron, c'était plus effrayant que le bruit du combat ! plus effrayant qu'un mort ! Le Bryéron, c'était un sorcier !

On accusait ce misérable berger de tous les malheurs qui arrivaient, soit aux hommes, soit aux troupeaux, et peu à peu, se voyant l'effroi et l'exécration de la contrée,

l'infortuné en était venu à se croire la puissance de faire le mal dont on l'accusait : il se croyait d'autant plus doué de facultés surhumaines, qu'il sentait en lui une force de volonté et une intelligence supérieures à celles de ses compatriotes.

Ce caractère du Bryéron est une belle et hardie conception ; elle donne au drame de la vigueur et de l'originalité, et répand sur l'ensemble de l'ouvrage un puissant intérêt.

Le cœur du recteur Eon battait peut-être bien un peu, quand il se vit en face de ce terrible personnage ; mais il trouva dans un devoir supérieur la force de reprocher au malfaiteur l'infâme action de dépouiller un blessé, sans doute pour le jeter ensuite à la mer. Une juste et vertueuse indignation échauffant l'éloquence du digne Eon, il eut l'honneur de forcer le Bryéron à abandonner sa proie et à prendre la fuite. Alors on fit le partage des morts : chaque procession en eut quatre, et celle d'Escoublac prit en sus le matelot blessé que l'on porta au presbytère.

L'introduction du pauvre Ives dans la famille sembla devoir être une bénédiction pour le recteur et les siens. D'abord ce furent les joies de sa convalescence, il est si doux de se dire : C'est à moi que cette créature doit la vie et la santé. Vinrent ensuite les récits du jeune matelot. Ives, élevé à l'hospice des orphelins et embarqué de bonne heure, avait déjà enduré bien des fatigues, couru bien des dangers ; il avait beaucoup à dire, et ce qu'il disait le faisait plaindre et aimer.

Le bon recteur, qui ne craignait rien tant que l'isolement dans lequel finissent les vieux prêtres, songea que Dieu lui envoyait un fils dans la personne de cet enfant abandonné. Ivonette adopta aussi Ives pour le compagnon de sa paisible existence ; mais elle en fit un peu plus qu'un frère. Ainsi le mariage des deux jeunes gens s'arrangea d'abord dans le cœur de la jeune fille, puis dans la tête

du vieillard. Ives y donna son consentement à son tour : plus tard il changea de sentiment, et ce fut pour le malheur de tous.

Si bon qu'il semble aux humains, le tems marche toujours ; à l'été succéda l'automne : les veillées commencèrent. Pour les utiliser, le recteur déclara que des lectures remplaceraient les entretiens sous le berceau de laurier. Ce fut *Robinson Crusôé* qui fut lu par Ives. Je ne puis vous citer ce chapitre en entier, et en supprimer un alinéa, une ligne, un mot, serait un sacrilège punissable ; tout ce que je puis vous dire, c'est que ce morceau est l'un des meilleurs que l'on ait encore écrit en français. Il faut le lire, pour le goûter comme sentiment, l'étudier comme style, et l'admirer comme poésie.

Cependant le malheur s'approchait sourdement du presbytère. En outre du recteur, d'Ives, de René, d'Ivonette et de sa tante, qui chaque soir se réunissaient autour du foyer, la famille comptait encore un membre ; c'était la mère du recteur, vieille femme de quatre-vingts ans, qui ne descendait plus, mais que chacun allait visiter plusieurs fois dans le jour. Le soir, pendant la veillée, on plaçait un bâton près de son lit, et le moindre coup frappé faisait accourir auprès d'elle le recteur Ives, ou bien Ivonette et René ; quelquefois tous ensemble. Un soir, la lecture était arrivée au moment où Robinson aperçoit l'empreinte d'un pied d'homme sur le sable de son île : Ives, qui respirait à peine, venait de poser son livre, le silence le plus absolu régnait dans la salle, quand on crut entendre au plancher un coup très-faible, puis un autre plus faible encore, puis un autre débile comme la voix d'un mourant.

« La vieille mère appelait, dit René ; nous montâmes tous à la suite du recteur, qui ne respirait plus d'effroi.

» Au moment où nous entrions dans la chambre de la bonne vieille, le bâton qu'elle tenait entre ses mains tomba, et le bruit qu'il fit en allant rouler sur le

» plancher retentit encore à mon oreille comme un dernier soupir, comme un adieu. En tout autre moment, cette constance eût paru bien indifférente ; mais alors, quelle douloureuse signification elle avait ! Ce n'était point par accident que ce bâton lui échappa des mains ; mais ses doigts raidis ne pouvaient plus rien retenir, et son bras pendait sur le bord du lit ; elle le souleva faiblement en le dirigeant vers son fils. Il comprit qu'elle l'appelait tout près d'elle : il obéit en cherchant à retenir ses larmes.

» Elle voulait se confesser. Son directeur habituel, le vicaire, était hors du pays cette nuit-là ; elle priaît Éon de l'entendre. Le fils prêta donc l'oreille aux épanchemens de conscience de sa mère. C'était une scène bien solennelle, et je la sentais vivement, sans cependant comprendre entièrement pourquoi elle était si imposante. Pendant que nous étions tous silencieusement agenouillés, et que la lueur de la lampe de nuit et de la lumière aux tremblans rellets du foyer, pour aller vaciller sur les images dévotes dont la chambre était tapissée, le murmure, le chuchotement de la mère et du fils me frappaient d'un mystérieux respect. Ce n'était pas seulement l'effet des paroles dites à voix basse, et dont on n'entend que le bruit sourd : il y avait ici la constance morale qui, à mon insu, s'empara de moi. Cette vieille mère tombant à genoux, elle l'eût fait si elle en avait eu la force, et s'humiliant devant son fils, était un exemple sublime de foi. Mais elle ne s'humiliait point, car elle n'avait rien à dire qui pût faire monter le rouge au front, ni à son fils ni à elle. Elle lui révélait sa vie pour avoir une bonne mort et pour le rassurer sur son avenir dans l'éternité. Quelle chaste et pure existence que celle qu'au lit de mort une mère a la confiance de dévoiler entièrement à son fils, et qu'un

» fils peut écouter jusqu'à la fin ! J'avais
» été saisi de ces hautes réflexions devant
» le tableau que je viens de peindre ; j'en
» avais été saisi confusément, comme au
» premier coup d'œil on l'est de toute
» chose belle. Cette beauté nous frappe
» vaguement, et nous croyons n'admirer
» que l'ensemble des traits, mais nous
» nous trompons, et nous découvrons avec
» le tems que nous admirions sans nous
» en rendre compte, l'âme dans les yeux,
» le cœur pur et souriant sur les lèvres,
» la beauté morale dans la beauté du corps.
» Ainsi, ce n'était pas seulement, comme
» mes imparfaites perceptions d'enfant me
» le faisaient croire, le silencieux murmure
» de la confession et le jeu de la lumière,
» sur les images représentant la vie et la
» mort d'un trappiste, qui avait pour moi
» tant de solennité : c'était plus, c'était
» ce que j'ai senti plus tard, ce que j'ai
» expliqué tout à l'heure.

» La vieille bonne mère poussa enfin
» un soupir : nous tressaillîmes tous,
» croyant que c'était le dernier. Non,
» c'est qu'elle était soulagée de ce qu'elle
» appelait ses péchés, et que son fils avait,
» en se signant, prononcé sur elle les pa-
» roles sacramentelles de l'absolution. Une
» fois entré fermement dans la croyance du
» catholique, on peut concevoir qu'il y
» avait un double et ineffable bonheur
» pour la mère à être absoute par son fils,
» pour le fils à absoudre sa mère : il la
» voyait déjà au séjour céleste, et, dans
» son inébranlable foi, il lui en ouvrait
» les portes.

» Il avait besoin, du reste, de sa con-
» viction profonde pour le soutenir dans
» cette terrible épreuve ; car la confession
» avait été un long adieu qu'il avait fallu
» entendre, et auquel il avait fallu répon-
» dre sans pleurer, pour ne pas ôter le
» courage à la mourante... Pauvre recteur !
» il n'avait pas encore eu, jusqu'à ses
» soixante ans, de larmes à verser, ou
» plutôt à retenir ; il n'en eut pas la force,
» et pour se cacher de sa mère, il se tour-

» nait souvent vers nous en pleurant. Il
» n'avait pourtant pas accompli ses péni-
» bles devoirs ; elle voulait aussi commu-
» nier par ses mains : il alla donc se re-
» vêtir de son étole et prendre la sainte
» custode où il tenait en réserve des hos-
» ties pour aller administrer les mourans
» dans la campagne, et, tous les prépa-
» ratifs achevés autour du lit, il se disposa
» à consommer le sacrifice. Heureux tems
» de foi, où j'osais à peine regarder le
» prêtre levant l'hostie, de peur d'avoir
» les yeux éblouis ou brûlés par trop de
» splendeur, qu'êtes-vous devenus ? vous
» n'êtes plus que dans mon souvenir ; mais
» vous y êtes du moins bien frais encore,
» aussi je me rappelle avec quel saint effroi
» je me cachais derrière Ivonette qui était
» inclinée pendant la communion : cepen-
» dant, protégé par elle, je me hasardai
» à lever les yeux : personne ne me re-
» gardait. Je frémis de mon audace et bais-
» sai bien vite la tête, mais j'avais eu le
» tems de voir une scène que j'ai souvent
» depuis admirée dans ma mémoire. Quel
» air de béatitude prit la figure de la mou-
» rante quand, sur sa langue desséchée,
» son fils posa d'une main tremblante ce
» qui n'était plus ni pain consacré ni hos-
» tie, mais pour l'un et pour l'autre, le
» corps de Dieu ! Quel bonheur pour lui !
» quel bonheur pour elle ! Alors il s'éta-
» blit entre eux une haute communication,
» une céleste parenté qui rayonnait de
» l'un à l'autre, et leurs visages étaient
» radieux.

» Elle avait communié, et le recteur se
» tourna encore vers nous pour essuyer
» ses yeux ; mais elle, elle ne pleurait
» pas, elle souriait au contraire. Nous ré-
» pandions tous des larmes pendant qu'elle
» était souriante et presque gaie. Nous
» savions qu'elle avait bien vécu ; mais elle
» sentait qu'elle mourait bien. »

Après la mort et les saintes et tristes fu-
nérailles de la mère du recteur, après ces
premières larmes versées par des yeux de
plus de soixante ans, commence l'action

du roman : roman plein de scènes dramatiques , de bons sentimens , d'idées élevées et de maximes pieuses : roman qui fait honneur à son auteur à la fois comme homme de bien et comme littérateur.

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

Littérature Étrangère.

Jonathan Swift naquit à Cashel, dans le comté de Tipperary en Irlande, en 1667; sa famille était ancienne, mais pauvre. A quatorze ans, sa mère l'envoya au collège de la Trinité, à Dublin. Après s'y être montré assez mauvais écolier, souvint puni par ses maîtres et rossé par ses camarades, il passa à l'université de cette ville, où il fit un meilleur emploi de son tems. Lorsqu'il sortit de l'université, sa mère lui conseilla de passer en Angleterre, et de recourir à la protection de sir William Temple, dont elle était parente. Sir William accueillit parfaitement le jeune Irlandais; et ce fut en copiant les mémoires de ce grand homme d'état, que le jeune Swift conçut ses premières idées politiques. Le roi Guillaume, qui le prenait pour le compagnon de ses promenades, lui offrit une compagnie de cavalerie qu'il refusa, en disant qu'il se sentait plus de goût pour l'état ecclésiastique; il entra en effet dans les ordres. Son protecteur étant mort et le roi ayant oublié Swift, il retourna en Irlande, et parvint à s'y faire nommer doyen de Saint-Patrick. Swift semblait être un composé de tous les extrêmes. Il mettait une sorte de modestie à ne jamais parler plus d'une minute de suite; mais il s'emportait si quelqu'un l'interrompait par une seule observation ou par un éternuement. Grand amateur

de pointes et de jeux de mots, il ne s'en permettait jamais qui blessassent la décence ou la religion; mais, la plume à la main, il ne connaissait pas de bornes. Personne ne se montra plus sensible que lui aux prévenances des grands; et on le vit mille fois rechercher la société des gens de la dernière classe du peuple. Swift a écrit vingt volumes qui trouvent peu de lecteurs en Angleterre; on ne connaît, même en France, que *Gulliver*, livre chéri des enfans: ils y trouvent des contes qui peuvent les amuser; mais les esprits graves et judicieux ne démêlent que trop facilement, à travers toutes ces folies, l'intention préméditée de jeter le ridicule sur toutes les institutions qui servent de base à la société humaine. Swift, goutteux, sourd, éprouvant des attaques répétées d'apoplexie; dans les neuf dernières années de sa vie, ne menait plus qu'une existence purement animale. La mort le délivra de tous ses maux en 1745. Le docteur Swift jouissait de plus de trente mille livres de rente; sa manière de vivre, simple, modeste et frugale, lui laissait beaucoup de superflu. Sensible à la misère des pauvres, il imagina de faire un fonds, et d'établir pour leur soulagement une banque où, sans caution, sans gages, sans sûretés, sans intérêts quelconques, on prêtait à tout homme ou femme du bas peuple, ayant quelque métier ou quelques talens, jusqu'à la concurrence de dix livres sterling, c'est-à-dire plus de deux cents francs. Le tems de la restitution du prêt était fixé et toujours proportionné à la situation de l'emprunteur. Par là, il faisait vivre des milliers de personnes, animait l'industrie, encourageait les talens, détruisait la fainéantise, et jamais on ne lui manquait de parole. Au jour marqué, les sommes prêtées rentraient dans la banque pour circuler en d'autres mains.

FRAGMENT ANGLAIS:

GULLIVER'S TRAVELS.

A VOYAGE TO BROBDINGNAG.

CHAPTER VI.

The king, who delighted in music, had frequent concerts at court, to which I was sometimes carried, and set in my box on a table to hear them; but the noise was so great that y could hardly distinguish the tunes. I am confident that all the drums and trumpets of a royal army, beating and sounding together just at your ears, could not equal it my practice was to have my box removed from the place where the performers sat, as far as I could, then to shut the doors and windows of it and draw the window curtains; after which I found their music not desagrecable.

I had learned in my youth to play a little upon the spinet. Glumdalclitch Kept one in her chamber, and a master attended twice a-week to teach her: I called it a spinet, because it somewhat resembled that instrument, and was played upon in the same manner. A fancy came into my head, that I would entertain the king and queen with an English tune upon this instrument. But this appeared extremely difficult; for the spinet was near sixty feet long, each key being almost a foot wide, so that with my arms extended I could not reach to above five Keys, and to press them down required a good smart stroke with my fist, which would be too great a labour; and to no purpose. The method I contrived was this: I prepared two round sticks about the bigness of common cudgels; they were thicker at one end than the other, and I covered the thicker ends with pieces of a mouse's skin, that by rapping of them I might neither damage the tops of the keys nor interrupt the sound. Before the spinet, a bench was placed, about four feet below the keys, and I was put upon the bench. I ran sideling upon it, that way and this, as fast as I could, banging the proper keys with my two sticks, and made a shift to play a jig, to the great satisfaction of both their majesties; but it was the most violent exercise I ever underwent; and yet I could not strike above sixteen keys, nor consequently play the bass and treble together, as other artists do; which was a great disadvantage to my performance.

VOYAGES DE GULLIVER.

VOYAGE A BROBDINGNAG.

CHAPITRE VI.

Le roi, qui aimait beaucoup la musique, avait souvent des concerts à sa cour, auxquels j'étais quelquefois porté dans ma boîte et placé sur une table pour entendre. Mais le bruit était si grand, que je pouvais à peine distinguer les accords. Je puis assurer que tous les tambours et trompettes d'une armée royale, battant et sonnait à la fois tout près de votre oreille, n'auraient pu l'égalier. Ma coutume était de faire emporter ma boîte aussi loin que possible de l'endroit où étaient réunis les exécutans: alors je fermait les portes et les fenêtres de ma boîte, je tirais les rideaux des fenêtres, après quoi je ne trouvais pas leur musique désagréable.

J'avais appris dans ma jeunesse à jouer un peu du piano. Glumdalclitch en avait un dans sa chambre, et un maître venait deux fois la semaine lui donner des leçons. J'appelle cela un piano, parce que cela y ressemblait, et était joué de la même manière. La fantaisie me vint en tête de régaler le roi et la reine d'un air anglais sur cet instrument, mais cela paraissait extrêmement difficile, car le piano avait près de soixante pieds de long, les touches étaient presque d'un pied de large; de sorte qu'avec mes bras étendus, je ne pouvais atteindre plus de cinq touches, et pour rendre un son, il me fallait frapper de forts coups de poing, ce qui était un trop grand travail sans aucun résultat. Voici le moyen dont je m'avisai: je préparai deux bâtons ronds à peu près de la grosseur d'un *tricot* (1) ordinaire; ils étaient plus épais d'un bout que de l'autre. Je couvris les bouts les plus épais avec des morceaux de peau de souris, afin qu'en frappant, je ne pusse ni endommager le dessus des touches, ni interrompre le son. Devant le piano fut placé un banc, à peu près à quatre pieds au-dessous du clavier, et on me posa sur ce banc. Alors je me mis à courir dessus, de ci, de là, à droite, à gauche, aussi vite que je le pouvais, frappant les notes avec mes deux bâtons, et j'exécutai un tour d'adresse en jouant une gigue, à la grande satisfaction de leurs majestés. Mais ce fut le plus violent exercice que j'aie jamais fait; et encore, je ne pouvais frapper seize touches, ni par conséquent jouer ensemble la basse et le dessus, comme font les autres artistes, ce qui était très-défavorable à mon exécution.

(1) Bâton garni d'une garde d'osier avec lequel les gens du peuple s'exercent quelquefois en Angleterre.

M^{lle} E. K.

Éducation.

HISTOIRE

DE

TROIS PROVERBES.

(SUITE ET FIN.)

Je suis bien convaincu, mesdemoiselles, que tout le mois vous avez pensé à la malheureuse position où nous avons laissé Zehra ; le cœur d'une jeune fille est tout de pitié et de commisération ; et puis quand le matin , à l'heure du lever, vous passiez avec une complaisante lenteur l'ivoire dans votre longue chevelure ; quand à midi , les soyeuses boucles renfermées depuis la veille, et délivrées par vos doigts délicats et blancs , allaient dessiner de gracieux anneaux sur vos tempes ; quand le soir, enfin, vous enlaciez cette profusion de cheveux qui tombe sur vos épaules en tresses élégantes et en nattes pour se mêler comme une couronne sur votre front aux fleurs du bal, je le parie, vous pensiez à votre pauvre Zehra, vous la plaigniez de toute votre ame ; car vous disiez : « Que je serais malheureuse d'être la tête rasée comme elle ! » — Consolez-vous : l'histoire des deux premiers proverbes a été triste, mais voici venir le dernier qui vous amènera le sourire de la reconnaissance sur les lèvres et la joie au cœur, comme l'aumône que vous faites l'hiver au pauvre sans feu, ou l'eau que vous donnez l'été à la fleur qui a soif. »

Zehra avait donc vu avec une douloureuse résignation sa chevelure tomber entre les mains de cette vieille mendiante, puis échangée contre quelques pièces d'argent, et ces pièces d'argent dépen-

sées en ignobles gourmandises. « Oh ! se disait alors la pauvre fille au fond de l'ame, oh ! mes beaux cheveux que ma mère aimait tant, et que je n'aurais de bon cœur sacrifiés qu'à elle, ma parure, mon voile que ma main seule avait encore touché, qu'êtes-vous devenu ? — La mendiante ne faisait guère d'attention à ses soupirs et à sa tristesse ; et quelques jours après, se voyant à sa dernière pièce d'argent : — Demain, Zehra, nous recommencerons à parcourir la ville : si tu veux que je te nourrisse, il faut bien m'aider !

— Oh ! mendier encore ! mendier pour cette infâme ! Zehra ne put supporter cette pensée ; elle préférerait la mort à une vie pareille pour toujours ; ayant donc confiance en Dieu et en sa providence. — Et le proverbe prouve qu'elle avait raison. — Du reste, ne sachant trop ce qu'elle faisait et où elle allait, elle sortit à la nuit close de la maison où elle avait passé de si mauvais jours : elle se dit qu'elle allait quitter la ville où elle ne pouvait que tomber dans des mains pareilles à celles qu'elle fuyait, pour retourner dans les Alpuxarras, y rentrer dans la société des Maures fugitifs, et qui sait ? les suivre dans l'exil sur les côtes d'Afrique ; mais elle voulut encore une fois voir d'un regard tendre, du regard qui dit adieu, la ville qui l'avait vue naître. Elle parcourut donc aux clartés admirables d'une lune de ce pays le quartier de l'Alhambra dont le palais de marbre rouge était beau sous la blanche lumière qui l'éclairait. Elle y resta à écouter, et pour le retenir dans l'exil comme un doux souvenir, le murmure de l'eau de la fontaine des Lions qui arrose toute la ville. Elle passa dans le quartier de Grenade, près de la haute mosquée, elle y pria longtemps, puis tomba à genoux devant sa maison natale : elle voulut voir aussi l'Albaïcín, avec sa cassaba, dont le dernier roi maure sortit en larmes.

Elle sortit en larmes aussi, Zehra, et se trouva bientôt dans la campagne. La nuit

était délicieuse; les fleurs des orangers et des citronniers y versaient une suave odeur. Les Maures avaient bien raison quand ils nommaient la plaine de Grenade un des paradis de ce monde. Zehra, accablée de fatigue, put s'y endormir sous un arbre, et y goûter le sommeil sans aucun danger jusqu'au point du jour. Nul vent froid n'avait passé sur sa tête dépoignée : on eût dit que le Dieu qui garde la fleur dans son calice et l'enfant dans son berceau, avait attiédi pour Zehra l'air toujours frais de la nuit. — Attendez, et vous verrez que le proverbe est vrai.

Zehra ouvrait donc les yeux au lever du soleil : elle avait oublié, dans un profond sommeil, qu'elle avait fui le galeas où elle vivait si misérablement. Elle fut bien surprise quand elle se vit dans cette resplendissante chambre à coucher : elle ne savait où elle était d'abord ; puis elle sentit les fleurs, elle entendit les oiseaux, les fontaines, elle vit d'un côté Grenade, elle écouta le murmure de son réveil ; de l'autre côté, elle aperçut les Alpuxarras à l'horizon : — Mieux vaut mourir dans ce beau lieu. — Et elle disait cela en souriant, parce qu'elle n'y croyait pas et comptait sur la Providence. Elle était pourtant si exténuée qu'elle ne pouvait plus se lever ; elle était épuisée par la faim ; et quand elle essaya de se mettre droit pour aller prendre quelques feuilles à l'arbre voisin, elle retomba et se prit à verser quelques pleurs.

Une dame de la ville passait en ce moment non loin de là, suivie d'un nombreux domestique : elle entrevit à travers les arbres la pauvre Zehra ; approcha d'elle, l'interrogea, et lui voyant l'air si souffrant, si délabré dans sa beauté, elle la crut et en eut compassion. La dame borna alors sa promenade là où une bonne action se trouvait à faire, et ramena Zehra à Grenade avec elle.

Cette femme charitable était veuve, riche, et dans peu de mois devait aller à Manille, où son fils était gouverneur. Des

affaires l'appelaient impérieusement dans ce pays où elle avait des propriétés immenses ; mais une fois ses affaires terminées, elle devait revenir à Grenade avec ce fils bien-aimé. On pense bien quels préparatifs demandait un voyage de si long cours, et dona Isabel trouva dans Zehra une aide intelligente. De sa protégée, elle en fit bientôt sa pupille et son amie, et Zehra s'en rendait bien digne : elle était bonne, affectueuse, aimante avec sa protectrice ; elle retrouvait en elle un peu de sa mère ; et au bout de deux mois elle était si heureuse, qu'un petit bal s'étant donné, Zehra y fut invitée, et elle sentit vivement le malheur d'être sans cheveux : tous les autres soucis avaient donc disparu.

Un an, deux ans, elle allait donc être tout-à-fait heureuse, car sa chevelure revenait déjà, et dans sa superstition de jeune fille, car vous êtes superstitieuses ; mesdemoiselles, elle se persuadait que ses cheveux nouveaux étaient pour elle une nouvelle vie, et qu'elle croissait en biens à mesure que sa chevelure croissait. Il y a des jeunes filles qui jugent de leur avenir au moyen des lettres que forme la pelure d'un fruit jetée derrière elles : j'en connais qui se mettent sous un bandeau autour du front, dans la nuit qui suit le jour des Rois, trois feuilles de laurier-rose, sur chacune desquelles est écrit le nom d'un des mages Gaspar, Melchior, Balthazar, et elles espèrent bien voir en rêve le mari qu'elles auront. Zehra, je vous l'ai déjà dit, n'avait d'autre superstition que sa chevelure.

Dona Isabel n'eut pas besoin de lui demander s'il lui convenait de l'accompagner à Manille, Zehra était de la maison à présent, et dona Isabel l'aimait comme sa fille ; elle avait autrefois étudié beaucoup, et ses malheurs seuls interrompirent son instruction, mais elle l'avait reprise avec plus d'amour que jamais dans sa nouvelle position, et était devenue en trois mois une femme très-distinguée.

Dona Isabel partit donc sur un vaisseau frété pour aller à Malaga, avec Zehra et ses domestiques, et la traversée fut très-heureuse jusqu'aux environs du cap de Bonne - Espérance. Là, dona Isabel fut saisie d'une maladie grave qui la força à descendre à terre, et Zehra ne quitta plus ni nuit ni jour le chevet de sa protectrice; mais quels que fussent ses soins, elle allait toujours languissant et dépérissant; la pauvre orpheline tombait alors à genoux, demandant la vie de dona Isabel, et offrant en sacrifice sa chevelure qui était déjà soyeuse et longue de quelques doigts. En effet, quel sacrifice pouvait-elle faire qui ne fût dû à celle qui l'avait sauvée? Son anxiété pour cette seconde mère était de la reconnaissance; et puis il pouvait bien s'y mêler de l'inquiétude sur son nouvel avenir, en cas d'une issue fatale: que deviendrait-elle alors, la pauvre Zehra? Allait-elle redevenir orpheline, abandonnée, pillée par tout le monde? A coup sûr elle disait ces angoisses incessantes à Dieu et à elle-même, quand elle priait de longues heures près du lit. Il était affreux, en effet, de penser que la pauvre fille pouvait se trouver sans appui, délaissée encore cette fois sur une terre étrangère où ne plus pouvoir même entendre dans sa misère un mot de son pays.

Elle pria le ciel avec tant de ferveur qu'elle en fit descendre sur dona Isabel une bénigne influence; et un soir que, la tête et les deux bras appuyés sur le lit, elle murmurait: « Mon Dieu! permettez-vous qu'une mère meure en allant retrouver son enfant? » Elle sentit sur sa tête une main qui passait doucement. « J'espère, » dit la mourante; et dès lors ses yeux se ranimèrent, sa voix redevint vivante, et ses joues parurent de jour en jour moins creuses. Zehra observant ce merveilleux retour à la santé, acquit la sublime croyance qu'ils étaient dus aux prières chrétiennes qu'elle récitait, et dès lors elle fut chrétienne, de la religion qui

la sauvait en sauvant sa bienfaitrice. La Providence la secourut encore ici. Dona Isabel revint tout-à-fait à la santé, et le jour où elle se sentit entièrement remise, elle tomba à genoux, remonta sur son navire en disant: « Je reverrai donc mon fils! »

Alors elle ne parla plus que de ce cher enfant qu'elle avait failli ne plus embrasser. Elle en entretenait du matin au soir Zehra; c'était le plus beau, le plus excellent, le meilleur des hommes! il lui arrivait souvent, dans ses effusions de joie, de le comparer pour la bonté, pour la tendresse, à sa petite Zehra, et elle, elle se prenait quelquefois à aimer le fils de sa protectrice, à concevoir une espérance de bonheur domestique pour l'avenir et à ne se plus croire orpheline.

Enfin le navire approchait de Manille; il venait d'entrer dans la mer parfumée de la Sonde, et il était délicieux ce voyage, entre des terres boisées de cannelliers et d'arbres à muscadés, dans des détroits bordés d'îles vertes: on eût dit des chemins de campagne bordés de haies vives. A tout instant, dona Isabel et Zehra étaient ravies de voir, du fond de ces épais ombrages, s'élançer vers le bâtiment des bateaux malais chargés d'oranges et de cocos, et conduits par des jeunes filles au teint doré, aux dents blanches, aux yeux noirs, et Zehra admirait en soupirant leur épaisse chevelure relevée en un seul nœud sur le sommet de la tête.

Ses cheveux croissaient pourtant, et elle pouvait à présent les étendre en bandeaux assez épais sur son front. Elle s'en assura devant son miroir un matin que dona Isabel venait de lui dire: « Vois-tu, Zehra, voilà Manille devant nous; dans peu d'heures nous allons voir mon fils. » Zehra fut bien contente de trouver sa chevelure un peu revenue.

Dona Isabel avait été imprudente en se promettant de voir au bout de quelques heures son fils, parce qu'elle était devant la ville où il commandait: la tempête n'éclate-t-elle pas souvent au port? La

tempête, cette fois, fut compatissante, et dona Isabel débarqua dans les bras de son fils. Il serait long et froid de chercher à dire ici quelle joie éprouva le fils en revoyant sa mère : vous pouvez concevoir cette joie, mesdemoiselles ; je vous prie de vous rappeler votre émotion quand, après une absence, vous embrassez votre mère : je ne sais que cette manière de peindre de tels sentimens. Quand Hernando, c'était le fils, se fut long-tems livré à son bonheur en parlant à dona Isabel du pays natal, il regarda Zehra et demanda qui était cette belle jeune fille ; elle le trouva beau aussi, animé comme il l'était par le plaisir de retrouver sa mère. Dona Isabel répondit à Hernando en lui apprenant le bien qu'elle avait fait à Zehra, et Hernando s'attacha à elle en se joignant de cœur aux bienfaits de sa mère.

C'était un homme de trente ans environ, noble, distingué, plein de talens. Il eût certainement trouvé d'opulens partis parmi les créoles de Manille, mais il avait juré de n'être l'époux que d'une compatriote, et quand il disait cela devant Zehra, elle approuvait de toute son ame cet amour de la patrie. Elle s'occupait de parure alors ; elle devenait coquette, et quel plaisir elle aurait eu à se coiffer en fleurs comme les habitantes du pays ! Si ses tresses eussent été assez longues, elle en eût fait une couronne où elle eût entrelacé la campanule de la fleur champake, dont le jaune foncé se fût si bien harmonié avec ses cheveux noirs et les corolles blanches du melour, le jasmin de ces pays. Hernando aimait les coiffures de fleurs, elle le savait, et avait obtenu d'une des jeunes filles de la ville une essence exquise qui rendait la chevelure abondante et douce comme la soie, et chaque soir elle en faisait usage après avoir prié pour sa mère.

Enfin, Hernando pouvait revenir dans sa patrie : ses affaires étaient terminées, et dona Isabel, lui et Zehra, mirent à la voile par un beau tems sur ce même navire qui devait les ramener à Malaga. Rien ne

lie autant qu'un long voyage, autant qu'un long voyage en mer surtout : on est réuni dans un espace si étroit et si fragile, sur une scène bien plus vaste et bien plus fidèle encore que la terre ! On y a besoin de plus d'amitié et de mutuel appui ; on y devient bien plus vite société et famille : là, les beaux points de vue à admirer sont pour tous, comme pour tous sont les périls, et frémir ensemble d'admiration ou de terreur, cela forme en peu de jours des amitiés profondes et durables pour la vie. Hernando eut donc bientôt gagné la confiance de Zehra, qui aimait de jour en jour davantage à l'écouter raconter ses aventures de mer, et les étranges histoires des hommes sauvages qui habitent les parties intérieures des îles de la Sonde : avait-il été en danger, elle y était avec lui. Elle s'intéressait à tout ce qui le touchait ; lui, de son côté, il prêtait l'oreille avec une tendre compassion au récit de ses infortunes, et quand elle venait au détail de tous les bienfaits dont l'avait comblé dona Isabel, il regardait sa mère, il la remerciait comme d'une nouvelle marque de tendresse ; il se montrait heureux de savoir que Zehra était chrétienne.

Dona Isabel voyait avec joie cette intimité toujours croissante qui unissait son fils et Zehra ; elle avait toujours craint de sortir de ce monde avant de voir son fils associé à une épouse selon son cœur, et Zehra lui semblait être cette femme parfaite. Hernando et Zehra avaient l'un et l'autre en secret la même pensée, la même espérance.

On conçoit alors que la traversée fut enchantée, car c'est notre joie intérieure qui fait tout riant et joyeux autour de nous. Pour Hernando et Zehra, les îles de la Sonde avaient été plus parfumées, les vagues phosphorescentes des mers plus radieuses, les lunes des nuits plus splendides, la croix du sud plus scintillante. Que le pic de Ténériffe leur avait apparu beau, un matin, dans les pompes du soleil levant ! Que les ombreuses Canaries leur

avaient semblé dignes de leur antique nom de Fortunées! Le ciel avait été constamment beau et le vent caressant jusqu'à l'heure où ils aperçurent dans le lointain le pays, les côtes de l'Andalousie, les rochers de Gibraltar. Ils s'écriaient terre! quand un vent s'éleva, fraîchit, fraîchit toujours, devint une bourrasque, une tempête, un ouragan! La pauvre Zehra retombait-elle dans l'abîme? La tempête était affreuse, et je ne vous dirai point qu'elle était affreuse par son ciel de poix, des vagues s'entr'ouvrant comme les gueules écumanantes de monstres géans, des éclairs se croisant dans les nuées comme des lances dans la poussière des batailles; ces images sont du domaine du peintre qui a une palette et des pinceaux: cette tempête était affreuse par la situation morale de ceux qui courbaient le front sous sa voix fatale.

« Mes enfans! s'écriait Isabel, en les pressant sur son cœur; et elle joignait entre ses mains les mains de Hernando et de Zehra.

— Mon amie!... ma fiancée!... disait avec désespoir Hernando en baisant la main de Zehra.

— Adieu! disait la pauvre fille. »

Le bâtiment venait d'échouer; l'eau y entraît à gros bouillons par deux ou trois profondes ouvertures, et pas une voile, pas une barque dans le lointain!..

« Adieu! adieu! » répétaient Isabel et Hernando.

« Dieu soit béni! cria Zehra avec une voix d'une émotion ineffable, en agitant son mouchoir; on vient, on vient, et le tems se calme. »

Elle avait raison; le vent s'apaisait, une chaloupe approchait à force de rames, et elle amena à terre sains et saufs les naufragés.

Arrivés à Grenade, les deux jeunes gens, fiancés durant cette longue traversée, et unis devant Dieu pendant la tempête, furent enfin joints pour jamais devant l'autel. C'est dans l'ancienne mosquée

qui s'était, comme Zehra, convertie, que le mariage eut lieu. Amina ayant été convaincue de son infâme abus de confiance, la maison natale fut rendue à Zehra, et elle y rentra pour célébrer son mariage avec Hernando. Pendant les fêtes on vint lui dire qu'une vieille femme mourait de faim à sa porte: elle lui donna asile pour la fin de ses jours: c'était la mendiante qui l'avait si long-tems fait souffrir.

Et un soir, Zehra, assise entre Hernando et sa mère, trouvait une exquise jouissance à se rappeler dans son bonheur combien Dieu, après l'avoir éprouvée, avait été miséricordieux! C'était une admirable providence que la sienne, qui l'avait déposée, pauvre et dépouillée de tout, même de sa chevelure, entre les mains bienfaitantes de dona Isabel: c'était sa providence qui avait rendu à la vie sa bienfaitrice, c'était sa providence encore qui avait calmé la tempête sur sa tête...

A brebis tondue Dieu mesure le vent,
dit en souriant dona Isabel, et elle embrassa ses deux enfans.

ERNEST FOUINET.

Le Matelot.

NOUVELLE.

Une brume épaisse étendue sur l'Océan laissait à peine apercevoir une barque de pêcheur mise à l'ancre au fond d'une baie, non loin d'une de ces petites villes qui bordent les côtes de la Basse-Bretagne. Seul sur la grève dès le grand matin, un vieux marin, son bonnet brun enfoncé jusqu'aux yeux, les bras croisés et les genoux un peu ployés, se promenait d'un air impatient, mais toujours dans un espace à peu près égal à la longueur

du pont d'un navire. De tems à autre, il s'arrêtait brusquement et fixait ses regards sur le ciel en fronçant ses gros sourcils et retournant sans cesse du bout de sa langue une énorme chique, qui lui mettait la joue gauche en fluxion permanente. Tout-à-coup, regardant sa chaloupe avec attention, il se prit à dire d'une voix rauque et sourde :

« Pauvre Louise-Marie! tu vas donc rester là toute la journée et toute la nuit, peut-être, à t'ensaser, à te faire lécher par les capres comme une vieille patache de douane; ça va joliment t'embêter, hein?... et moi aussi, va; mais *quitte-moi faire*, demain à la pointe de la marée, si le tems devient morable (1), nous filerons quelques nœuds, ne t'inquiète pas... »

C'était un vieux matelot dans toute l'acceptation de ce mot, que le père Simon, surnommé *Terre-Neuve* à cause de ses nombreux voyages à cette île pour la pêche de la morue. Il avait parcouru toutes les latitudes du globe, depuis les ports de la Chine jusqu'à la baie d'Hudson; aussi passait-il pour le plus intrépide marin de toute la côte, la mer était devenue son élément, et il éprouvait un vrai chagrin chaque fois qu'un tems contraire lui faisait perdre sa marée, ce qui avait lieu ce jour-là.

Simon *Terre-Neuve* continua de se promener et d'examiner le ciel brumeux jus qu'au moment où son estomac lui fit sentir que l'heure accoutumée du déjeuner était passée; alors, jetant un dernier regard sur sa barque bien-aimée, il prit le chemin de la cabane où il savait être impatientement attendu par sa famille.

Depuis une heure au moins la table était dressée. Dès que les deux filles de Simon l'aperçurent au loin, elles servirent promptement la soupe et les coquillages dont le déjeuner devait se composer, pour courir à la rencontre de leur père qui leur

rendit leur baiser avec une tendresse profonde, mais dont il était difficile de saisir l'expression sur ses traits basanés, durcis par l'air salin de la mer et le soleil des tropiques. Il secoua fortement la main à son fils et à un jeune matelot qui, à son approche, avait quitté sa pipe, et, debout, le regard attaché sur Simon *Terre-Neuve*, semblait en attendre des ordres.

« Rien à faire pour aujourd'hui, mon garçon, le tems est noir et gras comme la chemise d'un coq (1), » dit le pêcheur, répondant ainsi à l'interrogation muette de Christophe qui, tout à la fois, son second, son timonnier et son matelot, composait avec lui l'équipage de la bienheureuse chaloupe la *Louise-Marie*. Toute la famille se mit à table; et Simon, près de sa femme et de ses enfans, oublia bientôt la contrariété que lui faisait éprouver le mauvais tems; il sortit ensuite avec Christophe, afin de préparer les filets pour le lendemain.

Pauvre orphelin, Christophe, dès l'âge de onze ans, recueilli et formé par Simon au rude état de marin, l'avait suivi dans ses longs voyages et notamment dans ceux de l'île de *Terre-Neuve*, où loin de leur belle patrie, et alors même que toute parée de fleurs elle resplendit des feux du soleil, nos marins, exposés aux rigueurs d'un froid excessif, stationnent pendant trois longs mois en vue de cette triste colonie de Saint-Pierre de Miquelon, où des arbres rabougris se montrent çà et là comme simulacres de végétation entre les pointes noires et ardues des rochers dont la côte est hérissée. Pourtant, cette nature sauvage s'anime momentanément par le mouvement des navires qui viennent jeter l'ancre sur le large banc de sable que recouvre la mer, refuge impuissant de l'innocent poisson dont l'homme sait tirer un si riche produit.

Quand était venu le moment de la pêche de la morue, et que chaque matelot,

(1) Conrenable.

(1) Cuisinier d'un navire.

obéissant au signal de son capitaine, tendait sa ligne et en surveillait les mouvements, Christophe plaçait la sienne tout près de celle de Simon, et s'il s'apercevait que les mains du vieillard devenaient tremblantes et que ses nerfs se raidissaient sous un air que rendait encore plus âpre, plus glacé, la soudaine approche d'une hanquise (1), il se dépouillait de sa capote et l'ajoutait à celle qui couvrait déjà les larges mais maigres épaules de Simon, puis il le surçait à boire la portion d'eau-de-vie dont il s'était privé, prévoyant qu'elle pourrait servir à ranimer les forces du vieux matelot. Ces soins, ces sacrifices, qui paraissent bien légers dans le cours ordinaire de la vie, devenaient inappréciables dans la situation où se trouvaient nos deux marins; c'était en quelque sorte aux dépens de sa vie que Christophe soutenait ainsi celle de Simon. Celui-ci le savait, aussi aimait-il son fils adoptif presque à l'égal de ses autres enfants.

Lorsqu'à force de soins et d'économie, Simon put acheter sur les côtes de la Bretagne une maison et une barque pour faire à son propre compte la pêche et le commerce, Christophe renonça sans hésiter à des voyages qui pouvaient lui procurer aussi plus tard une petite fortune, et resta auprès de celui qui lui avait tenu lieu de père; car il savait combien sa force, son courage, son habileté, pouvaient lui être utiles. Puis, disons tout : Germaine, la fille aînée du vieux patron, touchait à sa dix-septième année; et elle était bien jolie, cette Germaine, à la taille élancée, au teint légèrement bruni, mais animé par les fraîches couleurs de la santé, aux grands yeux d'un bleu velouté, qui brillaient d'intelligence et souvent exprimaient une tendre mélancolie.... Avec cela elle était si active, si bonne, oh oui, bien bonne! personne ne le sentait mieux que Christophe; n'avait-elle pas pour lui de douces prévenances,

des soins de sœur? Maintenant que pour laisser reposer sa mère elle la remplaçait dans les détails du ménage, Christophe, à l'heure des repas, trouvait toujours sur son assiette le morceau qu'il préférait, sans que jamais pourtant il eût dit son goût; jamais non plus garçon des environs ne porta du linge plus blanc et mieux entretenu, car tout cela passait par les mains laborieuses de Germaine.

Simon, et Catherine sa femme, s'aperçurent les premiers de l'attachement qu'avaient l'un pour l'autre Christophe et Germaine, et résolurent de les unir sitôt qu'on aurait pu réaliser une petite somme nécessaire à l'établissement du jeune ménage. Tout était d'accord et allait au mieux, quand arriva Antoine Simon, le fils du pêcheur. Sa profession de militaire le retenait depuis plusieurs années éloigné de sa famille à laquelle il était devenu presque étranger. Un congé de semestre l'amenaient chez son père avec le grade de brigadier de chasseurs à cheval. Beau, et paré de son uniforme, Antoine avait les manières aisées que l'on acquiert au service, et prit avec ses parens un air de supériorité qui dut éloigner la confiance : on ne lui parla donc point du mariage projeté. La timide Germaine se sentait mal à l'aise près de son frère, surtout depuis qu'elle avait surpris les regards de dédain qu'il jetait sur Christophe, dont le costume simple, et souvent mouillé par les flots, ne brillait pas près de l'uniforme éclatant du soldat.

Je ne sais quelle morgue attachée à l'esprit de corps sème presque toujours la division entre les marins et les militaires; cette fâcheuse disposition à la discorde se fit sentir jusque sous le toit de Simon : son fils et le jeune matelot avaient de fréquentes altercations dans lesquelles le tort était presque toujours du côté du premier; et pourtant Christophe édaît chaque fois, car Germaine lui répétait avec une douce insistance : « Vous le voyez, Christophe, mon frère a une mauvaise tête; oh! je vous en prie, soyez plus raisonnable que lui. »

(1) Banc de glace flottant.

Aussitôt, la colère, l'indignation, allumées au cœur du jeune homme par les injurieuses paroles d'Antoine, s'éteignaient comme par un pouvoir magique, ou se concentraient au-dedans de lui-même. Mais cette modération ne servit qu'à exciter davantage les sarcasmes du brigadier, qui le crut privé de capacité et d'énergie.

« Mon père, dit-il un jour qu'il se trouvait seul avec Simon, où diable avez-vous été pêcher votre marsouin de Christophe? Il est toujours sérieux comme un factionnaire au port d'arme; s'il parle, c'est tout seul, en traçant sur un mur des étoiles, des lunes, des moitiés de lune, des quartiers de lune, et des picotins de chiffres qu'un quartier-maître ne débrouillerait pas. Je suis sûr que ça ne sait pas par quel bout on bride un cheval; pourtant il faut avouer que c'est un lapin solide, et, s'il était confié aux soins du régiment pendant quelque tems, il y aurait peut-être moyen d'en faire quelque chose de propre. D'abord, le service avant tout: il apprendrait à signer avec la pointe d'un sabre la feuille de route d'un Prussien ou d'un Russe pour l'autre monde; ensuite, il apprendrait à boire, à fumer, à jouer à la drogue avec les camarades quand la monnaie est absente; enfin, il saurait plumer proprement la poule du pékin, en chantant la gaudriole quand on est en campagne; et mille bombes! on est présentable partout après cela. »

« Mon fils, répondit Terre-Neuve en souriant à demi, depuis quinze ans que tu es dans la cavalerie, courant de tribord à babord, tu as dû apprendre beaucoup de belles choses, et sans doute tu sais parfaitement gréer un cheval et le faire virer de bord; mais vois-tu, tu n'entends rien à notre métier, et tu ne peux juger un marin: ainsi ne me parle pas comme tu le fais de mon matelot, car cela me chagrine. Christophe est un excellent marin, fort, actif, intelligent, qui, je le prédis, arrivera un jour au commandement; tout vieux loup de mer que je suis, je ne dédaigne pas ses conseils dans

le danger. Aussi, quand je me suis aperçu qu'il louvoyait autour de notre petite Germaine, au lieu de lui faire prendre du lof (1), je l'ai laissé arriver: j'ai eu tort de ne pas te conter tout cela d'abord, mon garçon, mais je te le dis maintenant, parce que je veux que tu aimes celui qui deviendra ton frère. La chose s'est arrangée un soir que nous étions tous autour du foyer, après être rentrés de la pêche par un tems à faire prendre feu à la mer. Allons, en-fans, avais-je dit en arrivant, du vin chaud, ce soir, et de la joie! car, grâce à mon matelot, nous voilà revenus sans avaries et avec une fameuse pêche encore! J'avoue que pendant la journée je ne comptais guère vous revoir ce soir, et que j'ai pensé plus d'une fois que le pauvre Terre-Neuve allait filer son dernier nœud... c'est que le grain est venu tout-à-coup. Tandis que nos filets étaient encore à l'eau, le vent s'est mis à souffler à déralinguer la peau du diable, et il a fallu toute l'adresse, tout le sang-froid de mon brave Christophe pour nous tirer de là, malgré les éclairs, la pluie, les lames et tout le tremblement qui tombait à bord.

« Pendant que je racontais ainsi nos dangers, et combien Christophe avait montré de courage, ta pauvre mère et ta sœur cadette lui sautaient au cou et l'embrassaient à l'étouffer; Germaine seule restait à sa place et ne disait rien, mais elle pleurait en le regardant d'un air qui eût attendri un requin.

— Eh bien! petite, lui dis-je, est-ce que tu n'es pas contente, toi, que tu restes là immobile et muette comme la poulaine (2) d'un trois-mâts?

— Oh! mon père, dit-elle en appuyant sa tête sur ma poitrine, que je sentis bientôt mouillée de ces larmes de femme qui veulent dire tant de choses.

— C'est bien, mon enfant, je te com-

(1) Reprendre le vent.

(2) Figure qui est à la tête du navire.

prends... allons, embrasse-le, car tu en as bonne envie.

— Moi, mon père! oh non... non.

— Germaine! vous mentez, ma fille. Christophe, tu vois bien qu'elle n'ose pas, embrasse-la donc, toi; je pense que cela ne te déplaira pas, heim?..

— Mais, patron, je ne sais pas si...

— Par sainte Barbe! vous mentez aussi, mon matelot; c'est mal. Tiens, si tu n'eusses pas manœuvré plus franchement que cela tantôt, ces pauvres enfans n'auraient plus de père, et ma bonne Catherine serait veuve demain. On les eût vus gémir, se désespérer, et chercher parmi les goëmons de la côte le cadavre du vieux Terre-Neuve, mouillé pour la dernière fois par les flots de l'Océan... En ce moment, tous quatre me pressèrent dans leurs bras avec tant de bonheur et d'affection que, malgré moi, mille tonnerres! la marée me gagna les yeux; je n'aurais pas donné cet instant pour un voyage autour du monde. »

Cet entretien mit fin pendant plusieurs jours aux railleries d'Antoine; mais un soir qu'il revenait avec quelques-uns de ses camarades d'un dîner, où des bouteilles avaient été vidées sans qu'on en comptât le nombre, il rencontra Christophe qui, de retour de la pêche, rentrait avec des marins les appareils de leurs barques, tandis que Terre-Neuve et les autres patrons s'occupaient sur le port à vendre le poisson. Le colloque qui s'établit entre les deux troupes commença par des plaisanteries de caserne et des quolibets de matelots; de là on passa aux épithètes injurieuses, puis aux provocations; enfin on allait en venir aux mains, quand la présence de Terre-Neuve vint empêcher un combat que l'aveugle rage qui, dans ce moment, animait Antoine et Christophe, eût rendu funeste. Simon les prit chacun sous le bras, et, employant tour à tour le langage de la raison et celui de l'autorité, il parvint, non sans peine, à rétablir entre eux une apparence de paix. Tous trois revinrent à la maison, et quoiqu'ils gar-

11.

dassent le silence sur la nouvelle querelle qui venait d'avoir lieu, Germaine, toujours inquiète, remarqua facilement sur la physionomie franche du matelot l'expression d'une tristesse qui ne lui était pas ordinaire et qui, pour elle, devint contagieuse.

Le souper parut long à la jeune fille. Dès qu'il fut terminé et qu'elle eut mis tout en ordre dans la chaumière, elle sortit, espérant que l'air frais du soir allégerait le poids dont elle sentait sa poitrine oppressée.

Le vent se taisait, la mer était calme; mais de gros nuages flottant sur le ciel ne laissaient que par intervalles percer la clarté de la lune. Frappées de ces demi-lueurs, des saillies de rochers se détachaient de leurs masses noires et prenaient un aspect bizarre et fantastique.

Quoique cette scène majestueuse et mélancolique fût familière à Germaine, elle lui causa ce soir-là une impression que jamais elle n'avait ressentie. L'Océan immense se confondant avec le ciel, pour la première fois étonnait, effrayait sa pensée, et son espérance de bonheur semblait se perdre dans cette image de l'infini. Cette contemplation lui faisait mal; pourtant elle ne pouvait s'y arracher; comme fascinée, elle restait là, debout sur le rivage, et des pleurs amers ruisselaient sur ses joues.

« Germaine!... » dit une voix bien connue qui la fit tressaillir.

Christophe l'avait vue sortir, et dès qu'il put lui-même quitter le reste de la famille, il suivit les pas de la jeune fille.

Germaine s'avança vers lui et voulut prononcer quelques mots; l'accent tremblant de sa voix étonna Christophe: il la regarda fixement, et un rayon de la lune la lui montra inondée de larmes.

« Oh! qu'as-tu, ma sœur, mon amie! Qui peut causer ton chagrin? »

— C'est le tien, Christophe, le tien, que ce soir tu as vainement cherché à me dissimuler. Depuis que nos parens nor-

ont fiancés, tu es devenu la moitié de moi-même ; tes souffrances, je les sens toutes là, vois-tu, avant même que tu m'en parles. Réponds-moi avec franchise : tu as eu quelque nouvelle querelle avec Antoine, n'est-ce pas ? lui aussi avait ce soir l'air sombre et mécontent....

— Eh bien ! oui, Germaine ; et comme je ne saurais te tromper, je t'avoue qu'il m'est devenu impossible d'habiter sous le même toit qu'Antoine ; car un jour ou l'autre il arriverait malheur. J'ai donc résolu d'aller à Brest prendre du service dans la marine royale ; alors, moi aussi j'aurai bientôt un uniforme, et je saurai le faire respecter, même par un brigadier de chasseurs... Demain, *la Louise-Marie* me verra sur son bord pour la dernière fois.

— Vous me quitteriez ! vous abandonneriez mon père ? Oh ! Christophe !... » Et le saisissement coupa la voix de la jeune fille.

« Ne sens-tu pas, Germaine, que mon absence devient indispensable ? Si je restais, peut-être verrais-tu, avant peu, le sang d'Antoine couler sous ma main, ou bien....

— N'achève pas ! s'écria-t-elle douloureusement ; pars, et que je sois la seule victime de votre désunion.... Tout est fini.... nous ne nous reverrons plus....

— Peux-tu le penser, mon amie ; ne dois-tu pas être à moi, et crois-tu que je veuille renoncer à l'espoir de te nommer ma femme ?.... Dès que j'aurai obtenu un grade, je reviendrai réclamer ta main, car je ne serai plus l'objet des dédains de ton frère.

— Mais bientôt tu me quitteras de nouveau... Tes longs voyages mettront des années entre nous.... Christophe, l'ambition, l'orgueil, font-ils donc taire tes affections ? Oublies-tu que tu voyais le bonheur, il y a peu de tems encore, dans la seule espérance de ne jamais quitter Germaine et notre cabane ? vois mon père, il y a vécu heureux... tu voulais l'être comme lui.

— Je le voudrais encore, va ; ce n'est pas l'ambition qui m'éloigne de toi ; mais si ton frère te voit épouser un pauvre pêcheur...

— Eh ! n'est-ce pas aussi l'état de son père ?... s'il l'oublie, s'il n'est qu'un orgueilleux, ne fais pas comme lui, Christophe. Oh ! je t'en supplie, mon ami, prends patience. et renonce à ton projet.

— Eh bien ! reprit le jeune homme ébranlé par la douleur de Germaine et par celle qu'il éprouvait, je réfléchirai encore ; et, si je le puis, je resterai. Après-demain, ma Germaine, reviens ici, à cette même heure, j'y serai, et *notre avenir s'y décidera* »

Germaine consentit à sa demande, et tous deux revinrent au logis. Mais une impression douloureuse suivit cet entretien, et resta dans leur cœur.

Le lendemain, c'était une des grandes marées d'équinoxe. La mer commençait à monter, et tous les pêcheurs de la côte se préparaient à appareiller. Simon Terre-Neuve, contre son ordinaire, arriva le dernier. Il était accompagné de son fils et de Christophe, qui apportaient ensemble, et sans se dire mot, les appareils de la *Louise-Marie*. Ce jour-là le brigadier devait traverser la baie pour se rendre à une noce au bourg de B***.

« Eh ! Terre-Neuve, dit l'un des pêcheurs, tu as été paresseux ce matin, mon vieux ; avec cela tu as l'air d'un mauvais poil ; est-ce qu'on ne navigue pas comme tu le veux chez toi ?

— Oh ! le vieux caïman, dit un autre, c'est qu'il n'a pas encore pris la goutte. Tiens, mon matelot, voilà un reste de ce fameux rum que nous avons trouvé à la côte. »

Simon approche, prend d'un air indifférent la bouteille à moitié pleine, et la vide tout d'un trait ; puis regardant tour à tour les nuages qui s'amoncelaient vers l'occident, et la mer qui blanchissait au large : « Enfants, dit-il, voilà une marée qui sera méchante ; je réponds que ce soir

il y aura des bris (1) à la côte ; c'est ce qui me chagrine, et si nous étions sages, nous ne sortirions pas aujourd'hui. Qu'en dis-tu, Christophe ?

— Nous ferons ce que vous voudrez, patron, répond Christophe d'une voix concentrée.

— Triple escadron ! dit le brigadier, qui sentit que cette réponse tendait à confirmer les prévisions de son père, est-ce que ce poltron de Christophe me ferait manquer la noce ?...

— Poltron !... répéta le jeune matelot, brandissant un aviron qu'il tenait à la main. Puis, par une réflexion subite, il l'abaisse, le brisé avec rage, et le lance contre un rocher.

— Mon fils, dit gravement Terre-Neuve, ce que tu dis là est mal ; encore une fois, je te le répète, tu n'entends rien à notre métier ni à notre caractère : sache qu'un marin peut être plus ou moins expérimenté, plus ou moins prudent, mais qu'il n'est jamais un *poltron*. Bien que son courage semble quelquefois différer du vôtre, crois qu'il l'égale s'il ne le surpasse. Même en tems de paix, vous autres troupiers, sans regarder ce que vaut la vie de votre semblable, pour un oui, pour un non lâché à tribord ou à babord, vous mettez votre honneur, comme vous dites, à vous faire couper le ventre ou à passer la lame d'un sabre au travers du corps de celui qu'un verre de punch ou un mot dit en l'air vous fait nommer votre ennemi. Pour nous autres marins, ce n'est pas cela, vois-tu. Sans doute qu'étriper un homme, lui faire sauter la cervelle, c'est bien, c'est même très-bien... ; mais seulement dans un abordage, quand, au milieu des tourbillons de flamme et de fumée, sur un pont tout couvert de sang, de membres palpitans, volent de tous côtés la mitraille, le carnage et la mort, et qu'on a pour musique le bruit sinistre des manœuvres de combat

et le tintamare infernal de deux ou trois cents pièces de canon. Oh ! là, million de bombes ! c'est différent, on n'est plus des hommes ; mais hors de là, vois-tu, notre courage n'est point une question d'amour-propre qu'il faille résoudre par le sang : ce courage doit être toujours aussi calme qu'intépide : en mer, ce n'est pas seulement la mort que nous avons à redouter ; il nous faut tour à tour braver les souffrances d'un froid extrême et d'une âpre chaleur, les maladies de tous les pays, les tortures de la faim, de la soif, ou la dent des requins. C'est de sang-froid que nous devons voir les vents déchainés creuser devant nous les abîmes de l'Océan, la foudre dévorer nos manœuvres... Tu le vois donc, mon fils, un marin ne peut être un *poltron* ; souviens-toi de cela, je t'en prie, et si tu ne veux pas causer de la peine à ton vieux père, tends la main à Christophe en signe de réparation. Tu m'entends, ajouta-t-il, saisissant la main de son fils qui ne résista pas. Et toi aussi, mon brave matelot, tu oublies tout, n'est-ce pas... Allons, mes enfans, c'est bien ; maintenant appareillons.... »

Deux heures après, les voiles rouges de *la Louise-Marie* ne paraissaient que comme un point qui se perdait au large. Cependant le vent augmente et souffle par fortes rafales ; la mer devient matte et écumeuse ; des nuages sombres, cuivrés sur les bords, s'élèvent du côté du sud comme de hautes montagnes, et s'avancant peu à peu couvrent entièrement le ciel. Tout présage un violent orage, et bientôt se fait sentir ce calme sinistre qui, durant quelques momens, précède les grandes tempêtes ; car la nature sensible a besoin de se recueillir et de réunir toutes ses forces pour le développement des épouvantables scènes dont l'homme est à la fois le héros et la victime. Enfin une couleur d'ardoise se répand sur tous les points de l'horizon où la mer se détache en lignes jaunâtres, que coupe par intervalles la voilure de quelques barques qui tâchent d'échap-

(1) Débris ou fragmens de navires.

per aux coups de la tourmente. Des lames sourdes s'arrachent avec effort des profondeurs de l'Océan et parcourent en hurlant des bancs de récifs ; d'autres, furieuses et comme échevelées, élèvent leur crière blanchissante par-dessus les roches noires qui défendent la côte ; puis, tournoyant, elles s'engouffrent avec fracas dans des antrès profonds et goémoneux que le tems et les eaux creusent aux pieds des rochers. Le sable du rivage se couvre d'écumede et d'algues brisées ; des lueurs blafardes sillonnent le ciel, et le roulement encore lointain du tonnerre se mêle à la voix terrible de l'Océan.

En ce moment les malheureux pêcheurs qui sentent le danger imminent de leur position, amènent (1) toutes leurs voiles et fuient devant le tems. Seule, *la Louise-Marie*, près d'atteindre l'autre rive de la baie, garde encore sa misaine, et serre le vent au plus près pour gagner le port de B*** avant le jusan (2) qui, de ce point, les porterait au large sur des brisans. Terre-Neuve est à la barre, Christophe à l'écoute de misaine (3) ; et le militaire, pris du mal de mer, est étendu sur le pont et se retient aux manœuvres à chaque coup de tangage ou de roulis (4). Tous trois sont inondés par les lames qui déferlent continuellement à bord, et au milieu desquelles la barque disparaît souvent tout entière.

A mesure que *la Louise-Marie* approche du bord, la mer devient plus furieuse et la repousse. En ce moment la tempête éclate dans toute son intensité. Des torrens de pluie se précipitent du ciel et se confondent avec les masses liquides que soulève le vent. Au milieu de ce cahot épouvantable, la manœuvre devient impossible et même inutile. Nos deux marins le sentent et se résignent au péril

(1) Descendent, abaissent leurs voiles.

(2) Le reflux.

(3) Corde qui tient la voile de misaine.

(4) Mouvements du navire en sens divers.

avec ce calme d'hommes habitués à l'aspect de la mort : ils gardent un profond et religieux silence.

Cependant, le fils de Simon, qui s'était signalé dans dix batailles, mais qui n'était point familiarisé avec les dangers de la mer, perd tout courage en ce moment funeste. Cette mort qui le menace, et contre laquelle cette fois il ne peut lutter, le remplit d'épouvante ; son effroi se manifeste par des cris et des mouvemens désordonnés qui aggravent encore le péril.

Débout, un bras passé autour du grand mât, Christophe jette un regard froid et dédaigneux sur le militaire.

« Eh quoi ! lui dit-il, tu trembles, toi qui n'es pas *poltron* !... » Un sourire ironique accompagna ces paroles.

— Christophe ! ô mon ami, dit Terre-Neuve, pardonne à mon fils, et si la barque chavire, tâche de le sauver, car il sait peu nager et mes forces défont. Sauve-le, je te devrai plus que la vie.

— La mienne vous est dévouée, patron, comptez sur moi. »

A cette réponse, à l'accent solenne qui l'accompagne, une larme d'amour et de reconnaissance brille dans les yeux du vieux père. Il jette un regard d'espoir sur son matelot qui, calme au milieu de cette grande scène qu'éclairaient la foudre et les bleuâtres feux de Saint-Elme, semblait avoir reçu du ciel la mission de les sauver.

Profitant de l'apaisement momentané du vent, Christophe, par une manœuvre ferme et savante, parvient enfin à faire avancer la chaloupe vers la rive, où des marins munis de câbles et de bouées de sauvetage s'étaient rassemblés, afin de prêter assistance aux malheureux qu'ils voyaient à la merci des flots. Encore quelques instans, et *la Louise-Marie* touchera terre ou sera du moins à portée de recevoir des secours. Les yeux fixés sur ce point où ils aspirent, Terre-Neuve et ses deux compagnons sentent déjà leur cœur battre d'espérance et de joie.... O

malheur ! les flots refoulés tout-à-coup par un affreux coup de vent soufflant de terre emportent la barque avec impétuosité et la lancent sur des récifs... Un épouvantable craquement se fait entendre, *la Louise - Marie* se brise ; et de ses débris dispersés au loin, une planche, une seule, flottant sur les eaux, reste à la portée des naufragés. Deux d'entre eux se précipitent dessus ; peut-être les porterait-elle à terre, mais sûrement elle va s'enfoncer sous le poids d'un troisième... Ce troisième c'est le fils de Simon, qui vient à son tour se cramponner à cet insuffisant appui. C'en est fait, ils vont périr, car deux fois déjà ils ont plongé sous les eaux.

« O ma femme ! mes enfans ! s'écrie le désespéré Terre-Neuve, qui voit l'impossibilité du salut.

— Courage, patron, dit Christophe ; courage, sauvez-vous avec votre fils et priez Dieu pour moi... » Aussitôt le généreux jeune homme abandonne la planche, mais par un dernier effort la pousse vers le rivage.

Au même instant une énorme vague s'abat en mugissant sur la tête de l'infortuné. Alors on entendit sortir du fond de l'eau un mot, un seul mot... c'était le nom de Germaine qui trembla dans les airs et se perdit dans le bruit de l'ouragan.

Les avez-vous vues ces femmes, ces filles de marins, quand au jour d'une tempête elles errent pâles et désespérées sur le rivage autour des rochers, et suivent d'un œil hagard les progrès de cet ouragan qui menace la vie des objets de leurs plus chères affections ! Quelles angoisses inexprimables les torturent !... Comme leurs mains jointes, appuyées sur leur cœur palpitant, se raidissent à chaque coup de vent, à chaque éclat de la foudre ; et qu'ils sont douloureux les gémissemens qui s'échappent de leurs lèvres décolorées !... Pourtant, au moment même où l'orage est à son plus haut degré, un rayon d'espoir vient parfois ra-

nimer ces infortunées : c'est que ne voyant plus de secours sur la terre, leur pensée s'élève vers les cieux. C'est là qu'est la reine des anges, la consolatrice des affligés, et la prière est toute puissante sur celui qui met un frein à la fureur des flots. Allez donc, pauvres désolées, allez implorer son assistance ; prosternez-vous au pied de son autel et priez avec ferveur... Et toi ! Marie, toi l'étoile de la mer, la douce patronne des nautonniers, écoute ces voix suppliantes et ne repousse pas leurs vœux.

C'est ainsi que, passant tour à tour de l'espoir à la crainte, de la crainte à la prière, la famille de Simon vit s'écouler la journée qui devait être si cruellement mémorable pour elle. Vers le soir, la tempête étant calmée, plusieurs patrons ramènèrent leurs barques, toutes plus ou moins endommagées. Catherine et ses filles, accourues sur le port, les interrogèrent avec anxiété. L'un d'eux assura avoir vu de loin *la Louise - Marie* aborder près du bonrg de B*** ; mais peut-être, ajouta-t-il, la pauvre chaloupe a-t-elle de fortes avaries, ou bien encore Terre-Neuve aura-t-il été trop fatigué pour remettre tout de suite à la voile. Sans doute il reviendra demain matin à la marée montante.

A demi rassurée par cette probabilité, la famille du pêcheur passa la nuit dans une attente que chaque instant rendait plus douloureuse. Enfin le soleil se leva pur et brillant : les heures s'écoulèrent et firent place à celle où la marée monta ; mais celle-ci passa de même sans que la rouge voilure parût sur les flots, sans que personne vint donner des nouvelles des pêcheurs. Il fallait se résigner à une attente qui devait durer jusqu'au soir.

Rentrées dans leur chaumière, les trois infortunées gardent un morne silence. Leurs yeux baissés vers la terre n'osent se lever un instant, car chacune d'elles tremble que son regard dise : *Il n'est plus d'espérance...* Tout-à-coup la porte s'ouvre ; deux hommes pâles et harassés pa-

raissent sur le seuil. Catherine tressaille et s'élançait dans leurs bras.

« Mon mari !... mon enfant !... répète-elle avec transport. » Mais un cri de Germaine couvre ces exclamations.

Christophe ne paraît pas ; et la jeune fille, qu'un horrible pressentiment vient de frapper au cœur, tombe inanimée.

Catherine la relève, lui prodigue ses secours, et remarquant enfin l'absence du matelot, elle comprend la cause de l'évanouissement de sa fille. Toute saisie, elle interroge Simon sur le sort du jeune homme.

« Il est mort, répondit-il d'une voix entrecoupée ; mort volontairement, Catherine, pour que ton fils et ton mari pussent se sauver. O mon matelot ! mon brave et cher enfant, t'ai-je donc à jamais perdu !... Et des sanglots s'échappaient violemment de la poitrine du vieux marin qui voulait en vain les retenir.

— Ma Germaine... ma pauvre fille, que vas-tu devenir, dit Catherine, baignant de larmes le visage décoloré de la jeune infortunée. »

A la voix de sa mère, Germaine ouvre les yeux et les promène lentement autour d'elle d'un air inquiet et interrogateur... puis portant la main à son front elle semble un instant réfléchir. Tout-à-coup elle se lève et court vers Antoine qui se tenait tristement à l'écart.

« Où est Christophe, lui dit-elle ; qu'en as-tu fait ?

— Ma sœur ! ma pauvre sœur ! dit le brigadier, oh ! que ne suis-je mort à sa place....

— Ainsi tu l'as tué !... Et elle s'éloigne d'Antoine avec un mouvement d'horreur.

— N'accuse pas ton frère, dit Terre-Neuve, saisissant les mains glacées de sa fille. C'est moi qui suis cause de la mort de ton fiancé. Dans notre naufrage l'un de nous deux devait périr, il s'est dévoué... Germaine ! ma fille ! m'en veux-tu de vivre encore?... »

La jeune fille serra son père contre son cœur, mais, après cette étreinte convulsive, tomba comme épuisée sur un siège. Elle y demeura muette, sans mouvement, sans qu'une seule larme vint mouiller ses yeux, et sans paraître entendre aucune des paroles que lui adressait sa famille consternée.

Cette apparence d'insensibilité dura jusqu'au soir ; mais quand un rayon de la lune pénétra dans la chaumière, Germaine s'élança brusquement vers la porte et l'ouvrit.

« Où vas-tu ? s'écria sa mère alarmée.

— Près du grand rocher... Christophe m'a promis d'y revenir à cette heure. *C'est là que notre avenir se décidera*, m'a-t-il dit. »

Echappant aux bras qui la retenaient, elle courut vers le bord de la mer avec une telle vitesse que personne ne put l'atteindre. Quand sa jeune sœur, devant le reste de la famille, arriva près du rocher, Germaine lui sourit, et lui indiquant du doigt un cadavre étendu sur la plage :

« Je savais bien qu'il serait là, dit-elle, car il me l'avait promis, et jamais il ne m'a trompée ; mais il dort, vois-tu ; ne le réveillons pas.... »

C'était en effet le corps du pauvre matelot, que, par un effet cruel du vent et de la marée, les vagues venaient d'apporter à la côte....

Le jour suivant le vieux Terre-Neuve, son fils et une foule de marins, les larmes aux yeux, entouraient une tombe scellée par une large pierre sur laquelle le fils de Simon fit graver ces mots au-dessous du nom de Christophe :

« *Sacrifier sa vie pour sauver des hommes est un noble courage que de mourir en les combattant.* »

Germaine, la pauvre aliénée, ne revint point à la raison ; mais sa folie, douce comme son ame, n'altéra point son affection pour sa famille. Dans le cours de la

jours elle travaillait silencieuse entre sa mère et sa sœur, leur souriant parfois avec mélancolie; mais le soir, dès que l'horloge marquait neuf heures, une joie vive animait son visage; alors elle courait au rocher où une consolante illusion lui rendait, pendant quelques instans du moins, l'ami de sa jeunesse. Après une demi-heure d'un entretien mystérieux avec le fantôme évoqué par son imagination, la jeune fille le saluait de la main, et lui disait de sa voix affaiblie: « A demain, Christophe, à demain... » Jamais elle ne manquait à ce rendez-vous solitaire, à moins qu'une tempête ne soulevât l'Océan. Alors, parcourant le rivage avec tous les signes du désespoir, elle appelait à grands cris le jeune matelot, et tendait les bras vers l'abîme comme pour l'en arracher.

Un an après le naufrage de la *Louise-Marie*, une tombe ouverte près de celle de Christophe reçut le cercueil de Germaine, sur lequel sa sœur et ses compagnes vinrent prier et déposer de blanches couronnes de fleurs, suave et pur emblème de l'âme candide qui s'était envolée aux cieux.

M^{me} AIMÉE HARELLE.

TOC-TOC, MAILLET.

Conte de Fées.

Vous vous rappelez toutes avoir été bercées avec cet étrange refrain qui, dans la bouche de votre mère ou de votre nourrice, avait le privilège de vous faire rire, même au milieu des souffrances et des pleurs:

Menton d'argent, nez doré, bouche de rubis, yeux de diamant, Toc-Toc, Maillet.

Mais vous ne savez ni le sens ni l'origine de ce dicton proverbial; or, écoutez comme l'explique un vieux livre, si vieux, qu'il remonte au tems des fées.

En ce tems-là, qui n'était pas hier, un bûcheron de la Forêt-Noire avait peine à gagner sa vie par son travail, et pourtant il se maria, pourtant il désira un fils, quoiqu'une femme et un enfant fussent double fardeau de soucis et de pauvreté: il travaillait de si bon cœur, abattait tant d'arbres et faisait tant de fagots, que ses compagnons le surnommèrent *Maillet*: on n'entendait que le bruit de sa cognée qui mettait en fuite les petits oiseaux.

Sa ménagère combla tous ses vœux en lui donnant un fils qu'il destinait à l'état de bûcheron, pour se faire un aide dans sa vieillesse. Mais le soir du baptême de ce fils désiré, pendant qu'il se chauffait à lâtre de son foyer, la bûche pétilla et se fendit dans le feu: il en sortit un mille-pieds long comme un serpent, qui se promena en zig-zag par la chambre, à l'étonnement de *Maillet* qui n'osa l'écraser.

Ce mille-pieds se dressa sur sa queue et changea de forme sans changer de couleur: il devint une femme qui avait la peau couleur de bistre et qui portait une robe de soie brun-rouge. Cette femme, aussi âgée qu'une momie d'Égypte, frappa de sa baguette la bûche enflammée qui se métamorphosa en un char trainé par des mille-pieds. *Maillet* fut étonné, sa femme eut peur, et l'enfant s'agita dans son berceau.

« Je suis la reine des mille-pieds, dit-elle; depuis mille ans j'habitais un chêne que la foudre et les vents avaient respecté; tu l'as renversé et mutilé sans pitié: voici ma vengeance: ton fils *Maillet* aura un menton d'argent, un nez d'or, une bouche de rubis et des yeux de diamant.

La reine des mille-pieds s'enfonça et disparut dans un trou du plancher, avant que *Maillet* et sa femme l'eussent remerciée de ces dons merveilleux et de cette généreuse vengeance. Cependant ils eus-

ent préféré trouver ces richesses dans leur bourse plutôt que sur le visage de leur cher enfant.

Celui-ci grandit à vue d'œil et à vue d'œil aussi son menton s'argenta, son nez se dora, sa bouche rougit et brilla comme un rubis, ses yeux étincelèrent comme des diamans : on eût dit la boutique d'un orfèvre.

Mais ces trésors si mal placés le rendirent fier et ambitieux : il eut honte de sa naissance et de ses parens ; il refusa d'apprendre le métier de bûcheron et passait des jours entiers à se regarder dans le miroir des fontaines. Enfin il s'enfuit de la Forêt-Noire en abandonnant son père infirme, et sa mère qui l'avait gâté, en lui répétant sans cesse : *Menton d'argent, nez doré, bouche de rubis, yeux de diamant.*

Le jeune Maillet eut le bonheur de ne pas tomber dans les mains des voleurs, qui l'auraient dévalisé : il arriva dans le royaume des Avars, sur les rives du Danube. Ce royaume n'était pas riche ; on n'y connaissait que des mines de fer, de plomb et de cuivre : les joailliers enchâssaient des écailles d'huître et des cailloux pour la parure des dames, et celles-ci s'en contentaient parce qu'elles ignoraient qu'il existât des pierres et des métaux plus précieux.

Maillet fut entouré par toute la population qui le prit pour un dieu, à contempler sa face rayonnante, et qui le suivit en chantant ses louanges. Le bruit en vint aux oreilles de la princesse *Toc-Toc* qui voulut voir l'étranger, et qui, l'ayant vu, le retint dans son palais, pour le voir tous les jours et à tous momens. Maillet, enorgueilli du succès de sa figure, se croyait déjà roi des Avars.

Toc-Toc était en âge de prendre un mari, et Maillet avait des yeux qui disaient : Prenez-moi ! La princesse surpassait en coquetterie et en avarice toutes les femmes de son royaume, et les yeux de Maillet firent sur elle une impression qu'elle ne dissimula pas.

« Que faites-vous de votre menton ? dit-elle en lui souriant.

— Il est à vous, répondit-il imprudemment. »

Toc-Toc le remercia beaucoup et manda son joaillier, qui détacha le menton d'argent avec beaucoup de délicatesse, et le façonna en boucle et en collier. Maillet s'attrista d'abord de la perte de son menton, mais il se consola en remarquant que Toc-Toc ne lui faisait pas moins bonne mine.

« Mon cher Maillet, lui dit un jour celle-ci, votre nez me plairait mieux s'il était moins long.

— Ordonnez qu'on le réduise du tiers ou de moitié, princesse, répondit-il avec galanterie. »

On lui coupa le nez tout net, et ce nez d'or servit à faire une magnifique parure à laquelle il ne manquait que des pierrieres.

« Vous avez une bouche charmante, mon ami, dit Toc-Toc qui était pensive depuis deux jours, mais la mienne me paraît affreuse à présent, et j'aimerais mieux n'en pas avoir : désormais je porterai un voile sur ma bouche pour la cacher.

— Vous savez bien que je sacrifierais ma vie pour vous être agréable, ô grande princesse, » reprit Maillet qui espéra que sa bouche serait son présent de noces.

Mais ses lèvres de rubis passèrent dans l'écrin de la princesse qui ne parlait pas de mariage. Maillet ayant jeté les yeux sur une glace, ne se reconnut pas et recula d'horreur ; mais il accusa la glace d'infidélité, et se rassura en pensant que Toc-Toc lui témoignait toujours plus d'amitié, quoiqu'elle tombât dans une mélancolie qui s'aggravait d'heure en heure.

« Maillet, dit-elle en soupirant.

— Toc-Toc, répliqua-t-il en lui baisant la main.

— Je me meurs, et c'est vous qui m'aurez tuée !

— Moi ! Toc-Toc !

— Maillet! vos yeux ont des feux qui m'aveuglent, des éclairs qui me consomment! Oui, je vous supplie de m'épargner et de quitter mes états avant que vous ayez ma mort à vous reprocher, avant que les plus atroces tortures vous punissent de ce meurtre involontaire!... Votre absence ne me sera pas moins mortelle que vos regards, mais du moins on ne vous imputera pas ma fin malheureuse.

— Adorable Toc-Toc, ne savez-vous pas que je n'ai des yeux que pour vous au monde! Votre image est dans mon cœur gravée en traits ineffaçables, et je vous vois aussi fidèlement par la pensée qu'avec les yeux. »

La reine des Avars arracha elle-même ces yeux qui la tentaient, et les beaux

diamans furent montés en pendans d'oreilles. Maillet n'avait plus rien à donner à Toc-Toc qui, non contente de l'avoir dépouillé si cruellement, le bannit de son royaume, sous prétexte que sa laideur faisait pleurer les enfans et aboyer les chiens.

Maillet, de retour dans la Forêt-Noire, conta ses aventures à son vieux père, et devint vieux lui-même, aveugle et défiguré. Quand il trouvait un enfant orgueilleux et imprudent, il disait en branlant sa tête blanche :

Menton d'argent, nez d'or, bouche de rubis, yeux de diamant, Toc-Toc, Maillet.

Le Bibliophile PAUL L. JACOB.

La Résurrection.

V. 35. Mais quelqu'un me dira : « En quelle manière les morts ressusciteront-ils, et quel sera le corps dans lequel ils reviendront ? »

V. 36. Insensés que vous êtes, ne voyez-vous pas que ce que vous semez ne prend point de vie, s'il ne meurt auparavant ?

SAINT PAUL.

Quand je regarde cette terre
Qui renferme les ossemens
De ma sœur, ma mère et mon père,
Je souffre moins quelques momens :

C'est mon bien, c'est mon héritage!
C'est le plus fécond de nos champs....

O terre ! tu rendras, tu rendras davantage
Que tu n'as reçu dans tes flancs.

L'hiver est froid, la saison est cruelle,
Tout semble mort à notre amour....

Mais les grains confiés à la terre fidèle
Jailliront couronnés aux feux d'un nouveau jour !

Ainsi vous renaîtrez, ô dépouilles chéries !
Semences, que la mort ne moissonnera plus !
Germez donc sous nos pleurs, croissez pour d'autres vies...
Les pleurs vont au Seigneur, les pleurs et les vertus.

Attendez... près de vous je veux aussi descendre :
Qu'on me creuse un sillon pour recevoir ma cendre,
Et que tout les objets de ma triste amitié
Viennent dormir ici jusqu'à l'éternité.

F. DAZUR.

Revue des Théâtres.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Don Juan, opéra en cinq actes, de Mozart, paroles de MM. Émile Deschamps et Castil-Blaze, Décors de M. Cicéri, divertissement de M. Coraly.

Nous avons si souvent entretenu nos jeunes abonnées du *Don Juan* italien, que nous avons la crainte de les trouver un peu blasées sur le *Don Giovanni* français. Peut-être ne seront-elles pas fâchées alors d'avoir quelques détails sur l'origine du sujet de cet ouvrage de tous les siècles et de tous les pays.

Sans que celles pour qui nous écrivons s'en doutent peut-être, elles ont bien souvent, et peut-être encore il n'y a pas longtemps, assisté, dans leurs promenades enfantines, à des représentations primitives de *Don Juan*. A la vérité, les spectatrices n'étaient pas dans de bonnes loges; le spectacle n'était ni rue de Richelieu, ni place Favart, ni rue Lepelletier; le héros de la pièce n'était pas élégamment habillé, il n'avait ni manteau de velours, ni toque à plumes; il ne parlait pas en vers comme à la Comédie-Française; pour s'exprimer, il n'empruntait pas le gosier de Tambu-

rini ou celui d'Adolphe Nourrit; non. Le théâtre était quatre morceaux de bois entourés de mauvais et sales rideaux de toile à carreaux; le héros avait un chapeau pointu et retroussé, un habit de toutes les couleurs, et une voix criarde. Tout cela n'a pas l'air de ressembler à don Juan, tout cela a l'air d'une énigme, et nos lectrices sont probablement tentées de se soutenir alors que je me trompe, et que, bien sûr, bien sûr, elles n'ont jamais encore assisté à aucune représentation de *Don Juan*. A mon tour, je leur soutiendrai de nouveau que ce sont elles qui se trompent, et la preuve, la voilà tout de suite.

N'est-il pas vrai qu'elles ont vu *Polichinelle* dix fois au moins dans leur vie, sur les boulevards, dans sa cahute, avec son bâton et son gros chat noir? Eh bien! Polichinelle et don Juan, c'est la même chose. Polichinelle chante, boit, joue, jure et se goberge de tout; il ne pense jamais au bon Dieu: c'est un abrégé des sept péchés capitaux. Il bat sa femme et ses créanciers, il rosse la garde et le commissaire; et, comme il ne veut ni se repentir ni se corriger, le diable vient et l'emporte. *Don Juan* se fait pas autrement; et, en effet, dans la plus profonde origine dramatique, c'est le *Pulcinella* italien, dont, en France, nous avons fait Polichinelle, et qui a fini, avec le génie et la plume de quelques auteurs, par devenir ce que nous

levoyons aujourd'hui au Théâtre-Français, au Théâtre-Italien et à l'Académie royale de Musique. N'avais-je donc pas bien raison de dire que nos jeunes lectrices connaissent don Juan sans le savoir, et avant même de l'avoir vu dans un de nos grands spectacles.

Le don Juan de l'Opéra est un mauvais sujet qui cherche à plaire à toutes les femmes, qui rend la sienne très-malheureuse, qui se bat en duel à tout moment, et qui, par conséquent, ne croit pas en Dieu. La scène se passe à Burgos, en Espagne : Don Juan a voulu séduire dona Anna, fiancée de don Ottavio. Il s'est introduit chez elle pendant la nuit ; Anna se réveille, le poursuit jusque sur la place publique, appelle à son secours. Le commandeur, père d'Anna, arrive aux cris de sa fille, et l'épée à la main ; il se bat avec don Juan dans l'obscurité ; il est tué, et don Juan se sauve sans avoir été reconnu par personne. Malgré les exhortations de Leporello, le Sganarelle français, son valet, honnête homme, mais peureux et ignorant, don Juan cherche encore à séduire Zerline, jeune paysanne qui vient d'épouser Mazetto. Il échoue dans cette entreprise comme dans l'autre, toujours poursuivi des reproches et de la tendresse de dona Elvire, sa femme. Mais Anna a reconnu don Juan à ses pressentimens, et Ottavio jure sa perte ; mais les paysans sont indignés contre lui, et veulent le poursuivre. Au milieu d'une fête que don Juan donne dans son palais, il est accablé par tout le monde, et parvient à grand-peine à se sauver. Il passe auprès du tombeau que la piété d'Anna a élevé au commandeur, son père. Joignant l'impiété et le mépris des morts à l'audace et au sarcasme, il invite le commandeur, dont on voit la statue en marbre blanc, à venir souper le soir chez lui. Par un prodige surnaturel, cette statue s'anime et répond qu'elle se rendra à l'invitation ; et en effet, au milieu du souper animé de don Juan, le commandeur paraît devant don Juan

troublé, mais non encore confondu. Il cherche à faire bonne contenance et à braver ces avertissemens du ciel qui l'invite encore au repentir ; il raille la statue, qui, à son tour, l'invite alors à venir souper chez les morts. Don Juan accepte la main glacée et brûlante à la fois que lui offre le commandeur, et aussitôt il est livré aux plus affreux supplices. Il voit toutes les victimes qu'il a faites sur la terre, et notamment Anna, qui s'est tuée parce que, tout en poursuivant don Juan, elle l'aimait. Quand le damné a été tourmenté, il s'abîme dans les feux de l'enfer.

Cette pièce renferme une haute moralité que le bon esprit de nos jeunes lectrices aura bien saisie, quoiqu'elle ne puisse jamais leur être applicable assurément ; c'est que, sans la crainte de Dieu, sans l'observation de ses lois, il n'est point de bonheur sur la terre, et qu'en même tems le malheur éternel est le partage du violeur des décrets divins qui ne veut ni se corriger ni se repentir. Cette moralité a été dramatiquement développée dans l'opéra de *Don Juan*. Pour l'Académie royale de Musique, on a mis en cinq actes la pièce italienne, qui, selon l'usage, est coupée en deux actes ; on y a entremêlé des danses au moment de la fête masquée que don Juan donne dans son palais. Toute la musique de l'opéra original a été conservée ; il a fallu même, pour le développement de l'action et pour le divertissement chorégraphique, ajouter quelques airs à la partition de Mozart. Mais ces airs ont été pris dans d'autres partitions de ce compositeur, afin que l'œuvre ou la traduction nouvelle fût complètement due à son génie.

Les décorations, les danses et les costumes ont toute la splendeur et tout l'agrément que nécessitait le chef-d'œuvre de Mozart. Le spectacle est grand et varié. A. Nourrit, dans le rôle de don Juan ; Levasseur, dans celui de Leporello ; mesdames Damoreau, Dorus et Falcon, dans les personnages de Zerline, Elvire et Anna ;

ont soutenu de leur mieux ce colosse musical et la réputation des chanteurs français. Le succès a été complet, surtout auprès de ceux qui n'ont point l'habitude du Théâtre-Italien; et puisque ce beau théâtre vient, comme chaque année, de suspendre le cours de ses représentations, dans l'impossibilité d'aller entendre le *Don Giovanni* avant le mois d'octobre, on doit encore s'estimer heureux d'écouter le *Don Juan*. Faute de l'ombrage du chêne, on se réfugie sous le marronnier; faute de roses, il faut se contenter du lilas.

A. DELAFOREST.

Beaux-Arts.

SALON DE 1834.

(2^e ARTICLE.)

Études des Passions appliquées aux Beaux-Arts, un vol. in-8°, par M. de Lestre.

L'exposition des tableaux des peintres modernes amène naturellement les conversations sur les œuvres d'arts. On s'occupe presque sans relâche à discuter les talens de MM. Ingres et Delaroche; les pensées et les méditations suivent la même pente; chacun cherche en soi une intelligence, un sentiment, une impression d'artiste. Dans cette préoccupation générale, l'ouvrage de M. de Lestre offre une lecture aussi agréable qu'instructive. Ce volume, écrit d'un style à la fois clair et coloré, contient d'utiles enseignemens sur la pantomime en général, et met à même de juger de sa vérité, soit que des acteurs la jouent sur un théâtre, soit qu'un peintre la reproduise dans un tableau.

Après avoir lu l'ouvrage de M. de Lestre, on peut se rendre compte de la cause

qui fait rester froid devant une scène qui semble faite pour émouvoir. Les descriptions qu'il donne de l'empreinte que chaque sentiment laisse sur la physionomie apprennent à reconnaître si l'artiste s'est trompé, ou s'il a rencontré juste; on sait quel geste accompagne une impression de colère ou d'amour, quels muscles les passions violentes contractent, quel autre une émotion douce détend.

« La crainte, dit M. de Lestre, est sans » contredit, pour l'animal, ce que la prudence est pour l'homme intelligent; c'est » elle qui le sollicite à s'isoler du mal, » lorsque le mal lui paraît plus fort que » la résistance qu'il pourrait lui opposer; » cependant, comme elle tire son origine » de la faiblesse, et que le propre de cet » état est une méfiance outrée des moyens » que l'on possède, elle diffère de la prudence en ce que, loin de faire voir juste, » elle augmente au contraire l'idée que » l'on se forme du péril, et jette facilement l'émotion dans l'économie.

» Examinons l'effet que la crainte produit chez l'homme quand il en sent » l'aiguillon.

» Il est saisi, il frissonne, tout se retire » en lui; son cœur palpite, et sa main » tremble en cherchant à le contenir; il » appréhende, il croit voir un ennemi » dans tout ce qui l'environne; ses regards » inquiets se traînent sur tous les objets » qui l'entourent; sa vue se trouble, il ne » peut pas bien apprécier ce qu'il découvre; la passion qui l'agite lui montre » tout sous une forme gigantesque; un » rien le remue; il croit que le danger » est imminent, il pease qu'à peine il aura » le tems de s'y soustraire; il balbutie, » se presse, se sauve; et comme il n'a » pas un jugement sain, il emploie les » moyens les plus contradictoires, et tombe » souvent dans un embarras plus grand » que celui dont il veut à tout prix sortir.

» Un être sujet à la crainte est dans des » trances continuelles, il tressaille au » moindre signe; le bruissement de la

» feuille desséchée le met en émoi ; il
 » évite de passer près des tombeaux quand
 » il fait nuit, et si, malgré ses précautions,
 » il en rencontre sur son chemin, il se
 » tient raide et serré, sans détourner la
 » tête, ses yeux ne quittent pas le but où
 » il pense pouvoir être en sûreté ; ses re-
 » gards l'y transportent d'avance ; l'ombre
 » d'un corps que la lune projette sur son
 » front produit sur son imagination l'effet
 » de mains prêtes à le saisir ; son ombre
 » à lui devient une compagne importune.

» Cet état vacillant de l'âme est facile à
 » reconnaître chez les femmes. Rien de si
 » craintif qu'une jeune fille ; un rien l'in-
 » timide, un regard l'embarrasse, un mot
 » la fait rougir, un sentiment de méfiance
 » la dirige ; il semble qu'alors elle ait à se
 » défendre contre un danger qu'elle ignore.
 » C'est ce que le ciseau grec a si gracieu-
 » sement et si finement exprimé dans ce
 » marbre brillant de jeunesse et de vie où
 » tout ce que la nature a créé de plus par-
 » fait et de plus beau semble s'être réuni
 » sous les traits divins de Vénus naissante,
 » souriant à ce monde nouveau qu'elle
 » désire et qu'elle appréhende.

» La molle flexion de ce beau corps
 » que rien ne voile, le mouvement léger
 » qui contourne en dedans ces genoux in-
 » certains qui se cherchent pour se prêter
 » un mutuel appui ; ces bras nus jetés
 » comme un voile sur ses charmes, tout,
 » dans cette admirable figure, indique
 » l'influence de cette crainte de jeune
 » fille, de cette pudeur instinctive qui lui
 » fait sentir qu'elle est faible et doit se
 » tenir sur la défensive. »

L'amour, la haine, la colère, le cou-
 rage, sont peints avec cette même clarté,
 ce qui rend l'application de la théorie fa-
 cile à faire à la peinture. Regardez au sa-
 lon le tableau de M. Signol, Noé mau-
 dissant Cham ; le patriarche, saisi d'une
 juste indignation, lève ses bras sur son
 fils coupable. Combien sa pose noble le
 grandit ! Ce n'est plus un faible vieillard
 que le jus d'une grappe enivre, c'est l'i-

mage de Dieu sur la terre ! Ses regards,
 ses paroles, son geste, tout vient d'en
 haut. Après avoir admiré la révélation de
 la puissance paternelle dans la figure de
 Noé, regardez maintenant trois sortes d'é-
 pouvante sur le visage des enfans. Le cri-
 minel Cham trouve, dans l'effroi que lui
 inspire la terrible malédiction, la force
 d'implorer son père, il se prosterne à ses
 pieds, l'excès de son malheur réveille en
 lui le sentiment du moi. Chez Sem et Ja-
 phet, au contraire, la peur règne sans
 partage : le premier fuit ; le second tombe
 sans force, comme si la foudre avait éclaté
 devant lui.

M. Alfred Johannot, dans une Visite
 de Charles-Quint à François I^{er}, prison-
 nier à Madrid, a fort bien exprimé, d'une
 part, le sarcasme, et de l'autre, l'égoïsme
 contre lequel tout se brise. Le roi de
 France, malade, se soulève sur son lit.
 A la vue de son heureux rival, ses pau-
 pières se rapprochent pour donner de l'i-
 ronie à son regard, ses lèvres pincées
 grimacent un sourire, en même temps
 qu'elles retiennent l'explosion d'une co-
 lère et d'une douleur impuissantes qui,
 par cela même qu'elles se briseraient
 contre les verrous d'une prison et la vo-
 lonté d'un geôlier, manqueraient de di-
 gnité. « — Mon frère, dit François, vous
 venez voir si la mort vous débarrassera
 bientôt de votre prisonnier ? » Charles-
 Quint répond avec une impassible poli-
 tesse, et l'on sent, en le regardant, qu'il
 ne donnera que des promesses fallacieuses.
 La justesse de ces expressions donne du
 mérite à ce tableau, auquel on demand-
 rait plus de noblesse et d'élégance dans
 les figures. Je conviens que le type de
 celle de Charles-Quint existe, et que
 M. Johannot pourrait se justifier en con-
 fessant qu'il a calqué cet empereur sur
 celui de M. Gros. Ce sont les mêmes
 contours, la même pose. Mais qui a pu
 empêcher M. Johannot de donner de la
 beauté aux figures non historiques ?

Si nous continuons nos recherches sur

l'expression, nous admirerons un corps-de-garde turc, par M. Decamps. Ici, ce n'est point une passion individuelle que l'artiste a rendue, ce sont les mœurs de tout un peuple qui se peignent sur ces figures insouciantes, féroces ou dégradées. Dans ce petit tableau, le mérite d'une exécution large et d'une touche hardie se joint encore à celui d'une pantomime vraie

A mon sens, le diamant de l'exposition, sous le rapport de l'étude des passions, est un tout petit tableau de M. De-laroche, représentant sainte Amélie offrant des fleurs à l'autel de la Vierge. Tout ce que l'amour divin peut inspirer d'émotions différentes, selon l'âge, le caractère, le rang et l'intelligence, est réuni dans les quatre figures groupées contre l'autel. On respire, devant cette peinture, un délicieux parfum de piété. Je vous ai déjà parlé, mesdemoiselles, de Jane Gray; ce grand tableau est certainement bien beau; cependant, pour la perfection de l'expression, je lui préfère sainte Amélie.

Passant de la louange à la critique, je vous ferai remarquer deux sujets très-bien peints qui manquent l'effet que leurs auteurs en espéraient: l'un est Jeanne-la-Folle, par M. Monvoisin; l'autre, saint Georges terrassant le dragon, de M. Ziegler. Il y a certes du talent dans chacune de ces compositions, mais, je le répète, l'effet est manqué. Dans la première, on voit une femme saisie de folie à la vue de son mari mort; un enfant, placé au chevet du lit, demeure indifférent en présence du délire de sa mère et du cadavre de son père. Un seul prêtre est témoin impassible de cette scène. Voilà de grandes difficultés que l'artiste a compliquées encore en restreignant le nombre de ses personnages; car l'enfant est pour ainsi dire seul, appuyé sur un corps mort qui devrait au moins lui répugner physiquement; puisque M. Monvoisin a cru que ce petit garçon, qui devait un jour s'appeler Charles-Quint, ne pouvait pas avoir peur.

Quant au saint Georges, il pêche par une absence totale d'expression: le dragon est terrassé, et le saint protecteur de la Grande-Bretagne, qui met pied à terre, semble aussi étranger à la lutte que s'il n'y avait pris aucune part. C'est là un défaut que ne peut racheter une peinture savante et consciencieusement étudiée. Ce cavalier est donc un guerrier armé d'une fort belle cuirasse, mais ce ne sera jamais saint Georges.

Dans la peinture du paysage ainsi que dans le portrait, l'étude de la nature physique est la seule à laquelle on s'applique; mais dès que ce mot nature est prononcé, il révèle de telles beautés, une si admirable variété, tant de grandeur et de perfections, que l'on ne pourrait sans injustice immoler un genre à l'autre. Le vrai est sublime dans les arts, soit qu'on le trouve dans l'expression de la toute-puissance, soit dans la reproduction du plus faible roseau.

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

Correspondance.

Que le tems et l'espace sont moqueurs et décevans! Si je t'écris: le ciel est bleu, l'air est doux et calme... Quand tu reçois ma lettre: le ciel est gris, l'air est piquant et froid... Si je te raconte mes plaisirs: pour me lire, tu essuies peut-être tes larmes, ou bien, si je suis malheureuse à mon tour, mes plaintes t'arrivent au milieu d'un éclat de rire... A cela, ma chère amie, nous ne pouvons rien ni l'une ni l'autre; sinon, répéter ensemble: Que le tems et l'espace sont moqueurs et décevans!

J'ai encore aujourd'hui beaucoup de choses à t'apprendre. Le n^o 1 est un dessin de manchettes que tu peux exécuter sur de la mousseline ou sur du jaconas, et

garnir d'une petite valenciennes légèrement froncée. Je te conseille de doubler le poignet où se trouve le bouton et la boutonnière ; lequel poignet doit se placer sous la manche que la manchette doit recouvrir.

Le n° 2 est un *tour de cou*. On prend un reste de robe de satin ou de foulard, que l'on coupe d'un biais exact dans toute la largeur de l'étoffe et sur un demi quart de haut. On plie ce demi-quart en deux, on arrondit les pointes ainsi que l'indique le modèle, on borde d'un passe-poil d'étoffe pareille l'un des côtés de ce biais ; en dessous du passe-poil, on coud à plis ronds, très-pressés, un ruban de satin haut de neuf lignes et d'une couleur tranchante, sur lequel on rabat l'autre côté du biais. Ce *tour de cou* se met la garniture en bas ; ou la croise et on l'arrête avec une riche épingle appelée *broche*.

Le n° 3 est une mitaine. Cet ornement est fort à la mode non seulement pour nous autres, jeunes filles, qui n'avons pas encore les mains blanches, mais pour les dames qui peuvent alors se faire honneur de toutes leurs bagues ; et c'est un cadeau qu'il nous est permis de faire, il ne coûte que neuf sous. Achète un gros et demi de soie noire, assez forte, tes mitaines n'en seront que plus solides. Tu as sans doute un commencement de filet, prends cette espèce de *tête*, fais cinquante mailles en rond comme si tu voulais faire une bourse, continue pendant vingt-quatre tours ; au 25^{me}, arrête-toi à l'endroit où tu as commencé ta mitaine (cet endroit doit être indiqué par un long bout de soie), fais alors vingt-deux mailles ; avec la vingt-deuxième maille, fais en deux ; puis, fais six mailles simples ; avec la septième, fais-en deux, comme tu as déjà fait, avec la vingt-deuxième ; ainsi de suite, en augmentant de deux mailles, de deux tours l'un, jusqu'à ce que tu aies obtenu soixante-quatorze tours. Alors tu sépareras des autres mailles les six que tu as laissées au milieu, lesquelles, avec les

augmentations de droite et de gauche, doivent faire en tout trente mailles. Réunis la première et la dernière de ces trente mailles pour en former le pouce ; continue en ayant soin, à l'endroit de cette réunion, de diminuer une maille, et ainsi de suite, tous les deux tours. Douze rangs suffisent pour former le pouce, et tu coupes ta soie afin de l'attacher précisément à l'endroit où tu as réuni le pouce, et tu continues en rond ta mitaine. Fais encore dix-huit rangs ; au dix neuvième, après avoir fait seulement trois mailles de plus, tu iras à l'envers et compteras trente-une mailles ; alors tu reviendras à l'endroit, et ainsi alternativement pendant sept rangs, laissant une maille à chaque rang. De cette façon, les doigts seront un peu plus couverts que le dedans de la main. La mitaine terminée, tu prends du cordonnet très-fort, que tu enfile dans une aiguille pour faire autour du haut, du bas et du pouce, une espèce de point de feston. Ce point s'exécute de droite à gauche, en plaçant obliquement son aiguille dans l'avant-dernière maille. A présent, avec le même cordonnet, imite si tu le veux les baguettes qui indiquent le dessus de la mitaine. Si tu le veux encore, garnis le tour de la main d'une petite dentelle noire à peine froncée. Le moule doit avoir trois lignes de circonférence.

Le n° 4 est une allumette-*flèche*. Le modèle est exact. On achète de la paille noire, rouge et verte chez les fabricans de chaises. On trouve du papier d'or à vingt sous la feuille ; on peut n'en acheter que la moitié d'une feuille, on la coupe en deux morceaux pour les coller à l'envers l'un sur l'autre avec de la colle de farine. On taille avec ce papier de petits morceaux auxquels on donne à droite et à gauche dix coups de ciseaux pour imiter les barbes d'une plume. On fait fondre quelques boules de gomme arabique dans de l'eau chaude. On fend avec un canif une des extrémités de la paille, on y introduit ces petites barbes de papier doré dont

on a couvert les deux côtés avec de l'eau gommée, et par l'autre extrémité de la paille, on introduit une allumette dont on a trempé le bout non soufré dans cette eau gommée.

J'ai les yeux fatigués de l'éclat et du nombre des couleurs qui couvrent foulards, mousselines de laine et toiles de Jouy ; toutes ces étoffes se ressemblent. Je crois que quelques petits dessins bien simples et de couleurs moins tranchantes nous conviendraient davantage, qu'en penses-tu ? Nous pouvons encore attendre. Reprends ta capote de paille cousue, doublée de bleu ou de rose, c'est ce qui nous sied le mieux. Les jupes se portent toujours de plus en plus larges et longues, les manches aussi : les corsages sont guimpes. On voit moins de pélerines, mais les cols de mousseline rabattus sont de petites pélerines, tant ils sont grands. A propos, si tu as une amie qui se marie, indique-lui la gravure 1048 du *Petit Courrier des Dames*. Une coiffure à la Cymodocée, une guimpe à la vierge. Rien de décent et de gracieux comme ce costume.

Adieu ! ma lettre te dira que je t'aime ; puisses-tu, en la recevant, m'aimer aussi, et je ne répéterai plus : *que le tems et l'espace sont moqueurs et décevoans !*

.....
Ephémérides.

RELIGION.

L'an 1342, le 25 avril, mort du pape Benoît XII.

Benoît XII, appelé Jacques de Nouveau, surnommé Fournier, peut-être parce que son père était boulanger, naquit à Saverdun, au comté de Foix, et s'engagea

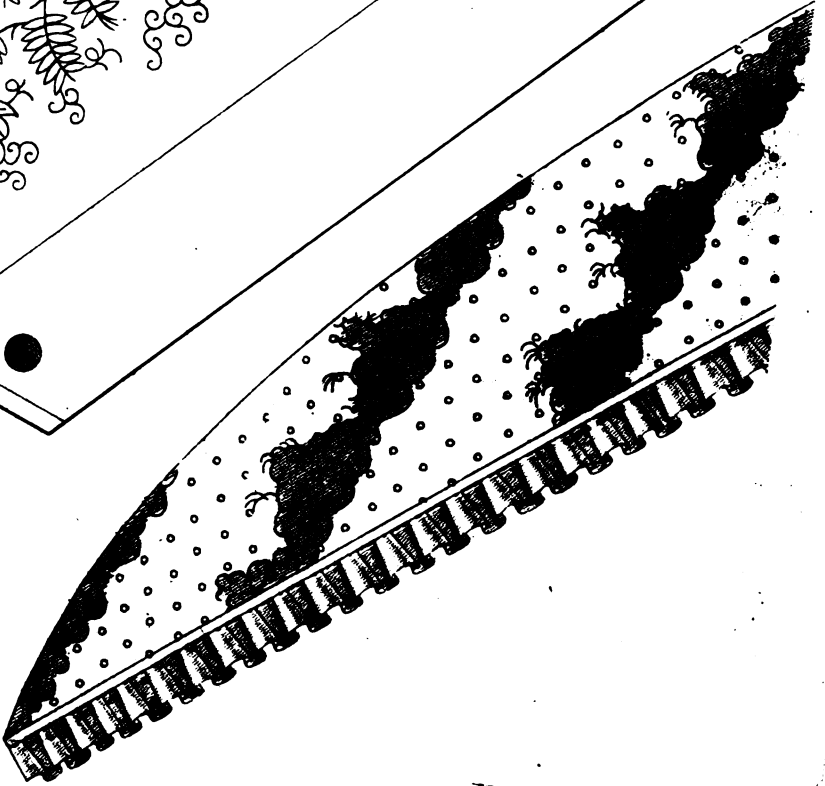
dans l'ordre de Cîteaux. Elu unanimement le 20 décembre 1334, son premier soin fut de remédier aux maux que l'avidité de Jean XII, son prédécesseur, avait occasionés. Un prince lui ayant fait demander quelque chose d'injuste : « Si » j'avais deux ames, répondit-il à celui » qui le sollicitait, j'en pourrais donner » une pour le prince qui vous envoie ; » mais n'en ayant qu'une, je ne veux pas » la perdre. » Il pensait « que les papes » devaient être comme Melchisédech, » n'avoir ni père, ni mère, ni parens. » On le représentait la main fermée, afin de marquer combien il était réservé dans la distribution des biens ecclésiastiques et dans la collation des bénéfices. On a de lui quelques ouvrages. Ce pontife vertueux, profond dans la théologie et la jurisprudence, mourut le 25 avril 1342, à Avignon, où il jeta les fondemens d'un palais qui subsistait encore en 1790. On prétend que c'est lui qui donna lieu à l'expression proverbiale *semaine des deux jeudis*, parce qu'ayant voulu faire son entrée à Paris et la pluie étant survenue, elle fut différée jusqu'au vendredi, jour auquel on fit gras en l'honneur de cet événement.

.....
Mosaique.

La reconnaissance nous rend dignes du bienfait, en même tems qu'elle nous égale à notre bienfaiteur.

La vie la plus heureuse est celle qui se compose de devoirs, et les femmes, en ayant davantage à remplir, pourraient être plus heureuses que les hommes.

N^o 1.



N^o 4.

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

—

HYGIÈNE.

—

DES CORSETS.

—

L'origine des corsets est un problème historique difficile à résoudre, que nous n'avons pas craint d'aborder ici, quoique nous n'espérions pas le traiter d'une manière complète; mais ce que nous en dirons intéressera nos jeunes lectrices, en leur faisant jeter un coup-d'œil rapide sur une coutume qui a pénétré chez tous les peuples avec la civilisation, et qui a résisté chez tous aux révolutions de la mode, laquelle n'a eu de pouvoir que pour modifier cette coutume, sans jamais en déraciner l'habitude.

L'antiquité de l'usage des corsets, dans les douces contrées de l'Inde, est prouvée par les poèmes indous. A la côte d'Orisa, depuis un tems immémorial, les Indiennes se sont servies d'un petit corset dont les manches ne vont pas jusqu'au coude et qui se ferme par derrière. Ce corset paraît

II.

être le même que celui que portent encore les bayadères : il est tissu de fibres végétales élastiques, et ne descend pas au-delà de la ceinture en laissant libre le reste du corps.

Chez tous les peuples de l'Asie des vêtements analogues durent être adoptés par les femmes réduites à une sorte d'esclavage domestique, qui leur rendait plus précieuse la beauté physique à laquelle seule leurs seigneurs et maîtres rendaient hommage; cependant nous n'en avons point trouvé de traces historiques parmi les Perses, les Mèdes, les Assyriens, les Babyloniens, les Juifs, les Égyptiens, etc.

Il n'en est pas de même parmi les Grecs et les Romains, car Rome devint bientôt toute grecque par les usages, le luxe et les arts. Un grand nombre de passages des auteurs qui sont parvenus jusqu'à nous démontrent que l'imagination éminemment artiste des Grecs, se livrant avec ardeur à la recherche du beau dans tous les genres, inventa les moyens de rendre plus fine la taille des femmes, afin qu'elle fût plus gracieuse et plus en harmonie avec toutes les autres parties de leur corps. Les monuments, les vases, les ouvrages des antiquaires que nous avons été obligés de consulter, nous ont fourni des renseignements par le grand nombre de figures et de costumes sculptés des Grecques et des Romaines. C'est ainsi que nous avons pu distinguer trois ordres de moyens em-

ployés par ces dames pour remplir le but des corsets; tantôt c'était une ceinture assez large, qu'on nommait *pétigel*, et dont une double échancrure sur la poitrine indique l'usage; tantôt c'étaient des espèces de bandelettes, de *fascia*, dont elles s'étreignaient la taille; enfin le *strophium*, qui paraît avoir eu pour but à la fois de soutenir et de restreindre l'embonpoint, en même tems qu'il devait maintenir la taille dans de justes limites: le *strophium* a paru à beaucoup de savans être véritablement l'analogue du corset moderne; mais nous devons remarquer qu'il avait pour but d'aplatir les parties auxquelles on prétend maintenant donner du relief. Quoi qu'il en soit, il est certain que les dames y attachaient un grand prix: elles les enrichissaient de pierres précieuses, et achetaient chèrement les esclaves dont l'adresse savait les confectionner: on les appelait *strophiarii* pour cette raison.

L'empire de la mode s'étendit jusqu'aux hommes. Pline raconte que Néron appliquait de petites lames de plomb à l'aide de bandelettes autour de son corps, dans le but de le conserver parfaitement droit, et, suivant Julius-Capitolinus, Antonin-le-Pieux remplaça les lames de plomb par de minces planchettes de tilleul; cet usage se répandit comme il est prouvé par un passage de Tertullien dans lequel il se moque de ceux qui arrangent avec art les plis de leurs manteaux pour faire sentir les contours de leur corps emprisonné dans cette boîte de tilleul.

Nous ne nous arrêterons pas ici à chercher quelle série d'idées les hommes ont dû parcourir pour trouver une théorie qui appuyât la prétention de maintenir la rectitude du tronc, en lui donnant un tuteur ainsi qu'à une plante, et comment ils en vinrent à trouver beau ce qui leur eût paru horrible dans une statue.

Chez les hordes nomades des hauts plateaux de l'Asie, chez les peuples à demi sauvages des forêts de la Germanie et de la Gaule, qui vinrent bouleverser l'empire

romain affaibli par le luxe, les travaux domestiques de la tente, l'éducation des enfans laissaient peu aux femmes le tems de réfléchir sur ce qui leur seyait le mieux et de se livrer à leur penchant naturel pour la toilette. Leurs vêtemens ressemblaient à peu près à ceux que portaient les hommes lorsqu'ils n'étaient point armés; mais ces barbares, en contact avec les peuples civilisés qu'ils avaient vaincus, perdirent peu à peu leur rudesse; leurs mœurs s'amollirent; leurs idées, leur religion échouèrent contre les idées d'une civilisation plus avancée, contre une religion divine. Il fallut peu de tems pour que cette transmutation devint complète. Les vêtemens furent adoptés comme les idées. Les femmes des conquérans rivalisèrent bientôt avec celles qui leur avaient donné l'exemple de la coquetterie, en les initiant dans les secrets de la toilette. On ne peut suivre les modes de ces tems, lesquelles ne furent pas moins nombreuses que celles de nos jours. Les robes devinrent de véritables corsets qui se laçaient par devant ou par derrière: l'art de leur coupe ferait honneur à nos plus habiles couturières. Les corsets supérieurs ne suffirent plus, on y joignit de petites plaques abdominales qui comprimèrent le ventre. Je ne pense donc pas, avec Mézeray, que les corsets furent introduits en France par Catherine de Médicis, ou bien, comme d'autres l'ont prétendu, qu'ils nous vinrent d'Allemagne au moyen âge; l'usage des corsets, selon nous, ne fut pas plus interrompu que le langage; ils furent adoptés, modifiés par les dames châtelaines de l'Europe, et la beauté, qui partageait alors avec la divinité les hommages des mortels, ne dut rien négliger pour se rendre digne du culte qui lui était adressé. L'ouvrage de Robert de Spallart nous montre que les corsets avaient pénétré jusque dans les couvens, notamment dans l'abbaye du Tart près de Nîmes, au onzième siècle.

Au dix-huitième siècle, ils étaient devenus tellement ridicules, gênans et nui-

sibles à la santé, qu'ils méritèrent les anathèmes de Buffon, de Rousseau, et appelèrent l'attention de l'empereur Joseph II, qui crut devoir les proscrire des établissemens publics par des ordonnances, en même tems qu'il y condamnait les femmes comme punition pour délits correctionnels. Tout échoua devant l'habitude profondément enracinée, un désir aveugle de la beauté et les sévères admonitions des médecins ne purent faire que les femmes renoncassent, au nom de la santé, à une mode qui lui était si contraire. Winslow, dans un mémoire à l'académie des sciences, prouva que la compression permanente exercée sur les viscères contenus dans le ventre et dans la poitrine occasionait un grand nombre de maladies, parce qu'elle déplaçait des parties, retrécissait des cavités naturelles, et apportait obstacle aux fonctions, surtout à celles de la circulation et de la respiration. Depuis long-tems Ambroise Paré avait signalé l'erreur dans laquelle tombaient ceux qui croyaient que les corsets prévenaient les difformités de la taille, tandis qu'au contraire ils les faisaient naître. Il disait : *Que de mille villes villageoises on n'en trouve pas une seule bossue, à raison qu'elles n'ont pas eu le corps astreint et serré, parquoy les mères et les nourrices devraient prendre exemple.* Riolan avait nettement expliqué les raisons pour lesquelles l'épaule droite se développe davantage chez les jeunes filles qui portent des corsets; en effet, le corset prête davantage du côté qui agit le plus, et la compression, s'exerçant sur l'autre côté, le condamne de plus en plus à l'inaction en diminuant la quantité des fluides nutritifs qui peuvent y arriver, de sorte qu'il en résulte l'atrophie des muscles. Joignez à cela une vie molle et sédentaire, et vous comprendrez comment il se faisait que les difformités contractées après la naissance se multipliasent dans une affligeante proportion, au point que, il y a quarante ans, sur quinze jeunes filles des

villes, il y en avait une de contrefaite, tandis que dans les campagnes il y en avait une à peine sur cent. Il ne nous convient pas d'entrer dans les détails d'orthopédie qui ont pour but de remédier à ces fâcheux accidens; nous ne devons indiquer que les moyens de les prévenir. Sans doute le meilleur serait de laisser croître le corps en liberté; mais un tel conseil paraîtrait trop absolu et serait rejeté sans examen. Nous reconnaissons d'ailleurs que les corsets ont une utilité qu'il ne serait pas juste de leur refuser. Le tems des exagérations paraît passé sans retour: nous ne voyons plus de ces corps composés de cercles de fer qui en faisaient de véritables cuirasses; nos artistes paraissent s'appliquer à rendre les corsets de moins en moins dangereux. Pour être approuvés par l'hygiène, il faut qu'ils ne s'opposent pas à la liberté des mouvemens, qu'ils ne compriment aucun des viscères du thorax ou de l'abdomen, et qu'ils restreignent cependant le volume de celui-ci qui tendrait à devenir disproportionné. Nous avons vu avec satisfaction qu'on a, depuis plusieurs années, supprimé les épaulettes. Pour les jeunes filles dont la taille trop faible commence à se tourner, M^{me} Zambonato a inventé un corset dont nous recommandons l'usage. Ce corset est de nankin doublé de toile: il n'a pas d'épaulette. Le côté qui dévie est redressé par des ressorts de pendules placés sous l'aiselle, laquelle se trouve appuyée sur une espèce de coussin semblable à celui d'une béquille. A partir de l'épaule droite sont trois petits buscs de baleine à moitié contenus dans trois coulisses; lorsque le corset est lacé, mais pas encore serré, on introduit l'autre moitié de ces petits buscs dans trois autres coulisses parallèles, qui sont sur l'épaule gauche. Le corset serré, ces trois petits buscs couvrent le dos également et empêchent l'épine de se courber en avant ou de se dévier: ce corset n'est pas garni dans l'intérieur, mais, comme il est bien fait à l'extérieur, la personne qui le

porte paraît alors bien faite, en attendant que l'usage de ce corset et l'exercice de la balançoire aient rétabli l'équilibre. Cette balançoire peut se placer partout : c'est un bâton long de deux pieds, suspendu au plafond par deux cordes, placées sur deux poulies, lesquelles cordes s'arrêtent à la muraille et descendent assez le bâton pour que la jeune fille, en le prenant de ses deux mains, puisse se balancer sans toucher la terre. Cependant nous conseillons toujours d'appeler un homme de l'art, qui indiquera ; suivant le cas, la meilleure méthode à suivre.

Les corsets de luxe annoncés pour l'exposition prochaine des produits de l'industrie réaliseront peut-être les souhaits que nous avons formés depuis long-tems de voir employer dans leur confection les tissus de caoutchouc, de gomme élastique. S'il en est ainsi, nous n'aurons plus qu'à désirer que l'agriculture en Alger multiplie assez ce produit pour qu'il devienne d'un prix modéré.

DE B....

Littérature Française.

REVUE LITTÉRAIRE.

Le Mariage et l'Amour, 1 vol. in-8°, par M^{me} Elise Voyart.

En 1804, lorsque la révolution, faisant une halte, laissa l'empire se constituer, beaucoup de gens qui, pendant les troubles, étaient restés fidèles aux princes proscrits, songèrent à se rapprocher du nouveau gouvernement, tandis que les co-

ryphées de la révolution, voyant que les hommes comme il faut étaient recherchés, pensèrent à former des alliances qui naguère les eussent fait frémir, et de part et d'autre on se tendit la main.

Ce fut ainsi qu'en usèrent le marquis de Kerantré, noble Vendéen, et Pierre Buny, citoyen parvenu, que son patriotisme avait fait seigneur suzerain d'un million d'écus. Le noble promettait de faire rejaillir sur le roturier un peu de son antique éclat ; Pierre Buny devait aider le marquis de son *savoir-faire*, de sa position à la nouvelle cour et de son argent. Avec ces trois choses, dont pas une n'était médiocre, le parvenu espérait obtenir, pour le marquis, au moins une clef de chambellan et un majorat de baron. Sous l'empire, c'étaient là les faveurs *au petit pied*. Les liens d'une union aussi bizarre devaient être d'une part Maurice Buny, neveu du millionnaire, de l'autre M^{lle} de Kerantré.

Maurice, élève de l'école polytechnique, se préparait à passer avec honneur son dernier examen, lorsqu'un ordre de son oncle, l'arrachant à ses travaux, le força à se rendre dans la Vendée. Il faut se pénétrer de tout ce qu'il y a d'espoir et d'enthousiasme dans l'âme d'un jeune homme qui se sent assez de force et d'intelligence pour ne devoir sa fortune qu'aux sciences et à la guerre, si l'on veut comprendre quel fut le désespoir de Maurice lorsqu'on lui proposa de changer ses beaux rêves de gloire contre la vie de gentilhomme campagnard, à côté d'une femme qu'il ne connaissait pas, et de voir sa vaste et jeune ambition immolée à l'ambition mesquine et caduque d'un vieux courtisan. Il fut sur le point de tout refuser et de rester à l'école ; mais le père de Maurice était mort pauvre, sa veuve ainsi que son fils ne possédaient dans le monde que les dons de Pierre Buny, qui, dur, avare, négligent, payait mal la pension qu'il avait promise à sa belle-sœur : la pauvre femme souffrait, et baignait de ses

larmes le pain qu'elle devait à la charité inattentive de son frère. Maurice songea que sa désobéissance allait rendre sa mère encore plus à plaindre, il frémit de tout ce qu'elle aurait à souffrir avant que la fortune eût couronné ses efforts. Il songea qu'il pouvait être tué, et son sacrifice fut décidé : seulement il exigea de son oncle qu'il donnât à sa mère une rente de trois mille francs en toute propriété. Pierre Buny, enchanté d'appeler *ma nièce* la fille du plus fier marquis *de son endroit*, consentit à tout.

La résistance de M^{lle} de Kerantré fut encore plus vive que celle de Maurice : élevée dans un amour fanatique des princes légitimes, elle avait en horreur tout pacte avec l'usurpation ; des passions violentes et haineuses, mal en harmonie avec son âge, altéraient ses traits encore peu formés. Son amour de l'ancien régime allait jusqu'à porter, en 1804, les robes et les coiffures de sa mère, morte en 1789. Des cheveux relevés en l'air et couverts d'un mastic de poudre et de pommade ; une taille longue et busquée, des étoffes se tenant toutes raides, et trois pavots faisant le tour de la robe, paraissaient bien plus étranges et bien autrement laids en 1804 qu'ils ne le sembleraient aujourd'hui : aussi, lors de la première entrevue, Maurice se sentit-il effrayé de la répugnance qu'il éprouvait pour celle qui allait être sa compagne à toujours. Quant à la jeune fiancée, elle garda scrupuleusement la parole quelle s'était donnée, de ne point regarder le *jacobiin*, que le caprice d'un père lui destinait pour époux.

Cependant, ces deux enfans révoltés cédèrent, quoique de mauvaise grâce. M^{lle} de Kerantré refusa de se servir des fraîches parures que renfermait la corbeille arrivée de Paris ; c'était à ses yeux œuvres de Satan, livrées de honte et de crime : elle revêtit donc pour sa noce une de ses robes de pékin broché, ne voulut point quitter la poudre ni les souliers à talons hauts, pleura beaucoup, et parut plus dé-

sagréable que jamais aux yeux du pauvre Maurice. Pour comble de malheur, on ne trouva, pour bénir cette union, qu'un prêtre ayant prêté serment à la constitution. M^{lle} de Kerantré, qui était habituée à les considérer comme indignes de leur ministère, protesta contre ce qu'elle appelait un sacrilège. Le marquis ne voulut point tenir compte des répugnances qu'il lui avait lui-même enseignées, parce qu'il cessait de les abjurer, et l'on passa outre. La bénédiction nuptiale vint consacrer un engagement que l'acte civil rendait déjà indissoluble, mais que l'une des parties s'obstinait à regarder comme nul et impie. Le ton avec lequel M^{lle} de Kerantré déclara à Maurice qu'elle ne se considérait pas comme sa femme, était si dur, si absolu, si revêche, que l'époux, tout-à-fait découragé, préféra sauter par la fenêtre pour s'enfuir, à chercher les moyens de toucher le cœur d'une personne qu'il détestait de plus en plus.

Onc, depuis on n'entendit parler de Maurice en Vendée ; il avait demandé un refuge à la grande armée, et, sous le nom de Laval, gagnait un grade à chaque bataille. En 1812, il était colonel, fort en faveur auprès de l'empereur. Les rêves les plus brillans berçaient encore sa jeunesse, car il n'avait pas trente ans. Après la campagne, qui devait se terminer probablement à Moscou ou à Saint-Pétersbourg, il comptait faire rompre son malencontreux mariage, afin d'épouser une princesse polonaise ; mais les revers se succédèrent avec rapidité. Maurice fut fait prisonnier : la volage Lithuanienne épousa un Russe ; et en 1816, notre pauvre colonel rentre en France, mari sans femme, célibataire sans liberté, n'ayant plus ni état, ni fortune, ni parens, ayant perdu sa mère depuis plusieurs années, et son oncle étant mort en le déshéritant ; il restait pourtant à Maurice un ami, auprès duquel il se rendit en Auvergne.

Ici, mesdemoiselles, je m'arrête, c'est l'endroit où le roman commence vraiment ;

et comme il est du petit nombre de ceux que vous pouvez lire sans danger, je me garde de déflorer le plaisir qui vous attend. M^{me} Élise Voyart a l'un de ces noms qui vous sont chers : la pureté de sa morale, l'élévation de ses sentimens, l'élégance de son style, font de ses ouvrages d'excellentes lectures. Sans dogmatiser, elle enseigne à être femme aimable, tendre et dévouée ; elle fait aimer la famille en créant de douces existences, un peu germaniques peut-être, mais dans lesquelles on retrouve l'image du bonheur que donne l'innocence et la bonne foi en amour.

Les Vieillards, par M. Ernest Legouvé.

La noble et généreuse indignation qui a inspiré à M. Legouvé la pièce de vers si remarquable, intitulée : *Les Vieillards*, s'agit au fond de tous les cœurs susceptibles de piété. En effet, qu'est-ce que notre libre arbitre, si les années passées sur la terre, loin d'augmenter le savoir et l'expérience de l'homme, ne font que le rendre borné et insensible ? A la réflexion, noble attribut du fils aîné de la création, on substitue l'instinct qui lui est commun avec les animaux ; on affecte de ranger au nombre des préjugés la reconnaissance et le respect, sentimens qui nous séparent aussi de la brute ; enfin, on nous *animalise* tant que l'on peut. Espère-t-on nous rendre plus heureux en agissant ainsi ? Oh ! non ; il vaut bien mieux s'écrier avec M. Legouvé :

Pour tout homme qui porte une ame vraiment fière,
 Il est trois cultes saints : Dieu !... son pays !... son père !...
 Tous trois sur le respect reposeut à jamais,
 Eh bien ! le mot respect n'est plus un mot français !
 Ouvrez les yeux, voyez ! on s'extasie encore,
 On s'échauffe la tête, on s'exalte, on adore,
 Des admirations, des cris à qui mieux mieux !
 Oui ;... mais quant au respect, ce feu religieux
 Qui, dans le fond des cœurs, brûlant sans étincelle,
 Fait un autel sacré du sein qui le recèle,
 Ce sentiment si calme, et pourtant si profond,
 Qui nous mouille les yeux, qui nous courbe le front,
 Et fait tomber enfin le chapeau de la tête,
 C'est un luth sans écho dans notre ame muette !

Sans doute on aime son père ; et qui pourrait ne pas aimer celui qui veille sans cesse pour nous ! celui qui se priva de plaisir et de repos, pour assurer notre repos et nos plaisirs ! celui qui, lorsque nous sommes encore tout petits, nous apporte, en rentrant au logis, nos premières joies ! celui dont l'ingénieuse bonté satisfait nos premières fantaisies ! celui qui, depuis le jour de notre naissance, répond aux sollicitations de ses goûts, aux injonctions de sa santé, aux exigences de ses opinions, par ces mots devenus sacramentels pour le père de famille, *mes enfans* ! Oh ! oui, nous les aimons ces pères, qui trop souvent nous immolent leurs forces physiques et morales ! Nous les aimons de tout notre cœur ; mais ce sentiment purement individuel, cet amour de quelques années, salaire d'un constant amour, ces soins rendus à un peu de jours caducs, pour prix de vingt années de veilles et de soucis, n'ont rien du culte que M. Legouvé réclame pour la vieillesse.

Nous aimons nos pères, et c'est de notre tems que l'on a inventé ces mots d'un burlesque horrible, pour désigner les hommes qui sont leurs contemporains, et auxquels on ne peut reprocher que le même âge, la même expérience, le même calme, plein de dignité et de sagesse. Chacun de nous respecte dans sa famille un peu de cheveux blancs, et insulte en masse ce qui n'a plus trente ans ! On poursuit l'âge mûr des mots injurieux de *perruques*, *momies*, *fossiles* ! On semble prétendre qu'à la jeunesse seule appartiennent la raison, le dévouement, le courage ! Ici, le ridicule fait presque oublier l'odieux. M. Legouvé, jeune homme aussi, mais jeune homme dont le cœur et l'intelligence ont autant d'élévation que de force, pour venger, dans sa pièce des *Vieillards*, ceux que l'on insulte, se contente de les comparer à notre folle jeunesse :

» Ils ne pensent donc pas, ces enfans nés d'hier,
 » Que les vieux d'aujourd'hui sont les hommes de fer,
 » Qui, frères d'Encelade, en secouant la terre,

Des révolutions ouvrirent le cratère ;
 Qui marchèrent pieds nus sous le sabre et le feu ,
 Firent l'Europe France , et leur empereur dieu ; etc.

Ces vers et les suivans sont beaux ; il en est d'autres pleins de douceur et de larmes. Il y a aussi dans ce petit poème deux épisodes fort touchans. Le premier, quand le vieux lord Chatam (se faisant porter mourant au Parlement d'Angleterre, au moment où le ministère et la nation, effrayés par les progrès des insurgés de l'Amérique, se disposaient à renoncer à la souveraineté de ce continent), cherche à réveiller le courage des représentans de la fière Albion. L'autre épisode est tiré de l'histoire de Venise. Dandolo, envoyé par la république vers l'empereur de Constantinople, pour conclure un traité, refuse de signer celui qu'on lui présentait, et qu'il croyait onéreux à son pays. Les menaces l'ayant trouvé aussi insensible que les offres de présens, l'empereur, hors de lui, fit crever les yeux à ce noble ambassadeur, qui souffrit cette mutilation avec un courage égal à la démenche du tyran byzantin.

Ces yeux, ce front, ce cœur, avaient quatre vingts ans !
 Jeune, aurait-il mieux fait ? vit-on ses faibles sens
 Le trahir, et son corps manqua-t-il à son aine ?

Je ne puis en citer davantage ; mais apprenez, mesdemoiselles, ces nobles vers pour les réciter à vos frères, et surtout pénétrez-vous du sentiment qui les a dictés, afin de repousser dignement d'odieuses plaisanteries ou de ridicules faronnades.

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

Littérature Étrangère.

Louis Arioste naquit à Reggio de Modène, en 1474, d'une famille noble. Son père était juge du premier tribunal de Ferrare. Louis fut l'aîné de dix enfans ; il

montra des dispositions poétiques dans les jeux mêmes de son enfance, et composait des espèces de tragédies qu'il représentait avec ses frères. Son père voulut qu'il étudiait les lois : après cinq ans de dégoûts et d'efforts inutiles, Arioste y renonça pour se livrer entièrement aux lettres. Des poésies italiennes et latines, remarquables par l'élégance et la facilité du style, le firent connaître du cardinal Hippolyte d'Est, fils d'Hercule I^{er}, qui se l'attacha en qualité de simple gentilhomme, mais ne tarda pas à l'employer dans ses affaires les plus importantes. A la mort d'Hercule I^{er}, Alphonse, frère du cardinal, ayant succédé à son père, n'accorda pas moins de confiance à l'Arioste. C'est dans cette cour qu'il entreprit et termina, en dix ou onze ans, son grand et immortel ouvrage, le poème de *Roland furieux*, qui fut publié en 1516. Hippolyte d'Est ayant fait un voyage en Hongrie où ses affaires le retinrent deux ans, la santé de l'Arioste ne lui permit pas de l'y suivre ; le duc Alphonse en fit alors son gentilhomme, l'admit à sa familiarité, mais ne le récompensa jamais que mesquinement. En 1522, il lui donna la mission d'apaiser les troubles qui s'étaient élevés dans une partie monstrueuse et sauvage de ses états, nommée la Garfagnana, qui était infestée par des brigands. L'Arioste parvint, en peu de temps, à en purger le pays. Ce fut là que lui arriva cette aventure avec le chef de brigands Pacchione. Le poète passait accompagné de six ou sept domestiques, à cheval comme lui, entre des montagnes ; ils trouvèrent une troupe d'hommes armés assis à l'ombre. Leur mine suspecte engagea l'Arioste à s'écarter d'eux et à presser le pas. Lorsqu'il fut passé, le chef de la troupe arrêta celui des domestiques qui marchait le dernier, et lui demanda qui était ce gentilhomme. Le domestique l'ayant nommé, le brigand courut tout armé, après l'Arioste. Celui-ci s'arrêta, ne sachant ce que cet empressement voulait dire, ni comment cela finirait.

L'homme armé l'ayant joint, le salua respectueusement, lui dit qu'il était Philippe Pacchione, lui demanda pardon de ne lui avoir rien dit à son passage : il ignorait alors son nom ; l'ayant appris, il était accouru pour connaître de vue celui qu'il connaissait si bien de réputation, et, après lui avoir fait les offres les plus polies, il prit congé de lui avec de grandes marques de respect.

De retour à Ferrare, l'Arioste s'occupait pendant plusieurs années, à composer ses comédies et à les faire jouer dans les fêtes que le duc donnait sans cesse à sa cour. Il mourut en 1533, dans la cinquante-huitième année de son âge, après huit mois de souffrance. L'Arioste joignait aux avantages extérieurs de la taille et de la figure un caractère doux, des manières polies et l'esprit le plus aimable. S'il avait été riche, il eût aimé la magnificence. Obligé de ne bâtir qu'une petite maison, il avait fait graver ce distique latin sur

l'entrée : « Maison petite, mais commode » pour moi, mais incommode à personne, » mais assez propre, mais pourtant achetée » de mes propres fonds. » On demandait un jour à l'Arioste comment il avait fait bâtir une maison si simple, lui qui avait décrit dans son *Roland* tant de palais magnifiques. « C'est, répondit-il, parce qu'on » rassemble bien plus vite et plus facilement des mots que des pierres. » Aucun poète n'a mêlé avec autant d'adresse le sérieux et le plaisant, le gracieux et le terrible, le sublime et le familier. Aucun n'a mené de front un aussi grand nombre de personnages et d'actions diverses, qui tous concourent au même but. Aucun n'a été plus poète dans son style, plus varié dans ses tableaux, plus riche dans ses descriptions, plus fidèle dans la peinture des caractères et des mœurs, plus vrai, plus animé, plus vivant. Le *Roland furieux* a été traduit dans toutes les langues.

FRAGMENT ITALIEN.

ORLANDO FURIOSO.

CANTO XIV.

IL SONNO.

*Giace in Arabia una valletta amena,
Lontana da cittadi, e da villaggi,
Che all' ombra di duo monti è tutta piena
D'antichi abeti e di robusti faggi,
Il sole indarno il chiaro dì vi mena,
Che non vi può mai penetrar co' raggi,
Sì gli è la via da' folti rami tronca,
E quivi entra sotterra una spelonca.*

*Sotto la negra selva una capace
E spaziosa grotta entra nel sasso,
Di cui la fronte l'edera seguace
Tutta aggirando va con torto passo.
In questo albergo il grave Sonno giace.
L'Ozio, da un canto, corpulento e grasso,
Dall' altro, la Pigrizia in terra siede,
Che non può andare, et mal si regge in piede.*

*Lo smemorato Obbligo sta sulla porta :
Non lascia entrar, nè riconosce alcuno ;*

ROLAND FURIEUX.

CHANT XIV.

LE SOMMEIL.

Il y a dans l'Arabie, loin des villes et des villages, une vallée charmante, abritée par deux montagnes, et entièrement couverte de vieux chênes et de robustes hêtres. C'est en vain que le soleil ramène la lumière, jamais ses rayons n'y peuvent pénétrer, tant les chemins leur sont fermés par d'épaisses branches d'arbres : c'est là qu'est l'entrée d'une caverne souterraine.

Sous cette sombre forêt, la vaste et spacieuse grotte est creusée dans un roc, dont le sommet est couvert de lierre, rampant à pas tortueux ; c'est au milieu de ce séjour que git le pesant Sommeil. D'un côté est l'Oisiveté, grosse et grasse ; de de l'autre, assise à terre, est la Paresse, qui ne peut ni marcher ni se tenir sur ses pieds.

*L'Oubli stupide est sur le seuil de la porte ; il ne
laisse entrer personne, ne reconnaît personne,*

Non ascolta imbasciata, nè riporta,
E parimente tien cacciato ognuno.
Il Silenzio va intorno, e fa la scorta :
Ha le scarpe di feltro, e il mantel bruno ;
Ed a quanti ne incontra di lontano,
Che non debban venir, cenna con mano.

n'écoute aucune demande, ne fait aucune réponse,
et chasse indistinctement tout le monde; alors le
Silence les entoure et leur sert d'escorte. Ses sou-
liers sont de feutre, son manteau est de couleur
brune, et à tous ceux qu'il aperçoit de loin, avec
la main, il leur fait signe de ne pas approcher.

M^{lle} E. K.

Éducation.

LES FEMMES ILLUSTRES,

GALERIE NATIONALE.

II (1).

SAINTE CLOTILDE,

REINE DES FRANKS.

Entre toutes les femmes qui jouèrent un rôle important dans nos vieilles annales, aucune n'est plus justement célèbre que cette Clotilde, dont l'intervention décida peut-être du sort de la Gaule : aucune n'a conservé jusqu'à nous une renommée plus brillante et plus pure. Les chroniqueurs, les légendaires, tous les auteurs appartenant au clergé, qui seul jadis écrivait l'histoire, se sont plus les uns après les autres à embellir de nouveaux rayons le diadème lumineux de Clotilde, de *sainte Clotilde*, faut-il dire, car l'Église mit au nombre des bienheureux la pieuse princesse qui introduisit le christianisme chez le grand peuple auquel commandait son époux.

Quelque intérêt qu'inspirent le caractère de Clotilde et les vicissitudes si dramatiques de sa vie, il importe cependant de se prémunir contre les idées fausses et ro-

manesques qu'on adopte trop facilement sur les personnages de ces tems reculés : *sainte Clotilde* n'était point une douce et timide vierge de Raphaël, *un ange exilé au milieu d'un siècle barbare*; la vraie Clotilde, celle de l'histoire, avec une ame affectueuse et beaucoup d'enthousiasme religieux, avait l'énergie physique et la hardiesse de cœur nécessaires à l'époque violente et désordonnée où elle vivait : sans une ame fortement trempée, son existence eût été brisée par les scènes d'horreur qui épouvantèrent son enfance. Issue d'une race guerrière et conquérante, née dans le tumulte des invasions teutoniques et du partage de la Gaule, elle ne se trouva jamais déplacée sur le trône de Clovis, à côté de ce fougueux chef de tribus à demi-sauvages.

Clotilde, ou plutôt *Chlode-childe*, nom composé qui, dans l'ancienne langue teutonique, signifie *illustre vierge*, était la fille de Chilpéric, l'un des chefs de la nation des Buhr-gondes ou Bourguignons, qui avaient récemment conquis sur les Romains les provinces du sud-est de la Gaule (c'est-à-dire les deux Bourgognes, le Nivernais, le Lyonnais, la Suisse, la Savoie et le Dauphiné).

Les Bourguignons étaient alors gouvernés par quatre frères ; mais l'aîné, Gondobald, qui joignait à de grands talens une ambition démesurée et capable de tous les crimes, entraîna le second frère, Gondeghesil, à se liguier avec lui contre les deux autres, pour leur ravir leurs trésors et leurs domaines. Chilpéric, le père de Clotilde, et Gondemar, le quatrième frère,

(1) I. pag. 360, 1^{re} année.

pris à l'improviste, ne purent repousser cette injuste agression : Gondemar se réfugia dans une tour ; mais le cruel Gondobald entoura cet asile de matières combustibles, et Gondemar fut étouffé par les flammes. Chilpéric tomba au pouvoir du vainqueur avec toute sa famille : il fut égorgé ainsi que ses fils, et sa femme jetée dans le Rhône par ordre de Gondobald. Le fratricide épargna seulement les deux filles de l'infortuné Chilpéric ; les chroniques ne nous ont rien appris du sort de l'aînée ; la seconde, encore en bas âge, c'était Clotilde !

Gondobald, ne craignant pas que la pauvre orpheline pût jamais lui demander compte du massacre de ses proches, parut d'abord se dépouiller de sa férocité à l'égard de Clotilde. Il la fit élever avec quelque soin, dans une de ses résidences royales. Cependant, lorsqu'il l'eut vue croître en sagesse et en beauté, il commença de concevoir quelque inquiétude à son égard : incapable de se venger par elle-même, elle pourrait peut-être trouver un jour quelque vengeur.

Ces alarmes étaient soigneusement entretenues par un certain Aredius, qui avait toujours été le plus intime confident de Gondobald, et l'ennemi personnel du malheureux Chilpéric. Aredius, comme l'indique son nom latin, était l'un de ces riches habitans de la Gaule romaine, qui, pour sauver leurs biens et leurs personnes lors de l'entrée des barbares en Gaule, s'étaient efforcés de se concilier, par tous les moyens, la faveur des chefs des conquérans, et mettaient au service des mauvais penchans de ceux-ci toutes les ressources d'une civilisation corrompue.

Aredius avait déjà distingué le caractère ferme de la jeune fille ; il savait qu'elle n'ignorait ni n'oublierait sa conduite envers Chilpéric ; il engagea donc fortement Gondobald, sinon à se défaire de Clotilde, au moins à la confiner dans quelque retraite obscure.

Mais il n'était plus tems. La jeune

vierge avait été remarquée et trop bien appréciée pour que ses persécuteurs pussent désormais atteindre leur but.

Depuis quelques années les descendans dégénérés des Romains s'étaient vu arracher leurs dernières possessions en Gaule, et la redoutable nation des Franks régnait dans toutes les contrées entre le Rhin et la Loire. Chlodewig, que nous appelons Clovis, principal chef des Franks, avait eu diverses négociations avec Gondobald, dont le territoire confinait au sien.

Les ambassadeurs de Clovis, près du roi des Bourguignons, avaient rencontré et entretenu l'orpheline qui, sans doute, désirant sortir de sa fatale situation, fut loin de se dérober à la curiosité et à l'intérêt que lui témoignèrent ces étrangers. Les députés franks emportèrent dans leur pays un doux souvenir des charmes et de la vive intelligence de la princesse, et racontèrent à leur *konîng* (titre des chefs franks) l'histoire de la belle jeune fille dont le roi Gondobald avait tué les parens et pillé l'héritage.

Le jeune Clovis, séduit par leurs récits et guidé à la fois par des sentimens naturels à son âge et par une arrière-pensée politique, dépêcha aussitôt vers Gondobald un seigneur gaulois nommé Aurelianus, qui était devenu son favori, comme Aredius celui de Gondobald, mais par des services plus honorables.

Aurelianus demanda sans préambule à Gondobald la main de sa nièce pour le prince des Franks.

Gondobald demeura tout étourdi d'une telle requête. Sa position était aussi difficile qu'embarrassante : refuser le jeune conquérant, c'était s'exposer à une guerre immédiate contre le peuple le plus belliqueux de l'Europe ; consentir, n'était guère moins dangereux ; car un jour Clovis viendrait sans doute réclamer le patrimoine d'un beau-père assassiné.

Et pour comble de perplexité, le subtil et rusé Aredius faisait défaut à son maître en ce moment critique : Gondobald l'avait

envoyé récemment en ambassade à Constantinople.

Le cruel meurtrier de Chilpéric dut se repentir plus d'une fois de sa *clémence* envers la fille de son malheureux frère.

Il voulut d'abord se rejeter sur la différence de religion.

« Clotilde, dit-il, fidèle chrétienne comme elle l'est, ne se résoudra point à épouser un prince idolâtre, et je ne veux pas l'y contraindre.

— Que cela ne vous arrête point, seigneur, répondit tranquillement Aurelianus, Clotilde ne mettra point d'obstacle à nos projets ; elle n'attend que votre aveu pour se rendre aux désirs de mon maître. »

Gondebald entra dans une fureur terrible en apprenant que Clotilde, se soustrayant à sa vigilance, était parvenue à conférer secrètement avec Aurelianus, et à lui apprendre qu'elle agréait les propositions de Clovis. Néanmoins le roi des Bourguignons, ne trouvant plus de prétexte à opposer, donna son consentement à contre-cœur, et Aurelianus épousa Clotilde au nom de Clovis, en lui offrant de la part du chef des Franks un anneau d'or et une pièce de monnaie, suivant la coutume teutonique ; puis Gondebald remit sa nièce aux mains d'Aurelianus, avec une riche dot par laquelle il espérait désarmer d'avance Clovis.

Clotilde et Aurelianus partirent de Châlons-sur-Saône dans une *basterne*, sorte de grand chariot trainé par des bœufs : c'était la voiture qui, chez les peuples teutoniques, remplaçait les chars élégans des Grecs et des Romains.

A peine l'ambassadeur et la jeune épousée étaient-ils en route, que Clotilde reçut une nouvelle effrayante : Aredius était de retour auprès de Gondebald !

« Si vous voulez que j'arrive saine et sauve au pays des Franks, dit-elle à son conducteur, il nous faut quitter notre *basterne* et monter à cheval en toute hâte, car l'on est déjà peut-être à notre poursuite ! »

Aurelianus, admirant le courage et la

présence d'esprit de la jeune fille, suivit ce conseil ; et, s'élançant sur deux légers coursiers, ils se dirigèrent rapidement au nord-ouest.

Clotilde avait deviné juste. Aredius, aussitôt son arrivée, décida Gondebald à lancer un corps de cavalerie après sa nièce, pour la ramener morte ou vive ; mais les cavaliers bourguignons n'atteignirent que la *basterne* vide : Clotilde et Aurelianus avaient franchi heureusement la frontière.

Clotilde reçut la princesse à Soissons, sa principale résidence, et l'épousa solennellement en présence de tous ses guerriers. La pieuse Clotilde regretta de ne pas voir son mariage consacré par les cérémonies de l'église chrétienne, mais déjà cette jeune tête roulait un vaste projet et peut-être l'espoir de convertir toute une nation à la loi de Jésus-Christ, avait-il seul déterminé Clotilde à se jeter entre les bras du roi des Franks.

Ce qui est certain du moins, c'est que les Gaulois catholiques, sujets des Franks encore païens, accueillirent la nouvelle reine comme si elle leur eût été envoyée de Dieu même, et qu'elle devint sur-le-champ le plus puissant auxiliaire des évêques, dans leurs tentatives pour attirer Clovis à la foi chrétienne.

Ce grand but, en absorbant tout ce qu'il y avait de force et d'activité dans l'âme de la reine, sembla avoir détourné complètement d'elle la soif de vengeance qu'elle devait nourrir contre son oncle Gondebald.

Elle donna bientôt à Clovis un fils que le roi frank, tout joyeux, lui laissa baptiser *selon le rite des Chrétiens* : l'enfant mourut, par malheur, tandis qu'il portait encore les habits blancs dont on revêtait les nouveaux baptisés.

« Si mon fils Ingomer avait été consacré au nom de mes dieux, dit Clovis irrité et affligé, il vivrait encore ; mais, comme il a été arrosé d'eau au nom de votre Christ, il n'a pu vivre. »

La naissance d'un second fils apaisa le

prince frank ; et , à force de caresses et de prières , Clotilde obtint la permission de baptiser aussi cet enfant , nommé Clodomir ; mais voici que le petit Clodomir tomba gravement malade à son tour .

Les angoisses de la pauvre mère furent extrêmes ; car son mari lui disait d'avance qu'elle aurait causé la perte de ses deux fils , en offensant les dieux des Franks .

« Mais le Seigneur , dit l'ancienne chronique , accorda la vie de l'enfant aux prières de sa mère . »

Cependant Clotilde désespérait d'amener son mari au pied de la croix , lorsqu'un événement inattendu aplanit tous les obstacles .

Les Allemands , peuple qui habitait entre le Rhin , le Mein , la Suisse et la Bavière , passèrent le Rhin et envahirent la partie de la Gaule conquis par les Franks . Clovis courut au-devant d'eux , et leur livra bataille dans les environs de Cologne . Après une lutte terrible , le sort des armes commençait à se déclarer contre les Franks , et Clovis invoquait en vain tous ses dieux . Dans sa détresse , il se ressouvint du Christ , dont lui parlait toujours Clotilde , et jura de recevoir le baptême si Jésus-Christ lui accordait la victoire .

Après cette résolution , il se précipita sur l'ennemi en désespéré à la tête de ses *fidèles* : cette charge furieuse culbuta plusieurs escadrons allemands ; les Franks se rallièrent de toutes parts ; bref , la chance tourna peu à peu , et Clovis remporta un triomphe complet , bien que chèrement acheté .

Clovis , de retour à Soissons , raconta à la reine comment il avait obtenu la victoire en implorant le nom du Christ : Clotilde , transportée d'allégresse , manda aussitôt saint Remy , évêque de Reims , à qui Clovis témoignait beaucoup d'estime , et l'avertit que le moment était propice .

En effet , Clovis ne résista plus aux instances de saint Remy , lorsque , dans un *champ-de-mars* ou assemblée nationale , la plupart des chefs franks lui eurent dé-

claré qu'ils étaient prêts à changer de religion avec lui .

Clovis , sa femme et les principaux de la nation se rendirent donc à Reims , où Clotilde eut la joie de voir l'eau sainte arroser le front de son farouche époux , de sa belle-sœur et de trois mille des plus vaillants guerriers d'entre les Franks .

« Toute l'église , dit un vieux légendaire , fut embaumée d'une senteur divine , et Dieu fit descendre sur les assistants une telle ivresse , qu'ils se croyaient transportés au milieu des parfums du paradis . »

Ce grand événement arriva en l'an de Jésus-Christ 495 , quatre ans après le mariage de Clovis et de Clotilde .

Les historiens parlent peu de la reine Clotilde pendant le reste du règne de son époux : Clovis , en changeant de croyance , ne changea point de mœurs ni de caractère ; tandis qu'il guerroyait presque continuellement contre tous ses voisins et accroissait sans scrupule sa vaste domination par le meurtre et le carnage , Clotilde vivait habituellement au palais des Thermes , à Paris (aujourd'hui rue de la Harpe) , *vaquant à la prière et aux bonnes œuvres* . Elle fit construire sur le mont Lucotitius la célèbre basilique de Saint-Pierre et Saint-Paul , qui devint plus tard l'église de Sainte-Geneviève , patronne de Paris .

Après la mort de Clovis , en l'an 511 , sa veuve se retira dans l'abbaye de Saint-Martin de Tours , sans perdre de vue les choses de ce monde , car son influence et le respect qu'elle inspirait , contribuèrent beaucoup à maintenir la paix entre ses trois fils et leur frère aîné , né d'une première femme de Clovis .

Heureuse si son intervention se fût toujours bornée à concilier ces princes avides et turbulents !

Mais elle ne pouvait oublier le massacre de ses parens ni l'usurpation de son héritage par son oncle Gondobald : Clovis avait autrefois attaqué et vaincu ce tyran ; mais , projetant d'autres conquêtes , il n'é-

taut point entré dans sa politique d'accabler Gondebald, et il préféra lui laisser ses états.

Lorsque les trois fils de Clotilde furent devenus hommes faits et rois, le souvenir des crimes de Gondebald se réveilla plus puissamment que jamais dans le cœur de la veuve de Clovis.

Elle alla trouver ses trois fils à Paris, où ils étaient alors réunis :

« Mes chers enfans, leur dit-elle, si je vous ai nourris avec tendresse, je vous en viens demander aujourd'hui la récompense : il faut que vous preniez part à mon injure, et que vous mettiez vos soins à venger mon père et ma mère égorgés par Gondebald. »

Les trois princes ne répondirent qu'en convoquant le ban de leurs guerriers, et en prenant à leur tête le chemin de la Bourgogne.

Le vieux Gondebald était mort peu de tems auparavant; mais, dans les idées barbares des peuples teutoniques, le fils innocent était responsable des crimes de son père, et l'on se croyait en droit de lui demander compte du sang qu'il n'avait pas versé.

Les trois princes franks envahirent donc le royaume des Bourguignons; l'aîné des fils de Clotilde, Clodomir, fit prisonnier l'aîné des fils de Gondebald, appelé Sigismond, et commanda de le tuer et de le jeter dans un puits avec sa femme et ses deux enfans.

La nouvelle de cette atroce cruauté dut ôter d'horreur l'âme de Clotilde : en apprenant la mort de son oncle Gondebald, elle avait pensé sans doute que les héritiers de ce roi *se rachèteraient* suivant la coutume, en abandonnant aux princes franks une partie de leurs trésors ou de leurs domaines.

L'infortuné Sigismond fut bientôt vengé : son frère Gondemar, loin d'être intimidé par la fin tragique de cet aîné, soutint la guerre avec fureur contre les Franks. Dans une bataille sanglante aux bords du Rhône, Clodomir fut enveloppé et renversé de

cheval; les Bourguignons lui coupèrent la tête et la plantèrent au bout d'une pique.

Clotilde, le cœur déchiré par cette catastrophe dont elle se reprochait d'être la première cause, alla chercher à Orléans les trois jeunes fils que laissait Clodomir, et les éleva près d'elle à Saint-Martin de Tours, reportant sur ces petits-enfans toutes ses affections et toutes ses espérances.

Les frères de Clodomir, Childebert et Clotaire s'étaient partagé ses villes, ses terres, ses trésors, afin de les garder, disaient-ils, pour ses fils, quand ils seront grands.

Au bout de quelques années, Clotilde crut le moment venu de rappeler cette promesse à Childebert et à Clotaire. Elle quitta donc Tours, et vint, avec les enfans, s'établir dans un monastère de Paris, pour solliciter d'abord de Childebert, qui résidait au palais des Thermes, la restitution de la part qu'il détenait dans l'héritage des fils de Clodomir.

Childebert envoya, sans délai, prévenir Clotaire de se rendre de Soissons à Paris, pour qu'ils conférassent ensemble. Après qu'ils se furent longuement entretenus, ils dépêchèrent leurs officiers vers la reine Clotilde, et lui mandèrent : Remettez-nous les enfans, ô reine ! afin que nous les fassions rois.

« Clotilde, tout allègre, » dit l'ancienne chronique, fit boire et manger les enfans, et les laissa partir sans défiance en leur disant :

« Je croirai n'avoir pas perdu mon fils Clodomir, si je vous vois succéder à son royaume. »

Puis elle attendit impatiemment que les jeunes garçons revinssent bien joyeux vers elle, lui montrer leurs belles armes de guerre et leurs diadèmes de perles; car elle croyait que leurs oncles allaient leur donner la lance et l'épée en présence des guerriers, et les déclarer chefs de tout le pays qu'avait possédé leur père, en les élevant sur un pavois.

Après deux heures d'attente, elle entendit qu'on-entraît dans le cloître, et le cœur lui battit fortement ; mais ce n'étaient pas les enfans, c'était le confident de Childebert, un sénateur gaulois nommé Arcadius.

Il tenait dans une main de grands ciseaux, dans l'autre un sabre nu.

« Très-glorieuse reine, dit-il, tes fils, nos seigneurs, attendent que tu leur apprennes ta volonté sur la manière dont ils doivent traiter les enfans. Choisis si tu veux qu'ils vivent après avoir eu les cheveux coupés avec des ciseaux, ou qu'ils soient tués par le glaive. »

Couper les cheveux à un chef, c'était le dégrader et le vouer à l'état monastique, les longs cheveux flottant sur les épaules étant chez les Franks le signe du commandement militaire.

« A cet aspect, à ces affreuses paroles, » poursuit la chronique, la reine s'abandonna au premier élan de son indignation, et dans sa douleur, *ne sachant ce qu'elle disait*, elle s'écria imprudemment :

« S'ils ne sont pas élevés sur le pavois (c'était la manière de proclamer les chefs), j'aime mieux les voir morts que déshonorés (le texte dit : *que tondus*). »

A peine avait-elle jeté ce cri de désespoir, qu'elle eût voulu le racheter au prix de sa vie ; elle s'élança après l'envoyé de Childebert.... « Qu'ils soient moines, qu'ils soient privés de leurs biens, de leurs honneurs, de leurs espérances en ce monde, mais qu'ils vivent!..... » s'écriait-elle éperdue.

Déjà le ministre de Childebert était bien loin.

« Vous pouvez continuer, avec l'approbation de la reine, ce que vous avez entrepris, dit le misérable aux cruels frères de Clodomir, la reine consent que vous accomplissiez votre projet. »

Cette infâme ironie devint le signal de la plus horrible scène qu'offrent les annales de ces tems barbares.

Clotaire tira son poignard ; il l'enfonça

dans le sein de l'aîné des enfans. Le second, appelé Gonthaire, courut se jeter aux pieds de Childebert, et lui embrassant les genoux avec des cris et des sanglots.

« Secours-moi, mon bon père, lui cria-t-il, ne me laisse pas mourir comme mon frère! »

Childebert, malgré sa férocité, sentit ses yeux mouillés de larmes :

— Accorde-moi la vie de ce petit, dit-il à Clotaire qui s'avancait le couteau levé, je te donnerai tout ce que tu voudras, si tu consens à ne pas le tuer.

— Il n'est plus tems de reculer, répondit le farouche Clotaire : c'est toi qui m'as poussé à cette action, et maintenant tu voudrais te dédire. Repousse l'enfant, et livre-le moi, ou tu mourras à sa place. »

Le lâche Childebert se débarrassa de l'étreinte de son neveu, et Clotaire égorga cet enfant, de même que son aîné.

Le troisième fils de Clodomir, nommé Clodoald, avait été dérobé à la rage de ses oncles par de fidèles serviteurs, qui l'emmenèrent et le cachèrent au loin. Il grandit dans l'obscurité, se fit moine, mourut *en odeur de sainteté*, et fut canonisé par l'église sous le nom de saint Cloud.

L'effroyable situation de Clotilde ne saurait s'exprimer ni se décrire : une femme, une mère, peut seule comprendre les sentimens qui durent torturer l'âme de cette aïeule, dont les petits-enfans venaient d'être massacrés, presque sous ses yeux, par ses propres fils. Une mère, au milieu des plus affreuses calamités, trouve quelque consolation à reporter sa pensée sur les fils qui lui restent, et Clotilde était condamnée à ne plus songer aux siens, que pour appeler sur leurs têtes toutes les foudres du ciel!

Elle eut le courage d'aller relever elle-même les corps des deux enfans, abandonnés dans les salles sanglantes du palais des Thermes : elle les fit poser sur un brancard, et les conduisit, *avec une immense douleur*, à l'église de Saint-Pierre et Saint-

Paul (Sainte-Geneviève), où ils furent inhumés.

Clotilde, le cœur à jamais brisé, s'en retourna seule à sa retraite de Saint-Martin de Tours, d'où elle était partie naguère, entourée de ces beaux et joyeux enfans, qui ne devaient pas fermer les yeux de leur aïeule!

Elle ne quitta plus le couvent de Saint-Martin, et partagea le reste de ses jours entre l'aumône et l'oraison, vénérée des peuples, comme la mère du christianisme dans la Gaule, et comme un auguste exemple de piété, d'infortune et de résignation.

Sa réputation de sainteté était si bien établie dans l'esprit des populations, qu'on attribua à ses prières une circonstance fortuite, qui empêcha la fatale race de Clovis de se souiller d'un nouveau crime.

La bonne intelligence n'avait pas été longue entre les deux assassins des enfans de Clodomir : ils se firent à diverses reprises une guerre acharnée. Enfin, Childebart aidé de son parent, le puissant roi d'Austrasie, parvint à enfermer Clotaire dans un bois de la Neustrie ; il se disposait à l'accabler de ses forces très-supérieures, bien résolu de le mettre à mort, lui et tous les siens, lorsqu'un ouragan terrible éclata sur l'armée assaillante. Meurtis par la grêle, aveuglés par les éclairs, Childebart et ses alliés crurent voir dans cette tempête les preuves de la colère du ciel, armé contre des projets fratricides, et ils consentirent à laisser le trône et la vie à Clotaire.

On prétendit que Clotilde avait obtenu cet orage de Dieu par l'entremise du grand saint Martin de Tours, patron de la Gaule : que n'avait-elle pu solliciter aussi efficacement l'intervention céleste pour sauver des victimes plus chères et plus intéressantes que l'odieux Clotaire!

La veuve de Clovis eut le malheur de survivre près de quinze années à l'affreuse tragédie du palais des Thermes. Elle mourut enfin à Tours, en l'an 548, *pleine de jours et riche de bonnes œuvres*, dit l'an-

cienne chronique écrite par Grégoire, évêque de Tours, à laquelle nous avons emprunté presque toute l'histoire de cette femme illustre.

Clotilde fut ensevelie à Paris, près de son époux, dans le sanctuaire de la basilique Saint-Pierre et Saint-Paul.

Nous ne possédons pas même la pierre tumulaire de la première reine chrétienne du peuple frank, ni le tombeau de son époux, le conquérant des Gaules. Les Normands païens, trois siècles après la mort de Clotilde (en 845), saccagèrent l'église Saint-Pierre et Saint-Paul, qui avait pris, dès ce tems, le nom de Sainte-Geneviève. Les tombes de Clovis et de Clotilde furent ruinées, et leur poussière jetée au vent!

Le sépulcre même, après une vie si pleine de tourmentes et de tragiques douleurs, n'avait pu être un paisible refuge pour Clotilde!

HENRY MARTIN.

LE VRAI PEUT QUELQUEFOIS N'ÊTRE PAS
VRAISEMBLABLE

Voulant aujourd'hui, mesdemoiselles, vous conter quelque chose, je cherchais à composer une histoire, lorsque je me rappelai tout-à-coup un événement qui s'est passé sous mes yeux, et qui m'a laissé long-tems une impression profonde.

J'étais en pension à L..., hélas! il y a déjà bien des années, et je me souviens cependant, comme si je l'avais vue hier, de Caroline de B..., aimable et jolie compagne, enfant chérie de notre maîtresse de pension. Nous n'étions point jalouses de la préférence qu'on lui accordait, car nous l'aimions toutes. Elle avait seize ans, mais elle partageait nos jeux et semblait y pren-

dre autant de plaisir que la plus jeune des élèves. Elle était instruite et se montrait bien indulgente envers nous, pauvres ignorantes. Elle avait des talens et ne se faisait jamais prier pour nous en faire jouir ; enfin c'était à qui la caressait, à qui obtiendrait son amitié.

L'éducation de Caroline se trouvait tout-à-fait achevée, cependant on ne pensait pas à lui faire quitter la pension. M^{me} de B.... était devenue tellement infirme, que les médecins décidèrent qu'elle ne pouvait espérer de guérison qu'en gardant le lit pendant plusieurs années. M^{me} de B.... se soumit à ce régime ; mais, songeant combien il serait triste d'enchaîner une jeune existence au lit d'une malade, songeant encore qu'il lui serait impossible de veiller sur sa fille, de la préserver des dangers auxquels son inexpérience pourrait l'exposer, elle la laissa entre les mains de la seconde mère à qui elle l'avait confiée, et trouva dans l'intérêt de Caroline le courage de s'imposer une privation bien vivement sentie.

M^{me} de B... n'était pas riche, mais une de ses vieilles belles-sœurs, habitant une terre à vingt lieues de L...., devait, en mourant, léguer une fortune considérable à Caroline. Cette jeune personne, riche, belle et bonne, entourée d'affections, semblait donc être assurée d'un avenir brillant, et tout s'offrait à elle avec des chances de bonheur.

Depuis quelques mois nous boudions un peu notre chère compagne ; elle évitait nos joyeuses rondes, nos rires d'enfant la trouvaient sérieuse, elle chantait encore, mais c'était par pure complaisance, et ses accens étaient tristes, même dans les chants toujours gais que nous lui demandions. Sans l'amitié que nous avions toutes pour elle, ses manières nouvelles nous eussent vivement choquées, car l'enfance n'est pas tolérante non plus. Mais nous nous bornions à chuchoter un peu, à trouver qu'elle avait tort de *faire la grande demoiselle*, et nous l'entourions encore, et

nous l'entraînions dans nos jeux bruyans.

Caroline n'ayant plus besoin de suivre les classes, se trouvait dans une position toute particulière, et sortait bien plus souvent que les autres élèves. Régulièrement une fois ou deux par semaine, la femme de chambre de M^{me} de B.... présentait une lettre, que l'on échangeait contre un laissez-passer, devant lequel s'ouvraient les verrous, les grilles et les portes ; car notre pension était aussi bien fermée que le couvent des Carmélites que nous avions remplacé.

Depuis trois ans, toujours la même femme de chambre venait chercher et reconduire Caroline. M^{me} de B.... prouvait ainsi la confiance qu'elle avait en cette personne ; cependant la malheureuse la trompait. Gagnée par un jeune homme qui, ayant aperçu Caroline, en était devenu éperdument amoureux, elle lui facilita d'abord les occasions de rencontrer sa jeune maîtresse, puis de la voir quelques instans, puis de lui parler, puis enfin de lui écrire, et plus tard, hélas ! de recevoir des réponses.....

Caroline fut d'abord effrayée des poursuites de ce jeune homme, elle voulut en parler à sa mère ou à l'amie qui avait guidé son enfance ; mais l'adroite femme de chambre sut, par ses prières et de spécieux raisonnemens, la détourner de cette bonne pensée. Ainsi, par son silence, la jeune fille, se trouvant déjà complice, prit soin de cacher une première faute à laquelle elle pensait pouvoir remédier. Ses sentimens étaient purs, ses résolutions sincères, elle ne voulait plus voir Oscar, déjà elle savait qu'il se nommait ainsi, ne voulait plus l'entendre ; mais qu'est-ce qu'une *résolution* à seize ans ! que peuvent des *sentimens purs*, je dirai même une éducation soignée et des principes sévères, contre l'inexpérience, contre de perfides conseils, contre des paroles d'amour sans cesse répétées, qui ne trouvent que trop d'écho dans un jeune cœur ! Puis cet Oscar de Saint-Elme paraissait si malheu-

reux ! Il y a quelque chose de bien touchant, de bien dangereux dans une douleur que l'on cause et que d'un mot l'on peut changer en joie ! Quand on pourrait consoler, n'est-ce pas avoir du courage que de chercher seulement à adoucir une souffrance ? Oui ; mais ce courage, plus tard, tourne contre nous, et je ne sais si cet effort sur nous-mêmes ne contribue pas aussi activement à notre perte que notre faiblesse et notre pitié. Voilà ce que l'expérience d'une mère, d'une amie, aurait fait entendre à Caroline.

Saint-Elme exprimait avec un charme, un entraînement contagieux, cette passion qui, disait-il, faisait son martyr et sa joie ; cette passion qu'il avait cherché à combattre et qui, de chaque combat, sortait plus vive, plus entraînée. Ses intentions étaient pures, car il parlait sans cesse d'une sainte union, il traçait de délicieux tableaux de famille, qui, la nuit, venaient se présenter à la jeune fille avec des couleurs toujours plus séduisantes. Mais Saint-Elme n'avait point de fortune, il n'osait demander à M^{me} de B... la main de sa fille.

Pauvre Caroline ! bientôt ses premiers scrupules s'effacèrent, elle ne raisonna plus, elle aimait.... Et pendant que nous tressions des couronnes dont nous aimions à parer son front, pendant que nous l'enlions de chaînes de fleurs, elle rêvait bouquet de mariée et chaînes plus indissolubles !...

J'ai dit que nous avions remplacé un ancien couvent. Le cimetière des religieuses était dans une cour entourée d'arcades gothiques. Cette partie avait été détachée de notre habitation, elle tombait presque en ruine et servait quelquefois de passage pour rejoindre des jardins potagers voisins des nôtres. La fenêtre grillée de l'un de nos cloîtres donnait sur cette dernière demeure des carmélites. Depuis que Caroline était rêveuse et triste, elle en aimait la vue, car souvent elle s'approchait de cette fenêtre, que nous enfans, ayant à peine oublié les contes de nos nourrices, nous n'o-

sions approcher qu'avec une frayeur superstitieuse.

Moi qui vous parle, une fois, je voulus être aussi brave que Caroline et promener mes regards sur le cimetière. Je vis alors distinctement se glisser derrière les arcades en ogives, un beau jeune homme, d'une taille haute, élégamment drapé dans un manteau d'une sombre couleur ; ses cheveux noirs retombaient en boucles sur un front élevé ; il était pâle, tenait ses grands yeux fixement attachés sur la fenêtre du cloître... J'eus peur, je criai, et il disparut au milieu des ruines et des tombes. « Certes, dites-nous toutes, c'est un esprit qui revient ! c'est quelqu'âme tourmentée là-bas !... Mais comment se fait-il que dans un cimetière de religieuses se promène le fantôme d'un beau jeune homme ? » Nous nous le demandions les unes aux autres et nous finîmes par trouver que ce travestissement pouvait bien être une punition de l'enfer.

Long-tems encore, sans doute, ce sujet nous eût fourni matière à conversation ; mais les maîtresses, instruites enfin, me traitèrent de visionnaire, et, pour me guérir de cette maladie, me mirent en pénitence, puis défense fut faite de parler encore sur ce ridicule sujet. Sans doute notre frayeur gagna Caroline, car il fut remarqué que, depuis ce tems, elle ne s'approcha plus de la fenêtre qu'elle semblait d'abord avoir prise en si grande fantaisie.

Un jour M^{me} de B... parla de mariage à sa fille, lui rappelant un jeune cousin dont à peine elle pouvait retrouver le souvenir. Sous peu le cousin devait arriver d'Italie, très-amoureux certainement de M^{lle} de B..., et tout disposé à épouser l'héritière d'une vieille tante. Jamais nouvelle ne fut plus tristement accueillie ; rien non plus ne pouvait mieux seconder les projets d'Oscar, et lorsque, vers le soir, il se trouva fidèlement sur le passage de la jolie pensionnaire, elle essayait ses larmes et prêtait attentivement l'oreille aux

avis de la femme de chambre. Enfin, après avoir long-tems causé, et quand l'heure de se séparer fut venue, le jeune homme baisait avec un élan de bonheur et de reconnaissance la main qui quittait la sienne. *Ainsi dans trois jours*, disait-il, dans trois jours, répéta tout bas Caroline, et le marteau qui annonçait son retour, et la porte qui se fermait derrière elle, firent retentir nos cloîtres.

Trois jours plus tard, je m'en souviens, c'était un mercredi, la femme de chambre de M^{me} de B... présenta une lettre de sa maîtresse, écrite très-précipitamment ; elle annonçait la maladie de la tante de Caroline, qui, à son lit de mort, demandait à voir sa nièce : il ne fallait pas perdre un instant, et M^{me} de B... demandait que l'on fit, en toute hâte, un petit paquet de voyage, et que l'on permit à sa fille de sortir le plus vite possible. Peu surprise de cette nouvelle, mais désireuse de seconder les intentions de M^{me} de B..., notre maîtresse de pension accorda le *laissez-passer* obligé et donna des ordres pour que tout fût promptement disposé.

Je me trouvais par hasard dans le dortoir lorsque Caroline y vint pour réunir les objets qu'elle devait emporter. Je l'aidai, car ses mains tremblaient si fort qu'elle ne pouvait presque s'en servir ; elle m'embrassa en pleurant. Comme elle aime sa vieille tante ! me disais-je tout bas ; puis, lorsqu'elle alla dire adieu à celle qui lui avait servi de seconde mère, Caroline devint pâle et glacée ; elle était là, fixée à cette place, comme une statue sur un tombeau. « Allez, lui disait notre bonne maîtresse, allez, mon enfant, et que le bonheur vous accompagne. » Mais elle restait plus immobile encore ; enfin un mot, que la femme de chambre lui dit à l'oreille, sut lui rendre la puissance d'agir, et nous entendîmes bientôt rouler la voiture qui l'emportait... vers sa tante ? non, vers le jeune homme auquel elle avait, en secret, donné tout son amour, auquel elle voulait consacrer sa vie. La lettre de M^{me} de B.,,

la maladie de la tante, tout cela était faux, tout cela était une invention d'Oscar et de la femme de chambre.

A quelques pas de la ville, Oscar monta dans la voiture ; il était si heureux, si reconnaissant, que Caroline n'eut plus une pensée pour le repentir, elle devint joyeuse comme au tems d'innocence où elle riait avec nous. Quelle journée ! comme elle s'écoula vite au milieu des projets, des promesses d'amour et de bonheur !

Le soir, dans une maison un peu isolée, un autel avait été dressé et un prêtre se trouva tout prêt à bénir l'union de M. de Saint-Elme et de M^{lle} de B... deux témoins et la femme de chambre assistèrent à cette cérémonie.

Heureuse d'appartenir à son ami, presque fière d'avoir seule fait un choix et disposé de sa destinée, M^{lle} de B... ne doutait pas un instant du pardon de sa mère. Elle venait de lui écrire, et si cette lettre ne produisait pas tout l'effet qu'elle pouvait en attendre, eh bien ! alors, pensait-elle, je lui présenterai mon Oscar, mon époux, elle sera témoin de notre félicité, et ne pourra refuser de bénir ses enfans. Rien donc ne troublait son enchantement : quinze jours s'étaient écoulés comme une rapide journée.

Une nuit, Caroline rêvait encore de pardon, d'amour, de bonheur, lorsque tout-à-coup la fenêtre et la porte de sa chambre tombent, brisées en éclats par des gens armés qui pénètrent dans l'appartement. Ils se saisissent d'Oscar qui vainement se débat pour s'échapper de leurs mains. On l'attache, on l'enchaîne, on l'entraîne, pendant que Caroline tombe évanouie. Hélas ! quand elle revint à la vie, ce fut pour la trouver à jamais remplie de honte, de douleur, d'inutiles remords ! Cet homme auquel elle s'était donnée, cet homme qu'elle croyait son époux, était... un chef de brigands !

Cet adroit audacieux échappait depuis long-tems aux poursuites de la police, son imprudent amour et l'enlèvement de

M^{lle} de B... avaient fait retrouver ses traces. Il subit le juste châtement de ses crimes.

Pour Caroline, elle disparut, et jamais personne n'a pu savoir ce qu'elle était devenue. Puisse-t-elle, assez punie, avoir ignoré que sa pauvre mère est morte de douleur !

Je n'aurais jamais osé, mesdemoiselles, imaginer une histoire aussi romanesque, tout invraisemblable qu'elle puisse paraître ; j'ai voulu vous la dire parce qu'elle est vraie.

Il semble que pour une grande imprudence, une aventure d'amour passée sous les yeux d'un essaim de jeunes filles, Dieu ait voulu envoyer une punition terrible, imprévue, presque aussi prompte que la faute, la punition enfin qui pouvait le plus impressionner de jeunes têtes !

M^{me} EMMA FERRAND.

Jane Gray.

Le talent de M. Delaroche rend populaire en France les scènes sanglantes de l'histoire d'Angleterre ; tout le monde s'occupe aujourd'hui de Jane Gray, comme l'année dernière on ne pensait qu'aux enfans d'Édouard. Ces noms, lettres mortes pour beaucoup d'entre nous avant l'apparition des tableaux, ont reçu du pinceau de l'artiste la vie et une individualité indélébile. Malheureusement cette fois le génie créateur de M. Delaroche a été induit en erreur, et cette Jane si pâle à l'approche de son supplice, cette jeune fille dont le frémissement douloureux vous fait transir et pleurer, cette jeune fille, douce et faible comme le serait l'une de

vous, et qu'un vieillard attendri encourage à mourir, ne représente pas l'héroïne qui employa si noblement le peu de jours qui lui furent comptés, et mourut avec le calme et la confiance des martyrs.

Jane Gray était petite-fille de la duchesse de Suffolk, sœur de Henri VIII et veuve de Louis XII, roi de France. Lady Gray fut élevée avec son cousin, fils de Henri et de Jane Seymour. Ces deux aimables enfans semblaient faire assaut de vertus et de savoir : le grec, le latin, la théologie, les langues vivantes, partageaient avec les beaux-arts tous leurs instans. Ils firent de rapides progrès dans ces graves études, et à moins de seize ans ils étaient remarquablement versés tant dans la philosophie ancienne que dans les questions religieuses qui agitaient alors l'Europe. Tous deux étaient protestans et leur foi sincère avait toute l'exaltation de leur âge... Malheureusement Édouard VI était d'une faible santé, et l'Angleterre, condamnée à soutenir de rudes épreuves, vit s'éteindre dans la consommation ce jeune roi dont le règne lui promettait d'heureux jours. Lady Gray était belle, mais non d'une beauté délicate et fragile ; car on retrouvait et l'on admirait en elle cette puissante race normande que les vaincus appelèrent race de géant.

Peu de tems avant la mort d'Édouard VI, Jane avait été mariée à Guilford Dudley, fils de Dudley, comte de Warwick, duc de Northumberland. Lord Guilford, du même âge que Jane, en était tendrement aimé et méritait de l'être ; et pourtant ce mariage qui semblait devoir assurer le bonheur de lady Gray, fut ce qui la perdit. Le duc du Northumberland, qui gouvernait l'Angleterre pendant la minorité d'Édouard VI, voyant son pouvoir près de s'éteindre avec la vie du jeune roi, tenta pour le conserver de faire passer la couronne sur la tête de sa belle-fille.

Henri VIII, à son lit de mort, avait annulé les actes du parlement qui déclaraient illégitimes les princesses Marie et

Élisabeth, et par son testament il les appelait à succéder au trône. Le duc de Northumberland, maître de l'esprit d'Édouard, sut profiter de la tendresse du jeune roi pour Jane, et de la crainte que lui inspirait le zèle fanatique de la princesse Marie pour la religion catholique : il obtint de son pupille une déclaration contraire aux volontés de Henri VIII. Cet acte fut signé à grand'peine par les membres du conseil de régence qui, tous à part eux, détestaient les Dudley qu'ils voyaient avec répugnance se perpétuer au pouvoir.

Cependant ils cédèrent, et le lendemain de la mort d'Édouard le duc de Northumberland, le marquis de Dorset, père de Jane, devenu duc de Suffolk, et lord Guilford Dudley, suivis des membres du conseil de régence, se présentèrent devant lady Gray, portant le sceptre et la couronne, et la saluèrent du titre de reine. Jane ignorant ce qui s'était passé, éprouva un grand effroi. Certes si ses mains tremblèrent, si son corps frissonna, ce fut en touchant ce fatal diadème auquel elle ne se sentait aucun droit : car son bon sens lui faisait comprendre que si une volonté unique devait décider de la succession au trône, ce devait être plutôt celle du père habile comme l'était Henri VIII, que celle de l'enfant sans expérience.

Jane accepta pourtant, mais plutôt pour ne pas séparer sa fortune de la mauvaise fortune que s'étaient faite ses proches que pour régner avec eux. Dix jours suivirent ce simulacre de couronnement, et Marie était montée sur le trône d'Angleterre ! Après quelques actes parés d'une feinte clémence, les exécutions commencèrent, le duc de Northumberland paya de sa tête sa folle ambition, Jane et lord Guilford furent conduits à la Tour : d'abord on ne parut pas en vouloir à leurs jours : mais plus tard, sous le prétexte d'une conspiration ourdie en faveur d'Élisabeth, et à laquelle le duc de Suffolk avait prit part, on inscrivait leur procès.

Lady Gray ne conserva pas d'illusion

sur le sort qu'on lui réservait. Marie, toujours zélée pour le catholicisme, lui envoya des théologiens qui cherchèrent à la convertir, ou tout au moins à l'embarrasser dans les détours d'une controverse subtile et ardue. Trois jours de sursis furent accordés pour poursuivre cette entreprise. Jane, un pied sur l'échafaud, conserva tout son sang-froid pour soutenir cette lutte, et défendit sa religion avec l'habileté d'un docteur, la conviction d'un martyr et la douceur d'une femme : craignant que les mêmes tentatives ne fussent faites auprès de sa sœur, elle lui écrivit une lettre en grec pour l'exhorter à la constance dans quelque circonstance qu'il plût à la Providence de la placer.

Les efforts de la reine ayant convaincu Jane qu'elle mourrait pour la foi protestante, ses forces et son courage en redoublèrent. Séparée de son mari au moment du supplice, elle lui donna rendez-vous dans le ciel, en lui disant : « Notre séparation durera moins qu'un éclair. » Elle vit marcher lord Guilford à l'échafaud sans que sa foi en un meilleur monde en fût ébranlée ; elle vit rapporter son corps sanglant, regarda le ciel et conserva toute sa sérénité. Sir John Gage, gouverneur de la Tour, la conduisant au lieu de son exécution, la supplia de lui laisser une marque de son souvenir : elle lui donna ses tablettes sur lesquelles elle venait d'écrire trois maximes inspirées par la vue du cadavre du malheureux Guilford : l'une de ces maximes était en grec, l'autre en latin, la troisième en anglais.

Après de telles preuves de sang-froid, il n'est plus permis de trembler pour soi-même en portant la main sur le fatal billot. Aussi Jane Gray accepta-t-elle avec une joyeuse résignation la couronne des martyrs. Tous les historiens, Heylin, Fox, Hollingshed, Strype; après eux, Hume et Rapins de Thoyras s'accordent à dire qu'elle mourut avec le courage d'un héros.

Montée sur l'échafaud, lady Gray adressa une courte allocution aux specta-

teurs de cette triste scène. Sans reprocher à la reine sa dureté, sans se plaindre de périr si jeune victime de l'ambition de ses proches, elle s'avoua coupable d'avoir porté la main sur un sceptre auquel elle n'avait pas de droit légitime, et d'avoir risqué ainsi d'allumer la guerre civile dans son pays. « Mais, dit-elle en terminant, je ne l'ai point fait par ambition, ce fut plutôt par obéissance pour mes parens que l'on m'a enseigné à respecter, ainsi j'espère en la miséricorde de Dieu. » Après ces paroles, elle tendit sa tête au bourreau avec une contenance calme et assurée.

M^{me} ESTHER DABILLON.

—————

—————
K I T T Y .
—————

C'était une aimable et jolie fille que la jeune Kitty; tout le monde la respectait pour ses vertus, l'aimait pour sa douceur, sa gentillesse et surtout sa piété filiale. Kitty était l'unique consolation de son vieux père paralytique: elle seule le soignait, l'amusait, le caressait; il ne sentait plus ses souffrances quand il l'avait près de lui; aussi ne le quittait-elle presque jamais. Pendant les longues soirées d'hiver elle lui lisait la Bible, lui contait des histoires ou chantait d'une voix si douce, que le bon vieillard pleurait en l'écoutant; l'été, elle le roulait dans un grand fauteuil à la porte de la cabane, puis elle allait cueillir des fleurs, s'en couronnait parce qu'il la trouvait plus jolie; et alors elle dansait devant lui, l'embrassait, souriait, en lui montrant un visage toujours gracieux et gai.

« Kitty! Kitty! viens danser avec nous sous les grands ormes, lui criait en passant la jeunesse du village? — Allez danser, répondait la jeune fille. »

Pourtant elle devait aimer le plaisir, Kitty, car elle n'avait que dix-sept ans.

Melchieff, le plus riche habitant du hameau, la demanda en mariage. « Marie-toi, ma fille, lui dit son vieux père, afin que j'aime tes enfans comme je t'aime, et qu'ils te rendent le bonheur que tu me donnes. — Non, répondit Kitty, je ne veux chérir que toi; dans bien long-tems, quand tu seras bien vieux, bien vieux, si je suis jeune encore, je me marierai, pas avant. Eh bien, j'attendrai, répondit Melchieff, car je la veux pour femme. »

Et il attendait.

Une nuit, un bruit affreux réveilla les habitans qui s'élançèrent hors de chez eux, remplis de terreur; c'était une avalanche qui venait de rouler, entraînant tout avec elle, engloutissant arbres et maisons, et ne faisant qu'un amas de ruines de ce joli hameau, que la veille elle dominait blanche et solide. Quelques cabanes n'étaient plus que des décombres, d'autres avaient disparu; on n'entendait que cris et gémissemens: chacun pleurait un frère, un fils; des familles entières gisaient sous ce terrible tombeau, amoncelé là par la tempête.

La maison de Melchieff avait été conservée; il courut aussitôt à celle de Kitty, hélas! il ne vit qu'une montagne de neige!... Pourtant Kitty aurait pu se sauver, car elle était vive et alerte; mais son père serait resté, et elle n'avait pas songé à fuir.

Aidé de ses amis, en moins d'une heure Melchieff dégage la cabane, conduit chez sa mère la jeune fille et le vieillard; mais la vache, les chèvres, les poules, avaient péri. Kitty pleura, non qu'elle eût peur d'être pauvre, mais parce qu'elle voyait pleurer son père, qui regrettait son aisance; cependant au bout d'un mois il avait une autre cabane, plus belle, plus vaste, élevée à la même place; tous les habitans du hameau avaient mis la main à l'œuvre pour donner à Kitty cette récompense de sa piété filiale. La bonne fille

tressaillit de joie de se voir tant aimée ; mais le vieillard regarda avec douleur sa nouvelle maison. Ce n'était pas celle où sa fille avait vu le jour, où sa femme lui avait fait ses derniers adieux !

Le vieux paralytique devenait plus chagrin ; il avait été frappé d'un coup dont il ne devait pas se relever. La pauvre Kitty, la mort dans l'âme, redoubla d'attentions, continua ses danses, ses histoires, cueillit encore des fleurs, donna plus de douceur à sa voix, mais sans succès : alors son sourire si triste, ses yeux si mornes, démentirent sa gaieté ; et puis la fatigue et la souffrance se joignaient au chagrin. A chaque heure du jour, à chaque minute de la nuit, la jeune fille était debout, soulevant la tête de son père oppressé, frottant ses membres endoloris, adoucissant par de pieuses paroles les tristes pensées du vieillard, respirant les émanations dangereuses de la fièvre, et bien souvent Kitty oublia dans son empressement que ses pieds délicats appuyaient à nu sur le carreau humide et froid de la cabane. L'infortunée, dans son désespoir, ne partageait avec personne le triste bonheur d'assister aux dernières souffrances de cet être chéri. Elle songeait sans doute que bientôt un souvenir serait tout ce qui lui en resterait.

Elle ne se trompait pas : un matin en s'éveillant, elle n'avait plus de père ! Quand on entra, on la trouva assise auprès du vieillard, sans parler, sans pleurer ; ses mains pressant convulsivement des mains glacées par la mort, et son regard attaché sur des yeux qui, hélas ! n'avaient plus de regard.

La famille de Melchieff, et Melchieff lui-même, voulurent emmener l'orpheline. Non, dit-elle, c'est ici qu'il est mort : j'y veux rester. Il fallut la laisser.

Le lendemain, c'était à son tour à être couchée sur le lit de douleur ; la pauvre enfant souffrait alors pour les nuits sans sommeil passées au chevet du lit de son père.

Le village entier fit des neuvaines pour

que Kitty guérit. On l'aimait tant ! Dans chaque famille elle avait trouvé une sœur ; dans chaque vieillard, un père qui la baisait au front. Quand elle passait pour aller à l'église, d'un pas faible et chancelant, les joues amaigries et les yeux si tristes, tous se rangeaient avec respect, les petits garçons la saluaient.

C'est Kitty, la bonne Kitty, disaient les jeunes filles. Kitty, que Dieu vous bénisse ! ajoutaient-elles, et elle, en se voyant si chérie, elle jusqu'alors oublieuse de sa santé, se prit à aimer la vie. Oh ! se disait-elle, que je voudrais guérir ! Chaque matin, pieusement agenouillée devant une petite Sainte-Vierge placée près de son lit, elle la priait, d'abord pour son père, puis elle ajoutait quelques mots pour recouvrer ses forces et son courage.

Elle se relevait moins triste, et espérait ; mais quand le tems était humide, que le vent agitait dans l'air les dernières neiges des montagnes, et que la jeune fille se sentait souffrante, elle pleurait.

Alors Melchieff alarmé lui disait :

« Kitty, tu sais ce que tu m'as promis, ne veux-tu plus être ma femme ? »

— Pas encore, répondait la débile enfant ; je souffre trop. »

Une semaine se passa.

Kitty, ma chère Kitty, reprit alors le jeune homme, viens ta parole, épouse-moi, j'ai l'espérance que mes tendres soins, que ceux de ma mère, de mes sœurs, te guériront. Dis, le veux-tu ? Mais, non, tu ne m'aimes pas !

Que si ! elle l'aimait, la jeune fille ! elle sentait bien que lui seul pouvait remplir ce vide affreux que la mort avait fait dans son cœur. O bon Melchieff, lui disait-elle, si j'étais la Kitty d'autrefois, je t'épouserais ; car tu vénérerais mon père, et tu es pour ta mère un fils respectueux. Mais vois, mes bras sont faibles, mon corps languissant ; que ferais-tu d'une si chétive compagne ? Attends encore, je guérirai, bien sûr ; je le désire tant !

Mais ce jour même, inquiet, désespéré,

Melchieff partit pour Zurich. Vers le soir, il revint avec un homme âgé, d'une figure grave et douce ; tous deux s'acheminèrent vers la demeure de Kitty : c'était un médecin. Le jeune homme avait été le consulter, en lui contant l'histoire de Kitty. Le docteur, ému, s'était aussitôt mis en route.

Après avoir examiné la jeune malade, il lui donna amicalement un petit coup sur la joue, en lui disant : Mon enfant, ne vous tourmentez pas, Dieu ne peut permettre qu'une vertueuse fille comme vous meure ; vous vivrez pour être long-tems heureuse, je vous le promets : seulement il faut suivre mes avis, et bientôt les couleurs reviendront embellir votre doux visage. La position de cette aimable enfant qu'il voyait si résignée, intéressa le bon médecin. Il lui prescrivit un régime qu'elle suivit exactement. Bientôt elle éprouva un mieux sensible ; et avant les brûlantes journées de l'été, elle dit elle-même à Melchieff : C'est demain que je serai ta femme.

Melchieff sauta de joie ; il courut avertir tout le village. Sa mère prépara le repas ;

ses sœurs tressèrent des guirlandes, et l' lendemain chacun quitta son travail pour se réunir à la porte de Kitty.

Elle sortit de chez elle fraîche et parée par les filles du village. Mêlées aux fleurs de la prairie, ses longues tresses tombaient sur ses épaules, et la pudeur de la jeune épousée remplaçait la noire mélancolie de l'orpheline.

Qu'elle est belle ! s'écrièrent les jeunes gens.

Elle est mieux que belle, elle est bonne, répondirent les vieillards, et le ciel n'a pas permis que celle qui a embelli les vieux jours de son père pût mourir avant l'âge :

Le pasteur, après la bénédiction nuptiale, rappela aux assistans ce beau commandement du décalogue :

« Honore ton père et ta mère, pour vivre long-tems sur la terre. »

Tout le monde le répéta avec ferveur, et pria pour les époux ; sans doute ces vœux furent entendus d'en haut, car Kitty vécut ici bas de longues années de bonheur et de paix.

M^{lle} VICTORINE COLLIN.

POÉSIE BIBLIQUE.

Rachel.

Jacob, s'étant mis en voyage pour aller chercher une épouse dans la famille de Laban son oncle, arriva en un lieu que depuis il nomma Béthel, c'est-à-dire maison de Dieu. Il posa sa tête sur une pierre et

s'endormit. Il vit en songe cette échelle symbolique des anges qui montaient et descendaient, et le Seigneur lui révéla la grandeur future de sa race. A son réveil, il fit vœu de consacrer cette pierre.

Et Jacob a béni la pierre de Béthel.
Le front tout rayonnant des promesses du ciel,
Il marche, il voit les champs de Mésopotamie :
Comme tout lui sourit sur cette terre amie !
L'air lui semble plus pur, le jour plus éclatant,
Car c'est là qu'un bonheur, un grand bonheur l'attend ;
C'est là, dans ces beaux champs, sous ce ciel bleu, que brille
La timide Rachel, la blonde jeune fille.

Qui doit, belle de joie et belle de rougeur,
 La première sourire au jeune voyageur,
 La compagne au cœur pur que lui promit sa mère,
 Et qu'il doit mériter par une épreuve amère.
 Il marche, et chaque pas affermit son espoir.
 Cependant au lointain, calme, s'étend le soir ;
 Jacob descend au fond d'un vallon déjà sombre
 Où les troupeaux lassés cherchaient le frais et l'ombre,
 Béans, le cou tendu, se pressant altérés
 Autour de la citerne à la bouche de grès.
 Une vierge au front grave à la fois et timide
 Entre ses serviteurs les ramène et les guide,
 Et reçoit tour à tour le salut des pasteurs
 Qui longent à pas lents les sentiers des hauteurs.
 « Bergers, » leur dit Jacob, « de grâce, quelle est-elle ?
 » Est-ce un esprit des cieux, une jeune mortelle ? »
 — « C'est Rachel, » lui dit-on, « la fille de Laban. »
 — « Rachel, je suis Jacob, je viens de Chanaan, »
 Lui dit le voyageur, les bras tendus vers elle,
 L'œil humide et le cœur palpitant d'un saint zèle.
 « C'est moi, votre parent, je suis venu vers vous,
 » De mon frère Esaü fuyant le long courroux.
 » Ma mère Rébecca, la sœur de votre père,
 » M'a dit : Va vers Laban, va, mon Jacob, espère ;
 » Demande-lui Rachel, il te la donnera ;
 » Va, sois heureux par elle, et de vous il naîtra
 » Une postérité sainte et pleine de gloire,
 » Le Seigneur l'a promis, au Seigneur il faut croire.
 » Et, me disant cela, ma mère m'a béni ;
 » Et me voici, Rachel, mon voyage est fini. »
 Rachel baisse les yeux, pose sa main tremblante
 Dans celle de Jacob, et sa voix douce et lente
 Soupire comme un luth : « Votre nom m'est connu,
 » Jacob, dans ce pays soyez le bien-venu.
 » Voyez, devers ces monts que le soleil éclaire,
 » Ces tentes de là-bas sont celles de mon père ;
 » Venez, Laban aussi voudra votre bonheur ;
 » Moi, je sais obéir à mon père, au Seigneur.
 Ainsi parle Rachel, cependant qu'un jeune ange
 De ces cœurs purs au ciel porte le saint échange ;
 Et Rachel et Jacob, se tenant par la main,
 Émus et recueillis, s'en vont par le chemin....

Laban reçut Jacob avec de grands témoignages d'affection et lui promit Rachel à condition qu'il le servirait sept ans. Cette époque étant révolue, Laban mit sa fille aînée, Lia, à la place de Rachel, et

promit cette dernière à Jacob, à condition qu'il le servirait encore sept ans. Et Jacob le servit encore sept ans, et enfin eut Rachel.

FÉLIX DAVIN.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

La Vestale, tragédie lyrique, paroles de M. de Jouy, musique de M. Spontini.

Cet ouvrage a été représenté le 3 de ce mois, à l'occasion d'une soirée au bénéfice d'Adolphe Nourrit. La représentation se composait en outre du premier acte de *la Dame Blanche*, opéra-comique de M. Boyeldieu, et du troisième acte du ballet de *la Révolte au Sérail*. *La Dame Blanche* n'est un ouvrage nouveau pour aucun des spectateurs de cette époque; et celles à qui notre journal est destiné en ont sans doute elles-mêmes chanté au piano tous les airs, qui n'ont pas eu moins de succès dans les salons qu'au théâtre. L'exécution de cette partition était rafraîchie à l'Opéra par une nouvelle distribution de rôles. Adolphe Nourrit représentait Georges Brown, et M^{me} Cinti-Damoreau la fermière Jannie. Aussi, la ballade : *D'ici, voyez ce beau domaine*; le duo : *Il a peur*; et le trio : *Je n'y puis rien comprendre*, ont-ils eu un nouveau succès, chantés par les voix de ces artistes, qui, à coup sûr, sont supérieurs à Ponchard et à M^{me} Boulanger. Adolphe Nourrit, surtout, dans le rondeau : *Ah! quel plaisir d'être soldat!* a mis une verve et une fraîcheur qui lui ont valu d'unanimes applaudissemens. Du reste, comme nous avons l'habitude et que nous nous sommes imposé le devoir de ne jamais entretenir nos jeunes abonnées des représentations lyriques que sous le rapport de l'art, nous nous serions abstenus de parler de cette soirée si l'opéra de *la Vestale* ne nous eût pas conduits à penser qu'il serait intéressant pour elles d'avoir quelques détails sur cet ouvrage, qui mérite à beaucoup d'égards l'attention de ceux pour lesquels la musique est une occupation et un agrément.

C'est dans l'histoire romaine que le sujet de cet ouvrage a été pris, et nous ne dirons rien sur ce point que la fraîche mémoire de nos lectrices ne se rappelle aussitôt, puisque l'histoire romaine a dû faire partie de leurs études. Les Romains, soumis au paganisme, avaient consacré un temple au culte de la déesse Vesta, fille de Saturne et de Rhée, selon la mythologie, et qui était l'emblème du feu auquel l'ignorance des païens attribuait la création de l'univers. Le nombre des prêtresses consacrées au service de Vesta était de six. On les choisissait parmi les jeunes filles de six à dix ans prises dans les familles de condition libre. Leur noviciat était de dix ans. Elles servaient ensuite comme vestales pendant dix autres années, et leur charge était d'entretenir jour et nuit le feu sacré sur l'autel de la déesse. Si la négligence ou le sommeil de celle qui la nuit était préposée à cet entretien venait à laisser éteindre la flamme, elle était enterrée vivante. Les Romains avaient un grand respect pour les Vestales, et leur culte ne fut complètement aboli que sous le règne de Théodose-le-Grand. Les exemples de cette négligence et de ce supplice furent rares. Il y en eut plusieurs cependant; et dans son *Traité des Monumens de l'Antiquité*, Winckelman raconte que, l'an 269 après la fondation de Rome, une jeune prêtresse qui devait, avant son admission parmi les vestales, être unie à Licinius, ayant introduit ce Sabin dans le temple de la déesse, et par là transgressé à ses devoirs, fut punie selon les lois.

C'est là toute l'action de l'Opéra. Excitée par les prières de Licinius, qui revient vainqueur de l'armée, Julia le laisse pénétrer dans l'enceinte sacrée. Le feu s'éteint. Elle est condamnée à être enterrée vive; et malgré les efforts de Licinius, Julia va périr lorsque la déesse Vesta rallume la flamme sur son autel, fait grâce à la vestale, et lui permet de s'unir avec Licinius.

Dans l'histoire des variations et des pro-

grès de la musique en France, cet opéra tient une place notable. Aujourd'hui l'art lyrique est entièrement cultivé par les compositeurs et par les chanteurs, selon la méthode italienne, qui a introduit un récitatif très-modulé, des airs et des morceaux d'ensemble fréquens, et une vocalisation ornée quelquefois jusqu'à l'abus. Les œuvres de Rossini, de Mayer-Beer, de Donizetti, de Bellini, écrits dans ce système, nous sont très-familiers, et nos propres compositeurs Boyeldieu, Auber, Hérold, ont suivi toutes ces formes depuis vingt ans. Là, l'action dramatique, le récitatif, tiennent peu de place ou sont exprimés, chant et orchestre, par des modulations et des phrases musicales infiniment variées; mais il n'en était pas de même dans les tems antérieurs. Gluck et ses imitateurs avaient composé dans un tout autre mode. Ce n'étaient point des opéras que l'on jouait alors, c'étaient des *tragédies lyriques* que l'on chantait. La musique était subordonnée à l'action dramatique; les airs et les duos ne se montraient qu'à peine. Un récitatif lent, lourd, soutenu par des accords uniformes et médiocrement variés par les instrumens, formait un spectacle lyrique, à peu près dépourvu de mélodies, car la voix des chanteurs était également lourde dans les basses, élevée, aiguë et criarde dans les *soprani*, et à peu près privée de traits et d'agrémens. Spontini, le compositeur de la *Vestale*, Italien de naissance et qui vint travailler en France comme quelques-uns de ses compatriotes, donna cet opéra en 1807. Il fut bien obligé de se soumettre aux exigences principales du goût du public d'alors et de la voix des chanteurs élevés dans l'ancien système. Mais cependant il introduisit des airs plus développés, plus mélodieux, et un récitatif moins monotone. C'est à ce changement et à ce progrès dans les mélodies qu'il faut attribuer le succès considérable qu'obtint alors l'œuvre de Spontini. Ses opéras subséquens, *les Baya-dères* et *Fernand Cortès*, achevèrent la ré-

volution musicale et nous amenèrent insensiblement aux méthodes *rossiniennes*. *La Vestale* est donc un opéra remarquable, surtout comme œuvre de transition. C'est elle qui, à l'Académie royale de Musique, nous a fait passer du système homérique et lyrique de Gluck au système mélodieux et dramatique de Rossini.

Mais indépendamment de ce mérite, *la Vestale* en a un autre qui appartient à elle, et en tout tems ils faudrait remarquer le style de cet ouvrage. L'air de Julia, au premier acte, *Licinius, je vais donc te revoir*; tout le second acte, et notamment le duo, *Sur cet autel sucré*; et le chant final, *Détachez ces bandeaux*, sont d'une expression et d'une facture dignes de tous éloges. Ils ont produit beaucoup d'effet. On n'a joué que les deux premiers actes; le troisième, en effet, est nul et ennuyeux. M^{lle} Falcon a eu quelques beaux momens dans le rôle de Julia. A. Nourrit et Levasseur se sont convenablement acquittés des rôles de Licinius et du grand-prêtre.

A. D. L.

Beaux-Arts.

SALON DE 1834.

(3^e ET DERNIER ARTICLE.)

L'exposition de cette année ne possède qu'un petit nombre de beaux paysages. La plupart des artistes qui ont travaillé d'après nature parviennent à comprendre un effet et à le rendre d'une manière satisfaisante; beaucoup, se contentant de ce résultat, reproduisent sans cesse la parcelle de création qu'ils se sont appropriée avec plus ou moins de bonheur, plus ou moins de conscience; d'autres, moins

favorisés que ces premiers, ne comprennent rien du tout de ce qui est : pour eux l'air, le jour, les arbres, la couleur, sont d'impénétrables mystères. Alors, fatigués d'interroger l'ingrate nature qui ne leur répond rien, ils se créent des effets dont ils se contentent. C'est ainsi que travaillent MM. Isabey et Lepoitevin, ils ont de l'imagination à défaut de révélation. M. Tanneur, encore, cherche, coûte qui coûte, le gracieux et le joli ; il fait des marines *raïssantes* comme MM. Dubufe et Kinson font des portraits. A part de ces deux catégories de paysagistes, se trouve le petit groupe de tableaux où l'on reconnaît une marche progressive vers le vrai. Une vue de la baie de Naples, par M. Ulrich, petite marine merveilleusement lumineuse, où les eaux sont scrupuleusement étudiées et rendues avec bonheur. *Le Matin*, vue de Naples, prise de Santa-Lucia, par M. Jules Jauvin, nous promet un bon peintre de plus. Des vues de l'Auvergne, par M^{me} Empis qui a pris rang parmi nos meilleurs paysagistes. Des Vaches descendant à une mare, par M. Jardin. Ce tableau, largement peint, renferme tout ce qui fait espérer un beau talent. M. Mercey, dont les tableaux m'avaient frappée au dernier Salon, continue à mériter l'attention des gens de goût ; on lui reproche cependant des arbres lourds et noirs faits sans conviction, avec une recherche visible de la manière de M. Laberge. Nous avons remarqué aussi une vue de la ferme d'Épiès, par M^{lle} de Neef. Mais il est cruel de s'arrêter lorsque le catalogue compte encore tant de noms célèbres.

Le portrait est un genre où les femmes sont le plus spécialement appelées à s'exercer ; non parce qu'il exige des études moins sérieuses et que le génie des arts lui soit moins nécessaire, mais parce que le sentiment que nous mêlons à tout, nous porte naturellement à reproduire les traits de ceux que nous aimons ; dans ces premiers essais la ressemblance est frap-

pante ; la vocation paraît s'être manifestée ; voilà un peintre de portrait de plus. Un des écueils de nos peintres est l'esclavage où les tient la mode ; le plus grand mérite de plusieurs d'entre eux tient au talent du coiffeur et de la couturière. M. Kinson et après lui M. Dubufe durent leurs prodigieux succès à la grâce avec laquelle ils vêtissaient leurs modèles à la dernière mode. Et même, l'audace est le fait du génie, ces messieurs ont parfois osé des boucles et des nattes auxquelles Nardin n'avait pas pensé. Il faut voir quelle déconvenue éprouve cette année la reproduction tardive de ces larges berrets, de ces cheveux crépés, de ces coques à la giraffe, naguère de si bon goût ! Un des avantages des expositions annuelles sera de diminuer le nombre de ces anachronismes.

Les portraits du premier ordre sont au nombre de quatre. L'un de M. Ingres, une dame vêtue en satin noir, qui n'a pas une physionomie agréable ; mais approchez, remarquez la merveilleuse limpidité de ces yeux bleus, le brillant et la légèreté de ces cheveux, l'étude consciencieuse et le coloris vrai des chairs, ainsi que le *faire* admirable des étoffes ; surtout ce schall de cachemire à raies, brillant et moelleux comme le plus beau tissu de l'Inde.

Après M. Ingres, vient encore un portrait de femme, peint par M. Hesse ; ce tableau frappe le spectateur, on est captivé malgré soi par une figure austère, mais pleine de vie et de mouvement, qui ne peut manquer de joindre à tous ces mérites le mérite d'un parfaite ressemblance ; que l'on peut deviner même sans connaître le modèle.

M. Champmartin, si brillant à la dernière exposition, n'a été vraiment à sa hauteur que dans une figure d'enfant tenant un gros chien en laisse. Le quatrième portrait est celui du marquis de Trévise, par M. Larivière ; le talent de ce jeune peintre est des plus recommandables, rien de

mesquin, rien de maniéré, partout la nature comprise avec un sentiment élevé et rendue avec bonheur.

Un portrait de M^{lle} Louise L. et une tête de jeune fille, placés dans la première travée de la grande galerie, prouvent que M^{lle} Allart a parfaitement tenu tout ce que l'exposition de l'année dernière promettait, et justifient pleinement mes éloges et mes espérances. Il y a dans le dessin et le coloris de cette jeune artiste une recherche consciencieuse de la vérité, et cette parfaite convenance, ce bon goût qui conviennent si bien aux femmes.

Dans la miniature, le beau talent de M^{me} de Mirbel a le monopole du succès et des louanges. Le cadre de M^{me} Watteville est ensuite l'un des plus remarquables de l'exposition; celui de M^{lle} Eulalie Singry, très-jeune personne, dont les progrès sont sensibles, est aussi très-bien. Le nombre des cadres de miniatures ne se borne pas aux trois que je viens de vous signaler, mais les autres ne m'ont pas paru renfermer rien d'assez saillant pour mériter une mention particulière; d'ailleurs je suis pressée d'arriver à la sculpture.

Je vous conseille de traverser, de préférence aux somptueuses galeries d'antiquité, la longue suite de salles qui règne le long de la rivière, depuis le salon dit des sept cheminées jusqu'à l'escalier conduisant aux galeries du rez-de-chaussée où les artistes vivans exposent leurs sculptures. Deux nouveaux plafonds ont été ajoutés, dans ces salles, à ceux déjà découverts l'année dernière. L'un de ces plafonds est la clémence de Henri IV après la bataille d'Ivry. Les ligneurs vaincus sont présentés au roi qui leur pardonne. M. Steuben, auquel nous devons cet ouvrage, a étudié, chez les différens maîtres, chez M. Gérard surtout, les émotions de joie, de surprise, de douleur, qu'éveille le dénouement des discordes civiles. Il y a un épisode touchant : c'est un guerrier reconnaissant son fils dans un soldat mourant. Ces deux fi-

gures me semblent mal posées; car si elle^s produisaient toute l'illusion que l'on doit attendre de la peinture, on tremblerait de les voir rouler hors du cadre dans la salle. Je ferai le même reproche au roi Henri et à son énorme cheval isabelle.

M. Léon Cogniet a été plus heureux que M. Steuben; son tableau de l'expédition d'Égypte est ordonné de manière à élever le dôme de la salle au lieu de l'écraser; il semble nous appeler à respirer sous un ciel brillant avec les héros, les savans et les artistes, compagnons de Bonaparte.

En général, les tableaux composés pour servir de plafonds présentent d'insurmontables difficultés dans la perspective et les raccourcis; cette décoration magnifique choque le vulgaire bon sens : on ne peut comprendre ainsi placées que des scènes qui se passent dans les nuages; car il n'est pas agréable, en levant les yeux, de trouver suspendu sur sa tête de lourds palais, des canons brisés, ou les quatre fers d'un cheval fougueux.

Les sculpteurs ne peuvent pas produire autant que les peintres; cependant l'exposition annuelle, qui semblait devoir être privée de tous les noms auxquels se rattache un succès récent, est encore très-riche. M. Duret a exécuté en marbre son plâtre de Molière, et cette statue est d'une grande beauté. M. Etex ne nous a pas donné, il est vrai, un groupe tel que celui de Caïn, des chefs-d'œuvre de cet ordre ne peuvent être le produit d'un travail éphémère, et le génie qui les crée s'anéantirait dans de trop fréquens enfans; mais nous devons à M. Etex un buste de M^{me} Amable Tastu, d'un beau travail et d'une parfaite ressemblance. M. Barre a exposé le plâtre d'une statue qui m'a paru charmante : c'est David posant sur sa fronde la pierre qui va tuer Goliath. M. Foyatier a, cette année, une femme endormie; c'est sans doute une fort belle statue, dans laquelle on cherche cependant cette pureté, cette noblesse

jointe à une certaine grâce naïve à laquelle M. Foyatier nous a habitués dans ses figures de femme et d'enfant.

Le soldat de Marathon, par M. Cortot, est vivement admiré, et l'on se réjouit en pensant que ce bel ouvrage est destiné à orner l'un de nos monuments.

Ajoutez à cette nomenclature des œuvres des artistes d'un talent reconnu, les productions folles, les productions médiocres,

les Ulysses, les bacchantes, les faunes; les vierges, les anges, les bustes-portraits, les statuettes aussi portraits; joignez-y la représentation de tous les animaux, si fort à la mode depuis quelques années, et vous aurez un total de cent quatre-vingt-huit morceaux de sculpture, produit de douze mois de travail.

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

Economie Domestique.

MENU D'UN DÉJEUNER DE 15 PERSONNES.

Premier Service.

HORS-D'ŒUVRES.

MILIEU.

Une corbeille de fleurs.

Radis — beurre — petits pâtés — thon — salade d'anchois — œufs frais.

QUATRE ENTRÉES.

Compote de pigeons surmontée de riz de veau piqué.

Côtelettes de mouton à la financière.

Alose parée d'oseille.

Chapon au consommé.

Deuxième Service.

DEUX ROTS.

Poulets nouveaux au cresson. — Éperlans frits.

DEUX SALADES.

QUATRE ENTREMENTS.

Œufs à la crème.

Gâteau de riz.

Petits pois à la française.

Asperges à la sauce.

Troisième Service.

DESSERT.

Deux assiettes de gâteaux décorés — deux assiettes de massapins et macarons.

QUATRE COMPOTIERS.

Pommes à la portugaise — fromage à la crème — compote de fraise — compote de poires.

QUATRE FRUITS CRUS.

Pommes et poires — fraises — salade d'oranges — cerises — fromage — biscuits à la vanille.

Correspondance.

Quelle bonne et belle saison que le printemps ! on respire un air pur et vif qui donne plus de gaité, de volonté, d'intelligence ; il semble que l'on renaisse avec les feuilles, les fleurs et les prairies, que la mort et l'hiver ne doivent jamais venir, que le malheur et la maladie ne sont pas de ce monde... C'est que la nature reprend ses beaux habits de fête, que le ciel est plus bleu, les nuages plus blancs, le soleil plus radieux ; la terre, qui était toute grise, s'est mise à étaler ses plus riches couleurs ; les petits oiseaux font entendre, du matin au soir, leur gentil ramage... On dirait que vers le Créateur s'élève un concert universel de reconnaissance et de joie, et que dans notre cœur est un écho qui le répète... Ah ! je le sens, je deviens meilleure : c'est que je suis plus heureuse ! aussi je plains bien les méchants, car, pour le devenir, sans doute ils ont été malheureux !

Comme maintenant les journées sont très-longues, je t'envoie de quoi les remplir, et te demande grâce pour le style fastidieux de mes explications. A présent, figure-toi me voir tenant une baguette et frappant sur le n° 1.

Ceci te représente un tablier en gros de Naples écossais. L'écossais est à la mode, et je te conseille cette étoffe qui se fane moins qu'une unie. Achète une aune et demie de gros de Naples, lève deux bandes hautes de trois pouces que tu réunis pour former la ceinture, coupe le reste en deux morceaux égaux, l'un est le devant, l'autre tu le sépares en deux, et tu ajoutes chaque morceau à droite et à gauche du lé de devant, en cousant les lisières ensemble ; arrondis les deux cornes du bas, fais autour du tablier un ourlet d'un pouce, bâtis six plis plats, couds-les à points de côté avec la ceinture, que tu doubles d'une vieille ceinture à *gros grain*, et que tu fermes avec des portes et des agrafes. Les

poches se placent entre les deux lisières. Prends un quart de florence de la couleur du fond du tablier, partage ce florence en deux dans sa largeur pour en faire deux espèces de sacoques, dont une moitié seulement doit être cousue ; fronce l'extrémité de l'autre moitié, attache-la à l'extrémité supérieure de l'ouverture de la poche, réunis les deux côtés de cette ouverture aux deux côtés de cette autre moitié ; plisse à plis ronds un ruban de satin haut d'un pouce, couds ce ruban à l'envers autour du tablier, et seulement sur le bord de la poche qui tient au lé de devant ; puis avec une aune de ruban de satin, large de deux pouces et demi, tu fais deux nœuds que tu places au bas des ouvertures des poches. Bien entendu que les rubans doivent être d'une couleur différente de celle du tablier.

Le n° 2 est un signet (tu ne prononceras pas le *g*). On place ces espèces de pelotes sur un bréviaire, un code, des heures, ou sur tout autre livre dont on a besoin de relire souvent des passages. Taille deux morceaux de toile de vingt lignes de long sur quatorze de large, remplis compris ; choisis une petite fleur parmi un riche morceau d'étoffe, du velours si tu n'as rien de mieux ; prends du gros de Naples d'une couleur opposée à la fleur ou au velours ; taille ces deux étoffes sur la toile dont tu fais une pelote remplie de son, que tu recouvres avec les deux étoffes ; cache les coutures sous un petit galon d'or ou d'argent ; traverse la pelote dans sa longueur avec une aiguille enfilée de soie ; serre fortement pour former ces quatre petites cornes ; achète quatre demi-aunes de *faveur* verte, rouge, bleue, violette ; fais une boucle aux huit extrémités, arrête-la avec un point, plie les quatre demi-aunes en deux, et couds-les sous la pelote, c'est-à-dire du côté du gros de Naples. Ce signet me vient de ma grand'mère, et tu sais que tout ce qui vient de nos grand'mères est à la mode maintenant.

Le n° 3 est un fichu en ruban, qui sur une robe de mousseline blanche te fera

tout de suite une toilette habillée, voire même une toilette de bal. Pour cela on prend trois aunes un quart de ruban de gros de Naples; on en coupe une aune trois quarts que l'on plie en biais pour imiter une corne de fichu; on la coud à l'envers, on attache cette corne au-dessus de sa ceinture, on forme sur chaque épaule un biais semblable; on croise les deux bouts de ruban sur sa poitrine en les passant sous sa ceinture, et avec l'aune et demie de ruban qui reste on forme deux nœuds que l'on attache sur ses épaules.

Le n° 4 est un semé qui peut servir pour bien des choses: des fonds de bonnets, des chapeaux de mousseline doublés de gros de Naples, c'est connu; mais ce qui est nouveau, ce sont des cravates de soie noire brodées en soies de couleur. Monte la cravate sur le métier; les trois petites fleurs seraient peut-être trop longues à exécuter; n'en prends qu'une, dessine-la avec un crayon blanc, et brode-la en soies de toutes les couleurs, selon ta fantaisie. Ce qui est plus nouveau encore, ce sont des gilets brodés. Achète du mérinos gris-perle, fais-y tracer par le tailleur la forme d'un gilet, monte-le sur ton métier, dessine ce bouquet chinois avec un crayon noir et exécute-le avec du cordounet gris plus foncé que le mérinos. Ces deux derniers ouvrages sont ceux qui t'intéresseront davantage, j'en suis sûre. Lorsqu'arrive la fête de son père, de son frère, une jeune fille est si heureuse de pouvoir leur donner un souvenir, et eux à leur tour sont si heureux quand il peuvent dire: c'est ma fille, c'est ma sœur qui m'a fait ce cadeau, c'est à son bon goût, à son adresse que je le dois...

Il faut que je te fasse part de ma joie, je ne suis plus traitée comme une enfant; on m'initie aux choses du ménage: par exemple, maman a eu la bonne habitude d'écrire sur un registre, à part de son livre de dépense, le menu des repas qu'elle a donnés depuis son mariage. Ainsi, par exemple, quand elle a du monde, au lieu

de se creuser la tête, elle me dit: nous sommes dans tel mois, j'ai tant de personnes, compose-moi un déjeuner ou un diner, et avec ce registre tu conçois que je n'ai pas grand'peine; si j'ai une fille, je me promets bien de lui rendre le même service à mon tour, sauf les changements qui seront exigés par la mode, car elle se mêle de tout. Tu sais que depuis long-tems on ne coupe plus son pain, on le rompt. A présent on ne fait plus de mouillettes: d'un coup de couteau on enlève le dessus de l'œuf dans lequel on trempe des morceaux de pain que l'on a rompus. Ce sont toutes ces petites choses qui nous donnent l'air de demoiselles bien élevées...

Je n'ai rien de nouveau à te dire sur nos modes. Les robes sont faites comme elles l'étaient cet hiver, les chapeaux seuls ont changé: ils sont plus évasés de passe et plus avancés sur les joues, plus hauts et plus pointus de forme; je t'enverrai une gravure lorsque j'aurai réuni deux jolies toilettes. Compte sur moi.

Tu recevras le mois prochain quatre feuilles de dessins de broderie du goût le plus nouveau, et pour tout ce qu'il est possible de broder de plus utile. En attendant, tu peux faire un riche coin de mouchoir avec le dessin de manchette que tu as reçu dans la planche III.

Adieu ma bonne amie, travaille pour t'amuser, promène-toi pour te bien porter, étudie pour t'instruire et aime-moi pour ne pas être ingrate.

Ephémérides.

ACCIDENS PHYSIQUES.

25 mai 1720. Peste de Marseille.

L'année 1720 fut marquée par un fléau terrible. La peste se déclara à Marseille, et, pendant plusieurs mois, changea cette

ville en un vaste tombeau. Depuis quelque tems, la négligence s'était introduite dans son lazaret. Un vaisseau venant de Syrie entra dans le port au mois de mai. Le capitaine assurait n'avoir trouvé la peste dans aucun des lieux où il s'était arrêté; et bien qu'il eût perdu plusieurs hommes à son retour, que quelques autres fussent morts durant la quarantaine, on abrégea ce tems d'épreuve nécessaire, et la contagion circula dans la ville. Dès le mois de juillet, une multitude de victimes succombèrent. Le port de Marseille fut fermé; le parlement d'Aix prit le parti d'ordonner un cordon de troupes, et d'isoler cette malheureuse ville. Du reste, aucune précaution n'avait été prise dans la ville même. Les chaleurs et la canicule arrivèrent, sans qu'on eût songé à construire un hôpital extérieur pour les pestiférés.

« Dans le commencement, on avait choisi la nuit pour enterrer les morts. L'attrait d'une forte récompense avait engagé les ouvriers les plus pauvres à se charger de ce soin périlleux; mais lorsqu'il mourut plus de mille personnes par jour, lorsque presque tous les ouvriers et les hommes les plus indigens eurent disparu, on vit le comble de l'horreur. Des milliers de cadavres étaient répandus ou entassés dans les rues, avec des amas de meubles et de vêtements. Au milieu de l'épouvante générale, des ames grandes, héroïques, se dévouèrent, et résolurent de vivre incessamment dans tous les gouffres de la mort, pour sauver, pour consoler, pour ramener, soit aux devoirs de la nature, soit aux espérances de la religion, ce qui restait de leurs concitoyens.. Deux échevins de Marseille, Estelle et Moustier, exposèrent plus souvent leur vie en quelques mois, que le guerrier le plus intrépide ne peut le faire dans le cours de plusieurs campagnes. Ils veillaient sur tout, ils faisaient arriver, ils distribuaient les denrées, et présidaient à l'enlèvement des cadavres. Quels horribles

convois! c'étaient des forçats qui ramassaient et jetaient dans des fosses profondes les corps des victimes de la peste; ils y étaient contraints par des soldats que conduisaient Estelle, Moustier et un intrépide officier, le chevalier Rose. Aucun des forçats ne survécut à cette tâche: on en fournissait quatre-vingts par semaine. Le commandant des galères hésitait avant de les envoyer à une mort aussi assurée. Chaque instant de délai ajoutait, par l'entassement des cadavres, une peste nouvelle à celle qui déjà infectait la ville (1). »

Deux hommes se joignirent à ceux qui viennent d'être nommés, le chef d'escadre Langeron, auquel on confia le commandement de Marseille, et l'évêque de cette ville, l'illustre Belzunce. Trois médecins venus de Montpellier, Chicoineau, Deydier et Verni, associèrent au dévouement de ces héros de l'humanité leur zèle et leur courage. Jusqu'à la fin de septembre, le fléau alla toujours croissant. Le 26 de ce mois, un malheur nouveau parut ôter aux Marseillais leur dernière espérance: on avait travaillé sans relâche à construire un hôpital isolé des quartiers populeux de la ville; cet édifice était presque achevé, lorsqu'un vent du nord des plus violens en brisa les charpentes et la toiture. Ce coup de vent fut le salut de Marseille; il chassa, en se prolongeant, les vapeurs pestilentielles. A compter de ce jour, le nombre des morts diminua; cependant, on ne regarda la peste comme finie qu'au mois de juin de l'année suivante.

.....

Mosaïque.

—

L'esprit en s'éclairant ne peut que s'élever.

(1) Lacrosette, *Histoire de France pendant le dix-huitième siècle.*



Dessiné par R. Andrieu, d'après le Tableau de P. Delacroix.

Gravé par J. Béra.

JANE GRAY.



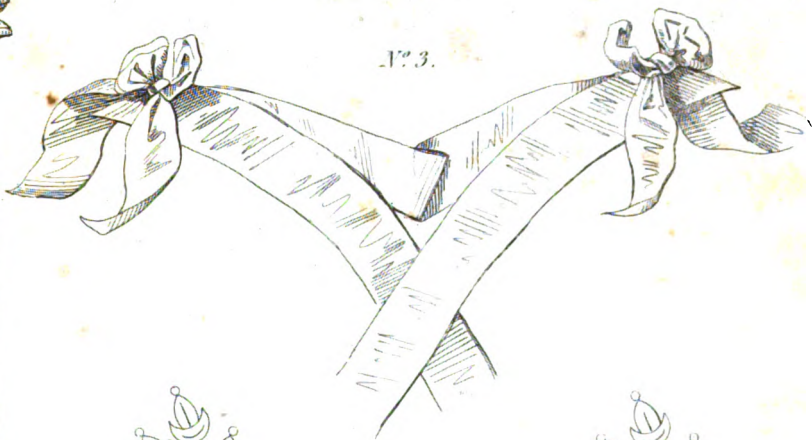
N° 1.



N° 2.



N° 3.



N° 4.



JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

FRAGMENS

DE

L'HISTOIRE DE BRETAGNE.

4^e ARTICLE.

Le meurtre commis sur Salomon avait livré la couronne à Gralon son grand-oncle, qui fut (disent quelques chroniqueurs) vivement soupçonné d'avoir été l'instigateur occulte d'un crime dont il recueillait un si haut prix. Gralon (1) était insulaire de la

(1) L'origine de Gralon est l'un des points principaux sur lesquels les historiens diffèrent. L'un le dit fils de Conan, le fait régner immédiatement après ce roi, et le rend père de Salomon. Un autre veut au contraire qu'il soit fils de Salomon. J'ai adopté une troisième version qui me semble plus vraie en ce que les faits coïncident mieux les uns avec les autres; néanmoins, voici deux versets du bréviaire des Bretons, dans lesquels Gralon figure comme le second roi de la Bretagne, et Salomon comme le troisième; ce bréviaire fut une flatterie pour la reine Anne de Bretagne, femme de Charles VIII et de Louis XII: on y fait

II.

Grande-Bretagne; on ne sait s'il passa en Armorique en même tems que Conan, ou s'il n'y vint que lorsque le jeune prince breton, proclamé roi, appela près de lui ceux de ses compatriotes qu'opprimaient les Saxons. Quoi qu'il en soit, Gralon sut se frayer un rapide chemin vers les honneurs et la fortune, et il obtint la main d'Advéissa, sœur de saint Patrice et de la reine Darera, femme de Conan. Celui-ci dota l'homme qui devenait son beau-frère de biens considérables dans le pays de Léon, et l'élut comte de Cornouailles: cependant ce titre ne satisfaisait pas l'ambition démesurée de Gralon: il lui fallait un trône, et il jeta un œil d'envie sur celui dont héritait son neveu, dès que Conan ne fut plus là pour en défendre l'approche: d'une main lente mais sûre, ourdis-

remonter la généalogie des ducs ses ancêtres jusqu'à Priam, roi de Troie.

Après le roy Conan, en Bretagne Armorique,
Régna son fils Grallon qui la crueur inique
Des barbares dompta, et tous ses ennemis
Furent par sa prouesse à sa poste soumis.

Le roy Grallon finit, puis régna Salomon,
Qui fut en l'Armorique premier roy de ce nom.

Quand Grallon ot dompté ses ennemis austères,
Il fonda en Bretagne deux très-beaux monastères,
Saint Jago, Laudeneuc au pays de Cornouailles,
Et les fist ourner de très-belles murailles.

Il obtint la victoire contre ceux d'Acquittaine
Qui par plusieurs batailles voloint greuer son règne.

sant la trahison, tandis que Salomon resserrait son alliance avec l'empereur romain, il formait, lui, de secrètes et coupables intelligences avec Mérovée, roi des Francs. Ce monarque lui fournit, dit-on, de fortes sommes pour faciliter une usurpation favorable sans doute à sa politique.

Parvenu enfin à la royauté, soit ouvertement comme usurpateur, soit avec une apparente légitimité comme tuteur des fils de Salomon, qu'il tint toujours à l'écart, Gralon se montra valeureux et savant dans l'art de la guerre; il eut d'abord à repousser des hordes danoises qui, semblables à des nuées de vautours poussées par le vent du nord, tombaient sur la Bretagne et la ravageaient. Vinrent ensuite les Aquitains, mais leurs nouvelles tentatives pour vaincre les Bretons n'eurent pas plus de succès que les précédentes. Une dernière fois ayant essayé de traverser la Loire au-dessous de la ville de Nantes, ils furent complètement battus; et après avoir perdu vingt mille des leurs, ils s'enfuirent poursuivis par Gralon jusqu'au-delà de la Garonne. Mais bientôt le roi vainqueur eut de nouveaux ennemis à combattre, et eux-là ne devaient pas être facilement défaits. C'était une armée de Romains qui, sous les ordres de Littorius, lieutenant de l'empereur, s'avancait pour venger la mort tragique du malheureux allié de Valentinien, gendre du patrice Flavius qui, dans sa douloureuse indignation, avait juré de punir l'auteur présumé du crime. Encore une fois les Bretons durent prendre les armes et verser leur sang pour une cause qui au fond leur était étrangère.

A la première attaque, les Romains restèrent maîtres du champ de bataille. Mais Gralon, se relevant de cet échec, prit une éclatante revanche, et poursuivit ses ennemis jusqu'à Tours dont il s'empara bientôt. Cette conquête lui fut arrachée; alors il se replia sur la Bretagne dont le trône ensu lui resta.

Les nombreuses victoires remportées par Gralon, le caractère ferme et belliqueux

qu'il déploya dans le commencement de son règne, lui valurent le titre de grand. Puis, quand il eut conquis la paix, il mit tant de dignité et de justice dans sa manière de gouverner, qu'on ajouta à son nom l'épithète de Jaw Reith, c'est-à-dire *droite règle*. Ceci est en complète opposition avec les soupçons élevés contre Gralon lors de la mort de Salomon. Mais s'il fut vraiment coupable (ce qui n'est pas prouvé), il paraît que l'ambition qui l'avait poussé à ce crime s'éteignit dans le sang de sa victime, et fit place au remords. Le caractère altier et cruel, primitivement reproché à Gralon, s'adoucit à mesure qu'amenées par le tems, des idées morales et religieuses vinrent s'emparer de cette tête effervescente, où, durant l'été de la vie, bouillonnait l'ardeur des combats. On peut croire aussi que ce changement notable fut le résultat des conseils de trois hommes de grand savoir et de hautes vertus, dont Gralon eut la sagacité de reconnaître le mérite et de suivre les avis. L'influence qu'ils eurent sur l'esprit du roi s'étendit sans doute jusqu'à son cœur, et en déracina les penchans sanguinaires.

Le premier de ces vrais amis du monarque fut le moine Gildas, surnommé le sage. Gralon l'éleva à la dignité de chancelier de Bretagne, et de plus fonda pour lui une abbaye dans la jolie et fertile île de Rhuis.

Le second était un religieux nommé Guennolé, membre de la famille de Gralon, et arrière-neveu de Conan. Fragan (1) son père, dès qu'il eut épousé une jeune dame très-belle, nommée Guen, *Blanche*, emmena sa compagne dans le comté de Léon, dont Conan lui avait confié le gouvernement. Les deux époux, attachés l'un à l'autre par un amour mutuel, et voulant jouir sans distraction du charme de leur douce union, allèrent s'établir dans

(1) Fragan était fils de Dardon, frère de Dacera et d'Adveissa; Guennolé était donc petit-neveu de ces deux roines.

une partie solitaire de la paroisse de Plou-Kin. Fragan nomma le château qu'il y fit bâtir *Les-Guen*, du nom de sa femme. De ce nom chéri dérivait pareillement celui que reçut l'enfant dont la naissance combla bientôt la félicité de l'heureux couple. On l'avait appelé *Guennolé*, c'est-à-dire *tout blanc*. La pureté de sa vie fut en harmonie avec ce nom : *Guennolé*, élevé par ses parens dans toute l'exaltation du christianisme, ayant embrassé la vie religieuse, le roi Gralon son oncle lui fit bâtir un monastère tout près de son château de Kastel-Tevenec, en la paroisse d'Argol. L'abbaye de Land-Tevenec, retraite charmante, était située sur les bords de la rivière d'Aon-Castellin, au point où elle se sépare du large bras de mer qui va au Fou. Souvent Gralon, fatigué du poids de la couronne devenue trop lourde pour son front vieilli, alla chercher quelques momens de repos dans l'étroite cellule de son neveu.

Un ermite long-tems ignoré compléta le triumvirat auquel on attribue le gouvernement paternel du roi : voici, d'après les légendes, comment se fit la rencontre du roi et du pieux solitaire.

Après une journée entière passée dans une vaste forêt à la poursuite des bêtes fauves, Gralon, épuisé de fatigue et tourmenté par la faim, aperçut une chaumière à demi cachée sous la feuillée. Il alla aussitôt frapper à la porte, et demanda quelque nourriture pour lui et sa suite. C'était chose bien impossible à Corentin, l'habitant de ce lieu, d'héberger ainsi tout-à-coup gens si nombreux et de si haut rang : il n'avait en sa possession qu'un petit poisson qu'il se plaisait à nourrir et à voir nager dans un vase au milieu de sa cabane. Mais ayant toute confiance en Dieu, le saint homme, après une fervente prière, se sentant inspiré, prit un couteau, sépara le poisson en deux parties, et en mit une à rôtir sur des charbons ardents pour le repas de ses hôtes. Non seulement cette portion fut plus que suffisante pour les

rassasier tous, mais, par un double miracle, le poisson reparut tout entier, plein de vie ; et continua à tourner dans l'eau. Gralon, émerveillé, ne voulut point retourner à sa demeure royale avant de s'être assuré que Corentin l'y suivrait. Celui-ci lui promit et tint son engagement, car Dieu lui révélait qu'il ferait plus de bien à ses compatriotes en vivant au milieu d'eux, qu'en s'isolant au sein des forêts.

Ce n'est point dans ce siècle-ci que nous adopterons bénévolement la vieille tradition racontée ci-dessus. Le véritable miracle qu'opéra le solitaire fut sans doute qu'ayant osé faire entendre la vérité à un roi de ces tems barbares, il en obtint une récompense au lieu d'être puni.

Comme on l'a vu plus haut, rien ne coûtait à Gralon pour satisfaire ceux qu'il aimait. A la voix de Gildas et de *Guennolé*, deux abbayes venaient de s'élever ; à son tour Corentin n'eut qu'à dire un mot pour obtenir le don du château royal de *Kemper*, qui aussitôt fut transformé en église. De nombreuses habitations ne tardèrent pas à entourer le nouveau temple. Ce fut ainsi que se forma la ville de *Quimper* à laquelle on ajouta le nom de *Corentin*, son fondateur et son premier évêque. La cathédrale de cette ville est, dit-on, bâtie sur le même emplacement que son église primitive.

Privé de son château, Gralon alla tenir sa cour dans la ville d'Ys, que tous les chroniqueurs représentent comme riche et florissante : elle était située tout au bord de la mer, entre le cap de Fontenay et la pointe de Croazo ; à l'endroit même où se trouve aujourd'hui la baie de Douarnenes, le port de la ville était défendu par le dangereux écueil qui subsiste encore : c'est un ban de récifs appelé le Raz, que les seuls pilotes du pays savent franchir sans péril. L'historien Pierre Le Baud prétend que c'est en mémoire de la ville d'Ys que Lutèce a changé son nom en celui de Paris. Voici ce qu'il en dit en son vieux langage : « Jacoit ce que les historiens galliques aient

dict le nom de la cité de Paris avoir esté imposé en mémoire de Paris, fils de Priam de Troye, ou de la déesse Isis qui anciennement y fut honorée. Les Corſipitenses se vantent le dict nom de *Paris* lui avoir été attribué comme *pareil à Ys.* »

Le tems, qui de son poids égale courbe la tête des souverains comme celle des autres hommes, avait blanchi les cheveux de Gralon. Le vieux roi sentait le sceptre chanceler dans sa main affaiblie, et songeait avec douleur qu'il n'avait point de fils qui dût hériter de sa puissance. Pourtant Gralon était père, mais la princesse Ahes, sa fille unique, n'était pour lui qu'un objet de honte et de malheur : Ahes, nommée aussi Dahut, a mérité l'affreuse célébrité attachée à la mémoire de Frédégonde et de Brunehaut. Jamais femme ne fut plus belle, mais jamais aucune n'eut des mœurs plus dissolues et une ame plus atroce. Vaine de ses charmes extérieurs, elle se plaisait à faire sentir leur puissance aux hommes qui l'entouraient. Elle souriait à tous leurs hommages, et, avec une adresse perfide, laissait croire à chacun qu'il serait préféré ; puis quand l'un d'eux, trompé par une feinte tendresse, croyait avoir la plus sûre preuve de son amour, elle le faisait précipiter dans une fondrière que l'on montre encore en Basse-Bretagne, près du village d'Huelgoat. Dans un jour de tempête, quand la rafale passe sur le gouffre béant, il sort du fond de l'abîme des bruits lugubres que les paysans des environs vous disent être les gémissemens des victimes d'Ahes. On attribue à ce monstre la fondation du château de Ker-Ahes, qui est devenu la ville de Carhaix.

D'autres vestiges échappés au pouvoir destructif du tems rappellent aussi la mort d'Ahes-Dahut, mort tragique qui pourrait être regardée comme une punition de ses crimes, si la même catastrophe qui causa sa perte n'eût entraîné avec elle un grand nombre de victimes innocentes.

Ce jour de funeste mémoire, Gralon étant dans la ville d'Ys, sa résidence

royale, venait d'y recevoir la visite de Guennolé son neveu chéri : peut-être le malheureux roi s'entretenant avec lui, épanchait-il dans le cœur de cet ami les plaintes que lui arrachaient ses chagrins domestiques, car il n'ignorait pas que l'ambitieuse Ahes aspirait à la puissance : déjà elle avait dérobé la clef d'or que son père portait suspendue à son cou comme insigne de la royauté. Tout à leur entretien, Gralon et Guennolé ne s'apercevaient pas que peu à peu une clarté blafarde succédait à celle du soleil que d'épais nuages venaient de couvrir. Mais tout-à-coup leur attention s'éveille au long bruissement qui court de rochers en rochers, et auquel l'Océan répond sourdement par un sinistre murmure. Le vent augmente, et tourbillonnant sur la côte, élève le sable en hautes colonnes, puis le disperse sur la terre comme une pluie de grésil ; la mer s'agite ; sa couleur, l'instant d'auparavant verte et transparente, devient mate et grisâtre. Chargées de larges flocons d'écume, les lames se succèdent rapidement, se heurtent, et viennent se briser avec fracas contre les jetées de la ville.

Guennolé observe en frémissant les progrès de cette tempête qui se développe avec une horrible impétuosité. De savantes observations lui avaient appris que le terrain sablonneux sur lequel la ville était assise, se trouvait profondément miné par l'eau, et il en redoute l'engloutissement sous les vagues amoncelées qui à chaque instant déferlent sur la rive avec plus de fureur.

A peine cette idée est-elle venue le frapper, qu'il donne aussitôt l'alarme. — Hâtez-vous, dit-il au roi, rassemblez vos malheureux sujets, et fuyez avec eux : bientôt Ys aura disparu sous les flots.

Il était trop tard : ces paroles à peine achevées d'effroyables cris se firent entendre. Un coup de mer venait d'entraîner les habitations les plus rapprochées du rivage, et toute la population dans l'épouvante refluit vers les parties élevées ;

mais la mer montant sans cesse les poursuivait avec fureur. C'était un affreux spectacle que celui de cette foule éperdue, et que décimait chaque retour du flot.

Ni prévoyance humaine, ni pouvoir royal ne pouvaient plus rien contre un tel péril : à l'exemple de ses sujets, suivi de sa fille, Gralon chercha son salut dans une prompte fuite. Soutenu par Guennolé qui pressait sa marche tremblante, il atteignait enfin les portes de la ville, quand un cri de détresse, poussé par une voix trop connue, le frappe au cœur. Malheureux père ! Sa fille qu'il aimait, quoiqu'elle fût indigne de son amour, sa fille avait à jamais disparu : un abîme ouvert tout-à-coup sous ses pas venait de l'engloutir. Le lieu de cette scène a pris et gardé le nom de Toul-d'Ahut, *trou d'Ahut*, ou Toul-Alchuez, ce qui signifie *trou de la clef*. Cette dernière dénomination a rapport à l'insigne royal que la princesse s'était approprié.

Le lendemain de cet événement, le ciel était pur, la mer calme, et l'on ne retrouvait sur la rive rétrécie nul débris, nul cadavre : l'Océan avait tout couvert. Mais les fondations de la ville restaient intactes au fond de l'eau, et, dit un auteur moderne : « Ni treize siècles écoulés, ni les tempêtes n'ont pu entièrement les détruire. On en rencontre encore quelques vestiges ; les rameurs qui dirigent leurs barques sur cette côte désignent certains passages étroits et sinueux par des noms qui étaient autrefois ceux des rues de la ville submergée. »

Kastel-Tevenec fut l'asile où Gralon se retira après les désastres d'Ys : il y mourut l'an 405 dans les bras de Guennolé, et fut inhumé dans l'église de l'abbaye de Land-Tevenec qu'il avait fondée. Voici la traduction littérale de l'épithaphe latine gravée sur son tombeau :

« Dans ce sarcophage repose Gralon-le-Grand, roi des Bretons, notre fondateur, doux comme un agneau, et aimant la

vie céleste : que la vierge céleste lui soit toujours propice ! »

M^{me} AIMÉE HARELLE.

Littérature Française.

REVUE LITTÉRAIRE.

Les Devoirs des Hommes, par Silvio Pellico, 1 vol. in-8°, chez Fournier, rue de Seine, n° 14 ; traduit de l'italien par M. A. de Latour.

Vous n'avez pas oublié, mesdemoiselles, le vertueux Silvio Pellico, et son admirable livre intitulé : *Mes Prisons*. Ces épanchemens d'un captif qui, traité avec la dernière barbarie, n'a pas un seul cri de colère, et trouve dans l'élévation de son ame une compensation aux souffrances de son corps, est l'une des plus belles applications des préceptes du christianisme. Depuis les *Actes des Martyrs* on n'avait rien vu de plus sublime !

Aujourd'hui, M. A. de Latour publie une traduction des *Devoirs des Hommes*, autre ouvrage de Pellico. De ces devoirs, le plus grand nombre nous est commun avec ceux auxquels le livre s'adresse plus particulièrement. Personne, je suppose, ne dénierait aux femmes le droit de s'instruire de l'importance et du prix du devoir ; car notre soumission à ce frein sacré est la seule base réelle et solide de la vertu : hors de là, il n'y a que doute et irrésolution.

Les uns diront : La vertu est dans le sacrifice. Soit ; mais encore faut-il que ce sacrifice soit utile ; car nous autres chrétiens, nous n'avons que de la pitié pour l'Indien stupide, se faisant briser les membres sous

les roues du char de son idole, ou croyant plaire à la Divinité en se condamnant à se regarder le nez pendant un certain nombre d'années.

D'autres ne trouveront d'action vertueuse que celle qui est profitable, et ce principe une fois admis, qui jugera la question d'utilité? Ce qui est bon ici, peut être nuisible là. Le bien particulier peut parfois porter dommage à la société; et ce qui cause la prospérité de la société, blesse presque toujours les individus. Le plus sûr est donc, je le répète, de placer la vertu dans l'obéissance aux devoirs indiqués par la religion et les mœurs de notre pays.

L'Amour de la vérité est encore un chapitre que nous devons méditer avec attention. Non que nous ayons plus de penchant que l'autre sexe à dissimuler le vrai ou à lui préférer le faux; Dieu nous est témoin que ce n'est pas nous qui faisons un commerce quotidien de calomnies, de déceptions et d'interprétations mensongères! Mais nous devons augmenter dans nos cœurs le respect et l'amour de la vérité, afin de mettre un terme, par notre froid mépris, à ce débordement de faussetés, qui s'étend à tout depuis les choses les plus graves jusqu'aux plus frivoles.

« Les époques les plus corrompues, dit Silvio Pellico, sont celles où l'on ment davantage; de là, ce prodigieux débordement de protestations, de sermens et de parjures; de là, dans la diversité des opinions politiques, religieuses, ou seulement littéraires, ce penchant à supposer des faits et des intentions défavorables au parti contraire; de là, cette conviction que tous moyens sont permis pour décrier ses adversaires; de là, cette fureur qui nous pousse à chercher des témoignages contre nos semblables; et quand on en a trouvé dont on ne peut ignorer ni la frivolité ni la fausseté, cette opiniâtreté à les soutenir, à les amplifier, à paraître les croire concluans. »

De l'importance du devoir et de l'amour de la vérité, l'auteur arrive à la religion, qui est toute vérité et qui renferme le principe de tous les devoirs. Massillon a dit : « Que risque l'impie en croyant? » Quelle suite fâcheuse aura sa crédulité s'il se trompe? Il vivra avec honneur, avec probité, avec innocence; il sera doux, affable, juste, sincère, ami général; époux fidèle, maître équitable; il modérera des passions qui auraient fait le malheur de sa vie; il s'abstiendra des plaisirs et des excès qui lui eussent préparé une vieillesse douloureuse ou une fortune dérangée; il jouira de la réputation de la vertu et de l'estime des peuples, voilà ce qu'il risque. En effet, tout ce bonheur matériel est le partage de celui qui exécute la lettre de la loi, et combien est plus grand encore celui qui nous apporte son esprit! car il y a dans un véritable sentiment religieux et la résignation qui nous fait supporter ce monde, et la foi qui nous fait espérer l'autre.

L'Amour de la patrie ne nous est pas non plus étranger; et si nous ne lui sacrifions pas notre vie, comme les hommes sont appelés à le faire, nous lui donnons davantage, en ouvrant nos bras pour laisser partir nos pères, nos frères, nos maris, nos enfans! Oh! oui, il faut bien plus aimer son pays pour lui donner un sang si cher que pour verser tout le sien. Lors même que les guerres seraient à jamais finies entre les peuples, ne devrions-nous pas encore sacrifier à la patrie la présence de ceux que nous aimons, lorsque leurs devoirs de citoyens les entraînent loin du foyer domestique; leur repos qu'ils perdent dans les luttes électorales ou les débats parlementaires; leur fortune, la nôtre qu'ils compromettent souvent dans des entreprises dont le but est d'accroître la prospérité du pays?

Il faut encore nous habituer à considérer l'amour de la patrie, non seulement comme un sentiment, mais comme un de-

voir, afin de le défendre contre les philosophes de nos jours, qui veulent étendre à l'universalité des hommes un amour que nous réservons à nos compatriotes. « Fils du même père céleste, disent-ils, nous sommes tous frères. » Cette assertion, rigoureusement vraie, doit servir à détruire l'antagonisme et les préjugés; elle peut encore accroître la bienveillance de peuple à peuple; mais si elle effaçait toute distinction entre le sol qui nous a vus naître et les autres terres, entre la cité dont nous portons le nom et les autres cités, entre les hommes qui parlent le même langage que nous, qui ont les mêmes mœurs et obéissent aux mêmes lois, rien n'empêcherait qu'elle ne s'étendît jusqu'à la famille, et qu'il ne nous fût plus permis de distinguer nos parens, dans nos affections et nos prières... qui pourrait alors nombrer toutes les vraies jouissances dont nous serions privées!

« Du courage! toujours du courage! Il n'y a de vertu qu'à cette condition. Courage, pour vaincre votre égoïsme et devenir bienfaisant; courage, pour vaincre votre indolence et avancer dans toutes les voies honorables de l'étude; courage, pour protéger votre semblable en toute rencontre; courage, pour résister aux mauvais exemples et aux injustes dérisions; courage, pour endurer les maladies et les peines, et les angoisses de tous genres sans misérables lamentations; courage, pour aspirer à une perfection à laquelle on ne saurait atteindre sur la terre, mais à laquelle il faut aspirer selon la parole sublime de l'Évangile. »

Il n'est personne qui, après avoir lu ce paragraphe, voudrît mettre en doute que le courage ne fût l'affaire des femmes, et que les jeunes filles même ne dussent, de bonne heure, y habituer leur ame; il en est de même du chapitre qui traite de l'amour filial et de l'amour fraternel. « Ceux qui contractent, à l'égard de leurs frères et de leurs sœurs, des habitudes de malveillance et de vulgarité, sont

» vulgaires et malveillans envers tout le monde; que le commerce de la famille soit uniquement beau, uniquement tendre, uniquement saint, et alors quand l'homme passera le seuil de sa maison, il portera dans ses relations, avec le reste de la société, ce besoin d'estime et d'affections nobles, et cette foi dans la vertu que produit toujours l'exercice des sentimens élevés ».

Ce que dit ici Pellico pour les hommes, s'applique, à plus forte raison, aux jeunes personnes, qu'une manière d'être vulgaire ou malveillante enlaidit trop souvent. L'attention et la gravité que l'on doit apporter dans ses études, l'estime due au savoir, la reconnaissance envers les instituteurs, ne nous sont pas plus étrangères.

Il en est de même du cas que l'on doit faire des richesses, sachant les posséder sans être possédé par elles. Du respect pour l'infortune, de l'humilité, du pardon et de la force d'ame en présence de la mort. Toutes ces leçons, sur ces grands et nobles sujets, en s'adressant aux jeunes hommes, s'adressent en même tems aux jeunes personnes; ainsi, ce titre *Devoirs des Hommes* n'indique point un livre que vous deviez réprover, car, bien au contraire, il appartient à un ouvrage que vous devez placer dans votre bibliothèque afin de le lire et de le méditer souvent.

Sans avoir la sotte et ridicule prétention de prendre la barbe au menton et les vêtemens masculins, on peut cependant reconnaître que tout ce que l'on cultive de bon chez l'homme d'honneur, la probité, la foi, l'amour de la patrie, le dévouement à la famille, la philanthropie et le vrai courage, ne doivent point être développés avec moins de soin chez les femmes.

A la suite des devoirs des hommes, se trouve placé en appendice un chapitre des observations sur la morale catholique, par Alexandre Manzoni, auteur des *Fiancés*, et l'un des plus beaux génies de l'Italie moderne. Enfin, je terminerai cet

article par où j'aurais dû le commencer ; c'est en rendant hommage à M. de Latour, et pour le style élégant et pur de sa traduction, et pour une excellente introduction qui est la meilleure analyse que l'on puisse donner des ouvrages et du caractère de Silvio Pellico.

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

Littérature Étrangère.

Édouard Young, poète anglais, naquit en 1681, à Upham, près de Winchester. Son père, ecclésiastique et prédicateur, parvint au titre de chapelain du roi Guillaume ; il avait de plus possédé dans sa jeunesse un petit canonicat dépendant du collège de Winchester. Édouard Young fut dès l'enfance élevé dans ce collège, et pourvu d'une bourse qu'il garda jusqu'à dix-huit ans. N'ayant pu obtenir l'agrégation au collège d'Oxford, il se tourna vers le droit, et ne fut reçu docteur qu'à l'âge de trente-huit ans. Le goût de la poésie le préoccupait sans lui inspirer quelque grand ouvrage. Il n'était que poète de circonstance et poète de cour ; pendant vingt ans, il ne cessa d'adresser de pompeuses dédicaces aux rois, aux ministres et aux grands seigneurs. Il disait à Walpole, ce ministre modèle des intrigans qui corrompent et dominant un pays en achetant les consciences faibles, et en proscrivant les talens qu'ils n'ont pu acheter : « Ah ! » combien je souhaite, enflammé par un » si grand sujet, de lancer ton nom dans » les profondeurs de l'éternité ! » Puis il ajoute comme une explication de sa servile emphase : « Mon cœur, ô Walpole, brûle » d'un feu reconnaissant ! les flots de la » bonté royale, dirigés par toi, sont ve- » nus rafraîchir l'aride domaine de la poé-

» sie. » Le poète avait obtenu deux cents livres sterling de pension, bien chèrement achetées par tant de ridicules flagorneries. Young, à l'âge de quarante-six ans, entra dans l'état ecclésiastique, et fut nommé chapelain du roi Georges II. Plusieurs années après, il épousa lady Elisabeth Lee, veuve d'un colonel, et fille du comte de Lichfield. Cette alliance illustre semblait promettre au poète ambitieux de longs jours de bonheur, mais bientôt il fut frappé d'un coup affreux, auquel il est redevable de son immortalité : sa femme lui fut enlevée par une mort prématurée ; elle laissait une fille qu'elle avait eue de son premier époux, et qui, au moment de s'unir au fils de lord Palmerston, fut elle-même atteinte d'une maladie de poitrine. Young, qui la chérissait comme un père, la conduisit dans le midi de la France, la vit mourir dans ses bras, et le jeune époux qu'il lui avait destiné succomba bientôt après. Privé tout-à-coup de ses plus chères affections, isolé par la mort à l'entrée de la vieillesse, le poète, auquel il ne restait qu'un fils dans la première enfance, se livra tout entier à sa douleur, et cette douleur fit son génie. Laissant là les intérêts du monde et les vaines ambitions qu'il avait trop suivies, il répandit son cœur dans la solitude et le silence des nuits ; il médita sur des tombeaux ; il pleura cette épouse chérie, cette jeune fille, ce jeune époux enlevés par une fin si cruelle ; il se montra lui-même, vieux prêtre du Seigneur, courbé sous tant de coups. Cette situation à la fois si commune dans la vie, et si pathétique par elle-même, frappe l'imagination du lecteur. Young, retiré dans son presbytère de Wellwyn, termina ses jours en 1765, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans ; il fut enterré dans l'église de sa paroisse sous l'autel, à côté de l'épouse tant pleurée, à laquelle il avait survécu vingt ans. Son tombeau, suivant le vœu qu'il avait exprimé, fut orné d'une broderie, ouvrage de sa femme, et portant ces paroles de l'Écriture : *Je suis le pain*

de vie. D'autres inscriptions pieuses figuraient aux divers côtés du monument. Young fonda par son testament une maison de charité qui subsiste encore. Il prescrivit, par une autre disposition, de brûler tous ses ouvrages inédits. Déjà il avait désavoué la plupart de ses dédicaces et de ses adulations poétiques, en les supprimant dans la publication de ses œuvres.

La gloire de Young est tout entière dans ses *Méditations de la Nuit*. Cependant on

y aperçoit, lors même qu'il est ému, l'homme dont le talent fut long-tems artificiel ; la rêverie vaporeuse et l'emphase doctorale nuisent aux accens de sa douleur, mais la forme, la conception de ces chants funèbres a quelque chose d'original et de hardi. Young excelle à peindre la destruction ; il remue les cendres des générations éteintes, et s'écrie d'une voix lamentable : « Où est la poussière qui n'ait pas vécu ? »

FRAGMENT ANGLAIS.

NIGHT THE FIRST.

Tir'd nature's sweet restorer, balmy sleep !
He like the world, his ready visit pays
Where fortune smiles ; the wretched he forsakes ;
Swift on his downy pinion flies from woe ;
And lights on lids unsully'd with a tear.

From short (as usual) and disturb'd repose,
I wake : haw happy they, who wake no more !
Yet that were vain, if dreams infest the grave.
I wake, emergind from a sea of dreams
Tumultuous ; where my wrck'd desponding
From wave to wave of fancy'd misery,
At random drove, her helm of reason lost.
Tho' now restore'd, 'tis only change of pain,
(A bitter change !) Severer for severe.
The day too short for my distress ; and night,
Ev'n in the zenith of her dark domain,
Is sunshine to the colour of my fate.

.....
What then am I, who sorrow for myself ?
In age, in infancy, from others' aid
Is all our hope, to teach us to be kind.
That, nature's first, last lesson to mankind ;
The selfish heart deserves the pain it feels.
More gen'rous sorrow, while it sinks, exalts ;
And conscious virtue mitigates the pang.

.....
Take then, o world ! thy much-indebted tear.

PREMIÈRE NUIT.

Doux réparateur de la nature fatiguée, balsamique sommeil ! semblable aux gens du monde, il rend promptement visite où sourit le bonheur et il oublie le malheureux. Avec ses ailes de duvet il fuit la douleur, et va se poser sur les paupières qui ne sont pas flétries par les larmes.

Enfin (et comme toujours), après un repos agité, je m'éveille : qu'ils sont heureux ceux qui ne s'éveillent plus ! pourvu toutefois que les rêves ne troublent pas la tombe. Je m'éveille, sortant d'une mer de songes tumultueux, dans laquelle je trainais au hasard, de vague en vague, de misère en misère, mon malheur sans espoir. J'avais perdu le gouvernail de ma raison ; à présent que je l'ai retrouvé, j'éprouve seulement un changement de maux (un plus amer changement) ! le pire pour le moindre. Le jour trop court ne peut suffire à ma douleur, et la nuit, même dans le zénith de son obscurité, est moins sombre que la couleur de mon destin.

.....
Mais que fais-je, en ne pleurant que sur moi-même ? Dans l'enfance et dans la vieillesse, la pitié des autres est tout notre espoir, ainsi, nous apprenons à être compatissans. C'est la première et la dernière leçon que la nature donne aux hommes. Le cœur égoïste qui ne souffre que de ses maux mérite la peine qu'il endure, le cœur généreux qui s'intéresse aux maux des autres s'épure, et ce contentement de la vertu adoucit ses souffrances.

.....
Prenez donc, ô mes semblables, cette larme que je vous dois.

M^{lle} E. K.

Educacion.

JEUNE FILLE

ET JEUNE MÈRE.

DEUX CARACTÈRES.

I.

C'est une femme bien élégante, bien recherchée et bien heureuse que M^{me} Dumersan : d'abord son mari est un riche banquier ; ensuite elle a toutes les jouissances du luxe, tous les triomphes de la mode, et trente-deux ans à peine. Toujours favorisée du sort, toujours insouciant et légère, elle ne connaît de la vie que ses joies, de la société que ses privilèges, du monde que ses hommages ; à peine même se souvient-elle qu'elle est mère, tant elle porte doucement le fardeau de la maternité. Ce n'est pas qu'elle soit jalouse de sa fille, jolie enfant de seize ans, dont on la croirait la sœur ; si elle ne la conduit pas avec elle dans le monde, ce n'est assurément pas qu'elle craigne une comparaison qui lui soit préjudiciable : mon Dieu non ! elle a encore trop d'éclat et de fraîcheur et une cour trop empressée pour descendre à des pensées si peu dignes ; c'est tout simplement parce que, enfant elle-même, elle regarde toujours sa fille comme une enfant. Capricieuse et complaisante, elle se laisse emporter par le présent qui l'éblouit et l'absorbe ; elle n'a de regard ni pour le passé ni pour l'avenir, et ses plus sérieuses réflexions sont des projets de campagne, des toilettes de bal, des arrangemens de soirée, des entr'actes d'opéra.

Tout cela, c'est du bonheur pour bien des femmes qui n'ambitionnent pas un but

meilleur ; mais si une telle destinée brille comme le satin, les fleurs, les épis d'or des toilettes de bal, elle a aussi, comme les toilettes de bal, et à part la trivialité de cette comparaison, peu de consistance et de durée.

Comment accueillerez-vous en effet le premier revers qui vous viendra au milieu de cette vie molle, luxueuse, facile ? Avec abattement, stupeur, désespoir, comme les Sybarites reçurent leurs âpres vainqueurs.

Et puis quels seront les dangers que courra une jeune fille, laissée par sa mère à elle-même ; à ses premières et aveugles impressions, à ses lectures confuses, mal choisies, au désœuvrement, et à l'ignorance qui la perdra ?

Quant à M. Dumersan, il est comme sa femme, à part sa spécialité d'homme, le type des heureux du siècle : égoïste avec naïveté ; bon mari, payant généreusement les dépenses de sa femme, et jouissant par vanité de propriétaire de ses succès au bal ; bon père, n'épargnant à sa fille aucune des futilités de l'éducation mondaine, la caressant et la faisant jaser à ses heures, comme d'autres leur serin ou leur peruche.

On le voit, Elvire, avec d'aussi bons parens, avait tout ce qu'il faut pour être heureuse et devenir à son tour une femme à la mode.

RÊVES DE JEUNE FILLE

II.

Elvire est sortie de pension depuis six mois, elle a seize ans ; et c'est à cette époque que commence le plus beau rôle d'une mère ; c'est de là qu'elle doit partir pour apprendre à sa fille à se conduire dans le monde, pour lui faire apprécier la vie et lui en épargner les désenchantemens et les erreurs. Tâche sérieuse et difficile, et dont l'oubli compromet tant d'avenirs !

Et, comme sa gracieuse maman ne songeait pas à cela le moins du monde, Elvire demeura seule pour y songer,

Voici comment elle s'y prit :

La peur d'être gauche et son peu d'importance dans le salon de sa mère lui firent tout écouter avec attention, tout deviner avec malice, tout retenir avec cette malheureuse mémoire qui s'attache aux réticences plutôt qu'aux franchises et honnêtes vérités, aux petits scandales plutôt qu'aux sérieuses paroles et aux bonnes actions ; puis, fière de ce qu'elle avait compris, et intriguée de ce qui lui avait échappé, elle courait à sa femme de chambre, dont les réflexions, les commentaires ajoutaient chaque jour à la science *sociale* d'Elvire et à son éducation *morale* ; puis les jours sont longs ; les soirées surtout que sa mère passe au spectacle ou au bal sont interminables, et l'on se lasse d'étudier son piano, de broder des bourses et de dessiner des fleurs en cheville ; il faut lire : d'abord on reprend les *Éléments de littérature*, mais chaque vers vous revient avant que vous ayez achevé le précédent, vous savez par cœur la description de la mort d'Hippolyte, le Passage du Rhin, le Cheval et l'Âne de Derville, etc ; et l'on dit que les romans du jour sont beaux à faire peur, amusans à donner des attaques de nerfs, et, bien sûr, on se procurera quelques romans du jour. On commence par les plus innocens, on les entremêle de quelques anciens ; on prend la tendre M^{me} Cottin, le chaleureux Walter Scott, le mystérieux Cooper, tous grands séducteurs de cabinet, plus à craindre cent fois que nos petits séducteurs de salon : on chauffe sa jeune tête ; on se crée à la longue un besoin d'émotions bien difficile à satisfaire dans notre monde tout positif, et l'on finit quelquefois par jeter son cœur à la tête du premier beau rêveur qui se présente, et qu'on fait le Quentin Durward, le Maleck-Adel, l'héroïque jeune-premier de tous les romans-histoires que le talent et la passion ont empreints de tant de charmes.

Voilà pour le moraliste ; voici pour l'historien.

Dans le salon de M^{me} Dumersan on fai-

sait, nous l'avons dit, peu attention à Elvire, soit qu'elle ne fût réellement encore qu'un enfant, ou que la beauté plus complète, les grâces plus perfectionnées de sa mère absorbassent toute l'admiration.

Mais parmi ces élégans et beaux jeunes hommes qui formaient cette petite cour, il s'en trouvait un qui, moins empressé, moins exclusif que les autres, avait de tems en tems des regards rêveurs et des attentions mystérieuses pour Elvire. Il était pâle, habituellement triste, intéressant dans toute l'acception du mot ; mince, élancé, presque aérien, il semblait, aux yeux d'Elvire, ne toucher en rien à notre monde terrestre et aux formes matérielles de l'humanité ; ses grands sourcils noirs s'abaissaient sur des yeux pensifs où luisait une flamme tout intellectuelle, réfléctée sans doute des cieux ; et sa bouche, quelquefois ironique et dédaigneuse, exprimait une désillusion profonde ; il avait l'air, en un mot, d'un ange tombé.

Hyperbole et sentimentalisme à part, ce jeune homme était tout simplement Eugène de Sinclair, demi-noble, demi-bourgeois, rejeté du faubourg Saint-Germain pour l'illégitimité de ses prétentions à la noblesse, et du commerce par suite d'opérations malencontreuses ; du reste homme de belles manières, de mise soignée, et déguisant avec beaucoup d'art les envieuses passions de son cœur et l'exiguïté de sa position ; car il savait que le charlatanisme des grandes pensées et des nobles sentimens est une monnaie dont on se contente dans le monde ; et puis, jusqu'à ce qu'il eût exprimé le suc de ses dernières ressources, il lui restait encore bien des industries à exploiter, et je dis des plus lucratives.

Il fut reçu dans le salon de M^{me} Dumersan, parce qu'il étalait les apparences convenues, qu'il avait le ton de la bonne compagnie et un nom quelque peu aristocratique ; n'était-ce pas tout ce qu'il fallait savoir ? A quoi bon cette rigide inquisition qui percé à jour la vie privée ?

N'est-il pas reçu partout? Cela, certes, doit suffire.

D'abord il s'était insinué doucement dans les bonnes grâces de la femme du banquier, s'était appliqué à lui rendre mille petits services, et arrivant par degrés à une espèce d'intimité, il l'avait habituée à négliger avec lui les formalités gênantes de l'étiquette et à le tolérer presque comme un ami de la maison.

Aussi quand il se recueillit dans sa silencieuse contemplation, ne le gêna-t-on en rien, et ne lui demanda-t-on pas compte de son silence.

Et, s'isolant comme lui, et répondant furtivement à ses regards, Elvire put s'abandonner avec liberté à tous les beaux rêves qu'alimentaient ses lectures romanesques, et qu'arrangeait complaisamment sa jeune et vive imagination.

CAUSERIE CHEZ TORTONI.

III.

Deux élégans sont accoudés sur une fenêtre du café Tortoni; ils regardent impertinemment les passans, les dames surtout, et de tems à autre contemplent philosophiquement les petites bouffées de fumée qu'envoient leurs lèvres ornées d'une moustache fashionable; au bol de punch qui flambe encore près d'eux, à la recherche de leur mise, à leur physionomie insoucieuse et satisfaite, on voit qu'ils portent fort légèrement la vie, et qu'adonnés aux délicatesses, aux plaisirs de la civilisation, ils ont des âmes fort peu accessibles aux souffrances intimes et aux mystiques élans vers un autre ordre de choses, un autre bonheur.

Tout-à-coup l'un d'eux se retire brusquement en arrière, comme effrayé d'une apparition imprévue.

« Es-tu fou? dit l'autre; mais viens donc voir: deux femmes charmantes!

— Je sais, répondit le premier; et c'est pour cela que je me sauve. Crois-tu qu'elles m'aient aperçu?

— Elles n'ont seulement pas fait attention à moi, qui avais pourtant arrangé la pose la plus artistique du monde.

— Tant mieux, cela me rassure.

— Ah çà, Eugène, est-ce un logogriphe que tu me proposes?

— Non, c'est une spéculation que je négocie. Les deux dames que tu viens de voir sont M^{me} et M^{lle} Dumersan.

— La femme et la fille de ce riche banquier?

— Oui; de ce riche banquier, mon futur beau-père.

— Perds-tu la tête, Eugène, ou ne serait-ce pas la fumée de ce punch...?

— Je ne perds pas la tête, et la fumée de ce punch, au lieu de m'étourdir, m'éveille l'esprit; verse-m'en un verre.

— Maintenant m'expliqueras-tu...?

— Tout ce que tu voudras; mais je t'engage préalablement à ma noce.

— Décidément, Eugène, tu es fou: M. Dumersan te donnerait sa fille, à toi, pauvre diable, dont la position descend chaque jour de je ne sais combien de degrés au-dessous de zéro?

— Cela veut dire que je ne compte plus mes dettes, n'est-ce pas? C'est possible: mais j'ai sous la main des valeurs merveilleusement escomptables.

— Et quoi donc?

— Le cœur de M^{lle} Dumersan.

— Une inclination? Et tu crois que les banquiers escomptent de ces valeurs-là? Et tu espères que M. Dumersan, l'homme positif par excellence...?

— Il me donnera sa fille, te dis-je; je l'y contraindrai bien.

— J'ai confiance en ton industrie, en ton génie, veux-je dire; mais d'abord est-tu bien sûr que la jeune personne...?

— Est à moi! Toute, et à jamais; à moi par tous les liens de la mélancolie et du malheur; à moi par l'harmonie des âmes; à moi par le romantisme et les romans!

— Je comprends; la petite est folle...

— Romanesque, mon cher.

— Ce n'était pas la peine de m'interrompre ; et toi, tu te poses en ange déchu ?

— Comme tu dis.

— Et c'est parce qu'il ne faut pas qu'on surprenne un ange déchu chez Tortoni, un cigare entre les dents, et un bol de punch à son horizon, que tu t'es reculé si précipitamment ?

— Conclusion fort juste.

— Prends garde, Eugène, l'heure du romantisme passe vite.

— La raison, je le sais, fait d'effrayans progrès chez les femmes, mais je ne donnerai pas à ma Malvina le tems de me positiver.

— Je crois en toi... et dans ce punch !

— A ma fiancée !

— A la mélancolie et au malheur !

— Aux faiseurs de romans !

UNE LETTRE.

IV.

Elvire, un matin, entre chez sa mère : une vive émotion intérieure soulevait son sein, un grand secret l'oppressait, et sans doute, à voir ses mouvemens saccadés et l'inquiétude répandue sur tous ses traits, elle ne demandait pas mieux qu'à en délivrer son pauvre cœur trop agité, trop plein.

C'était une lettre que M. Eugène de Sinclair lui avait glissée la veille au soir, dans un bouquet ; une lettre toute rêveuse, toute plaintive, toute concentrée, comme ses passionnés et mélancoliques regards. Montrer cette lettre avait été la première pensée de la jeune fille, mais comme elle entraint timidement dans la chambre de sa mère, M^{me} Dumersan commandait impatiemment des chevaux pour une partie au bois de Boulogne, et la confiance, qui exigeait, selon Elvire, de grandes préparations, fut indéfiniment remise. Toutefois Elvire comprenait vaguement qu'elle avait commis une faute ; sans réfléchir aux conséquences, elle avait peur, et c'était le

pudique instinct, le sentiment impérieux de cette faute qui avait conduit la jeune fille chez sa mère.

Et puis, faut-il le dire, en faisant cette visite, elle avait une secrète envie qu'elle ne s'avouait pas ; elle eût été bien aise que sa mère caressât un peu son faible, qu'elle trouvât la lettre touchante, l'amant intéressant, et finit peut-être par lui devenir un auxiliaire vis-à-vis de son père.

Rien de tout cela n'arriva ; et les événemens qui se compliquèrent le soir même amenèrent une catastrophe bien fatale.

PENDANT L'OPÉRA.

V.

M^{me} Dumersan était à l'Opéra avec quelques amies, et la loge s'étant trouvée remplie, Elvire, comme cela arrivait assez souvent, avait été obligée de rester à la maison ; de son côté, son père était absent pour affaires sans doute, et la jeune fille, seule au coin du feu, dans la chambre de sa mère, avait eu pour perspective une de ces ennuyeuses soirées, pendant lesquelles ses pensées vagabondes s'égareraient de rêve en rêve, et dont l'isolement lui était plus funeste que ne l'eût été le bal le plus bruyant.

Et, dans ce moment, où elle était encore tout émue de la lettre d'Eugène, le danger était pour elle bien plus grand encore.

Aussi rêvait-elle à la lettre et à l'amant de toutes les forces de son imagination et de son cœur, lorsque tout-à-coup, relevant la tête au bruit d'une légère toux qu'elle entendit près d'elle, elle aperçut à deux pas... devinez qui ? M. Eugène de Sinclair lui-même.

Demi-habitué de la maison, comme on sait, il s'était faulfilé presque invisible jusqu'à cette chambre, et les mystérieux tapis avaient gardé fidèlement le secret de sa marche furtive.

A son aspect, Elvire poussa un cri et

se leva comme pour s'enfuir, mais Eugène la retint par un geste suppliant, et elle se rassit toute tremblante et le cœur en proie à une agitation à la fois pleine d'inquiétude et de charme; car si cette visite était fort inconvenante, elle avait aussi tout l'attrait de l'imprévu, et c'est une grande séduction pour une jeune fille romanesque qu'une situation qui sort des règles communes, et qui n'est pas dépourvue d'un faux air dramatique.

Dans pareille circonstance, une demoiselle sage et sensée, au lieu d'agir comme l'imprudente Elvire, aurait sonné sa femme de chambre, ou, après quelques instans dus aux formes convenues, se serait retirée, ou même aurait reçu la visite et l'aurait conduite et clause avec dignité; mais, encore une fois, cette petite scène qui s'annonçait inattendue souriait à l'imagination d'Elvire, caressait en elle un secret penchant; elle resta, déguisant mal sa joie ou sa crainte, et l'adroit jeune homme s'apprêta à profiter de tous les avantages de sa position.

La conduite de ce petit drame à deux lui appartenait nécessairement tout entière; aussi le dirigea-t-il avec une gradation délicatement transitionnée, et tant de ménagemens, que la téméraire jeune fille se trouva insensiblement amenée à des demi-aveux et à une sorte d'accord avec son amant spéculateur.

Eugène joua son rôle en parfait comédien; il se plaignit à la sentimentale Elvire de son isolement dans ce monde, de ses illusions déflorées une à une, de la frivolité des femmes, de l'égoïsme des hommes, du besoin indicible qu'il avait d'être compris, et de trouver une sœur pour son âme: il lui fallait un jeune ange dans son amer exil, un jeune ange dont le sourire le rattachât à la vie, à l'espoir, au ciel. Elvire lui était apparue long-tems dans ses songes, il l'avait rêvée long-tems avant de la connaître; que vous dirai-je? Il épuisa dans ses mélancoliques révélations tout le vocabulaire du roman, et le

jeune ange, à la fin d'une de ces vaporeuses périodes, se trouva tellement convaincu, attendri, qu'il se laissa baiser la main sans trop de colère vraiment.

Pendant les heures s'écoulaient, et l'inconséquente jeune fille, tout yeux et tout oreilles, ne s'apercevait pas que les aiguilles s'éloignaient sévères du chiffre XI, et que sa situation allait devenir fort équivoque. Par hasard elle leva les yeux vers la pendule, et les réflexions assez naturelles qui lui vinrent alors furent si pleines d'effroi, que, se levant toute pâle, elle s'écria: « Vous me perdez, monsieur! partez, laissez-moi! »

Eugène, à son tour, regarda la pendule, fit un geste d'étonnement, et, prenant son chapeau, s'apprêta à sortir, lorsqu'un bruit de pas et de voix se fit entendre dans l'antichambre.

LE CABINET DE TOILETTE.

VI.

« Ah ! » s'écria Elvire, en retombant presque évanouie dans son fauteuil, « mon père ! »

C'était en effet M. Dumersan qui, sortant d'une discussion d'affaires où il s'était violemment échauffé, rentrait impatient et colère, et se vengeait sur ses domestiques de la mauvaise foi de ses débiteurs.

Elvire perdit la tête, mille circonstances romanesques d'amans surpris par un père ou un époux lui revinrent en mémoire, sa position lui parut tout-à-fait la même, et, saisissant à la hâte l'expédient classique usité en pareil cas: « Entrez dans ce cabinet ! » dit-elle à Eugène qui, un singulier sourire sur les lèvres, s'y laissa bénévolement conduire.

Ainsi l'influence du roman se manifestait toujours plus déplorable dans la conduite de la jeune fille; ainsi, s'exagérant les choses les plus ordinaires, elle vit un événement tout dramatique dans la présent

d'un jeune homme à une heure aussi avancée et l'arrivée inattendue d'un père, et elle ajouta à sa première imprudence par une imprudence bien plus grave encore. La situation où elle se trouvait était inconvenante sans doute, mais le tort, aux yeux de ses parens, serait retombé tout entier sur M. de Sinclair et son impardonnable indiscretion; mieux éclairée sur les réalités sociales, Elvire eût compris cela; fascinée par l'optique du roman, et se sentant intérieurement complice, elle ne vit qu'un conflit théâtral entre son père et son amant, une scène d'évanouissement, de menaces et d'épées; et elle s'engagea à tout hasard dans la voie la plus inextricable et la plus funeste.

« Comment, c'est toi ? dit M. Dumersan à sa fille, et que fais-tu ici toute seule à une pareille heure ? »

— J'attends ma mère, répondit Elvire en hésitant.

— Mais ta mère est à l'Opéra, et ce n'est pas elle, j'imagine, qui te charge de veiller ici ?

— Non, sans doute, mais je... lisais, je rêvais.

— Lire, rêver, c'est fort bien, mais il faut dormir aussi; allons, dis-moi bonsoir.

— Mon père...

— Eh bien ?

— Je voudrais attendre ma mère... pour qu'elle me racontât le spectacle.

— Voilà une singulière idée, par exemple; ta mère, en rentrant, aura autant besoin que toi de repos; allons, va dormir.

— Mon père, laissez-moi ici, je vous en prie !

— Que signifie ce caprice ? encore une fois, retirez-vous, mademoiselle.

— Mon père !

— Mais c'est inconcevable; je vous l'ordonne ! »

Elvire se leva, agitée d'une indéfinissable angoisse, et promenant des regards effrayés de son père à la porte du cabinet

de toilette. « Mais, » pensait-elle en traînant ses pas vers la porte de sortie, « c'est impossible que je m'en aille, et comment sortira-t-il, lui ? mon Dieu ! je ne trouverai pas un prétexte pour rester, pour écarter mon père un instant et faciliter l'évasion d'Eugène ! » Ici elle appela ses souvenirs à son aide, mais rien dans ses lectures n'était semblable à la situation où elle se trouvait alors; nulle héroïne de roman, au su de la pauvre Elvire, n'avait reçu de son père dans un moment aussi décisif l'ordre d'aller se coucher, et rien ne lui venait dans l'idée, rien !

Cependant elle était arrivée à la porte et ne se pressait guère de sortir, lorsque son père, dont la mauvaise humeur, loin de se calmer, s'aigrissait à chaque instant de l'inconcevable lenteur de sa fille, lui dit d'une voix élevée au plus sévère diapason : « Prétends-tu me désobéir, Elvire ? »

— Mais, mon père, » répondit-elle toute tremblante et saisissant en même temps l'occasion qui s'offrait de retarder un peu son départ, « il fait noir dans ce corridor, je n'ose pas.

— Prends ce flambeau.

— Mais, mon père, je suis toute seule, j'ai peur.

— Ah ! » s'écria M. Dumersan, se contenant à peine et agitant avec violence le cordon d'une sonnette.

Une femme de chambre parut.

« Allez coucher mademoiselle ; » lui dit M. Dumersan d'un accent péremptoire.

Il fallut bien alors se décider. Elvire suivit la femme de chambre, se laissa déshabiller, se coucha machinalement; puis, accueillant tout-à-coup une idée qu'elle trouva heureuse, dit à sa femme de chambre de sortir.

« Sortir ? vous laisser seule dans l'état où vous êtes ? répondit celle-ci, lorsque vous êtes pâle et tremblante de peur ? Dieu m'en garde ! et que dirait monsieur ? »

Ici, il fallut qu'Elvire soutint un se-

cond combat, dont elle ne sortit pas avec plus d'avantage que du premier ; car le zèle de la femme de chambre était ardent et sa sollicitude tenace.

L'idée qui était venue à la jeune fille était de se lever, de se r'habiller, d'aller faire le guet à la porte de la chambre de sa mère, et de profiter du départ ou du sommeil de son père pour délivrer le prisonnier : projet hardi et merveilleux s'il en fut, et que l'entêtement d'une *prosaïque* femme de chambre fit avorter.

Pendant ce tems, M^{me} Dumersan revenait du spectacle, s'impatientait contre son mari qui s'obstinait à lui parler débiteurs, mauvaise foi, banqueroute, lorsqu'elle tombait de sommeil, et le renvoyait chez lui s'occuper de bordereaux, d'es-compte, de liquidation.

Mais personne, ce soir, ne pouvait avoir bon marché du banquier ; il s'irritait du caprice qui faisait s'obstiner la fille à rester dans cette chambre, et la mère à l'en faire sortir, voulait à toute force quelqu'un à qui faire ses condoléances commerciales, et dans sa colère croissante brisait un écran d'ivoire sous ses doigts.

Tout-à-coup le bruit d'un meuble renversé retentit dans le cabinet de toilette : M. et M^{me} Dumersan tressaillent, se regardent.....

UN DUEL.

VII.

« Que signifie ce bruit ? demanda M. Dumersan d'une voix concentrée et le regard menaçant.

— Je ne sais..... je tremble..... allez voir. »

Le banquier ouvre précipitamment la porte du cabinet, et voit s'avancer Eugène, affectant plus d'embarras et de confusion qu'il n'en avait réellement : car, nous l'avons dit, M. de Sinclair était un homme *d'industrie* ; il savait admirablement tirer parti des événemens, et il est permis de

supposer qu'il n'était pas tout-à-fait innocent de la chute du meuble.

« Que signifie cela ? Que faisiez-vous ici, monsieur ? s'écria M^{me} Dumersan avec autant d'indignation que d'épouvante.

— C'est à moi de lui en demander compte, » répond le banquier en serrant violemment la main du jeune homme, et en lui donnant à voix basse l'heure et le lieu d'un rendez-vous pour le lendemain.

Eugène venait de sortir.

« C'est une infamie ! s'écria M. Dumersan d'une voix tonnante, et en jetant sur sa femme un regard de rage et de mépris.

— Il y a ici quelque horrible méprise, mon ami ! Je te jure...

— Taisez-vous ! reprit le banquier. Vous êtes une malheureuse ! Compromettre sa fille dans cette odieuse intrigue ! Une mère ! Ah !

— Mais entendez-moi, je vous en conjure ! je suis innocente... »

Pour toute réponse, M. Dumersan repoussa violemment sa femme, sortit, ferma la porte à double tour, en prit la clef, et entrant dans son cabinet, mit ses affaires en ordre...

Le lendemain, à cinq heures du matin, il se trouvait au bois de Boulogne avec un témoin, en face d'Eugène de Sinclair qui, de son côté, était accompagné d'un ami.

« Eh bien, Eugène ? lui disait ce dernier ; ton mariage ?

— Il avance, répondait Sinclair.

— Tes moyens, je l'avoue, sont tout-à-fait inusités.

— Tu vas voir. » Et faisant deux pas vers M. Dumersan : « Monsieur, lui dit Eugène, j'aurais un mot à vous dire en particulier. »

Les témoins s'éloignèrent.

« Monsieur, reprit Sinclair, ce n'était pas pour votre femme que j'étais là.

— Une défaite ? répondit le banquier avec mépris.

— Non, monsieur, une explication : c'était pour votre fille.

— Ma fille ! s'écria M. Dumersan, éclairé d'une soudaine lueur ; puis, reprenant d'une voix sourde : L'injure est la même ; finissons-en, monsieur !

— N'y a-t-il point de réparation possible ?

— Je vous entends : non, monsieur, point de lien entre nous. Quand on a eu la lâcheté... Et puis, qui êtes-vous pour prétendre à cette union ? La honte ne se répare pas avec la honte.

— Qu'est-ce à dire, monsieur ?

— Je dis que vous étiez un fripon, et que vous êtes un lâche. »

Les deux antagonistes se séparèrent.

« Eh bien, Eugène ?

— L'affaire est manquée ; mais j'ai encore une espérance : je puis faire le généreux, lui laisser la vie, et alors... »

Mais le sort, en obligeant Eugène à tirer le premier, détruisit cette dernière combinaison.

Il tira donc à son corps défendant.

Sa balle traversa le crâne du banquier.

« Je te le disais, affaire manquée, dit Eugène à son témoin en remettant son chapeau, c'est à recommencer. »

M^{me} Dumersan est morte de chagrin ; Elvire pleure dans un couvent.

Félix DAVIN.

Vendrapédrou.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

Dans les siècles ténébreux de l'antiquité, avant que l'abondance eût vidé sa corne dans le sein du commerce, et que les arts et les sciences eussent éclairé l'esprit de l'industrie, pendant que les manu-

factures étaient encore dans l'enfance, et que les hommes étaient inhabiles à découvrir et à perfectionner les dons de la nature : sur la côte d'or de l'Hindoustan, dans un des plus fertiles et des plus pittoresques territoires de cette contrée, l'Hindou Vendrapédrou avait élevé sa cabane, et cultivait un petit coin de terre qu'il tenait de la reconnaissance du Rajah pour des services rendus anciennement à sa famille. Il avait creusé des citernes et les avait bordées d'arbres touffus pour l'agrément et le soulagement des voyageurs fatigués, qui recherchaient la fraîcheur durant la chaleur du midi.

Non loin de là, le Gange, semblable à l'Océan, roulait les eaux puissantes de son torrent, où les beautés asiatiques venaient faire leur ablution matinale, et, comme les divinités grecques, sortaient humides du sein de l'onde, portant sur la tête leur urne emplie qu'elles allaient faire bénir aux brahmes des temples voisins.

Les excursions de Vendrapédrou s'étendaient rarement au-delà du *gunge* (marché), où il se procurait les choses nécessaires à son existence. Son ame n'était pas souillée par l'envie, ni son corps par l'intempérance. Ses inclinations humaines et généreuses, sa conduite bienséante et hospitalière, lui avaient acquis l'amour et l'admiration de tous ceux qui le connaissaient.

Dans ce canton résidait un chef avare, nommé Shamarauze, qui avait jeté un regard de convoitise sur les petites possessions de ce digne homme, situées dans le voisinage de ses terres.

Vendrapédrou, sa lance de chasse à la main, rôdant un jour sur la lisière d'un bois, aperçut ce voisin orgueilleux, qui, accompagné de ses esclaves, prenait l'air dans son palanquin, lorsqu'un tigre royal, s'élançant subitement, renversa la litière et dispersa la suite ; mais avant qu'il eût pu se saisir de sa proie, l'intrépide Hindou se précipita sur le féroce animal, et lui plongea sa lance dans le cœur.

Cet acte de bravoure retentit dans toute la contrée, et pendant long-tems Shamarauze donna à son libérateur des marques de bonté et de reconnaissance.

Dans la suite, Vendrapédrou fut attaqué d'une maladie climaterique, pendant laquelle un brahmine errant lui conseilla de faire un voyage sur mer, comme le seul moyen de hâter sa guérison.

L'envieux Shamarauze ne put alors résister à l'impulsion de sa passion prédominante. Impatient d'exécuter un projet qu'il venait de former soudainement, il fit à Vendrapédrou l'offre généreuse de sa galère, pour côtoyer le rivage pendant quelques jours; mais il se réservait de mettre à bord, pour la diriger, quelques-uns de ses fidèles esclaves, chargés de l'ordre secret de se rendre dans une île inhabitée, et là de déposer à terre le pauvre convalescent afin qu'il y périt.

Sans artifice, et ne le soupçonnant pas chez les autres, Vendrapédrou donna dans le piège, en acceptant cette proposition obligeante avec confiance et gratitude. Tous les préparatifs nécessaires furent bientôt faits; et après s'être prosterné dans la pagode, et avoir imploré la faveur de toutes les déités bienveillantes, il s'embarqua sous les auspices d'une brise vivifiante et d'un ciel sans nuage.

Vers le soir, les gens de l'équipage découvrirent les rives escarpées de l'île destinée au meurtre; et comme la maladie du malheureux empirait, ils lui proposèrent de débarquer, et de passer la nuit sous l'épaisse ramure d'un berceau de banians.

A cet effet, ils remorquèrent une crique (petit golphe), amarrèrent leur galère, prirent quelques rafraichissemens, et firent un lit de feuillage, sur lequel ils déposèrent Vendrapédrou, à une petite distance de l'endroit où ils se rendirent eux-mêmes pour sommeiller, affectant beaucoup de sollicitude pour sa tranquillité et son repos.

Ayant attendu le milieu de la nuit, les traîtres se retirèrent à pas de loup, s'em-

barquèrent, et se mirent en mer avec hâte et silence, se réjouissant de l'accomplissement de leur dessein, assurés qu'ils étaient que bientôt périrait l'infortuné.

Ils côtoyèrent pendant plusieurs jours les rivages du continent, conformément aux ordres qu'ils avaient reçus de ne pas revenir trop tôt, pour que l'histoire fabriquée de la mort naturelle du malade pût avoir un air de vraisemblance. Enfin, poussés par une irrésistible curiosité, ils résolurent, pour s'assurer de l'issue de leur machination, de retourner par la même route, de débarquer dans l'île, et d'y chercher les restes de Vendrapédrou.

Il n'est pas aisé de concevoir quels furent leur confusion et leur étonnement de le trouver, non seulement en vie, mais encore jouissant d'une santé parfaite. Ils en conclurent qu'il avait dû être préservé et nourri par quelque puissance surnaturelle; et n'ayant pas à lui offrir une seule excuse plausible de leur perfidie, ils cherchèrent à détourner son attention par des interrogations curieuses.

— Venez avec moi, leur dit-il, et je vous montrerai comment j'ai été pourvu d'alimens et de remèdes.

Ils le suivirent au centre de l'île, où il les fit entrer dans un petit bosquet de cannelles. Là, Vendrapédrou prit l'une d'elles, et, la brisant avec une grosse pierre, il en exprima le sucre, en disant: Vous m'avez laissé ici pour y périr de maladie et de faim, mais de ces cannes j'ai obtenu la santé et la nourriture.

La conviction de leur crime les rendit muets: l'homme généreux les rassura en leur attestant qu'il savait parfaitement que leur maître seul avait ourdi cette trame odieuse, et qu'instrumens matériels de sa volonté, eux, pauvres esclaves, n'avaient agi que par contrainte. Ils avouèrent toute la vérité, et implorèrent leur pardon pour la part qu'ils avaient prise dans le complot. Vendrapédrou le leur accorda volontiers, et leur proposa, puisque la non-réussite de leur expédition les exposerait inévita-

blement à la rage d'un maître violent et inhumain, de s'en retourner seuls, comme ayant rempli fidèlement leur mission, pendant que lui se soumettrait patiemment à son sort.

Cette résignation les toucha ; ils partirent en invoquant le ciel pour qu'il réparât ses bienfaits sur la tête de Vendrapédrou, et le gratifiât d'une prompte délivrance.

A leur retour, Shamarauze les reçut avec de grandes marques de satisfaction, applaudit à leur fidélité à remplir le devoir qu'il leur avait imposé ; et peu de tems après, il prit tranquillement possession des terres de Vendrapédrou.

Mais pour quelque petite offense, ayant condamné à un cruel châtement l'un des agens de son crime, le pauvre esclave voulut se venger, et résolut de saisir l'occasion que lui offrait le hasard.

Il s'enfuit donc la nuit vers le Rajah, et lui fait une ample confession de tout ce qu'il sait. Ce chef naturellement bon, ami de la justice et de l'humanité, exprima l'horreur la plus forte à la révélation d'une scélératesse aussi consommée, car Shamarauze devait la vie à Vendrapédrou, et malgré la peine prise par nos sophistes modernes pour atténuer le crime de trahison, et prouver que la reconnaissance n'est pas une vertu, tous les cœurs honnêtes se révoltent à l'idée de l'ingratitude, par une naturelle antipathie pour la noirceur et la difformité de ce vice, que Dieu frappe de son plus terrible ressentiment.

Le généreux Rajah se rendit auprès de Vendrapédrou, au lieu même de son exil. Doué d'une vive pénétration, il conçut aisément que la canne à sucre, ainsi découverte accidentellement, serait un jour regardée comme une très-précieuse acquisition. Vendrapédrou avait aussi un jugement sain et un esprit surtout fertile en inventions : déjà il cultivait la canne avec un succès étonnant, et venait d'imaginer une machine très-puissante, bien que d'une construction simple, pour extraire le sucre en grande quantité.

Le Rajah lui prodigua ses grâces, et finalement lui octroya la concession de l'île comme récompense de son mérite. Ensuite, il tourna ses regards sur le meurtrier, qu'il fit dépouiller de ses domaines, et transporter dans l'île fortunée pour y devenir esclave, et y exercer les plus viles fonctions des manufactures de Vendrapédrou, qui par ses efforts et ses travaux parvint bientôt à l'opulence et aux honneurs.

Pour ses vertus médicinales et alimentaires, le sucre devint un précieux objet de commerce, et les marchands de toutes les nations fréquentèrent bientôt l'île déserte qui avait été choisie pour la destruction de Vendrapédrou.

Les générations qui lui ont succédé rêpètent sa mémoire, et les terres éloignées jouissent des bienfaits de son infortune.

C'est ainsi que de très-minimes causes produisent des effets importants, car si la prévoyance humaine n'était pas excessivement circonscrite, nous pourrions considérer les maux comme des bienfaits déguisés.

La canne à sucre fut apportée pour la première fois d'Asie en Europe, au douzième siècle. On a vainement essayé de la cultiver en Italie : toutefois il en existe quelques plantations en Sicile et en Espagne. Elle ne fut connue en Amérique que vers l'an 1510, qu'elle y fut portée par les Espagnols et les Portugais. Depuis, elle est devenue, dans presque tous les pays, un article considérable de négoce et de consommation.

PÉTRUS BOREL.

Sainte Cécile.

C'était le 21 novembre dernier, le soleil venait de dissiper un épais brouillard d'automne, et de lancer ses rayons à travers les rideaux blancs de la chambre à coucher d'une jeune fille qui se leva joyeuse, et courut chez sa mère pour lui donner le baiser du matin.

« C'est aujourd'hui ta fête, ma Cécile, dit M^{me} Mercey en serrant sa fille dans ses bras, je te la souhaite, mon ange, voilà vingt francs que je te donne pour en disposer comme tu l'entendras. Sois bonne, modeste, économe, sois heureuse ! c'est le but de tous mes vœux, de toutes mes espérances, de toutes mes prières à Dieu, le soir en me couchant, le matin en m'éveillant, sois heureuse !

— Oui, maman, je te le promets. »

Après le déjeuner Cécile se fit habiller; la femme de chambre lui mit un pantalon de percale garni d'un simple ourlet, des guêtres de casimir noir, une robe de mérinos vert, et un chapeau de peluche de la même couleur. Cette toilette était bien simple, mais la mère de Cécile pensait que la simplicité sert de parure aux jeunes filles, et que d'ailleurs il faut économiser pour avoir un plus riche trousseau à leur donner le jour des noces.

Lorsqu'elle fut prête, Cécile mit les vingt francs dans son petit sac, et vint demander à sa mère la permission d'aller se promener.

« Volontiers, ma fille, tu es libre aujourd'hui de faire tout ce que tu voudras; je suis un peu souffrante, je resterai chez moi, mais ta bonne est à tes ordres : va te promener, mon ange, profite de ce brillant soleil; dans cette saison les beaux jours sont rares, et tu serais ingrate envers le ciel si tu n'en profitais pas. Rentre de bonne heure, cependant, tu sais que j'ai besoin de te voir... »

Cécile baisa la main de sa mère et partit pour aller aux Tuileries, le rendez-vous habituel des jeunes filles. Les unes dansaient des rondes, les autres sautaient à la corde, celles-ci couraient les unes après les autres, celles-là se promenaient en causant de leurs études. Cécile n'éprouva pas le désir de se mêler à ces dernières, et continua sa promenade; les vingt francs qu'elle entendait sonner dans le fond de son sac lui donnaient bien d'autres idées ! elle marchait pensive, tout occupée de savoir comment elle dépenserait son argent. *Sois heureuse*, lui avait dit sa mère, et Cécile se demandait en traversant l'allée de la Diane chasserresse : Qu'est-ce qui me rendrait heureuse ?

Que cette jeune personne a l'air décent et modeste ! dirent les hommes.

Cécile rougit.

Je la souhaiterais à mon fils pour compagne. Que sa mise est simple et de bon goût, dirent les femmes.

Cécile sentit son cœur battre de joie et de pudeur.

Après avoir fait un second tour d'allée, elle se dit : Maintenant je sais ce qui me rendrait heureuse, c'est d'être regardée, admirée; pour cela, il faut avoir une toilette élégante, et j'ai vingt francs à dépenser, ô la bonne idée ! Et la coquette se hâta de quitter les Tuileries pour aller faire ses emplettes au Palais-Royal.

Parmi tous les chapeaux prétentieux et de mauvais goût qui garnissent la galerie vitrée, Cécile choisit un chapeau rose orné de rubans en ailes de moulin, surmontées d'un énorme dahlia. Mais hélas ! les vingt francs ne suffisaient pas pour l'acheter ! Ce que Cécile regrettait, c'était surtout l'énorme dahlia.... La complaisante marchande de modes offrit de le détacher du chapeau rose, de le placer sur le chapeau de peluche verte de Cécile, et voilà Cécile enchantée qui poursuit ses emplettes.

Plus loin, des écharpes de gaze aux tranchantes couleurs flottaient élégamment drapées; Cécile en demanda le prix : vingt

francs ! comment faire ? elle n'en avait plus que quinze. Le marchand, qui était le fournisseur de M^{me} Mercey, offrit de vendre l'écharpe à crédit. Cécile restait indécise... Elle se sentait si humiliée de faire une dette ; mais le marchand ayant passé avec adresse l'écharpe rose autour du cou de la jeune fille, elle se vit dans une glace... repoussa tous ses scrupules, donna dix francs à compte, et fit un billet des dix francs qui restaient dus, se promettant de les payer sur la pension que lui faisait sa mère.

« Voilà ma bourse bien diminuée, » se dit-elle en secouant la tête et continuant de regarder dans les magasins... « A propos de bourse, mais je n'en ai pas, et c'est fort élégant d'avoir une bourse. » Alors elle en acheta une qu'elle paya quatre francs soixante — quinze centimes, mit dedans les vingt-cinq centimes qui lui restaient ; puis, passant devant une bouquetière, acheva de se ruiner en se donnant un bouquet de violettes... « Je me trompe, le bouquet de violettes ne coûta que vingt centimes, et un sou, un pauvre sou restait seul au fond de la bourse. C'était bien la peine d'acheter une bourse ! Aussi Cécile se sentait-elle honteuse et effrayée tout à la fois d'avoir dépensé autant d'argent.

« Rentrez-vous, mademoiselle ? » demanda la femme de chambre, qui ne voyait plus de raisons pour rester au Palais-Royal.

— Pas encore, répondit Cécile, je dois... Il faut que je passe aux Tuileries... d'ailleurs j'ai quelque chose à dire à une de mes amies, » et elle rougit jusqu'au blanc des yeux, car elle mentait, elle n'avait rien à dire à personne, elle voulait seulement repasser dans l'allée de la Diane chasseresse pour recevoir d'autant plus de compliments qu'elle se croyait plus belle encore.

La voilà avec vingt francs de moins dans son sac, mais avec un dahlia qu'elle balançait sur sa tête, comme ces chevaux qui traînent un riche corbillard balancent leurs paresses, respirant son bouquet avec affec-

tation, tournant et détournant son écharpe rose comme les bayadères qui dansent à l'Opéra... Cependant Cécile n'était pas à son aise, cette dette de dix francs la poursuivait au milieu de sa coquetterie, les oreilles lui tintaient ; et dans ce bruit, elle croyait entendre dire aux passans : « Voyez-vous cette demoiselle ? son écharpe rose, elle la doit, elle n'est pas à elle. »

Pour dissimuler son embarras, Cécile se promena dans la foule avec un petit air hardi et insolent, qui est presque toujours le signe d'une mauvaise conscience. Elle était bien encore regardée, mais admirée... Oh non ! et jugez de sa déception, lorsqu'au lieu des compliments auxquels elle croyait devoir s'attendre, elle n'entendit que des injures.

Que cette jeune personne est ridicule ! quel air effronté, indécent ! dirent les hommes.

Cécile pâlit.

Que Dieu préserve mon fils d'une semblable compagne ! que sa mise est recherchée, de mauvais goût ! dirent les femmes.

Le cœur de Cécile se remplit de douleur et de honte. Ne sachant plus que devenir, elle alla se mêler parmi les jeunes filles dont elle avait dédaigné les jeux ; mais alors les unes, jalouses de son dahlia, de son bouquet de violettes et de son écharpe rose, lui tournèrent le dos, tandis que les autres, plus sensées, se poussaient le coude et l'indiquaient de l'œil en prononçant le mot : *caricature*. Cécile sentit qu'elle allait pleurer, mais l'orgueil la retint ; elle s'enfonça sous les arbres, la tête basse, et ne s'aperçut pas que le jardin était devenu désert... Le soleil avait disparu, des nuages sombres menaçaient... Elle se hâta de retourner chez sa mère, mais il était trop tard, la pluie tombait, elle tombait par torrens, point de fiacres, quatre heures sonnaient, la nuit était venue... Cécile et sa bonne mouillées, éclaboussées, ne pouvant plus courir, se mirent à l'abri sous le portail d'une église.

« Madame doit être bien inquiète, dit la

bonne tout essouffée, cocher ! cocher ! »
 Bah ! le cocher était loué. « Voulez-vous attendre ici, mademoiselle ; j'irai chercher un parapluie à la maison ? »

Cécile n'avait plus de volonté, plus de parole, un frisson la saisit en pensant à sa mère ; elle fit un signe affirmatif, et la bonne se mit à courir de nouveau à toutes jambes, en évitant les gouttières, et sautant les ruisseaux au risque d'être écrasée vingt fois par les voitures qui se heurtaient en tous sens.

Voilà donc Cécile seule, sous ce portail, le soir, par un tems froid et humide, en butte au vent et à la pluie... Quand je dis seule, je me trompe ; une pauvre femme, tenant un enfant par la main, s'y trouvait aussi.

« Pour l'amour de Dieu, ma jeune demoiselle, dit-elle en lui tendant la main. »

Cécile ouvrit avec peine sa bourse toute trempée, et donna son dernier sou. « Je n'ai que cela, ajouta-t-elle en rougissant.

— Que Dieu vous bénisse ! reprit la mendicante. »

Ces mots si simples pénétrèrent jusqu'au fond du cœur de Cécile, et comme un baume calmèrent ses douleurs. Elle ne regardait plus qu'avec dédain son frais bouquet tombé dans la rue, sa jolie écharpe déteinte, son dahlia qui lui pendait sur l'oreille, et ressemblait à une gouttière. La pauvre petite se répéta tout bas : *Que Dieu vous bénisse !* et se mit à pleurer. « Ah ! je me trompais, dit-elle, ce qui rend heureuse, ce n'est pas d'être regardée, admirée, cela ne fait faire que des sottises ; ce qui rend heureuse, c'est un sou donné pour l'amour de Dieu. Que je suis coupable ! que je suis punie ! ah maman ! maman ! » car de bons sentimens revenant dans le cœur de Cécile ramenaient avec eux l'image de sa mère.

Se sentant entraînée par le repentir, la jeune fille entra dans l'église, aperçut un tableau représentant sainte Cécile, sa patronne, et se mit à genoux pour prier.

La sainte levait les yeux au ciel, elle paraissait chanter en s'accompagnant d'un instrument.

Soit la peur, la solitude, les remords, la clarté douteuse qui perçait à travers les vitraux peints, soit toutes ces causes réunies, l'imagination de Cécile s'égara ; il lui sembla que la sainte abaissait les yeux sur elle avec colère, qu'elle la menaçait de son archet et lui adressait ces paroles d'une voix lente et sévère.

« Cécile ! à ta naissance je t'ai donné mon nom, je t'ai donnée d'une tendre mère qui te répétait ce matin encore : Sois bonne, modeste, économe. Ce soir tu es déjà coquette, ridicule, et tu n'es plus qu'un sou à donner aux pauvres... Égoïste, suis loin de ma présence ! »

Cécile essaya de fuir, mais ses genoux étaient comme attachés aux dalles ; elle cacha sa figure dans ses mains pour ne plus voir la figure irritée de la sainte, son geste menaçant ; mais croyant toujours entendre ses reproches, et ne pouvant résister à la terreur, la pauvre enfant s'évanouit en criant : Pardon ! pitié !

Une voiture venait de s'arrêter à la porte de l'église. La mendicante conduisit M^{me} Mercey auprès de Cécile qui revint à la vie, et dit en voyant pleurer sa mère : « Maman ! oh ! je te promets maintenant d'être heureuse ! »

M^{me} FOUQUEAU DE PUSST.

INFANTINE.

Que de brillantes fleurs tu cueilles,
En suivant les sentiers du bois !
Leurs tiges et leurs mille feuilles
Se pressent dans tes petits doigts.
Sur les gazons verts des allées,
Sais-tu qui répand ces bouquets ?
Et dans les bois, dans ces vallées,
Te sème de si beaux jonets ?

Celui qui fait toutes ces choses,
C'est Dieu. De son palais du ciel
C'est lui qui nuance les roses,
Et donne aux abeilles leur miel ;
C'est lui qui fait croître la plume
De tes serins au faible essor,
A l'oranger qui te parfume,
C'est lui qui suspend des fruits d'or.

C'est lui, toujours lui, qui t'envoie
Les blucets semés dans les blés,
Qui donne au ver sa longue soie,
Au rossignol ses chants perlés ;
C'est lui qui fait le corps si frêle
Des papillons frais et jolis,
Et qui pose encore sur leur aile
Ces points de nacre et de rubis.

Son ciel est tout plein de merveilles :
Là sont des vierges, blanches sœurs,
Qui volent comme les abeilles,
Des saints aux manteaux de vapeurs,
Des voix qui chantent ses louanges,
Des bienheureux !... Que sais-je, moi !
De purs esprits, de jolis anges,
Tout petits enfans comme toi.

Mais eux, du moins, ils sont dociles,
On obéit au paradis ;
Leurs jeux sont choisis et tranquilles,
Si jamais des larmes, des cris,
Troublaient la divine demeure,

Parmi les grands saints on dirait :
Chassez-nous cet enfant qui pleure,
Et le bon Dieu se fâcherait.

Tu sais bien ta petite amie,
Elle est comme eux, près du Seigneur,
Sitôt après s'être endormie
Elle a fui comme une vapeur,
Plus loin que le soleil qui brille,
Que la lune, que les éclairs,
Que la planète qui scintille,
Que l'arc-en-ciel qui peint les airs.

Parmi ses compagnes nouvelles
Elle est bien heureuse à présent !
Ainsi qu'un ange elle a des ailes,
Puis une auréole d'argent.
Et parfois quand elle est bien sage,
Le bon Dieu lui permet encor
D'aller jouer dans un nuage
Ou bien dans une étoile d'or.

L'enfant obéissant, comme elle,
En mourant s'envole dans l'air ;
Mais il tombe, s'il est rebelle,
Chez les hommes noirs de l'enfer.
Là, d'un ton rude on le commande,
S'il veut jouer on le punit.
La leçon qu'on donne est si grande
Que jamais il ne la finit.

Tu frémis, n'est-ce pas ? prends garde !
Sois bien sage, car c'est affreux.
Obéis-moi, Dieu te regarde ;
Les saints et les vierges des cieus
Sous un nuage qui les voile,
Quand tu pleures viennent te voir ;
Et je sais que, dans chaque étoile,
Des anges se cachent le soir.

Mme ANNE SIMON.

Revue des Théâtres.

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

POUR L'OUVERTURE.

Lestocq, opéra-comique en quatre actes, paroles de M. Scribe, musique de M. Auber.

Réjouissez-vous, mesdemoiselles, vous allez pouvoir chanter les jolies romances, les duos vont couvrir vos pianos, enfin l'Opéra-Comique vous est rendu, rendu comme un ami à la vue duquel on bat des mains. Le voilà réveillé, arraché à la destruction, le voilà debout, sa lyre à la main, sa couronne de fleurs sur la tête. C'était pitié de ne pas entrer dans le séjour du plaisir sans y trouver la solitude des *relâches*; et puis il repoussait, mécontentait la vue par un bizarre concours de couleurs chargées sans ordre, comme sur une palette de peintre-apprenti; ses loges perdues dans l'éloignement semblaient ne pas vouloir entendre; son plafond avait l'air d'aspirer par sa hauteur à paraître un ciel véritable; son rideau sombre tombait semblable à une masse de brouillard... Tout est changé. La lumière rentre dans la salle, les instrumens se replacent à l'orchestre, le pinceau, libre enfin d'obéir à l'imagination de l'artiste, court à droite et à gauche, s'inspire du grand goût de la renaissance, dessine et drapole les quatre musiques, française, italienne, allemande et espagnole; aux devantures des loges, elle pose des camées ressortant sur un fond en or; ici des génies supportent les noms des grands compositeurs, des Mozart, des Beethoven, des Gluck, des Hérold; là des ornemens multipliés étonnent le regard qui ne peut pas les embrasser tous à la fois. Accourez, mesdemoiselles, l'ovale pur et timide de vos doux visages se dessinera bien correct sur le ton clair des loges où vous pénétrerez en vous mirant dans des

glaces immenses, et en marchant sur de moelleux tapis. C'est à M. Léon Feuchères que nous devons ces belles peintures, cette métamorphose de la salle, ce changement de la chrysalide en brillant papillon. Mais aussi nous devons au directeur, M. Crosnier, l'idée de toutes ces améliorations.

Arrivons maintenant à la pièce de réouverture, à ce *Lestocq*, dont le nom peu harmonieux était dans toutes les bouches. A présent que les conspirateurs du Nord appartiennent exclusivement à M. Scribe, *Lestocq* devait dans sa galerie venir prendre place entre Ankaström de *Gustave*, et Rantzau de *Bertrand et Raton*. Aux Français, vous avez vu récemment la reine mère, Julie Marie, renverser le médecin Struëzée; à l'Opéra-Comique, le médecin *Lestocq* rend la couronne à Élisabeth.

Or, c'est dans une maison de poste que *Lestocq* se met à conspirer pour la fille de Pierre I^{er}. Condamnée à l'exil après la mort de son père, Élisabeth ose revenir à Saint-Pétersbourg pour y retrouver les plaisirs de la capitale plutôt que son trône; mais en route un ordre impérial l'arrête, il lui est présenté par le farouche ministre de la police, Golofkin, qui arrive là avec sa femme Eudoxie; un bel officier, nommé Dimitri, se trouve aussi dans ce pays; on y voit encore un serf nommé Strolof, puis des soldats et tous autres personnages nécessaires à l'harmonie d'un chœur. La politique n'agit pas seule ces têtes puissantes. Élisabeth éprouve un doux penchant pour Dimitri; Dimitri pour Eudoxie qu'il a aimée avant son mariage et a dû même épouser. *Lestocq* seul est fidèle à sa pensée, à son plan. Il appelle Strolof: « Va, dit-il, me tuer le ministre Golofkin, ton ancien seigneur, qui t'a fait si souvent maltraiter. » Il appelle les soldats: « Conspirez avec moi. » Ce qui signifie, chantons ensemble, et, franchement, ce qu'ils ont chanté était très-beau. Trompé par une ruse de *Lestocq*, Dimitri écrit à Eudoxie; c'est dans les mains de la princesse qu'est tombé le billet d'amour, car pour occuper

cet esprit faible qui vient sans cesse se jeter au travers de la conspiration, Lestocq laisse croire à Élisabeth qu'elle est aimée du jeune officier. Elle oublie donc son rang, sa naissance, pour venir à un rendez-vous dans un pavillon de chasse ; mais quel échange lui propose l'officier pour tant de bonté dont il ne devine pas le secret ? l'échange de son sang versé pour sa souveraine qui, incomprise, et ne pouvant pas exprimer ses sentimens, éprouve déjà la punition due aux femmes qui oublient les convenances. Quant au ministre, il a appris de Lestocq que Dimitri aimait Eudoxie ; et pendant qu'il s'occupe d'être jaloux, il laisse respirer les conspirateurs.

Cependant Lestocq, comme une active araignée, veille sur les fils de sa trame, que l'imprudente Elisabeth mêle de nouveau, car, se croyant trompée par Dimitri, elle révèle, pour se venger, à Golofkin, tous les plans, tous les secrets de la conspiration, mais le médecin est toujours là ; il précipite l'explosion du complot, un régiment entier prend les armes, Golofkin est tué, Élisabeth a remporté la victoire presque malgré elle, et fait son entrée triomphale, vêtue et coiffée en impératrice. Cependant il faut qu'elle donne son consentement au mariage de Dimitri avec la veuve Eudoxie, et cette clause lui rend la couronne un peu lourde !

Disons pour l'histoire, et comme avis aux médecins politiques, qu'en récompense de ses bons et loyaux services, Lestocq fut plus tard emprisonné, exilé ; mais cet incident tout moral ne se rencontre pas dans l'opéra-comique, dont le finale doit exprimer la joie et monter au plus haut diapason du vivat. Le succès du poème et de la musique a été justifié par des applaudissemens unanimes. On a surtout remarqué l'ouverture qui est amusante, le chœur d'introduction, l'air des buveurs dont la fin est originale, le finale du second acte. Un duo chanté par M^{lle} Massy et Thénard a excité de vifs transports. Bientôt les couplets de *Lestocq* seront dans toutes les

bouches, bientôt tout le monde répétera ce refrain : *Gloire à notre patrie!*

ALFRED DESESSARTS.

Beaux-Arts.

EXPOSITION

DES PRODUITS DE L'INDUSTRIE FRANÇAISE.

(PREMIER ARTICLE.)

C'est un spectacle imposant que l'assemblage de l'industrie des sciences et des arts réunis pour produire une foule d'objets de luxe ou de première nécessité. A côté du magnifique schall de tissu, se trouve la grossière toile à voile. Le vase de cristal taillé à facettes éblouissantes touche la bouteille de verre brun, à laquelle on ne prend pas garde, et dont la parfaite confection demande cependant beaucoup d'études, de savoir et de soins.

Il faut distinguer deux choses dans une exposition comme celle dont nous essayons de rendre compte : ce sont d'une part les causes, de l'autre les effets. Ce que j'appelle les causes sont d'abord les matières premières obtenues plus belles par suite de l'amélioration de l'agriculture, qui donne du lin, du chanvre, du coton, d'une qualité supérieure ; la culture du mûrier pour l'éducation des vers à soie, la beauté des laines et des poils de chèvre, résultant de l'importation des moutons anglais et espagnols et des chèvres du Tibet. Viennent ensuite la découverte et l'extraction des métaux, marbres, laves, etc. ; le choix et le transport des bois arrachés aux forêts des deux hémisphères, et l'on sera effrayé de la masse d'intelligence, de capitaux et de travail qu'il faut employer pour livrer

à l'industrie tous ces matériaux bruts. On doit aussi compter au nombre des causes des merveilles dont nos yeux sont éblouis les machines et les produits chimiques qui sont du domaine de la science. Rien ne brille encore aux yeux du vulgaire qui passe inattentif devant les métiers et les bocaux, et cependant c'est là que sont les prodiges ! C'est là que le génie de l'homme est grand ! que le mot *étude* cesse d'être un mot abstrait. C'est à la vue de ces immenses résultats de travaux scientifiques que l'on fait tout de suite la différence de l'homme qui sait employer son tems, et de celui qui le dissipe follement.

Il serait peut-être logique de vous dire le peu que je sais sur les causes avant de vous entretenir des *effets* ; c'est ainsi que le jury d'examen a procédé pour le classement : les machines sont dans le pavillon n° 1 ; les produits chimiques dans celui n° 2 ; n° 3 les tissus ; n° 4 les cristaux, les bronzes, etc. Mais je craindrais d'être aride, surtout pour celles d'entre vous qui n'ont pu voir l'exposition : je préfère donc faire briller à vos yeux les objets qui ont frappé les miens ; les explications sur les moyens de fabrication viendront au fur et à mesure. Quand votre admiration aura été excitée, je vous dirai *le comment*, autant toutefois que je le pourrai, car mon savoir n'est ni aussi vaste, ni aussi inépuisable que ma bonne volonté.

On adresse à l'industrie française, et surtout à l'industrie parisienne, le juste reproche de s'adonner trop à la fabrication d'objets de luxe, et de meubler l'exposition de produits excessivement chers. Rien n'est plus vrai. On croirait que tous les princes et tous les rois de l'Europe ont donné parole à nos fabricans de renouveler au moins trois fois par an l'ameublement de leurs palais.

Les bronzes dorés sont magnifiques. Il y a des surtouts de tables, sortis des ateliers de MM. Thomire, qui réalisent les somptuosités des palais de fées ; et heureusement que tout auprès, sur une modeste

chaise de paille, est assis un homme de tournure et d'air plus modeste encore, car de telles figures sont nécessaires pour nous rappeler que nous sommes devant le comptoir d'un marchand et non dans le palais d'Aladin. L'un de ces surtouts est composé de pampres de vigne entrelacés et serpentant autour des girandoles. Pour pièce du milieu, un délicieux berceau au-dessus des corbeilles de cristal. Des pampres tournant de même aux pieds des coupes, et les enlaçant gracieusement. Figurez-vous, mesdemoiselles, des feuilles en or, souples, légères, comme des feuilles naturelles. Figurez-vous les tiges menues et les embrasses si délicates de la vigne, rendues en bronze avec une perfection surprenante, et voyez le public béant auprès de cette table ; et riches ou pauvres, car il n'existe plus de fortune devant de pareilles magnificences, disant : Que c'est beau !

Cependant l'adresse réclame la plus grande part de ce grand succès. Cisler ces feuilles si nombreuses, si délicates, dans la masse du bronze, les en détacher entièrement, comme elles le sont dans le surtout, serait une œuvre surhumaine. Voici comment on m'a expliqué que MM. Thomire avaient éludé la difficulté. Les feuilles auraient été découpées à l'emporte-pièce sur une planche de cuivre extrêmement mince, et montées ensuite à l'aide d'habiles soudures, comme une fleuriste monte une guirlande. Au-dessus des tables sont suspendus de très-beaux lustres. L'un d'eux, garni de cristaux oculés, m'a complètement ébloui dans un moment où notre beau soleil de cette année le faisait briller de tous ses feux. MM. Thomire ont encore fourni à l'exposition un morceau capital. C'est un temple ; mais un temple *grand comme nature* ! Ainsi que je l'entendais dire autour de moi, ce temple, qui appartient à M. Demidoff, est exécuté en malachite et lapis, montés en bronze doré. Il m'a été impossible de comprendre la destination,

ni l'utilité d'un bijou de cette dimension ; quant à sa magnificence, elle est incontestable (1).

Les deux manufactures de glaces de Saint-Gobin et de Cercy ont exposé des produits qui consistent les progrès de cette industrie et sa supériorité sur les petites glaces de Venise qui nous ont servi de modèle. La grande glace de Cercy a 150 pouces de haut sur 98 pouces de large ; celle de Saint-Gobin 153 pouces sur 93. Pour bien comprendre ce que ces dimensions donnent de mérite à ces glaces, et ne pas les regarder avec surprise, seulement parce qu'on n'a pas l'habitude d'en voir de cette grandeur, il faut réfléchir un peu sur les difficultés que présente cette fabrication. Il y a deux opérations dans la fabrication des glaces, la vitrification et le coulage. La vitrification s'obtient, ainsi que vous le savez, par la fusion du sable mêlé aux sels alkalis de la soude auxquels on joint, en moindre quantité, de la mangarièse, de la chaux, et enfin autant de *calcin* que de sable.

Les *calcins* sont des morceaux de glace rougis à un feu violent, et jetés dans de l'eau froide où ils se brisent en miettes ; on les mêle aux matières premières dont elles bêtent et affinent la vitrification. Ce mélange, devenu liquide par l'action de la chaleur et parvenu au degré de perfection convenable, ce qui est une opération effrayante, véritable image de l'enfer, où les hommes vivent dans le feu, on procède au coulage. C'est seulement à partir de ce point que commencent les difficultés accumulées par la grandeur de la glace.

Le verre liquide et brûlant est transporté du *pot* où s'est opérée la fusion, dans ce qu'on appelle la *cuvette*. Cette cuvette ainsi remplie est amenée au bord du four ; je vous supprime tous les épisodes de ce voyage. Quand la cuvette est avancée, deux hommes, armés d'outils longs de

quatre pieds, enlèvent de dessous la matière toutes les saletés qui, malgré les soins extrêmes que l'on n'a cessé de prendre pendant la fusion, pourraient s'y trouver encore. La *cuvette écrimée*, on l'enlève à l'aide d'une poutre surmontée d'une poulie, et on l'approche de la table qui est une planche de cuivre parfaitement unie et nette. De chaque côté de la table sont disposées des tringles de fer qui servent à décider la largeur et l'épaisseur que doit avoir la glace. Sur ces mêmes tringles, est disposé un rouleau ou cylindre de cuivre, dont l'office est de suivre la matière en l'aplatissant.

Quand les tringles sont en place, le rouleau posé dessus, la cuvette bien écrimée et élevée à la hauteur de la table, alors commence l'opération du coulage. Des ouvriers marchent en avant, en promenant un linge sur la planche de cuivre ; d'autres suivent en tenant les poignées des tenailles attachées à la ceinture de la cuvette, et versent le verre avec un mouvement bien égal et bien soutenu, que les rouleaux imitent en poussant la matière, tandis que le teneur de *manivelle* est attentif à maintenir la cuvette à la même hauteur, pour qu'elle n'éprouve ni agitation, ni vacillation. Auprès des *verseurs* sont les *grapineurs de devant*, dont la tâche est d'enlever tous les défauts accidentels qui se trouvent dans la fonte ; puis des ouvriers suivent de chaque côté des tringles, avec un outil appelé *main*, qui sert à empêcher les bavures. Lorsque la glace est coulée, viennent les *grapineurs de derrière*, qui, d'un coup sec frappé sur chaque tringle, détachent la glace et la séparent des bavures qui se sont faites en dépit de la *main*.

Sitôt que les glaces sont coulées, on les pousse dans un four appelé *four de recuisson*. Il faut songer que, lors de cette opération, les glaces sont encore brûlantes, molles et presque liquides ; que dans cet état, le moindre contact avec l'air libre causerait une contraction subite, qui dis-

(1) Ce temple doit être offert par M. le comte Demidoff à S. M. l'empereur de Russie.

joindrait les parties et en causerait la séparation. La chaleur du four de recuisson doit être égale à celle que la glace y apporte; là, elle se refroidit graduellement, et doit à cette opération sa dureté. On reconnaît qu'une glace a été bien recuite lorsqu'elle se coupe facilement avec le diamant.

Par cet exposé rapide et très-incomplet, j'espère vous avoir fait comprendre, mesdemoiselles, combien le volume d'une glace augmente les difficultés du coulage et de la *recuisson*. Voyez — vous quelle énorme quantité de matière brûlante il faut mettre en mouvement, pour couler une glace de 153 pouces de hauteur sur 93 de largeur? Vous figurez-vous l'intérêt dramatique de cette opération, qu'un seul mouvement irrégulier, un mot prononcé trop fort, un souffle peut faire manquer, et ces hommes agissant dans cette fournaise? Et lorsque cette masse brûlante et molle est enlevée de la table pour être fournée, comprenez — vous combien doivent être gênés son poids et sa grandeur? et que d'obstacles à vaincre pour arriver à la perfection!

Aussi, chacune des glaces qui sont exposées ont-elles un petit défaut; celle de Cercy a une tache jaunâtre, qui provient de parties ferrugineuses mêlées à la fonte, et celle de Saint-Gobin une petite cassure. Les glaces, sorties brutes des fours de recuisson, sont envoyées à la manufacture de Paris, où elles sont polies et mises au tain. L'*étamage*, qui est assez nuisible à la santé des ouvriers, présente d'ailleurs peu de difficultés. Le *polissage* se faisait autrefois à bras d'hommes; il s'exécute maintenant avec des machines, ce qui simplifie beaucoup le travail.

La verrerie de Choisy-le-Roi a fourni les plus beaux verres à vitre; ce qui tient moins à la supériorité de fabrication de cette manufacture qu'à sa proximité de Paris, qui lui assure le débit de ses vitres de premier choix, pour les estampes et les devantures de magasins. M. Bontemps,

directeur de la verrerie de Choisy, est parvenu à souffler un globe de verre pour pendule, de la hauteur de 54 pouces, en substituant un soufflet à l'haleine de l'homme, innovation qui doit avoir les plus heureux résultats; mais ce qui distingue surtout la verrerie de M. Bontemps, ce sont des peintures sur verre du plus grand éclat. Celles qui vitrent la croisée de la salle n° 3 représentent des fleurs et des ornemens arabesques du meilleur goût.

Cristaux taillés et moulés. Les cristaux de luxe sont taillés à facettes plates, qui font jouer toutes les couleurs du prisme, et ne peuvent être imités par le moulage. Si ces cristaux, qui sont d'un beau blanc et bien polis, n'atteignent pas encore l'éclat des cristaux anglais, cela vient de ce qu'en Angleterre on emploie plus de plomb dans la fabrication. Le plomb leur donne plus de brillant; mais aussi il les rend plus fragiles, et souvent altère la couleur en lui donnant une teinte verdâtre. Les modèles sont remarquables par leur bon goût. Les carafes sont moins grosses, et les verres, toujours à pattes, ne sont plus d'une dimension ridicule. Les objets en cristal moulé ont la même blancheur, le même poli, les mêmes formes, mais ils ne peuvent avoir les mêmes facettes prismatiques.

Il y a deux sortes de cristaux moulés; les cristaux moulés par le souffle, et les cristaux moulés par la pression. Pour obtenir les premiers, après avoir donné à la matière en fusion à peu près la forme qu'elle doit avoir, on l'introduit dans un moule en cuivre, s'ouvrant à charnière, ayant en creux les ornemens qui doivent se trouver en relief sur la pièce de cristal; on ferme le moule; puis aux moyens d'un piston on comprime l'air, de manière à chasser la matière dans les cavités du moule. C'est à M. Robinet, ouvrier de la fabrique de Bacarat, que l'on doit l'invention de ce piston, qui a valu le prix Monthyon à son auteur, et à la France un commerce de plusieurs millions. Pour les

pièces ouvertés, telles que verre, jattes, etc., on emploie un autre procédé ; on coule la matière dans un moule de cuivre, puis au moyen d'une vis de pression, on y introduit un noyau qui a la forme que l'on veut donner à l'intérieur de la pièce.

La manufacture des porcelaines de Sèvres ayant tous les ans son exposition particulière, il n'y a rien de bien remarquable en porcelaine dans les pavillons de la place de la Concorde. Nos fabricans de poterie s'exercent toujours à imiter la terre anglaise de Wedgewood, et n'y sont pas encore parvenus. M. de Saint-Cricq a bien mieux réussi à reproduire les vases étrusques. L'infériorité de la terre de pipe nous ayant forcés de la reléguer à la cuisine, et la porcelaine blanche et unie étant si convenable et si jolie, la poterie n'a plus d'autre but que d'arriver à être solide et à très-bon marché pour servir dans les petits ménages.

A présent, mesdemoiselles, passons à des objets d'un intérêt qui vous soit plus direct : car vous n'êtes point encore maîtresses de maison ; vous n'avez pas besoin de bronzes, de cristaux, de porcelaines ; vous êtes jeunes filles et sans doute musiciennes ; ainsi je vais vous parler de pianos. Vingt-trois fabricans ont envoyé de ces instrumens à l'exposition. Il est impossible qu'avec un si grand nombre de bons facteurs, les pianos ne soient pas généralement meilleurs et d'un prix plus abordable que par le passé. MM. Pleyel et Érard conservent cependant leur suprématie. J'ai vu avec peine M. Pleyel délaissier en quelque sorte ses charmans pianos en buffet, si commodes pour l'ameublement. Il paraît que leur son a moins d'énergie, et que les cordes posées perpendiculairement gardent moins bien l'accord que celles tendues en lignes horizontales.

Le nom d'Érard est identiquement lié à l'idée d'un bon piano, non seulement en France, mais encore en Angleterre où

ces artistes ont une maison. Rien de plus admirable pour le son que le piano à nouvel échappement, exposé cette année. Les curieux sont d'abord captivés par la beauté extérieure de l'instrument ; mais qu'une main tant soit peu habile parcoure le clavier, aussitôt le luxe de l'enveloppe est oublié. Les harpes sont tout-à-fait négligées ; il est vrai que ce bel instrument a de graves inconvéniens : qu'il met les femmes qui le jouent trop en évidence ; il faut en quelque sorte poser devant ses auditeurs, et livrer à leurs discussions, non seulement son talent, mais les grâces ou les désagrémens de sa personne ; ce qui, joint à la difficulté de conserver l'accord seulement pendant la durée d'un morceau, a fait passer la harpe de mode.

Flurs et Paysages peints sur velours.
M. Vauchelet a poussé très-loin cette peinture ; mais je suis toujours étonnée qu'elle s'exécute en fabrique : c'est un talent de femme, et je connais plusieurs dames qui se sont peint de très-beaux meubles, tant à la manière de M. Vauchelet que par le procédé plus facile qu'enseigne M^{me} Gobert ; mais tout est de mode chez nous, et la tapisserie a fait négliger la peinture sur étoffe. J'ai remarqué les cadres de M. de Bemy, qui peint des papillons, les découpe et les monte artificiellement, de manière à ce que l'illusion soit parfaite. Ce talent est précieux pour former des collections d'histoire naturelle. Parce que les procédés des entomologistes sont d'une cruauté atroce, piquer un pauvre papillon sur un morceau de liège ! le voir se débattre, l'entendre parfois crier, si c'est un *cap de maure* ou tout autre papillon de la grande espèce, c'est affreux ! D'ailleurs, on ne rassemble par ce moyen qu'un certain nombre de membres de la même famille, tandis qu'à l'aide du talent de M. de Bemy on peut copier, dans les cabinets des savans, les insectes de l'Inde et des deux Amériques, et se former ainsi une collection complète, ouvrage de femme très-

agréable, pour se reposer des fatigues de l'étude et des soins domestiques.

Il ne faut pas croire, mesdemoiselles, que tout soit grave à l'exposition des produits de l'industrie française. La science des chimistes s'est exercée sur des sujets passablement frivoles : de petits papiers, glissés furtivement dans la main, apprennent aux promeneuses que ces crèmes, ces essences, ces pommades qu'elles voient rangées dans les plus jolis vases du monde, ont la propriété de changer en une minute, et sans le moindre embarras, la couleur du teint et celle des cheveux. La nature vous a-t-elle fait rousse? Le tems vous a-t-il ridée? Ne vous en inquiétez pas; il y a sur les tables du milieu de quoi remédier à tous ces petits maheurs.

Être chauve n'est rien encore, grâce au talent de M. Mailly, qui confectionne des toupets *aériens*, ce qui ne veut pas dire, comme le prétend le dictionnaire, qu'ils soient faits d'air, ou se résolvent en air; mais qu'ils sont extrêmement légers, que ce sont des *souffles!* et que le crâne qui les supporte ne se doute pas de leur présence!

Pour mieux constater les progrès de l'art, un plaisant a placé, à côté de ces têtes sur lesquelles les cheveux semblent croître, la lourde perruque à trois marteaux des anciens jours. On dit même qu'un coiffeur du Palais-Royal s'est livré à de grandes recherches pour trouver une perruque du grand roi, afin de la mettre en opposition avec quelque illustre toupet moderne, mais qu'il n'a pu y réussir. Enfin, grâce à l'émulation de nos *artistes* coiffeurs, on peut se procurer une perruque entière, une demi-perruque, un quart de perruque, une natte, une boucle, une petite touffe sur les tempes lorsqu'elles se dégarnissent, sans que tous ces intrus, achetés en Bretagne, dans les Pyrénées, au fond de la Russie, jurent le moins du monde avec la nature. En vérité, si cela continue, je crains que l'on ne dise que, pour notre

chevelure, nous devons plus aux perruquiers qu'à Dieu.

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

Economie Domestique.

BIÈRE DE COSSSES DE POIS VERTS.

Les cosses de pois verts contiennent une substance sucrée. Lorsqu'on les fait cuire dans l'eau, elles donnent une liqueur parfaitement semblable au moût de bière, tant pour le goût que pour l'odeur. En mêlant à cette liqueur de la sauge et du houblon pour qu'elle ait l'amertume de la bière, on obtient une boisson excellente. Ce procédé est très-simple : on met dans un chaudron une certaine quantité de cosses, on verse dessus assez d'eau pour qu'elles soient recouvertes d'un demi-pouce, on les expose sur le feu pendant trois heures, ensuite on filtre cette liqueur; on y met la quantité suffisante de sauge ou de houblon, et on livre le tout à la fermentation en ajoutant une seconde quantité de cosses dans la cuisson avant qu'elle ne soit refroidie. On se procure ainsi à peu de frais une liqueur qui n'est pas inférieure à la bière anglaise; et dans la saison où nous sommes, il est important pour la santé des hommes de peine qu'ils ne boivent pas d'eau pure.

Correspondance.

Que je te dise donc ce que j'ai entendu l'autre soir. Nous étions assises, maman et moi, dans la grande allée des Tuileries, par le plus beau tems du monde : les orangers nous envoyaient leur odeur embaumée ; les tourterelles nous faisaient entendre leur doux roucoulement ; la fraîche verdure des vieux marronniers nous reposait la vue. Maman se mit à causer avec quelques dames de ses amies, et moi, je regardai passer les élégantes. Je suivais des yeux une demoiselle à peu près de notre âge, lorsque j'entendis deux messieurs placés non loin de moi, qui faisaient son éloge. Je prêtai l'oreille ; mais il n'y avait pas d'indiscrétion, je t'assure : ils parlaient si haut ! « — C'est la fille d'un de mes amis, dit le plus âgé de ces messieurs. Elle est belle, instruite, spirituelle ; elle a tous les talens et toutes les vertus. Ce sera un jour une femme accomplie. — Oui, reprit le moins âgé. Je l'ai rencontrée dans le monde : c'est pour moi le type des jeunes personnes bien élevées. Calme et douce, elle joint la dignité à la candeur. Sa conversation n'est ni timide ni hardie. Au moins, en dansant avec elle, on peut lui parler d'autre chose que de *la foule* et de *la chaleur* ; car elle vous répond sans rougir et sans être émue. Son air pourtant n'est que simple, naturel, et cependant il impose. Je suis sûr que le fat le plus impertinent n'oserait jamais lui serrer la main. — Que vous êtes heureux ! vous autres jeunes hommes, reprit le vieillard ; vous n'épouserez pas comme nous de ces poupées bien habillées, de ces perruches bien apprises qui nous amusaient un instant pour s'ennuyer ensuite le reste de leur vie ; vous épouserez des compagnes qui partageront vos plaisirs et vos peines, des amies avec lesquelles vous pourrez échanger vos idées, des mères courageuses et dévouées ; car telles sont les femmes quand

elles accomplissent la mission que Dieu leur a confiée sur la terre. — Oui ! répondit le jeune homme avec un soupir, voilà ce que nos grand'mères ignoraient, ce que nos mères ont appris, et ce qu'elles enseignent maintenant à leurs filles, dont l'éducation à la fois aimable et forte, dont l'habitude de l'ordre et de l'économie nous promet sécurité pour notre fortune et l'avenir de nos enfans ! — Voilà votre *type*, mon jeune ami, voulez-vous que je vous présente à sa mère ? dit le vieillard en souriant. — Ah monsieur ! vous comblez tous mes vœux ! vous connaissez ma famille... et ma reconnaissance... balbutia le jeune homme se levant avec précipitation.

Quelle bonne leçon je venais de recevoir ! Je regardai passer cette demoiselle, et je me dis : Si je ne suis pas aussi belle, ce n'est pas ma faute ; mais je tâcherai d'être aussi sage et aussi instruite. Maman avait donc bien raison ! Et que j'étais cruelle envers moi-même, en n'écoutant souvent ses conseils que par obéissance ! Toi, ma chère, tu n'as pas besoin d'entendre ce que j'ai entendu !

Je ne t'envoie cette fois que des dessins de broderie ; car la broderie est très à la mode. Ce col qui est tout chargé de fleurs est un col à la *Louis XIV*. Qu'il ne t'effraie pas ; il n'est guère plus long à exécuter qu'un col ordinaire. Il sera si riche, si distingué, garni d'une belle dentelle ! D'ailleurs, l'autre *col rabattu* est à ta disposition.

Voilà différens *semés* avec lesquels on peut broder des fonds de bonnets de lingère, de la mousseline pour recouvrir les chapeaux de gros de Naples quand ils sont fanés, des sacs (toujours en mousseline) que l'on taille sur le modèle du sac de la planche IX de la première année de notre Journal, ou bien encore des bas dont on découpe la couture et que l'on couvre de ces *semés* d'un coin à l'autre, en descendant jusqu'à l'endroit qui entre dans le soulier. N'oublie pas ce con-

seil ; car le *semé* te blesserait , et tu serais obligée de le débrouder.

Voilà des *entre-deux*. Brode un entre-deux de mousseline de la largeur de ton cou ; taille une bande de mousseline haute de trois pouces et demi , et de trois quarts de large ; couds au bas un tulle uni haut de six lignes , et fronce cette mousseline autour de ton entre-deux , auquel tu ajoutes une petite valenciennes légèrement froncée. La blanchisseuse plisse la mousseline à petits plis plats , et le tulle à gros plis ronds. Cela s'appelle un *pi-rrrot* ; il n'y a rien de meilleur marché et de plus convenable. Tu peux exécuter ce pierrot en beau jaconas.

Décidément le rose est la couleur préférée pour robes et rubans ; ainsi nos *cot tages*, ou chapeaux de paille cousue , sont doublés et ornés de rose , et nos robes de jaconas couvertes de petits dessins roses.

On porte force mantelets. Ceux en gros de Naples noir ne conviennent qu'à nos mères. Pour nous sont les mantelets de mousseline doublés de florence , garni d'un ourlet large d'un pouce et demi. Prends modèle sur la planche XII de la première année de notre Journal.

Sais-tu que nous sommes quelque chose dans le monde ? Les auteurs , les artistes s'occupent de nous , travaillent pour nous. A propos , je te recommande l'*Abeille musicale* , journal de chant , composé de 24 romances , qui paraît tous les mois , au prix de 14 fr. pour le piano et de 7 fr. pour la guitare , chez M. A. Romagnesi , rue de Richelieu , n° 87. Ce nom t'est bien connu , et te répond du bon choix de la musique et de celui des paroles. D'ailleurs , ces romances sont toutes composées pour nous.

Adieu ! Pense à moi comme je pense à toi ! Aime-moi comme je t'aime.

J. J.

Éphémérides.

—

MOEURS ET COUTUMES.

16 juin 1599. Arrêt du Parlement contre les duels.

L'impunité des duels en avait tellement multiplié l'abus , que Henri IV , effrayé de leurs ravages , demanda à Sully un mémoire sur leur origine. Ce ministre lui en présenta un qui se trouve dans les *Économies royales*. Le journal de l'*Estoile* porte qu'en mars 1607 on donna avis au roi que , depuis son avènement , on comptait quatre mille gentilshommes tués en combat singulier. Avant cette époque , le parlement avait rendu , le 16 juin 1599 , un arrêt qui défendait le duel , *sous peine de lèse-majesté , confiscation de corps et de biens , tant contre les vionns que contre les morts*. Un édit du roi , daté d'avril 1602 , renouvela ces défenses et régla les formes de la procédure contre les duellistes. L'arrêt et l'édit produisirent peu d'effet ; mais un nouvel édit du mois de juin 1609 , plus menaçant encore , emportant contre les délinquans des peines plus sévères , contiut pour un tems les suites de cette habitude féodale , qui bientôt , après la mort du roi , reprit son cours avec plus de fureur que jamais.



Mosaïque.

—

Le gouvernement de la Grèce a résolu de faire bâtir une nouvelle Sparte sur l'emplacement où se trouvait l'ancienne Lacédémone , et l'on attend les ingénieurs pour dresser les plans. Cette nouvelle a causé une grande joie parmi les Grecs.

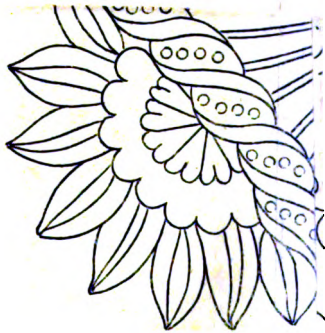
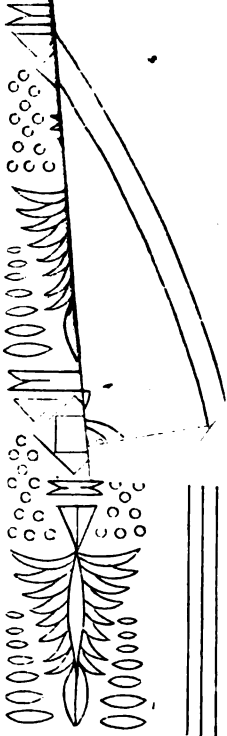
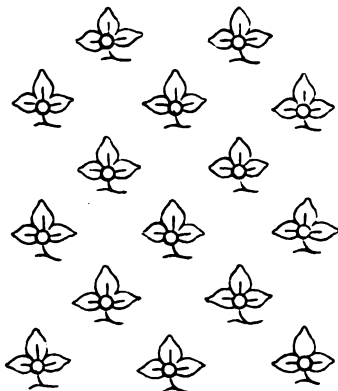
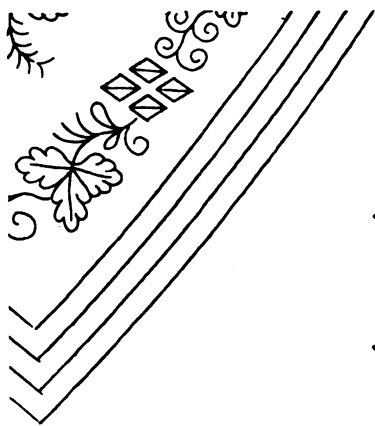


Planche V





Dessiné par R. Julien

Croqué par Lallemand

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

PHYSIOLOGIE.

DE LA VOIX

CONSIDÉRÉE COMME LANGAGE AFFECTIF.

2^e ARTICLE (1).

Peu d'animaux sont doués de la voix musicale, celle qui nous charme dans un assez grand nombre des légers habitans de l'air, et dont je vous ai fait l'histoire dans un premier article. Il en est au contraire beaucoup qui possèdent la faculté d'exprimer leurs sensations par le moyen de la voix : c'est ce que l'on appelle le langage affectif et dont je vais vous entretenir aujourd'hui.

Excusez-moi, mesdemoiselles, si je traite parfois des sujets aussi sérieux, et qui peuvent ne pas avoir, pour quelques-unes d'entre vous, tout l'intérêt désirable ; mais je me suis persuadé que vous aviez, pour la plupart, une raison anticipée, un désir d'instruction, qui rendront mes le-

çons fructueuses, lors même qu'elles seront au-dessus de votre âge.

Cette faculté accordée à beaucoup d'animaux de se communiquer ce qu'ils éprouvent ; ce cri de la nature organisée et vivante, par lequel elle exprime le contentement que comporte l'aptitude particulière de l'individu, la douleur qu'il peut éprouver, la sollicitation des besoins qu'il a à satisfaire ; un grand nombre d'autres nuances que lui inspirent l'intérêt de sa conservation et celui de la conservation de sa jeune famille ; ce lien, qui fait de chaque espèce une société particulière, unie comme le sont les hommes qui parlent le même idiome et qui ont des besoins semblables, existe chez nous comme dans tous les animaux auxquels la voix n'est pas refusée. Ce lien est inné comme l'instinct qui rapproche du sein de sa mère les lèvres de l'enfant qui vient à peine de commencer la vie ; ou celui du petit poulet qui becquette les parcelles d'alimens que sa mère a pris soin de diviser, presque aussitôt qu'il a rompu sa fragile enveloppe. C'est par ce lien que bientôt la sollicitude de cette conductrice attentive les ralliera sous son aile, dès qu'elle sera alarmée par l'apparence du moindre danger, et qu'avec une inflexion différente, son gloussement les appellera au partage du produit de ses recherches continues. Les rugissemens du lion, le hennissement du cheval, les diverses intonations dumiaule-

(1) 1^{re} année, page 65.

ment du chat, et même les nuances quelquefois si variées de la voix de presque tous les animaux qui en sont doués, expriment toutes des sentimens ou des passions différentes. Voyez que de modifications nous présente la voix du chien, par exemple, et s'il ne nous parle pas, en quelque sorte, par ce moyen imparfait d'expression.

Le langage affectif est le seul que possède l'homme sans le secours de l'éducation sociale. Il y a plus, c'est que la découverte de l'Amérique a fait connaître de petites peuplades tout-à-fait sauvages qui n'en avaient point d'autre, et dont tout le vocabulaire consistait en des cris diversément modulés. L'idiome de quelques habitans du nord de l'autre hémisphère est encore très-borné; c'est que les langages ne se forment qu'avec les besoins successifs que les progrès de l'intelligence font éprouver, et que les hommes qui n'ont à manifester que des idées très-simples n'ont besoin que de signes représentatifs fort peu nombreux.

Si, d'une part, les langues plus ou moins riches n'ont été que le résultat lentement obtenu du besoin de rendre des idées de plus en plus combinées, et si ces perfectionnemens successifs les ont amenées jusqu'à un luxe d'expression qui, en multipliant les mots pour une seule signification, a fini par satisfaire aux plus grandes exigences des lois de la mesure et de l'harmonie; d'un autre côté, cette richesse du langage a été également une chance de progrès pour l'esprit humain.

Vous ne vous êtes probablement pas avisées, mesdemoiselles, de réfléchir sur cette haute faculté accordée à notre espèce, qui nous place si loin des différens êtres de la création : la pensée; cette sublime prérogative de l'homme, qui le fait juger, comparer, combiner à l'infini les impressions reçues par ses sens, et s'élever par des raisonnemens profonds jusqu'à l'explication des phénomènes de la nature, des lois qui régissent la matière et l'univers; enfin jusqu'aux plus vastes pré-

ductions du génie. Eh bien ! tous ces grands résultats ne sont dus qu'à l'existence du langage parlé ou conventionnel, c'est-à-dire à l'existence de signes qui représentent les objets et les rapports. Otez les expressions, et la faculté de penser n'existe plus; car, si c'est avec des mots que l'on transmet aux autres sa pensée, c'est aussi avec des mots que l'on pense. Ayez en ce moment une idée, et quelle qu'elle soit, vous verrez que ce sera une phrase mentale, et même que vous ne vous rendez compte des sensations instinctives, celles qui nous sont communes avec les autres animaux, qu'à l'aide des signes conventionnels qui les expriment.

Pour bien faire comprendre ces propositions, je vais vous prier de supposer avec moi l'existence d'un enfant qui n'aurait jamais entendu parler, et qui tout-à-coup serait placé parmi nous. D'après ce que je viens de dire, il ne pensera pas, mais il éprouvera, ainsi que les brutes, des besoins qu'il cherchera à satisfaire : la faim lui fera pousser des cris qu'il accompagnera de quelques mouvemens de mâchoire que nous comprendrons sans doute; et quand nous aurons pourvu à son désir, il est probable qu'un cri différent nous apprendra qu'il y a chez lui satiété et peut-être reconnaissance. Il saura bien aussi nous faire comprendre la joie, la tristesse, la crainte, l'effroi, toujours à l'aide du langage affectif, c'est-à-dire par des intonations de voix diversément variées, parce que, pour cela, il n'aura pas besoin de penser ni de se rendre compte; il sent, et par cela seul il exprime; ou, pour mieux dire, la nature, son organisation, son instinct expriment ce que l'intérêt de sa conservation exige. Vous voyez par cette supposition quel est précisément l'état des brutes et ce qu'est le langage affectif. En réfléchissant, vous comprendrez que, même sans la parole, l'homme peut rendre tout ce qui se rapporte aux sensations animales; et si, avec la seule exclamation *Ahi* par exemple, modifiée

de ton et d'inflexion, il est possible d'exprimer l'admiration, la douleur, le plaisir, la tristesse, la joie, la crainte, le dégoût, la surprise, et presque tous les sentimens de l'ame, vous sentez que tous les autres sons pouvant être plus ou moins variés de la même manière, ils deviennent une source abondante de significations rendues encore plus nombreuses et plus significatives par le concours de l'expression du visage et des gestes, dont nous parlerons séparément. Aujourd'hui je vais terminer, en vous citant un passage de Quintilien qui a rapport à notre sujet, et vous faisant toutefois observer que son idée est trop restreinte, car il dit que notre intellectualité serait faible sans la faculté d'exprimer nos pensées, et vous venez de voir que la privation d'un langage conventionnel ne permet pas de penser.

« Si le Créateur nous a distingués du reste des animaux, c'est surtout par le don de la parole. Ils nous surpassent en force, en patience, en grandeur du corps, en durée, en vitesse, en mille autres avantages, et surtout en celui de se passer mieux que nous de secours étrangers. Guidés seulement par la nature, ils apprennent bientôt et d'eux-mêmes à marcher, à se nourrir, à nager; ils portent avec eux de quoi se défendre contre le froid; ils ont des armes naturelles; ils trouvent leur nourriture sous leurs pieds; et, pour toutes ces choses, que n'en coûte-t-il pas aux hommes? La raison est notre partage et semble nous associer aux immortels; mais combien elle serait faible sans la faculté d'exprimer nos pensées par la parole, qui en est l'interprète fidèle! C'est là ce qui manque aux animaux bien plus que l'intelligence, dont on ne saurait dire qu'ils soient absolument dépourvus..... »

P. OLLION.

Littérature Française.

REVUE LITTÉRAIRE.

Hélène, de miss Edgeworth, traduit de l'anglais par M^{me} Sw. Belloc, 3 vol. in-8°, chez Adolphe Guyot.

Miss Edgeworth a toujours su mettre dans ses romans une morale douce et pure, et celui d'*Hélène* se recommande en outre par une peinture fidèle, non pas positivement des mœurs, mais des manières de la haute société anglaise. Vous le dirai-je, mesdemoiselles, ce mérite, car c'en est un, a failli gêner pour moi le roman d'*Hélène*. Le *dandysme* et la *fashion* me sont choses si incompréhensibles, si fatigantes, qu'il a fallu l'intérêt du drame pour me sauver de l'ennui.

Tout est de convention dans le bon ton de nos voisins, tel qu'il est dépeint dans cet ouvrage; et l'on dirait que les membres de l'aristocratie ont, les uns pour les autres, le même sentiment de respect que ce tabellion de village, qui offrait à son seigneur des roses en papier, en disant : « qu'il savait trop bien vivre pour lui présenter des fleurs champêtres! »

Hélène Stanley est une jeune demoiselle élevée dans l'espoir d'une grande fortune, et que les folies de son oncle ont ruinée. Cependant Hélène pouvait rester riche, en profitant d'une disposition testamentaire de cet oncle, disposition qui la faisait primer sur tous les créanciers pour une somme considérable; mais elle préféra honorer le nom du frère de son père en payant tout.

Être pauvre et orpheline, c'est ainsi que commencent volontiers les héroïnes des romans anglais. En effet, dans un pays où l'on n'a aucune valeur person-

nelle, où l'on n'est compté qu'en raison de sa fortune et de ses entours, la misère et l'isolement sont les plus grands malheurs, et de ceux-là doivent dériver tous les autres.

Miss Stanley est pourtant mieux traitée par le sort que ne le furent les *Amanda*, les *Savinia*, les *Rosalba*, et autres qui enrichissent la littérature britannique; elle trouve, parmi les amis de sa famille, des protecteurs puissans et généreux. Lord et lady Davenant, leur fille, Cécilia Clarendon, s'empressent de lui offrir un asile, où ils la font jouir de tous les avantages attachés à leur fortune et à leur position dans le monde. Le général Clarendon, mari de Cécilia, qui d'abord avait accueilli Hélène avec assez de froideur, finit par devenir pour elle un ami sincère.

Lady Davenant, surtout, aime l'orpheline avec une vive tendresse. C'est une noble créature que cette lady Davenant! Son esprit a autant d'élévation que son cœur a de bonté. Elle est généreuse, prudente, loyale; un seul travers a gâté son existence, elle a voulu être *femme politique!* c'est-à-dire que, parce qu'elle se sentait portée par l'étendue de son intelligence à prendre intérêt aux plus graves questions de la politique, elle a eu la vanité de laisser croire qu'elle n'était pas étrangère aux décisions du cabinet!

Lord Davenant ayant été appelé à un poste éminent dans l'administration, sa femme, que l'on croyait toute-puissante sur son esprit, se vit vivement sollicité sur son esprit, et trouva de l'autre une grande souplesse, et beaucoup de déférence de la part des employés inférieurs. Ce fut un tems d'enivrement pour lady Davenant, que le tems où son mari fit partie du ministère; elle usa largement de son crédit, confondant, comme le font trop souvent les femmes, le sentiment avec la justice. Le résultat de cette conduite inconsidérée fut de faire douter généralement de la capacité du lord Davenant, l'un des diplomates les plus distingués de l'Angle-

terre! tant il est vrai que celui que l'on suppose être gouverné par sa femme a tout de suite la réputation d'un sot, et les œuvres d'un homme d'état ne parlent jamais assez haut, tandis qu'il a le pouvoir en main, pour le sauver d'un ridicule.

Lady Davenant recueillit donc plus de peine que de plaisir pendant ses jours de puissance; une fois, entre autres, son amour-propre, en même tems que sa tendresse filiale, l'ayant poussée à solliciter une faveur injuste, lord Davenant lui résista avec tant d'énergie que leur bonheur domestique en fut un instant gravement compromis. Lady Davenant s'attira encore un grand nombre d'ennemis, même parmi ses obligés; enfin, des émotions, des inquiétudes trop vives pour une organisation féminine, ébranlèrent sa santé au point d'abrèger ses jours.

L'autre amie d'Hélène, lady Cécilia, était pour elle non moins tendre et non moins dévouée; mais cette jeune femme était bien éloignée d'avoir l'élévation d'esprit de sa mère; car, dans les occasions où lady Davenant eût voulu régner, sa fille se fût contentée d'intriguer. Très-jeune, Cécilia avait été menteuse et coquette, et bien que son amour vrai pour lord Clarendon eût épuré son cœur, elle employait encore la ruse dans la bonne intention d'être aimable ou de rendre service.

Selon les mœurs anglaises, qui laissent la plus grande liberté aux jeunes filles dans l'âge de l'inexpérience, tandis qu'elles imposent la réserve aux femmes mariées qui connaissent le monde, Cécilia avait, à l'insu de sa mère, formé une liaison avec un colonel d'Aubigny, homme sans mœurs et sans probité, qu'elle ne pouvait estimer, qu'elle n'aimait même pas, mais dont les succès auprès des autres femmes flattaient son amour-propre. Honteuse d'un tel choix, craintive de l'abus qu'un homme du caractère de d'Aubigny pouvait faire des droits qu'elle s'était trouvée entraînée à lui accorder, Cécilia avait employé toute son adresse à cacher cette intrigue, et ce

fut au point que ses ruses multipliées avaient conduit lady Davenant à ne plus savoir qui de sa fille ou d'Hélène était l'objet des soins du colonel ; car à cette époque, Hélène, dont l'oncle vivait encore, voyageait en Italie avec la famille Davenant.

Cette liaison avec le colonel d'Aubigny se rompit, sans aucun des éclats que redoutait Cécilia. Bientôt après, elle épousa lord Clarendon, en l'assurant qu'elle lui apportait son premier amour. Elle ne mentait pas entièrement, puisqu'elle n'avait jamais aimé d'Aubigny ; mais elle n'en usurpait pas moins l'estime de son mari, en lui cachant une intrigue qui devait lui déplaire.

Le oalme trompeur dans lequel vivait Cécilia depuis son mariage, fut troublé au moment où il était le plus complet. Le colonel d'Aubigny mourut sur le continent, et son exécuteur testamentaire fit parvenir à lady Clarendon un énorme paquet, renfermant les lettres qu'elle avait autrefois adressées au colonel. Ce message fut remis à Cécilia pendant le déjeuner de la famille. La jeune femme ne perdit pas contenance ; et une ressemblance dans les caractères, facile à comprendre pour quiconque connaît l'écriture anglaise, lui permit de supposer, vis-à-vis de son mari, que ces lettres avaient été écrites par Hélène. Cependant miss Stanley, déjà interrogée plusieurs fois au sujet du colonel d'Aubigny, avait assuré sur l'honneur que jamais le colonel ne l'avait recherchée.

Ces protestations d'Hélène avaient été répétées à lady Davenant, à lord Clarendon, et ce qui était plus important encore, à Granville Beauclère, son fiancé ! Miss Stanley était la franchise même ; elle en avait la réputation, et ces apparences de dissimulation lui firent beaucoup de tort, surtout dans l'esprit du général. Hélène n'ignorait pas qu'en se prêtant ainsi aux mensonges de son amie, elle passait elle-même pour une personne remplie d'astuce. Cependant Cécilia, qui n'avait de-

mandé qu'un jour pour disposer l'esprit irascible de son mari à la confiance qu'elle avait à lui faire, s'embarrassa chaque jour dans de nouveaux détours, si bien qu'à force d'adresse, cet aveu qui, fait avant son mariage, eût pu lui gagner l'estime de son mari ; cet aveu qui, au moment de la réception des lettres adressées au colonel, n'eût attiré sur elle qu'un orage passager, puisque non seulement les usages de la société, mais les mœurs de la nation entière permettent aux jeunes filles ces engagements légers, et que ce qui perdrait à jamais une demoiselle en France est à peine remarqué en Angleterre ; cet aveu, dis-je, au moment où elle le fit, après avoir compromis la réputation et le bonheur d'Hélène, après avoir amoncelé les ruses et les mensonges, irrita à tel point lord Clarendon, que, sans être désarmé par la naissance d'un fils, il forma le projet de se séparer de sa femme.

Il y a une grande leçon de morale dans cette peinture de l'adresse amenant elle-même tous les malheurs qu'elle s'était chargée d'éviter. Le sujet est traité avec un talent supérieur ; et du moment où les lettres du colonel d'Aubigny sont apportées à Clarendon-Park, l'intérêt du drame en fait supporter les longueurs.

Les personnages épisodiques mêlés à cette intrigue ne font point aimer la haute société de Londres : on voit d'abord Horace Churchill, homme du monde, qui cherche à se rendre redoutable par son esprit, comme l'étaient jadis, à la cour de Versailles, le duc d'Agén, M. de Boufflers, le marquis de Conflans et autres, dont les bons mots abîmaient ceux qu'ils avaient choisis pour victimes, de façon à ce qu'ils n'osassent plus se montrer. Il paraît que les pointes anglaises ne sont pas aussi acérées que l'étaient celles des seigneurs de l'ancienne cour de France ; car sir Horace est obligé d'aiguiser les siennes avec de franches calomnies, des pamphlets anonymes, et autres vilénies

capables de déshonorer un homme dans une société tant soit peu délicate.

Vient ensuite lady Katrine Howkby, qui exploite avec sir Churchill l'histoire des lettres au détriment d'Hélène, dont elle envie la beauté et les succès. Lady Katrine est une figure chargée, qui prouve que les Anglais font encore très-peu de cas des femmes beaux-esprits : il est vrai que s'il s'en rencontre beaucoup à Londres d'aussi ennuyeuses et d'aussi méchantes que lady Howkby, ce n'est pas assez que de les tourner en ridicule, il faudrait les chasser comme on a chassé les loups et les renards de la Vieille-Angleterre !

Miss Esther Clarendon, sœur du général, est encore un personnage important du roman de miss Edgeworth ; c'est à elle qu'Hélène doit en partie sa réconciliation avec Beauclère. Le caractère de miss Clarendon fournit encore une preuve de l'empire absolu des manières sur la société

anglaise. Cette jeune personne est extrêmement franche. En France, on l'est avec naturel. A Londres, il faut, pour braver le *qu'en dira-t-on*, et dire ce que l'on pense, s'affubler d'un manteau d'originalité ; et miss Clarendon est presque un *Alceste* femelle, parce qu'elle a horreur de la dissimulation.

Le roman d'*Hélène* ne finit pas tragiquement, ainsi que, depuis peu, c'est la mode chez nous. Cécilia parvient à se justifier des apparences fâcheuses que ses ruses avaient ajoutées à sa faute réelle, avant que son mari ait eu le tems de fuir à jamais l'Angleterre. Beauclère revient à Hélène pour l'épouser, et non pour recevoir son dernier soupir, ou, ce qui serait encore plus dans le genre, pour faire ouvrir son tombeau, et déposer sur son cadavre, déjà *verdissant*, la couronne de fiancée.

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

Bibliographie Étrangère.

LA PENTECOSTE.

Madre dei santi, immagine
Della Città superna,
Del sangue incorrutibile
Conservatrice eterna ;
Tu, che da tanti secoli
Soffri, combatti, e preghi ;
Che le tue tende spieghi
Dall' uno all' altro mar ;

Campo di quei che sperano,
Chiesa del Dio vivente
Dov'eri mai ? qual angelo
Ti raccogliea nascente,
Quando il tuo re, dai perfidi
Tratto a morir sul colle,
Imporporò le zolle
Dal suo sublime altar ?

E allor, che delle tenebre
La diva spoglia uscita,

LA PENTECOTE.

Mère des saints, image de la Cité suprême,
éternelle depositaire du sang incorruptible, toi
qui depuis tant de siècles souffres, combats et pries,
qui déroules tes tentes de l'une à l'autre mer ;

Asile de ceux qui espèrent, église du Dieu
vivant, où donc étais-tu ? quelle humble retraite
te recueillait naissante, lorsque ton roi, traîné par
des perfides pour mourir sur la colline, ensan-
glanta la terre du haut de son sublime autel ?

Et lorsque échappée aux ténèbres de la mort ;
la divine dépouille de ton roi respira le souffle

Mise il potente anclito
Della seconda vita;
A quando in man recandosi
Il prezzo del perdono
Da questa polve al trono
Del Genitor sali;

Compagna del suo gemito,
Conoscia de' suoi misteri,
Tu della sua vittoria
Figlia immortal, dov' eri?
In tuo tenor sol vigile
Sol nell' obbligo sicura,
Stavi in riposte mura
Fino a quel sacro dì,

Quando su te lo Spirito
Rinnovator discese,
Et l'inconsunta fiaccola
Nella tua destra accese,
Quando segnal dei popoli
Ti collocò sul monte;
E n'e tuoi labbri il fonte
Della parola apri.

Come la luce rapida
Piove di cosa in cosa,
E i color varii suscita,
Ovunque si riposa;
Tal risonò moltiplice,
La voce dello Spiro:
L'Arabo, il Parto, il Siro
In suo sermon l'udì.

Adorator degl' idoli
Sperso per ogni lido,
Volgi lo sguardo a Solima,
Odi quel santo grido:
Stanca del vile ossequio
La Terra a Lui ritorni;
Et voi, che aprite i giorni
Di più felice età,

Spose, cui desta il subito
Balzar del fondo ascoso,
Voi già vicine a sciogliere
Il grembo doloroso;
Alla bugiarda pronuba
Non sollevate il canto:
Cresce serbato al santo
Quel che nel sen vi sta.

Perchè, baciando i pargoli,
La schiava ancor sospira?
E il sen, che nutre i liberi,
Invidiando mira?
Non sa, che al regno i miseri

puissant de sa vie nouvelle; et lorsque emportant
dans ses mains le prix du pardon, il s'élança lui-même de cette poussière du monde au trône de son père;

Compagne de sa plainte, confidente de ses mystères, toi, la fille immortelle de sa victoire, où donc étais-tu? Ne veillant que pour trembler, n'ayant de sécurité que dans ton oubli, tu te tins à l'écart dans l'ombre, jusqu'à ce jour sacré,

Où sur toi descendit l'Esprit rénovateur qui alluma dans ta main l'inextinguible flambeau, le jour où il te plaça sur la montagne comme un phare pour les nations, et ouvrit sur tes lèvres la source de la parole.

Comme la rapide lumière court d'objet en objet, et sème les couleurs diverses partout où elle se repose; ainsi par mille échos divers retentit la voix de l'Esprit: l'Arabe, le Parthe, le Syrien l'entendirent dans leur idiome.

Adorateur des idoles, répandu sur tous les rivages, tourne les yeux vers Solyme, entends ce cri sacré: fatiguée d'un culte avilissant que la Terre retourne à Lui: et vous qui commencez les jours d'une ère plus heureuse,

Epouses, éveillées au tressaillement soudain du poids caché que vous portez, vous dont le sein douloureux est prêt à se déchirer, n'élevez plus vos chants vers la mentente Lucine: il grandit pour le Dieu saint celui qui dort dans vos flancs.

Pourquoi, lorsqu'elle baise ses petits enfans, l'esclave soupire-t-elle encore? le sein qui nourrit les hommes libres, pourquoi le regarde-t-elle avec envie? ne sait-elle pas qu'avec lui le Seigneur emmène les infortunés au royaume de son Père, et

Seco il Signor solleva ?
Che a tutti figli d'Eva
Nel suo dolor pensò ?

Nova franchigia annunziano
I cieli, e genti nove;
Nove conquiste, e gloria
Vinta in più belle prove;
Nova, ni terrori immobile,
E alle lusinghe infide,
Pace, che il mondo irride
Ma che rapir non può.

Oh ! Spirto ! supplichevoli
A' tuoi solenni altari ;
Soli per selve inospite,
Vaghi in deserti mari,
Dall' Ande argenti al Libano,
D'Ibernia all' irta Haïti,
Sparsi per tutti i liti,
Ma d'un cor solo in te,

Noi t'imploriam : placabile
Spirto discendi ancora
Ai tuoi cultor propizio,
Propizio a chi t'ignora ;
Scendi e ricrea : rianima
I cor nel dubbio estinti ;
E sia divina ai vinti
Il vincitor mercè.

Discendi, Amor ; negli animi
L'ire superbe attuta :
Dona i pensier, che il memore
Ultimo dì non mnta :
I doni tuoi benefica
Nutra la tua virtude :
Siccome il sol, che schiude
Dal pigro germe il fior ;

Che lento poi su le umili
Erbe morrà non colto,
Ne sorgerà coi fulgidi
Color del lembo sciolto,
Se fuso a lui nell' etere,
Non tornerà quel mite
Lume, dator di vite,
E infaticato altor.

Noi t'imploriam : nei languidi
Pensier dell' infelice
Scendi, piacevol alito,
Aura consolatrice :
Scendi bufera ai tumidi
Pensier del violento ;
Vi spira uno sgomento
Che insegui la pietà.

qu'à tous les fils d'Eve il a pensé dans sa douleur ?

Les cieux annoncent un affranchissement nouveau, et des races nouvelles, de nouvelles conquêtes et une gloire achetée par de plus nobles épreuves ; une paix nouvelle, inaccessible aux terreurs vaines et aux perfides séductions, une paix que le monde raille, mais qu'il ne peut ravir.

O Esprit ! prosternés en supplians devant la majesté de tes autels ; seuls par les forêts inhospitalières, errant sur les mers désertes, des Andes glacées au Liban, de l'Irlande aux côtes sauvages d'Haïti, épars sur tous les rivages, mais n'ayant qu'un seul cœur en toi,

Nous t'implorons : descends encore une fois, Esprit de grâce et de pardon ; descends, propice à tes adorateurs, propice à celui qui t'ignore ; descends, et renouvelle, ranime les cœurs éteints dans le doute, et que le vainqueur soit la rançon divine des vaincus.

Descends, Amour ; apaise dans les ames les fiers ressentimens. Inspire-nous des pensées qui n'aient rien à craindre de l'inexorable mémoire du dernier jour : que ta bienfaisante vertu féconde en nous le trésor de tes dons, comme le soleil qui fait sortir la fleur du germe paresseux ;

Bientôt la fleur chétive mourra, faite de culture, parmi les plantes humbles, et ne s'élève pas, étincelante de couleurs, sur le sillon entr'ouvert, si, épanchée dans l'air, ne revient l'échauffer cette tiède lumière du soleil, père et infatigable nourricier de la vie.

Nous t'implorons : dans les pensées languissantes du malheureux, descends, brise aimable, souffle réparateur ; descends, ouragan terrible, dans les violentes pensées du superbe ; viens-y jeter une stupeur qui lui enseigne la pitié.

Per Te sollevi il povero
 Al ciel, che è suo, le ciglia :
 Volga i lamenti in giubilo,
 Pensando a cui somiglia ;
 Cui fu donato in copia,
 Doni con volto amico
 Con quel tacer pudico,
 Che acceto il don ti fa.

Spira dei nostri bamboli
 Nell' innocente riso ;
 Spargi la casta porpora
 Alle donzelle in viso ;
 Manda alle ascose vergini
 Le pure gioje ascose ;
 Consacra delle spose
 Il verecondo amor.

Tempra dei baldi giovani
 Il confidente ingegno ;
 Reggi il viril proposito
 Ad infallibil segno ;
 Adorna la canizie
 Di liete voglie sante ;
 Brilla nel guardo errante
 Di chi sperando muor.

ALESSANDRO MANZONI.

Que par Toi le pauvre soulève ses paupières vers
 le ciel, son royaume ; qu'il change ses gémissé-
 mens en cris d'allégresse, se souvenant de qui il
 est l'image ; que celui qui a reçu en abondance
 donne avec cet air ami, avec ce silence modeste
 qui fait le don agréable à tes yeux.

Verse ta grâce dans l'innocent sourire de nos
 petits enfans ; répands sur le front des jeunes filles
 la pudique rougeur ; envoie aux vierges qui se
 dérobent aux regards les pures joies de la solitude ;
 consacre le chaste amour des épouses.

Tempère la confiante audace des téméraires ado-
 lescens ; marque un but infallible aux desseins
 de l'âge mûr ; donne pour parure au vieillard la
 sérénité des saints désirs ; brille enfin dans le re-
 gard errant de celui qui meurt sans perdre l'es-
 pérance !

ANTOINE DE LATOUR.

Éducation.

—

LE

COR DANS LES BOIS.

—

Il n'est à coup sûr aucune d'entre vous, mesdemoiselles, qui n'ait vu le beau et touchant tableau de la mort de Jane Gray, au Salon ou dans ce journal. Je gagerais que toutes alors vous avez versé quelques larmes sur ce beau cou que la hache va frapper dans les ténèbres d'un cachot. La commisération est toujours en vous ; je l'évoque à mon tour pour une princesse

jeune aussi, qui mourut par la main d'un bourreau, mais non point entre d'obscures murailles et sur un billot sinistre. Ouvrez votre atlas, à la carte de l'Asie ; des odeurs suaves de girofle et de muscade s'élèvent d'un groupe d'îles ; ce sont les cassolettes de l'Orient qui fument au lever du soleil : voilà les îles de la Sonde, Java, Bornéo, Sumatra..... C'est sur la terre embaumée de Sumatra et sous son ciel radieux que mourut Kani Tambouhan.

Un vieux poème malai raconte cette histoire ; je vais vous la redire.

Le prince Kei Damang se promenait un jour dans ses jardins avec Wira Dendani, son gouverneur. Son ame s'épanouissait en admirant les pompeuses fleurs des parterres, et les oiseaux, plus beaux encore que les fleurs, qui voletaient dans les arbrisseaux et semblaient venir lui présenter la bienvenue. Il fut ingrat ; car, au

lieu de les contempler en paix, il prit sa sarbacane, mit une flèche dans le tube, et visa un bel oiseau de paradis aux ailes pourpres, au ventre d'or, qui sautait des fleurs jaunes du nagassari aux fleurs rouges du ramboutan; ailes et corolles, plumes et pétales se confondaient. C'était un ravissant spectacle, et, pour en jouir, le prince tint long-tems le tube mortel sur ses lèvres sans y souffler. On eût pu croire qu'il allait faire grâce au pauvre oiseau : non pas; la flèche partit et le frappa, mais ce ne fut rien par bonheur. Il fut puni le cruel chasseur : voilà que l'oiseau de paradis alla tomber, en se débattant de branche en branche, de l'autre côté de la muraille, et s'abattit sur le métier auquel Kani Tambouhan était occupée à tisser alors au milieu de ses femmes. C'était une étoffe exquise que celle qu'elle faisait ainsi : des broderies merveilleuses apparaissaient sous chaque coup de sa navette puissante comme la bague de d'une fée. Elle composait un bouquet des plus fraîches et des plus belles fleurs du pays, de toutes les nuances du jaune et du rouge, au milieu desquelles voletaient de riches papillons : ce bouquet était si vrai, qu'on était tourmenté en le voyant d'une sorte de sentiment de gêne; on en cherchait les parfums. Or, quand Kani Tambouhan vit l'oiseau s'en approcher, elle eut un moment de triomphe en disant à ses compagnes : « Voyez ! il s'y est trompé. » Et toutes elles se levèrent pour s'en emparer. La princesse courait plus légèrement qu'elles, quand Kei Damang, qui avait vu de quel côté s'était abattu l'oiseau, regarda par une crevasse ouverte dans le mur :

« Oh ! dit-il à Wira Dendani, quelle est cette belle jeune femme qu'à son air on prendrait pour la fille d'un prince ? » Et il ne pouvait plus quitter ce lieu d'où il entrevoyait Kani Tambouhan, qui volait toujours sur les traces de l'oiseau revenu de son étourdissement. « Comme cette jeune fille est légère et gracieuse !... L'oi-

seau lui échappe... plutôt au ciel que je pusse le lui donner au péril de ma vie ! » Et il restait toujours plongé dans l'admiration, quand Wira Dendani l'attira à lui : « Venez, prince, venez : cette femme est une princesse captive, et il ne convient pas que vous demeuriez ici davantage. — Je ne retournerai pas, répondit Kei Damang avec colère : que le gardien de la porte m'ouvre cet enclos ; je veux interroger la princesse moi-même. Holà ! portier, ouvre-moi ! »

Le portier, tout tremblant, courba la tête jusqu'à terre : « Votre esclave craint, dit-il, de désobéir aux ordres de la reine : il m'est ordonné de garder ces murailles et de ne permettre à personne de les franchir.

— Ouvrez ! ouvrez ! lui dit le prince, et j'y entrerai seul ; ouvrez ! ou je réduis votre tête en atomes. »

Le portier fut très-terrifié alors : son corps tremblait, ses os s'entrechoquaient, et muet, presque immobile, il tira le verrou qui fermait la porte. Kei Damang se précipita dans l'enclos où l'oiseau était tombé, et toutes les compagnes de Kani Tambouhan la laissèrent, tant elles furent épouvantées à la vue du prince : mais ce n'était que la princesse qu'il trouvait belle ; elle voulait s'enfuir aussi, et il saisit la navette dont elle se servait : « Oh ! restez, ma belle, pourquoi voulez-vous fuir ? vos yeux sont brillans, votre teint animé ! seriez-vous effrayée ou en colère ? restez : votre frère est venu pour savoir où vous êtes née, et quels événemens vous ont amenée ici. » Elle pleura beaucoup alors, et nomma d'une voix touchante et dans les larmes la patrie d'où on l'avait arrachée. — Et quel est ce tissu auquel vous travaillez ? — C'est par l'ordre de votre mère, répondit-elle, que je le prépare ; il doit servir à la princesse que vous allez épouser, à Bendjar-Coulan. — A Bendjar-Coulan ! reprit-il en souriant ; non, non, je n'épouse plus la princesse de Bendjar-Coulan, car c'est vous qui êtes

belle, vous seule. Oh ! non, plus d'autre épouse que vous, je le jure ! » Et bientôt il partit pour la chasse en répétant ses promesses. Or, la reine avait entendu ces dernières paroles ; elle savait combien était sacré un serment de son fils, et elle résolut d'empêcher l'accomplissement de cet engagement solennel par les moyens les plus violents. Elle fit venir devant elle le bostangi, et lui dit : « Allez ! emparez-vous de Kani Tambouhan, conduisez-la dans les bois... Conduisez-la dans les bois, répéta-t-elle d'une voix plus basse, sous quelque prétexte, et qu'elle disparaisse pour jamais : gardez-vous de vous écarter de mes commandemens ! » Le bostangi s'inclina. Tous ceux qui étaient présents à ces ordres de la reine, se disaient qu'elle était inflexible, cruelle, et que rien ne pourrait la toucher : alors ils se bornèrent à trembler et à pâlir, et bien plus encore quand elle reprit : « Emmenez tout aussitôt Kani Tambouhan, et si vous veniez à rencontrer le prince mon fils, dites-lui qu'il vienne vers moi sans retard. »

Le bostangi obéit, et dit à la princesse de le suivre : il ne lui en fit pas connaître le motif. Kani Tambouhan obéit à son tour et descendit du palais avec sa fidèle compagne Kani Tedahan, celle qui la consolait dans l'exil. Le bostangi marchait devant elle. A ceux qui la regardaient partir, elle semblait la lune entre des nuages qui passent, la lune dans sa splendeur ; plus on la contemple, plus elle a d'éclat : chacun était pénétré de compassion, mais Kani Tambouhan ne jetait pas un regard en arrière.

Quand elle eut franchi la porte extérieure, elle s'assit un instant pour reposer ses pieds, frappée d'une idée vague que, prisonnière qu'elle était, elle allait quitter bientôt la vie. Elle réfléchissait à la tendresse de son fiancé Keï Damang. « Il y a peu d'espérance de le rencontrer, lui, mon seigneur. » Et les larmes coulaient de ses yeux pendant qu'elle parlait ainsi. « Continuons notre route, répondit le bostangi,

marchons moins lentement vers la forêt où le gibier abonde, pour y rencontrer plus tôt le prince. » C'est ainsi qu'il la trompait.

Elle reprit son chemin ; mais quand elle fut sur le bord d'une petite rivière dont les rivages étaient couverts d'un beau gazon de velours, elle se sentit saisie d'une extrême lassitude et prit les mains de sa compagne : sa respiration était violente alors comme le vent dans les roseaux, elle tomba assise sous un arbre, et elle ne savait si elle pourrait continuer.

« De grâce, dit encore le bostangi, marchons : nous allons avoir bientôt traversé la forêt, et nous arriverons au lieu de chasse. » Kani Tambouhan se remit donc en route encore, traînant avec effort ses pieds derrière elle. Les chants des oiseaux à robe de velours ne faisaient qu'accroître sa mélancolie, parce qu'ils lui rappelaient la douce voix de Keï Damang.

Le cortège arriva enfin près d'une pierre bien polie qui formait un siège naturel. Alors le conducteur fatal se tourna et dit à Kani Tambouhan : « Voici votre lieu de repos. » Kani Tambouhan s'y assit alors et ses pieds pendaient immobiles, tant ils étaient fatigués. Sa fidèle compagne Kani Tedahan lui dit alors : « Les appréhensions de votre servante sont violemment excitées : pourquoi nous conduit-on dans cette solitude où il n'y a aucune trace de pas humains ? Cette observation redoubla l'anxiété de Kani Tambouhan. « Pourquoi, vieillard, nous amène-t-on ici quand le jour est déjà tellement avancé ? est-ce que le prince est loin encore ?

— Princesse, dit le bostangi d'une voix grave, ici est le terme de votre voyage. Votre esclave a reçu de la reine l'ordre de vous conduire dans ce bois, et de vous y mettre à mort. La reine vous regarde comme un obstacle au mariage de son fils avec la princesse de Bendjar-Coulan, et elle veut votre vie. »

Alors la princesse céda à un premier mouvement de terreur ; l'idée de la mort

est si affreuse pour une jeune fille qui commence la vie ! Elle tomba sur ses deux genoux, et ses genoux fléchissant sous elle, elle s'appuya d'une main, et de l'autre implorait le vieux bostangi : elle put enfin joindre au geste la parole suppliante :

« O vieillard ! serait-il possible que vous dissiez vrai ? est-ce que vous auriez le courage de me tuer, moi, si jeune, loin de mon pays... au milieu de ces fleurs ? » Et un torrent de larmes l'empêcha de continuer.

C'était en effet un lieu ravissant que celui que le vieillard avait choisi pour le supplice : les parfums exquis des cannelliers et des muscadiers qui entouraient cette clairière rendaient la vie si délicieuse alors, ainsi que le chant des oiseaux de toutes les plus belles couleurs : l'air était si frais et si pur alors, qu'il était bien permis à une pauvre jeune fille de le regretter ; aussi le vieillard la comprit : il la releva d'une main tremblante, tant il était plein de poignantes émotions :

« Oh ! pardonnez, princesse, pardonnez le crime que je vais commettre. Mais comment votre esclave pourrait-il désobéir aux ordres de la reine ? »

Alors Kani Tedahan, la fidèle servante, prit la main du vieillard : « De grâce, lui dit-elle, le jour est encore peu avancé... laissez-la en jouir jusqu'au coucher du soleil ! » Elle avait son motif pour implorer cette grâce ; elle savait que le prince chassait dans les environs, et elle espérait qu'il pourrait venir délivrer sa Kani Tambouhan : cette grâce ne fut pas difficile à obtenir du vieux bostangi, qui espérait de son côté que le prince viendrait le délivrer de sa cruelle mission.

Néanmoins Kani Tambouhan faisait tous ses derniers préparatifs. « O Kani Tedahan, tu as été toujours mon amie depuis le premier jour jusqu'à ce dernier... garde en souvenir de moi cette lame d'argent qui a pressé mon front et retenu tant de beaux bouquets d'angsoka et de mel-

lour... Prends mes bracelets d'or et mes pendans d'oreilles, et porte-les toujours en mémoire de moi... Si tu rencontres le prince, dis-lui que je lui souhaite un mariage heureux, un règne long et prospère... »

Kani Tedahan n'y pouvait plus tenir, et elle tomba aux pieds du vieillard en lui disant : « Oh ! vous m'ôtez la vie à moi d'abord, je veux être près d'elle partout ! »

Alors un long silence suivit : Kani Tambouhan le rompit enfin pour dire :

« O Tedahan ! il me semble que je retrouve un parfum de mon pays... oui... c'est l'arbre triste.

— C'est l'arbre triste ! répète Tedahan.

— Promets-moi de me déposer à l'ombre de cet arbre... »

Et comme Tedahan voyait que le vieillard désirait savoir pourquoi cet arbuste était ainsi nommé, elle se disposa à le conter, dans l'espoir que le prince surviendrait, et le bostangi s'était assis pour écouter...

« Paix !... un son de cor dans le lointain, dit Tedahan.

— Oui, un son de cor ! répéta la princesse avec un son de voix ineffable.

Ce fut pendant quelques minutes un sourire plein d'extase. Hélas ! le son qui suivit était plus éloigné ; celui qui vint après arrivait de plus loin encore ; mais Tedahan fit remarquer que le cor s'enfonçait dans la forêt, et que le prince (car elle ne doutait pas que ce cor ne fût le gage de sa présence dans cette forêt) serait forcé de passer près d'elles en revenant au palais de sa mère.

« Eh bien ! dites-nous l'histoire de l'arbre triste (1), dit le bostangi. »

Alors Tedahan et Tambouhan regardèrent le vieillard d'un œil reconnaissant, et Tedahan prit la parole :

« C'est de la terre de Malaca que cet arbuste est venu dans notre île. Voyez, il est svelte et gracieux : ses branches nom-

(1) *Nyctanthes arbor tristis* (LINNÉE).

breuses et élégantes sont chargées de feuilles au duvet d'argent ; ses fleurs sont plus grandes que celles de l'oranger, et le parfum en est plus délicieux. Cette plante a la beauté, c'est sa fleur, et la bonté, qui est sa senteur suave ; elle grandit sous un ciel toujours pur, dans un air toujours caressant, et elle est triste!... Elle est triste, car ses odorantes corolles ne s'ouvrent que la nuit et n'embaument que les ténèbres : ce n'est que sous leur voile que ses boutons éclosent et que ses feuilles verdoient. Elle est triste, car le soleil levant, par qui tout revit, fait tomber ses branches fanées, flétrit ses corolles ternies, et sa suave haleine cesse de s'épancher sur les parterres, tous symptômes de la tristesse d'une fleur. Alors ceux qui se promènent dans leurs délicieux jardins à la pointe de la presqu'île de Malaca, quand, entre les éblouissans sanglâpas et le pourpre éclatant du berenga tali-tali, ils voient le *singadi*, l'arbre triste si désolé, ils se disent qu'il leur semble voir le sombre et mélancolique démon du midi, apparaissant dans la splendeur du jour, et ils se racontent une bien vieille tradition.

» Je l'ai ouï conter dans mon enfance, et je vais vous redire tout ce qui en reste dans ma mémoire. »

Ici Tedahan suspendit un instant, sans doute pour écouter si elle entendrait encore une fois le cor. Elle crut enfin saisir un lointain retentissement, mais éteint comme un soupir ; alors elle continua :

« C'était deux ou trois siècles après le jour où le (1) rajah Secander, fils du rajah Darab de Roum, vint dans l'Inde, poussé par le désir de voir le lever du soleil. Il conquit cette contrée et y épousa une noble princesse dont la descendante directe, deux ou trois cents ans après Secander, était Poutri Hangga, qui habitait

avec sa mère Damaïanti un magnifique palais, assis sur le sommet du promontoire qui termine la presqu'île malaie.

» Poutri Hangga était une belle jeune fille, et tout enfant elle avait bien prouvé qu'elle était de sa race, par le bonheur qu'elle ressentait à voir se lever le soleil. Tous les matins, du haut d'un pavillon situé sur la terrasse la plus élevée de ses jardins, elle regardait avec délices l'astre apparaître sur la grande Bornéo, et elle ne le quittait point après son lever. Elle le suivait dans sa resplendissante route au-dessus des îles odorantes de la Sonde ; c'étaient là tous ses plaisirs, toute sa joie, contempler le soleil ! puis elle devenait rêveuse, pensive et triste, à mesure qu'elle le voyait descendre sur la longue Sumatra, et quand il tombait tout-à-coup derrière cette terre, elle pleurait. »

Kani Tambouhan était rêveuse, pensive et triste, elle pleurait aussi : cela se conçoit, un si triste sort l'attendait ! et il lui paraissait inévitable, puisque le cor ne sonnait plus dans la profondeur du bois. Tedahan lui essuya les yeux, la rassura, et le vieillard la regarda avec compassion.

« Damaïanti s'amusa de cette passion de son enfant pour le soleil, mais quand Poutri Hangga grandit, sa mère pensa qu'il était tems qu'elle consacrat à l'étude les longues heures qu'elle passait dans le pavillon à admirer l'astre, et Poutri Hangga obéit ; mais elle ne voulait recevoir du docte Gourou, qui l'élevait, que des leçons d'astronomie qui lui montraient le soleil dans tous les reflets d'étoiles et à toutes les distances de l'éther ; et dès que les heures de récréation avaient sonné, elle courait à son pavillon : là, les mains tendues vers l'astre, elle restait comme dans une prière muette, puis elle cueillait les fleurs du kanangga, les longues cloches du champaka, les étoiles du bounga-tandjong, toutes fleurs dorées, couleur du soleil, et elle en faisait, pour sa noire chevelure, une couronne qu'elle posait pieusement sur sa tête comme un sacrifice sur l'autel.

(1) Nos lectrices riront sans doute de bon cœur de l'érudition historique de la narratrice, quand elles sauront que les mots suivans signifient le roi *Alexandre*, fils du roi *Darius* de Grèce.

« C'était de la folie : son gourou lui avait dit que la lumière de la lune était le reflet de l'éclat du soleil, et depuis ce tems elle passait les nuits à contempler l'astre des ténèbres jusqu'à l'aurore, qu'elle saluait de cris de joie. »

A ce passage du récit, Kani Tambouhan fit entendre un cri de joie aussi : elle ne se trompait pas... c'était bien le son du cor. « Oui, Tedahan, il approche... il vient... il vient... il s'arrête ! » Le bostangi parut soulagé d'un bien cruel fardeau, et Tedahan poursuivit d'une voix moins émue :

« Un jour enfin, arriva une éclipse que le gourou avait depuis long-tems prédite : c'était une éclipse complète. Tous les habitans de Malaca et des campagnes frappaient sur des cymbales et des vases d'airain pour chasser le dragon qui avalait lentement l'astre. Poutri Hangga, qui, du haut de son pavillon, observait ce phénomène, était dans les larmes en voyant la lumière pâlir graduellement ; son astre l'abandonnait au milieu du jour, et quand elle vit que le soleil était entièrement caché par une ombre, elle tomba à terre en poussant un grand cri, et Damaïanti accourut pour la relever morte. »

La pauvre Kani Tambouhan était à demi mourante, car le soleil avait disparu, et elle n'entendait plus le cor.

« Poursuis... poursuis... » dit-elle à Kani Tedahan.

« Le corps de la malheureuse Poutri Hangga fut brûlé suivant l'usage, et ses cendres furent inhumées au pied du pavillon qu'elle affectionnait. Quelques mois après ce douloureux événement, Damaïanti était un soir à pleurer sur le tombeau de sa fille, quand, à la clarté de la lune, elle vit sortir de terre une plante qui devint en quelques instans arbuste, arbrisseau, se couvrit de feuilles argentées, de fleurs odoriférantes qui s'épanouissaient sans relâche, et elle se dit : « Oh ! c'est l'ame de mon enfant ! »

En ce même moment, les fleurs de l'ar-

bre triste qui était aux pieds de Kani Tambouhan, reprenaient leur éclat et leur parfum. Le soleil était couché. La malheureuse princesse, au contraire, pâlissait et défaillait à vue d'œil. O terreur ! un son de cor... Il s'éloignait d'elle, et retournait vers le palais.

Tout-à-coup Tedahan tomba à genoux, la tête dans le giron de Kani Tambouhan, et couvrit ses vêtemens de larmes.—Oh ! dit-elle, depuis votre enfance je vous ai donné mes soins dans notre beau pays de Tadjong-Poura ; aucun différend ne s'éleva jamais entre nous ; dans le bonheur, dans le malheur, nous avons été de fidèles amies, et le désir de votre servante est, depuis long-tems, d'être aussi votre compagne dans la mort. Oh ! tuez-moi la première, mon père, que je ne voie pas mourir ma maîtresse ! Kani Tambouhan se leva alors avec dignité : « Obéissez à votre reine, » dit-elle au bostangi.

Et le bostangi tira alors son kris à lame torse, puis, d'une main tremblante, le remit dans le fourreau, et tomba aux genoux de Kani Tambouhan, quand elle lui donna la dernière fleur qui fût dans ses cheveux.

— Obéissez à votre reine, répéta-t-elle d'une voix ferme.

Le bostangi se releva, tira son kris encore, et détournant la tête, frappa Kani Tambouhan droit au cœur. Elle tomba alors sous l'arbre triste. Le cor sonnait plus fort ; il s'approchait, mais il était trop tard.

ERNEST FOUNET.

Quinze Ans

DE DIFFÉRENCE.

.... Qu'on a peu de tems à l'être (belle),
Et de tems à ne l'être plus!

M^{me} DESHOULIÈRES.

Dans un salon meublé avec goût, d'où l'on apercevait par les fenêtrés à demi entr'ouvertes les allées fuyantes d'un parc rempli de magnifiques ombrages, deux dames se livraient à ces travaux délicats, devenus le partage de notre sexe, qui, tout en paraissant n'occuper que les doigts, ne laissent pas de distraire agréablement l'esprit, et même de donner aux pensées un cours plus facile. L'une de ces dames, soit par hasard, soit à dessein, s'était placée devant une glace, et ne pouvait lever les yeux de dessus son ouvrage, sans apercevoir son image parée de tout l'éclat d'une beauté de dix-sept ans, digne de servir de modèle aux sculpteurs et aux peintres. Une riche chevelure noire, où l'art secondait si parfaitement la nature, qu'on ne savait auquel des deux elle était redevable de son élégance, relevait la blancheur de son cou et de son visage; et j'ajouterais, s'il était permis de se servir encore de cette comparaison surannée, que la rose la plus fraîche pouvait seule le disputer à l'incarnat de ses joues et de ses lèvres. Un corps formé des proportions les plus gracieuses supportait cette tête charmante, et tout ce que la jeunesse peut emprunter avec discernement à l'art de la toilette avait été employé pour augmenter encore une beauté déjà si séduisante.

A demi ensevelie sous les riches draperies de la croisée près de laquelle elle n'était placée pour obtenir un jour plus fa-

vorable, l'autre dame travaillait sans distraction; une certaine gravité régnait dans sa mise, dans son maintien, et jusque sur sa physionomie. Son œil était beau, mais calme; son sourire obligeant, mais passager; les brillantes couleurs de la jeunesse s'étaient éteintes sur ses joues, moins arrondies, pour n'y laisser qu'une nuance indécise, augmentée quelquefois par une émotion rapide et fugitive, assez semblable à ces météores qui colorent les nuages dans les soirées orageuses de l'été. Les gazes, les rubans dont la jeunesse se pare, n'étaient pas seulement pour elle des ornemens, elle s'en servait pour dissimuler avec goût les outrages des années, car plus de six lustres pesaient déjà sur elle; et l'ingénieuse coiffure posée sur ses cheveux cachait en même tems quelques mèches argentées, qui avaient se mêler prématurément à de longues tresses blondes.

« Voilà de la soie détestable! dit la jeune personne en jetant son ouvrage sur un canapé, je ne ferai pas un point de plus aujourd'hui. »

Elle se leva, s'approcha de la glace qui se trouvait en face, et s'amusa à relever les boucles de sa chevelure.

« Tu n'as point de patience, Léopoldine, reprit l'autre dame en la regardant avec bonté, c'est le moyen de ne réussir à rien. Il faut de la patience pour se conduire dans le monde, comme pour terminer une bourse.

— Je le sais de reste, ma sœur, répliqua la jeune personne en souriant; oublies-tu qu'un certain personnage s'est chargé de me l'apprendre? dix bourses comme celle que je brode ne m'impatienteraient pas autant que le silence de M. de Berville. Conçois-tu ce qui peut le retenir? ajouta-t-elle en allant s'asseoir près de sa sœur, car enfin il m'aime, cela est sûr, il ne lui reste plus qu'à l'avouer à ma tante Dorothee.

— Voilà qui ressemble à de la présomption, poursuivit la sœur aînée, et cela n'est pas bien; mais que t'importe et

qu'il pense ? j'espère que ton bonheur ne dépend pas de lui.

— Mon bonheur ? oh ! non, sans doute ; mais enfin, Stéphanie, c'est un parti sortable, et s'il s'expliquait...

— Il serait tems alors d'y penser ; jusque-là, ma sœur, je t'engage à ne voir dans M. de Berville qu'un estimable ami de notre famille, un homme aimable dont la société nous honore. Une jeune personne ne doit jamais se presser de livrer son cœur, surtout à qui ne le lui demande pas.

— Oh ! sois tranquille, je me propose de bien veiller sur le mien, le sort d'une héroïne de roman ne me tente guère, mais c'est que je ne voudrais pas rester vieille fille. »

A ces mots, que Léopoldine venait de prononcer étourdiment, le visage de Stéphanie se couvrit d'une rougeur subite, et pour un moment elle brilla d'autant d'éclat que sa jeune sœur.

« Il est une condition pire que celle-là, répondit-elle avec une légère émotion, c'est d'avoir contracté une union mal assortie.

— En vérité, ma sœur, je ne songeais point à t'offenser, reprit la jeune personne avec embarras ; mais le monde est si étrange ! tu le sais toi-même... aussi je ne conçois pas pourquoi tu es demeurée fille ?

— Si personne n'a voulu m'épouser ? ajouta Stéphanie en souriant.

— Quoi ! réellement ! cela serait-il possible ?

— Assurément, pourtant je crois cette circonstance assez rare, et je conviens qu'elle ne s'est pas rencontrée pour moi, car j'ai trouvé plusieurs fois à me marier, mais jamais d'une manière convenable.

— Tu étais peut-être difficile ?

— Je ne le pense pas ; bien jeune encore, à peu près à ton âge, je fus recherchée par un homme auquel il ne manquait que de la fortune, ou au moins un état capable de le soutenir dans la société.

Nos parens, privés du riche héritage qu'ils ont recueilli depuis ta naissance, lui refusèrent ma main par un motif que j'ai apprécié plus tard, mais qui alors me déchira le cœur. Il me resta de cette inclination traversée une indifférence pour le mariage dont ma jeunesse se ressentit ; je ne voulais qu'un époux selon mon cœur ; n'en trouvant point, je me résignai à n'être qu'une vieille fille, trouvant plus facile de supporter les injustes mépris des gens frivoles, que de traîner jusqu'au tombeau un joug importun et pesant.

— Ne sens-tu pas quelquefois des regrets ?

— Non, Léopoldine, cette condition qui t'épouvante, a ses douceurs comme les autres positions de la vie. J'ai pris mon parti relativement aux blessures de l'amour-propre ; j'ai appelé à mon secours les arts et les lettres qu'il est si difficile aux femmes mariées de cultiver avec constance sans nuire à leurs devoirs ; enfin, lorsque par la mort de nos parens je me suis trouvée chargée de ta jeunesse, de concert avec notre respectable tante, ma liberté m'en est devenue plus chère : épouse et mère, je n'aurais pu me consacrer à toi comme je l'ai fait ; n'ai-je pas eu raison de demeurer fille ?

— S'il faut dire la vérité, Stéphanie, j'aimerais mieux être mal mariée que de ne pas être mariée du tout.

— Cette obstination me fait de la peine, mon enfant, répliqua la sœur aînée, et je veux croire que c'est faute d'y réfléchir que tu parles de la sorte. »

Une dame âgée, tante des deux sœurs, survint en ce moment, tenant à la main un parasol fermé dont elle se servait comme d'une canne. Elle prit sa place dans une large bergère en velours bleu, appuya ses pieds sur un tabouret d'étoffe pareille que Léopoldine lui présenta, et regardant ses deux-nièces avec complaisance :

« On assure que M. de Berville est au bout de l'avenue, leur dit-elle, pour la-

quelle de vous nous honore-t-il si fréquemment de ses visites ? quant à moi, je m'y perds : plus je l'observe, moins je le devine.

— Vous voulez plaisanter, ma tante, répondit Stéphanie, son choix n'est pas douteux ; c'est comme si l'on pouvait hésiter entre une mère et sa fille.

— Mais enfin il ne s'explique pas, reprit la tante, et vous avez beau vous faire vieille, ma nièce, je vous trouve encore bien jeune comparativement à moi.

— Vous oubliez, ma tante, ajouta vivement Léopoldine, que M. de Berville est tout au plus de l'âge de ma sœur... Si le mérite seul suffisait, j'aurais lieu de craindre en elle une rivale dangereuse ; mais cette aimable sœur est sans prétentions, elle sait que la jeunesse est un avantage puissant, quoique frivole, peut-être...

— Mon Dieu ! ma petite, ne vous fiez pas trop à cette jeunesse et même à la beauté qui l'accompagne ; j'ai vu des choses étranges dans ma vie, et un homme capable de se maintenir neutre si longtemps n'est pas un de ces caractères qu'on subjugué avec un ruban ou un bouquet de fleurs bien posé.»

Un sourire d'incrédulité passa sur les lèvres vermeilles de Léopoldine, qui se disposait à le faire suivre d'une réponse d'accord avec ce sourire, lorsqu'on annonça M. de Berville. Bien qu'il fût déjà d'un âge un peu mûr pour une très-jeune personne, ses manières nobles et élégantes, sa belle figure, son esprit distingué, sa réputation d'homme d'honneur, l'état de sa fortune, en faisaient un parti qu'aucune demoiselle n'eût trouvé indigne d'elle, et nous connaissons déjà les dispositions favorables qui s'étaient établies pour lui dans l'opinion de Léopoldine. Stéphanie pensait entièrement comme sa sœur ; peut-être même, mieux en état d'apprécier le caractère estimable de M. de Berville, lui rendait-elle encore plus de justice ; mais elle ne le recevait que comme une mère qui compte avoir rencontré le protecteur de sa

filie, et s'efforce, par d'innocens moyens, de faire réussir le plan de bonheur qu'elle a secrètement conçu. La vieille tante, se piquant de finesse, observait les acteurs de cette scène, jalouse de pénétrer, à leur insu, dans leurs plus intimes pensées. Quant à Léopoldine, le voile de modestie sous lequel elle s'enveloppait ne pouvait dissimuler entièrement la joie d'une coquette qui jouit du triomphe de ses charmes. Cependant cette joie et ce triomphe reçurent quelques atteintes, car elle ne parut pas, durant cette même visite, occuper exclusivement l'attention de M. de Berville, ainsi qu'elle s'y était attendue. La conversation prit une tournure sérieuse, instructive, fort opposée aux goûts frivoles de la jeune personne. On parla de sciences, d'arts, de littérature : nous savons que Stéphanie s'en faisait un délassement, qu'elle s'en occupait, non pour briller, mais pour charmer ses loisirs ; un pareil entretien était donc bien propre à faire valoir son esprit et ses connaissances ; elle s'y laissa entraîner avec un plaisir très-naturel, et M^{me} Dorothée trouva que M. de Berville s'y complaisait encore plus que sa nièce.

Fière de sa jeunesse et de sa beauté, Léopoldine avait dédaigné de s'instruire, négligeant en enfant-gâté les leçons de ses maîtres et les recommandations de sa sœur ; la musique et la danse étaient les seuls arts qu'elle consentit à cultiver, parce qu'ils pouvaient servir à la faire briller dans le monde. Incapable de se mêler à la conversation intéressante qu'on soutenait devant elle, l'ennui perçait sur sa charmante figure, l'humeur s'empare de son esprit, et, en dépit de ses efforts, des bâillemens mal étouffés menaçaient à chaque instant de la trahir. M. de Berville, tout entier au plaisir qu'il goûtait, ne s'en apercevait point ; mais Stéphanie, devinant le malaise de sa sœur, amena adroitement l'entretien sur la musique, et pria Léopoldine de se mettre à son piano. Elle savait que la voix de sa

sœur paraissait remarquable à M. de Berville ; ce moyen pouvait ramener sur elle son attention ; mais la vieille tante crut deviner que M. de Berville avait besoin de toute sa politesse pour cacher la contrariété qu'il éprouvait, et Stéphanie elle-même trouva bien de la froideur dans les complimens qu'il adressa à la jolie chanteuse.

La botanique est une science tout-à-fait convenable aux femmes qui habitent la campagne : c'est une source de découvertes ingénieuses, de plaisirs nobles et doux. Sous l'ombrage des bois, sur de frais gazons, au bord des eaux ou sur le front des rochers, ses charmantes leçons sont écrites. M. de Berville aimait cette étude ; il s'offrit de l'enseigner aux deux sœurs ; elles acceptèrent : l'aînée par goût, la plus jeune par coquetterie, n'y voyant que l'occasion de déployer sa légèreté et ses grâces, en courant çà et là sur l'herbe pour faire provision de fleurs. Elle y mit une condition : c'est qu'on ne sortirait que le matin et le soir, afin de ne point exposer son teint à l'ardeur du soleil. Stéphanie approuva ces précautions. Le soin que prend une femme de conserver ses avantages n'a rien de blâmable, elle était la première à en donner l'exemple à sa sœur ; mais plus d'une fois cependant le désir de s'emparer d'une fleur rare ou curieuse l'emporta sur la crainte de se noircir un peu, au lieu que Léopoldine, triste esclave de sa beauté, ne jouissait franchement d'aucun plaisir. Une circonstance grave montra jusqu'à quel point elle était capable de tout sacrifier à sa vanité frivole.

Une chaleur ardente embrasait la nature ; le soleil, à son plus haut point de splendeur, offrait l'image de cette gloire céleste devant laquelle les anges eux-mêmes baissent leurs regards ; les plantes flétries se courbaient sur le sol, les oiseaux se tairaient au fond des bois, la cigale interrompait seule par son cri enroué le silence de la création. Baigné de sueur, le moisson-

neur dormait étendu sur sa gerbe, le voyageur attendait également dans un doux repos, sur le bord d'une fontaine ombragée, l'heure où le soleil, plus près de l'horizon, lui permettrait de continuer sa route.

Dans un salon où régnait à peine un demi-jour, autour d'une table couverte de plantes, Stéphanie et Léopoldine écoutaient M. de Berville qui leur expliquait le système ingénieux de Linnée ou celui plus facile des grandes familles de Tournefort, lorsqu'on apporta une lettre à M^{me} Dorothée, occupée de la lecture d'un journal.

« Voici une triste nouvelle, dit-elle à ses nièces. Notre excellente voisine, M^{me} Rével, vient de faire une chute horrible ; on craint qu'elle n'ait la jambe cassée.

— Mon Dieu, comme les accidens arrivent ! s'écria Léopoldine. Hier elle se portait si bien ! Nous irons la voir demain matin, n'est-ce pas, Stéphanie ?

— Aujourd'hui même, Léopoldine, aujourd'hui même. Jamais elle ne différa d'un instant la consolation qu'il dépendait d'elle de nous apporter.

— Eh bien ! ce soir, après le coucher du soleil.

— Non, non, partons de suite, nous passerons auprès d'elle le reste de la journée, M. de Berville nous excusera.

— Impossible, repartit Léopoldine : sortir par la chaleur qu'il fait ! c'est vouloir attraper un coup de soleil qui nous rendrait noires pour tout l'été.

— A l'abri d'un voile, d'une ombrelle....

— Je ne me croirais pas en sûreté au fond d'un sac, et pour rien au monde on ne me fera sortir de la maison avant la fin du jour.

— Tu oublies, Léopoldine, avec quel courage M^{me} Rével partit seule, à pied, au milieu d'une nuit de décembre, malgré le froid et la neige, pour venir te soigner dans ta rougeole, parce qu'on lui apprit que tu la demandais instamment.

— J'aimerais mieux affronter la bise que le soleil.

— Le chaud me l'aurait pas plus arrêtée que le froid, ma sœur.

— Rien n'est affreux comme une peau noire.

— Dussé-je devenir semblable à une Africaine, je ne laisserai point notre amie sans consolations dans un pareil moment ; je vais partir avec la femme de chambre, tu seras fâchée de n'avoir point suivi mon exemple.

— Permettez-moi de vous accompagner, mademoiselle, lui dit M. de Berville en prenant son chapeau.

— En vérité, repartit Stéphanie, je ne sais si je dois y consentir : une heure de marche par la chaleur qu'il fait...

— Je ne crains pas plus que vous les coups de soleil, interrompit-il, et peut-être l'appui de mon bras ne vous sera-t-il pas inutile. »

Léopoldine les laissa partir, malgré les reproches que sa conscience lui adressait. Elle demeura triste, humiliée, trouvant que M. de Berville aurait dû se joindre à elle afin de retenir Stéphanie, qu'elle accusa secrètement, pour la première fois, de faire de la vertu à ses dépens. Bientôt M^{me} Dorothée augmenta ce mécontentement par des réflexions auxquelles la jeune fille était loin de s'attendre.

« Ne comptez pas davantage sur M. de Berville, lui dit-elle ; décidément plus je l'observe, plus je m'assure qu'il ne songe nullement à vous épouser.

— Avec tout le respect que je dois à votre sagacité, ma tante, répondit Léopoldine d'un ton d'humeur, permettez-moi de n'être point de votre avis : il est impossible que l'assiduité de M. de Berville n'ait pas un but, et ce but ne saurait être douteux. S'il ne se presse point de le faire connaître, c'est qu'il m'étudie, comme dit ma sœur. Je n'ai point, je pense, sujet de m'en alarmer.

— Et si c'était à votre sœur qu'il pensât.

— Elle en vaut bien la peine, s'écria

la jeune fille en éclatant de rire ; une demoiselle de trente-deux ans, qui a des cheveux blancs, des rides, car elle en a autour des yeux, je les ai fort bien vues, une demoiselle enfin qu'on prendrait pour ma mère... quelle idée !... mais je vois ce qui vous l'inspire, c'est cette promenade à l'heure de midi, une simple politesse dont M. de Berville enrage dans l'âme.

— Non, non, cette idée n'a de poids que par ce qui la précède. Je conviens, ma nièce, qu'il y a entre vous et votre sœur quinze ans de différence, et que c'est beaucoup, assurément : vous éblouissez au premier aspect, tandis qu'on ne la regarde seulement pas. M. de Berville a d'abord été charmé de vos grâces ; mais, si je ne me trompe, ce ne sont plus elles qui le retiennent ici. Vous avez été pour lui comme le flambeau qui conduit jusque dans un salon bien illuminé, lequel a fait pâlir la clarté du flambeau ; pardonnez-moi cette comparaison.

— C'est-à-dire que c'est par moi qu'il a été attiré jusqu'à ma sœur, et que maintenant elle m'efface.

— Elle ne vous efface ni en beauté ni en jeunesse, mais son esprit, ses connaissances, les qualités de son cœur paraissent peut-être des avantages assez précieux pour faire oublier ceux qui lui manquent, et je ne serais point étonnée que M. de Berville eût pris du goût pour elle, et l'épousât malgré ses trente-deux ans.

— S'il était assez fou que de me préférer ma sœur, je... Allons donc ! c'est impossible, ajouta Léopoldine en jetant les yeux sur une glace. »

Malgré la flatteuse opinion qu'elle avait d'elle-même, une jalouse inquiétude se glissa dans son cœur : elle examina plus attentivement sa sœur et M. de Berville, lorsqu'ils revinrent ensemble. L'événement arrivé à M^{me} Rével se trouva moins fâcheux qu'on ne l'avait craint d'abord ; la jambe n'était point cassée, et à travers la satisfaction qu'elle en éprouvait, Stéphanie, laissait paraître sur son visage un

trouble qui ne lui était point ordinaire. A peine les deux sœurs furent-elles seules que Léopoldine questionna Stéphanie sur le sujet de son agitation.

— J'éprouve, je l'avoue, une surprise mêlée de chagrin, répondit-elle; M. de Berville que je désirais si sincèrement te voir accepter pour époux, qui ne paraissait venir ici que pour toi...

— Eh bien, ma sœur?..

— Il m'a proposé sa main.

— Je ne vois pas là ce qu'il y a de si triste, répondit Léopoldine dissimulant sa colère; mais s'il aime les vieilles filles, ce n'est pas moi qu'il devait choisir.

— Ce qu'il y a de triste, continua Stéphanie, c'est que cette rivalité, aussi peu souhaitée que prévue, va m'aliéner ton affection, puisque tu m'adresses déjà des paroles pleines d'amertume... et des pleurs inondèrent tout-à-coup son visage.»

A cette vue, Léopoldine, plutôt frivole qu'insensible, reconnut son injustice et se jeta dans les bras de Stéphanie.

« Pardon, ma bonne sœur, je vois bien que ce n'est pas ta faute; mais conviens aussi que cette aventure est humiliante pour moi, car enfin j'ai été le premier objet de ses vœux, cet homme est inconstant et fourbe.

— Non, Léopoldine, il n'est que raisonnable; séduit par les avantages que tu as reçus de la nature, il a espéré trouver aussi en toi ceux que tu aurais acquis, si mes conseils avaient pu te persuader. Ton ignorance, ta coquetterie présomptueuse, l'importance ridicule que tu attaches à ta beauté, l'ont convaincu que vous ne pouviez être heureux ensemble. Que dis-je?

tu ne saurais l'être avec personne si tu ne prends la résolution de compter pour rien des agrémens peu durables, que la maladie détruit promptement, et que le tems, à son défaut, fait à chaque instant disparaître. Orner son esprit, mûrir sa raison, former son cœur, voilà ce qu'une jeune fille ne doit jamais négliger de faire, qu'elle soit laide ou jolie. Cette beauté sur laquelle tu comptais avec tant de confiance, à laquelle tu as sacrifié jusqu'aux devoirs de l'amitié, à quoi t'a-t-elle servi? Une personne qui n'est ni jeune ni belle t'enlève ta conquête malgré elle, et précisément peut-être parce qu'elle n'y songeait pas. Profite de cette leçon et des belles années qui te restent, pour t'instruire, pour te corriger. Il se présentera, je l'espère, un autre Berville qui, séduit comme le premier par tes grâces extérieures, reconnaîtra alors, en te voyant de plus près, que tes bonnes qualités les surpassent encore.»

Léopoldine ouvrit son âme à la persuasion, elle suivit ces conseils avec docilité, et en recueillit bientôt les avantages. Stéphanie, devenue M^{me} de Berville, continua de servir de mère à sa sœur jusqu'à ce qu'elle fût mariée. Bientôt les souffrances et les fatigues inséparables de la maternité ne tardèrent pas à effacer la beauté si remarquable de Léopoldine; mais il lui restait tant de qualités précieuses, tant de solides vertus, tant de grâces dans l'esprit, qu'on s'en apercevait à peine, et que la jeune femme n'en fut ni moins chérie de sa famille, ni moins recherchée dans le monde.

M^{me} JULIE DELAFAYE-BRÉHIER.

L'Espérance ,

STANCES.

Va, laisse-moi, flatteuse enchanteresse,
N'agite plus mon esprit incertain ;
Je ne veux plus en croire ta promesse,
Ni soupirer après le lendemain.

Demain, dis-tu, plus riante l'Aurore
En doux plaisirs changera la douleur ;
Le frais bouton, maintenant inodore,
Sera demain une suave fleur.

Demain ! demain !..... séduisante Espérance ,
Ne me fais plus rêver de l'avenir ;
Car le présent seul est en ma puissance ,
Et tous mes vœux sont de le retenir.

En vain gaîment ta brillante chimère
Offre à mon cœur l'attrait d'un jour plus beau ;
Vouloir la fin de celui qui m'éclaire ,
C'est me hâter d'arriver au tombeau.

Combien d'objets qu'en cet instant j'admire,
Dans le néant demain seront perdus !
Et sais-je enfin , si je ne dois pas dire :
Demain viendra, mais je ne serai plus ?

Tableau mouvant, inconstante nature,
Prends aujourd'hui de la stabilité ;
Garde l'éclat de ta vive peinture ,
Au tems qui fuit dérobe ta beauté !

A l'horizon , vers ta couche enflammée,
Astre du jour, descends plus lentement.
Reste, Zéphir, sur la rose embaumée,
Prolonges-en le doux frémissement.

C'est au torrent que tu cours, onde pure ;
Tu vas t'y perdre et ne peux t'arrêter.
Mon cœur s'émeut de ton triste murmure ,
Comme tes flots je le sens s'agiter.

Ah ! fixe-toi sur la voûte azurée ,
Nuage d'or, parure du couchant.....
Mais déjà loin, ta vapeur éthérée
Est le jouet des caprices du vent.

Le jour s'enfuit, les eaux, la fleur nouvelle ;
Tout passe, hélas ! pour ne plus revenir.

Tristes débris que le tems amoncelle,
Bientôt à vous il va me réunir.

Vers le tombeau marchant dans les ténèbres,
Sans nul repos je poursuis mon chemin.
Est-à ce but, sous ces voiles funèbres,
Que pour jamais finira mon destin?.....

Du rossignol, sous la feuille nouvelle,
La nuit j'entends les chants mélodieux;
Du ver luisant la tremblante étincelle
Dans l'ombre épaisse offre un point lumineux.

Ainsi tu viens, consolante *Espérance*,
Sur mon déclin jeter quelque clarté.
Du tems ici tout ressent la puissance,
Mais tu prédis l'heureuse éternité.

Oh! pourquoi donc repousser tes doux songes?
Le cœur sans toi ne saurait être heureux:
La vérité vaut-elle tes mensonges,
Quand triste et nue elle s'offre à nos yeux!

Viens, soutiens-moi; de ma triste carrière
Cache le terme en le couvrant de fleurs;
Et que ton prisme éclatant de lumière
Sur la mort même étende ses couleurs.

De tes feux purs mon ame environnée
Brave le tems et sa rapidité,
Et dans sa course, elle-même entraînée,
Croit s'élançer vers l'immortalité.

M^{me} ADMÉE HARELLE.

Revue des Théâtres.

THÉÂTRE FRANÇAIS.

Une Aventure sous Charles IX, comédie en trois actes, par MM. Soulié et Badon.

En ce tems-là, un roi de France, l'arquebuse dans une main, la croix dans l'autre, avait lancé contre la moitié de son peuple un implacable arrêt de mort. La fenêtre du Louvre encadrait ce meurtrier couronné, placé entre sa mère, une Médicis, et le cardinal de Lorraine. Et puis on avait poussé quarante mille hommes

contre La Rochelle avec ordre de ne pas faire grâce; car les guerres de religion anéantissent aux cœurs des combattans les mots de pitié et de pardon.

Cependant il arriva que, dans un château peu éloigné de la ville assiégée, on ne songeait qu'à rire, à se marier, à danser. A la voix grave du canon on répondait par des chansons; au mouvement du combat on opposait la sarabande.

Admettons le fait et passons aux développemens. La dame de Sauves, assez renommée dans l'histoire, parle de la guerre et de la danse, de ses cavaliers que déciment les boulets des calvinistes; ce qu'elle regrette, ce sont leurs jambes. Elle ne

manque pas de railler la dame de Nangis, jeune veuve, sur la fidélité qu'elle a gardée à la mémoire d'Hector de Rohan, mort depuis un an à Londres, et l'engage à épouser le duc de Nevers, officier au service de Sa Majesté. Le consentement de la belle veuve est accordé; Nevers va être heureux. Un cavalier se présente; il se dit porteur d'un message important. Bientôt les dames de Sauvos et de Nangis Font reconnu; c'est Hector de Rohan, lequel, on ne sait pourquoi, s'amuse à guerroyer contre le parti catholique sous le nom obscur du *Gars*. Nevers le reconnaît aussi, et, se piquant de générosité, lui accorde la vie jusqu'au lendemain matin, bien qu'il le sache son rival. Hector, qui se croit trahi, n'en affecte que plus de joie pendant le bal, et, quand, désabusé, il apprend de sa maîtresse la foi dont elle a entouré son serment, l'idée de la mort qu'il va subir comme prisonnier de guerre se présente terrible à sa pensée. Mais voilà que M^{me} de Nangis est à peine rentrée dans le salon que le duc de Nevers y pénètre par un escalier secret, la rassure contre sa présence, et lui dit qu'il a seulement pour dessein de rester là sur un fauteuil, puis le lendemain matin, de descendre par la croisée afin d'être vu de tout le monde, de la compromettre et d'obtenir ainsi l'accomplissement de son mariage rompu si brusquement la veille. Il apporte son contrat de mariage signé par le roi. Rohan était là caché, il a tout entendu; il a signé son nom sur le contrat en blanc, ayant trouvé à propos un rival qui savait tourner le dos au bon moment, et surtout une plume toute prête sur une table. Le duc part comme il l'a annoncé, c'est-à-dire par la fenêtre; grand scandale! Mais qui est confondu bientôt? c'est notre duc. Alors, en tyran de mélodrame, il veut se venger par du sang. Hector a cinq minutes encore à vivre; il les emploie à se marier à Diane de Nangis. Ensuite... ensuite il sera sauvé, car la pitié l'emporte dans le cœur de son rival. Nevers fait com-

prendre Rohan dans la liste des seigneurs qui doivent accompagner le duc d'Anjou en Pologne. Arrive donc un immense pailatin, le comte Orłinski, sous les traits gravement bouffons de Dumilâtre, dont les épaules voûtées servent de porte-manteau à une sorte de robe de bedeau campagnard. Grâce à l'apparition de ce grotesque personnage, les noms des auteurs ont été entendus gaîment.

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE

L'Aspirant de Marine, opéra-comique en deux actes, de MM. Rochefort et de Comberousse, musique de Labarro; imité de Shakspeare.

Il y a trois siècles, quand le conteur Bandello fit, à propos de la prise de Rome par les Espagnols et les Allemands, une nouvelle assez compliquée sur deux méchames, il ne se doutait guère que Shakspeare lui emprunterait ce sujet pour sa comédie de *la Douzième Nuit*, et celui-ci ne pensait pas non plus qu'il inspirerait deux auteurs d'opéra-comique. Voilà comme les idées font le tour du monde. Nous sommes bien fâché de le dire aux arrangeurs de *L'Aspirant de Marine* (et par là de montrer à nos jeunes lectrices notre peu de charité), mais en suivant de loin Shakspeare, en lui empruntant ses incidens, moins son dialogue si vif, si coloré, ils ont échoué; comparables à l'homme qui entreprend un long voyage, et s'arrête épuisé sur la route. Les détails de *la Douzième Nuit* sont vraiment pleins de charmes. Cette comédie offre un très-heureux contraste de caractères; les sentimens y sont nobles et purs. C'est le duc d'Illyrie, Orsino, qui aime sans espoir la riche veuve Olivia; un jeune page vient au secours du duc; ce jeune page est la triste Viola qui, jetée par la tempête sur la côte, a quitté les habits de son sexe pour s'engager au service du duc qu'elle aime avec vénération. Le duc donne mission à son page d'aller parler en sa faveur à la veuve Olivia. Celle-ci devine; à l'air contraint de l'envoyé, qu'il est au-dessus de sa condition,

La curiosité, la pitié font naître dans son cœur les sentimens que la dignité du duc n'avait pu obtenir. Elle offre sa fortune, son rang à Viola cachée sous le manteau d'un page. De cette singulière position naissent mille difficultés bientôt accrues par l'arrivée du frère de Viola, de Sébastien, réputé mort depuis treize ans. Sa ressemblance avec sa sœur le jette de suite dans le courant de l'intrigue. Il a un duel comme page du duc, est arrêté, et grâce à cette ressemblance, épouse en secret la comtesse Olivia. Mais dès qu'enfin il a revu sa sœur, la vérité se découvre, et le duc Orsino fait monter sur son trône Viola, qui avait noblement sacrifié son bonheur pour faire celui de l'homme qu'elle aimait.

C'est dans ce cadre qu'ont tourné les auteurs de cet opéra-comique; mais ils ont eu soin de rapprocher les personnages de nos mœurs et de notre époque. Le duc est devenu un diplomate dont les vœux sont dédaignés par une dame napolitaine, bien éloignée d'avoir le bon sens modeste d'Olivia; ce diplomate a recueilli dans un naufrage un jeune aspirant de marine, Léon, qui plaît à la dame; mais à la fin le véritable Léon arrive, et le premier ne se trouve plus être que sa sœur Léontine.

Cette pièce ne laisse pas l'impression qu'on retire de la lecture de l'ouvrage anglais. Shakspeare a surtout un intendant bouffon, *Malvolgio*, passé en proverbe, à qui l'on fait croire qu'il est aimé de sa maîtresse Olivia pour la grâce de ses bas jaunes. Il faut voir les folies auxquelles il se livre, et comme tout honteux, lui, homme d'un caractère grave, se croyant forcé de déclarer son amour à sa maîtresse la comtesse Olivia, il se mord gauchement la main. Cela a fourni le sujet d'une bien jolie gravure anglaise, excellente étude d'aquarelle. Ce personnage, les auteurs de *l'Aspirant* l'ont affublé en maître de langue française, vieux et sot. On devrait au théâtre s'abstenir un peu plus de placer la vieillesse dans un rôle ridicule. La

gaité exercée contre les cheveux blancs n'est jamais franche ni honorable.

Venons-en à la musique : elle est gracieuse, trop abondante même. M. Labarre s'abandonne à sa verve, et ne sait pas retravailler son travail. Il n'est pas cependant un de ses morceaux où l'on ne puisse remarquer un motif heureux; par exemple se placent sur le premier rang le duo de Jansenne (Gaston) et de M^{lle} Rifaut (Léontine) : *J'ignore, hélas ! l'art de séduire*, puis tout le grand air de M^{me} Casimir (Angela) : *Ah ! ah ! j'en ris comme une folle*. Hors cela, mesdemoiselles, il n'y a rien pour vous. Le reste se résume dans des airs de marins; c'est un complot de basses-tailles et de chansons à boire.

ALFRED DESESSARTS.

Mélanges.

ALBUM DES ANTIQUITÉS DE PARIS.

LE CIMETIÈRE

DES SAINTS-INNOCENTS.

4^e ARTICLE.

Autrefois, par un usage que l'esprit philosophique n'avait pas créé, les cimetières et les marchés se touchaient, comme pour montrer que la vie est toujours voisine de la mort; souvent même le marché s'emparait, à jours fixes, du cimetière, et pour un tems les fosses disparaissaient sous les pieds des vendeurs que Jésus-Christ chassa du temple: il en est encore ainsi dans quelques provinces de France, et en Suisse où le cimetière est ordinairement le théâtre des joies, des promenades et des ébats du dimanche: c'est là, parmi les herbes hautes et touffues, vis-à-vis d'un pot de bière et d'un jeu de boule, que se traitent et se concluent les affaires d'intérêt, de plaisir et de famille; car un écho

funèbre ne répète jamais ces paroles solennelles : Souviens-toi, homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière !

Un cimetière, il est vrai, ne ressemblait guère autrefois à ces *champs du repos* qui datent de la révolution, et qui ont effacé le caractère lugubre de la tombe : nos ancêtres ne connaissaient pas les raffinemens du Père-Lachaise, où la mort s'embaume de fleurs et s'égaie d'ombrages pleins de chants d'oiseaux. Jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, la mort nue et hideuse résidait au milieu des villes et empoisonnait l'air des vivans ; lorsque le rang et la fortune n'ouvraient pas aux trépassés les caveaux d'une église pour y dormir dans les ténèbres, sous le poids fastueux d'un mausolée, ils avaient six pieds de terre formée de corruption humaine, dans le quartier des Halles, au cimetière des Saints-Innocens, gouffre insatiable qui, depuis huit cents ans, dévorait des corps, et qui avait englouti plusieurs milliers d'hommes : aujourd'hui le marché a envahi le cimetière.

Ce cimetière, le plus considérable de tous ceux que Paris enferme alors dans son enceinte de murailles, a son emplacement marqué entre les rues Saint-Denis, aux Fers, de la Lingerie et de la Ferronnerie : il faut diminuer cet espace déjà si resserré, en se représentant l'église des Saints-Innocens qui occupait l'angle des rues Saint-Denis et aux Fers, et les charniers, espèces de galeries basses, qui régnaient autour du terrain réservé pour les sépultures.

C'était primitivement un marécage que la culture changea en prés, à l'époque où Lutèce était toute comprise dans l'île de la Cité ; dès que les habitans se groupèrent dans un faubourg sur la rive droite de la Seine, ces prés ne tardèrent pas à se partager en marché et en cimetière, ces deux nécessités d'une ville ; mais ils gardèrent le nom de *Champeaux*. Dès long-tems le voisinage de quelques oratoires sur la route

de Saint-Denis avait attiré des sépultures sous les auspices de Sainte-Opportune, et le cimetière qui fut fondé en même tems que l'église de cette sainte, pendant plusieurs siècles, s'agrandissait à proportion des accroissemens de Paris. Le sol se peuplait dessus et dessous.

Mais à combien de profanations était exposé l'asile des morts, lorsque Philippe-Auguste, par un sentiment de respect tout chrétien, le fit enclore de murs élevés et fermer de portes solides ? Les animaux immondes y fouillaient la terre en liberté, les brebis et les chevaux y trouvaient un pâturage ; le jour c'était un lieu de débauche, la nuit un repaire de voleurs et d'assassins. Il paraît que vers cette époque un grand crime fut commis, peut-être dans le cimetière même : des juifs crucifièrent un enfant, en commémoration du supplice de Jésus-Christ. Cet enfant, nommé Richard, fut mis au nombre des saints ; et la chapelle du cimetière, dédiée d'abord sous son invocation, réunit bientôt à ce premier patron les Saints-Innocens qui ont laissé leur nom à un marché et à une fontaine.

Deux siècles plus tard, le cimetière étant rempli, on exhuma les ossemens que le tems n'avait pas mis en poudre, et ces ossemens demeurèrent entassés en plein air, jusqu'à ce que quelque personnage riche et pieux eût l'idée de donner un gîte plus honorable à ces débris qui pourrissaient pêle-mêle avec des cadavres de chiens : ce fut peut-être le charitable Nicolas Flamel qui commença la construction des charniers pour héberger les pauvres trépassés, comme le disait une inscription ; et son exemple fut imité à l'envi par tout ce qui voulait faire preuve de dévotion. Le maréchal de Boucicaut, ce vaillant chevalier et habile ambassadeur du règne de Charles VI, ne dédaigna pas de s'associer à des marchands et à des bourgeois, pour l'œuvre des charniers qui remplacèrent rapidement l'enceinte de Philippe-Auguste.

Ces charniers formaient une galerie ouverte seulement sur le cimetière, avec environ vingt-cinq arcades dans sa longueur et quinze dans sa largeur ; au-dessus de ces arcades s'étendaient de vastes greniers ou *galetas*, dont le toit avait aussi son inclinaison et ses lucarnes du côté du cimetière ; dans ces *galetas* étaient rangés, à peu près comme dans nos catacombes, les os que l'on retirait de la terre : le caprice des fossoyeurs les disposait avec une symétrie et un ordre bizarres qui excitaient tour à tour le rire et l'horreur : on oubliait que ces fragmens de squelette avaient eu le mouvement, la pensée et la parole ! Au-dessous, le long des charniers, les tombeaux se pressaient de toutes parts, suspendus à la voûte, attachés aux parois, scellés dans le pavé ; et de toutes parts aussi, des épitaphes, des sculptures, des peintures, enfin les efforts de l'homme qui cherche à se survivre dans la pierre et le marbre.

Mais les morts ne jouirent pas longtemps seuls de leur propriété : les artistes décorateurs s'y glissèrent les premiers, sous prétexte d'être plus à portée de satisfaire les regrets des parens et amis ; aux *ornemanistes* et *imagiers* se joignirent les écrivains dont le ministère pouvait n'être pas inutile en affaire d'épitaphe et de testament ; mais les écrivains furent suivis des *bimbelotiers* ou fabricans de jouets d'enfans, des *dorelotières* ou faiseuses de rubans, enfin des marchandes de modes. Il y a soixante ans, ces charniers présentaient encore ce spectacle scandaleux : chaque tombe était occupée par une boutique, chaque épitaphe cachée sous un étal : il fallut la construction du Palais-Royal pour ôter la vogue au commerce de ces charniers qui étaient plus achalandés que les galeries du Palais-de-Justice.

Quant au cimetière, on y enterrait toujours ; et chaque fois qu'il était plein, on le vidait dans les *galetas* qui ployaient sous les dépouilles de cinquante générations. Ce cimetière avait reçu jusqu'à vingt

mille cadavres pendant huit jours de peste, comme il arriva en l'année 1435 ; mais sa terre noire et grasse possédait, dit-on, une qualité particulière pour consumer les corps en moins d'une semaine. L'aspect de ce lieu était horrible, sans consolation et sans mélancolie : cette terre sans cesse remuée pour les morts, sans cesse foulée par les passans, ne reposait les yeux par aucune verdure, mais les attristait par la vue de quelques monumens privilégiés, entre autres le tombeau prétendu de saint Richard et la Tour de Notre-Dame-des-Bois, sorte d'obélisque dont l'usage et l'origine étaient également inconnus ; rien de ce silence imposant qui doit accompagner la mort ; rien qui pût inspirer les idées d'une autre vie : on n'entendait là que les cris des boutiquiers, les rumeurs des halles et les aboiemens des chiens ; on ne voyait là que des pauvres, des écoliers et des porte-faix : le soir d'un enterrement, on n'eût pas retrouvé la fosse, tant les pas étaient prompts à la fouler (1) !

Depuis des années, ce foyer d'infection permanent au centre d'un quartier populeux avait ému les chefs de la salubrité publique ; mais la routine reculait de jour en jour une réforme qui blessait quelques intérêts particuliers : plusieurs fois les hommes de l'art avaient déclaré que les maladies et la mortalité s'augmentaient des misères putrides que ce cimetière dégageait dans l'atmosphère de Paris. Qui sait jusqu'où l'incurie civile eût négligé ces sages admonitions, lorsqu'un accident força l'autorité de céder enfin aux remontrances de la philanthropie : la pression des cadavres accumulés dans les fosses était telle que plusieurs caves des maisons voisines s'écroulèrent, et il fut constaté que la décomposition des corps ne se faisait plus dans cet enclos saturé de pourriture : alors le cimetière fut fermé avec défense de continuer les inhumations, et

(1) J'ai tiré d'un ouvrage du Bibliophile Jacob ces détails curieux qu'on ne trouve pas ailleurs.

au bout du tems nécessaire pour cette métamorphose, on transporta dans le fond des carrières cette terre qui avait été cadavre, on démolit les charniers, on nivela le sol, on le pava, et on y ouvrit un marché orné d'une ancienne fontaine due au ciseau du célèbre Jean Goujon.

Il ne reste plus rien du cimetière aujourd'hui; mais on ne peut s'empêcher, en traversant ce marché sale et bruyant, de songer que la moitié des habitans de Paris, pendant huit siècles, a disparu à cette même place, et que sous ces échoppes où abondent les denrées utiles à la vie, on trouverait encore des ossemens et une odeur de sépulcre.

UNE JEUNE ANTIQUAIRE.

Beaux-Arts.

EXPOSITION

DES PRODUITS DE L'INDUSTRIE FRANÇAISE.

2^e ET DERNIER ARTICLE.

Il existe des hommes studieux dont le monde entend rarement parler, et cependant ces hommes, mesdemoiselles, se mêlent, à peu près, de toutes les choses qui sont à votre usage; les uns savent préparer le blé, de manière à le faire germer infailliblement dans le sein de la terre, blanchissent le pain, et cristallisent le sucre; les autres, se jouant des lois de la nature, ont le secret de faire des bois précieux avec nos bois blancs, du marbre bleu turquin ou portor avec de la pierre ou du papier, et du bronze avec du carton.

Ce sont encore ces hommes qui couvrent la surface du globe d'or et de pierres précieuses de leur composition, et qui, de la même main, utilisent les plus sales immondices de nos villes; qu'ils savent métamorphoser en fleurs, en parfums dé-

licieux! Eh bien! ces magiciens, dont les prestiges surpassent de beaucoup ceux des sorciers du moyen-âge, ne sont après tout que des chimistes, qui passent leur vie entourés de fioles et de fourneaux. Trouvez-moi un guerrier, un poète, un artiste, dont les travaux retentissans aient égalé, en utilité, ceux des plus obscurs de ces savans?

En dépit de nos progrès en tout genre, on passe encore avec indifférence dans les salles de la place Louis XV, devant les produits chimiques les plus intéressans; on ignore que MM. Payen et Buran font rôtir, à Grenelle près Paris, des ânes morts et autres bêtes tout aussi dégoûtantes; et que grâce au charbon animal qu'ils en tirent, nous avons le plus beau sucre blanc, et tous ces bonbons cristallisés qui sont si appétissans! Ce produit n'est qu'un accessoire de la fabrication des sels ammoniacs et du sulfate d'ammoniaque. Ces deux substances, si utiles dans la pharmacie et pour la teinture, se tiraient autrefois d'Égypte; aujourd'hui, nos chimistes utilisant les os, les débris d'animaux, les rognures de cuirs, les lambeaux de soie et de laine que les chiffonniers ramassent dans nos rues, en sont venus à employer dans leur fabrique l'eau qui a servi à l'épuration du gaz destiné à l'éclairage, eau qui naguère infectait les puits situés dans le voisinage des usines.

La soude, indispensable pour la confection de la poudre à canon, nous venait d'Espagne, où elle est le produit naturel de certaines plantes marines; on est parvenu à faire en France de la soude factice, et nos trente années de victoires ont prouvé que nos poudres étaient aussi bonnes que celles d'aucun autre peuple de l'Europe.

Il y a cette année, à l'exposition, un assez grand nombre de métiers mécaniques destinés à filer, à tisser, à plisser et même à broder; on a successivement employé comme moteur, pour faire mouvoir ces machines et remplacer les bras de

l'homme, les trois élémens, l'air, l'eau et le feu. L'air est indépendant et capricieux ; on l'a promptement abandonné. Les cours d'eau se gonflent en hiver, et tarissent en été ; tandis que le feu nous donne la *vapeur* qui est obéissante et forte, qui n'a point de variations comme le vent, de résistance comme l'eau, la vapeur qui se plie au génie de l'homme, et n'a point comme lui besoin de se reposer : ce sera donc à elle, certainement, que restera l'empire des machines.

Les ateliers de MM. Périer et compagnie, à Chaillot, ont fourni à l'exposition une des plus remarquables machines ; elle sert à la fabrication du sucre. Gageons, mesdemoiselles, que vous ne savez pas comment se fabrique ce sucre que vous mangez tous les jours ?

Un grand nombre de végétaux contiennent une certaine quantité de matières sucrées, mais les seules employées jusqu'à ce jour à nous fournir du sucre sont la *canne* des Antilles et la *betterave* indigène. Après la récolte et le lavage de la plante, la première opération est de presser la canne ou de râper la betterave. Les pressoirs des Antilles sont, pour la plupart, très-mal faits ; et les nègres, qui poussent les cannes sous la meule pour les faire broyer, sont exposés à se blesser. En France, aux États-Unis, en Angleterre, et dans quelques colonies anglaises, on emploie la machine à vapeur pour écraser les cannes ou râper les betteraves.

Le jus étant extrait de la plante, il faut procéder à l'évaporation de la partie *aqueuse* du *molt*. Cette opération difficile se fait dans les colonies, en plaçant une chaudière sur un feu très-ardent ; car si l'eau se met en ébullition à soixante ou quatre-vingts degrés de chaleur, il en faut plus du double pour faire bouillir le *molt* du sucre. De cette chaleur excessive, jointe à la lenteur de l'évaporation, il résulte souvent que l'on a du caramel au fond de la chaudière, avant que la surface ne soit suffisamment dégagée du liquide qui s'op-

pose à la cristallisation, et de plus cette manière d'opérer présente un déchet considérable en mélasse.

Dans la machine de MM. Périer, des tuyaux conduisent sous la chaudière la vapeur, qui l'échauffe à la place de l'action du feu de bois ou de charbon ; puis, comme on a remarqué depuis long-tems que le contact de l'air atmosphérique retarde l'ébullition de la matière chauffée, ces messieurs enlèvent l'air de dessus la chaudière au moyen d'une machine pneumatique, dont l'intervention est bien autrement puissante que celle de nos couvercles de pots et de casseroles. Par ces moyens on obtient, avec moitié moins de tems et de combustible, un résultat plus satisfaisant, ayant seulement un déchet de huit pour cent en mélasse, au lieu de celui de trente ou quarante, résultat des anciens procédés.

En sortant de la chaudière, le sucre brut passe à la raffinerie, où il est blanchi, moulé en pains pour être livré au commerce. L'art du raffineur a fait aussi de très-grands progrès depuis un quart de siècle, surtout sous le rapport de la diminution des frais qu'il exige. Autrefois du sucre blanc était un objet de luxe, aujourd'hui on en a d'éblouissant à fort bas prix ; aussi les confiseurs et les pâtisseries enfantent-ils des prodiges !

Ébénisterie, Incrustations.

Les meubles ne sont guère sujets aux caprices de la mode ; mais en revanche, ils subissent de grandes révolutions. Il y a trente-six ans, les bois sculptés, peints et dorés, durent faire place à l'acajou et au bronze. Aujourd'hui les bois de palissandre, d'ébène, d'ingica, incrustés en érable, en buis, en cuivre, sont seuls recherchés ; et, de même que l'on s'appliquait il y a trente-six ans, à reproduire les formes des meubles grecs et romains, de même nous copions maintenant le moyen-âge.

Le célèbre David a peint M^{me} Récamier couchée sur un lit sans rideaux, espèce de

canapé, ayant à l'un des chevets un candélabre antique, un trépied à l'autre, et les dieux lares placés dans une niche. Eh bien! on voit à l'exposition de 1834 un lit en ébène à quatre colonnes, torses soutenant un baldaquin carré; des bandeaux en ébène, délicatement travaillés à jour, unissent les colonnes par le haut; en bas est une plinthe massive incrustée en cuivre. Du baldaquin descendent de lourds rideaux faits avec une tapisserie fort curieuse, tissée en laine, soie et or. Le lit, les tentures, les portières, ou grands rideaux qui servent à cacher les portes, ont été exécutés ainsi que les autres meubles de la chambre, par M. Chenavard, sur le modèle d'un ameublement du tems de Louis XIII; on les dit destinés au prince royal.

Peu de personnes trouvèrent commode jadis d'avoir avec notre climat, nos mœurs, nos habitudes modernes, les meubles des Alcibiade et des Caton; alors on modifia le goût romain: de même, on modifiera le moyen-âge; car, excepté l'exemple que je viens de citer, on trouve à l'exposition des meubles d'une magnificence et d'un goût tout-à-fait modernes; entre autres une décoration de boudoir en bois de palissandre incrusté en pointes d'acier (qui appartient à M. Aguado), un paravent formé de trois glaces ornées de bronze doré et de malachite (1) (ouvrage sortant des ateliers de M. Denières); il est impossible de rien voir de plus riche, ni de meilleur goût. Les lits, les commodes, les armoires à glaces, sont parfaitement en harmonie avec ce sentiment des arts que doit posséder une nation civilisée, et avec nos progrès dans l'hygiène qui dit, que dans nos appartemens bien clos, on doit laisser circuler l'air autour de nos couchés.

Les dessins des incrustations sont extrême-

(1) Ce paravent, faisant psyché, doit être offert par M. le comte Demidoff à S. M. l'impératrice de Russie.

ment variés. Ici, les filets sont disposés en rosaces ou en ogives, là, des fleurs et des oiseaux, parfois même des figures. D'autres fabricans se sont appliqués à reproduire les arabesques en cuivre à la manière de Boule; mais partout on doit admirer la pureté du dessin jointe au fini du travail. Nos ébénistes sont vraiment devenus des artistes. Le vieux laque noir et rouge a aussi des représentans dans les pavillons de la place Louis XV. On a très-bien imité le vernis, et les amateurs de vieux laque peuvent s'en procurer des ameublemens complets, bien lourds, bien tristes, et du plus mauvais effet.

Étoffes, Tissus, Schalls, etc.

Les étoffes de soie ne présentent que ce que nous avons vu toute notre vie, à part la reproduction des velours que l'on nomme *moyen-âge*, et dans lesquels sont tissées des fleurs en soie, or ou argent, variées à l'infini pour les formes et pour les couleurs. D'autrefois, ce sont des ramages ou camaïeux dont les dessins sont disposés de façon que l'on ne saurait reconnaître qui de la couleur foncée, qui de l'or ou de l'argent fait le fond du velours. Il en est aussi qui sont changeans comme des ailes de scarabées. Il y a encore des brocards de Lyon, tramés d'or, d'argent et de soie, qui brillent et scintillent à faire mal aux yeux.

Je crois que la robe couleur du soleil de *Peau d'Ane* devait être de cette étoffe. Jamais, peut-être, mesdemoiselles, vous n'avez cherché à vous rendre compte de cette admirable robe, mais nul doute qu'elle n'ait été le sujet des profondes méditations de nos fabricans.

Les produits les plus intéressans, exposés dans la salle des tissus, sont sans contredit les draps, flanelles, serges, etc.; mais vous ne portez point d'habits, et les hautes questions financières vous sont étrangères. Cependant je vous crois assez bonnes Françaises pour être attristées en apprenant que les laines électorales, ce qui

veut dire allemandes, l'emportent encore de beaucoup sur la laine des troupeaux français. Passons aux schalls maintenant.

Les fabricans sont des gens très-recommandables, bons pères de famille pour la plupart, et cependant ils ont en eux quelque chose de l'esprit de Satan. Connaisant la passion qui pousse notre sexe à mettre beaucoup d'argent à ces morceaux d'étoffes, longs ou carrés, dont il se couvre les épaules, leur génie inventif s'applique à exciter encore cette fantaisie par l'attrait de la nouveauté ou de la singularité. Ils ont exposé cette année des *schalls pagodes*, laids à faire tourner les plus fortes têtes! des *schalls arlequins*, capables de faire marier toutes les jeunes filles sans savoir seulement d'où sort le mari qu'on leur présente.

Mais ce qu'il y a de plus important, sous le rapport de l'art et du commerce, c'est que MM. Bosquillon, Deinerousse et Girard sont enfin parvenus à imiter complètement, à l'envers aussi bien qu'à l'endroit, le travail des schalls de l'Inde. Cette conquête, dans laquelle nous avons devancé les Anglais et les Allemands, est l'une des plus glorieuses de notre industrie.

Que vous dirais-je encore, mesdemoiselles! je vous ai beaucoup parlé dans ces deux articles, et je reconnais avec chagrin que j'ai à peine effleuré mon sujet, qu'à peine je vous ai fait connaître la centième partie des merveilles étalées à nos yeux dans les quatre pavillons élevés à la gloire de notre industrie. Celles d'entre vous qui habitent Paris ont vu ces choses. Les autres... eh bien! les autres, je leur conseille de n'y point penser, à moins que ce ne soit pour dire dans leurs prières : « Mon Dieu, je vous remercie d'avoir rendu mon pays aussi riche, aussi industrieux qu'il a été grand par les armes! »

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

Correspondance.

Quelle chaleur! Que je plains le laboureur au milieu de ses champs sans ombres; le soldat en marche le fusil sur l'épaule et le sac sur le dos; l'homme de peine courbé sous son fardeau, et ne pouvant pas même essuyer les grosses gouttes de sueur qui sillonnent sa figure!... Mais les travaux du corps ne sont pas les seuls à plaindre.... Il y a encore ceux de l'intelligence, car chacun a ses travaux dans ce monde; et le savant au milieu de ses livres, cherchant à expliquer un passage grec ou latin; l'artiste essayant de rendre sur la toile, sur le piano ou sur le papier une idée, une passion, une action noble, généreuse et vraie; le magistrat, le médecin, l'homme politique dans leurs utiles occupations.... car la chaleur influe également sur le corps et sur l'esprit. Quant à moi, si je n'avais pas eu à te parler de la chaleur, je crois que je n'aurais su par où commencer ma lettre.

On ne peut donc plus sortir que le soir. Le bois de Boulogne pour les gens à équipage, les Tuileries pour les gens à pied, sont les seuls endroits où les Parisiens puissent respirer, sans trop avaler de poussière. Nous allons donc nous promener aux Tuileries. Hier, maman donnait le bras à mon père, tous deux marchaient en avant; moi, je donnais le bras à mon frère, et nous les suivions. Il y avait une foule de demoiselles en robes roses, d'autres en robes bleues; car ce sont les deux seules couleurs à la mode. Le blanc est bien joli, bien élégant, mais il se ternit et se froisse si vite! Et puis du blanc exige tant de fraîcheur dans les collerettes, les chapeaux et les gants, que les demoiselles qui ont des mères prévoyantes et sages ne portent de blanc que les grands jours seulement. Mon frère critiquait toutes les toilettes; j'avoue qu'il avait souvent raison. Celle-ci n'avait pas sa jupe assez longue,

une robe longue donne plus de dignité ; celle-là mettait son chapeau trop en arrière, un chapeau ainsi placé donne l'air effronté. Une dame passa entourée de quatre jolies demoiselles, toutes quatre habillées de même. — Quel malheur ! s'écrie mon frère, quatre filles à marier ! — Mais, lui dis-je, un peu piquée, tu ne seras pas obligé de les épouser toutes. — Non, Dieu merci ! — Leur mère, loin de se croire bien à plaindre, est sans doute bien fière. — Quatre dots à trouver ! cela ruine ! quelle fortune il faut avoir ! — Si ces demoiselles n'ont qu'une faible dot, leur mère leur a sans doute donné des goûts en rapport avec leur fortune, et des talens qui pourront les maintenir dans le rang où elles sont placées par leur naissance. Il fallait voir avec quel aplomb, quel air digne je prononçais ces paroles, que j'avais entendu maman répéter cent fois. — Qu'est-ce qu'une femme qui n'a pas de dot peut apporter dans la communauté ? — Mais l'ordre, l'économie. Si l'homme gagne l'argent, la femme le ménage ; elle peut aussi aider son mari dans ses travaux. Par exemple, une demoiselle qui épouse un négociant peut tenir ses livres, sa correspondance, et je crois qu'elle y mettra plus de soin, plus d'intérêt qu'un commis à 3,000 francs par an ; voilà donc la dot de la demoiselle augmentée de 60,000 fr. — A cela, mon frère ne répondit rien, sinon que je savais parfaitement calculer ce que rapportait l'argent à cinq pour cent. — Et puis, ajoutai-je, maman dit qu'il n'y a plus de préjugés qui empêchent les femmes d'être artistes. La peinture, la musique, la littérature, comptent des femmes du monde qui se font honneur de tirer parti de leurs talens. Pour moi, je calculerai si bien ma dépense sur ma dot que je ne serai jamais à charge à mon mari, je suis trop fière pour cela. — Il est dommage que tu sois ma sœur, car je t'épouserais, me dit mon frère.

Voilà la mode décidée, ma chère amie. Ces deux gravures te représentent deux

toilettes différentes, l'une pour aller à la messe, en visites, et l'autre pour rester chez soi, lorsque l'on a du monde. Ote les mitaines, mets des gans, et voilà une toilette de bal ; car je n'aime pas les mitaines pour danser. Si par hasard le danseur n'avait pas eu le tems de mettre ses deux gants lorsque la contredanse commence... comme ce serait désagréable !

Il faut quatre aunes et demie de mousseline en cinq quarts de large pour la robe à la vierge, trois lés dans la jupe, et toute la largeur de l'étoffe en biais pour les manches.

Il faut neuf aunes et demie de gros de Naples écossais pour la robe-guimpe, cinq lés dans la jupe.

Le n° 1 de la planche VI est le devant d'un corsage-guimpe. Le second trait indique le devant d'une robe à la vierge, que l'on garnit d'un étroit entre-deux, cousu au bord de la coulisse.

Le n° 2 est le dos du corsage-guimpe. Le second trait indique le dos d'une robe à la vierge.

Le n° 3 est le dos et le devant réunis.

Le n° 4 est la ceinture, à laquelle des chiffres, qui correspondent aux chiffres des plis du corsage, indiquent la place où doivent être cousus ces plis.

Le n° 5 est la moitié d'une manche à la folle. Le côté le moins long en est le devant. Cette manche doit être froncée du haut et du bas ; la largeur du bas doit être double de celle du poignet. N'oublie jamais de border l'entournure d'un passe-poil, avant de monter une manche.

Le n° 6 est le poignet qui s'attache par deux boutons et deux brides. Les deux boutons se placent en dessous.

Le n° 7 est une manche courte, montée du bas sur un étroit entre-deux.

Le n° 8 est le modèle d'un petit col, ou *pierrôt* de jaconas. On monte de haut sur un entre-deux, au bord duquel on fronce une petite valenciennne et le bas se garnit de deux rangs de jaconas, ornés aussi d'une petite valenciennne et plissés

à petits plis. Ces deux rangs ainsi garnis doivent être hauts, l'un de deux pouces et demi, et l'autre de deux pouces.

L'échelle placée au bas de la planche est la division du mètre, en rapport avec la division de l'aune.

Travaille maintenant; et avec le prix de la façon de deux robes, tu en achèteras au moins une; voilà qui est encourageant. « Si le travail vous fait peur, que la récompense vous anime, » a dit saint Bernard.

Mets à part tous les petits morceaux de casimir, de mérinos, ou de gros de Naples, qui te tomberont sous la main, et je te dirai pour quel usage.

Tu vois combien je songe à toi, ma bonne amie; mais si tu penses m'en devoir de la reconnaissance, tu te trompes. C'est moi qui t'en dois, au contraire, pour le plaisir que j'ai à m'occuper de toi.

Adieu, je t'aime bien.

J. J.

Ephémérides.

MOEURS ET COUTUMES.

12 juillet 1549, *Loi somptuaire en France.*

Henri II, voulant réprimer le luxe, rendit une ordonnance, dans le préambule de laquelle il était dit que les gentils-hommes et leurs femmes faisaient des dépenses excessives pour leurs habits. « En draps ou étoffes d'or et d'argent, pour filures, passemens, bordures, orfèvreries, canettes, velours, satins ou taffetas barrés d'or ou d'argent. » Le roi prohibait ces superfluités comme ruineuses et tendant à confondre tous les états de la société.

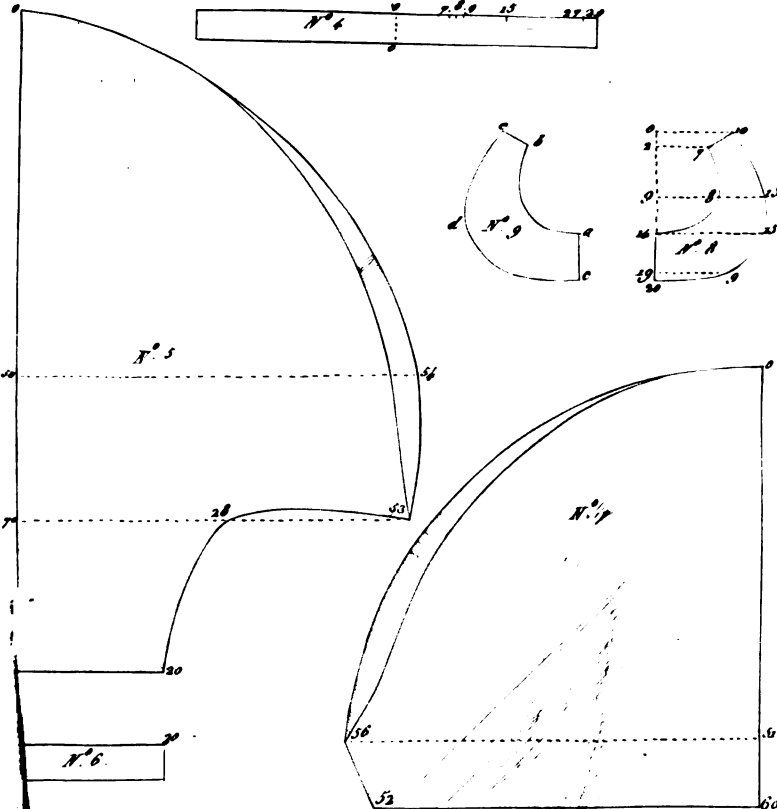
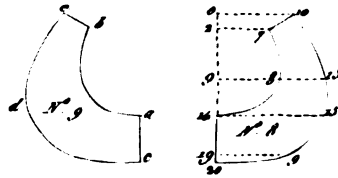
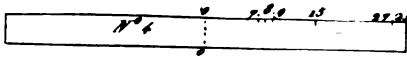
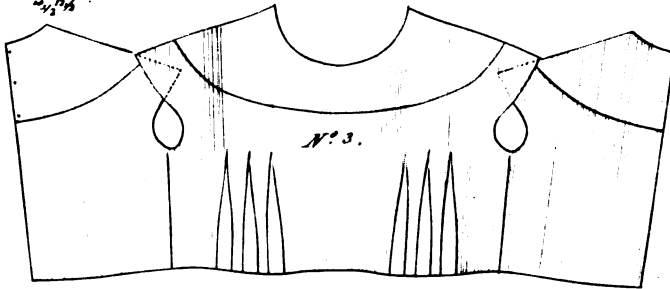
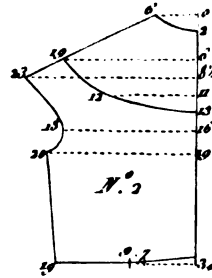
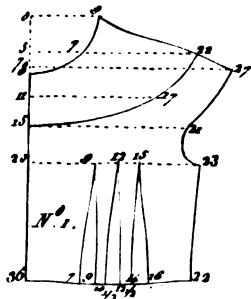
Ensuite il assignait à chaque rang le genre d'étoffes et de costumes qu'il jugeait leur convenir. Il terminait en défendant à tous artisans-mécaniques, paysans, gens de labeur, de porter pourpoint de soie, ni chausses bandées, ni bouffantes de soie.

« Et parce qu'un grand nombre de bourgeois, ajoutait l'ordonnance, se font d'un jour à l'autre demoiselles, il leur est défendu de changer leur état, à moins que leur mari ne soit gentilhomme. »

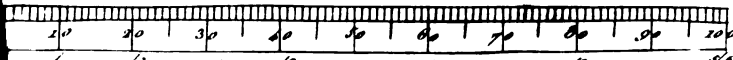
Quelques jours après, on fut forcé de donner à cette ordonnance des interprétations et des développemens; en 1561 et 1663, il fallut encore les renouveler. A cette dernière époque, les registres manuscrits du parlement portent ces mots : « Le roi sera supplié de ne donner dis- » pense à personne, et de défendre l'usage » *des coches* par cette ville. » Ces coches étaient les carrosses du tems, et existaient avant l'année 1563. Toutes ces lois, mal exécutées, renouvelées sans cesse et toujours sans succès, attestaient la vanité de la noblesse et les richesses croissantes du tiers-état.

Mosaïque.

L'académie de Lucques vient d'inscrire Marie-Louise, duchesse de Parme, au nombre de ses professeurs de peinture; elle lui a conféré cet honneur, non seulement parce qu'elle est une protectrice éclairée des beaux-arts, mais parce qu'elle possède un talent de peinture du premier ordre.



Echelle d'un Mètre.



1/12 2/12 3/12 4/12 5/12 6/12 7/12 8/12 9/12 10/12

Division de l'aune.

1
—
100
1
1

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100



L'orpheline



Le travail et la vertu



JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

GUSTAVE AU COMTE B...

(3^e LETTRE.)

Placée comme une garde avancée sur la mer Thyrrénienne dont elle semble commander l'étendue, s'aperçoit de loin une roche d'une prodigieuse hauteur et d'un difficile accès. Cette roche, maintenant abandonnée, se présente au voyageur, hérissée de ruines, de fortifications démolies, d'élégans portiques et de temples dont les contours extérieurs sont assez bien conservés, et qui donnent à ce lieu, dans l'éloignement, l'aspect d'une ville habitée. C'est là Cumes, qui du côté de l'occident regarde les flots; on y arrive de l'autre par une montée âpre et difficile, après avoir foulé à peu de distance, et non sans quelque émotion, la voie appelée Domitienne.

La campagne de Cumes est charmante malgré sa désolation, et son ciel a longtemps rivalisé avec le ciel enchanteur de Baïes; mais l'affluence des nobles Romains qui se pressaient dans les *villæ* de celle-ci, avait fait, quand Juvénal écrivait, désér-

ter le voisinage de Cumes. Ce qui reste de ses édifices est encore d'une beauté remarquable. Cette cité était une des plus opulentes de l'Italie, et des personnages de distinction, fatigués de la dépravation qui avait envahi la reine du monde, venaient y chercher des jouissances paisibles, l'éloignement des affaires et les douceurs du repos.

Deux collines escarpées comme des murailles bordent à droite et à gauche les vestiges de l'ancien chemin qui conduit à Cumes; ce sont les forteresses que la nature lui a données, défenses inexpugnables qui ont résisté à des puissances dont l'Italie presque entière avait accepté le joug. Les extrémités de cette lisière de monts se resserrent à mesure que l'on approche de Cumes, et forment non loin de ses portes une gorge étroite. Les Eubéens (1) en avaient fermé l'entrée par un monument dont l'élégance et les proportions ont dû être admirables; ce qui reste de ses ruines s'appelle l'*Arco felice*, et paraît avoir fait partie d'un château puissamment fortifié.

C'est à Cumes, que, de toutes les provinces de l'Italie, on accourait consulter

(1) Des Chalcidiens de l'île d'Eubée, si l'on en croit Eusèbe et Strabon, vinrent, guidés par une colombe, fonder sur la côte occidentale de l'Italie la ville de Cumes; et, parce que la mer bat continuellement ses rivages, l'appellèrent Cumata, qui, en grec, signifie *flot*.

l'oracle célèbre qui, le dernier de tous, cessa de se faire entendre dès que le Messie eut apparu (1). Là, des souverains et des peuples députaient des envoyés chargés de leur rendre le dieu propice, et d'arracher sa faveur par des tributs somptueux.

L'autre de la Sibylle est une grotte profonde et d'une immense étendue, qui semble se diriger du côté de Baïes. On y entre précédé par des flambeaux, et l'on suit un sentier étroit qui conduit à plusieurs salles toutes taillées dans le roc, vastes, et d'une étonnante élévation. Justin martyr dit avoir vu dans la principale trois baignoires de pierre qu'on y montrait de son tems, et où la sibylle Cumani, disait-on, se plongeait avant de prononcer ses oracles : rite emblématique, usité par les ministres du culte chez tous les peuples, et qui renfermait, pour les peuples même, une grande et importante leçon. C'était de là, continue Justin, dans un petit temple pratiqué plus loin au fond de la partie la plus secrète et la plus intérieure de la grotte, que cette prêtresse se rendait pour prophétiser. On voyait alors, sur la place même où elle avait rendu ses réponses, un petit monument de bronze, où l'on croyait qu'étaient conservées ses cendres. Lorsque nous revînmes sur nos pas, je remarquai, en traversant la salle dont je viens de vous parler, des vestiges de peinture à fresque, et des incrustations de stuc demeurées en plusieurs endroits de la muraille qui paraît en avoir été toute couverte, et de semblables observations me firent présumer que la même salle avait dû être pavée en mosaïque.

Cumes ne fut pas toujours un séjour de repos et de délices. Elle eut souvent à défendre ses campagnes et sa liberté contre des voisins envieux de ses richesses, et,

(1) Le silence universel des oracles du paganisme précéda l'avènement du Sauveur du monde, dont, au rapport de plusieurs écrivains recommandables, quelques-uns annoncèrent la naissance et confessèrent hautement la divinité

au treizième siècle, les Goths qui avaient assis leur puissance dans sa citadelle s'y virent cernés par Narsès (1). Après plusieurs mois d'un siège qui avait lassé les deux peuples sans vaincre leur mutuelle opiniâtreté, le général romain crut avoir trouvé un infaillible moyen de pénétrer dans la place. Par son ordre, une quantité innombrable de fascines introduites dans la grotte de la sibylle dont la voûte supportait tout un côté de remparts, furent au moment convenu embrasées par ses soldats, et en peu d'instans la muraille de la ville s'écroura au milieu des flammes et fut abimée dans le souterrain. Succès inutile ; car les Goths se serrant les uns contre les autres en manière de phalange, présentèrent à l'ennemi l'invincible rempart de leurs bataillons, et le contraignirent à se retirer dans Ravenne. La ville se rendit peu de tems après : mais le sacrilège de Narsès a été fatal à la science ; vainement, après la renaissance des lettres, a-t-elle tenté d'explorer les mystères de cet antre sibyllin ; ce lieu est à jamais resté encombré de ruines, et il a fallu renoncer à découvrir s'il est vrai que ses cavités se prolongent jusqu'au près de Naples, et communiquent avec l'ouverture qui débouche sur le bord du lac Averne, sanctuaire non moins impénétrable que celui de Cumes, et que le nom de la sibylle a également consacré. Les éboulemens ont fermé tous les passages, et on ne peut, au-delà de la distance de cent toises, pénétrer plus avant dans ces profondeurs.

(1) Cumes fut en 1250 envahie par Totila, et Teias, rois goths. Ils la confièrent au frère de Teias, Aligérne, le plus habile archer de son tems, dont les flèches ne manquaient jamais leur but, et semèrent plus de terreur dans l'armée romaine, que toutes les machines de guerre de ces derniers n'avaient causé de dommages à leurs ennemis. C'est cet Aligérne qui, après avoir repossé Narsès, lui rendit volontairement la ville lors de l'invasion des Francs, préférant avoir les Romains pour maîtres.

C'est une chose facile à comprendre, que la pente qu'ont les affections de l'ame à s'attacher, même involontairement, à un beau ciel et à un beausol. Mais combien ces affections acquièrent de force, lorsqu'à la suavité du climat et à la richesse du paysage vient s'unir la mémoire de grands noms et de grands événemens ! Il n'y avait que vingt-quatre heures que j'étais sur ce rivage, et j'éprouvais une impression de tristesse indéfinissable à la pensée de m'en détacher. Le matin de mon départ je gravis au sommet de ce nid d'aigle, pour en contempler une dernière fois le site, et en imprimer le tableau bien avant dans mes souvenirs. Assis sur la hauteur qui couronne cet amas de débris qui s'appelle Cumes, et au pied de laquelle venaient derrière moi se briser les flots, je ne pouvais me lasser de contempler ce paysage presque aussi renommé que Rome elle-même. Le plus beau soleil inondait de teintes de rose toutes les sommités de ces ruines ; une nombreuse population dormait, depuis plusieurs siècles, dans la poussière que pressaient mes pieds, que parcouraient mes regards ; la grotte de la Sibylle était muette comme tout ce qui m'environnait au loin, et devant moi tout était désert. Non ! l'ame la plus stoïque ne pourrait se défendre d'être frappée d'un saisissement religieux à un tel aspect. La mienne se sentait oppressée par tout ce qu'a d'éloquence le spectacle d'une ville qui n'est plus, et mon imagination s'enflammant devant ce tableau magique, me transporta insensiblement aux jours du passé. Il me semblait, là-bas, à l'horizon de ces flots, voir poindre la voile grecque de ce navire qui, précédé par une colombe, vint donner des habitans à cette côte, des fondateurs à cette cité. Alors je la voyais surgir, colonie naissante, puis se consolider, puis fleurir, puis affluer des dons de l'Italie tout entière, et enfin la dominer par son temple et par son oracle, comme Rome la dominait elle-même par ses légions et ses lois. Ensuite, je voyais défilér,

au loin dans cette vallée, la puissante armée d'Annibal (1). Déjà ce général allait voir pâlir son étoile. Cumes, placée dans le voisinage de Capoue, venait de lui faire éprouver le premier de ses échecs ; vaincu au milieu de ses triomphes, il se retirait de devant elle, et son front était soucieux et sombre, car elle avait arrêté quelque tems sa marche, et ses armes n'avaient pu y pénétrer.

Plus loin, à ma droite, du côté de l'occident (2), je voyais, superbe, en bon ordre, s'avancer la plus belle flotte qu'eussent équipée les Romains. Arrachés du port de Formies, à la terrible voix de Néron, ses vaisseaux volaient tous ensemble, rapides comme un seul vaisseau ; mais l'ouragan n'était pas assujéti aux caprices du despote ; le ciel se couvrait de tempêtes, et cette mer qu'ils avaient or-

(1) Les habitans de Cumes et ceux de Capoue nourrissaient les uns contre les autres une secrète inimitié. Ceux de Capoue invitèrent ceux de Cumes à des fêtes simulées, et tramèrent le complot de tomber sur eux à l'improviste au sortir d'un bois qu'il leur fallait traverser. Le sénat de Cumes, averti de la perfidie, en fit passer l'avis aux Romains, et le consul T. Sempronius Gracchus, apostant lui-même ses légions près du lieu où s'étaient embusqués les traîtres, les surprit pendant la nuit, et les fit tous passer au fil de l'épée. Puis s'attendant à voir accourir Annibal qui était posté non loin sur le mont Tifate, il se retrancha dans Cumes. La ville fut aussitôt investie par ce général. Mais par l'ordre du consul, une tour de bois, plus élevée que celle que les ennemis avaient fait construire, lança l'incendie dans cette dernière, dont l'embrassement fut le signal du désastre des Carthaginois. Les Romains profitant de leurs succès se précipitèrent hors des portes, et mirent en déroute l'armée ennemie, qui abandonna même son campement et ses pavillons.

(2) On lit dans Tacite que Néron fit commander à la flotte romaine qui stationnait à Formies, de mettre à la voile dans un jour qu'il détermina, quels que fussent les dangers que pourrait offrir la mer. L'ordre fut exécuté. La flotte fut surprise par une tempête à la hauteur du promontoire de Misène, qu'elle s'efforçait de doubler ; les vaisseaux furent dispersés, et un grand nombre périrent, brisés contre les écueils ou engloutis dans les flots.

née ouvrait déjà son sein pour les engloutir. Mon regard se détourna et se reporta vers Cumes ; Cumes l'Eubéenne, à côté de moi, dépeuplée et solitaire, mais presque tout entière debout ; debout avec ses tours et ses édifices en ruine, avec ses colonnes corinthiennes et son temple d'Apollon, avec ses murailles successivement assiégées par les Toscans et les peuples de l'Apulie, les Goths, les Lombards, les Napolitains ; Cumes, aux jours de la prospérité de l'empire, arrosée par le sang d'intrépides défenseurs de la foi (1), et où, dans des tems moins modernes, Tarquinle-Superbe et Pétrone étaient venus se reposer et mourir ! Ce que j'éprouvai pendant les heures que je passai dans cette méditation ne peut se décrire.

En voilà assez pour cette fois ; cependant je ne fais point encore mes adieux à Cumes. Sous peu je vous dirai un mot des trésors qu'elle renfermait, et je conduirai vos pas vers quelques îles de la mer de Naples, les rivages de Litterne et la villa de Vacius.

M^{lle} FÉLICIE D'AYZAC,

Dame de la maison royale de Saint-Denis.

Littérature Française.

REVUE LITTÉRAIRE.

Le *Globe*, atlas classique universel de géographie ancienne et moderne, dressé par M. A. H. Dufour et revu par M. Jomard, membre de l'Institut, un vol in-4° composé de quarante-deux cartes coloriées ; prix : 15 francs.

Les deux livraisons de l'atlas classique, déjà publiées, nous ont mis à même d'ap-

(1) Saint Abundius, évêque de Cumes, saint Fidèle, sainte Julienne, vierge, et Maxime, diacre de l'église de Cumes, dont on lit les noms et le martyre dans les Dyptiques capouans.

précier tout ce qu'il offre d'avantages sous le rapport de l'étude de la géographie et même de l'histoire ; je n'en citerai qu'un exemple. La carte de France présente d'abord la grande division historique par provinces dont la connaissance exacte est indispensable pour lire nos annales, et un tableau, placé sur l'un des côtés de la carte, fait connaître le morcellement de ces provinces en départemens, et, en même tems, les acquisitions successives des rois de la troisième race. Ainsi on embrasse du même coup-d'œil la France de Hugues Capet, celle de Louis XIV et celle de nos jours.

Les cartes sont charmantes, exécutées avec le plus grand soin, et leur dimension, tout en rendant l'atlas portatif, n'ôte rien à leur précision.

Paraboles de l'Évangile, expliquées et mises à la portée des petits enfans, par M^{me} Alida de Savignac ; 1 vol. in-12, à la Bibliothèque d'Éducation, quai Voltaire, n° 15.

Je suis embarrassée, mesdemoiselles, pour venir me présenter devant vous avec le ridicule d'un auteur qui se vante lui-même. Cependant, afin de n'être pas tout-à-fait grotesque, je vous donne, presque sans commentaire, une longue citation extraite de ce petit volume. Peut-être, en la lisant, trouverez-vous qu'une sœur aînée serait touchante, remplissant le rôle de madame Menneville (la mère qui explique les *Paraboles*) ; car, pour notre consolation et notre gloire, il nous faut connaître la parole de Dieu et nous en servir en tout tems et en toute chose ; elle seule doit décider de la valeur de nos actions et surtout de nos sentimens. Voilà pourquoi j'ai voulu montrer qu'on pouvait faire prendre cette habitude salutaire dès l'enfance.

Ce livre est un excellent cadeau à faire à vos petits frères et à vos jeunes sœurs. Maintenant je me tais et je pose devant vous. Jugez-moi,

LAZARE,

PARABOLE SELON SAINT LUC.

Madame Menneville se promenait dans le parc de Saint-Cloud, tous ses enfans étaient avec elle. Henri, malade et infirme, assis sur un petit fauteuil de sangle, semblait se ranimer en respirant un air doux sous un dôme de tilleuls en fleurs. Louis, moitié marchant, moitié se traînant, remplissait son petit panier des plus jolis cailloux que lui offrait le sable de l'allée ; Alice, Hélène et Edmond jouaient à différens jeux, tantôt revenant près de leur mère, tantôt s'en éloignant à perte de vue.

Dans une de ces courses, les enfans s'approchèrent de la route du parc qui conduit de Sèvres à Ville-d'Avray. Sur l'un des bords du chemin était assis un mendiant : ses jambes toutes contournées, ses mains horriblement estropiées faisaient de la peine à voir. Une longue barbe blanche tombait sur sa poitrine ; il était vieux, bien vieux, et ses vêtemens en lambeaux attestaient son extrême pauvreté, moins encore cependant que son abattement et sa maigreur.

Les trois enfans s'arrêtèrent à l'aspect de ce vieillard qu'ils connaissaient : c'était un ancien fermier, nommé René, qui avait été ruiné par un incendie, et ses infirmités provenaient des brûlures auxquelles il s'était exposé pour sauver sa vieille mère. En présence de cet homme respectable, Alice fit signe de cesser les jeux, de crainte d'importuner sa misère.

« Ma sœur, dit Hélène, si nous allions vers maman lui demander la permission de donner au pauvre René notre argent d'une semaine ?

— Ah ! oui, et maman le permettra, j'en suis sûre. Donne-moi la main, Edmond, courons vite ! »

Hélène les retint en disant : « Il faut qu'Henri donne aussi ; car trois fois cinq sous cela ne fait que quinze sous, et à

l'âge de ce pauvre homme on a besoin de tant de choses !

— Sans doute, reprit Alice, il lui faudrait du bon bouillon, du vin ; avec quinze sous il n'en aura qu'une fois.

HÉLÈNE.—Il lui faudrait aussi de meilleurs habits ; quoiqu'il fasse bien beau, si vieux, il doit avoir froid ; car à peine est-il couvert : et nos quinze sous...

— Ah ! si j'étais riche ! s'écria Edmond.

— Le bon Dieu a sans doute pitié de René, s'écria Alice ; je vois venir une voiture à quatre chevaux ! c'est quelque grand personnage : le pauvre René va avoir tout ce dont il a besoin. »

Le vieillard secoua la tête d'un air mélancolique : « C'est, dit-il, le carrosse de M. B., un banquier millionnaire ; chaque jour il me voit ici, et jamais il ne m'a rien donné. »

En effet, l'équipage passa sans que maîtres ni valets fissent aucune attention au mendiant ; on eût dit que tous ces hommes étaient aveugles et sourds.

Les enfans furent terrifiés. Revenus à eux, ils coururent vers leur mère pour lui demander leurs quinze sous. Madame Menneville sortit de son sac une pièce de trente sous. « Il y a vingt sous pour vous quatre en comptant Henri, et dix que j'ajoute pour Louis et pour moi. Mais vous êtes échauffés, laissez Toinette avec votre frère porter votre offrande, cela le promènera un peu. » Alice, Hélène et Edmond consentirent à ce que leur mère désirait ; ils avaient été élevés dans la pieuse croyance que les bénédictions du pauvre portent bonheur ; et leur frère était malade.

Les enfans ne jouèrent plus ; chacun à part soi cherchait à se rendre compte de la conduite du banquier millionnaire à l'égard du pauvre vieillard. Alice rompit la première le silence.

« Maman, comment se peut-il qu'un homme riche soit aussi dur pour les pauvres ?

MADAME MENNEVILLE.—Ma chère enfant,

la dureté des riches tient à deux causes, leur avarice ou leur prodigalité. Les avares détestent donner ; c'est même avec répugnance et chichement qu'ils acquittent leurs dettes. Non seulement ils refusent de secourir le pauvre invalide, mais encore ils disputent à l'ouvrier son salaire, et sont contents s'ils parviennent à lui arracher ce peu qui dépasse la stricte valeur de son tems, et qui fait toute son aisance. Bien loin de compatir aux maux d'autrui, l'avare devient indifférent à ses propres privations ; enfin tout ce qui est un plaisir pour nous, en même tems qu'un devoir : faire l'aumône, payer libéralement une dette, bien traiter ses amis et ses serviteurs, est pour l'avare un sujet de chagrin.

HÉLÈNE.—Ah ! maman, la triste chose que l'avarice !

MADAME MENNEVILLE.—Aussi, ma bonne amie, est-ce un péché mortel, et qui-conque a de la religion doit s'appliquer à le chasser de son cœur, dès qu'il s'y présente.

ALICE.—Et les prodigues, maman, ils doivent être plus disposés que les avares à ouvrir leur bourse ?

MADAME MENNEVILLE.—C'est vrai, mais les gens riches et prodigues, s'ils sont moins impitoyables que les avares, ne sont pas pour cela plus secourables à leur prochain. Ils dissipent leur bien en frivoles dépenses, se ruinent avec le jeu, les fêtes, la parure, le luxe des équipages ; et lorsque le pauvre vient frapper à leur porte, ils ne peuvent offrir à sa misère qu'une vaine pitié et un désir impuissant de lui être utile.

EDMOND.—Maman, comment se fait-il que Dieu permette que ces hommes criminels soient heureux, qu'ils aient tout en abondance, tandis que ce pauvre René est si à plaindre, lui qui n'est infirme que pour avoir voulu sauver sa mère ?

MADAME MENNEVILLE.— Mon fils, il ne faut pas juger du bonheur sur l'apparence. L'or le donne rarement, et la Providence a

peu de souci d'accorder le superflu après lequel soupirent la plupart des hommes. D'ailleurs, ce n'est pas toujours sur la terre que nos actions portent leurs fruits. Écoutez ce que je vais lire à ce sujet. »

PARABOLE DE LAZARE.

« Il y avait un homme riche qui se vê-
» tissait de pourpre et de lin, et qui tous
» les jours se traitait splendidement.

» Il y avait aussi un pauvre, nommé
» Lazare, couché à la porte du riche et
» tout couvert d'ulcères ;

» Et qui désirait d'être rassasié des
» miettes qui tombaient de la table du ri-
» che, et même les chiens venaient et lui
» léchaient ses ulcères.

» Et il arriva que le pauvre mourut, et
» il fut porté par les anges au sein d'A-
» braham. Le riche mourut aussi, et fut
» enseveli ;

» Et étant en enfer, et élevant ses
» yeux, comme il était dans les tourmens,
» il vit de loin Abraham et Lazare dans
» son sein ;

« Et s'écriant, il dit : Père Abraham,
» aie pitié de moi, et envoie Lazare qui,
» mouillant dans l'eau le bout de son
» doigt, vienne rafraîchir ma langue, car
» je suis grièvement tourmenté dans cette
» flamme.

» Et Abraham répondit : Mon fils,
» souviens-toi que tu as reçu tes biens en
» ta vie, et que Lazare y a eu ses maux :
» mais il est maintenant consolé, et tu es
» grièvement tourmenté ;

» Et outre tout cela, il y a un grand
» abîme entre nous et vous, tellement,
» que ceux qui veulent passer d'ici vers
» vous ne le peuvent, ni de là passer
» ici.

» Et il dit : Je te prie donc, père, de
» l'envoyer en la maison de mon père ;

» Car j'ai cinq frères ; afin qu'il leur
» rende témoignage de l'état où je suis,
» de peur qu'eux aussi ne viennent
» dans ce lieu de tourmens.

» Abraham lui répondit : Ils ont Moïse

» et les prophètes; qu'ils les écoutent. »

A présent, mes enfans, lequel vous semble le plus digne d'envie de ce malheureux qui, dans les tourmens éternels, tremble encore pour les siens qu'il ne peut avertir de la vérité dont ils doutent, et de ce pauvre qui est payé de quelques souffrances passagères par la béatitude éternelle? D'ailleurs, l'avenir terrestre, aussi bien que notre avenir éternel, sont dans la main de Dieu; et qui nous dit que d'un moment à l'autre le pauvre ne sera pas consolé, et que le riche ne se verra pas enlever, par la mort ou tout autre accident, des richesses qui faisaient son bonheur? »

Comme M^{me} Menneville finissait ces paroles, on vit passer un homme à cheval, qui courait à toute bride vers la grille de Sèvres. Peu de tems après, Toinette revint. « Ah! madame, quel malheur! pendant que nous étions près du vieux René, qui vous remercie bien, ainsi que ces demoiselles, nous avons vu les domestiques du banquier courant de tous les côtés pour chercher un médecin. Ils ont dit que leur maître venait d'être frappé d'apoplexie dans sa voiture. Si les médecins arrivent à tems, leur récompense sera bonne. Il fait bon vivre quand on est si riche. »

La mère et les enfans restèrent étourdis de ce coup; ensuite ils se mirent à prier Dieu avec ferveur, pour qu'il prit en pitié cette pauvre ame appelée si brusquement devant lui.

De son côté, le vieux René pria aussi; il demandait à Dieu de lui pardonner ses murmures et ses plaintes contre cet homme opulent qui jamais n'avait laissé tomber vers lui ni une obole, ni même un regard de compassion. Maintenant c'était le pauvre qui éprouvait une profonde pitié pour le riche et qui eût voulu lui donner la goutte d'eau pour rafraîchir sa langue. Mais il y avait un *grand abîme entre eux*.

Pendant ce tems il se préparait un

événement dont l'ancien fermier ne se doutait guère, c'est qu'il était proche parent et l'un des héritiers de M. B.

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

Littérature Étrangère.

Laurent Sterne, écrivain distingué, naquit à Clonmel, dans le sud de l'Irlande, en 1713, de Roger Sterne, lieutenant au régiment de Handaside, lequel était petit-fils de Richard Sterne, mort en 1683, archevêque d'York. Cette famille, assez ancienne, avait pour armes un chevron d'or entre trois croix fleurdelisées de sable, et pour cimier ce sansonnet que la plume de notre auteur a immortalisé dans son *Voyage sentimental*. Le jour même de la naissance de Sterne, son père fut réformé avec plusieurs autres officiers; dépourvu de fortune et chargé de famille, il éprouva divers malheurs que Sterne a racontés dans une courte notice écrite sur lui-même, peu de tems avant sa mort, pour sa fille Lydia. A l'âge de sept ans, tandis qu'il était à Wicklow, en Irlande, il tomba dans une roue de moulin en mouvement, et échappa comme par miracle sans se faire aucun mal. « Cet événement, dit-il, paraît incroyable, mais il est bien connu dans cette partie de l'Irlande, les habitans des environs vinrent me voir par centaines. Lorsqu'il se trouvait en pension à Halifax: « Le plafond de l'école de mon maître, dit-il, venait d'être reblanchi, l'échelle était restée appuyée contre le mur. Un jour, je m'avisai par malheur d'y monter et j'écrivis en grandes lettres capitales: *Lau. Sterne*; le précepteur me fouetta vigoureusement pour ce fait, mais mon maître fut très-affecté et dit devant moi que ce nom ne serait jamais effacé, car, ajouta-t-il, c'est celui d'un enfant

de génie et qui parviendra un jour. Cet éloge me fit oublier entièrement le châtiement que j'avais reçu. » Jacques Sterne, son oncle, prébendier de Durham et d'York, le décida, au sortir de cette école, à se consacrer à l'état ecclésiastique et lui procura le bénéfice de Salton ; ce fut alors que Sterne alla demeurer à York et qu'il se maria à une demoiselle à laquelle il faisait la cour depuis deux ans. En 1760, il publia *Tristram-Shandy*, ouvrage original, mais dans lequel l'auteur ne respecta pas assez sa robe, et qu'il n'est pas convenable qu'une femme lise ; et, en 1766, des sermons qui se distinguent par un style fa-

cile, une morale pure et douce présentée avec finesse et sans prétention, mais souvent entachée par des saillies peu dignes de la gravité du ministère évangélique. En 1762, ayant obtenu le presbytère de Coxwold, retraite bien douce, dit Sterne dans sa notice, en comparaison de Sulton, il fut forcé pour recouvrer sa santé de faire un voyage sur le continent : c'est alors qu'il recueillit les matériaux de son *Voyage sentimental*, le meilleur de ses ouvrages. Sterne ne jouit pas long-tems du succès de cette nouvelle production ; il succomba à une courte maladie, à Londres, en 1768.

FRAGMENT ANGLAIS.

A SENTIMENTAL JOURNEY

THROUGH FRANCE AND ITALY.

THE DEAD ASS.

And this, 'said he, putting the remains of a crust into his wallet, and this should have been thy portion, hadst thou been alive to have shared it with me. I thought, by the accent, it had been an apostrophe to his child ; but 't was to his ass, and to the very ass we had seen dead in the road, which had occasioned Lafleur's misadventure. The man seemed to lament it much ; and it instantly brought into my mind Sancho's lamentation for his ; but he did it with more true touches of nature.

The mourner was sitting upon a stone-bench at the door, with the ass's pannel and its bridle on one side, which he took up from time to time, then laid them down, look'd at them and shook his head. He then took his crust of bread out of his wallet again, as if to eat it, held it some time in his hand, then laid it upon the bit of his ass's bridle, looked wistfully at the little arrangement he had made, and then gave a sigh.

The simplicity of his grief drew numbers about him, and Lafleur amongst the rest, whilst the horses were getting ready : as I continued sitting in the post-chaise, I could see and hear over their heads.

He said he had came last from Spain, where he had been from the furthest borders of Franconia ;

VOYAGE SENTIMENTAL

EN FRANCE ET EN ITALIE.

L'ÂNE MORT.

« Ceci, dit-il, mettant dans sa besace les restes d'une croûte de pain, aurait été ta part, et tu l'aurais partagée avec moi si tu avais été en vie. » Je croyais à l'accent, que c'était une apostrophe qu'il adressait à son enfant ; mais c'était à son âne, le même que nous avons vu mort sur la route, et qui avait été cause de la mésaventure de Lafleur. Cet homme semblait regretter beaucoup son âne, et rappela aussitôt à mon esprit les lamentations de Sancho pour le sien, mais avec des accents d'une nature plus vraie.

L'affligé était assis à la porte, sur un banc de pierre, avec le bât et la bride de l'âne à ses côtés ; il les soulevait de tems en tems, les laissait retomber, les regardait, et puis secouait la tête. Il tira encore sa croûte de pain de sa besace comme s'il allait la manger, la tint quelque tems dans sa main, la plaça sur le mors de la bride de son âne, regarda avec intérêt le petit arrangement qu'il venait de faire, et soupira.

La simplicité de sa douleur attira la foule autour de lui, et Lafleur s'y mêla pendant qu'on attelait les chevaux : comme j'étais resté dans la chaise de poste, je pus voir et entendre par-dessus leur tête.

Cet homme dit qu'il arrivait d'Espagne où il était allé des frontières les plus éloignées de la

and had got so far on his return home when his ass died. Every one seemed desirous to know what business could have taken so old and poor a man so far a journey from his own home.

It had pleased heaven, he said, to bless him with three sons, the finest lads in all Germany; but having, in one week, lost two of the eldest of them by the small-pox, and the youngest falling ill of the same distemper. He was afraid of being bereft of them all; and made a vow, if heaven would not take him from him also, he would go, in gratitude, to St. Jago in Spain.

When the mourner got thus far on his story, he stopp'd to pay nature his tribute, and wept bitterly.

He said, heaven had accepted the conditions, and that he had set out from his cottage with this poor creature, who had been a patient partner of his journey; that he had eat the same bread with him all the way, and was unto him as a friend.

Every body who stood about, heard the poor fellow with concern. Lafleur offered him money. The mourner said he did not want it; it was not the value of the ass, but the loss of him. The ass, he said, he was assured loved him; and, upon this, told them a long story of a mischance upon their passage over the Pyrenean mountains, which had separated them from each other three days; during which time the ass had sought him as much as he had sought the ass; and that they had scarce either eat or drank till they met.

Thou hast one comfort, friend, said I, at least, in the lost of thy poor beast, I'm sure thou hast been a merciful master to him. Alas! said the mourner, I thought so when he was alive; but now that he is dead, I think otherwise. I fear the weight of myself and my afflictions together have been too much for him, they have shortened the poor creature's days, and I fear I have them to answer for. Shame on the world! said I to myself. Did we but love each other as this poor soul loved his ass.

Franconie, et se trouvait encore bien cloigné de ses foyers quand son âne est tombé mort. Chacun semblaît désireux de connaître quelle affaire pouvait avoir engagé un si vieux et si pauvre homme à voyager si loin de son pays.

Il avait plu au ciel, dit-il, de lui accorder trois fils, les plus beaux garçons de toute l'Allemagne; mais les deux plus âgés étant morts de la petite-vérole dans l'espace d'une semaine, et le plus jeune étant atteint de la même maladie, il craignoit d'être privé de tous ses enfans, et fit vœu, si le ciel ne voulait pas lui prendre le seul qui lui restait, d'aller par reconnaissance à Saint-Jacques-de-Compostelle.

Quand l'affligé fut à cet endroit de son histoire, il s'arrêta pour payer le tribut à la nature, et pleura amèrement.

Le ciel, reprit-il, ayant accepté les conditions, il avait quitté sa chaumière avec cette pauvre créature qui devint un patient associé de son voyage, qui mangea le même pain que son maître pendant tout le chemin, et lui avait été comme un ami.

Chacun de ceux qui entouraient le pauvre homme, l'écoutait avec intérêt. Lafleur lui offrit de l'argent. L'affligé dit qu'il n'en manquait pas. Ce n'était pas la valeur de l'âne, mais l'âne qu'il pleurerait, car il était assuré d'en être aimé. Et sur ce, il leur raconta la longue histoire d'un accident qui, lors de leur passage sur les Pyrénées, les sépara pendant trois jours, durant lesquels l'âne l'avait désiré autant qu'il avait désiré l'âne, et qu'ils avaient à peine bu ou mangé l'un et l'autre jusqu'à ce qu'ils se furent rencontrés.

« Tu as une consolation, ami, lui dis-je; en perdant ta pauvre bête, je suis sûr au moins que tu lui as été un maître compatissant. — Hélas! dit l'affligé, je pensais ainsi quand il était vivant, mais à présent qu'il est mort, je pense autrement; je crains que le poids de mon corps et celui de mes chagrins n'ait été beaucoup trop lourd pour lui, qu'il n'ait abrégé les jours de la pauvre créature, et je crains d'avoir à en répondre. » Honte aux hommes! dis-je en moi-même. Que ne nous aimons-nous les uns les autres, comme ce pauvre infortuné aimait son âne!

M^{lle} E. K.

Éducation.

La Caricature

DU BON SENS.

Quel bonheur ! disait la jeune Valentine perdue dans un amas de gazes, de rubans et de fleurs, quel bonheur ! nous allons donc voir enfin un bal paré, nous qui n'avons jamais dansé qu'en pélerine et en souliers noirs, dans de petites réunions de famille et au son du piano !

— Oui, réjouis-toi, dit sa sœur Zoé en entrant, ma tante nous annonce qu'il faut renoncer au bal de ce soir.

— Pas possible ! s'écria Valentine, en laissant tomber ses bras à ses côtés et la guirlande qu'elle tenait à la main, pas possible !... Quoi, ma tante !... une tante qui nous a élevées et qu'on accuse de nous gêner ; nous ferait un trait si noir !... je ne le crois pas !... je ne peux pas le croire !... d'ailleurs, après avoir solennellement promis de nous y conduire, que pourrait-elle dire pour s'en dispenser ?

— Qu'une douleur de dents l'a prise hier au soir, qu'une fluxion s'en est suivie, et qu'elle vient de se lever avec le visage tout de travers.

— Le malheureux contretems !... mais dis-moi, Zoé, cette fluxion est-elle si terrible qu'elle ne puisse passer d'ici à l'heure du bal ?

— Bah ! reprit Zoé, ma tante convient qu'elle n'en souffre presque pas ; et si elle eût voulu, j'aurais inventé pour elle une coiffure de côté qui lui aurait caché une partie de la joue. Mais, au premier mot de ma proposition, elle s'est écriée que j'augmentais sa douleur en la faisant rire

malgré elle, et puis elle m'a renvoyée avec le refrain ordinaire : que nous sommes des folles qui n'avons pas l'ombre du bon sens.

— Il est pourtant bien d'arr de renoncer à ce bal, faute d'avoir quelqu'un pour nous y accompagner ! toi, ma sœur, qui as l'esprit si fertile en inventions, ne trouverais-tu pas quelque remède à ce malheur ?

— Mais si, j'en avais un. D'abord, je suis allée chez bonne maman...

— Y penses-tu ? bonne maman que ses quatre-vingts ans retiennent dans son fauteuil, nous conduire au bal !...

— Bien entendu qu'elle n'y aurait pas dansé. François et Marie l'auraient conduite bien doucement jusqu'à la voiture ; arrivée, les domestiques, nous présentes, et les aidant, l'auraient encore conduite bien doucement jusque dans la salle du bal ; là ils l'auraient assise à son aise, et elle se serait trouvée gaiement et chaudement.

— Au fait, dit Valentine, assise là ou dans sa chambre, ç'eût été la même chose. Qu'a-t-elle dit ?

— Bonne maman a retrouvé sa gaieté pour me rire au nez, puis elle a dit : que nous sommes deux folles qui n'avons pas l'ombre du bon sens.

— Du bon sens ! je me soucie peu d'en avoir !... Si j'avais le choix, j'aimerais mieux des violons. Enfin, ma pauvre Zoé, tu t'es tenue pour battue ?

— Non pas ! j'ai du caractère. Je me suis mise à réfléchir... Ne ris pas, Valentine : je me tenns la tête dans les deux mains et je croyais voir passer devant moi toutes mes idées ; n'est-ce pas ainsi qu'on réfléchit ?

— J'en n'en sais rien. Enfin, dans le nombre de tes idées y en avait-il une bonne ?

— Excellente ! lumineuse !....

— Voyons.

— Puisqu'il ne faut qu'une dame de la connaissance de ma tante, d'un certain âge, bien mise et de bon air pour

nous accompagner, me suis-je dit, si je la trouve, on n'aura rien à m'objecter, et je suis allée à la recherche de Fanchette.

— Fanchette, cette paysanne dont ma tante a fait sa femme de chambre!...c'était un sujet bien propre à remplir les conditions ! je t'en félicite.

— Tu n'as pas d'imaginative, toi, Valentine, laisse-moi continuer. Fanchette, lui ai-je dit d'un air très-sérieux, je vais vous aider à mettre une des plus belles robes de ma tante, son tour de cheveux, son chapeau à grande avance, un bonnet de bonne maman dessous ; puis vous viendrez avec moi chez votre maîtresse, afin qu'elle juge si vous êtes digne de la remplacer, pour nous mener ce soir au bal.

— Ç'eût été bien imaginé, si tu avais pu changer son teint frais et son jeune visage.

— Voilà le merveilleux ! Avec un jaune d'œuf délayé dans de l'eau, du bistre et une éponge, j'ai commencé par donner au visage de Fanchette une teinte générale qui en effaçait la fraîcheur ; puis, d'une main prompte et légère, avec un pinceau j'ai indiqué là-dessus quelques rides naissantes ; entr'autres deux jolies pattes d'oies sur les tempes. Ce n'est pas pour me vanter, c'étaient deux petits chefs-d'œuvre. Crois-moi donc si je te dis qu'en sortant de mes mains, Fanchette était plus âgée que ma tante et paraissait au moins cinquante ans.

— Que disait-elle en se voyant métamorphoser ainsi ?

— Enfant que tu es ! tu crois donc que je l'avais placée devant une glace ? je l'avais au contraire menée dans la lingerie où il n'y en a pas. Elle, ne voyant que l'étoffe soyeuse et brillante de la robe et ne distinguant pas la couleur du bistre dans l'éponge, ne doutait pas de sa beauté ; elle se prêtait, contente et docile, à tout ce que je voulais.

— Oh ! que j'aurais désiré la voir ! pourquoi ne m'avoir pas appelée ?

— Tu n'aurais pu t'empêcher de rire et

tu aurais gâté l'affaire ; moi, vois-tu, j'étais grave comme bonne maman.

— Ensuite Zoé, ensuite ! je suis sur les charbons !

— J'ai pris ma belle déguisée par la main et l'ai conduite chez ma tante, qui, dès qu'elle la vit entrer, s'est levée d'un air fort cérémonieux pour la recevoir. Imagine-toi comme j'étais fière de cette réussite ! Mais ne voulant pas m'amuser plus long-tems de la méprise, pressée d'en venir au fait : Voici Fanchette, dis-je, que j'ai mise ainsi en état de vous remplacer ce soir, car je savais, ma bonne tante, que vous souffririez autant que nous de nous savoir privées du bal.

— Très-bien, dit Valentine, elle n'a pas dû résister ?

— Non, elle n'a pas résisté à un fou rire qui l'a saisie et l'a fait retomber sur son fauteuil.

— Cela sied mal à une personne d'un âge grave de rire ainsi, reprit Valentine avec humeur, il n'en fallait pas davantage pour rebuter Fanchette. Que disait cette pauvre fille ?

— Fanchette se croyait fort belle, et pendant que je parlais, elle se cherchait dans toutes les glaces avec empressement, bien étonnée de ne s'y pas reconnaître ; mais ne pouvant douter enfin que cette figure jaune et ridée, qui répétait tous ses gestes, ne fût la sienne, tout-à-coup un cri, ou plutôt un hurlement, nous annonça l'explosion de sa surprise et de son indignation. J'étais un vrai démon, une sorcière ; à la place de son jeune visage, je lui en avais mis un vieux ; elle ne voulait pas de celui-là, à tout prix elle voulait ravoir l'autre. Ma tante cependant riait à mourir, et les larmes de Fanchette, en coulant toutes chaudes, sillonnaient le bistre et ne laissaient pas figure humaine à la pauvre fille, que ces rires et cette augmentation de laideur exaltèrent au plus haut degré ; elle criait, trépidait, perdait la tête et voulait me battre.

— Oh ! laisse-moi rire, Zoé !.. laisse-moi

rire !..Que n'étais-je présente à cette scène!

— Les choses en étaient venues au point que ma tante et sa femme de chambre seraient tombées en convulsions, l'une de rire, et l'autre de colère, si je n'avais enfin pris le parti de mouiller mon mouchoir et d'effacer mon ouvrage. Quel dommage et quel sacrifice ! Fanchette se voyant tout d'un coup rendue à son premier état, resta devant moi immobile, saisi, pâle et tremblante, me regardant la bouche béante et les yeux effarés, ni plus ni moins que si elle m'eût vu des cornes et des griffes ; en un mot, ni plus ni moins que si j'eusse été le diable en personne.

De son côté, ma tante avait repris ses sens dont le premier usage fut de me gronder : « J'aurais pu lui faire beaucoup de mal, disait-elle, et peu s'en était fallu qu'elle n'eût été suffoquée ; quant à Fanchette, j'aurais dû la ménager davantage, cette pauvre fille ne pouvant comprendre la plaisanterie... » La plaisanterie ! entends-tu ce mot, ma sœur ? ma tante n'a jamais voulu croire que j'eusse pensé sérieusement qu'elle nous laisserait conduire au bal par Fanchette déguisée de la sorte ; ainsi toute ma peine et la plus ingénieuse des inventions n'ont servi qu'à lui donner l'occasion de répéter l'éternel refrain : ta sœur et toi, vous êtes deux folles qui n'avez pas l'ombre du bon sens. »

Les deux sœurs désappointées auraient bien voulu boudier ; mais cela n'allant point à leur caractère, de tems en tems un éclat de rire, au souvenir de la scène du déguisement, venait effacer une moue qu'elles s'efforçaient en vain d'allonger. Valentine se mit à serrer les parures, lentement, une à une, en disant avec dépit : cela m'est bien égal ! C'est le mot ordinaire quand on est vexé. Zoé, debout devant un carreau de vitre, grommelait entre ses dents : le bon sens, le bon sens ! ils n'ont que ce mot à nous répéter ! Puis se retournant tout-à-coup :

« Sais-tu ce que c'est que le bon sens, Valentine ?

— Le bon sens ! mon Dieu non ; puis, courant à Zoé : Ma sœur ! puisqu'on nous reproche sans cesse de n'en avoir pas l'ombre, et qu'il n'est pas d'ombre sans corps, nous pourrions lui prêter une figure !....

— Attends ! dit Zoé, je la tiens !.... ce doit être un petit vieillard, tout chauve, tout ridé, branlant la tête, ennuyé, sermonneur, vantant son expérience à tout propos, rechignant quand il voit rire, frondant tout, grondant sur tout, et toujours.

— C'est cela même : je n'avais pas son image bien nette dans la tête, mais à présent je le vois comme s'il était là.

— Vite ! mes crayons, dit Zoé, et la voilà croquant, sous les yeux de sa sœur, la charge du plus laid, méchant, rechigné, ratatiné petit vieux que pût imaginer sa verve excitée par le regret et le dépit. »

Quand la figure fut terminée, elle était si grotesque, et nos espiègles se crurent si complètement vengées, qu'elles se prirent par la main et dansèrent autour. Oh ! que c'est bien fait ! disaient-elles ; quand on nous reprochera de n'avoir pas l'ombre du bon sens, nous mettrons cette figure entre nous et le soleil.

Après avoir bien joui de leur vengeance : « Ce n'est pas tout, dirent-elles, il ne convient pas à un personnage plus célèbre que le plus illustre potentat de rester sans attributs : ornonnons-le d'emblèmes allégoriques. — Lesquels ? — Ne nous en cassons pas la tête ; puisque chacun tire vanité de le connaître, il faut que les pièces de son blason nous soient fournies par chacun. Allons ensemble travailler dans le salon pour que personne ne nous échappe ; c'est justice, ajoutèrent-elles, de nous amuser aux dépens de ce simpiternel bon sens, au nom duquel nous subissons toutes les tribulations de la vie. »

Aussitôt fait que dit ; et nos deux chattemites, assises au même métier, brochant ou en faisant semblant, attendaient, l'œil au guet, l'air candide et engageant, la

caricature et la boîte aux crayons sous la main, attendaient, dis-je, la première personne qui viendrait et sur qui elles pourraient tenter l'épreuve. « Voici mon cousin le banquier ! s'écrièrent-elles ; allons avec lui droit au fait ; il a toujours tant et de si importantes affaires qu'il ne voudrait pas s'arrêter à causer avec des petites filles, car c'est ainsi qu'il nous appelle.

— Qu'est-ce que le bon sens ? demandèrent-elles sans préambule au cousin spéculateur.

— Hé qu'en voulez-vous faire ? répondit-il ; ce n'est pas une chose à votre usage : c'est l'esprit de calcul qu'un homme emploie pour fonder sa fortune, joint à la prudence et à l'économie qui lui servent à la conserver. En effet, quel meilleur usage pouvons-nous faire de cette faculté précieuse, appelée bon sens, que de l'employer pour amasser des richesses, puisque la liberté morale de l'homme, sa puissance et ses désirs ne rencontrent qu'obstacles dans la vie, s'ils ne sont secondés par la fortune !

— Mets des sacs d'or autour du roi Bon-Sens, dit Valentine à Zoé ; ce que j'ai compris du discours de mon cousin, c'est qu'il en fait une pagode dorée.... Voici Anaïs, dit-elle en s'interrompant et en voyant entrer une très-jeune femme, mariée seulement depuis quelques jours. — Oh ! ma chère ! le joli chapeau !.... avez-vous toujours la même marchande de modes ?

— Mon Dieu non ! je l'ai changée, elle me coiffait en dépit du bon sens.

— A propos ! qu'est-ce que le bon sens ? demanda Valentine.

— Je n'en connais d'autre que l'art de se bien mettre et de se coiffer à l'air de son visage, répondit la coquette.

— Faisons donc ondoyer les plumes du chapeau d'Anaïs sur la tête chauve du vicieux Bon-Sens, dirent les jeunes filles, puisqu'une habile marchande de modes ne réussit que sous son patronage. »

Leurs remarques durant ce jour furent nombreuses et disparates : une mère invoquait le bon sens pour que ses jeunes enfans restassent libres dans leurs mouvemens, quel que fût leur costume, le portrait est affublé d'une blouse d'enfant ; un colonel de cavalerie voulait des changemens dans la chaussure de ses hommes et d'ailleurs distribuées sans choix et contre tout bon sens, le petit vicieux a des bottes de cavalier ; le bon sens veut que les femmes ne s'occupent que de leur ménage, disait un mari, et, pour l'exemple, le Bon-Sens raccommode des bas.

Le soir vint ; leur tante n'étant restée à la maison que parce qu'on ne va pas embéguinée au bal, reçut ses amis comme à l'ordinaire, le salon se remplit de gens sensés, une conversation sérieuse s'engagea. Valentine et Zoé bâillaient, et pourtant, hélas ! c'était l'heure où elles eussent dû être au comble du bonheur ! au bal veux-je dire. Elles se le rappelaient à l'écart ; leurs regrets et leur mauvaise humeur renaissaient ; ne sachant à qui s'en prendre, elles s'aigrissaient de la répétition continuelle du mot *bon sens*, redit sur mille sujets divers et souvent en sens contradictoires.

« En sais-tu plus sur sa nature et son usage ? demandait l'une.

— Non, répondait l'autre, sinon que c'est un intrigant qui se mêle de tout, que chacun habille à sa guise et n'adopte que pour se donner raison.

— Il me semble en effet, d'après ce que j'entends, qu'il donne raison à tout le monde, dit Valentine, hors à nous qu'il contrarie sans cesse. Et, déployant la caricature avec humeur : — Le gracieux personnage, vraiment, pour être tant prôné de tout le monde ! « Là-dessus, mues d'une belle colère, elles se mirent à bafouer et apostropher l'image qu'elles s'étaient faite elles-mêmes du bon sens, jusqu'à ce qu'une espèce d'oscillation, dont elles crurent sentir le mouvement derrière elles, les fit se retourner en même tems.

C'était une tête qui regardait par-dessus leurs épaules, et qui bien plus les écoutait!... Eh, quel aspect, grand Dieu!... Cette tête branlante, chauve, ridée, tenant à un corps petit et courbé, était celle d'un personnage si semblable au portrait de leur caricature du bon sens, sauf cependant les attributs, qu'elles crurent un instant que cette figure s'était animée, et frissonnèrent comme à une apparition surnaturelle.

Cette frayeur ne fut qu'instantanée; mais elles demeurèrent surprises, confuses, piquées surtout d'avoir été entendues. Un coup-d'œil qu'elles échangèrent fut compris de chacune : d'un côté, ce coup-d'œil demandait : l'oserais-tu? il répondait de l'autre, assurément je l'oserai. D'ailleurs, se dit Zoé, en continuant sa pensée, nous sommes chez nous, sous les yeux de notre tante; c'est un vieillard, que risquons-nous! et là-dessus rendue plus hardie par le dépit : « Puisque vous connaissez, monsieur, le sujet qui nous occupe, dit-elle en se tournant vers l'inconnu, sans doute vous ne refuserez pas de nous dire ce que c'est que le bon sens!

— Non certes, répondit le vieux monsieur, et je regrette que bien des gens qui l'ignorent ne fassent pas comme vous cette question. Le bon sens gît dans le sentiment et la pratique du juste et du vrai; c'est le plus beau don que Dieu ait fait à l'homme.

— A quoi sert-il, demanda étourdiment Valentine!

— A régler notre conduite dans la vie. Il sert à chacun selon son âge et son sexe, selon sa fortune et sa position, selon ses besoins et ses relations dans le monde.

— Il a de nombreuses et d'importantes affaires, dirent-elles, en se levant pour s'éloigner; car cette réponse sage et sérieuse ne laissant pas de prise au ridicule, ne leur promettait que l'ennui d'un plus long entretien. Mais le vieillard, en les arrêtant avec l'autorité de son âge :

— Je n'ai pas fini, dit-il, et comme dès

long-tems j'ai pris l'habitude d'achever ce que je commence, vous êtes trop bien élevées pour me laisser débiter seul une explication que vous-même avez sollicitée. »

Interdites, elles se rassirent, mais seulement sur le bord de leur chaise.

« Si je dis que le bon sens est nécessaire à tous, poursuivit l'inconnu, sans s'occuper de leur humeur, j'y comprends aussi les jeunes demoiselles.

— Qu'en ferions-nous? Nous aimons dire et faire ce qui nous vient à l'esprit, et d'ailleurs nous n'avons personne à prêcher.

— Le bon sens qu'on emploie à prêcher est trop souvent du bien perdu, dit le vieillard, en secouant la tête; mais votre demande, *qu'en ferions-nous?* ne laisse pas d'être juste; en effet, les enfans, pour se conduire, n'ont nul besoin de discernement, aussi n'en ont-ils pas. C'est la docilité seule qui leur est nécessaire, pour se laisser conduire par le bon sens des autres.

— Ma sœur a treize ans, j'en ai quatorze, dit Zoé, se remettant subitement sur sa chaise et se redressant, nous ne sommes plus des enfans!

— S'il en est ainsi, dit l'incrédule vieillard, comment donc ne connaissez-vous pas les simples règles du bon sens? Est-ce à moi de vous dire que cette ignorance rendra laide la plus jolie; disgracieuse, la mieux faite; mal mise, la plus coquette; enfin, bizarre et ridicule, celle qui aura reçu de la nature un plus grand nombre d'idées, jointes à la facilité de les exprimer, ce que l'on appelle vulgairement avoir de l'esprit?

— On nous accuse sans cesse de manquer de bon sens....

— Et vous ne vous croyez ni laides, ni ridicules, ni disgracieuses? Ne rougissez pas, chacun pense comme vous : votre naïveté candide, votre étourderie même, sont autant d'attraits que la nature a donnés à cet âge, dont vous croyez avoir franchi les bornes. Ces agrémens ont suffi

à l'exigence du monde, tant qu'il ne vous a compté qu'au nombre des enfans incapables de comprendre et de remplir les devoirs que la société impose. Mais si vous réclamez aujourd'hui la place que tient toute femme arrivée à l'âge de raison, vous ne devez plus attendre la même indulgence. Il est donc pressant de vous appliquer à distinguer le juste et le vrai en toutes choses; car le monde dont vous ferez partie, ne vous laissera plus désormais vous conduire autrement que par ces règles, et vous demandera un compte sévère de vos actions. »

Zoé écoutait ce discours; attentive et réfléchie, une lumière inconnue venait de la frapper.

« Mais, dit Valentine, qui ne se laissait pas aisément captiver par les choses sérieuses, comment cela nous rendra-t-il laides, de n'avoir pas de bon sens, si Dieu nous a créés jolies? »

— La chose est simple à comprendre, et facile à expliquer. Supposez des yeux noirs ou bleus, aussi grands et bien fendus qu'il vous plaira, ornés de paupières aussi longues et soyeuses que vous le voudrez; s'ils n'expriment qu'une méchante humeur, un dépit injuste, une irritation constante, ils seront laids, ainsi qu'un beau front plissé par la contrariété, ainsi qu'une jolie bouche déformée par l'aigreur.

— En supposant cela prouvé, monsieur, reprit Valentine, il faudrait d'abord nous expliquer comment l'absence de tout bon sens rendrait ridicule et méchante une femme jolie.

— Parce que cette absence la laissant sans guide et sans frein dans ses actions et ses desirs, le caprice et la fantaisie l'entraîneront au-delà du juste et du vrai; alors mille obstacles se présenteront naturellement devant elle; rien ne lui réussira, son injustice révoltera tout le monde, on la blâmera, la critiquera, la méprisera peut-être! En cet état d'hostilités sans cesse renaissantes, que n'aura-t-elle pas à souffrir! Et comment donc conserverait-elle

cette sérénité, cette douceur, qui doivent harmonier entre eux l'état de l'âme et la beauté du visage?

— Ce tableau n'est-il pas forcé? monsieur, demanda encore la raisonneuse Valentine, un peu troublée; l'humeur passe et la beauté reste.

— Ne le croyez pas, mademoiselle, dès la jeunesse une méchante humeur se reflète au dehors et change l'expression de la plus aimable figure. De là vient ce sentiment de répulsion que souvent on éprouve pour une femme; on ne s'en rend pas compte, elle est jeune et belle, et pourtant on sent qu'elle ne plaît pas. Croyez-moi, mesdemoiselles, j'ai vu, pendant ma longue carrière, beaucoup de femmes s'enlaidir de bonne heure et vieillir avant le tems pour n'avoir su, dans leur jeunesse, se conduire d'après ce qui est juste, ni vouloir ce qui est possible. »

Nos deux jeunes filles, d'abord, parurent singulièrement touchées de ce discours. Valentine fit un gros soupir, et Zoé dit en baissant la tête: « Quel tableau! déplaire à tout le monde, et vieillir avant l'âge!... »

— L'âge de vieillir! ah! qu'il est loin!... s'écria Valentine en faisant un bond qui la porta soudain de sa chaise devant une glace. Mais aussitôt, honteuse de cet élan, la jeune fille revint au vieillard.

— Vous nous avez dit aussi, monsieur, que l'ignorance du juste et du vrai rendrait disgracieuse la mieux faite. Qu'est-ce donc que la grâce? et quelle influence le bon sens peut-il avoir sur elle?

— La grâce! c'est l'aisance, la souplesse, la vérité des mouvemens et le passage naturel et facile de l'une à l'autre. C'est la représentation extérieure des sentimens de l'âme. Soyez bonne, généreuse, bienveillante, simple, le bon sens le veut ainsi, et vous serez gracieuse. » Le vieillard cessa de parler et les jeunes filles l'écoutaient encore: « Je ne sais, reprit-il étonné de leur silence, si je me suis bien fait comprendre de vous? »

— Oh! oui, monsieur, dit Zoé en respirant du fond de sa poitrine; achevez, je vous prie, de nous enseigner quel travail il faut entreprendre, quelles études il faut suivre pour acquérir la connaissance du juste et du vrai. Effrayée de mon ignorance et des conséquences qui peuvent en résulter, il n'est rien que je redoute plus que d'être semblable au portrait de la femme dépourvue de bon sens.

— Cette résolution est bien louable, répondit l'interlocuteur avec un doux sourire, mais vous vous trompez étrangement si vous croyez avoir à faire une tâche difficile. Il ne s'agit, à chacun de vos désirs, à chacune de vos actions, de vos pensées, que de vous demander à vous-même : ecla est-il juste, cela est-il vrai, et d'écouter la voix intérieure qui ne manquera pas de vous répondre; car sachez-le bien, Dieu lui-même a mis le sentiment du juste et du vrai dans le cœur de l'homme, et l'a fondu dans son essence pour être la base du contentement de soi-même, sans lequel il n'est ni repos, ni bonheur. Je n'élève à de bien hautes considérations, mesdemoiselles, mais le bon sens sert à tout; il vous dira qu'être la servile esclave de la mode est un ridicule et une sottise; que, tout en la suivant, vous devez au contraire l'astreindre à vous servir, n'employer que les couleurs et la forme des vêtemens analogues à votre genre de figure pour être plus que belles, c'est-à-dire gracieuses.

« Voilà pour vous, mesdemoiselles, qui voulez plaire; mais vous deviendrez femmes, et pour la femme, véritable compagne de son époux, qui fait consister le bonheur à en être toujours chérie et respectée, pour la femme qui veut mériter l'estime du monde, être le modèle de ses enfans, captiver leur amour, remplir dignement enfin la noble et belle carrière que le ciel lui a assignée, qui lui en donnera les moyens, si ce n'est le bon sens? Alors l'amour, le respect de ses proches, l'estime du monde la suivront

pendant sa vie, et graveront dans tous les cœurs l'éloge de ses vertus... »

Mais déjà la compagnie s'était retirée; appelées par leur tante, Valentine et Zoé s'éloignèrent, non sans se retourner plusieurs fois pour saluer encore le vieillard avec affection et respect; et quand les domestiques entrèrent dans le salon pour y mettre de l'ordre, les fragmens d'un crayonnage déchiré volaient au vent des portes, ou s'arrêtaient foulés aux pieds: c'était... la caricature du bon sens.

M^{me} PIET.



LA FONTAINE

DE KILLERNEY,

LÉGENDE IRLANDAISE.



IL n'est guère de ville, et surtout de village, qui n'ait sa légende à raconter: c'est Aix-la-Chapelle avec sa larme de Saint-Pierre; Cologne avec ses trente mille vierges; Saint-Gratien et son chêne enchanté; partout la vérité s'est altérée en passant de bouche en bouche, partout le merveilleux a trouvé des croyans, et maintenant encore, maintenant qu'on s'est efforcé de déraciner l'ignorance, que les journaux circulent, que les bibliothèques populaires sont lues à la veillée d'hiver, les anciennes superstitions, les apparitions de fantômes, les sorts jetés par les sorciers ne trouvent pas moins de nombreux et zélés partisans.

C'est particulièrement dans les pays du nord, chez les grossiers habitans de la Norwège, parmi les montagnards écossais, dans les pauvres et ignorantes campagnes d'Irlande, qu'il faut chercher ces antiques

et fabuleuses traditions ; les unes sont terribles , et tirent leur origine d'une vraie et lugubre histoire ; d'autres, absurdes et ridicules , laissent difficilement démêler ce qui a pu y donner lieu : quelques-unes sont si simples qu'à peine le merveilleux y trouve une petite place , et l'on conçoit , en les écoutant , qu'elles aient été conservées avec soin de siècle en siècle.

Parmi ces dernières il faut ranger celle de la fontaine de Killerney , en Irlande ; la voici : c'est un voyageur qui parle.

.... Après avoir parcouru ces sites agrestes et sauvages, je m'assis sur la crête d'une montagne d'où l'œil se promenait agréablement à travers des touffes d'arbres gracieusement groupés , au sommet des collines voisines, dans les plaines , ou le long de la pente des coteaux inclinés et tortueux comme elle. Ces arbres reflétaient leur belle couleur d'émeraude dans un lac que j'avais à mes pieds.

A cette heure du jour le soleil étincelait de mille feux sur ces eaux tranquilles et pures ; seulement, de tems en tems, une brise légère agitait leur surface, et alors on apercevait, à travers l'onde transparente, quelques bouquets de verdure, qui disparaissaient de nouveau quand la nappe limpide reprenait sa première tranquillité. J'étais étonné de voir des arbres croître au milieu d'un lac, et plus encore de trouver ce lac lui-même à une si grande hauteur, car il semblait bien au-dessus des terrains environnans. Comme je réfléchissais à cette singularité, un vieux berger qui s'était approché de moi s'approcha encore plus près, et, s'appuyant sur son bâton ferré, me dit : « Pas vrai, monsieur, que c'est là une bien belle pièce d'eau ? — Il est vrai, répondis-je, et même je cherchais comment elle peut se trouver où elle est. Le berger sourit. — Et si je vous disais, ajouta-t-il en clignotant de l'air important et goguenard de quelqu'un qui n'est pas fâché de vous trouver en défaut, si je vous disais que sous ce lac il y a un village ? — Comment

un village ! — Oui, un village, avec ses maisons, son église, ses habitans !... » Ce fut à mon tour de sourire. » Si vous voulez, ajouta-t-il, je vous conterai cette histoire ; dam ! c'est une bien triste histoire, mais pas moins est-elle jolie ; si jolie, qu'il n'y a pas un enfant des environs qui ne la sache, pas une mère qui ne l'apprenne à sa fille. — Eh bien ! dis-je, contez-la-moi aussi, je l'écouterai volontiers. »

Mon homme ne se fit pas prier, il posa à terre son havre-sac, son bâton, et, s'asseyant sur l'herbe, il commença en ces termes :

Bien autrefois, dans le village que vous ne voyez plus, mais qui est là (il me montrait le lac), la jeune Mary demeurait ; c'était une belle et douce fille qui avait pour marraine une fée, et cette fée était la patronne et la protectrice de ce village. Mary aimait un de ses voisins et croyait en être aimée ; mais lui, devint infidèle et l'abandonna. Dans son désespoir, la pauvre vrette résolut de mourir ; elle accourut au bas de ce village, où il y avait une fontaine si profonde, si profonde, qu'on n'en connaissait pas le fond, et voilà qu'elle se jeta dedans. Comme on pensait bien qu'elle était morte, personne ne s'avisait de chercher à la sauver ; on se contenta de dire : C'est dommage, c'était une aimable et jolie enfant. Mais sa marraine, après avoir pleuré et regretté la pauvre Mary, voulut encore éterniser sa mémoire, et, pour cela faire, elle lui consacra les eaux de cette fontaine. Elle ordonna que dorénavant les jeunes filles seules auraient le droit d'y venir puiser, et encore leur fut-il bien défendu d'en tirer une seule goutte tant que le soleil éclairerait ces coteaux : la fée menaça de sa colère quiconque enfreindrait ses ordres, fit faire une pierre fermant entièrement l'ouverture de la source, et jura, par sa baguette de fée, que les plus grands malheurs arriveraient à l'imprudente qui, en venant à la fontaine, négligerait de remettre la pierre et laisse-

ait les eaux exposées aux rayons du soleil. Vous pensez bien, monsieur, que personne n'avait envie d'avoir une fée pour ennemie ; on prit donc les plus grands soins de cette fontaine : tous les soirs, après le travail, les jeunes filles venaient y remplir leur cruche ; ce lieu devint le rendez-vous de la jeunesse, elle y dansait, elle y riait, mais pas moins en conservant toujours du respect pour la fontaine enchantée.

Or, bien des cents ans après la triste fin de Mary, les jeunes filles venaient encore danser à la fontaine, et la volonté de la fée était toujours suivie.

Alors vivait à Killerney une autre jeune et belle fille, elle avait nom Nora. Je ne l'ai pas vue, moi, mais mon père me l'a dit ; ce n'est pas qu'il l'ait vue non plus, mais son père avait appris cette histoire de son grand-père, et la racontait comme je vous la raconte. Ainsi, vous le voyez, monsieur, c'est bien sûr. Nora donc était jeune et belle, et puis avenante, gaie, aimable au possible ; quand elle accourait le soir, toute gracieuse, toute riante, elle faisait plaisir à voir avec sa gentille tournure et son babil malin ; elle était fêtée et aimée de tout le monde. A dix-huit ans son père l'accorda à William Parr, et Nora en fut fière et heureuse, parce que William était le plus habile tireur d'arc, le plus beau garçon, et aussi, parce qu'il avait une belle ferme, de beaux troupeaux, et qu'il aurait pu choisir une femme plus riche.

Ils devaient s'épouser quand les travaux de la campagne seraient terminés ; en attendant, tous les soirs Nora arrivait à la fontaine, appuyée sur le bras de William ; les cheveux et le corsage ornés des jolies fleurs qu'il lui avait cueillies ; et lui, William, se parait d'un chapeau tressé par sa fiancée.

Le père de Nora avait autrefois sauvé la vie à une grande dame de la ville ; elle, par reconnaissance, lui fit présent d'une chaumière, d'un pré, de bétail ; enfin de

tout ce qu'il possédait. Elle venait le voir chaque année, et cette fois quand elle arriva, il lui annonça qu'il allait marier sa fille. La grande dame l'embrassa, vanta sa beauté. « Je veux, dit-elle, lui faire un présent de noce, et de plus, je vais l'emmener pour passer quelque temps chez moi afin qu'elle voie la ville avant son mariage, car une fois en ménage elle ne pourra plus songer à s'amuser. »

Le père et la mère de Nora furent fâchés que leur bienfaitrice parlât d'emmener leur fille, car ils avaient peine à s'en séparer, et ils tâchèrent le plus honnêtement possible de faire entendre qu'ils préféreraient que Nora ne quittât pas le village ; mais la jeune fille, curieuse comme c'est de son âge, se mit à pleurer, à bouder, puis à si bien prier ses parents, à les mignarder avec tant de gentillesse, qu'ils ne purent lui refuser, et ils lui permirent de s'en aller pour un mois. Elle leur fit gaiement ses adieux et partit. Le premier soin de la grande dame en arrivant fut de faire voir Nora à ses amies, et elle paraissait si contente qu'on la trouvât jolie, que personne ne manquait de le lui dire. On faisait tourner, retourner la jeune fille, en vantant ses cheveux si longs et si fins, ses grands yeux bleus, sa petite bouche, sa taille droite et souple ni plus ni moins qu'un roseau ; la dame riait, et disait : N'est-ce pas qu'elle est jolie, ma protégée ? Puis elle lui essayait ses belles hardes, ses joyaux, et la jeune fille, en se regardant au miroir, se trouvait si gentille qu'elle avait du regret d'ôter ces affluets, et la dame lui dit : « Garde-t-en quelques-uns pendant que tu es avec moi ; tu viendras chez les comtes, chez les baronnets, et tu verras comme on te saluera ; allons, apprends à faire la révérence ; je vais te montrer à danser comme les demoiselles de la ville. » Et Nora se laissait faire, et sa vanité allant son train : elle apprenait vite, vite, tout ce qu'on lui enseignait. En effet les jeunes seigneurs arrivaient, chapeau bas, la saluaient avec respect

pect, et la faisaient danser tout comme une noble demoiselle; et la jeune fille était si glorieuse, si contente, qu'elle oubliait ses parens et le bon William. Celui-ci s'ennuyait à mourir loin de sa fiancée, si bien qu'il résolut d'aller la voir; il mit ses plus beaux habits et partit pour la ville. Quand il arriva chez la grande dame, il demanda à parler à Nora Owey; on le fit d'abord attendre bien long-tems, et puis un valet vint dire tout bas à sa maîtresse, qui en ce moment était avec beaucoup de monde, qu'un villageois nommé William Parr voulait entretenir Nora; la dame ordonna de le faire entrer, et fit signe à Nora que son fiancé était là. Nora rougit, puis pâlit, se leva bien vite pour l'aller recevoir dans l'antichambre, mais il entraît alors, et, accourant vers sa promise, il l'embrassa cordialement. Voyez, monsieur, ce que c'est que l'air des grandes villes! la vilaine recula, elle eut honte de celui qu'elle aimait tant avant, et lui tendit froidement la main, et cela, parce qu'elle avait vu rire les jeunes seigneurs. Qui fut saisi? ce fut William; il ne savait plus quelle contenance tenir: il voyait tout le monde le regarder, il avait mal au cœur de l'ingratitude de Nora, et n'osait ni rester ni sortir. La dame le fit asséoir, lui parla avec amitié, ce qui lui rendit un peu de courage, car faut pas croire qu'il ait eu peur, dah!..... c'est que William Parr était un brave garçon, qui marchait la tête haute et qui n'aurait supporté les airs de mépris de personne. Il regarda à son tour fièrement la compagne, et on ne rit plus. Je n'ai pas vu tout cela, monsieur, mais mon père me l'a dit, et il le tenait de son grand-père; ainsi c'est vrai. William s'en retourna le cœur bien gros, il raconta tout au père de Nora, et celui-ci fit savoir à sa fille qu'il voulait qu'elle revint, car il y avait plus d'un mois qu'elle était absente. Dam! elle eut bien du chagrin d'apprendre qu'il fallait s'en revenir au village, surtout quand il fut question de quitter ses atours de demoiselle, car pour

rien au monde elle n'aurait osé se présenter devant son père mise comme une princesse. Elle fit donc en pleurant ses adieux à sa protectrice, et regagua tristement Killerney. Dans les premiers momens elle fut tout de même contente de revoir ses vieux parens; mais lorsqu'elle dut vaquer à ses anciennes occupations, traire les chèvres, les brebis, nettoyer la chaudière, préparer le repas, aller puiser de l'eau, Nora soupira; elle pensa qu'à la ville elle n'avait rien à faire qu'à se parer, et qu'encore deux filles l'aidaient à s'habiller. Elle pleurait le matin, le soir, la nuit, elle refusait le bras de William, elle ne parlait presque plus à ses compagnes, elle restait toute seule à rêver, n'allant à la fontaine que fort tard, quand les jeux étaient finis. « Voyez donc Nora, disaient les jeunes filles, comme elle est fière! maintenant elle ne daigne plus nous regarder, c'est comme une grande dame, et encore les grandes dames ça vous parle; on la vaut bien, pourtant; parce qu'elle a été à la ville... oh! la petite sottie! » Et tout le monde s'en moquait. Pendant quelques jours le père à Nora ne dit rien, il fit semblant de ne pas s'apercevoir de la tristesse de sa fille; mais après, ça l'impatienta, d'autant plus que William se désespérait; et voilà qu'un matin le bon vieillard dit à Nora que c'était bien assez regretter la ville, que William se formaliserait si elle demeurait encore long-tems pleureuse comme à présent, que l'honnête homme qui devait l'épouser n'était pas satisfait, qu'ainsi elle eût à changer ses manières, et à se préparer pour ses noces qui se feraient dans le mois. A ces mots Nora se mit à se désoler, à se jeter au cou de son père, et à lui avouer qu'elle n'aimait plus William; mais le vieillard fit un air sévère et répondit: « Ma fille, j'ai bien voulu fermer les yeux sur toutes vos sottises depuis un mois; je sais comme quoi vous avez mal reçu William quand il a été vous voir, comme quoi vous faisiez là-bas des airs de bégueule, et puis ici vous ne

touchez à l'ouvrage que du bout des doigts; tout cela était bon un moment, mais faut se mettre à la raison : William vous aime, c'est un brave garçon que vous avez accepté pour votre époux, une fille sage et prudente ne revient pas là-dessus. »

Ayant dit, il s'en alla ; et Nora, qui avait toujours respecté son père, qui n'était pas hardie du tout pour lui raisonner, ne souffla plus un petit mot, elle se contenta de pleurer en secret. Car faut tout vous dire, monsieur, à la ville il y avait un bel officier qui faisait la cour à Nora, lui jurant qu'il la voulait pour femme, qu'il lui donnerait de riches joyaux, des valets, des maisons, et elle le croyait (comme si les grands seigneurs épousaient jamais les pauvres filles !...). Nora n'osa conter cela à son père, d'autant mieux que l'officier lui avait dit quand elle partit : J'irai demain vous demander en mariage à vos parens. Depuis un mois qu'elle était revenue, il n'arrivait pas ; tous les jours elle regardait sur la grande route, personne..... et elle avait dépit. D'un autre côté, épouser William, devenir la femme d'un fermier au lieu d'être une baronne, c'était vexant : elle trouvait maintenant William grossier, ignorant, bête, parce qu'il ne savait pas lui conter toutes ces fadaïses qui l'avaient gâtée ; elle se trouvait bien malheureuse !

Pourtant un jour, ne voyant pas arriver l'officier, elle résolut de se venger et de prendre William. Dans sa tête elle arrangeait que l'autre viendrait quand elle serait mariée, qu'elle ne le regarderait pas, et qu'il en prendrait une rage de jalousie. Voyez pourtant ce que c'est qu'un mois à la ville !... Nora ne savait rien de toutes ces vilaines choses avant de quitter le hameau. Voilà donc qu'elle ne repoussa plus William, qu'elle fit quelquefois comme si elle souriait, et qu'elle apprêta tout pour sa noce.

Cependant plus le moment approchait, plus son cœur se serrait. Trois jours avant, elle alla le soir à la fontaine, il n'y avait plus personne ; elle ôta la pierre, mais avant de remplir sa cruche, elle s'assit tout au-

près de la source et se mit à rêver ; le bruit de l'eau, le vent qui sifflait dans les arbres, le silence de la nuit, la rendaient triste, ses larmes coulaient tout doucement le long de ses joues, elle resta ainsi une heure ; mais alors, pensant que ses parens seraient inquiets, elle prit sa cruche et se mit en devoir de la remplir. Comme elle se penchait, un petit bruit la fit retourner, et elle jeta un cri en voyant un homme s'élançant vers elle : c'était le bel officier. Dans son saisissement elle laissa tomber son vase et voulut s'enfuir, aussitôt l'officier la retint et lui dit toutes ces belles choses que les enjôleurs des villes savent si bien dire, et que nos pauvres filles savent si bien écouter ! Il lui raconta qu'il n'était pas venu plus tôt, parce qu'il avait été à son régiment, qu'il l'aimait toujours, qu'il ne pouvait plus vivre sans elle, et d'autres douceurs encore. Nora ne répondit que par des pleurs ; et comme l'officier la pressait de lui avouer ce qui la faisait pleurer, elle lui dit qu'elle allait se marier. Alors le malin se mit à se tordre les bras, à s'arracher les cheveux, à faire comme s'il voulait se tuer, l'appelant cruelle, perfide, si bien que Nora, toute troublée, s'écria : « Eh bien, donc, venez avec moi parler à mon père, dites-lui que vous venez pour m'épouser ; moi je me jetterai à ses pieds, je le prierai tant qu'il ne pourra refuser de nous unir. »

S'il avait fait jour, Nora aurait vu son bel officier faire la grimace ; car, croyez-vous, monsieur, qu'il voulait la prendre pour sa femme ? pas mal !... Elle ne s'aperçut pas de cela, la simplette ; pour lui, il répondit qu'il voulait avant causer avec elle, et convenir de ce qu'il y avait à dire pour le mieux dans leur intérêt. Il la retenait près de lui ; mais elle, inquiète et tremblante, voulait rentrer ; il la retenait plus fort ; elle ne l'écoutait plus ; alors il s'écria : « Eh bien ! Nora, demain, à la même heure, ici, où nous sommes maintenant, je vous attends, et vous me conduirez vers votre père. — Pourquoi pas ce soir ?

— Ce soir, je ne puis pas, il est tard, il faut que je retourne à la ville... mais demain, n'est-ce pas? je compte sur vous, chère Nora! » Elle hésitait, car Nora était sage, et elle savait bien qu'il est mal de donner un rendez-vous à un homme; mais il la supplia tant, il poussa de si tristes soupirs qu'elle eut pitié, et promit de revenir en secret le lendemain. Alors, il fit de grands transports de joie, la remercia mille fois, et la laissa aller. Elle reprit triste et pensive le chemin de la chaumière, elle marchait lentement et se sentait mécontente comme il arrive quand on a mal fait; sa conscience grondait tout bas. Nora se coucha, mais de long-tems elle ne put s'endormir, et quand le sommeil arriva elle fit de mauvais rêves: il lui semblait que le feu du ciel tombait sur la maison de son père; une autre fois c'était une grosse grêle qui ravageait tout; puis le bruit des flots; puis des gémissemens; elle s'éveillait en sursaut, n'entendait rien, se rendormait, et alors elle voyait la fontaine ouverte, le soleil dardait au-dessus, l'eau sortait abondante et furieuse, elle inondait toute la colline où était situé le village. A cette vue Nora s'agitait, se retournait, et si ses yeux parvenaient à se refermer, toujours les mêmes images se présentaient. Une fois, entre autres, elle en fut si frappée qu'il lui échappa un grand cri; couverte d'une sueur froide, elle s'assit sur son lit, et secoua violemment sa tête comme pour écarter ces lugubres songes; alors il lui vint à l'idée que ce n'étaient pas seulement des songes, mais qu'effectivement le soir elle n'avait point replacé la pierre. Ses yeux s'ouvrirent fixes, son sang se glaça; elle chercha à rappeler ses souvenirs, et tout lui prouva que son amour lui avait fait oublier ses devoirs; elle s'élança hors de sa couche. « Mon Dieu! s'écria-t-elle, avec angoisses, mon Dieu, ne le permettez pas! elle ouvre la porte, le jour commençait à poindre, et les premiers rayons du soleil devaient

darder sur la fontaine. A cette terrible idée, les forces de la pauvre fille l'abandonnent; elle veut avancer, ses jambes refusent de la porter; elle regarde, tout tourne autour d'elle; elle écoute, ses oreilles bourdonnent, elle n'entend pas; elle a le vertige. Pourtant elle redouble d'efforts pour gagner le chemin de la fontaine; au détour de la colline on pouvait l'apercevoir, elle y court... Ah! monsieur, quel spectacle! Le soleil donnait en plein au-dessus de cette maudite fontaine; les eaux, gonflées par la fée, s'élançaient à grands flots, et remplissaient déjà un petit ravin qui séparait le hameau. Les paysans des dernières maisons, éveillés par le bruit, sortaient en foule; et quelques-uns ne pouvaient déjà plus communiquer avec leurs voisins. Vous pensez, aux cris de détresse qu'on entendait, au désespoir de Nora!... pâle, échevelée, mourante, elle courait comme une insensée, cherchant à pénétrer jusqu'à la fontaine. Bah!... il y avait plus de vingt pieds d'eau au-dessus; alors elle se jeta à genoux, se tordit les bras, et s'écria: O mes bons parens, mes amis, William... c'est moi qui vous ai perdus!... pardon, pardon... et puis elle invoquait le ciel, elle faisait des vœux, elle appelait au secours, et ensuite elle tomba par terre, comme sans vie; c'est que c'était bien affreux à voir, monsieur; je n'y étais pas, mais mon grand-père me l'a dit; ce n'est pas qu'il l'ait vu non plus, mais son père avait appris cette histoire de son grand-père et la racontait comme je vous la raconte. Ainsi vous voyez, monsieur, c'est bien sûr. Imaginez-vous que l'eau grimpeait, grimpeait, grimpeait toujours.... On ne voyait plus les premières chaumières, leurs habitans se réfugiaient plus haut, et bientôt étaient obligés d'abandonner ce nouveau refuge submergé, pour un autre, qui, le moment d'après, voyait arriver les flots menaçans. Les paysans des autres villages accoururent au secours. Ils portaient sur leurs épaules de

Du Journal des Demoiselles.

petites barques qu'ils lancèrent courageusement pour recevoir les pauvres naufragés ; barques et hommes furent engloutis ! L'intépide William se jeta à la nage ; il espérait sauver son ingrâte fiancée : le brave jeune homme périt comme les autres, et l'eau grimpaît, grimpaît toujours ! Le terrain, jusqu'alors épargné, devenait plus étroit que le nombre d'hommes qu'il contenait, et les uns poussaient les autres, pour avoir un instant de plus à vivre ; et l'eau emportait des vieillards, des enfans, des femmes, qui disparaissaient remplacés par d'autres. Ceux qui restaient perdirent la tête. Ils se précipitèrent dans le torrent, sur des planches, sur des cages à poules ; ils ne purent gagner l'autre bord. Enfin, la seule cabane de Nora restait, comme une petite île au milieu des vagues furieuses ; les parens vieux et infirmes de la pauvre fille se montraient sur le seuil, les mains et les yeux levés au ciel, bénissant l'enfant infortunée, cause de tous ces malheurs ; et elle, embrassait leurs genoux, demandant encore grâce et miséricorde. Déjà ses vêtemens étaient mouillés par les premières lames d'eau qui jaillissaient sur elle. Un dernier cri se fit entendre !... les vagues entraînaient son père et sa mère ! Nora s'élança pour les suivre, et bientôt on ne vit plus que sa robe blanche flottant au-dessus de la masse d'eau, puis l'eau seule, tourbillonnant plus élevée que la chaumière, puis les vagues se rider doucement, puis frémir imperceptibles, puis devenir unies et claires comme un miroir, et former le beau lac que vous voyez là. »

Ayant dit, le pasteur poussa un soupir, reprit son havre-sac, son bâton ferré et s'éloigna.

M^{me} VICTORINÉ COLLIN.

Il y a bien long-tems, mesdemoiselles, que je n'ai rien écrit dans votre Journal ; et j'éprouve une vive émotion, en pensant que j'y fais ma rentrée, au milieu des pleurs et des regrets que je donne à l'une des collaboratrices que vous affectionniez le plus. Je ne veux cependant céder à personne la triste consolation de vous parler d'elle ; à votre âge on comprend moins la mort qu'au mien ; mais on la comprend cependant assez, pour que les regrets, s'ils ne sont pas aussi durables, soient presque toujours vifs et sincères ; tels seront les vôtres, en apprenant que M^{me} Aimée Harelle, à qui vous avez dû *la Vallée de Caratel, la Sœur aînée, Giles de Laval et le Matelot*, vient d'être enlevée à sa famille et à ses amis, le 28 juillet. Elle laisse une fille orpheline, une enfant qu'elle idolâtrait, et dont l'avenir l'occupait sans cesse ; c'était pour elle qu'elle écrivait, et cet amour maternel, le plus pur, le plus vrai de tous les amours, se peint dans ses moindres écrits. Elle avait un de ces talens que l'ame seule sait donner ; et lorsqu'on la lisait, on se sentait toujours disposé à l'aimer. La carrière qu'elle s'était ouverte dans les lettres devenait chaque jour plus honorable ; mais elle avait peu d'ambition, et elle aurait donné toute sa gloire littéraire pour un baiser de sa fille, ou pour une approbation de celles qu'elle appelait *ses lectrices favorites* ; car elle s'identifiait à vos goûts, à vos travaux, à vos jeux, et elle m'a souvent dit : « J'aime toutes les jeunes filles, en pensant à la mienne, et les articles que je donne au *Journal des Demoiselles* sont ceux que je compose avec le plus de plaisir. »

Quelques-unes de vous, mesdemoiselles, ont peut-être déjà perdu leur mère; celles-là seules sentiront ce que doit être la douleur de la fille de M^{me} Harelle, car il faut avoir perdu sa mère pour savoir ce que c'est qu'une telle douleur...! Je n'ai pas entrepris de la consoler, le tems et une grande confiance en Dieu pourront seuls le faire; mais j'ai pleuré avec elle, et j'ai cherché à rendre ses larmes moins amères, en entourant de souvenirs la mémoire de sa mère chérie! C'est à vous, mesdemoiselles, à m'aider en cela, et je viens faire un appel à votre cœur, plus encore qu'à votre goût pour la lecture.

M^{lle} Cécile Harelle va s'occuper de réunir plusieurs nouvelles inédites, seul héritage que lui ait laissé sa mère. Ces nouvelles, jointes à celles qui ont paru à diverses époques dans le *Journal des Femmes*, les *Heures du Soir*, le *Livre rose*, feront 2 volumes in-8°.

Les amis de M^{me} Aimée Harelle ont engagé sa fille à publier ces deux volumes par souscription. Je désire vivement que vous vous inscriviez en première ligne pour cette publication: chacun de vos noms mis sur cette liste sera comme une larme de regret et de reconnaissance que vous verserez sur la tombe de celle

qui vous consacrait son tems et ses veilles. Je dis reconnaissance, parce qu'on ne saurait trop en avoir, à votre âge, pour ceux qui essayent de vous former l'esprit et le cœur, soit en veillant à votre éducation, soit en écrivant pour vous.

M^{me} Aimée Harelle avait commencé à vous donner des articles sur l'*Histoire de Bretagne*; j'entreprends une tâche difficile, en me chargeant de les continuer, mais il me sera doux d'achever ce qu'elle avait commencé et de mêler ainsi mon nom au sien! Que ce nom vous soit toujours cher, mesdemoiselles, le journal ne vous l'offrira plus, mais il vivra dans votre souvenir, et vous regretterez souvent, en ouvrant chaque mois votre numéro, de ne pouvoir vous dire: « Nous allons peut-être trouver un article de celle qui aime tant à écrire pour nous, et que nous aimons tant à lire! »

M^{me} Aimée Harelle était née à Nantes; elle est morte à cinquante-quatre ans, à Paris, dans les bras de sa fille et de sa nièce, autre fille pour elle. Si d'être aimé console de bien des peines, de bien des revers, elle a pu jusqu'à son dernier soupir se dire encore heureuse.

M^{me} MÉLANIE WALDOR.

La Paralytique,

ELGAR,

C'était un soir d'hiver : la piquante gelée
Traçait de pâles fleurs sur la vitre voilée ;
Dans les longs corridors le vent jetait des voix
Pareilles à l'appel des cors dans la vallée,
Ou des loups hurlant dans les bois.

Dans un fauteuil soyeux une malade assise,
Au consolant foyer qu'alimentait la bise,
Trompait, en l'attisant, ses maux et son ennui ;
Et près d'elle veillait la pieuse Louise,
De sa mère touchant appui.

« Louise ! viens, ma fille..... Oh ! quelle angoisse affreuse !
Toujours, toujours souffrir !... que je suis malheureuse !
Et toi, ma pauvre enfant, hélas ! que je te plains !
O Dieu ! pourquoi la vie?... elle est si douloureuse !
De fiel tous mes jours sont si pleins !

— Ma mère, calmez-vous : le bon Dieu peut encore
Vous retirer ce mal, ce mal qui vous dévore ;
Vivez : des jours heureux luiront encore pour nous ;
Vivez pour votre enfant, qui pleure et vous adore,
Pour votre enfant qui n'a que vous.

— Je vivrai ; mais hélas ! tes compagnes folâtres
Sont heureuses ; aux bals, aux cercles, aux théâtres,
Brillantes de plaisir, éclatantes d'atours,
Elles volent, de chant et de danse idolâtres...
Et toi, seule avec moi, toujours !..

O ma fille ! combien ta jeunesse est amère !
Tu passes les beaux jours de cet âge éphémère,
Au milieu des soucis, des craintes, des soupirs ;
Que je te plains ! — Pourquoi me plaindre, bonne mère,
N'ai-je pas aussi mes plaisirs ?

Au printems, quand l'azur à la brume succède,
Qu'un rayon de soleil brille, que l'air est tiède,
Nous sortons, vous posez votre bras sur le mien ;
Alors ne suis-je pas heureuse ? je vous aide ;
Auprès de vous je suis si bien !

Et puis, sous l'oranger de la verte rotonde
(Vous l'avez fait planter lorsque je vins au monde,
Aussi l'aimons-nous bien) nous allons nous asseoir ;
Et dans les doux parfums dont sa fleur nous inonde,
Nous respirons l'air jusqu'au soir.

— C'est le bal aujourd'hui, le bal est de ton âge,
Vas-y ; de tes plaisirs le penser me soulage ;
J'aime à te voir parée ; allons, prends tes bijoux,
Obéis-moi. — Prenez, ma mère, ce breuvage,
A vos douleurs il sera doux.

— Je ne céderai pas à tes touchantes feintes,
Tu danseras ce soir ; mes douleurs sont éteintes,
Je suis bien... Entends-tu ces accords enchanteurs?...
C'est l'orchestre... — Ma mère, hélas ! j'entends les plaintes
Que vous arrachent vos douleurs.

— Aimable enfant ! — Ma mère, il faut que je vous chante
Cette romance ; hier vous la trouviez touchante :
« Je lui crois, disiez-vous, un magique pouvoir,
» Elle fait oublier et rêver... elle enchante ! »
Eh bien, maman, nous allons voir. »

Et Louise au piano courut. Ses doigts agiles
Long-tems firent gémir sur les touches fragiles
Des sons lents et plaintifs mariés à sa voix,
Et la malade, au bruit de ces plaintes faciles,
Pleurait et souriait parfois.

Le chant devint plus doux, et la paralytique,
Comme un enfant bercé par quelque saint cantique,
Bientôt ferma les yeux ; et pourtant des sanglots
Révélaient, soulevant sa poitrine asthmatique,
Les souffrances de son repos.

Au pied du vieux fauteuil, Louise agenouillée
Prolongea dans la nuit sa pieuse veillée,
Comme auprès du malheur un habitant du ciel,
De sa mère pressant la main de pleurs mouillée,
Et tout bas priant l'Éternel.

Et cependant, au bal, ses compagnes rieuses,
Se laissant emporter par les rondes joyeuses,
Et s'enivrant de bruit, de folie et d'amour,
Ne s'apercevaient pas que les lampes honteuses
Mouraient aux premiers feux du jour.

FÉLIX DA VIN.

Revue des Théâtres.

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Un Caprice de femme, opéra-comique en un acte, paroles de M. Lesguillon, musique de M. Paër.

M^{me} de Surville est la femme d'un banquier riche, jeune et aimable; elle aime son mari, son mari l'aime, mais il n'est pas jaloux; et cette femme, dont toutes les mères envieraient le sort pour leurs filles, se croit la plus malheureuse du monde parce qu'elle est trop heureuse. Cette existence douce et calme ne lui convient pas; il lui faut une souffrance morale, des larmes à répandre... Que de femmes ressemblent à M^{me} de Surville!

Heureusement elle a dans sa société un M. de Valbrun, jeune fashionable, dont elle imagine de recevoir les soins afin de rendre son mari jaloux. Ce plan est admirablement combiné; il réussit. M. de Surville devient rêveur, inquiet; il doit donner le soir même un bal; M. de Valbrun y est invité et croit devoir écrire une lettre de remerciemens à M^{me} de Surville dans des termes plus que polis. Le mari ouvre cette lettre: on l'a voulu, il est jaloux; il écoute, il épie... sa femme le sait, elle en saute de joie; mais malheureusement elle ne peut se taire et confie si haut sa cons-

piration à sa femme de chambre, que son mari qui était là a tout entendu. A son tour il veut donner une leçon. On le souhaitait jaloux, il devient furieux, va, vient, frappe sur les meubles, prononce avec colère le nom de son rival; et la pauvre femme commençait déjà à regretter cette épreuve, lorsque Valbrun arrive avec son habit de bal, son claque sous le bras, ses souliers vernis et son sourire gracieux. « Monsieur, lui dit de Surville, vous n'ignorez pas à quoi l'on s'expose quand on lève les yeux sur la femme d'un ami. — Certainement, monsieur. — Vous tirez le pistolet? — Mais oui, pas mal; j'abats une poupée à vingt pas. — Et moi j'éteins une bougie à trente-cinq.... — Par exemple, je voudrais le voir. — Parions cinquante francs! — Soit! » De Surville demande à très-haute voix sa boîte à pistolets; la femme de chambre, effrayée, va prévenir sa maîtresse; celle-ci, à l'idée d'un duel, s'effraie, se désespère; deux coups de pistolet se font entendre; elle tombe évanouie au milieu du bal, et ne revient à la vie qu'au retour de M. de Surville. Il est inutile de peindre la joie et le repentir de la jeune femme qui redemande son ancien bonheur, promettant bien de s'en contenter à l'avenir, et pour que M. de Valbrun apprenne enfin combien il est ridicule, elle lui rend sa lettre en lui conseillant d'y mettre une autre adresse.

Ce petit acte a réussi; il paraissait sous

la protection d'une grande renommée musicale, M. Paër, dont les succès sont connus dans le monde entier. L'ouverture est une suite de jolies variations concertantes où la flûte, la clarinette et le cor font assaut d'esprit, de grâce et de légèreté; puis une romance fort originale, avec accompagnement de chœurs, ensuite un duo chanté par Lemonnier et M^{me} Casimir. On a aussi admiré un trio bouffe et un chœur d'invités au bal, qui a beaucoup égayé les spectateurs.

THEATRE NAUTIQUE.

Guillaume Tell, pantomime historique en quatre actes, par M. Henri. — *Les Ondines*, tableau pantomime.

Si nous ne vous avons pas encore parlé du Théâtre Nautique, mesdemoiselles, c'est qu'en effet ce théâtre n'a guère de nautique que le nom. Autrefois les Romains avaient dans leurs cirques des naumachies, c'est-à-dire des évolutions et des combats de flottes sur une large pièce d'eau. De nos jours, Londres possède au Wauxhall un théâtre où les mêmes représentations s'exécutent à l'admiration des Anglais, si familiers avec les scènes maritimes; quant à nous Français, nous sommes pour cela en retard de nos voisins, mais aussi nous ne pouvons exiger davantage; les localités du théâtre Ventadour ne lui permettant pas d'approcher des merveilles de Rome ni de Londres.

Guillaume Tell, nom qui représente toutes les vertus d'un père et d'un citoyen, n'est du reste que le Guillaume Tell que vous avez lu dans Florian, aussi je ne vous en dirai rien.

Les Ondines! que ce nom est gracieux! quel dommage que ces jolies petites fées des eaux, avec leurs couronnes de roseaux et leurs robes de gaze, n'existent que dans l'imagination des poètes et des peintres, et que nous ne puissions en voir qu'au Théâtre Nautique! Là, vous apercevez un paysage, puis une petite étendue d'eau, plane, rase,

immobile, une île est au milieu. Quel est ce beau pays? on ne sait; mais vous en aurez vu de semblables dans vos rêves. Arrive une fée, elle agite sa baguette; peut-être ce pêcheur qui s'avance dans une barque et la fait courir et tourner selon son caprice, est-il le filleul de la fée. Après avoir bien ramé, il s'endort, et est doucement bercé par une ondine en robe de gaze rose qui, penchée sur le jeune mortel, semble vouloir partager avec lui son immortalité. Le pêcheur s'agite, s'éveille; à peine a-t-il aperçu l'ondine qu'elle a fui, loin, dans l'eau, derrière une fleur sans doute. Une autre ondine se présente; celle-ci est en robe de gaze bleue, elle entoure le pêcheur, l'attire, va l'entraîner; mais fidèle à la première ondine, il résiste. Des myriades d'ondines s'élèvent, descendent de toutes parts, leurs rondes fascinent le pêcheur, il va succomber... La bonne fée revient alors avec un petit amour qui sort d'une conque marine, et en présence du génie de l'hymen la fée unit le jeune bâtelier et la jolie ondine en robe de gaze rose...

ALFRED DESSEBARTS.

Mélanges.

BÉNARÈS.

La ville de Bénarès, qu'on peut comparer à Delhi, capitale de l'Indostan, est située sur la rive gauche du Gange; sa population s'élève à 600,000 habitants. La variété et la magnificence des bâtiments, les grandes terrasses, type unique et superbe de l'architecture indienne, les beaux arbres qui se balancent parmi les pagodes, les dômes, les tours et les palais, présentent une combinaison des objets les plus pittoresques que puisse créer l'imagination. Les minarets sont les plus beaux du

monde : leurs colonnes, minces et sveltes, surmontées de lanternes et qui s'élancent en gracieuses aiguilles au-dessus d'une masse confuse de bâtimens, produisent un effet bizarre et charmant tout en ajoutant beaucoup à la grandeur orientale de la scène. La meilleure, et peut-être la seule bonne vue de Bénarès, est prise de la rivière ; car, de même que dans toutes les autres villes de l'Inde, ses rues sont si étroites et ses maisons si entassées, que beaucoup de bâtimens sont complètement cachés ou perdent de leur beauté ; du sommet des minarets on découvre cependant le coup-d'œil magnifique de la ville et des pays adjacens. Bénarès est toujours le berceau de la superstition hindoue, quoique cette ville ne soit pas le théâtre de ses plus révoltantes coutumes. Elle a obtenu le nom de *Cité sainte*, d'une tradition qui rapporte qu'elle a vu naître l'une des principales déesses de la mythologie, ce qui fait la foi religieuse d'une grande partie des habitans de l'Indostan. C'est aussi le centre du savoir : les brahmins y ont une université célèbre, qui compte 5,000 étudiants.

Le sacrifice des victimes humaines sur les autels des dieux, horrible tache à la religion hindoue, a cessé à Bénarès depuis que les chrétiens et les musulmans ont subjugué le pays. Ces derniers, sous l'empereur Aurangzeb, détruisirent les temples dans lesquels cette loi barbare était exécutée ; mais on a conservé l'usage de transporter les malades sur la rive du Gange, persuadés que sont les habitans du pouvoir de ces eaux sacrées. On applique aux uns de la vase sur la bouche et sur les narines, d'autres sont livrés aux flots ; il y a un village près de Calcutta, qui n'est habité que par ceux qui, après avoir été apportés pour mourir près des eaux révérees du Gange, ont été arrachés à une mort certaine, ou, selon les notions hindoues, ont été rejetés par le saint fleuve. Ces infortunés, privés de tous plaisirs, des privilèges du rang et de la naissance, tra-

nent le reste de leur existence parmi des étrangers ou des parias comme eux : les noyer ou les étouffer est donc, en certains cas, considéré comme un acte de charité.

S'immoler sur les cendres de son époux est aussi un événement fréquent près de Bénarès, les magistrats européens étant malheureusement restreints à la persuasion dans leurs efforts pour abolir cet usage barbare. Il paraît qu'à quelques exceptions près, ces sacrifices sont volontaires.

— Une veuve hindoue n'a plus aucun droit aux biens de feu son époux : il lui est interdit de porter de riches vêtemens ; réduite à l'état de domesticité (et rien n'est plus révoltant pour une femme de haute caste), elle est restreinte dans la qualité et la quantité de sa nourriture ; obligée de dormir par terre et sujette à toutes les peines que le mépris de ses parens peut lui infliger. La force des sonfrances produites par ces privations sera comprise de toute personne qui a quelque connaissance des mœurs et des coutumes orientales. Une vie de luxe et de mollesse constitue le bonheur des femmes indiennes ; celle qui, dans son enfance, a été habituée à la paresse et à la magnificence, considère la mort comme moins effrayante que l'état abject de servitude auquel elle est soumise dans l'état de veuvage. Les motifs détachés de considérations mondaines qui les influencent peuvent varier. Plusieurs ont déclaré que leur parfaite conviction était, par cet acte de courage, non seulement de racheter les ames de leurs parens, mais de les envoyer droit au ciel : d'autres ont prédit le nombre de transmigrations qu'elles devaient subir avant de jouir d'une éternelle béatitude.

Bénarès est célèbre pour ses manufactures. On y fabrique toute espèce d'étoffes, tissus, brocards, superbes damas enrichis d'or et d'argent, appelés hincobs, et très-estimés pour le costume des natifs de haut rang. Les turbans faits à Bénarès sont des plus riches matières et couverts de pierres précieuses. La ville abonde en habiles artisans, joaillers, orfèvres,

teinturiers, tabletiers. Des pierreries, des schalls, de la gomme, des épices, des fruits secs et d'autres productions, y sont apportées par des marchands; de grandes caravanes de chameaux lourdement chargés arrivent annuellement de Perse et du Thibet; les routes sont remplies d'étrangers qui affluent à de belles foires, et aux époques des fêtes, elles sont encombrées de pèlerins qui viennent en foule de toutes les parties de l'Indostan. Beaucoup des habitans du pays étant très-riches, étalent un grand luxe; néanmoins le rajah seul maintient une magnificence presque égale à la splendeur royale.

Les rues étroites de la cité, déjà obstruées par une population immense, sont encore infestées d'animaux sacrés, parmi lesquels les taureaux bramjins font du tort; mais moins particulièrement à la portion musulmane des habitans qui ne les ont pas, comme les Hindous, en grande vénération. Permis à ces bêtes de plonger leurs mâchoires dévorantes au fond des paniers où les grains et les légumes sont exposés dans les bazars: le passant qui, bloqué au milieu d'une rue étroite, est obligé d'attendre le bon plaisir d'un de ces lourds animaux avant de pouvoir poursuivre son chemin, doit s'estimer heureux s'il échappe sans quelque mauvais coup. On voit de tous côtés des singes, des perroquets, des pigeons, des paons, des écureuils et des chiens, tandis que des jackals, des milans, des vautours, perchés en foule sur les toits, les piliers, les poteaux, les portails des maisons, guettent et dévorent leur proie.

La compagnie des Indes orientales réside dans un district assez vaste, appelé Jecrole, environ à deux milles de la ville, lequel district, quoique moins beau que beaucoup de postes européens, est bien planté de mangous, de tamarins, de bananiers et d'une grande quantité d'arbres variés et superbes.

M^{lle} LOUISE HUTZ.

Economie Domestique.

PUDDING D'OXFORD.

Une demi-livre de graisse de rognon coupée en tranches très-minces;
Six onces de pain;
Six onces de petits raisins de Corinthe;
Trois cuillerées de sucre;
Un peu de sel et de noix muscade;
Un verre de vin blanc.
Mêlez cela avec deux œufs;
Faites de cette pâte des boulettes de la grosseur d'un œuf, que vous ferez frire dans du beurre légèrement bruni.

Pour en faire un grand pudding, on le cuit dans un vase quelconque pendant deux heures.

Correspondance.

Te dirai-je ce qui m'est arrivé? Pourquoi pas? confesser un ridicule, c'est en être presque guérie; il me semble d'ailleurs que, par l'effort que cela me coûte, je fais une action courageuse. C'est déjà bien; et même, à mesure que je te parle, je sens disparaître la rougeur qui d'abord couvrait mon front, et relève ma tête presque avec fierté..... Un moment, pour avoir été humble, ne devenons pas orgueilleuse..... A présent, j'ai toujours peur de moi.

Voici ce dont il s'agit :

J'étais allée faire des emplettes avec maman, afin d'apprendre à me connaître en toiles, mousselines, à tout ce qui sert enfin dans un ménage. Les personnes qui venaient à ma droite, à ma gauche, me regardaient, se retournaient..... J'en fus d'abord extrêmement embarrassée; puis je m'y accoutumai, et si bien, que quiconque passait ensuite sans me regarder, sans se retourner, me faisait un

vol, une ~~jupe~~. Cela me paraissait ainsi.... Enfin, cela durait depuis longtemps, lorsqu'arrivée dans un magasin, maman s'aperçut que j'avais la figure horriblement ébloussée.... Comprends-tu ? Et moi qui, parce que j'étais regardée, me croyais admirée !... J'en aurais pleuré de honte et de dépit ; toute la journée je fus bien mal avec moi-même : je ne m'aimais pas, je t'assure. Oh ! la vanité ! la vanité ! Comme ce défaut nous trompe ! et comme c'est bien un défaut de femme ! Voilà donc pourquoi il y en a tant qui se mettent d'une manière bizarre, qui se plaisent à outrer toutes les modes, et cela, parce qu'étant regardées, elles se croient admirées. C'est comme moi ! voilà encore une leçon.... Et si jamais il m'arrive d'attirer les regards, au lieu d'en être flattée, je me dirai en baissant la tête : Mon Dieu ! ne suis-je pas ridicule ?

Maintenant, puisque je t'ai raconté ma mystification, parlons de toi ; voyons ce que je pourrai te dire et t'envoyer d'utile, cela me consolera.

En toilette, ma chère amie, tout est fait pour l'année. Robes très-longues, manches très-larges, pélerines très-amples, chapeaux de paille cousue très-grands, très-évasés... Cependant on a toujours besoin de renouveler ses tabliers, cela s'use et se safit si vite ! Les plus simples se font en guingamp. Prends modèle sur le patron de la planche IV, garnis ton tablier tout autour d'une petite bande de guingamp, ourlée et large d'un pouce et demi. Le nœud de ruban est inutile. Si tu veux que ton tablier soit en foulard, tu coupes la bordure du haut pour faire la ceinture, les poches seules doivent être garnies d'un ruban de gros de Naples plissé à plis ronds et de la couleur du fond du tablier ; le nœud de ruban est encore inutile. Si tu préfères du gros de Naples noir, par exemple, tu le bordes d'un passepoil pareil, et pour l'égayer, tu le garnis de petits rubans de satin de couleurs différentes que tu couds alternativement ensemble. Ainsi, je suppose que le

bas et les deux côtés de ton tablier fassent deux aunes un quart, tu achètes quatre aunes et demie de petits rubans, c'est-à-dire une aune et demi-quart de chaque couleur, que tu coupes en sept morceaux ; tu couds ces différents rubans en les réunissant dans l'ordre que je t'indique : vert, jaune, rouge, puis vert, jaune, rouge, etc. Tu les plisses ensuite à plis ronds sur le passepoil qui borde le tablier, et à l'envers, bien entendu. Pour garnir les poches, tu fais de même, et pour le nœud tu formes l'agrafe avec une couleur et la boucle avec les deux autres.

Si tu veux de simples et jolis sacs, tu tailles deux morceaux de gros de Naples, larges d'un demi-tiers moins un pouce et hauts d'un demi-tiers et un pouce. Tu laisses la place de l'ourlet et couds à plis ronds tout autour et à l'envers, ainsi qu'au tablier, des rubans de gros de Naples, ayant soin de commencer chaque côté du sac avec une couleur différente, afin, lorsque tu réuniras ces deux côtés pour les eoudre encore à l'envers, le ruban rouge, je suppose, ne se trouve pas sur le ruban rouge. Les rubans qui passent dans l'ourlet doivent être de la couleur du sac.

Si la garniture de ton chapeau de paille est fanée, remplace-la par une doublure et des rubans de gros de Naples marron, grenat ou gros bleu. Ces couleurs plus sombres feront paraître ton chapeau plus frais, seront plus solides pour la campagne et se trouveront en harmonie avec les fleurs d'automne, car il me semble que nous serons bientôt dans cette douce saison ; je la désire tant ! On croirait que nous ne savons dire qu'une phrase : qu'il fait chaud ! que nous n'avons qu'un désir à former : nous rafraîchir... Et à propos, voici la recette d'une limonade qui est facile à faire.

Mets une livre de sucre en poudre dans un grand pot à confiture, prends une douzaine de citrons, passés-en le jus à travers un petit tamis, verse-le dans le pot à confiture, remue ce jus et ce sucre, jusqu'à ce que tu en aies formé une espèce

de gelée ; couvre-la d'un papier, et, pour offrir une limonade, tu délaies une cuillerée de cette gelée dans un verre d'eau bien fraîche.

Je t'envoie un commencement d'alphabet gothique, tu recevras la suite le numéro prochain. Lorsque tu voudras broder un nom sur un mouchoir, tu prendras un morceau de papier végétal dont tu placeras une corne sur une des cornes de la planche VII, celle qui porte le nom de *Louise*, par exemple ; tu traceras avec un crayon, sur ce papier végétal, deux espèces de demi-cercles, l'un, en suivant le dessus, l'autre, le dessous des lettres de ce nom, bien entendu que tu grandiras ces cercles à droite et à gauche, si le nom que tu veux broder contient plus de lettres. Ceci fait, tu poseras ton papier végétal sur la lettre initiale, lorsqu'elle sera calquée ; tu continueras ainsi sur chaque petite lettre que tu placeras entre les deux cercles. Ton nom étant calqué, tu le noirciras avec une plume et de l'encre, puis tu doubleras ce papier végétal d'un papier plus solide pour bâtir dessus la corne de ton mouchoir. Tu peux encore délayer de l'eau d'indigo dans de l'eau de gomme, et, avec une plume trempée dans cette espèce d'encre bleue, calquer ce nom sur le mouchoir et le bâtir ensuite sur le premier morceau de papier. Pour nous qui portons des mouchoirs à vignettes, il est bien de broder en coton blanc et en coton de la couleur de la vignette.

J'ai été lourde, ennuyeuse, n'est-ce pas ? Eh bien ! regarde *l'orpheline* dont je t'envoie l'histoire au crayon ; si elle te plaît, tu en recevras la suite le numéro prochain.

Adieu ! aime-moi malgré tous mes défauts.

J. J.

Ephémérides.

5 août 1392. — *Commencement de la démente de Charles VI, roi de France.*

Charles VI régnait en France depuis douze ans. Coupable d'une tentative de meurtre sur le comte Olivier de Clisson, Pierre de Craon s'était réfugié chez Jean V, duc de Bretagne. Ce duc, ayant refusé de le livrer, Charles résolut de l'y contraindre. Déjà faible et malade, il s'arrêta, pendant trois semaines, dans la ville du Mans ; puis se sentant mieux, il voulut reprendre sa route. Il était à cheval, vêtu de l'habillement court et étroit qu'on nommait une *jaque*, et portait sur sa tête un chapeau de velours, orné d'un chapellet de grosses perles, que lui avait donné la reine à son départ. Pour ne pas incommoder le roi par la poussière et la chaleur, on le laissait marcher presque seul. Derrière lui étaient deux pages à cheval ; les ducs de Bourgogne, de Berry, d'Orléans et de Bourbon ; les sires de Coucy, de Navarre, d'Albret, de Bar et d'Artois, formaient divers groupes à quelques pas devant ou derrière. On venait d'entrer dans la grande forêt du Mans, lorsque tout-à-coup s'élança un grand homme, la tête et les pieds nus, vêtu d'une méchante souquenille blanche ; et saisissant le cheval du roi par la bride : « Ne va pas plus loin, » noble roi ! cria-t-il d'une voix terrible ; « retourne, tu es trahi ! » Les hommes d'armes accoururent sur-le-champ ; et frappant du bâton de leur lance sur les mains de cet homme, lui firent lâcher la bride. Le roi parut fort troublé de cette apparition subite. Cependant on continua à marcher. La forêt passée, on se trouva dans une grande plaine de sable, où les rayons du soleil étaient éclatans et plus brûlans encore. L'un des pages s'étant endormi, la lance qu'il portait tomba sur le casque que tenait l'autre, et fit retentir l'acier. Au

bruit, on vit le roi tressaillir, se lever sur ses étrières, tirer son épée, presser son cheval de l'éperon, et s'élançant en criant : « En avant sur ces traîtres, ils veulent me livrer aux ennemis ! » Chacun se hâta de fuir, pas assez tôt cependant pour qu'il n'y eût plusieurs personnes blessées et même tuées. La fureur du roi était telle, que nul n'osait l'affronter pour s'en rendre maître. On le laissait courir çà et là, et se fatiguer en poursuivant tantôt l'un, tantôt l'autre; enfin, quand il fut las et trempé de sueur, son chambellan l'approcha par derrière, et le saisit à bras le corps. On l'entoura, on lui ôta son épée. « Il faut retourner au Mans, dirent les ducs de Berry et de Bourgogne : voilà le voyage de Bretagne fini. » L'occasion que les oncles du roi attendaient, pour reprendre le gouvernement du royaume, se présentait plus favorable que jamais; ils ne la laissèrent point échapper, et dès-lors commença la plus triste période des Annales françaises.

.....

Rosaique.

—

Des ouvriers, en déblayant l'ancien emplacement de l'église de l'abbaye de Fontenelles, à une lieue de Valenciennes, ont mis à découvert une grande pierre sépulcrale en marbre bleu de dix pieds de longueur, sur laquelle est sculptée une figure ayant les mains jointes, la tête surmontée d'une couronne que supportent deux anges. Une inscription en lettres gothiques règne autour de la pierre, mais elle est tellement altérée qu'elle est devenue illisible. L'abbaye de Fontenelles a été fondée en 1212, par les deux filles de Sir Hellin, seigneur d'Aulnoy; plusieurs princesses y ont pris ensuite l'habit de re-

ligieuse, entre autres Jeanne de Valois, sœur de Philippe de Valois, qui est représentée, dans son portrait au musée de Valenciennes, avec une couronne semblable à celle de la pierre tumulaire trouvée à Fontenelles. Il est donc possible que ce tombeau soit celui de la sœur d'un roi de France; dans ce cas, il remonterait à l'an 1340 environ.

—

Conditions de la Souscription

AUX

ŒUVRES DE M^{me} AIMÉE HARELLE,

2 vol. in-8° en deux livraisons paraissant successivement.

PARIS.

DÉPARTEMENTS.

1 vol. séparément 5 fr. 1 vol. séparément 6 fr.
2 vol. 9 2 vol. 10

On souscrit à Paris :

Au bureau du JOURNAL DES DEMOISELLES;
Au bureau du JOURNAL DES FEMMES, quai des Augustins, n° 55.

Pour les Départemens, chez tous les Directeurs de Poste.

—

COURS DE PAYSAGE

PROGRESSIF ET COMPLET,

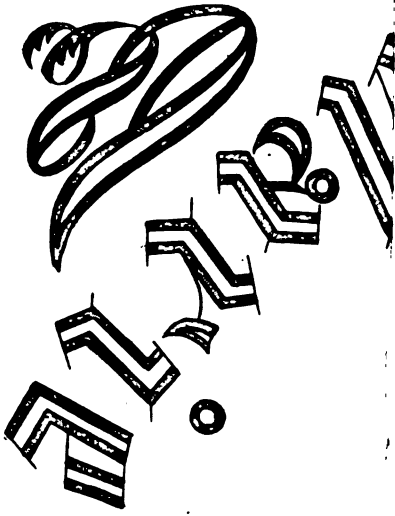
Par Chenot,

Peintre, auteur de plusieurs ouvrages de perspective.

15 livraisons de 4 Planches avec le texte explicatif.

Prix..... 1 fr. 50 c. la livraison.

La première paraîtra le 20 août. Nous en rendrons compte dans le numéro prochain.



bruit, on v
 ses ériers
 cheval de l
 « En avant
 » livrer au
 de fuir, pa
 n'y eût pl
 même tués
 que nul n'ot
 maître. On
 fatiguer en
 l'autre; em
 de sueur, t
 derrière, e
 On l'entou
 » faut retou
 » de Berry
 » voyage d
 que les oncl
 prendre le
 présentait p
 ne la laissèr
 commença l
 nales frança

Des ouvri
 placement d
 tenelles, à
 mis à décou
 crale en mi
 longueur, et
 gure ayant l
 montée d'u
 deux anges.

thiques règne autour de la pierre, mais
 elle est tellement altérée qu'elle est deve-
 nue illisible. L'abbaye de Fontenelles a
 été fondée en 1212, par les deux filles de
 Sir Hellin, seigneur d'Aulnoy; plusieurs
 princesses y ont pris ensuite l'habit de re-

explicatif.

Prix..... 1 fr. 50 c. la livraison.

La première paraîtra le 20 août. Nous
 en rendrons compte dans le numéro pro-
 chain.



Les devoirs



Le bonheur



JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

FONTAINE-LES-DIJONS.

Fontaine-les-Dijons, le 1^{er} juin.

Je suis déjà loin de vous, ma chère nièce, et je ris encore de votre étonnement, lorsqu'un matin, au milieu des mousselines et des dentelles de vos oreillers, je fus chercher votre petit visage rose pour lui donner le baiser d'adieu, motivant mon départ précipité sur la subite arrivée de la belle saison et sur l'oracle de mon baromètre qui disait : *Beau fixe.*

Cette fois, chère Amélie, ce n'est point vers le midi de la France, ni vers les côtes de l'Océan, que j'ai dirigé ma course. Me voici en Bourgogne, sur une hauteur qui domine Dijon, à Fontaine. Si vous voulez me voir, ne cherchez point dans ces quelques gentilles maisons que l'on rencontre dans le village, montez, montez toujours ! Passez, sans vous arrêter, devant cette habitation bien soignée, bien arrangée ; montez, montez encore ! — Mais il n'y a plus qu'une église isolée qui semble s'être rapprochée du ciel, afin que

I.

la prière s'y puisse mieux faire entendre ! — croyez-moi, montez, montez toujours ! Vous voici devant de belles ruines auxquelles vous demandez des récits d'autrefois. Eh bien ! arrêtez-vous devant cette porte restée debout, malgré les dévastations du tems et des hommes. Sonnez à cette porte, entrez, et vous me trouverez écoutant avec intérêt la famille d'un académicien, d'un savant et consciencieux antiquaire dijonnais. Là, un vrai savoir et une grâce tout aimable répondront à vos questions, et vous accueilleront avec une parfaite hospitalité ; là, pour arriver à l'appartement que j'habite, n'ayez point peur de briser quelques meubles délicats, mais prenez garde de vous briser vous-même contre un fût de colonne, ou de heurter vos pieds contre le nez de ce bel ange déchu qui gît par terre depuis 93 ; suivez une terrasse antique, montez cinq marches ménagées dans l'épaisseur du mur, et dites-moi si je n'ai pas le plus agréable logement moderne que l'on puisse désirer à la campagne ; eussiez-vous jamais pensé le trouver au milieu de ces ruines si pittoresques, que le propriétaire conserve religieusement ?

Savez-vous ce que c'était que Fontaine ?... Oh ! ne rougissez pas ! bien des érudits de la Chaussée-d'Antin seraient embarrassés comme vous à cette question...

Dans le onzième siècle, les Tesselins,

15

seigneurs de Fontaine, jouaient un rôle à la cour bourguignonne, et pendant que les ducs souverains résidaient dans leur château de Tulont, posé sur la montagne sœur jumelle de la nôtre, les Tesselins habitaient un château qui couronnait les hauteurs de Fontaine : quelques murs de remparts, une espèce de souterrain taillé dans le roc, sont les seuls restes de cette noble demeure.

En 1080, Tesselin-le-Roux, allié aux illustres maisons de Bourgogne et de Champagne, était seigneur de Fontaine. Il épousa Alèthe de Montbar : cette Alèthe (Alix ou Anaïs, que d'autres nomment encore Élisabeth) est citée par quelques auteurs comme *femme lettrée, et illustre poète du douzième siècle*; ses chants précédèrent donc ceux d'Héloïse, connue pour la première muse française. Mais doit-on s'étonner qu'Alèthe, poète chrétien, écrivant sous de divines inspirations, modeste en son savoir, ait pu être effacée, et soit même tombée dans l'oubli à côté d'Héloïse chantant hautement son amour pour un homme célèbre et créant une école de poésie. Nous qui trouvons aujourd'hui des échos pour nos faibles voix; qui tous les jours, moins timidement, prétendons gravir la glissante montagne de la célébrité, qui sacrifions à cette espérance, ne devons-nous pas, répétant le nom d'Alèthe, rendre hommage à la première femme auteur dont la renommée nous parvient encore à travers des siècles?...

C'est sur les lieux mêmes que nous habitons que l'héroïne littéraire de Fontaine vécut depuis son mariage jusqu'à sa mort; laissez-moi donc saluer avec respect cette terre que foulaient ses pas, laissez-moi deviner les endroits isolés où elle aimait à promener ses poétiques rêveries, laissez-moi demander quelques-unes de ses douces inspirations aux coteaux si rians et si fertiles sur lesquels se reposaient ses regards, aux Alpes que nous voyons d'ici terminant notre horizon, unir le ciel et la terre; laissez-moi chercher quelques-unes de ces

nobles pensées d'en-haut que l'âme élevée d'Alèthe savait y trouver. Mais, avant tout, car je veux d'abord être femme, laissez-moi bénir la mémoire de la vertueuse épouse de Tesselin-le-Roux, de la mère, si jalouse du soin de ses enfans, qu'elle ne voulut point confier à d'autres, selon l'usage du tems, la tâche difficile de leur nourriture; ce qui fit dire : *Que le lait d'Alèthe versé dans le corps de ses enfans faisait dans leur cœur comme une infusion des vertus de leur mère*. Oui, je veux rendre hommage à ce chef d'une nombreuse famille qui, pendant que son noble époux guerroyait, se consacrait à l'éducation de ses enfans, savait les élever dans l'amour du bien; à la charitable dame qui assistait les pauvres, soignait les malades, édifiait ses vassaux, ses serviteurs, et qui nous laissa l'exemple d'une belle vie!...

Alèthe ne pouvait échapper à la célébrité, et celle d'être la mère de saint Bernard, de cet homme illustre, dut encore doucement remuer sa cendre! On raconte qu'enceinte pour la troisième fois, elle fut tourmentée par d'étranges craintes : son imagination frappée lui envoya des rêves affreux, qu'elle prit pour des avertissemens du ciel; si bien que lorsqu'elle sentit les douleurs de l'enfantement, persuadée qu'elle allait donner le jour à un monstre qu'il faudrait cacher à tous les yeux, elle se retira dans le cellier du château : c'est là que naquit un bel enfant, qui fut saint Bernard. Il passa son enfance à Fontaine, et reçut les premières leçons de sa mère, qui mourut en odeur de sainteté, en 1105.

Comme je sais, ma nièce, que vous lisez souvent mes lettres à cet essaim de fashionables, amis de votre mari ou de vos frères, me voici très-embarrassée pour vous parler de mon héros canonisé. Ainsi donc, je m'incline devant mon siècle, et marchant avec lui, je n'appuierai, en vous parlant du fils béni de Tesselin, que sur celles de ses vertus qui peuvent être encore appréciées aujourd'hui.

Lorsque je vois tous les honneurs accor-

dés au don de la parole, lorsque tant de gens s'élèvent sur des phrases, je dois espérer que, comme orateur du moins, on voudra bien rendre hommage à saint Bernard. Quel homme jamais eut une éloquence plus entraînante? Convaincu, il savait inspirer la conviction; nul ne pouvait lui résister: il remplissait les cœurs de respect et d'amour. Sa voix se fit d'abord entendre au désert de Clairvaux, et cette voix puissante retentit bientôt dans toute la France, dans toute l'Europe.

Il fit confirmer l'ordre des templiers, réussit, après sept années de travail, à éteindre le schisme des deux papes Innocent II et Anaclet. Son éloquence combattit, terrassa Abailard. Il arrêta plusieurs guerres sanglantes, maintint la paix entre plusieurs princes. Forcé de prêcher la deuxième croisade, il excita un enthousiasme si général, que les femmes mêmes s'enrôlaient. Des cuirasses trouvées, en 1638, en travaillant à Paris au coin de la rue Vivienne, furent présumées être celles des héroïnes de cette expédition. Saint Bernard poursuivit tous les abus; jamais il ne pardonna un vice ni aux rois, ni à leurs ministres, encore moins les malheurs publics dont ils étaient la cause. Ne pouvant se refuser à reconnaître l'influence qu'il exerçait sur les esprits, il disait, dans son aimable modestie: *Que voulez-vous, je suis la chimère de mon siècle.* Ses écrits sont regardés comme des chefs-d'œuvre. Il refusa constamment tous les honneurs, toutes les richesses, et mourut à soixante-trois ans, pauvre et simple abbé de Clairvaux.

Si mon récit ne vous ennue point, continuez à me lire; mais admirez, je vous prie, la facilité avec laquelle je sais me mettre à la mode, enjambe les siècles qui m'embarrassent, et me retrouver subitement à Fontaine après plus de cinquante ans. Force m'est bien cette fois de suivre l'exemple de nos maîtres modernes, qui certes, Dieu me garde de le penser, n'ont pas, pour justifier leurs la-

cunes, d'aussi bonnes raisons que la mienne; car si je me tais sur un aussi long espace de temps, c'est... que je ne sais rien, si ce n'est que l'on a conservé religieusement la place où saint Bernard est né.

Maintenant, toujours par ma même bonne raison, je passe au règne de Louis XIII.

Ce roi eut une dévotion particulière pour saint Bernard, aux prières duquel, dit-il dans une lettre-patente: *Il pleust à la devine bonté d'octroyer heureuse lignée à notre feu et très-honoré père, Henry-le-Grand, et à la reine, notre très-honorée dame et mère.*

La reine, Anne d'Autriche, partagea cette dévotion; et les deux royaux époux, voulant honorer dans le lieu de sa naissance le saint dont ils demandaient l'intercession, achetèrent le château de Fontaine, en 1614, y firent bâtir un monastère de Feuillans, et de belles chapelles, dont le maître-autel recouvrait la place où saint Bernard a reçu le jour.

Plusieurs papes attachèrent à cet autel, que les pèlerins visitaient, de grandes indulgences. Une confrérie fut érigée, dont Louis XIV fut le premier confrère; Louis XVI fut aussi de cette association.

Un jour, on entendit un étrange orage gronder au sommet de la montagne de Fontaine, et l'on vit les restes du manoir des Tesselins, le convent des Feuillans et l'église de Saint-Bernard s'écrouler et s'unir encore dans leurs décombres!... On était en 93!...

Fuyons ces tristes lieux, où plus rien n'est à sa place, dont quelques paysans se sont emparés, où ils brisent encore avec ignorance les vestiges qu'ils rencontrent. Fuyons!... Mais hâtons-nous d'y revenir en 1821, alors que M. Girault, pour sauver les derniers restes d'une historique demeure, venait de s'en rendre propriétaire. Applaudissons au zèle actif de cet ami des arts, de cet archéologue infatigable, auquel la Bourgogne doit des recherches et des écrits précieux. Voyons-le

faire sortir des décombres ces chapelles où l'on peut aujourd'hui admirer deux coupoles-modèles ornées de belles sculptures. Regrettons que la mort soit venue si vite enlever M. Girault à ses honorables projets, à la science, à ses nombreux amis !

Mais j'entends l'airain qui sonne : c'est aujourd'hui la Fête-Dieu ; attendez, ma nièce, je vais me mettre à la fenêtre, car la procession va sortir sans doute. En effet, la voilà qui quitte l'église.

Que je trouve de mélancolie dans ces chants graves et religieux qui se mêlent au gazouillement des oiseaux et à la voix retentissante des cloches ; dans cette pâle lueur des cierges nombreux, qui, aux rayons du soleil, doit abaisser notre orgueil et montrer à tous la distance de l'œuvre des hommes à celle de Dieu ! Que j'aime à voir ces jeunes filles, vêtues de blanc, suivre la bannière de Marie ; et sous celle de saint Bernard, ces hommes de tous les âges qui, dans leurs mœurs simples et douces, honorent encore ce qu'honoreraient leurs pères ; ces enfans de chœur couronnés de bluets et de roses ; ce peuple de fidèles qui suit en silence ; enfin, toute cette pompe religieuse de village, qui puise son plus grand luxe, son encens le plus suave dans les fleurs dont elle se pare ! Il me semble que devant ce pieux et modeste cortège, qui se développe avec ordre sur la verte pelouse, qui marche d'un pas soleunel au milieu de ces solennelles ruines, pour aller s'agenouiller, comme autrefois, sur la terre illustrée, sanctifiée par saint Bernard ; il me semble, dis-je, que le plus incrédule sentirait une révélation de son âme, un besoin de croire, de bénir et de prier !...

Mon étourdi de neveu baille sans doute en écoutant la lecture de ma lettre, son âge le justifie, plus tard nous nous entendrons mieux ; mais aujourd'hui comme plus tard, je lui demande ainsi qu'à vous, Amélie, d'aimer toujours votre tante et amie.

EMMA FERRAND,

REVUE DE QUELQUES IDÉES NOUVELLES.

Établissement d'une École normale pour les femmes.

On s'occupe beaucoup de vous, mesdemoiselles, et comme ce journal vous appartient, on pense qu'il doit vous entretenir de tout ce que le siècle invente ou désire pour vous rendre plus heureuses et plus aimables.

On dirait vraiment que vous êtes dames et maîtresses de votre éducation, et que vous commandez en reines au logis de vos parens ; mais enfin, ce qui s'adresse à vous parle en même tems à vos mères : c'est pourquoi je vais vous rendre compte de quelques-unes de ces idées nouvelles qui se présentent chaque jour à notre bureau.

M^{lle} Sophie Mazure, femme de lettres distinguée, a conçu le plan d'une École normale pour les femmes. Afin d'obtenir cette institution, elle veut présenter une pétition aux chambres, et quête cent mille signatures qui lui semblent nécessaires pour appuyer sa demande. Honneur au courage, fût-il même malheureux !

Le plan de M^{lle} Mazure tend à ouvrir aux jeunes personnes une maison où, défrayées par le gouvernement, elles puissent travailler pendant deux ans et acquérir ainsi des connaissances plus solides et plus étendues que celles qu'elles possèdent en sortant d'un pensionnat ou de leur famille.

Plusieurs de ceux auxquels s'adresse M^{lle} Mazure repousseront sa demande comme étant l'expression de ce caprice d'indépendance et d'égalité que quelques femmes manifestent. Cependant, en y réfléchissant on voit que l'établissement

d'une École normale pour les demoiselles qui se destinent à l'état d'institutrice devient un véritable besoin. Sans doute le rôle d'une femme est de s'abriter sous la puissance d'un mari, elle semble ne devoir pas avoir besoin d'autre état que d'embellir celui que l'homme choisit. L'un des philosophes de notre époque, M. Aimé Martin, l'a dit dans son livre sur l'éducation des mères de famille. De cette alliance, de cette aide mutuelle que se prêtent la force et la délicatesse, le courage et la douceur, doit résulter la perfection des deux sexes, ils se complètent en s'associant. Mais les lois humaines ne sont pas toujours d'accord avec les lois de la nature : les besoins croissans de notre civilisation font qu'une fille ne peut pas entrer en ménage si elle n'apporte à son mari une dot en argent ou en talens. Quel que soit son patrimoine de tendresse, si inépuisable que vous fassiez son fonds de douceur, si riche qu'elle soit en patience, le mari ne donnera pas plus quittance de ces trésors qu'Harpagon de la dot négative de Marianne ; et s'il le faisait, sans avoir, ce qui est très-rare de nos jours, une fortune assurée, il risquerait de ne pouvoir suffire à la charge. Il est donc juste que les demoiselles qui n'ont point de dot en argent s'en fassent une par leurs talens. Ainsi dans notre société moderne le célibat est souvent une nécessité, parfois même une vertu, car s'il arrive, par suite de nos fréquentes révolutions politiques ou financières, que le protecteur naturel d'une famille se trouve dans l'impossibilité de continuer à l'être, c'est aux enfans à rendre à leurs parens ce qu'ils en ont reçu. S'il n'y a que des filles en âge de travailler, il faut que les filles travaillent, il faut qu'elles renoncent à l'hymen, au ménage, au soin d'une nouvelle famille pour se consacrer à celle qui l'environne. Comme la nécessité qui engendre ces dévouemens existe, et que les exemples en sont fréquens, il est donc juste, il est donc humain d'offrir aux

femmes qui veulent étudier les sciences pour les professer ensuite, les mêmes secours et la même protection qu'obtiennent les hommes. M^{lle} Mazure pourrait ajouter encore, à l'appui de sa pétition, que les femmes enseignent, que c'est là un fait que l'on ne peut détruire, parce qu'il est né du besoin, et qu'il a été accueilli par la convenance. Il est donc de la dignité du pays qu'elles puissent étudier à leur source les langues et les sciences abstraites ; de même qu'elles apprennent la musique au Conservatoire, et le dessin à l'École royale.

Cours complet et progressif de paysage et de perspective, par M. Thenot (1).

Presque toutes, mesdemoiselles, vous dessinez ou peignez le paysage, mais trop souvent on vous enseigne cet art sous l'empire de l'erreur qui fait croire que, pour un talent de femme, une étude mutilée est suffisante. Que résulte-t-il de ce faux système ? c'est qu'après avoir copié pendant quelques années, tant bien que mal, des lithographies, des dessins, des études à l'huile ; avoir épuisé les magasins de Giroux, de Susse, de M^{me} Hulin, on veut voler de ses propres ailes, essayer une composition, croquer un beau site de souvenir, ou d'après nature ; mais impossible, on fait autant de fautes de perspective que l'on donne de coups de crayon, les lignes gauchissent, se heurtent, les montagnes s'obstinent à ne pas fuir, les maisons penchent, les arbres manquent de grâce, car il faut mettre de la perspective jusque dans leurs feuilles.

Ainsi désappointée, on délaisse un talent charmant, qui n'a besoin, ni de l'enivrement de la louange, ni des applaudissemens de la foule pour captiver ; ou bien, on appelle à son aide le premier homme auquel des notions de géométrie rendent facile ce

(1) On souscrit chez l'auteur, place des Victoires, n° 6, à Paris, et chez les libraires et marchands d'estampes de Paris et des départemens.

qui était impraticable pour nous. Mais cet homme fût-il un frère, de cette intervention naîtraient les obligations gênantes, les prétentions ridicules, les petits mensonges d'une part, et de l'autre les moqueries, les indiscretions qui entretiennent ces doutes impertinens que l'on se permet sur les talens des femmes.

Si je vous disais tous les inconvéniens, tous les malheurs qui peuvent résulter d'un paysage mis en perspective par une main étrangère, je vous ferais frissonner.

Ne vaut-il pas mieux apprendre, et ne dépendre de personne ?

M. Thenot, l'un de nos meilleurs professeurs, vous en donne les moyens. Chaque année, cet artiste distingué faisait deux cours de perspective, l'un dans la campagne, les jeunes demoiselles ne pouvaient pas l'y suivre; l'autre dans son atelier consacré aux dames seulement. Mais celles qui habitent leurs terres ou la province ne pouvaient y participer. Aujourd'hui, M. Thenot fait imprimer un cours complet de paysage en soixante planches progressives avec un texte. Là il vous démontre comment l'art devient abordable en ne le séparant plus de la science, et en remplaçant la routine par les principes.

Dans les premières leçons il vous enseignera quelles sont les lignes géométriques qui donnent l'à-plomb, les raccourcis, l'étendue, etc., etc. Ensuite il vous initiera aux courbes qui reproduisent les branches d'un arbre et son feuillage sur des plans différens. De la théorie des lignes il passera à celle des ombres et des couleurs qui ont aussi leur perspective. Enfin M. Thenot vous prend à l'a b c et vous conduit progressivement jusqu'à la composition.

Sa méthode est simple, précise; on s'étonne, quand on l'entend la professer, que ce soit de la science, et on le remercie de savoir la rendre si facile et si agréable.

Société d'horticulture, exposition de fleurs, fruits, plantes, arbustes, etc., etc., etc.

C'est une promenade charmante que la grande orangerie du Louvre, les jours où la société d'horticulture expose aux yeux des amateurs les produits de ses serres, de ses jardins à fleurs, de ses vergers, prouvant l'excellence de son institution par les progrès qu'elle fait faire à la culture des fleurs.

On circule entre deux gradins couverts de ce que la flore des quatre parties du monde a de plus parfumé et de plus éblouissant. Ces richesses innocentes et suaves sont souvent tout ce qui reste de conquêtes qui ont coûté des flots de sang et de larmes à l'humanité!

Il faut faire trois parts de l'exposition : les plantes de pleine terre, celles d'orangerie et celles de serres chaudes. Parmi les premières les amateurs ont remarqué les amaryllis roses, les lys matagon, le lilium superbum de MM. Mathieu et Provot. Ces oignons à fleurs, fort rares et qui demandent beaucoup de soins, sont d'un bel effet dans les vases et les plates-bandes; le superbum surtout figure très-bien dans la terre étrusque; si on voulait le peindre, ce serait ainsi qu'il faudrait le placer. Mais le roi des jardins, aujourd'hui que le printemps est passé, c'est le dahlia, et les suffrages du public récompensent le zèle des cultivateurs qui ne se lassent pas de multiplier et d'améliorer cette belle plante.

En 1803 on ne connaissait que trois espèces de dahlias importées du Mexique par un Suédois, c'était une jolie fleur radiée, ayant huit rayons écarlates, rouge pâle, ou bleu rougeâtre, rangés autour de son disque d'or. Le Jardin des Plantes l'acclimata et la fit passer de l'orangerie à la pleine terre. M. de Soulange-Bodin, créateur et directeur de la Société d'horticulture, la cultiva aussi dans son beau jardin de Fromond; on lui doit de jolies variétés, les lilas panachés, les orangés.... Il a surtout poursuivi avec

ardeur les blancs purs et les noirs complets, doubles, triples, quadruples.

L'impulsion une fois donnée, l'émulation a été grande entre la France et l'Angleterre; les résultats en sont admirables, et Dieu renierait ses dahlias du Mexique s'il les voyait à côté des trente-deux variétés de M. Chauvières.

La saison n'est pas celle où les orangeries ont leur belle parure; ce que j'ai remarqué de plus intéressant à l'exposition, ce sont les citronniers de M. Tamponnier, parce que cet arbuste est une conquête que peuvent faire nos jardins. La culture en est facile; il suffit d'une bonne exposition et de châssis dans les tems froids, pour avoir constamment des fleurs, des fruits verts et des fruits mûrs, très-bons à manger, et d'où s'exhalent trois parfums différens.

L'agapanthus, tubéreuse bleue, plante bulbeuse d'Afrique, ne fleurit qu'en serre chaude. Ceux que les marchands exposaient depuis quelque tems semblaient indiquer qu'ils dégénéraient en Europe; mais grâce aux serres chaudes de M^{me} la comtesse Hocquart, à Lucienne, il a paru au Louvre, cette année, des agapanthus d'une magnificence qui rappelle ceux que l'on admirait à la Malmaison.

M. le prince d'Esling a consacré beaucoup de tems, de soins, de dépenses, à la culture des ananas; il a obtenu des fruits fort beaux de forme et de couleur. Quant à l'excellence du goût, on me permettra de me défier encore sur ce point des ananas indigènes; cependant ceux de M. le prince d'Esling ont un parfum enivrant qui fait bien augurer de leur maturité.

Je voudrais, mesdemoiselles, que ce court aperçu vous donnât le désir de connaître plus à fond les travaux de la Société d'horticulture qui publie un journal très-intéressant; car je voudrais vous voir, non pas plus de goût pour les fleurs, mais plus d'aptitude pour les soigner. On vous donne des plantes resplendissantes de vie

et de fraîcheur, et bientôt elles sont si souffrantes, si malheureuses dans vos chambres fermées aux rayons du soleil, ou bien abandonnées à tous vents sur une croisée; qu'il semble qu'elles aient des voix pour se plaindre.

Cependant c'est une charmante occupation que de conduire une serre ou une orangerie, et lors même qu'on demeure à la ville, on peut encore apprendre la culture des fleurs en pots et le jardinage des fenêtres. Il y a dans le plaisir de voir une fleur poindre, croître, se développer, quelque chose qui fait aimer la vie sédentaire et désirer la succession des tems au lieu de la craindre, ce qui est plus heureux pour une femme que vous ne sauriez croire.

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

Littérature Étrangère.

Vincent Monti, poète célèbre, naquit en 1760, à Tusignano, ville de la Romagne. Il fit d'abord ses études à Bologne, puis à Rome, où il fut admis en qualité de secrétaire du duc Braschi, neveu de Pie VI. La Romagne étant devenue province du royaume d'Italie, Napoléon combla Monti de bienfaits et d'honneurs; et le poète, reconnaissant, composa à la louange du grand homme *le Barde de la Forêt-Noire*, ainsi que plusieurs poésies remarquables par la verve, la vigueur et la pureté du langage. Monti est auteur d'un poème, *la Basvilliana*, de plusieurs tragédies, entre autres, de *l'Aristodème*, qui peut être comparée aux chefs-d'œuvre d'Alfieri. Il traduisit l'Iliade en vers blancs, et, tout en conservant l'exactitude du grec, il sut rendre les beautés du chantre de la colère d'Achille. Les événemens politiques

arrivés en Italie depuis 1814 lui ayant fait déposer sa lyre, Monti s'occupait à corriger le Dictionnaire de la Crusca, qu'on regardait comme l'arche-sainte à laquelle il n'était pas permis de toucher, et le déponilla de tous les mots qui appartenaient à l'enfance de la langue et aux dialectes et jargons usités seulement parmi les différens peuples des provinces de l'Italie.

Accablé d'infirmités, Monti se retira dans la solitude et la tranquillité d'un cloître, où il mourut en 1826, aimé et estimé de ses concitoyens. Il avait épousé la fille de Jean Picker, célèbre graveur en pierres fines, dont il eut une fille qui, par son instruction, ses grâces et ses vertus, a fait le bonheur du comte Peticavi, littérateur distingué, enlevé aux lettres à la fleur de son âge.

FRAGMENT ITALIEN.

LA MORTE.

Morte che sei tu mai? primo dei danni
L'alma vile e la rea ti crede e teme;
E vendetta del ciel scendi ai tiranni,
Che il vigile tuo braccio incalza e preme :

Ma l'infelice, a cui de' lunghi affanni
Grave è l'incarco, e morta in cuor la speme,
Quel ferro implora troncatore degli anni,
E ride all' appressar d'ell' ore estreme.

Fra la polve di Marte, e le vicende
Ti sfida il forte che ne' rischi indura;
E il saggio senza impallidir ti attende.

Morte, che se' tu dunque? un' ombra oscura,
Un bene, un male, che diversa prende
Dagli affetti dell' uom forma e natura.

MONTI.

LA MORT.

Mort, qu'es-tu jamais? L'ame vile et coupable
te croyant le plus grand des maux, te craint; et
vengeance du ciel, tu descends sur les tyrans que
ton bras poursuit et atteint.

Mais au cœur de l'infortuné qui depuis long-
tems souffre la faim, le fardeau est pesant et l'es-
pérance est morte; celui-là implore le fer destruc-
teur des années, et rit à l'approche de l'heure der-
nière.

A travers la poudre et les vicissitudes des com-
bats, le guerrier te défie, endurci dans les périls
qu'il endure; et le sage sans pâlir t'attend.

Mort, qu'es-tu donc? Une obscurité profonde,
un bien, un mal, qui, d'après les passions des
hommes, prend une forme et une nature différentes.

MONTI.

Mlle E. K.

Éducation.

Le Sacrifice,

NOUVELLE INDIENNE.

Sa pauvre mère ! — hélas ! de son sort ignorante,
Avait mis tant d'amour sur ce frère roveau !
Et si long-tems veillé son enfance souffrante,
Et passé tant de nuits à l'endormir pleurante
Toute petite en son berceau !

VICTOR HUGO. *Les Orientales.*

La jeune Heena, appuyée contre la porte de l'humble cabane de ses parens, contemplant le lever de l'aurore avec joie et reconnaissance.

Dans les désastres de la dernière guerre, son père, vieux soldat au service du rajah de Nuy pour, dangereusement blessé en défendant son village natal contre la fureur d'une tribu barbare, avait été conservé à l'amour de sa fille. Jeune et vive, le bonheur et l'espérance rentrèrent bientôt dans le cœur d'Heena, elle croyait entrevoir dans l'avenir le sentier de sa vie brillant et semé de fleurs comme la vallée qui se dorait en cet instant des rayons du soleil. Les regards doux et satisfaits de la jeune fille s'arrêtaient sur de nombreux troupeaux qui, échappés à la fureur des ennemis, promettaient l'aisance à sa famille. Hélas ! elle s'était trouvée à la veille d'être ruinée et sans ressource !

Le sourire qui se jouait parfois sur les lèvres rosées de la belle Heena et augmentait l'éclat de ses yeux bleu foncé, était cependant empreint d'une teinte de rêverie : elle pensait à ses frères et sœurs, tour à tour enlevés au printemps de leur âge par une mort violente ; et combien elle avait versé de larmes amères sur leurs cadavres glacés !

Le chagrin d'Heena était sans cesse renouvelé par la pénible sollicitude de sa mère qui suivait du regard, en pleurant, chaque mouvement des enfans adorés qui lui restaient ; ils ne la quittaient presque jamais, et, pour leur vie, elle endurait des craintes continuelles et inexplicables.

Cependant ce ciel si beau, la vue des eaux qui se ridaient sous le souffle d'un doux zéphir, et plus encore, le souvenir de Muttaris, son fiancé, contribuèrent au moins pendant un instant à faire oublier à Heena ses peines passées, et relevant sa belle tête elle sourit, et devint moins pensive.

Les Hindous, que la crainte de l'ennemi n'interrompait plus dans leurs travaux, allaient gaiement aux champs. Le bon et vénérable Agundah bénit sa fille aînée, Heena ; puis il sortit de sa cabane, pour surveiller les ouvriers auxquels sa longue expérience et ses conseils étaient utiles. Jumba, frère d'Heena, et d'un an seulement plus jeune qu'elle, embrassa sa jeune épouse et son enfant, avant de se diriger vers la belle plantation de cannes à sucre, qui lui promettait une abondante récolte.

« Heena, dit Kyraty, joli petit garçon de sept ans, Heena, ma sœur, donnez-moi le *koopa*, afin que je suive aux champs mon père et mon frère.

— Oh ! non, s'écria la bonne Soolbratthe, qui sortit précipitamment de la hutte ; puis, après avoir embrassé son enfant avec une expression de tendresse craintive qu'on ne saurait dépeindre : Songe donc ! quelque animal féroce, caché dans les Goand, peut descendre et t'emporter devant mes yeux, comme pour rire de ma faiblesse et mépriser mon désespoir ; oh ! non, mon fils, jusqu'à ce que tu sois capable de te défendre, jusqu'à ce que tu sois grand et fort, tu ne t'éloigneras pas de la chaumière.

— Parlez pour moi, Heena, dit en joignant les mains l'impatient enfant : j'ai un poignard à ma ceinture ; avec cela,

je ne crains pas les bêtes sauvages des collines. Non, je rougis de rester assis dans la cabane, tandis que je pourrais aider mon père, labourer la terre, planter du riz; on bien, je puis encore abattre avec ma fronde ou mes flèches les oiseaux qui viendraient éparpiller le grain dans les sillons. Vous priez ma mère de me laisser aller, bonne Heena, j'en suis sûr, et les petits garçons du village ne crieront pas honte à l'indolent Kyraty! »

Heena regardait avec tendresse le malin et caressant petit suppliant, elle voulait plaider sa cause; mais l'air effrayé et la pâleur de sa mère lui imposèrent silence. Plaignant en secret une terreur qu'elle ne pouvait partager, Heena chercha à apaiser le chagrin de l'enfant, qui montrait sur sa petite mine boudeuse l'humeur que lui causait son désappointement. Elle lui offrit de garnir ses flèches de plumes d'aigle, et d'attacher son carquois comme celui de Muttaris, s'il voulait rester auprès d'elle. Kyraty, souriant à l'idée de cette importante occupation, renonça à son premier projet : le respect filial d'Heena et sa complaisance furent récompensés par un de ces sourires doux, approbateurs, mais tristes, qu'elle ne remarquait que rarement sur les traits amaigris de sa mère.

Bientôt un pas connu froissa la verdure, une voix aimée murmura doucement, l'ombre enfin de Muttaris se dessina sur le sol et se dressa, de plus en plus distincte, devant la jeune fille assise; Kiraty jeta des cris de joie, Heena courut embrasser l'hôte chéri, la bonne mère regarda ce tableau, puis le ciel, et joignant les mains en silence, semblait lui demander sa bénédiction pour ses enfans, tandis qu'Éda, la gracieuse et aimable belle-sœur d'Heena, distraite par le babillage de son fils, jouait avec lui sous un superbe tamarin, qui étendait en profusion ses larges feuilles vertes et délicates.

Le palais d'un monarque présenta rarement sous ses lambris dorés une scène aussi touchante d'amour et de paix que

celle qui se passait alors sous le toit rustique de la vénérable Soobratteh.

Tout-à-coup le calme de l'air fut interrompu par un cri aigre et perçant.

« C'est la voix de Jumba, c'est la voix de mon fils, s'écria la pauvre mère effrayée, et elle s'élança au dehors. »

Un moment après, un tigre furieux bondit rapidement, emportant vers un bois voisin sa victime qu'il balançait dans sa gueule énorme, avec la même facilité qu'Éda balançait tout à l'heure sur ses genoux son fils endormi.

Tandis que les femmes restaient stupéfaites de terreur et de désespoir, le petit Kyraty saisit avec un courage, hélas! impuissant, sa courte javeline; mais l'impassible Muttaris tendit son arc, et sa flèche, parcourant l'espace avec la rapidité de l'éclair, alla frapper droit au cœur le féroce animal. Le tigre abandonna sa proie et tomba privé de vie comme le corps qu'il avait déchiré.

Éda, d'abord pétrifiée, jeta ça et là quelques mots étouffés par des sanglots, puis elle lança avec une sorte de frénésie son fils dans les bras de Kyraty, courut vers le cadavre, contempla long-tems ce spectacle horrible, jusqu'à ce qu'enfin, ne pouvant plus supporter cette vue, ses sens l'abandonnèrent; et elle tomba mourante sur l'herbe ensanglantée par les membres meurtris de son époux.

Heena fut un instant anéantie : l'état de sa mère lui rendit bientôt ses forces.

Jusqu'à ce jour affreux l'infortunée Soobratteh supportait avec résignation le malheur qui avait, sans relâche, poursuivi ses enfans. Son calme et profond chagrin ne se trahissait que par sa maigreur, sa pâleur et ses larmes. Cette fois elle s'abandonna à un excès de douleur qui menaçait de la rendre folle (plût au ciel qu'il en eût été ainsi!). Heena essayait par des mots consolans et de tendres caresses d'apaiser ce désespoir; ce fut vainement. Soobratteh, s'arrachant des bras de sa fille, courut, d'une vitesse qui défiait toute at-

teinte, vers un bois assez éloigné. Les cris d'Heena ne purent arrêter les pas de sa mère; elle la vit enfin, épuisée par la force de son émotion et par sa course hâlétante, tomber demi-morte au pied d'un bananier, où elle la rejoignit bientôt; mais craintive, elle n'osa s'offrir à ses regards, présument qu'elle voulait se livrer à sa douleur dans la solitude; elle s'arrêta donc; et cachée par l'épais feuillage, elle veilla avec la plus tendre sollicitude sur les actions de sa mère qui semblait méditer quelque sinistre projet, écoutant avec une vive compassion ses exclamations passionnées et l'expression de ses regrets.

« Mon fils! mon fils! s'écriait Soobratteh, brave comme le lion des forêts, doux comme la colombe, beau comme le jeune Camdeo, sage comme le favori de Vichnou! la terre altérée et brûlante boit le sang de ton cœur; l'œil rouge du vautour te marque déjà pour sa proie; tes pas légers ne suivront plus le daim; ton arme, toujours sûre, ne donnera plus la mort à la panthère. Tu ne rapporteras plus en triomphe la peau velue du lion dans la cabane de ton père, qui se réjouissait de ta valeur! Oh! trop vindicative déesse! Les prières, les offrandes, rien n'a pu... rien ne pourra donc te fléchir? Mais ta main sanglante arrêtera l'arme insatiable que tu diriges contre moi, car la mesure de mes maux est comblée! Mon cœur ne peut endurer une plus longue agonie. La peine de ma désobéissance ne l'ai-je pas subie, hélas! et au-delà, quand je t'ai vu prendre la vie de six êtres chéris, en échange de celui sur lequel mes mains tremblantes ont refusé d'accomplir le sacrifice?... Moi! briser les jours de ma fille, de l'unique et innocent enfant qui me souriait? Mes lèvres n'ont pu prononcer son arrêt de mort! Non! non!... Ce crime... si c'est un crime, fais-le moi payer de ma vie... mais épargne ceux que j'aime! Je les aime tous!! Je ne veux pas voir arracher, encore à peine écloses, les dernières fleurs d'un arbrisseau qui se flétrit; je ne veux

pas que la perte de mon époux suive celle de ses enfans!...

— Mère! mère chérie! dit Heena qui accourut vers elle, tes paroles me tuent! Dis-moi, je t'en conjure, à moi ta bien-aimée, comment je suis la cause des maux qui t'ont accablée depuis ma naissance? Ne laisse pas peser plus longtemps sur ton cœur ce fatal et pénible secret; cherchons ensemble quelque moyen qui puisse détourner ces mêmes maux qui menacent d'anéantir toute notre race.

— Hélas! mon enfant, reprit la triste Soobratteh, que te dirais-je? Puissest-tu excuser le vœu imprudent de ta mère! Écoute donc cet affreux récit: « Brillant fut » le matin de ma vie; l'oiseau dans la val- » lée ne chantait pas plus gaîment, la » fleur des bois ne s'entr'ouvrait pas plus » fraîche; j'aimai et fus aimée par un » jeune homme de ma caste; que le jour » de nos noces fut beau! Je devins le seul » trésor de mon époux, dont le cœur était » fidèle et tendre comme celui de la tour- » terelle; et moi... des mots ne suffiraient » pas pour exprimer l'excès de mon ido- » lâtrie. Les mois s'écoulaient; mais le » tems dans sa marche rapide ne m'appor- » tait pas le doux espoir de la maternité, » qui eût complété mon bonheur.

» Enfin, des années se passèrent; et » quoique nul reproche ne s'échappât de » mes lèvres, mes yeux jadis rayonnans » d'allégresse n'exprimaient plus qu'une » tristesse morne; je parcourais, comme » pour y chercher quelque chose, ma ca- » bane qui, sans enfans, me semblait vide.

» Je souffrais des regards dédaigneux de » mes compagnes plus fortunées que moi.

» J'entendais leurs cruelles railleries et je » m'efforçais de supporter en silence ma » honte et mon tourment. Lorsqu'une qua- » trième année se fut écoulée, ma douleu- » reuse attente encore trompée, l'espoir » m'abandonna tout-à-fait, et je me dis que » jamais une voix enfantine ne me donne- » rait le nom si doux de mère. Un nuage » s'étendait parfois sur le front de mon

» époux qui, toujours aimant, me disait
 » d'espérer; mais je sus que ses amis, ses
 » parens, ne pouvaient le consoler. Je de-
 » vins sombre, rêveuse; souvent, dans le
 » silence des nuits, lasse de souffrir, j'es-
 » sayais par des prières... par des breu-
 » vages... Inutile!... Enfin, égarée, pres-
 » que folle, je volai au temple de la déesse
 » Bhowanie; là je lui fis serment que si elle
 » m'accordait ce que la fatalité m'avait si
 » long-tems refusé, je vouerais ce pre-
 » mier-né à celle qui me l'aurait envoyé...
 » Hélas! mon Heena! quand s'ouvrirent au
 » jour tes yeux, étincelans comme la pierre
 » précieuse dont tu portes le nom; quand tes
 » lèvres de corail s'entr'ouvraient dans un
 » sourire d'ange; quand tes petits doigts
 » délicats serraient les miens, pouvais-je
 » penser à me séparer d'un don si pré-
 » cieux? Pouvais-je voir tes yeux char-
 » mans s'éteindre par une mort que je
 » t'aurais infligée? Tes petits membres
 » teints de sang? ton corps déchiré, brisé?...
 » Je ne le pouvais, je ne pouvais accomplir
 » un vœu téméraire, inhumain, et m'effor-
 » çant par les fréquens sacrifices d'objets
 » moins précieux de me rendre propice la
 » déesse que je tremblais d'offenser, je vécus
 » pendant quelque tems dans l'espérance
 » d'échapper au châtement que j'avais mé-
 » rité. Chaque année, en te donnant un frère
 » ou une sœur, amena aussi un nouveau
 » sujet d'affection; mais c'était toujours
 » toi qui avais ma tendresse la plus vive,
 » comme par une sorte de volonté au-dessus
 » de la mienne; toi, mon trésor chéri.
 » Et quoique bientôt j'aie vu périr un à un
 » mes autres enfans, je me berçais tou-
 » jours de l'illusion que chaque victime
 » saisie par la déesse courroucée serait la
 » dernière. Je descendrai au tombeau, me
 » disais-je, mais mes enfans m'auront
 » fermé les yeux... Ces enfans que j'avais
 » achetés à un si horrible prix!... Aujour-
 » d'hui, ce soutien est brisé, cette illu-
 » sion a disparu; je vois trop que je
 » serai condamnée à vivre, témoignage
 » sanglant du crime qui m'aura privée de

» tous ceux que j'aimais au monde!... »
 Heena avait écouté avidement cet ef-
 frayant récit : son cœur se serra. Depuis
 long-tems elle soupçonnait qu'une ven-
 geance mystérieuse planait sur sa famille,
 mais elle ne s'imaginait pas en être la
 cause. Elle aussi avait couvert de guir-
 landes l'autel des dieux, répandu en pro-
 fusion sur chaque saint reliquaire du miel,
 du lait, de l'huile et des graines, dans l'es-
 poir de suspendre ou d'éloigner le châtim-
 ent. A présent qu'elle avait la conviction
 que la déesse exigeait une plus belle, une
 plus digne offrande, elle ne trembla pas,
 elle ne versa pas une larme; son cœur de
 femme ne chancela pas un moment et garda
 en lui le secret d'une si déchirante résolu-
 tion : Heena se prépara mentalement à
 exécuter le dessein qu'elle croyait pieux
 et sacré. D'une voix ferme, donnant à sa
 mère l'assurance d'un plus heureux avenir,
 la jeune fille parvint à apaiser un peu les
 craintes et les remords de Soobratteh.
 Toutes deux retournèrent ensemble à la
 hutte alors déserte. Mais les pleurs de
 la mère coulèrent de nouveau, quand elle
 vit les sombres préparatifs des obsèques
 de son fils : quant à Éda, trop heureuse
 de partager le repos éternel de son époux,
 elle était calme et s'occupait à dresser le bû-
 cher funèbre. Parée de ses habits de noces
 et des plus belles fleurs, elle ne s'émut
 qu'en regardant son jeune enfant; le
 pauvre petit jetait de tems à autre des cris
 plaintifs et prolongés, qui s'accordaient
 étrangement avec la solennité de cette
 triste cérémonie.

» Cet enfant, pensa Heena, et toi aussi,
 Kyraty, vous périrez comme Jumba si je
 n'accomplis pas le vœu de ma mère. Oh!
 Muttaris! mon bien-aimé, perdu pour tou-
 jours! J'aurais tout mon courage, sans la
 pénible pensée de ta douleur! »

Qu'elle était belle alors! Le projet su-
 blime qui exaltait son ame donnait à la
 douce et timide jeune fille une majesté
 presque divine; son visage pâle respirait
 une joie céleste, et ses mouvemens étaient

pleins d'une dignité noble et fière. Son cœur battit violemment lorsqu'elle vit Eda monter d'un air riant sur le bûcher funèbre, et au milieu des hymnes chantées en chœur par les bramines, au murmure confus des ferventes prières que récitaient les spectateurs, prendre sur son sein la tête de son époux et se livrer aux flammes.

Heena se détourna ; le regard timide et compatissant de Muttaris rencontra le sien. Ce regard lui fit mal ! car elle songea au contraste qui allait exister entre son sort et celui d'Eda. La veuve se réunissait à l'objet de son amour ; et elle, il lui fallait le laisser en proie à d'éternels regrets ! Oh ! si elle eût pu en fuyant loin, bien loin avec son fiancé, échapper à la fureur de son implacable ennemie ! Pouvait-elle ne consulter que son bonheur et laisser Soobratteh supporter seule le courroux de Bhowanie ? C'était impossible !...

Le lendemain, prenant pour motif l'événement de la veille, Heena supplia Muttaris de la devancer au temple de Boudha, près de la ville d'Azimgurb, afin d'y remplir, au pied de l'autel, quelques devoirs religieux.

Trop heureux d'obéir au désir de celle qu'il adorait, Muttaris s'y rendit en effet. Mais l'ayant attendue en vain, il rebroussa chemin pour regagner la cabane où il supposait que sa fiancée l'avait devancé à son tour ; avant de s'y rendre, pourtant il désira visiter le temple fameux de Mahadeo.

Cet édifice était situé au milieu des monts Goand, à peu de distance de Puhmuree. Comme il atteignait cet endroit, il entendit les sons lointains de voix qui s'approchaient par degrés ; il vit enfin qu'une foule immense gravissait le défilé qui conduit au sommet d'un roc consacré à Bhowanie, épouse de Mahadeo.

Ce site était sombre et sauvage : de profonds ravins qu'on aurait crus sans fond, si l'on n'eût entendu le rugissement des eaux qui y bouillonnaient ; des collines escarpées, retraites glacées des bêtes fé-

roces et d'oiseaux de proie de toutes espèces ; tristes détails formant l'ensemble de ce hideux tableau.

Une caverne basse et vaste était creusée dans le roc. Au fond de cette sombre retraite, sous une fontaine, que formait sa voûte toujours humide et suintante, se trouvait l'autel de la déesse : c'était au pied de cet antre, et du sommet de ce roc consacré, que les mères infortunées devaient précipiter leurs premiers-nés, pour rendre grâce à la puissante Bhowanie, qui les délivrait d'une stérilité honteuse.

Une sensation étrange, un vague pressentiment vint agiter et glacer l'âme de Muttaris : il approchait de l'horrible précipice, qui, s'élevant perpendiculaire et rude à la hauteur de 170 pieds, était consacré depuis des siècles à l'inexorable déesse.

Une taille légère de femme, dont les vêtements blancs flottaient livrés à la brise, gravissait le sommet. Une distance assez grande séparait encore Muttaris de la victime, lorsqu'il vit un bramine s'opposer par des gestes supplians à son projet désespéré : Muttaris s'élança, et découvrit l'horrible spectacle que ses pressentimens lui avaient révélé.

« O bramine ! s'écriait Heena, que le bruit de vos instrumens couvre la voix de celui que je ne puis ni ne veux entendre ; le ciel, jusqu'à présent favorable, m'avait dérobé tes regards, Muttaris ! n'ébranle pas ma résolution ! ta présence, je le sens, retient ma vie sur la terre ; mais ma mort va m'élancer au ciel ! Par pitié ! détourne de moi tes yeux ; ils déchirent mon cœur ! je dois accomplir ce sacrifice ! Oh ! ne me retiens pas, s'écriait-elle en s'arrachant des bras nerveux de son amant : Ma mère, tu seras sauvée ! »

Et d'un bond frénétique et sauvage, elle s'élança du plus haut point du roc, tournoya dans l'air comme un aigle blessé, et s'abîma dans le gouffre.

M^{lle} LOUISE HOLTZ.

LE

MARÉCHAL DE GÉ.

Le Maréchal.

Le ciel était sombre ; et le silence de la campagne , couverte d'un brouillard opaque , n'était troublé que par le bruit de la pluie tombant sur les grands châtaigniers de la route, et par les coassemens qui s'échappaient à travers les joncs et les flots grossis de la Blaise.

Une compagnie d'archers chevauchait précédée d'un guide portant , suspendue au fer d'une pertuisane, une lanterne qui parsemait les armures de lueurs blanches et vacillantes. Au milieu , quelqu'un enveloppé et caché dans une houppelande fourrée de marte-zibeline , allait à pied et se traînait péniblement , épuisé sans doute par une longue marche dans les terres de labour. Quand parfois la douleur ralentissait son pas, les soldats lui aiguillonnaient les reins à coups de lances, et l'accablaient de jurons grossiers.

La route aboutissait à une énorme masse noirâtre qui se dessinait sur l'ardoise du ciel : aux triangles des combles, aux cônes des tourelles, aux dentelures des créneaux, il était facile de reconnaître le profil d'un château-fort.

Lorsque les archers s'en furent approchés à une portée d'arbalète, il partit du sein de l'obscurité un *qui vive!* retentissant, auquel ils répondirent : *Gens de la reine!* et aussitôt après, le clairon sonna dans la cour du château, et le pont-levis s'abaissa. On fit passer le prisonnier entre deux haies de soldats qui l'outragèrent et le frappèrent de leurs armes ; puis, arrivé au perron, on l'introduisit dans la salle des gardes.

C'était une immense chambre voûtée,

obscur, quoique éclairée avec profusion : la lumière des lampes était amortie par les lambris de chêne noirci, et perdue dans les bannières et les panoplies accrochées. Ça et là des soudards se gobegeaient sur des bancs et des escabeaux, jouant au dés, ou narrant de stupides anecdotes au grand ébahissement des auditeurs.

Messire le gouverneur du château, assis tout au fond sur une estrade, caressait du pied deux chiens bouds, et agaçait un épervier juché sur son poing. Il y avait dans sa pose un insolent abandon qui seyait assez bien au milieu d'une troupe de valets de chevil et de fauconniers groupés autour de lui sur les degrés de son espèce de trône.

A peine le prisonnier eut-il passé le seuil de la porte, ruisselant la pluie comme un toit, boueux jusqu'à mi-jambes, que l'impudent châtelain, laissant tomber sur lui un regard dédaigneux, poussa un long ricanelement qui fut suivi des huées de toute l'assemblée. Quand les gros rires furent un peu apaisés, les plaisanteries circulèrent ; et Dieu sait ce que sont les plaisanteries de corps-de-garde ! « Monseigneur, vous êtes un pendar, » lui disait l'un ; « Monseigneur, vous êtes un larçon, » lui disait l'autre, en le saluant jusqu'à terre. Des éclats de joie effrénée accompagnaient chacun de ces bons mots. D'un coup d'estramaçon quelqu'un ayant renversé le chapeau que le prisonnier portait rabattu sur son front, et l'ayant brutalement dépouillé de sa pelisse, un vieillard d'imposante figure et de fière prestance apparut alors à leurs regards étonnés : les plus éhontés reculèrent à cet aspect.

« J'avais cru, messieurs, leur dit avec calme le vénérable vieillard, que notre sire le roi n'avait que quelques léopards et quelques ours en ses meutes de chasse, mais je vois qu'il en compte beaucoup aussi parmi ses serviteurs.

— Monsieur l'empoigneur de bateaux, pour votre bien, ne faites pas ici l'outre-

cuidant, » lui répliqua le gouverneur en se levant de sa stalle.

Le vieillard porta la main à son flanc, mais au lieu d'épée il n'y rencontra que des chaînes. En ce moment, un des plus insolens soldats lui approcha une lanterne du visage, par dérision.

« Messieurs, suis-je donc ici chez Caïphe!..... » s'écria-t-il en s'avançant vers le trône du gouverneur.

Désespéré par tant d'outrages, et pour s'arracher lui-même à cet abominable spectacle, il prit dans ses deux mains sa barbe longue et blanche, et s'en couvrit la face.

Loin d'être émus par ce mouvement sublime, les soudards redoublèrent leurs huées; et le gouverneur fit un geste menaçant : à ce geste, les deux chiens couchés à ses pieds se précipitèrent sur le vieillard; un fauconnier, qui jouait avec un singe, le lui jeta : le singe s'attacha à sa barbe. La lutte ridicule du vieillard et du singe poussa au comble la joie furibonde du prétoire.

« Geoliers, dit alors messire le gouverneur, mettez le corps de monseigneur en réserve, ainsi que monseigneur mit son corps d'armée à Fornove. »

Cette sottise allusion était un sanglant sarcasme, qui ne fut guère compris que par le prisonnier, mais compris si profondément, que de grosses larmes coulèrent de ses yeux. Deux porte-clefs se jetèrent sur lui et l'entraînèrent dans une des tours. Là, ils l'écroutèrent dans un cachot souterrain étroit et bas, où l'eau transsudait à travers la voûte et coulait sur les murs.

Mab Ivin de Roscof.

Le château de Dreux, doré par le soleil couchant, semblait de loin une châsse de vermeil. La nature, à cette heure de déclin, fardée de rayons étincelans, captive l'œil, ne pouvant plus subjuguier l'âme : comme les femmes sur le retour, elle se fait des atours de clinquans; ses

beautés s'effaçent, son éclat se ternit, mais ses pierreries étincellent. La nature sème de paillettes et d'oripeaux le manteau de la nuit, et la coquette le manteau des ans.

Appuyé sur le parapet d'une terrasse de jardin, un vieillard contemplait en extase l'embrasement de l'occident. Sa pensée, élevée vers l'infini, répandait une teinte de béatitude sur son visage amaigri par la souffrance. Sur sa poitrine, une barbe longue et blanche descendaient majestueusement.

Dans le chemin longeant la terrasse, tout-à-coup des pas se firent entendre et l'arrachèrent à sa rêverie, pour le replonger dans une autre rêverie de souvenirs d'enfance et de patrie. C'était un jeune homme qui s'avançait, paraissant étranger et voyageur : voyageur, au bâton qui soutenait son corps alourdi; étranger, à son bizarre costume. Sa casaque était une peau de mouton poilue, ses braves une peau de chèvre, son bonnet une peau de renard, dont la queue pendait sur son dos comme une crinière de casque.

« Ami! n'es-tu pas de Bretagne? lui cria du plus loin le vieillard.

— Vous l'avez dit, monsieur : je suis Mab Ivin de Roscof.

— Oh! pourquoi suis-je captif? oh! comme je te presserais dans mes bras, toi qui m'apportes une senteur oubliée de patrie, toi qui fais tressaillir mon cœur breton de joie et de regret!... Compagnon, où vas-tu?

— A Blois, pour entrer aux gardes-gentilshommes de la reine.

— Es-tu banni de Bretagne? n'as-tu pas d'autre espoir que de vendre ta liberté, et de la vendre à une femme!... Mieux vaudrait te briser le front sur cette muraille!

— C'est mon ambition qui m'exile; c'est l'amour de la gloire qui me possède! Je vais offrir mon cœur à ma souveraine, et mon bras au roi. A la première guerre, Mab Ivin partira, et Mab Ivin reviendra capitaine, ou ne reviendra pas, Mais, s'il

vous plaît, ne mal parlez pas d'Anne, notre reine bien-aimée.

— Je ne médis pas d'Anne : je dis seulement qu'il vaudrait mieux se briser le front que de se faire serviteur de cette femme. A ton âge, on est ébloui par de folles illusions ; va, tous tes rêves glorieux se résoudre sans aucun doute en quelques veilles à la porte de ta reine, sur le *Perchoir aux Bretons* ; toutes tes campagnes se borneront à la suivre à la messe ; tes honneurs, à faire de toi un valet de cour ! Et quand même le hasard te mènerait au but de tes désirs orgueilleux, tu n'en serais que plus voisin du malheur : va, il n'est pas de prix auquel on puisse vendre sa liberté ; et qui dit liberté, dit vie. Écoute : ce que tu veux faire, je l'ai fait. J'ai déshérité ma patrie de mon génie, car tout homme a son génie, et je me suis vendu à mes ennemis naturels. Écoute : comme toi, à ton âge, j'étais plein de courage, et plus encore d'ambition. Tannegui du Châtel, mon tuteur, me flatta, et m'attira à la cour de France. En 1470, je quittai la Bretagne : Tannegui me vint au-devant avec plus de deux cents gentilshommes ; Louis XI, lui-même, accourut sur mon passage pour me gagner par des caresses, et m'allécher par de brillantes promesses. En 1475, je fus fait maréchal. Je commandais en Flandre, en 1479 ; et, avec huit cents hommes, je repris toutes les places dont Maximilien d'Autriche s'était emparé. En 1482, j'assiégeai Aire, et le remportai d'assaut. Après la mort de Louis XI, je demeurai chargé de la défense de la frontière de Picardie, et je battis partout les Autrichiens. J'accompagnai Charles VIII à la conquête de Naples ; et en 1495, je commandai la réserve à la bataille de Fornove. Je délivrai le duc d'Orléans, Louis XII, assiégé et désespéré dans Novare : ce grand service me valut la bienveillance de ce prince, qui me nomma chef de son conseil. Je le suivis en Italie, en 1499, et j'assistai à son entrée dans Gènes, en 1502. J'ai emporté

le renom de bon capitaine pour la guerre et pour la paix. Penses-tu faire mieux et penses-tu monter plus haut?... Me crois-tu bien heureux aujourd'hui ? me crois-tu dans la félicité?... Veux-tu connaître le paiement de tant de services et de tant de dévouement?... tiens, regarde, le voilà!...» En disant ces dernières paroles, le vieillard ramassa et souleva, à grand effort, les chaînes rivées à sa ceinture et traînantes à sa suite, puis il les jeta par-dessus le parapet : les fers retombèrent avec fracas sur la muraille. Mab Ivin recula, consterné, en s'écriant : « Maréchal de Gié, est-ce vous que je vois?... »

— Lui-même!... Pierre Gié, vicomte de Rohan, fils de Louis I^{er} de Rohan et de Marie de Montauban, rejeton des deux plus anciennes et des deux plus puissantes maisons du royaume! »

Mab Ivin resta anéanti : de grosses larmes coulaient de ses yeux fixés sur le maréchal.

« Ton regard, mon enfant, semble m'interroger, et demander qui de si haut m'a fait choir si bas : une femme!... Louis XII était malade à l'agonie ; Anne, voulant pourvoir à ses affaires, en cas de veuvage, fit charger pour la Bretagne quatre bateaux de précieux meubles, de bijoux et d'argent. En bon officier de la couronne, l'honnêteté d'ailleurs m'en faisait une loi, je m'opposai à cette soustraction, et j'arrêtai et saisis cette cargaison entre Saumur et Nantes. Dieu sauva le roi. Regardant mon acte de loyauté comme une insulte, la reine, outrée et dépitée de cet affront, couva sourdement sa vengeance, et me fit chasser de la cour, puis traduire au parlement de Toulouse, sous de vagues et faux témoignages de trahison et de concussion, témoignages achetés à grands frais jusqu'en Italie. Le parlement, très-galant envers la reine, offrit de me condamner à mort ; mais, par un raffinement de cruauté, Anne le remercia de sa courtoisie : *Pour ce que, dit-elle, la mort est le vrai remède à tous maux et douleurs, et*

qu'étant mort, Rohan serait trop heureux. Pour ce que je veux, dit-elle, qu'il vive bas et ravalé, en douleur et tristesse qui lui feront plus de mal ; car, la mort ne dure qu'une heure, et les langueurs font mourir tous les jours.

» Vois si tu veux à ces risques essayer de ce qu'on appelle fortune et gloire ? vois si tu veux goûter à l'ingratitude de cour?... Crois-moi, jeune ami, conserve bien ta liberté et ta patrie. Retourne au pays de Bretagne ; sans doute, quelque fiancée t'y pleure ; sans doute, ta mère gémit tout en larmes : conserve bien ta mère et ta fiancée, dons que Dieu ne nous fait qu'une fois ! Quand on s'incline devant son semblable, et qu'on lui donne le droit de vous mettre un collier d'or au col, on lui donne le droit de vous mettre des chaînes de fer aux pieds.

— O vieillard, c'est Dieu qui m'a parlé par votre bouche, béni soit-il ! J'obéirai à son message, car vous êtes son envoyé. Je retourne au pays de mes aïeux.

— Enfant, reçois ma bénédiction, elle te sera efficace : le ciel bénit ceux que bénissent les malheureux.

— Le ciel est attentif aux souhaits du juste, aux prières de l'enfant ; qu'il prenne soin de vous, mon père ; adieu !

— Ami, tiens, voici ma houppelande de drap et de velours ; tiens, voici mon riche *bicoquet* ; donne-moi en échange ta casaque de mouton et ton bonnet de renard. Sous ces habits, je me croirai revenu au tems de paix et de simplicité de ma vie ; je veux mourir comme j'eusse dû vivre. »

Le jeune ambitieux, en proie aux remords, rebroussa chemin et reprit la route du duché ; et le vieux maréchal le poursuivit, jusqu'à perte de vue, d'un regard de regret et d'envie.

La Reine.

Brantôme, après avoir narré les malheurs du maréchal de Gié, ajoute : « *Voilà la vengeance de cette BRAVE reine.* » J'avoue

qu'il me serait impossible de pousser la galanterie jusque-là : seulement, j'ajouterai ce qui suit.

Qui ne croirait, au récit de ces exécrables vengeances envers un homme irréprochable qui l'avait blessée, qu'Anne de Bretagne n'ait été une méchante femme, dure, inhumaine, cruelle, féroce ? Et quelle opinion détestable n'aurait-on pas d'elle si l'histoire ne nous avait conservé que ce seul fait ! Il faut se garder de juger d'une façon tranchante sur un acte isolé : le cœur humain est un vase si profond ; on ne peut que vainement y jeter la sonde. C'est un vase rempli d'éléments ennemis, incompatibles, antipathiques, où se noie l'analyse.

Anne était à la fois haineuse, vindicative, barbare, pour qui avait outragé sa fierté et sa hauteur ; et bonne, généreuse, sensible, pour tout autre. Quand son amour de la vengeance n'était point allumé, elle n'était que vertueuse ; quand il était surexcité, elle n'était plus que crimes. Douce et haineuse, généreuse et féroce tout à la fois, tout ensemble, cela ne dépasse-t-il pas la raison, cela n'est-il pas inexplicable ?

S'étant réservé les revenus du duché de Bretagne, Anne, malgré son faste et sa représentation, les administrait avec tant d'ordre que son trésor était toujours plein. Elle l'employait à soulager les veuves, les orphelins, les gens maltraités par la guerre, les moines misérables ; elle répandait aussi ses libéralités sur les savans, dont elle recherchait l'entretien. Lorsque le roi allait combattre en Italie, elle se rendait à Lyon, afin d'être plus à portée de faire des présens aux capitaines qui se distinguaient et de redonner des équipages aux pauvres officiers démontés. En 1501, les chrétiens s'étant croisés contre les Turks, elle appareilla à ses frais douze des plus grands vaisseaux de l'expédition.

Louis XII était très-inconstant ; Anne parvint à le captiver sans partage, et à le rendre glorieux d'elle, de ses grâces, de sa majesté, de son bel esprit. Un

ambassadeur ou un prince étranger ne venait jamais en cour, sans que le roi ne l'envoyât rendre hommage à la reine. Comme souveraine de Bretagne, il voulait qu'on lui portât même respect qu'à lui. D'une aventure assez plaisante rapportée par messire de Bourdeille, les historiens ont déduit qu'elle avait la manie de vouloir paraître plus savante qu'elle ne l'était : je crois cette déduction injuste. Ce n'était point pour faire l'érudite qu'elle cherchait à s'exprimer en la langue des ambassadeurs qui venaient la saluer, c'était par un délicat sentiment d'accortise ; elle sentait qu'il n'y a pas de politesse plus flatteuse à faire à un étranger que de parler sa langue : c'est lui manifester l'ancienne estime et le haut intérêt qu'on porte à son pays.

Son chevalier d'honneur, M. de Grignols, homme instruit, d'ordinaire lui faisait sa leçon : un jour qu'elle lui avait demandé quelques phrases espagnoles pour dire à l'envoyé d'Espagne, il lui fit apprendre par cœur quelques plaisanteries. Le lendemain, comme elle attendait l'ambassade, pour divertir le roi d'humeur gaie et riuse, on lui conta l'aventure qu'il trouva bonne ; toutefois, cependant, il courut aussitôt en avertir la reine, pour qu'elle eût à se garder de prononcer ces facéties. Anne entra en si grande colère, malgré les risées de son époux, qu'elle voulut chasser M. de Grignols. Mais les prières du roi et les humbles excuses du coupable réussirent enfin à l'apaiser.

Des chroniqueurs lui donnent une taille élevée, d'autres une taille médiocre ; peu importe, elle était belle ! comme il est facile de s'en convaincre par ses portraits. Une chose toute en sa faveur, et que les libellistes ne pourraient nier, c'est l'élévation et le grand développement de son front, conformation attestant la supériorité d'intelligence et le génie. Elle avait un pied plus court que l'autre, mais elle prenait tant de soin à le cacher qu'on s'apercevait difficilement qu'elle était boiteuse. Le ga-

lant Brantôme assure même que ce défaut lui ajoutait encore des grâces.

Le sort de cette princesse est unique dans l'histoire. A quatorze ans, après la mort de François II, son père, elle se trouva héritière d'un vaste duché. Pour sa beauté et peut-être aussi pour ses biens, elle fut disputée alors comme une proie entre les princes de l'Europe. Le duc d'Orléans, Louis XII, réfugié en Bretagne, la vit et l'aima, et reçut d'elle la promesse de l'épouser s'il pouvait jamais divorcer avec Jeanne, fille de Louis XI. On la fiança à Maximilien d'Autriche, qui l'épousa par procureur. Mais Charles VIII à son tour, ayant formé la résolution de l'épouser, renvoya à Maximilien sa fille, à laquelle il était fiancé, et lui prit sa prétendue en remplacement. Le duc d'Orléans, Louis XII, fit alors pour le bien de la France le sacrifice de ses amours et négocia le mariage ; mais dans le contrat fut insérée cette clause que : *la roi venant à mourir sans enfans, la reine serait obligée d'épouser son successeur à la couronne, et que si elle le précédait, le duché demeurerait à la France.* Charles VIII étant mort, et la passion de Louis XII ravivée pour la belle veuve, qu'il avait toujours aimée dans le secret de son cœur, il répudia, avec l'autorisation du pape Borgia, sa Jeanne, bonne et laide, qui se retira du monde et fonda l'ordre des Annonciades.

Il existe un monument bien précieux du goût d'Anne de Bretagne pour les arts et les sciences. La bibliothèque royale possède son livre d'heures ou missel, manuscrit in-quarto, orné de son portrait et de miniatures admirablement exécutées ; il y en a une pour chaque mois, représentant les travaux champêtres ; les autres figures peignent les fêtes de l'année. Chaque marge est décorée d'une plante avec des insectes d'après nature. Les plantes sont au nombre de trois cents, presque toutes reconnaissables, et dont beaucoup feraient le désespoir de nos peintres de fleurs. Ce manuscrit merveilleux, de la fin du quin-

zième siècle, est certainement l'herbier le plus complet de cette époque, et porterait en outre à croire que cette princesse aimait à s'occuper de botanique et d'agriculture.

Il existe encore un autre monument non moins précieux que celui-là et qui se rattache aussi à cette reine. C'est le tombeau bâti par les ordres de François I^{er} dans l'abbaye de Saint-Denis, au-dessus du caveau qui contenait les corps de Louis XII et d'Anne de Bretagne. Ce mausolée exécuté en marbre blanc, par Jean Juste de Tours et Paul Ponce Trébati, si important pour la chronologie de l'art, est un de ceux qui ont le plus souffert de la barbarie révolutionnaire.

Les statues de Louis XII et d'Anne de Bretagne représentés dans leur état de mort, d'une vérité d'expression effrayante et d'une savante exécution, y sont posées sur un cénotaphe en marbre noir et d'un goût exquis.

PÉTRUS BOREL.

UNE RENCONTRE.

I.

DONA LUCREZIA. Monseigneur, qui épouse protège, qui donne la main donne le bras, j'y compte.

VICTOR HUGO.

« Mon cher, cette jeune fille est charmante, d'honneur!

— Je ne trouve à mon goût que les femmes de théâtre.

— Mais regarde donc quelle taille, quel air distingué, quelle race! elle est charmante, d'honneur, ou je ne m'y connais pas. »

Il chante en grasseyant :

Jeune fille aux yeux noirs, tu régnes sur mon ame;

La jeune fille rougit, son cœur battit avec violence, elle regarda le cavalier qui donnait le bras à sa mère; puis, une réflexion soudaine traversant son esprit, elle devint pâle, son cœur cessa de battre, et d'une voix altérée :

« Maman, dit-elle, si mon cousin nous reconduisait tout de suite, tout de suite à la maison : je me sens horriblement fatiguée... »

Les deux fashionables s'éloignèrent, après avoir regardé la jeune fille jusque sous son chapeau.

« Mais quel caprice, Lucie, répondit M^{me} Darnay, qui, tout occupée à saluer une personne de sa connaissance, n'avait rien vu, rien entendu; tu as désiré venir à ce concert, nous y arrivons à peine et déjà tu veux t'en aller?... Si tu es fatiguée, mon ange, reposons-nous, la musique d'ailleurs te fera du bien... »

— Certainement, ma tante a raison, ajouta aussitôt Charles Darnay, plaçant convenablement des chaises; asseyez-vous ici, mesdames, et je vous demanderai ensuite la permission d'aller dire deux mots à un de mes amis de collège.

— Ne me quittez pas, mon cousin! s'écria la jeune fille effrayée.

— Que craignez-vous, mademoiselle, n'êtes-vous pas près de votre mère?... » En disant ces mots, il regardait au loin avec inquiétude.

« Au nom du ciel! reprit-elle à voix basse.

— Vous êtes folle, lui répond-il aussi à voix basse. Allons, Lucie, ne faites pas de scandale, songez à tout ce monde qui vous observe. » Puis élevant la voix, il reprit d'un air aisé et leste : « Je suis à vous, mesdames, je reviens à l'instant. »

Et Charles Darnay se perdit dans la foule.

II.

Elle était bien malheureuse, c'est tout ce que je puis dire.

Généroza, A. JAL.

C'était par une belle soirée d'été, la lune s'élevait blanche et silencieuse au-dessus de l'obélisque de Louqsor ; non loin, à l'entrée des Champs-Élysées, des barrières à jour formaient une enceinte au milieu de laquelle s'élevait un élégant pavillon où l'orchestre de Musard exécutait de vives contredanses, de hardis galops et de brillantes ouvertures. De tems en tems des bouffées d'une douce chaleur ou bien un vent frais et léger venaient caresser les épaules et la figure, se jouer à travers les dentelles et les cheveux des femmes élégantes et belles qui se promenaient gaiement en mesure, tandis que d'autres, silencieusement assises, s'abandonnaient aux douces émotions de l'harmonie.

Une jeune fille seule y était insensible. Grossièrement insultée devant l'homme qui allait être son mari, elle n'avait pas eu assez de présence d'esprit pour lui dissimuler son effroi ; elle s'en repentait amèrement, et s'attendait à quelque affreux malheur dont elle serait la cause ; les lumières scintillaient devant ses yeux comme des étoiles, les instrumens bruissaient à ses oreilles comme des cris de mort. Quand elle voulait confier ses angoisses à sa mère, elle la voyait si calme, qu'elle se disait : « Je me trompe, sans doute, il ne s'est aperçu de rien, il n'a rien compris ; il a raison, Charles, je suis folle..... » En ce moment elle le vit qui revenait sain et sauf ; alors son cœur que comprimait la crainte battit doucement, sa tête qui bouillonnait se calma mais hélas ! sa joie fut de courte durée ! Le jeune homme avait les lèvres serrées et pâles ; il tenait une carte qu'il pliait et repliait entre ses doigts. Plus de doute pour Lucie, ses pressentimens étaient vrais, un rendez-vous venait d'être donné, des hommes se battraient pour elle, elle se-

rait accusée de leur mort, elle serait perdue, déshonorée... un duel et ses suites funestes se présenterent si puissamment à son imagination, que tous ses sens se bouleversèrent, elle ne vit plus rien, n'entendit plus rien... sa tête se pencha, et elle tomba évanouie sur les genoux de sa mère.

III.

PARIS. — Où trouver à présent mon toit d'osier et de boux et de rauxée?...
Ahasvérus, EDGAR QUINET.

« Mademoiselle Ursule, comment va mademoiselle ? dit à voix basse le cocher de M^{me} Darnay, avançant doucement la tête dans l'antichambre.

— Mieux, monsieur Georges ; mademoiselle a repris connaissance. Entrez donc, continua la femme de chambre sucrant une infusion de feuilles d'oranger ; mais qu'est-il donc arrivé à ce concert ?

— Dam ! mademoiselle Ursule, voilà ! J'étais tranquillement sur mon siège, lorsque François qui se tenait près de la barrière, m'a raconté qu'il avait vu de loin M. Charles, levant haut la tête, et bou-tonnant son habit, comme s'il s'appretait à chercher querelle à quelqu'un ; et c'était ma foi de Dieu vrai, mademoiselle Ursule, car il s'approcha de deux mirliflors qui ne lui disaient rien, donna un grand coup de conde à celui qui chantait, lui fit tomber sa canne, s'arrêta et le regarda d'un air, mais d'un air, à ce que dit François.....

— C'est singulier, je ne comprends rien à la conduite de notre jeune maître... Après, monsieur Georges ?

— Après, mademoiselle Ursule, voilà ! Le mirliflor s'étant fâché, « Monsieur, qui dit, vous allez me ramasser ma canne, s'il vous plaît. — Monsieur, que répond M. Charles, cela ne me plaît pas, et si je la ramassais, ce serait pour vous la casser sur la figure. » Alors la foule les entourait et François ne vit plus rien, sinon, un

instant après, M. Charles et madame qui apportaient mademoiselle sur leurs bras ; ils la mirent dans la calèche ; François ine cria : « A l'hôtel ! » J'ai crevé les pauvres chevaux afin d'arriver plus vite... et voilà.

— Mon Dieu, mon Dieu, monsieur Georges, nous avons bien besoin de venir à Paris pour acheter la corbeille de mariage de mademoiselle ! comme si Orléans n'était pas une assez grande ville pour cela ; un beau pays, ma foi, que ce Paris. Les cris des marchands qu'on ne comprend pas et qui vous étourdissent, les passans qui vous coudoient et vous regardent insolemment, les voitures qui vous élaboussent quand elles ne vous écrasent pas... c'est une horreur ! Je vous assure, monsieur Georges, qu'un Parisien, fût-il tout cousu d'or, me demanderait en mariage, que je n'en voudrais pas.

— Mais je ne suis pas Parisien, moi, mademoiselle Ursule, j'ai des économies à la caisse d'épargnes, et si vous vouliez m'écouter... »

En effet, la femme de chambre écoutait le cocher avec la plus touchante attention, lorsque la sonnette se fit entendre... C'était François qui amenait un médecin. Ursule courut l'annoncer.

IV.

Il y a des impertinences qu'une femme ne doit jamais comprendre, c'est la seule manière dont elle puisse s'en venger.

Pâle et couchée sur un divan, Lucie recevait les soins de sa mère désolée, et suivait des yeux Charles Darnay, qui, fort agité, s'avancait au-devant du médecin, homme jeune et déjà chauve, à l'œil creux et vif, à la démarche lente et noble... « Monsieur, lui dit-il précipitamment, la chaleur, les émotions de la musique... sont les seules causes...

— Hélas oui, monsieur ! ajouta M^{me} Darnay tout en larmes, car c'est la première

fois qu'elle se trouve dans cet état, et rien ne peut la calmer. Secourez, ma pauvre enfant, monsieur, et ma reconnaissance... »

Le médecin repoussa la manchette de la jeune malade pour toucher légèrement son bras, tandis qu'il jetait un regard scrutateur sur chacun des personnages de cette scène.

— Laissez-nous seules avec monsieur, mon neveu, » dit M^{me} Darnay.

Charles fronça les sourcils et sortit lentement.

Lucie le regarda partir avec un mélancolique intérêt, puis elle fondit en larmes en disant : « Je ne suis pas malade. Mon Dieu quel malheur ! Imagine-toi, maman, qu'un jeune homme m'a insultée ce soir au concert, tu ne t'en es pas aperçue ; mais Charles doit se battre pour moi, j'en suis sûre... Ah mon Dieu maman, quel malheur ! j'en mourrai.

— Voilà bien le plus horrible événement, s'écria M^{me} Darnay. En effet, mon neveu avait quelque chose d'extraordinaire... Je comprends maintenant sa conduite... Mais, ma fille, n'as-tu rien à te reprocher ? il y a des impertinences qu'une femme ne doit jamais comprendre, c'est la seule manière dont elle puisse s'en venger.

— Maman, c'est ce qui ajoute encore à mon désespoir. Je n'ai pas été maîtresse de moi, j'ai regardé mon cousin, et mes yeux irrités, effrayés, lui auront dit de me protéger, de me venger sans doute... Ah ! je ne me le pardonnerai de ma vie !

— Quelle imprudence, ma fille ! mais vous avez compromis votre dignité de femme en prenant pour vous ce que ce jeune impertinent a pu dire ; mais vous avez compromis la vie d'un homme... Allons, ne vous tordez donc pas ainsi les bras, calmez-vous... Fatal voyage ! Monsieur !... Je suis veuve, ce jeune homme est mon neveu, le fiancé de ma fille, le chef de notre maison ; à l'existence de M. Charles Darnay est attachée la nôtre, celle de cinq cents ouvriers, dont il est le

bienfaiteur et l'ami; à tous ces titres, monsieur, au nom de la religion, au nom de l'humanité, aidez-nous de vos conseils, dans ce pays où nous sommes étrangères; employez tous les moyens qui seront en votre pouvoir pour empêcher ce malheureux duel... Pardon, monsieur, un tel service ne peut se demander qu'à un vieil ami, et nous vous voyons pour la première fois... Mais il y a des circonstances dans la vie où les momens peuvent valoir bien des années...

— Oh oui! monsieur! dit Lucie, joignant ardemment les mains.

— Comptez sur moi, mesdames. Je suis trop flatté, trop honoré de votre confiance pour ne pas essayer de la mériter... Mais comment saurai-je ce qui s'est passé à ce concert?

— M. Charles prie monsieur le docteur de vouloir bien passer chez lui en sortant de chez madame, dit François en entr'ouvrant la porte. »

Le médecin écrivit sa prescription, fit un signe d'intelligence aux dames, les salua et suivit le domestique.

V.

On dira son nom avec compassion,
puis tout sera fini.

M^{me} NORDENFLICHT.

« M^{lle} Darnay, monsieur? dit Charles avec le plus vif intérêt en allant au-devant du médecin.

— M^{lle} Darnay est plus calme.

— Ah! tant mieux, monsieur: je vous en remercie. » Après avoir donné un siège au médecin, il lui montra une carte: « Connaissez-vous ce nom? Tom Berville.

— Oui, monsieur. Celui qui le porte est un brave avec les hommes, mais un lâche avec les femmes. » En prononçant ces derniers mots il regarda Charles fixement.

Charles rougit.

« Je l'ai insulté ce soir, reprit-il précipitamment: nous devons nous battre de-

main matin, et je voulais vous prier, monsieur, de me faire l'honneur d'être mon témoin.

— Vous vous adressez mal, monsieur, je désapprouve sévèrement le duel, cette coutume barbare que nous avons conservée des Francs, nos ancêtres; encore dans ces tems d'ignorance où la force physique décidait du bon droit des combattans, à l'époque où le duel était permis sous le nom de jugement de Dieu, un noble ne pouvait se battre contre un roturier, ni un lépreux contre un homme sain; de même, de nos jours, vous, homme d'honneur, homme utile à vos concitoyens, vous ne devez pas vous battre contre un fat, contre un homme dont la vie n'est utile à personne: la partie n'est pas égale.

— Je l'ai rendue égale en insultant mon adversaire, dit Charles, qui, pendant ce colloque, arpentait impatiemment le parquet de sa chambre.

— Sans doute alors, monsieur, vous avez été poussé à vous oublier ainsi, et je vous plains!... Si vous succomez, on vous donnera trois lignes dans un journal, on portera votre deuil trois mois, et on vous oubliera pour toujours!... Qui sait si, au lieu de mourir d'une mort inconnue, vous n'auriez pas pu mourir d'une mort glorieuse, pour sauver la vie d'un citoyen, ou l'indépendance de votre pays... Mais non, vous préférez le crime, le ridicule...

— Assez, monsieur, assez! vous abusez, » dit Charles pâlisant de colère.

Le médecin lui tendit la main d'un air ému; Charles la refusa en détournant la tête.

Après une longue pause, le médecin reprit d'une voix altérée: « Voulez-vous me charger d'arranger cette affaire?

— Non, monsieur, bien que je voie de sang-froid ma folle conduite et les suites où elle m'entraîne, jésens qu'il n'a pas dépendu de moi de faire autrement, et je ne reculerai pas: c'est un malheur, j'en conviens; mais est-ce qu'il n'y a pas des malheurs dans ce monde?... dit-il avec

ironie. Tout coupable que je puisse vous paraître, monsieur, j'espère que vous ne voudrez pas m'abandonner, et je compte sur vous demain matin. »

Le médecin, qui croyait avoir déjà beaucoup gagné d'obtenir de M. Darnay cette espèce d'aveu de sa faute, se garda bien de continuer la discussion, craignant de réveiller l'offense dans le cœur de l'offensé, et surtout de laisser apercevoir qu'il connaît la véritable cause de ce duel, admirant la délicatesse du sentiment qui avait fait agir ce noble jeune homme; et dans l'espoir que la nuit achèverait de le calmer, il se leva en lui disant : A demain, je serai à six heures à votre porte. Charles, cette fois, tendit la main au médecin, qui la lui serra avec affection, et partit.

VI.

La femme est divine, elle est douce, et l'esprit lui inspire ce qui est bien.

AUGUSTE CRANO.

Tout était calme dans l'hôtel de Bretagne, rue de Richelieu. Les domestiques, réunis à l'antichambre, faisaient leurs conjectures sur ce qu'ils avaient observé chez leurs maîtres :

« Madame écrit, mademoiselle prie et pleure : on dirait qu'il est arrivé quelque malheur, dit Ursule; savez-vous ce que c'est, messieurs ?

— Monsieur écrit aussi; il se frotte le front, et prononce tout bas de tems en tems : Je donne et lègue... On dirait qu'il fait son testament, dit Georges. Savez-vous ce que cela veut dire, vous autres ?

— Vous n'êtes guère subtils, dit François; c'est clair comme le jour : M. Charles a un duel demain à cause de la dispute de ce soir que je vous ai racontée, et... »

Une sonnette se fit entendre. Ursule entra chez sa maîtresse, et sortit un instant après avec une lettre, que François alla porter à son maître.

Voici ce que contenait cette lettre :

« Je sais tout, Charles; je devine tout » ce que votre honneur offensé dans l'honneur de ma fille a pu vous inspirer; » mais écoutez, mon ami, la voix d'une » femme qui vous regarde comme son fils » chéri, qui vous parle comme une tendre » mère : renoncez à ce combat impie que » repoussent toutes les lois divines et humaines; pardonnez, mon ami, au nom » du ciel, pardonnez!... Bien plus, vous » vous êtes rendu l'offenseur; et puisque » vous avez changé de rôle, mon ami, » triomphez du plus grand défaut qu'un » homme puisse avoir à combattre, l'orgueil! en un mot (et ce mot dût-il vous » faire rougir de honte), faites des excuses. Je le sens, ce moment sera horriblement pénible, il sera affreux; mais » aussi quelle éternité de malheurs il vous » évitera, et combien alors vous montrerez de courage aux yeux de Dieu et des » hommes! Aux yeux de Dieu, en vous » soumettant à sa loi; aux yeux des hommes, en vous élevant au-dessus de leurs » préjugés; et nous, mon ami, nous faibles femmes, condamnées que nous » sommes à les subir tous, ces préjugés du monde, combien nous admirons, » nous respectons celui qui est assez fort » pour les surmonter! Charles, mon fils! » ne vous battez pas! Vous savez quel prix j'attache à votre mariage avec ma » fille, vous savez combien nous vous aimons! Eh bien, Charles! si ce combat » a lieu, tout est rompu; Lucie renonce » à vous : elle retire sa main de la main » qui s'est armée contre la vie de son » semblable. C'est à genoux devant Dieu » qu'elle vient de faire ce serment : demain nous partons pour Orléans avec » vous ou sans vous, unis à jamais ou séparés pour toujours.... Vous le voyez, » mon ami, notre bonheur ou notre malheur dépend de vous, Charles! mon » enfant! n'est-il pas vrai que nous ne » sommes pas séparés pour toujours? » Quelle nuit je vais passer, mon Dieu!

» Ma pauvre fille... Charles, aie pitié
» d'elle! »

VII.

Homicide point ne seras,
De fait ni de consentement.

Commandement de Dieu.

Le soleil teignait d'un or pâle le sommet des arbres du bois de Boulogne, l'air était calme et pur, les feuilles se relevaient plus vertes et secouaient la brillante rosée, les mille fleurs des champs s'ouvraient plus vives à la chaleur du jour, les gais oiseaux s'ébattaient sur les branches flexibles, les insectes bruissaient sous l'herbe. Heureuse, la terre tressaillait sous les regards du ciel, et le Dieu de la terre et du ciel donnait à toute la nature une nouvelle vie.

A la porte Maillot, un cabriolet s'arrêta; deux hommes en descendirent portant des pistolets.

Un brigadier et un gendarme de la caserne de Sablonville les regardaient passer.

Jeune fille aux yeux noirs, tu règnes...

« Tiens, dit le brigadier, je connais celui qui chante; ce n'est pas la première fois que je le vois à pareille fête. »

Un quart d'heure après, un autre cabriolet s'arrêta, deux hommes en descendirent; ceux-ci n'étaient point armés, ils s'enfoncèrent dans le bois à la suite des premiers.

« En v'là que je n'ai jamais vus; ils ont l'air de braves et honnêtes jeunes gens. Camarade, chassons-les du bois, qu'ils aillent se faire tuer ailleurs. »

— Je l'veux bien, brigadier, mais nous aurons beau faire, ils trouveront toujours vingt pieds de terre pour se battre dessus, et six pieds pour se faire enterrer dessous. »

Se voyant traqués, les quatre hommes se séparèrent, après s'être donné rendez-vous au bord de la Seine, non loin du pont

de Nenilly; là, ils se rencontrèrent de nouveau.

Le front pâle et les lèvres tremblantes, Charles Darnay s'approchant de Tom Berville, lui dit d'une voix qu'il s'efforçait de rendre ferme : « J'étais allé chez vous ce matin, monsieur; ayant eu le malheur de ne pas vous y rencontrer, c'est ce qui a retardé mon arrivée. »

— Je ne vois pas, monsieur, ce que vous pouviez avoir à me dire; j'ai le choix des armes et voici des pistolets que ces messieurs voudront bien tirer au sort; il les remit aux témoins qui les chargèrent et les déposèrent dans un chapeau.

— Je voulais vous dire, monsieur, reprit Charles avec effort, que ma conduite d'hier était celle d'un fou, et que je vous en faisais des excuses.

— Hier, monsieur, dit Tom Berville d'un air dédaigneusement impertinent, je les aurais peut-être acceptées, mais ce matin il n'est plus tems; je n'ai pas l'habitude de me lever de si bonne heure et de me déranger pour rien.

— D'ailleurs, messieurs, dit le témoin de Tom Berville, il me semble que la réparation doit être publique, puisque l'insulte l'a été; et comme nous ne pouvons pas réunir ici toutes les personnes qui se trouvaient présentes, si monsieur veut signer ses excuses, je ne m'oppose pas à un accommodement.

— Ni moi, ajouta le docteur, car l'honneur ni la réputation de M. Tom Berville n'ont été attaqués, et les excuses de M. Charles Darnay peuvent compenser ses paroles inconvenantes. Cette affaire est fort désagréable sans doute, mais où en serions-nous, messieurs, si un acte de folie ne pouvait être réparé que par un crime? car un duel, messieurs, est un double assassinat, prémédité, exécuté de sang-froid... Je consens à la lettre que le témoin de notre adversaire exige; je le prie de l'écrire lui-même dans les termes qu'il jugera les plus convenables et nous signerons. Quand on a fait une faute, il ne reste plus qu'à la

réparer, et se battre ce serait l'aggraver ou la rendre irréparable.

— Non, monsieur, non, reprit Tom Berville, qui s'était promené de long en large pendant cette explication, je ne l'entends pas ainsi, je ne reçois pas d'excuses, ce serait la première fois. Que dirait le café de Paris? Allons, monsieur, choisissez un de ces pistolets, ajouta-t-il avec impatience, mes amis m'attendent à déjeuner; nous perdons notre tems, et ici je n'aime pas à le perdre. »

Charles prend un pistolet au hasard, ajuste un oiseau qui vole, l'oiseau tombe dans la rivière.

« J'ai eu l'honneur de vous dire, monsieur, que je ne me battrais pas, dit-il déposant froidement son arme, puis une légère rougeur anima ses traits, et lorsque nos témoins pensent que vous devez être satisfait, je ne vois pas pourquoi, monsieur, vous ne le seriez pas.

Tom Berville était pâle et paraissait réfléchir en regardant l'oiseau flotter sur la rivière.

« Diable, monsieur, s'écria le témoin revenu de sa surprise, voilà un beau coup! Et puisque votre second consent à ma proposition, que mon ami Tom Berville l'accepte, je vais écrire; allons à ce café.

« Dans une rencontre qui a eu lieu ce matin, près du pont de Neuilly, » M. Charles Darnay a fait, sur sa conduite » au concert des Champs-Élysées, des » excuses que M. Tom Berville a reçues et que nous avons trouvées suffisantes. »

Lorsque cette lettre fut écrite et signée des témoins, Tom Berville reprit son insouciance accoutumée, et tendant la main à Charles Darnay : « J'espère, monsieur, que nous nous reverrons, je veux m'exercer au tir avec vous...

— Impossible, monsieur, je n'étais à Paris que pour quelques jours et je repars à l'instant.

— J'en suis fâché.

Jeune fille aux yeux noirs,...

Le docteur entraîna Charles Darnay, et les deux cabriolets, qui avaient suivi leurs maîtres, firent voler de nouveau la poussière des Champs-Élysées.

VIII.

Si c'est Dieu qui nous envoie le bonheur, dit-elle, quand il m'arrivera je lui en serai bien reconnaissante, monsieur, je vous le promets.

GUSTAVE DROUINEAU.

Tout était en mouvement à l'hôtel de Bretagne; les domestiques descendaient les malles, les paquets, les cartons, et chargeaient une calèche que l'on venait de sortir de la remise. Les chevaux blancs de la poste royale hennissaient dans la cour, le postillon se tenait auprès de ses hautes, larges et lourdes bottes, l'hôteesse recevait de M^{me} Darnay le montant de son mémoire.

« Madame devait me faire l'honneur de rester plus long-tems chez moi, dit-elle; sans doute des affaires survenues à madame...

— Oui, comme vous le dites, madame, des affaires... Et la figure de M^{me} Darnay exprimait la plus affreuse inquiétude.

— Je ne veux pas être plus long-tems importune à madame, dit en s'éloignant la discrète hôteesse; je lui souhaite, ainsi qu'à mademoiselle, un bon voyage et un prompt retour. »

M^{me} Darnay rentra auprès de sa fille.

« Lucie, mon enfant, allons, du courage, partons, les chevaux sont attelés.

— Pas encore, maman, pas encore, il me semble qu'il n'est pas tard; à chaque instant il peut arriver, et s'il ne s'est pas battu, partir sans lui! ce serait mal... bien mal... Lucie retomba sur l'oreiller du divan qu'elle tachait de ses larmes.

— Hélas! mon enfant, je n'ai plus d'espoir! Charles est un ingrat qui a détruit notre bonheur à tous.

— Maman, tu oublies que c'est ma faute, c'est pour moi qu'il se bat...

— Ne t'y trompe pas, ma fille, c'est par amour-propre, c'est pour lui; si c'eût été pour toi, n'aurait-il pas renoncé à ce duel. Mais, non, il a préféré renoncer à toi pour toujours... partons, mon enfant!

— O mon Dieu! s'il était blessé, l'abandonner en ce moment... une voiture!... elle passe... que je souffre!

— Huit heures! partons, Lucie, songe à ton serment.

— J'y songe; allons, que Dieu lui pardonne! Je suis à toi, maman.

Se couvrant la figure d'un voile épais pour cacher ses yeux rouges, sa figure pâle et gonflée, Lucie descendit l'escalier appuyée sur le bras de sa mère; mais, lorsqu'assise dans la calèche, elle regarda la place qui aurait dû être occupée par son cousin, elle poussa un long gémiss-

ment en cachant sa tête dans les coussins de la voiture, le postillon enfourcha aussitôt son trotteur, puis il partit en faisant claquer son fouet sonore et en criant gare! gare! à un cabriolet qui entrait sous la porte cochère.

Deux jeunes hommes ne firent qu'un saut dans la calèche.

— Ma tante! unis pour toujours! s'écria Charles baisant la main de Lucie.

— Est-ce vrai? docteur, demanda M^{me} Darnay pleurant de joie.

— Oui, mesdames. Je vais courir cette première poste avec vous... car j'ai bien des choses à vous raconter comme témoin.

— Et comme ami, dit Charles d'une voix émue.

— En route, postillon!!

M^{me} FOUQUEAU DE PUSST.

VENIR

Aux Tombeaux de Montmartre.

A MES SŒURS.

Les matins du printemps ont de si doux mystères!
Venez, mes sœurs, laissons le monde et ses misères
A la porte de la cité,
Et seuls dans la nature, emparons-nous ensemble
De ce rayon naissant qui se colore et tremble
Sur les flancs du roc argenté.

Le zéphir est si doux qu'il semble dans l'espace
L'harmonieuse voix d'un archange qui passe
Armé de son roseau béni;
On dirait que, parfois, le corps attend des ailes
Pour s'élançer au sein des routes immortelles
Que l'âme voit dans l'infini.

Mes sœurs, du vieux Montmartre allons gravir la cime,
Allons, et quand nos pieds auront franchi l'abîme,
Pèlerins assis sur le bord,
Nous laisserons nos yeux dans le vallon s'étendre,
Comme ceux du pilote aiment à redescendre
Sur l'Océan, du haut du port.

Tout cela c'est Paris avec ses voix sans nombre;
Ici la vie, et là, la mort assise à l'ombre;
Mais cet enclos de trois arpens
Renferme plus de morts sous le pavé des tombes,
Que sous ses tois pressés, vivantes catacombes,
Paris n'entasse de vivans.

Tous les siècles y sont, tous les âges y viennent;
Usés par les genoux, les marbres y comprennent
Le cri de toutes les douleurs,
Depuis l'homme qui pleure au tombeau d'une femme,
Jusqu'au génie en deuil qui trouve dans son ame
Une voix pour tous les malheurs.

Mais pour aller aux morts porter une prière,
Ce denier des vivans, cette rançon dernière
Qui s'ouvre le cœur des élus,
Il nous faut écarter l'essaim de jeune filles
Qui tressent, en riant, devant les sombres grilles,
Des fleurs pour ceux qui ne sont plus.

Car à chaque tombeau s'enlace une couronne,
Comme un rêve d'amour se mêle, dans l'automne,
Au regret des premiers amours;
Une main qui se cache entretient la verdure,
La rose y croît et meurt, et, comme la nature,
Le cimetière a ses beaux jours.

Sur le marbre, où les grands déposent leur puissance
La foule vient s'asseoir, et s'amasse en silence,
Comme jadis à leur réveil;
Et l'on croirait parfois, à la voir immobile,
Que maintenant encore le colosse d'argile
Peut s'éveiller de son sommeil.

J'aime mieux ces tombeaux dédaignés de la foule,
Où reposent sans bruit, comme une eau qui s'écoule
Silencieuse au fond des bois,

Des vierges dont le nom est là seul sous le lierre
Enveloppé d'amour, de grâce et de mystère,
Comme fut leur vie autrefois.

Triste et cachant ses pleurs une femme est venue :
Que cherche-t-elle ainsi dans l'étroite avenue?
Oh ! ne troublons pas sa douleur !
Laissons-là seule ici , seule avec son autre ame ,
Car même auprès des morts les larmes d'une femme ,
Comme l'amour, ont leur pudeur.

Plus loin , c'est un vieillard que sa fille accompagne ;
Ensemble ils sont venus au pied de la montagne
Du soir attendre le retour,
Et le vieillard a dit : « Là repose ta mère ,
Là , ma fille , et demain peut-être ton vieux père
Restera près d'elle à son tour. »

Que ces ames sont bien sous leurs tombes vulgaires !
Dans la suite des tems , jamais pied téméraire
Ne heurte leurs caveaux bénis :
Les grands rois , rois encor jusques en leur mémoire ,
D'un sommeil si profond dorment-ils dans leur gloire?...
Ce haut clocher, c'est Saint-Denis.

Adieu , cité des morts , dont j'ai pesé la cendre ,
Adieu , beau jour de mars , où la voix est plus tendre.
Rentrons , mes sœurs , voici le soir :
Venez , nous reviendrons ; le Seigneur, sous ces pierres ,
A la garde de ceux qui devancent leurs frères
A remis la paix et l'espoir.

ANTOINE DE LATOUR.



Revue des Théâtres.

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Le Fils du Prince, opéra-comique en deux actes, paroles de M. Scribe, musique de M. de Feltré.

La scène se passe dans le duché de Weimar. Le grand-duc a un fils, Albert, et un neveu, Adolphe : le premier, mélancolique et rêveur ; le second, gai et étourdi. Le duc Albert, en allant chasser dans la forêt, a rencontré Emmeline, fille d'un ancien officier mort au service de l'état. L'âme candide de la jeune fille s'est confiée aux sermens du jeune homme qui n'a pas tardé à l'épouser en secret, mais sous le nom d'Adolphe, riche fermier des environs.

Le grand-duc, en sa qualité de souverain et de père, veut marier son fils Albert à la princesse Blanche de Simmeren, et ne se doute pas que par ce mariage il met tout le monde au désespoir, car le comte Adolphe, son neveu, aime et est aimé de Blanche de Simmeren, la fiancée de son cousin.

Le duc Albert se désole ; il va pour prévenir Emmeline, mais il n'a pas la force de lui découvrir son secret, et ose à peine lui dire qu'il est Adolphe, le neveu du grand-duc.

De son côté, Blanche de Simmeren et Adolphe ne trouvent pas d'autre moyen pour rompre les projets du grand-duc, que de convenir qu'Adolphe feindra de se jeter dans un précipice, et tandis qu'on le croira mort, il viendra la nuit enlever Blanche de Simmeren, et ils iront se marier sur une terre étrangère.

Emmeline, croyant son mari mort, vient à la cour pour le pleurer ; l'excès de sa douleur éveille la jalousie de Blanche de Simmeren, alors Emmeline déclare qu'elle était la femme du comte Adolphe. Dans son indi-

gnation, Blanche de Simmeren court tout dévoiler au grand-duc, qui aussitôt envoie chercher le parjure. On l'amène devant Emmeline, Emmeline ne le reconnaît pas... Qui donc a-t-elle épousé ? Le grand-duc conseille à la jeune fille de demander justice.

Ce jour même est celui de la majorité d'Albert. Le grand-duc, son père, a voulu qu'il présidât le conseil. La pauvre Emmeline se présente en tremblant devant le trône, elle demande vengeance.... Que devient-elle en reconnaissant celui qui l'a trompée ! Le duc Albert n'est pas moins ému. Le grand-duc, voyant le trouble de son fils, reprend sa place sur le trône et ordonne que le séducteur d'Emmeline tombe à ses genoux et l'épouse... En effet, le duc Albert tombe aux genoux d'Emmeline... — Que faites-vous, mon fils ? s'écrie le grand-duc. — J'obéis à votre arrêt, mon père...

Le grand-duc pardonne. Il unit son fils à Emmeline et Blanche de Simmeren à son neveu Adolphe.

M^{me} Casimir a eu tous les honneurs de la soirée. Elle a chanté avec une grande supériorité un duo dont le final a été fort applaudi, ainsi qu'une jolie romance ; les couplets chantés par Féréol ont mérité les honneurs du *bis*, et Jeansenne a prouvé, dans un des plus jolis morceaux de cet opéra : *Plaisir de roi dans un palais*, qu'il était un chanteur consommé.

La musique de M. de Feltré, vive et bruyante, nous promet pour cet hiver de jolies contredanses.

THEATRE NAUTIQUE.

Le Nouveau Robinson, ballet en un acte, de M. Blache.

Vous toutes, mesdemoiselles, qui avez conservé un souvenir si attendrissant du bon Robinson, admirable peinture de l'homme industrieux réduit à ses propres forces, ne vous attendez pas à trouver ici un semblable type de patience et de travail.

Dans je ne sais quelle mer, je ne sais quel vaisseau envoie une chaloupe à la découverte dans une île déserte, où un écrivain vous dit que Robinson a séjourné 28 ans. Là, les malins matelots s'amusez aux dépens d'un savant. C'est contre lui un assaut infatigable de moqueries; puis ils l'abandonnent pour rejoindre la chaloupe. Le pauvre homme au désespoir se jette à la nage, ils le repoussent à coups de rames, et le voilà dégouttant l'eau de toutes parts qui remonte dans l'île, où il n'a pour société qu'un singe; un chat, des chèvres et un perroquet. Alors les matelots reviennent déguisés en sauvages; ils s'emparent du savant et font les préparatifs de sa mort... Le capitaine de vaisseau arrive; il veut punir ses matelots, mais le vieux savant demande leur grâce et l'obtient. Puis tout cela s'embarque. Il y a une cascade dans cette île dont le bruit et la chute produisent un très-bon effet.

ALFRED DESSEZARTS.

Correspondance.

Les vacances ! quel bonheur pour nos compagnes ! Embrasser son père et son frère, se trouver réunis sous le même toit, aimer sa mère tous les jours, à toute heure recevoir ses caresses et ses soins, que c'est bon ! Revoir sa maison, son jardin, ses fleurs, sa petite chambre, les vieux domestiques qui vous aiment, le chien qui vous reconnaît, les pauvres qui ont retenu votre nom ! comme je comprends ces joies des vacances, bien que je ne les aie jamais désirées, puisque je n'ai jamais quitté ma famille. Mais j'aime mon *chez moi*, j'aime ce qui est *à moi*, par la raison qu'il est *à moi*. Jamais une chose nouvelle ne me plaît tant qu'une chose que j'ai depuis long-tems; celle-ci s'embellit de la reconnaissance que je lui dois

pour les services qu'elle m'a rendus, et pour mille souvenirs qu'elle me rappelle. Une robe, par exemple, me dit toutes les circonstances, tous les jours heureux, tous les jours malheureux où je l'ai portée... Je te parais peut-être ridicule... cependant, maman ne se moque pas trop de moi; elle dit que j'ai de la constance dans l'esprit, de la reconnaissance dans le cœur, et que j'aimerai sans doute un jour mon ménage; ma famille et mes amis, comme maintenant j'aime mes robes.

Et à propos, tu te rappelles les conseils que je t'ai donnés l'an passé, à pareille époque, pour tes robes d'été; eh bien ! je vais t'en donner un autre pour tes robes d'hiver. Tu sais que la toilette la plus riche, si elle est froissée, fanée, ne vaut pas la plus simple qui est fraîche et propre; qu'une *commode* est ce qu'il y a de plus *incommode* pour mettre ses robes; tu sais aussi que nous n'avons pas, comme nos mères, ces grandes armoires à porte-manteau, ces grands cabinets de toilette... J'ai trouvé un remède à tout cela en inventant quelque chose qui le remplace; et je désire que tu en profites, car t'être utile est entré pour beaucoup dans mon invention.

Commande à un layetier une boîte de bois blanc bien poli au dehors, ayant trois pieds de haut, sur deux pieds de large, et un pied et demi de profondeur; que le couvercle, retenu d'un côté par des charnières en fil d'archal, ait des trois autres côtés un rebord qui rabatte sur la boîte et s'y attache par de jolis petit crochets de cuivre; fais adapter deux poignées en fer poli à droite et à gauche de cette boîte; qu'on la garnisse bien proprement avec du papier gris-bleu qui sert à cet usage; que quatre rubans de fil blanc, assez larges, soient cloués à égales distances dans l'intérieur, un pouce plus bas que l'ouverture et dans le sens qui n'a qu'un pied et demi; et puis si tout cela est bien exécuté, donne dix francs au layetier, c'est le prix que doit coûter cette boîte.

A présent, introduis une robe entre deux de ces rubans; suspends-la sur celui qui est le plus près d'un des côtés de la boîte, de manière à ce que le corsage et les manches retombent du côté opposé à la jupe; tends la ceinture de la robe sur ce ruban et l'y attache des deux bouts avec deux épingles; introduis une seconde robe, suspends-la de même sur le second ruban, de manière à ce que les manches retombent du côté où se trouve la jupe de la première robe; et ainsi de suite pour les deux autres.

Bien entendu que la hauteur de la caisse doit dépendre de la hauteur de ta jupe, à laquelle tu ajouteras deux pouces de plus. Si je t'ai dit trois pieds, c'est que je n'ai que quatre pieds neuf pouces; et toi, es-tu grandie?

Pour danser à la campagne, on met sur une robe à la vierge, de percale empesée, une robe de mousseline guimpe à manches longues et larges. On entoure le poignet d'un ruban écossais, dont on forme une rosette à l'endroit où le poignet se ferme. La ceinture doit être de ruban pareil; le même ruban, mais bien plus large et d'une aune et demie de long, se tourne autour du cou et passe sous la ceinture. On a soin d'effiler de deux pouces de long les deux bouts de cette écharpe et d'y former une dizaine de nœuds; on cueille dans le jardin des dahlias semblables aux couleurs du ruban écossais, et on les place dans ses cheveux. C'est joli, n'est-ce pas?

Toujours des bandeaux à la *Ferronnière*, des tresses à la *reine Berthe*, des tresses larges et hautes, placées ni sur le haut, ni au bas de la tête, mais dans un justemilieu qui sied bien.

Décidément l'écossais est à la mode. On fait avec ce ruban de fort jolis sacs. Prends modèle sur la planche IX de la 1^{re} année de notre Journal; mesure, d'après la largeur de ton ruban, ce que tu dois en acheter de longueur. Cependant jeme hâte de t'observer qu'il faudra couper à droite et à gauche la lisière de ce ruban, pour

en former un petit ruban de la hauteur d'un pouce. Ainsi, compte là-dessus en moins. Les deux côtés du sac étant faits, tu plisseras à plis ronds ce petit ruban tout autour; tu doubleras le sac et coudras le tout ensemble. Si le ruban écossais est noir et rouge, les cordons du sac doivent être l'un noir, l'autre rouge. Nos bisayeules avaient précisément des sacs comme celui-là.

Tu te souviens de la petite écharpe de tulle noir brodé en ruban appelé *raconi*, à présent on brode avec ce ruban des sacs et des tabliers. Cette façon est très-solide et très-jolie; je te renvoie pour l'apprendre à la planche 1^{re} de la 2^e année de notre journal; ce qui me fait penser que dans ma dernière lettre, à propos de tablier, je t'ai indiqué pour modèle celui si gracieux de la *planche IV* et que j'ai oublié d'ajouter de la *première année de notre journal*. Jet'ai fait commettre une erreur sans doute, et bien que tu aies pu la réparer en recourant à ton premier volume, je ne te demande pas moins pardon de mon étourderie.

Je t'envoie en lithographie la suite de l'histoire de l'Orpheline, et la planche VIII contient le reste de l'alphabet gothique. L'X t'indique que ces lettres peuvent être brodées en coton blanc avec un point à jour au milieu; ce point s'appelle, comme tu le sais, *bride à l'échelle*.

Dieu a eu pitié de nous, ma chère amie, il a ému les rayons de son brûlant soleil, nous pouvons maintenant courir les champs, les prés, les bois.... Mais profitons-en, car bientôt les champs n'auront plus de fleurs, les prés n'auront plus d'herbe, les bois n'auront plus de feuilles... Il n'y a que notre amitié qui sera toujours la même, n'est-ce pas? L'amitié cela ne peut changer... je crois que si... car je sens que je t'aime davantage.

J. J.

POLITIQUE.

25 septembre 1792. — *Exécution de Cazotte, littérateur français.*

Si Cazotte eût expiré dans son lit, son nom lui aurait à peine survécu ; mais sa belle mort le recommande à la mémoire. Une vie honorable et pure, que charmaient les affections privées et l'amour de la littérature, l'avait mené doucement jusqu'à sa soixante-douzième année, quand la révolution éclata. Emprisonné à l'Abbaye, il allait tomber sous les coups des septembriseurs, lorsque sa fille, qui partageait sa captivité, se jeta entre lui et les assassins, les émut, et leur arracha leur victime ; mais elle devait être moins puissante contre les assassins judiciaires. La vertu de Cazotte était si bien établie dans l'opinion, que l'accusateur public même lui rendit hommage : « *Pourquoi faut-il, dit-il au prévenu, que j'aie à vous trouver coupable après soixante ans de vertus !* » « *Cazotte, dit un des juges, envoisage la mort sans crainte, songe qu'elle n'a pas le droit de l'étonner : ce n'est pas un pareil moment qui doit effrayer un homme tel que toi.* » Et cependant l'un de ces deux interlocuteurs demandait la tête de Cazotte et l'autre l'accordait !

Il est inutile d'ajouter que l'exhortation du juge était superflue. Cazotte se prépara au supplice et le subit avec la parfaite sérénité d'un sage : « *Mu femme, mes enfans, écrivait-il à ses derniers momens, ne me pleurez pas, ne m'oubliez pas, mais sownenez-vous surtout de ne jamais offenser Dieu.* »

Avouez un mensonge, accusez-vous d'une faute, réparez aussitôt le mal que vous avez fait... les plaies récentes sont les plus aisées à guérir.

La franchise nous ouvre souvent le cœur d'une amie, la dissimulation nous ferme tous les cœurs.

Les vertus des femmes ne doivent se montrer que dans l'ombre, ce sont des étoiles qui ne brillent que la nuit et que le grand jour fait pâlir.

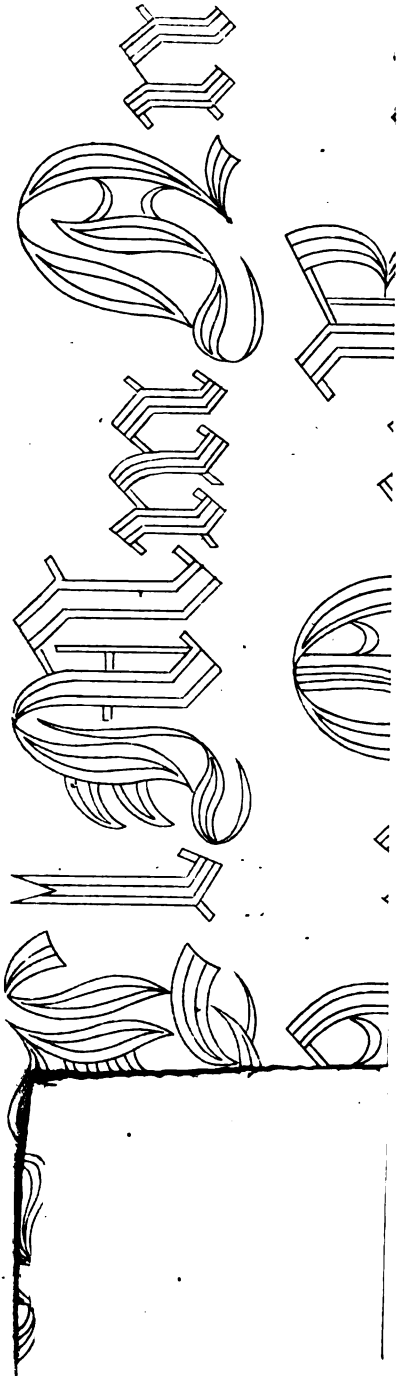
C'est un grand malheur d'exciter l'envie, mais c'en est un bien plus grand que de l'éprouver !

On s'amuse tant en parlant de soi, qu'on ne s'aperçoit pas combien on ennuie les autres.

Les hommes ne louent pas la jeune fille qu'ils veulent épouser : ceux qui louent une marchandise n'ont pas l'intention de l'acheter.

Dans la conversation, pour paraître aimable, au lieu de savoir parler il suffit de savoir écouter.

Pour un cœur droit, le spectacle du vice est la plus forte leçon de vertu.



25 septembre
Cazotte

Si Cazotte e
nom lui aurait
belle mort le
Une vie hon
maient les aff
la littérature
jusqu'à sa soi:
la révolution
baye , il allai
septembriseu
tageait sa ca:
assassins , le:
victime ; ma
sante contre
vertu de Cas
l'opinion , q
lui rendit h
dit-il au pré
coupable up
« Cazotte ,
mort sans c
droit de l'é
moment qui
toi. » Et c
terlocuteur
et l'autre l

Il est in
du juge éta
au supplic
série
er

*, ne m'ouvez pas, m
out de ne jamais offenser*

Pour un cœur droit, le spectacle du vice
est la plus forte leçon de vertu.

MERIE DE PROSPER DONDET-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

Journal des Demoiselles.

LES TRENTÉ HOURS.

PAROLES

DE M. AUMASSIP,

MUSIQUE

DE M. A. ROMAGNESI.

POLITIQUE.

25 septembre 1792. — *Exécution de Cazotte, littérateur français.*

Si Cazotte eût expiré dans son lit, son nom lui aurait à peine survécu; mais sa belle mort le recommande à la mémoire. Une vie honorable et pure, que charmaient les affections privées et l'amour de la littérature, l'avait mené doucement jusqu'à sa soixante-douzième année, quand la révolution éclata. Emprisonné à l'Abbaye, il allait tomber sous les coups des septembriseurs, lorsque sa fille, qui partageait sa captivité, se jeta entre lui et les assassins, les émut, et leur arracha leur victime; mais elle devait être moins puissante contre les assassins judiciaires. La vertu de Cazotte était si bien établie dans l'opinion, que l'accusateur public même lui rendit hommage : « *Pourquoi faut-il, dit-il au prévenu, que j'aie à vous trouver coupable après soixante ans de vertus!* » « *Cazotte, dit un des juges, envisage la mort sans crainte, songe qu'elle n'a pas le droit de t'étonner : ce n'est pas un pareil moment qui doit effrayer un homme tel que toi.* » Et cependant l'un de ces deux interlocuteurs demandait la tête de Cazotte et l'autre l'accordait!

Il est inutile d'ajouter que l'exhortation du juge était superflue. Cazotte se prépara au supplice et le subit avec la parfaite sérénité d'un sage : « *Mu femme, mes enfans, écrivait-il à ses derniers momens, ne me pleurez pas, ne m'oubliez pas, mais sownenez-vous surtout de ne jamais offenser Dieu.* »

Avouez un mensonge, accusez-vous d'une faute, réparez aussitôt le mal que vous avez fait... les plaies récentes sont les plus aisées à guérir.

La franchise nous ouvre souvent le cœur d'une amie, la dissimulation nous ferme tous les cœurs.

Les vertus des femmes ne doivent se montrer que dans l'ombre, ce sont des étoiles qui ne brillent que la nuit et que le grand jour fait pâlir.

C'est un grand malheur d'exciter l'envie, mais c'en est un bien plus grand que de l'éprouver!

On s'amuse tant en parlant de soi, qu'on ne s'aperçoit pas combien on ennuie les autres.

Les hommes ne louent pas la jeune fille qu'ils veulent épouser : ceux qui louent une marchandise n'ont pas l'intention de l'acheter.

Dans la conversation, pour paraître aimable, au lieu de savoir parler il suffit de savoir écouter.

Pour un cœur droit, le spectacle du vice est la plus forte leçon de vertu.

Journal des Demoiselles.

LES TRENTE ÉTOILES.

PAROLES

DE M. AUMASSIP,

MUSIQUE

DE M. A. ROMAGNESI.

LES TRENTE ÉCUS

Paroles de M^r AUMASSIP.

Musique de A. ROMAGNESI.

Allegro. Métr.  452

PIANO.



The piano introduction consists of two staves. The right hand plays a melodic line with eighth and sixteenth notes, while the left hand provides a rhythmic accompaniment with chords and single notes.

Pars, mon pe-tit, de ton en-fan-ce Le bon



Fin.

The first line of the song features a vocal melody in the right hand and piano accompaniment in the left hand. The lyrics are "Pars, mon pe-tit, de ton en-fan-ce Le bon". The piece concludes with a "Fin." marking.

Dieu se-ra le soutien; à Pa-ris regne l'o-pu-lence, Deux i-



The second line of the song continues the vocal melody and piano accompaniment. The lyrics are "Dieu se-ra le soutien; à Pa-ris regne l'o-pu-lence, Deux i-".

★ Doux et en di - - - mi -
ci nous mou-ri-ens de faim. Mais quand l'heure de la pri - è - re



The third line of the song continues the vocal melody and piano accompaniment. The lyrics are "★ Doux et en di - - - mi -
ci nous mou-ri-ens de faim. Mais quand l'heure de la pri - è - re".

Tempo 1°

nu - ant

Le soir son - ne - ra len - te - ment; mon fils, mon fils, songe à ta pauvre

mè - re Qui bé - nit son petit en - fant Qui bé - nit son pe - tit en - fant. §

Soutenu.

Soutenu.

2° c.

Aux fa - ve - ris de la for - tu - ne de - mande un

son d'un air ri - ant; la plain - te sou - vent sou - vent im - por -

tu - ne, Quei - - - que tris - te pa - rais con - tent mais

★

3° c.

A - près trois ans quel - le ri - ches - sei - ma mè - re, ma

mè - re, Trente é - cus pour toi! Ou - vre vi - te, ou - vre vi - te, plus de dé - tres - se,

ton pe - tit est ri - che ou - vre moi! C'était l'heure de la pri - è - re,

La pauvre mè - re en ce mo - ment pri - ait pri - ait à ge - noux sur la pierre,

Et bé - nis - sait son jeune en - fant Et bé - nis - sait son jeune en - fant

8

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

—

LE SAUT

DU NIAGARA (1).

—

Le 29 juin, je partis de Lockport avec plusieurs de mes compagnons, pour aller à la chute du Niagara. Pendant la route, lorsque le mouvement du terrain ou les arbres le permettaient, nous pûmes entrevoir à plusieurs reprises le lac Ontario : c'est un bassin qui s'étend dans une longueur de 170 milles, l'eau en est d'un bleu sombre comme la mer, et donne une idée d'immensité que les autres lacs ne présentent jamais à l'esprit. La rivière Niagara n'a point non plus l'apparence et le développement progressif des autres fleuves. Celui-ci est dans toute sa force à sa sortie même du lac Érie, mais il coule presque sans bruit et au niveau de la campagne, jusqu'au moment où il se précipite. La distance qu'il parcourt est de 32 milles, et

c'est au milieu de ce trajet que se trouve la cataracte. Après l'avoir franchie, le fleuve irrité chemine dans une vallée profonde bordée de rochers, où on l'entend gronder comme un prisonnier qui lutte contre ses gardiens ; puis il arrive au lac Ontario et s'y jette impétueusement. Dans sa course il forme plusieurs torrens dangereux, qu'on nomme *rapides*, et dont le plus remarquable a reçu le nom de Trou-du-Diable (*Devil's Hole*).

Nous cheminions en côtoyant la rivière, et nous étions encore à plus de 3 milles de la grande chute, lorsque nous commençâmes à l'apercevoir. Je dois l'avouer, ce que j'éprouvai alors fut si vif, que cette impression première ne put être effacée par la grandeur du spectacle qui nous attendait ; bientôt un bruit sourd frappa nos oreilles et notre attention fut encore plus vivement excitée par ce bourdonnement lointain. Je me rappelle avoir éprouvé une sensation du même genre, lorsqu'à Sainte-Hélène je fus introduit dans les appartemens de Napoléon ; de la pièce où l'on me fit entrer pour attendre, j'entendais les pas du grand homme qui avait rempli l'Europe de son nom : il se prononçait dans la chambre voisine. Il va paraître, me disais-je avec émotion ; je vais lui parler... son œil rencontrera le mien... et comme je prononçais ces mots, la porte s'ouvrit, et César parut !

Nous continuâmes à côtoyer le fleuve ,

(1) Traduit de l'anglais, du Voyage en Amérique du capitaine Basil Hall.

je sentais en moi une vive agitation ; je m'attendais , à chaque ondulation de la route , à voir tout-à-coup se présenter le spectacle colossal que nous venions chercher de si loin ; j'allais contempler cette cataracte qui contient , dit-on , la moitié de l'eau douce que notre globe a reçue en partage ; j'allais poser le pied sur les rocs du Niagara !

Notre attente fut trompée cependant ; il faisait déjà sombre , et bientôt la nuit , comme pour mystifier notre impatience , couvrit de son voile tous les objets environnans. Nous arrivâmes dans une auberge pour y passer quelques heures , et chacun ne songea qu'à se remettre des fatigues du long trajet qu'il venait de faire à pied. Malgré la distance où nous étions encore de la rivière , c'est-à-dire quelques centaines de pas , il y avait une humidité et une odeur de terre qui auraient fait croire qu'une pluie abondante était tombée ce soir-là. Je sortis de la maison , et m'étant avancé du côté du fleuve , j'écoutai seul , et dans un recueillement religieux , le bruit terrible qui frappait mon oreille ; la nuit était calme , l'obscurité profonde ; je cherchais dans le vague de ma pensée quelque chose qui fût comparable à ce que j'entendais , et si je pus en effet établir une faible comparaison , ce fut en me rappelant la mer de l'Inde , lorsque , furieuse , elle semble vouloir attaquer Madras.

Dès qu'il fit jour notre petite troupe se rassembla , et bientôt nous parvîmes à l'île des Chèvres (Goal-Island) ; c'est là que l'éblouissant spectacle frappa enfin de sa splendeur nos regards étonnés ! Mon imagination n'eut point à revenir sur les rêves qu'elle avait formés ; en effet , comment ne pas être frappé de stupeur en voyant cette masse argentée , qui semble tomber comme un cadeau du ciel ? La colonne d'eau qui se précipite se trouve divisée en deux parties par l'île elle-même , et offre à l'œil une multitude d'effets qui pénètrent l'esprit d'une subite admiration. Je me promenais dans les différentes

parties de l'île , afin de voir sous toutes les faces le grandiose de la célèbre cataracte , mais j'étais toujours attiré vers le côté le plus remarquable , qu'on nomme *le Fer-à-Cheval*. En cet endroit l'eau est reçue dans un lit profond , ce qui lui donne une couleur d'un vert foncé , et fait un admirable contraste avec les autres parties qui sont blanches comme la neige. Le bruit des ondes , en se précipitant , peut se comparer à celui que produirait une multitude de moulins ; c'est quelque chose de monotone , de sombre , de profond , d'incessant , et l'on croit sentir une espèce de tremblement mystérieux. A ce fracas se joint celui des *rapides* , mais leur bruit se distingue parfois , car il est aigu et perçant. La hauteur de la cataracte peut avoir de 150 à 160 pieds ; les eaux se brisent en tombant , et descendent par lames immenses , dont quelques-unes ont 20 pieds de long. Il y a cependant un endroit qu'on nomme *l'Eau Verte* , et où les ondes se culbutent d'un seul bond. C'est , je le crois , la partie la plus sublime de ce grand et magnifique tableau. Je remarquai une quantité de globules pointus qui , lancés à cent pieds en l'air au-dessus du lieu où le fleuve vient se précipiter , sont d'un effet merveilleux ; on dirait une grande gerbe qui se délie et laisse tomber en abondance des épis dorés. Dans la partie basse de la cataracte , il est impossible de voir l'eau , car elle rejaillit sans interruption et retombe sur elle-même en mille étincelles qui ondoient et la couvrent d'un brouillard blanc et mobile.

On ne peut rendre avec exactitude l'effet magique que produit la chute du Niagara ; beauté , grandeur , bruit , mystère , tout donne à l'âme une impression d'immensité , et le spectateur éprouve un enivrement qui laisse même dans le cœur un profond souvenir. Lorsque le premier moment de surprise fut un peu passé , nous nous laissâmes aller aux sentimens divers qui nous agitaient ; les uns restèrent absorbés dans leur contemplation ; les

autres, armés d'un baromètre, firent des expériences; d'autres encore, voulant reproduire ce gigantesque tableau, saisirent avec enthousiasme leur crayon; mais comment rendre ces détails sans nombre, qui tous concourent à l'effet général? Comment exprimer le fracas, le mouvement, la colère de ces eaux qui se heurtent, se poursuivent, s'élancent et se brisent en frémissant; le poète ne peut trouver de mots pour rendre la pensée qui l'agite, et le peintre soupire tristement en jetant son pinceau!

D'ARLENS.

Littérature Française.

REVUE LITTÉRAIRE.

Histoire du XVI^e siècle en France, par P.-L. Jacob, bibliophile. Chez Mame, libraire. — *Voyage pittoresque autour du Monde*, publié sous la direction de M. Dumont d'Urville. (2^e article.)

La tâche que je me suis imposée de vous tenir au courant des productions littéraires de notre tems, ne laisse pas, mesdemoiselles, que d'être difficile. Si l'on publie un ouvrage aussi important, aussi savant et consciencieux que l'*Histoire du XVI^e siècle*, par M. Jacob, bibliophile; ce livre est bon pour vos pères, pour vos mères; je ne puis vous en parler, parce que l'étude approfondie de l'histoire n'est pas de votre âge; elle tue l'innocence, les illusions, tout ce qui fait enfin le bonheur et le charme de la jeunesse: il n'est donc rien de plus convenable pour vous que les abrégés que l'on vous fait lire. Seulement on devrait vous dire, en vous décernant un grand prix d'histoire: Votre application à apprendre des noms et des dates, votre mémoire qui les a retenus, vous ont

valu cette couronne, gardez-la; qu'elle vous fasse souvenir un jour que toute votre science actuelle n'est rien, et qu'il doit être curieux de connaître les mœurs, les lois, les fortunes, les revers des différens peuples dont vous ne nous récitez aujourd'hui que les noms.

Pour un ouvrage sérieux il paraît cent romans, et sur cent romans il n'en est souvent pas un que vous puissiez lire. Les bons révèlent des vérités que vous n'apprendrez que trop tôt, les mauvais propagent des mensonges auxquels nous sommes toutes assez disposées à nous laisser prendre. Ainsi donc point de romans encore pour cette fois: heureusement les voyages sont là pour vous distraire.

Il y a long-tems, bien long-tems, plus d'un an, je crois, je vous ai donné un premier article sur le *Voyage pittoresque autour du Monde*, que le libraire Tenré publie à quatre sous la livraison. Depuis ce tems le voyageur et l'entreprise ont fait bien du chemin; le premier a vu beaucoup de pays, le second a recueilli immensément de souscriptions. Cette fois nous prendrons le voyageur dans la presqu'île de l'Inde. Ce beau pays se partage en trois portions inégales: les établissemens français, pauvres et insignifians, les riches états de la compagnie anglaise et les royaumes indiens.

Avant de toucher la terre, le navigateur dut franchir la barre de Pondichéry, passage dangereux qui s'effectua pourtant cette fois sans accident. La première et la meilleure des choses à faire lorsqu'on voyage à l'étranger, c'est de se conformer aux usages établis dans le pays où l'on arrive; aussi notre voyageur s'empressait-il de prendre un daubachi à Pondichéry.

« Le daubachi, dit-il, est une espèce de cicérone, et en même tems de factotum d'une espèce toute particulière. Dès que vous vous êtes livré à lui, le daubachi s'empare de vos effets, accapare votre bourse et se fait votre trésorier; il achète

» pour vous, vend pour vous, organise
» votre maison, prend des serviteurs, et
» ce n'est pas en petit nombre que l'on a
» des serviteurs dans l'Inde. Ils se parta-
» gent tous les services usités en Europe,
» depuis le barbier jusqu'à l'homme qui
» nettoie les souliers. »

Celui qui a soin des chaussures est un paria, caste proscrite dans l'Inde; eux seuls osent toucher à ce qui a eu vie; les autres castes auraient horreur des souliers et des boîtes! On a encore un domestique pour porter le parasol, un pour couper les ongles, un pour laver les oreilles; plus un pion, espèce de garde dont la fonction est de vous précéder dans les rues, ayant une canne à pomme d'or à la main. Le daubachi prend encore le soin de fournir son pupille d'un palanquin, espèce de kiosque portatif dans lequel il se faut enfermer bon gré mal gré, et se faire promener porté à dos d'hommes. Les Hindous, auxquels leur religion et leurs lois ne laissent aucune liberté, ne sauraient comprendre l'humeur indépendante des Européens; aussi faut-il avoir grand soin, lorsqu'on voyage dans leur pays, de ne pas les scandaliser en pure perte.

Autour de Pondichéry sont des villages indiens nommés Aldées; là se fabriquent les toiles de coton blanches, nommées guinées dans le commerce, pour lesquelles cet établissement a conservé la vogue que Madras a pour les mouchoirs. Les métiers à tisser des Indiens sont bien moins compliqués que les somptueuses mécaniques européennes. Deux rouleaux, posés sur quatre morceaux de bois, traversent la chaîne; ces rouleaux sont soutenus à leurs extrémités par deux cordes qui fixent l'un des bouts au plafond (quelquefois même à un arbre, lorsque le métier est en plein air), et l'autre par deux cordes aussi, au pied du tisserand. A côté de cet homme se tient le coquillier, qui renoue les fils du tissu à mesure qu'ils viennent à manquer. Puis arrivent la fileuse de coton, la dévideuse, le batteur de toile, le teintu-

rier, le peintre, tous gens enrégimentés pour faire ce qu'ont fait leurs pères et ce que feront leurs enfans, vivant entre eux, voyant toujours les mêmes choses, et chez lesquels ne s'éveillent ni vagues désirs, ni pensées ambitieuses. Il ne faut pas croire cependant que ces peuples soient dépourvus de vivacité et d'imagination. Je vais vous copier, pour preuve du contraire, le récit de l'un des tours de leurs jongleurs.

« Un homme vint au milieu du cercle,
» il portait un panier qu'il nous pria de
» visiter, et que nous reconnûmes pour
» un simple panier de jonc à claire-voie.
» Sous cette fragile enveloppe il fit placer
» une jolie petite fille de huit ans. Quand
» elle fut là-dessous, l'homme lui fit une
» question; elle répondit. Ce colloque dura
» quelques instans: après quoi le jon-
» gleur feignit d'entrer en fureur et me-
» naça de tuer l'enfant. Celle-ci cria grâce
» avec un accent déchirant, la voix sem-
» blait sortir de dessous le panier, l'illu-
» sion était complète! L'Hindou, toujours
» plus furieux, redoublait ses menaces en
» contenant avec la pointe de son sabre
» le fond du panier que l'on voyait s'agi-
» ter, comme si l'enfant qui suppliait
» toujours cherchât à s'échapper. Enfin
» l'homme, dans un mouvement d'infer-
» nale rage, plongea son arme à plusieurs
» reprises à travers les osiers; ce furent
» alors des cris, puis un râlement sourd,
» puis un soupir, le dernier! et le sang
» inonda la terre autour du panier! C'é-
» tait là un terrible drame, les spectateurs
» respiraient à peine, surtout le voyageur
» qui se sentait grande envie de s'élan-
» cer sur cet homme et de le terrasser!

» Pourtant la raison lui disait qu'il n'é-
» tait pas probable que l'on commit im-
» punément un meurtre aussi abominable
» en plein jour dans une colonie française.
» Tout-à-coup le meurtrier change l'ex-
» pression sinistre de sa physionomie; d'un
» coup de son épée il fait voler le panier,
» rien dessous! et la petite fille, surgissant

» d'entre la foule, vient en souriant tendre sa main en demandant à chacun de payer la frayeur dont il avait joui. »

Convenez, mesdemoiselles, que la tragédie moderne ne nous a rien encore donné d'aussi poignant que cette scène ! et que nos prestidigitateurs européens sont loin de ces prodiges d'escamotage et de ventriloquisme !

De Pondichéry nous allons à Madras. Cette ville, malgré sa population de cinquante mille ames et ses riches manufactures, n'est guère considérée par les Anglais que comme un poste militaire. La compagnie des Indes y entretient cinquante régimens. Cette armée n'est pas, comme on le pense bien, composée seulement d'Européens. Sur deux cent mille soldats il n'y en a pas vingt-cinq mille blancs, les autres sont des naturels désignés par le nom générique de cipayes. Du moment où ces hommes sont enrégimentés ils reçoivent une paie. On n'a pas d'idée en Europe de ce que coûte à la compagnie des Indes une semblable force militaire ; dans les moindres corps de cavalerie on entretient par chaque cheval, outre le cavalier, deux hommes de service. L'un de ces hommes, le *cavallaire*, est chargé de panser le cheval et de lui faire cuire son *coulon* (espèce de lentille) ; l'autre, l'*herbair*e, lui cherche de l'herbe qu'il faut arracher brin à brin. Le soldat, le cavallaire, l'herbair

e sont ordinairement mariés, ce qui fait six personnes pour un cheval, sans compter les enfans ; et qu'est-ce que l'attrail d'un simple soldat auprès de celui que traînent après eux les officiers ! Il leur faut à chacun chevaux de selle, palanquins, calèche, cuisine ; ce qui forme une quantité innombrable de valetaille, qu'il faut fournir des choses indispensables à l'existence.

La métropole de l'empire anglo-indien est Calcutta. Cette ville s'est élevée sur un terrain d'alluvion à peine au-dessus du niveau des eaux de la mer. Sa position insalubre ne l'a pas empêchée de s'ac-

croître rapidement. Des vieillards vivent encore qui ont vu à cette même place un misérable village hindou bâti en joncs. Aujourd'hui plus de six cent mille ames peuplent cette capitale. La ville noire, ou quartier habité par les Hindous, se trouve dans la partie occidentale ; elle occupe une étendue immense, mais ne compte aucun monument remarquable. Ses pagodes et ses mosquées sont de mauvais goût. Ce quartier, peuplé de Bengalis, de Marattes, de Malabars, de Birmans, de Chinois, d'Arabes, de Persans, d'insulaires de l'archipel malais, est une véritable tour de Babel pour la confusion des langues.

Dans Chowringi, au contraire, c'est l'Europe, l'Europe élégante, c'est Londres, c'est Paris. Le soir, quand le soleil est tombé, quand l'eau du Gange a rafraîchi le cours de Chowringi, commencent à circuler les landaus, les tilburys, les bogheys, chargés de femmes élégantes. Cependant ces imitations du luxe européen pèchent par deux points capitaux : les attelages et les livrées ; car les chevaux du pays sont d'une vilaine race, et les cochers hindous les conduisent vêtus de leurs robes de mousseline de dessous, lesquelles sortent leurs jambes noires et nues.

Les Anglais donnent à Calcutta des raouts ; les indigènes leur rendent des natches, réunions graves et splendides, dont tous les frais sont faits par la danse et la musique ; et quelle musique, grand Dieu ! exécutée par un orchestre composé presque entièrement de trompettes et de tambours ! Il existe dans l'Inde une espèce de tambour d'une harmonie si bruyante, qu'il est interdit de s'en servir sans une autorisation spéciale, et il paraît que cette restriction ajoute beaucoup de prix à ce charmant instrument. Le voyageur parle encore d'une espèce de guitare, formée d'une noix de cocotier fendue par le milieu : on racle sur les cordes avec un bâton de bambou, et l'on obtient deux sons, dont le premier ressemble au miau-

lement d'un chat, l'autre au rugissement d'une bête féroce.

Les fêtes mondaines des Hindous ne sont rien auprès de leurs fêtes religieuses : c'est en voyant ces dernières que l'on apprend à connaître le caractère de ce peuple et la force de sa volonté, qui immole constamment la partie matérielle de l'homme à l'épuration de son âme. J'extrais du voyage la relation de la fête en l'honneur de la déesse Kali, dont les détails sont moins connus que ceux des expiations qui se pratiquent à Saggernauts.

« Cette fête se célèbre le 10 avril. Dès la veille au soir, la foule se rassemble au bord du fleuve; et les dévots montent tant sur une espèce de perchoir en bambou se jettent à terre, où des matelas amortissent leur chute. Le 10, avant le jour, la musique indigène parcourt les rues et appelle les fidèles au Meïdan. Là, bientôt trois cent mille Indiens se pressent et se foulent : de tous côtés flottent des pavillons aux mille couleurs, et dans tous les coins se dressent des théâtres pour la danse religieuse. Cette foule vêtue de blanc, ce bruit d'instrumens aigus, ce mouvement, ce tumulte, ne sont que le prélude de la marche processionnelle. Voici le cortège dévot. Les acteurs et une grande partie des spectateurs ont le visage, le corps et les vêtemens barbouillés de rouge : on dirait qu'ils sortent d'un bain de vermillon. Des couronnes, des ceintures, des colliers en fleurs, complètent leurs ajustemens de fête. En avant et en arrière du cortège, viennent des trophées et des théâtres ambulans trainés par des chevaux ou des bœufs : c'est, en première ligne, des symboles et des figurations mythologiques, puis des imitations des soldats, des vaisseaux, des armes des Européens : arrivent ensuite les pénitens, armés de fers rouges qu'ils s'appliquent sur les côtés, ou de petits poignards avec lesquels ils se transpercent la langue ou le bras; nus jusqu'à

la ceinture, le corps couvert de fleurs et peints de vermillon, avec leurs longues et grasses chevelures, ils s'efforcent de paraître gais, mais le sourire n'est que sur leurs lèvres : on voit qu'ils souffrent et qu'ils se raidissent contre la douleur. Pendant tout le tems du défilé, l'ordre le plus admirable règne parmi cette multitude immense. »

Le soir, elle se rend à Boitaconnah, quartier de Calcutta habité par la population hindoue, et dans lequel se dressent les *arbres tournans*. C'est une machine destinée aux expiations : elle consiste en un mât d'une douzaine de pieds de haut, fortement fixé dans le sol, et surmonté d'une perche, qui, pivotant sur son centre, a en même tems un mouvement de bascule sur cet axe. A chaque extrémité de cette perche est une corde, l'une avec des crocs en fer pour le patient, l'autre pour les prêtres qui doivent le soulever. Quand la victime bénévole, toute couverte de fleurs et escortée par le collège des brahmines, paraît sur la place du Boitaconnah, l'assistance entière pousse un cri de joie. Le patient s'arrête au pied de l'arbre; il regarde ces préparatifs d'un œil indifférent, il commande lui-même le supplice; alors les brahmines lui enfoncent, au-dessus des hanches, deux énormes crocs qui s'engagent dans la masse des muscles longitudinaux, et qu'on assujétit par une large bande de toile tournée autour des reins. Cette opération achevée, quelques hommes pèsent sur l'autre extrémité de la perche et enlèvent le malheureux à dix pieds du sol. A cette hauteur, un mouvement de rotation est imprimé à la machine, et le patient jette de là, sur la foule, tantôt des fleurs, tantôt des noix de coco. On voit quelques-uns de ces fanatiques, près d'être décrochés, demander eux-mêmes avec instance une prolongation de supplice.

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

Littérature Étrangère.

FRAGMENT ANGLAIS.

CONVERSATION.

« I should advise a friend who was going abroad, said Mr. Trebeck, to cut every countryman, right and left, and go well provided with introductions to foreigners.

» That was Cotton's plan, said Mr. Ducan. Did you hear of his adventure at Florence? He went there with a letter of introduction to a *conte di*, — i really forget the name — but no matter. As soon as he got to Florence, he went, as a man of taste should, straight to the gallery; and in going in, swinging his body (you know his way), and flourishing his stick, as he always does, he rapped on the nose the poodle of an Italian gentleman who was coming out. Cotton, instead of apologising, bestowed a curse upon the dog. The Italian made use of « *cospetto* » and « *bestia* » which Cotton very properly applied to himself; and demanded an explanation. Neither well understood the other, — high words ensued, — cards were exchanged, — and the Italian turned out to be the *marchese di*, — something. Cotton soon began to consider that he could not fight a duel without a second; he had not yet discovered any acquaintance, but he had his letter of introduction to the Count; and a Italian second, he thought, would do just as well as an English one. So he went to him, letter in hand, thinking, by the way, how he should bring in his request, — made his bow, and was going to deliver it, — when he found he was addressing his foe the *marchese*. The fact was. The *conte* had lately changed his title. The thing was too ridiculous: the mistake put them both into perfect good humour, and they finished the business by breakfasting together about the same time that they were to have fought.

» Well done, Cotton! he is an inexhaustible blunderer; one of the curious in *contre-temps*; he seems to be wrong-headed by instinct.»

Granby, chap. X.

CONVERSATION.

« Je conseillerais à un ami qui irait en voyage, dit M. Trebeck, de laisser ses compatriotes à droite et à gauche, et de partir bien pourvu de lettres d'introduction pour les étrangers.

» C'était le plan de Cotton, dit M. Duncan. Avez-vous entendu parler de son aventure à Florence? Il y arriva avec une lettre de recommandation pour un *conte di* — j'oublie tout-à-fait le nom — mais n'importe. Aussitôt qu'il fut à Florence, il alla, comme un homme de goût, droit à la galerie; dandinant son corps (vous connaissez sa tournure), brandissant sa canne comme il fait toujours en entrant, il frappa sur le nez du caniche d'un gentilhomme italien qui sortait. Cotton, au lieu de s'excuser, donna sa malédiction au chien. L'italien fit usage des mots *cospetto* et *bestia*, lesquels Cotton s'appliqua très-convenablement et demanda une explication. Ni l'un ni l'autre ne se comprenaient, — de gros mots s'ensuivirent, — des cartes furent échangées, — et l'italien se trouva être le *marchese di*, — le nom que vous voudrez. Cotton commença bientôt à considérer qu'il ne pouvait se battre en duel sans un second; il n'avait pourtant encore découvert aucune connaissance, mais il avait sa lettre de recommandation au comte; et un Italien, pensa-t-il, serait un aussi bon témoin qu'un Anglais. En conséquence il alla chez l'italien, sa lettre à la main, réfléchissant en chemin comment il lui présenterait sa requête. — Il fit son salut, et allait s'expliquer, — quand il reconnut qu'il s'adressait à son adversaire le *marchese*. La vérité c'est que le *conte* avait depuis peu changé son titre. La chose était trop plaisante. Cette méprise les mit l'un et l'autre de bonne humeur, et ils terminèrent l'affaire en déjeunant ensemble, à peu près à la même heure où ils devaient se battre.

» Très-bien, Cotton! c'est un étourdi incépuisable, et l'homme le plus curieux en *contre-temps*; il semble être conduit de travers par instinct.»

M^{lle} E. K.

Éducation.

Le Collier

DE SAINT SANÉ.

C'était un soir, dans le presbytère du bourg de Plouzanné, situé à si peu de distance de la sauvage mer des côtes de Bretagne, qu'on en pouvait entendre, dans le silence des nuits, le grand murmure, et même ce soir, comme il faisait tempête, la rauque et sourde rumeur de l'Océan tourmenté servait de basse continue à la sourde et rauque lecture que faisait, dans sa salle basse, le recteur de Plouzanné, à un auditoire composé de sa vieille bonne, d'un vicaire, d'un ancien fermier, qu'accompagnait sa jeune fille, d'un petit armateur de Brest, retiré dans le port voisin, le Conquet, enfin d'un chat, qui filait d'une façon très-digne du débit monotone du recteur : n'importe, sa lecture était d'un vif intérêt pour les assistans, car ils ne dormaient qu'à demi. C'était pourtant la centième fois qu'ils entendaient la vie de saint Sané, premier recteur de ce lieu, venu d'Irlande pour exercer ce saint ministère. Ils savaient tous par cœur comment il était né à Limerick, et comme quoi sa mère Cogella tenait un bâton sec à la main à l'heure où son fils miraculeux venait au monde, et par quelle merveille ce bâton fleurit et verdoya en un clin d'œil : ils n'en écoutaient pas moins ces histoires avec une sorte de ravissement.

C'est qu'en vérité, il n'y a rien de charmant comme cette *Vie des Saints de Bretagne* que nous a laissée un bon père capucin, frère Albert de Morlaix : il ra-

conte, d'un style si naïf et si sincère, ces miracles, qu'on y croirait volontiers. Quand il nous dit que tel saint, arrivé de Cornouailles sur nos landes, et voulant s'y fonder un ermitage, n'eut qu'à planter son bâton de pèlerinage dans la terre aride pour avoir sur le champ un frais bosquet et une claire fontaine, on se laisserait vraiment aller à y ajouter foi, au lieu de voir dans ce miracle un emblème de la croyance sincère et de la bonté qui féconde et fait tout verdier. Albert de Morlaix vous dira que saint Jaova, évêque de Léon, délivra le Havre d'un énorme dragon qui le désolait, tout simplement en lui jetant au cou son étole, et en le conduisant ainsi, comme un chien, dans la mer ; il vous dira cela d'un certain ton de conviction qui vous fera oublier que le dragon est le symbole de l'impiété ou de la méchanceté, que convertit et que dompte la force de la foi et d'une bonne volonté.

C'est ce qui fait que l'auditoire du presbytère de Plouzanné écoutait de toutes ses oreilles la terrible histoire de saint Sané, mort et enterré depuis mille ans à Iniskaha ; quand, sous Elisabeth, un ministre protestant vint prêcher en Irlande, il sortit de son tombeau, l'intolérant ! pour battre et assommer le ministre. — Nous ne sommes plus si féroces en matière de religion, mais nous sommes plus pieux.

Cette aventure, racontée avec les longs détails où peut se complaire un moine dans sa cellule, devenait un tant soit peu endormante, et le recteur s'interrompit tout-à-coup, à un certain passage, pour redresser la tête, lever ses lunettes, et regarder autour de lui d'un œil effaré. — Il croyait avoir entendu un ronflement : ce n'était que le rouet de maître chat. — Le lecteur reprit donc avec plus d'assurance, d'autant qu'il avait la conscience qu'il arrivait à un passage intéressant.

« A Limerick, lisait le recteur, qui est le pays du saint, existe encore un serment redoutable ! »

Ici le recteur était évidemment devant

un mot qui l'épouvantait ; il balbutiait comme un voyageur hésite et tergiverse devant un passage dangereux ; il se tortait les lèvres, il se gonflait les joues, il serrait ou desserrait les dents comme s'il allait prononcer une parole cabalistique. Il essaya enfin.....

« Un serment redoutable. ANNÉVRAN-NACH SCHEANAN !..... »

On conviendra qu'il y avait de quoi balbutier et trembler devant ces syllabes barbares. Aussi poursuivit-il, de l'accent du triomphe : « Lequel serment procède de ce qu'en ce pays-là il y avait un collier de fer qu'avait porté saint Sané... »

Sans doute comme partie de son cilice, ajouta doctement le lecteur ? — Oui, oui, répondit-on.

« Dans ce collier on enfermait le cou de ceux qui témoignaient en justice : s'ils disaient faux, il les étranglait. »

Sur ce, l'armateur retiré, qui n'assistait pas habituellement aux lectures du presbytère, et qui, par conséquent, y avait été beaucoup plus attentif, se leva tout-à-coup.

« Arrêtez ici, dit-il, je sais, à propos de ce collier de saint Sané, une histoire des plus curieuses, qui m'a été racontée à Dublin, quand je faisais le cabotage et la pêche aux harengs : c'est justement d'un marchand de Limerick que je la tiens....

— Voyons, voyons ! » s'écria d'un ton de joie toute l'assemblée, que faisait palpiter l'annonce de quelque chose de nouveau. Du nouveau à Plouzanné ! au milieu des landes immuables, en face de la grande mer toujours grise, toujours brumeuse, dans le presbytère livré pour jamais au vénérable bouquin d'Albert de Morlaix, du nouveau ! c'était à en devenir fou, à en perdre la tête ; aussi le chef pelé de l'ancien fermier hocha un peu moins, la vicille gouvernante sourit et montra ses deux dents de devant, la fille du fermier devint plus attentive, et ses yeux reluint comme des escarboucles : il n'y eut pas jusqu'à maître chat qui suspendit sa

sourdine et passât sa langue rose sur ses blanches moustaches.

« Voyons ! voyons ! s'écria encore l'auditoire avec impatience.

— Voyons ! répéta le recteur d'un ton de mauvaise humeur, en ôtant ses lunettes. »

Ce maudit narrateur le privait là du plaisir de lire haut, qui était son bien suprême, et il grommelait entre ses dents des paroles peu sacerdotales.

« Voyons, voyons cette histoire ! »

Voici alors ce que l'armateur raconta :

A peu de distance de Limerick, à l'endroit où la large rivière du Shannon s'élargit et devient une espèce de lac, était situé le château de Shannon-Grove. Il était bien nommé, ce château : il se perdait en effet dans un épais bosquet de pins, de châtaigniers et de chênes séculaires. Des jours percés dans cette futaie permettaient de voir, de chacune des hautes fenêtres, les sites variés des îles dont le Shannon est semé, et les teintes diverses de la rivière bleue, rose ou aurore, selon que le soleil se levait ou se couchait, et, à cette heure même, les vitraux, frappés des mêmes teintes, et scintillant à travers les sombres feuillages, réjouissaient les bateliers et ceux qui voguaient sur les rives. — Voici le beau château de Shannon-Grove, disait-on avec une sorte de respect.

C'était en effet une habitation respectable par son antiquité ; et quel délicieux séjour, s'il eût appartenu à un autre maître ! Il était ennuyeux et morose, au contraire, sous la main de lady Shannon-Grove, vieille femme plus que grave, plus qu'austère.

On ne savait à quoi attribuer cette rigidité de principes ; mais elle était dure, inflexible pour la moindre faute. Un intérieur malheureux, des enfans qui se conduisirent mal avec elle, après une éducation molle et gâtée par une extrême indulgence, l'amènèrent à croire indispen-

sable cette stoïque raideur de caractère, et lui ôtèrent le sens exquis de ce bonheur intime qu'on éprouve à pardonner.

Elle n'avait sous le ciel qu'un seul objet d'affection depuis long-tems : c'était une jeune fille, Sarah. Elle s'était attachée à elle comme toujours on s'attache à son bienfait, car cette jeune fille avait été recueillie enfant orpheline, le jour où ses parens, que lady Shannon-Grove comptait parmi ses plus pauvres tenanciers, vinrent à mourir en bons et fidèles époux, comme ils avaient toujours vécu ensemble et à la même heure.

Et Sarah aimait sa bienfaitrice avec toute la naïveté d'un enfant ; elle la prenait pour sa mère, et la couvrait du matin au soir de caresses, sans penser un instant qu'elles pussent fatiguer. Aussi, quand lady Shannon-Grove, dans ses momens de morne tristesse, la repoussait, avait-elle de petits instans de méditation ; ses jolis yeux bleus se fixaient sur on ne sait quelle réflexion triste, et elle pleurait. C'est qu'elle se rappelait sans doute une autre femme qu'elle n'avait qu'entrevue par ses paupières à demi closes, et qu'elle pouvait embrasser la nuit, le jour, à toute heure. — Ces courts instans de tristesse ne duraient pas, et, au bout d'un quart d'heure, elle accourait plus vive et plus caressante dans les bras de sa bienfaitrice.

Les années, qui courbaient les épaules de lady Shannon-Grove et faisaient trembler de plus en plus sa tête grisonnante, élevaient la jolie tête de Sarah et assouplissaient sa taille. Se voyant devenir belle, voilà qu'elle s'en aperçut trop, et en conçut un sot orgueil, au point de faire remarquer à sa bienfaitrice combien vite elles marchaient en sens inverse dans la vie. La réflexion n'était point obligeante par elle-même : la forme que Sarah lui donna la rendait insolente, et lady Shannon-Grove, impitoyable pour la jeunesse qui rit du vieil âge, et pour les cheveux noirs qui traitent avec dédain les cheveux

blancs, résolut immuablement que sa protégée serait punie.

Sarah avait depuis l'enfance porté des robes de demoiselle. Lady Shannon-Grove exigea qu'elle les quittât et prit des vêtemens de paysanne. Elle était jolie toujours et bien tournée, et mieux tournée et plus jolie peut-être.

Sarah s'y résigna péniblement, elle se soumit enfin, et ayant dompté un chagrin de quelques jours, elle reprit sa carrière de beauté et de grâce en allant vers sa seizième année. L'intendant du château et du domaine de Shannon-Grove, Nym-Isligo, n'était pas insensible à ces perfections chaque jour croissantes.

Certes il n'y était point insensible, il y était fort sensible au contraire, à tel point qu'avec ses cinquante ans, sa tête presque chauve et sa barbe grisonnante, il pensait sans relâche à un mariage avec Sarah. Il était toujours près d'elle ; le matin à la laiterie, l'aidant à tous les soins de son emploi ; le soir il ne la quittait point à la veillée : s'il venait à être question, dans les contes du coin du feu, de jeune et jolie fille, il regardait tendrement Sarah, et si le mot *mariage* arrivait à la suite, il regardait encore la jeune fille en soupirant. Elle n'y fit pas d'abord attention, mais il fallut bien qu'elle s'aperçût du bouquet qu'il enlevait chaque matin aux serres chaudes du jardinier, ou des fruits qu'il lui dérobait pour elle : elle acceptait tout cela avec un sourire de bienveillance protectrice qui prouvait qu'elle voyait clair enfin, la coquette ! Elle abusait : elle prenait plaisir à laisser tomber son mouchoir le dimanche, à l'église, pour avoir le plaisir de voir Nym-Isligo se baisser, fût-ce à l'évangile, le ramasser et le lui rendre devant tout le monde, et puis elle riait de l'air heureux que l'intendant avait après ce service rendu. Elle dit une fois devant Isligo qu'elle n'aimait pas les moustaches grises, et le lendemain il parut devant elle sans moustaches, et voilà qu'elle se mit à éclater devant sa face rasée. Elle se moquait

cruellement, oui cruellement, car il était de si bonne foi... ridicule si vous le voulez, mais il était de si bonne foi, si dévoué, si prêt pour elle à tous les sacrifices, qu'elle était cruelle!—La coquetterie! la coquetterie!.. c'est un mauvais jeu et vous le verrez...

Sarah abusait donc étrangement de l'aveugle passion de Nym-Isligo : elle ne lui montrait pas un fruit sur un arbre qu'il n'allât le lui chercher au risque de se rompre le cou. Il fit deux lieues par un tems d'orage pour lui aller acheter, à Limerick, un ruban dont elle avait parlé : elle jouissait de son empire en despote, et elle lui imposait vraiment à tel point qu'il n'osait encore lui faire sa proposition de mariage ; elle venait d'avoir dix-sept ans, et Nym-Isligo cinquante-un : il fallait qu'il se bâtât. Il était dans cette grande perplexité un jour où il avait au château fête et gala. Lady Shannon-Grove, pour faire honneur à ses hôtes, s'était parée de ses plus pompeux atours : un double collier et des pendans d'oreilles en diamans la faisaient étinceler aux bougies. Sarah admirait ces parures, elle les admirait à voix haute et Nym-Isligo se trouvait près d'elle.—Oh! se dit-il, si je pouvais en trouver de pareilles à la ville, je suis sûr qu'elle ne résisterait pas à mes offres.

Une fois lady Shannon-Grove hors de la vue de Sarah, la jeune fille ne pensa plus guère aux diamans, mais Nym-Isligo y pensait pour elle. Ce fut dans l'esprit ou plutôt dans le cœur de l'intendant une idée fixe comme celle de son mariage avec Sarah ; il en perdait la tête, c'était une folie, et voilà pourquoi la jeune fille eût dû le traiter avec les ménagemens que l'on doit aux fous : elle aurait bien fait par pitié pour lui et aussi par prudence pour elle, car il avait la réputation d'être méchant ; s'il venait à s'apercevoir qu'elle se moquait de ses extravagances si sincères ; il était incapable de lui pardonner, très-capable au contraire d'une haine sans fin. Il n'éprouvait certes point alors de la haine, et si, pendant trois jours, Sarah l'aperçut

à peine, c'est qu'il courait Limerick et les villes environnantes pour tâcher de procurer, avec ses épargnes, à la jeune fille, les joyaux qu'elle avait paru si vivement envier. Elle s'aperçut bien des absences de Nym-Isligo : il lui manquait, et vous comprenez que ce n'était que comme un jouet égaré manque à un enfant : il l'amusait, l'imprudente ! Il lui prit alors une autre fantaisie, fantaisie de jeune fille s'il en fut. Le souvenir lui revint de ses belles robes que souvent elle regrettait amèrement, et de ce souvenir au désir de les remettre une seule heure il n'y avait qu'un pas : elle se figurait si belle à présent dans des parures de demoiselle, qu'elle ne put y résister et qu'elle profita du premier jour où lady Shannon-Grove se rendit à la ville, pour pénétrer dans son cabinet de toilette. Elle savait où étaient les robes que sa maîtresse lui avait fait quitter ; elle les prit, se hâta de se dépouiller de ses habits grossiers, se para de ses beaux atours d'autrefois, et s'admirait comme une poupée dans le haut miroir : puis, voilà qu'elle aperçut le collier et les bracelets de diamans de milady.—Oh ! comme ils seraient beaux, se dit-elle, sur mes épaules et mes bras ; et tout aussitôt elle mit bracelets et collier ; après quoi elle resta debout, une heure en extase devant elle-même : un bruit vague dans le château l'en tira cependant ; elle trembla que ce ne fût milady, et qu'elle ne la surprit en faute ; elle quitta donc bien vite tous ses vêtemens, les remplaça à la hâte et se sauva honteuse comme une coupable curieuse qu'elle était.

Ce n'était point lady Shannon-Grove, car elle ne revint que le soir : ce soir même aussi, Nym-Isligo reparut à la veillée, le bouquet à la main, devant Sarah, et voilà qu'elle prit plaisir à le gronder, à lui reprocher son absence, à lui dire qu'elle s'en était souvent aperçue ; elle riait en tapinois en parlant ainsi, mais il ne riait pas lui, ou, s'il riait, c'était d'un bonheur insensé, fou ; il perdait la tête de joie, à tel point qu'il trouva assez de

courage pour tomber aux genoux de Sarah.

Elle le laissa à genoux, cela la divertissait.

Et dans cette posture d'adoration, et après mille extravagantes prières dont Sarah s'amusait beaucoup, il lui demanda sa main.

La jeune fille voyant que c'était sérieux, se mit à pousser un grand éclat de rire.

Il se leva alors indigné, anéanti, et d'une voix menaçante : Sarah ! Sarah ! lui dit-il, vous m'avez trompé... vous vous êtes jouée de moi... j'en mourrai... mais... Et Sarah se prit à rire de plus belle.

Tout fut fini dès lors : Nym-Isigo se tint à l'écart, toujours muet, sombre et pensif, et il avait l'air si étrange que Sarah en avait peur, qu'elle était triste et morose elle-même et n'osait passer près de lui. Tous les gens du château observaient ce changement soudain dans l'humeur de la jeune fille autrefois si folâtre. Une grave pensée la poursuivait, elle ne disait plus rien à personne et passait des soirées entières au fond du parc seule et péoccupée. Elle se repentait sans doute de sa conduite avec Nym-Isigo ; il avait dit qu'il en mourrait : cette menace était bien de nature à la troubler, la pauvre fille ! le fait est que personne ne la comprenait ; mais voilà que le dimanche arriva et chacun fut persuadé qu'il savait à présent à quoi attribuer cette subite altération. L'heure de la messe était venue, et comme c'était alors une grande solennité, lady Shannon-Grove voulut se charger encore de ses diamans : ô terreur ! elle ne les trouva pas. A ses cris les domestiques accourus dirent tout d'une voix : « Oh ! voilà ce qui explique le trouble de Sarah. — Je l'ai vue entrer l'autre jour du côté des appartemens de milady, pendant que milady était absente, — remarquait l'un. — Oui, oui, je l'en ai vu sortir tout effarée une heure après, ajoutait un autre ; » et c'était un concert de semblables témoignages, au point que lady Shan-

non-Grove, qui n'aimait plus Sarah, n'hésita point à les écouter et qu'elle courut avec tous les domestiques du côté de la chambre de la pauvre fille : la clef était sur la porte ; Sarah allait s'habiller pour se rendre à l'église et cherchait dans le coffre où tenait toute sa rustique garde-robe, quand lady Shannon-Grove entre brusquement, et à l'instant Sarah pousse un cri de surprise et même d'effroi, non seulement par le saisissement qu'elle éprouva d'être vue à demi vêtue par tous les domestiques de la maison, mais encore parce qu'en ouvrant son coffre, les premiers objets qu'elle avait découverts aux yeux de milady, c'étaient... l'horreur ! c'étaient ses bracelets et son collier. Elle fut atterrée ; elle ne pouvait prononcer une parole, et plus lady Shannon-Grove l'accablait de reproches et de menaces, plus elle pleurait et sanglotait, à genoux, comme une humble suppliante : elle se traînait aux pieds de sa maîtresse, mais elle fut inflexible, et puis il y avait tant de témoins qu'il fallut bien laisser son cours à la justice : Sarah fut arrêtée. L'impitoyable lady Shannon-Grove ne fit pas une démarche pour empêcher cet événement ; Nym-Isigo, méchant, vindicatif, outragé, loin d'être cette fois son soutien, la chargea encore devant l'officier de justice, et quand elle quitta le château pour se rendre en prison, il la regarda avec un sourire pareil à un grimement :

Sarah... je vous l'ai bien dit... j'en mourrai... Mais !... »

Elle était désormais livrée à l'implacable jugement des hommes. C'est en vain qu'elle se prosterna devant eux, en protestant de son innocence : il est peu de coupables qui aient la force de résister au besoin de mentir pour chercher à se sauver, et les juges ne l'écoutaient pas. « Attendez au jour du jugement, lui répandaient — ils ; si l'on vous a calomniée, le collier de saint Sané étranglera le faux témoin, et vous serez reconnue innocente. » Cette assurance ne la calma point : c'était singulier, il n'y avait

homme ni femme, en Irlande, qui doutât du miracle du collier de saint Sané. Sarah était-elle donc coupable? Jeune personne qui m'écoutez (et le narrateur regarda la fille du fermier), vous ne pouvez comprendre comment Sarah a pu commettre un tel crime! elle, au regard si innocent, au front si candide, au sourire si naïf! « On a vu tomber des anges et des étoiles. »

Ici, l'armateur s'arrêta pour laisser à son auditoire le tems d'admirer sa dernière phrase. La mer rugissait toujours dans le lointain; et là, tout près, au coin du feu, le chat filait mieux que jamais.

« Dépêchez-vous donc, dit en murmurant chacun des auditeurs, que l'intérêt tenait bouche bécante. »

Le jour du jugement était arrivé : la grande salle du tribunal de Limerick se trouvait pleine à regorger, et, depuis le matin, des témoignages accablans faisaient désespérer du salut de la pauvre Sarah. La peine réclamée par la justice était terrible, et toutes les éloquents paroles de son avocat avaient été, en toute apparence, impuissantes. La nuit vint sur ces entrefaites, et l'audience fut interrompue.

Pendant ce tems, on allumait deux ou trois lampes suspendues aux voûtes gothiques de la salle : déjà leurs ternes lueurs perdues dans l'immensité de l'édifice allaient dessiner les ombres indéceses projetées par les clefs de voûtes finement sculptées, et éclairer d'une lumière pâle et comme morte un grand christ suspendu en face de l'accusée. Elle le pria à mains jointes, et comme jamais n'eût pu le faire la plus hideuse hypocrisie. Tous les gens du château de Shannon-Grove, présens comme témoins, étaient émus presque autant que Sarah. Il n'y avait là que deux figures impassibles et sans pardon. C'était lady Shannon-Grove, c'était Nym-Isigo : elle qui croyait punir l'ingratitude de la jeune fille, lui qui se vengeait de ses mépris.

Bientôt les juges tous pâles et défaits,

bien plus entore par l'émotion que par la fatigue d'une si longue séance, rentrèrent suivis d'un huissier, qui portait religieusement le collier de fer de saint Sané, l'instrument de ses rigidités, le témoin de ses austères prières de nuit ; c'était une relique vénérable par son antiquité, et aussi par le sentiment de sa mystérieuse puissance. Sarah ne put le voir sans pousser un profond soupir, ainsi que Nym-Isigo. C'était la dernière, la fatale épreuve, et puis l'arrêt!

Quel silence effrayant dans ces demi-ténèbres! quand on appela le premier témoin, celui qui déclarait avoir vu Sarah entrer furtivement dans l'appartement de milady, et qu'on lui passa le collier au cou. Il répéta son témoignage : il disait vrai. On lui retira le collier au milieu d'une sourde rumeur. On en fit venir un second, un troisième. Le collier les respectait toujours. Le quatrième témoin qui déposait avoir vu Sarah sortir à la hâte et troublée de l'appartement, ne mentait pas non plus, car son cou sortit sain et sauf du cercle de fer.

O pauvre Sarah! comme la scène devenait de plus en plus douloureuse! On n'entendait que les soupirs étouffés des spectateurs, qui regrettaient la mort d'une si belle fille. Il ne restait plus à témoigner que lady Shannon-Grove et Nym-Isigo. Lady Shannon-Grove éprouva alors une visible émotion; elle se rappelait l'enfance de sa protégée d'autrefois.

Au lieu du magnifique collier de diamans, pièce du procès, qui scintillait aux clartés de la lampe funèbre, lady Shannon-Grove chargea son cou du collier de fer. Elle aurait pu déclarer Sarah innocente, en attestant qu'elle n'avait point vu ses diamans dans son coffre : elle tenait à la vie, et ne le fit pas. Le carcan la respecta donc : il n'en fallait plus douter, Sarah avait eu les diamans entre ses mains.

Nym-Isigo fut enfin appelé devant le crueifix; sa figure paraissait impassible toujours : il pâlit pourtant un peu, en

voyant le collier approcher de sa tête. C'est que son témoignage était suprême, car il avait formellement accusé Sarah d'avoir pris les diamans. Au moment où on lui passait le collier, il tomba à genoux, porta vivement ses mains à sa gorge; et se tournant vers Sarah, il lui dit d'une voix étranglée : « Je t'avais bien dit que j'en mourrais ! »

Le collier lui étreignait le cou impitoyablement, et il tomba mort.

« Sarah est innocente, » dit le tribunal, et le lendemain elle entra dans un couvent.

« Bien ! bien ! dit en se levant le recteur, il est près de minuit : votre histoire a fait tort de trois heures à mon sommeil... Bonsoir... »

— Comprenez-vous ce dénouement ? dit l'armateur tout fier de son succès.

— Certainement, lui répondit la fille du fermier. Nym-Isigo avait pris les diamans de milady pour les mettre dans le coffre de Sarah : c'était le crime d'un fou; mais il l'avait commis, excité par sa passion. Et quand il vit que Sarah le dédaignait et se jouait de lui, il laissa peser sur elle tout le crime pour se venger.

— C'est vrai, reprit l'armateur. »

Puisqu'il en est ainsi, allons nous coucher, ajouta le recteur de Plouzanné.

ERNEST FOUNET.

SOUS-MAITRESSE.

Le 16 octobre 1832, il y avait grande agitation dans l'institution tenue par M^{me} Evrard; on attendait pour la grande classe une nouvelle sous-maitresse. Serait-elle douce, sévère, gaie, triste? aimerait-elle à causer avec ses élèves? se montrerait-elle réservée, grave? aurait-elle des préférences? la verrait-on toujours calme, froide, impartiale, obéie d'un seul geste, et menant sa classe sans peine et sans efforts?

A ces diverses questions que se faisaient les pensionnaires, en s'agitant sur leurs bancs étroits, ouvrant et fermant leurs pupitres, taillant leurs plumes, griffonnant du papier, marques certaines que la classe n'est pas *en train*, à ces diverses questions, dis-je, les plus raisonnables répondaient : Nous verrons bientôt; et chaque fois que la cloche d'entrée sonnait, les jeunes filles bondissaient, et celles placées du côté des fenêtres posaient un oeil au petit coin de la vitre, qu'à force de peine elles avaient déblanchie, pour apercevoir dans la cour.

Bien vainement la surveillante s'épui-sait elle à répéter : Allons donc, mesdemoiselles, tenez-vous tranquilles, travaillez donc; mon Dieu! que vous êtes indociles! je plains votre nouvelle maîtresse; elle aura fort à faire pour vous rendre obéissantes et soumises.

Bah! on ne l'écoutait seulement pas, la pauvre demoiselle; à grand'peine ce jour-là si M^{me} Evrard elle-même aurait obtenu du silence; et le tout en pure perte; la nuit approchait; personne...

Le professeur entra, c'était M. Lévis; adieu les plumes à tailler, les papiers à barbouiller, les petits yeux-de-bœuf, tout

le monde se retrouva droit à sa place ; seulement on se fit un léger signe quand le bruit d'une voiture , les allées et les venues des domestiques annoncèrent qu'enfin la dame tant attendue arrivait.

On se dédommagea au souper de ces deux heures de contrainte ; et il y eut un tel flux de paroles , de chuchotages , d'éclats de rire , que d'un bon quart d'heure on ne put commencer la *benedicite*.

On servait ce soir-là des épinards , que les pensionnaires ont en horreur ; elles mangeaient à peine , ce qui augmentait le tumulte , lorsque la porte s'ouvrit brusquement et M^{me} Evrard entra , tenant sous le bras la sous-maitresse en question.

« Mesdemoiselles , dit-elle en s'avançant vers les grandes , voici M^{lle} Durley que je vous présente ; j'espère qu'elle n'aura qu'à se louer de vous , et que votre docilité , votre aptitude au travail la dédommageront de ses soins ; » puis M^{me} Evrard , promenant sa protégée autour des tables , lui désigna chacune de ses élèves.

Pendant cet examen , le plus profond silence régnait au réfectoire ; tous ces jeunes yeux suivaient les moindres mouvements de M^{lle} Durley , et semblaient vouloir lire dans son ame.

Valentine Durley était une jeune personne de vingt ans , grande , mince , pâle , plus gracieuse que jolie , plus timide qu'embarrassée ; elle était nu-tête , ses cheveux en bandeaux , simplement relevés ; une longue robe noire dessinait sa taille élégante ; des gants couvraient ses mains petites ; et , sans qu'elle eût autre chose que tout le monde , elle portait en elle le cachet du bon goût et de la femme distinguée. Elle ne parla pas ; on voyait qu'elle était émue en saluant presque avec respect ces jeunes filles curieuses qui l'épiaient si minutieusement.

Au bout d'un quart d'heure , M^{me} Evrard la remmena , disant en riant aux élèves : « Mesdemoiselles , M^{lle} Durley vous donne rendez-vous demain à la classe. »

Quand elle fut partie , la plupart des

élèves s'écrièrent : « Oh ! qu'elle est gentille ; je l'aimerai bien.

ANNAIS DE BURCY , avec dignité. Elle a l'air d'une demoiselle bien née.

MATHILDE LURRET , éclatant de rire. Elle ressemble à la veuve du Malabar.

LOUISE SUFFRAN. Ah , Mathilde ! que c'est mal ! on dit qu'elle est en deuil de sa mère.

JULIE BOUSSARD. Comme elle paraît délicate et chétive , mesdemoiselles , elle n'aura pas les poumons aussi forts que M^{lle} Pagès ; ainsi il faudra être raisonnables.

CAROLINE VILLENEUVE. Ce sont ses affaires ; elle n'a qu'à nous bien tenir.

LÉONIE DE MURCY. Il faut avouer que ce n'est pas toujours très-facile de nous bien tenir.

ALIX DE LÉON , jeune personne sans fortune , insolente , fière , mais bonne travailleuse. Comme il y a du sens commun de nous mettre à la grande classe une personne qui n'a pas encore enseigné ! nous allons faire de jolis progrès !

QUELQUES ÉLÈVES , sans grands moyens , toujours les dernières au concours. Ah ! elle n'a pas été maîtresse ; tiens , que c'est drôle , est-ce qu'elle saura nous montrer ?

ALIX , riant. Elle apprendra d'ici à deux ou trois ans.

LES ÉLÈVES MÉDIOCRÉS. Nous n'y serons plus , alors.

ALIX. Tant pis pour vous ; jusqu'à ce moment-là vous apprendrez seules.

LOUISE. Ne vas-tu pas te monter d'avance ?

ALIX. Tu crois que c'est agréable , quand on n'a plus que six mois , qu'on travaille pour ses diplômes comme une vraie méténaire , de penser qu'on va avoir une maîtresse hors d'état de vous faire avancer.

LOUISE. Puisque madame t'a dit qu'elle était parfaitement instruite.

ALIX. Bah ! a-t-elle seulement son diplôme ?

LES ÉLÈVES MÉDIOGRES. Elle n'a pas son diplôme ? une maîtresse de première classe sans diplôme ! ah ! je vais l'écrire à maman, moi ; je n'ai pas envie de perdre mon tems.

LOUISE. Allons donc, mesdemoiselles, vous êtes folles ; attendez au moins avant de juger.

Et la cloche sonnant pour la seconde fois, les élèves se séparèrent et montèrent se coucher.

Le lendemain, à huit heures, toutes étaient en classe ; M^{me} Evrard installait M^{lle} Durley. Elle lui indiqua les différentes choses qu'elle avait à faire, ajoutant : « M^{lles} Louise Suffran et Alix de Léon vous mettront au courant du reste ; ce sont vos deux meilleures élèves.

Valentine jeta un regard timide sur les deux jeunes filles, rencontra la figure bienveillante de Louise, le sourire ironique d'Alix ; alors elle rougit, et voyant sortir M^{me} Evrard, pensant qu'elle allait se trouver seule au milieu de vingt grandes élèves, au visage plus ou moins mutin, son cœur se serra.

Pour la première fois M^{lle} Durley se trouvait dans une classe. Fille d'un riche négociant, élevée dans l'opulence, elle ne devait pas croire qu'un jour elle serait ruinée, orpheline, et obligée de travailler pour vivre ; quand il fallut en venir là, redoutant son manque d'expérience, bien qu'elle se sentit instruite et capable, elle craignit de se trouver chargée de jeunes personnes difficiles à gouverner ; mais la place de première maîtresse chez M^{me} Evrard lui fut offerte par une amie, qui lui représenta la bonté de cette dame, les avantages qu'elle pourrait retirer de débiter dans une institution renommée ; on la poussa, en quelque sorte, et elle accepta. D'ailleurs, pensa-t-elle, je serai bientôt au fait, et je mettrai tant de zèle à instruire mes élèves, je causerai si amicalement avec elles, que bien sûr elles m'aimeront. Ainsi pensa-t-elle, jusqu'au moment où, mettant le pied dans la cour

de la pension, le courage lui manqua. Toute la nuit elle pleura, et elle avait encore les yeux rouges quand elle descendit le matin. Généralement les pensionnaires ne sont pas méchantes, mais il y en a toujours une ou deux de très-mutines dans chaque classe. Et ce sont presque toujours ces dangereuses élèves qui sont recherchées, qui décident ce qu'il faut aimer ou dénigrer, qui montent et échauffent les têtes. Quelques-unes de ces élèves sont de bonnes travailleuses ; quant à celles qu'elles traînent à leur remorque, celles-là ont la malice de leurs chefs sans posséder leurs moyens : regardez aux dernières lignes des bulletins du mois, vous y trouverez toujours leurs noms ; l'habitude d'être après toutes les autres est devenu chez elles une espèce d'orgueil.

Caroline Villeneuve et Alix de Léon étaient chez M^{me} Evrard les grands moteurs de toutes les cabales, de tout ce qui se faisait de mal ; la première avait dû sa prépondérance à je ne sais quel prestige de luxe, de grandeur, qui l'entourait ; elle rapportait toujours à ses compagnes des gâteaux, des bonbons, les menait quelquefois promener en voiture au bois de Boulogne ; et son peu d'esprit, son insolence trouvaient des flatteurs. Une seule avait encore plus d'influence qu'elle ; c'était Alix. Alix, orgueilleuse comme elle, mais pauvre, orpheline, devant à son tuteur l'éducation qu'elle recevait, sachant fort bien que dans un an elle serait placée chez les autres, Alix se raidissait contre sa mauvaise fortune ; tranchante et entêtée, elle ne céda à personne, jugeait de tout, prononçait hardiment ; on l'applaudissait sans flatterie, sans amitié, par une espèce d'entraînement, car, il faut l'avouer, Alix était spirituelle, laborieuse, prenant le parti de celles qu'on punissait, non par pitié, mais pour contrarier les maîtresses ; et M^{me} Evrard seule pouvait lui imposer.

Si Alix eût mis dans ses projets de protéger M^{lle} Durley, celle-ci aurait vu toutes

les autres se prêter pendant quelques jours à son manque d'habitude, et bientôt la sagacité de Valentine, son instruction solide auraient pris leur essor ; mais, par un caprice qui passe souvent dans la tête des jeunes filles, Alix se prit à imaginer, avant d'avoir vu la nouvelle maîtresse, qu'elle ne lui conviendrait pas, et tout fut dit.

Même avec l'habitude des classes, le premier jour où une sous-maîtresse se trouve en face de nouveaux visages lui est pénible ; Valentine, naturellement timide, en était malade... Depuis quinze jours, les répétitions, les devoirs se trouvaient un peu arriérés ; le matin donc, toutes les jeunes filles, ayant Alix à leur tête, virent à la fois, tenant leurs cahiers d'une main, leurs livres de l'autre, pour répéter et se faire corriger.

M^{lle} DURLEY, avec un son de voix charmant. A vos places, mesdemoiselles, je ne puis pas vous voir toutes à la fois.

ALIX. C'est moi qui commence.

CAROLINE. Non ! c'est moi ; tu sais bien que c'est mon tour.

ALIX. J'étais là la première.

MATHILDE. Mademoiselle, prenez mon cahier, je vous prie.

ANNAÏS. Le mien ! je suis toujours la dernière !

PLUSIEURS. Le mien ! le mien !

M^{lle} DURLEY. Nous perdons notre tems ; voyons, la première venue.

(Elle prend le cahier qui est plus proche d'elle.)

ALIX repousse le cahier et met le sien. Arrière ! enfans ; vous savez que je suis pressée ; ainsi laissez-moi me dépêcher.

(M^{lle} Durley prend le cahier d'Alix, et commence à lire.)

LES AUTRES. C'est une injustice ! ce n'est pas à toi ; il faut tout te céder ; puisque mademoiselle avait le cahier de Julie, elle devait le garder.

ALIX, en bonne humeur. Mes mignonnes, vous êtes charmantes ; je vous porte toutes dans mon cœur. (Elles rient.)

M^{lle} DURLEY, lisant sans savoir ce qu'elle fait à cause du bruit. Paix donc, mesdemoiselles, je ne m'entends pas.

(Quelques élèves continuent à se chamailler, pendant qu'Alix en fait rire d'autres en contrefaisant M^{lle} Durley, tournant les yeux, pincant la bouche, etc.—Léonie et Louise étudient les coudes sur leur pupitre, les doigts dans leurs oreilles.)

LÉONIE. Sont-elles folles de débiter par un pareil désordre !

LOUISE. La pauvre dame ne sait où elle en est. (Le bruit continue.)

LOUISE se hasarde à dire. Mesdemoiselles, vous allez donner une bien mauvaise opinion de nous ; si Madame entrait, que dirait-elle ? vous seriez en retenue.

M^{lle} DURLEY s'enhardit un peu. Mesdemoiselles, vous ne voudriez pas me forcer à vous gronder pour le premier jour ; je vous en prie, remettez-vous à vos places, et taisez-vous ; je vais aller le plus vite possible.

(Le calme se rétablit. Valentine corrige les cahiers, mais lentement ; elle est troublée, elle passe plusieurs fautes, et répond en hésitant à quelques explications. Quand la cloche sonne pour la récréation, elle n'a pas à moitié fini ; elle est rouge, mal à son aise ; elle reste à sa place, gardant celles des élèves qui ne sont pas corrigées.)

(Les élèves sont au jardin ; les grandes parlent vivement entre elles.)

ALIX accourt en riant. Mesdemoiselles, vous ne savez pas ? (Elle regarde d'abord autour d'elle.) M^{lle} Durley n'est pas là, au moins ?

CAROLINE, riant. Eh non ! elle est toujours avec ses cahiers ; puisqu'elle n'en corrige qu'un par heure. Qu'est-ce que tu as à nous dire ?

ALIX. Elle a laissé deux fautes à Sophie, une à Camille.

HUIT OU DIX À LA FOIS. Bah !

ALIX. Regardez, plutôt.

LES MÊMES. Ah ! cette maîtresse de grande classe !

LOUISE, avec chaleur. Fi, Alix ! tu n'as

pas honte de t'être conduite comme tu l'as fait ? Mettre cette pauvre jeune personne dans l'état où elle est ; c'est affreux ! je ne sais comment tu oses citer les fautes qu'elle a oubliées, avec le tapage infernal que vous avez fait.

ALIX, un peu confuse. *Dam ! pourquoi nous laisse-t-elle faire ? elle ne sait pas son métier.*

LES AUTRES. *Alix a raison ; sommes-nous comme cela quand M. Lévis est là ?*

LOUISE. *Vous la soutenez, mesdemoiselles, et vous avez raison, car vous avez été méchantes et injustes comme elle.*

(Les jeunes filles baissent la tête, parce que toutes estiment et chérissent Louise.)

Ainsi débuta Valentine. Le soir, quand elle fut seule, elle repassa dans son esprit tous les détails de cette pénible journée, et des sanglots s'échappèrent de sa poitrine ; les élèves purent les entendre de leur lit, et celles qui n'avaient si mal agi que par l'exemple ou par irréflection se sentirent sans doute coupables et honteuses.

Hélas ! ce jour n'était pour Valentine que le prélude de beaucoup d'autres semblables. N'ayant pas su, dès l'abord, s'emparer de cet ascendant si nécessaire pour maintenir de jeunes têtes évaporées et fantasques, elle ne devait jamais le ressaisir : pleine de nobles sentimens, Valentine crut que le raisonnement devait faire marcher tous ces esprits mutins, et le lendemain, avec sa douce voix, elle fit des représentations, parla morale, religion ; peine perdue...

Cette grande classe, si agitée, devait nécessairement mal aller ; Valentine passait la moitié de son tems à faire taire les élèves. Comme on ne la craignait pas, on allait, venait ; les paresseuses profitaient du désordre pour faire moins encore, les insolentes pour se révolter, et les bonnes élèves étant dérangées par le bruit, les compositions en souffraient ; M. Lévis se plaignit ; alors M^{me} Evrard prit Valentine à part, et lui fit des reproches sur son in-

dulgence : « Vous êtes trop bonne, lui dit-elle ; punissez. » Et Valentine résolut de punir ; mais il était trop tard, car ces mauvaises têtes se riaient presque des punitions qu'elle leur infligeait ; au premier mot de pardon, la bonne Valentine l'accordait, sans penser que par là elle affaiblissait encore son autorité déjà si faible. D'un autre côté, Valentine tenait-elle ferme, on disait : Elle est méchante et injuste.... et puis ensuite on la croyait sans moyens. Demandez à Louise, à Léonie, à cinq ou six autres, s'il en était ainsi ! La pauvre jeune personne, désespérée de ces désagrémens de classe, s'en dédommageait en consacrant ses heures de loisir à ces enfans studieuses qui bientôt connurent tout ce que valait l'intéressante institutrice, que les autres élèves abreuvaient de tant de déboires, et sans savoir pourquoi !

Le moment du premier examen d'Alix arriva ; depuis six semaines, elle travaillait au moins douze heures par jour : les calculs surtout l'embarrassaient.

En la voyant se donner tant de mal, Valentine lui dit : « Si vous voulez, Alix, je vous ferai calculer tous les jours à la récréation. » Alix sourit dédaigneusement. « A quoi cela me servirait-il ? » répondit-elle ; puisque vous n'avez pas passé vos examens, vous ne savez pas ce qu'on demande. — Mais, reprit Valentine, il me semble que les calculs sont toujours les calculs, mon père a pris la peine de me les enseigner, je m'en suis long-tems occupée, et je pense que je pourrais vous aider. — Merci bien », dit ironiquement Alix.

Et Valentine n'insista pas.

Alix parut à l'examen et fut remise pour les calculs, elle rentra furieuse, son orgueil était blessé ; elle s'en prit à Valentine, et pendant deux jours la poussa à bout par ses réponses désobligeantes, par ses sarcasmes continuels et par son ricanement si méprisant.

Pour toute vengeance l'aimable institutrice offrit de nouveau ses services à Alix ;

par ses explications claires et précises lui aplanit les difficultés, et quand Alix se présenta de nouveau, ce fut pour obtenir les éloges du jury.

Une ame élevée aurait reconnu ses torts, une ame basse ne fit que ressentir la jalousie de devoir quelque chose à une femme qu'elle avait si souvent offensée, et Alix détesta encore plus Valentine, car elle était forcée de la trouver supérieure.

Je ne puis dire toutes les peines que Valentine prit pour le second examen d'Alix, toutes les heures qu'elle passa devant une sphère, expliquant, raisonnant; et l'ingrate Alix la récompensait de son zèle en lui jetant à la tête, quand l'idée lui en prenait, de ces mots qui blessent et pignent ceux auxquels ils sont adressés.

Le jour de l'an arriva. Toutes les élèves sortirent; Valentine respira un peu, il lui semblait doux de passer quelques jours sans gronder; mais de tristes souvenirs l'empêchaient encore d'être heureuse de sa solitude; l'année d'avant, elle avait sa mère à embrasser; maintenant, pour qui aurait-elle fait des vœux? « Quoi! personne pour m'aimer, se disait-elle, ah! je veux sortir d'ici, j'entrerai dans une famille; peut-être là trouverais-je amitié et égards. » Et elle pria une dame de ses amies de lui chercher une place d'institutrice.

Les élèves en rentrant lui apportèrent, selon l'usage, chacune un petit cadeau, et bien peu surent l'offrir! Aussi Valentine se sentit-elle embarrassée quand la plupart des élèves dont elle avait tant à se plaindre arrivèrent avec des robes, des fichus, des gants, des boîtes qu'elles posèrent sur ses genoux en disant :

« Tenez, mademoiselle, c'est pour vous.

— Ou bien : Maman vous envoie cette robe pour vos étrennes.

Ou même moins que cela.

— Merci, » répondit la triste Valentine; si elle eût osé, elle aurait tout refusé; son merci lui coûtait tant! et jugez, mesde-

moiselles, de ce qu'elle dut souffrir d'auprès ce que je vais vous raconter.

Caroline apporta de charmantes boucles d'oreilles. L'habitude du monde, la vanité satisfaite lui firent trouver des choses gracieuses à dire, en offrant son présent. La jeune sous-maîtresse, oubliant les justes griefs qu'elle avait contre cette indocile et impertinente élève, parut reconnaissante et mit aussitôt les boucles à ses oreilles.

Ce soir, Caroline, encore toute au souvenir des plaisirs qu'elle avait goûtés pendant les vacances, se montra en classe, ennuyée, indolente, au point de mériter une punition.

« Vous copierez cent vers demain, dit un peu sèchement Valentine, qui, pour rien au monde, n'aurait faibli ce jour-là. — Mais, répondit Caroline, si j'ai le tems; je n'ai pas envie d'attraper une fluxion de poitrine en me dépêchant.

— Vous en ferez deux cents, mademoiselle, et je vous prie de vous taire.

— Je ne dis rien, je ne sais pourquoi vous m'en voulez ce soir, vous êtes toujours après moi.

— Ne me forcez pas, mademoiselle, à augmenter encore votre tâche. »

Caroline impatientée, se tournant vers sa voisine, lui dit assez haut pour que Valentine l'entendît : « C'était bien la peine de lui donner des boucles d'oreilles, pour me la rendre favorable. »

Valentine se sentit devenir pâle comme la mort, elle pencha la tête sur ses mains, et une profonde anémurie lui arriva au cœur.

Elle laissa impunément les élèves chuchoter entre elles, et faire signe à Caroline qu'elles désapprouvaient sa conduite; elle n'aurait pu, sans éclater en sanglots, prononcer une seule parole; elle sortit, et quand elle rentra, les élèves s'aperçurent qu'elle avait repris ses simples anneaux d'or. Le lendemain matin, en balayant les dortoirs, la bonne trouva à terre les magnifiques boucles d'oreilles; elle en

avait étrasé une sans la voir, Caroline pleura de rage.

Alors parut Alix, les épaules couvertes d'un superbe schall que son tuteur lui avait donné depuis peu, et dont toute la pension avait admiré les couleurs et les riches dessins; elle tenait à la main un assez gros paquet qu'elle posa sur la table de Valentine; sa figure rayonnait de fierté. « Mademoiselle, dit-elle à la jeune sous-maîtresse, vous avez paru trouver mon schall joli, je suis parvenue à m'en procurer un pareil, mon tuteur et moi nous vous prions de l'accepter, comme une marque de notre reconnaissance. » Et elle avança le paquet vers Valentine. Celle-ci leva pour la première fois les yeux sur l'orgueilleuse élève, repoussa le schall encore enveloppé et dit avec une dignité calme et imposante :

« Reprenez votre présent, Alix, je ne dois ni ne veux rien accepter de vous; votre conduite envers moi m'en ôte la possibilité, et votre position intéressante a pu seule me porter à vous être utile; vous le voyez, vous ne me devez rien. » Et baisant la tête, elle se remit à écrire.

Cette noble conduite fut comprise. Une soudaine révolution s'opéra dans ces têtes si légères; elles regardèrent avec une sorte de respect leur jeune institutrice, un silence grave ajoutait à cette scène solennelle, et augmentait le trouble d'Alix : toujours debout, la main sur le paquet, elle semblait attérée; son orgueil blessé n'osait ni implorer ni braver Valentine; elle voyait ses compagnes sourire; il lui semblait déjà entendre le ricanement moqueur des petites et des moyennes qui se vengent si bien, par d'amères plaisanteries, de la tyrannie des grandes. Elle comprenait que l'heure avait sonné où, à son tour, elle était humiliée et malheureuse; elle sentait aussi du repentir, et des larmes de colère et de dépit tombèrent de ses yeux. Valentine fut émue, en la voyant si tremblante qu'elle ne pouvait se soutenir, et pourtant attachée comme de force à cette table, où il

y avait pour elle de l'humiliation à rester ou à s'éloigner.

« Pourquoi cet embarras, Alix? dit Valentine (sentant bien qu'elle lui rendait la vie en lui procurant le moyen de parler); vous en auriez un bien plus grand demain pour reprendre votre hautain langage, si vous sentiez que je vous dusse quelque chose. » Caroline se mordit les lèvres.

« Ah! mademoiselle, s'écria Alix, si j'ai des torts envers vous, que vous vous en vengez cruellement! jamais je n'ai pu vous blesser à ce point! — Alix! dit Valentine, une seule de mes matinées est cent fois plus poignante que votre douleur. »

Dès ce moment, un changement bien marqué se fit voir dans la grande classe de M^{me} Évrard. Un remords affreux tourmentait les élèves; toutes se reprochaient leur injustice, toutes reconnaissaient à quel point elles avaient été méchantes, coupables envers Valentine.

Quelques — unes lui firent des excuses; d'autres tâchèrent de réparer, par leur docilité, leurs anciennes impertinences.

Alix seule demeura, non insolente, mais réservée; elle était encore trop humiliée pour plier : il fallait un dernier événement qui domptât cet insupportable caractère; il ne tarda pas à se présenter. Deux des examens d'Alix étaient passés; et, le mois suivant, elle devait se présenter pour le dernier, le plus long, le plus sérieux. Plus le moment approchait, et plus Alix le redoutait; il lui semblait qu'elle ne savait rien, qu'elle ne pourrait répondre un mot; elle se décourageait, laissait là le travail, le reprenait, pleurait, se dépitait, et passait une partie des nuits à réparer le tems qu'elle avait perdu.

C'est que de cet examen dépendait une grande partie de son avenir. Voici comment :

J'ai dit qu'Alix n'avait pas de fortune, et que son tuteur payait les frais de son éducation; il était convenu qu'Alix, après

avoir obtenu son diplôme, entrerait comme institutrice dans une famille opulente.

L'année d'avant, M. Darcourt rencontra, aux eaux d'Aix, lady Leicester; il sut que cette dame, en revenant en France, chercherait une jeune personne pour élever ses filles.

La fortune de lady Leicester, son rang dans le monde, et surtout son aimable caractère, firent penser au tuteur que cette place conviendrait à Alix. Il parla de sa pupille, exposa sa position, sa naissance, ses talens, et fit si bien que lady Leicester donna sa parole, qu'elle regardait l'affaire comme conclue, se réservant seulement de voir et d'interroger Alix avant de se décider irrévocablement. Elle arrivait au mois d'avril; tous les vœux d'Alix étaient d'entrer chez cette dame, dont elle préférait la maison à toute autre, parce que lady Leicester passait huit mois en France; mais il fallait ses diplômes, il fallait perfectionner son piano, son dessin, il fallait tant, qu'Alix étudiait dès le jour, et souvent minuit la trouvait encore au travail. Elle fut récompensée de ses peines à la fin de mars : elle tenait le bienheureux diplôme.

Quinze jours après, elle fut présentée à lady Leicester, qui le reçut amicalement, mais sans quitter la gravité anglaise. « D'après mes entretiens avec M. Darcourt, mademoiselle, lui dit-elle, je pense que nous pourrions nous arranger; je vous demande seulement trois jours pour réfléchir. » Et comme Alix prenait congé, M^{me} Sosthène, la meilleure amie que la dame anglaise eût à Paris, entra; elle la trouva pensive. « Qu'avez-vous, lui demanda-t-elle?—J'ai, répondit lady Leicester, que je suis très-embarrassée; je vous ai écrit que j'avais la jeune personne qu'il me fallait pour mes filles : je viens de la voir, et je l'avoue, elle ne remplit pas l'idée que je m'en faisais; elle me paraît hautaine, suffisante et sèche. Vous savez, ma chère, à quel point j'aime un intérieur paisible, aussi je crois que je vais écrire à

M. Darcourt pour reprendre ma parole.

— Ah! s'écria alors M^{me} Sosthène, vous ne vous en repentirez pas, car j'ai à vous offrir un ange de vertu, d'amabilité et de talent; une orpheline, dont l'histoire est touchante, et la position bien malheureuse. J'aimais la mère comme une sœur, et je ne serai heureuse qu'en voyant sa fille honorablement placée. — Eh bien! dit lady Leicester, amenez-la moi, nous verrons. »

Une heure après, dans le salon de M^{me} Evrard, M^{me} Sosthène attendait Valentine, qui s'appretait à sortir avec elle. Comme vous avez pu le deviner, cette jeune fille si parfaite, si intéressante, n'était autre que M^{lle} Durley; et malgré le chagrin qu'éprouvait M^{me} Evrard de la perdre, elle l'aimait trop sincèrement pour s'opposer à un changement aussi avantageux, ne se doutant pas, ainsi que Valentine, que la place qu'on offrait était celle tant désirée par Alix. Valentine fut donc présentée à lady Leicester; en la voyant, cette dame se prit à l'aimer. Sa modestie, ses gracieuses manières, sa voix si douce, la charmèrent. L'embrassant cordialement, elle lui dit : « Mademoiselle, vous êtes de ma famille, je voudrais pouvoir vous garder près de moi dès ce moment; au moins arrangez les choses de manière à vous joindre à nous le plutôt possible; les enfans, aimantes et bonnes comme leur mère, réunirent leurs instances à celles de lady Leicester.

Valentine sauta au cou de M^{me} Sosthène, la remerciant de lui avoir trouvé une place si désirable.

Le soir même, toute la pension sut que Valentine allait la quitter. Ses compagnes pleurèrent, les domestiques pleurèrent, M^{me} Evrard pleura; enfin, Louise, Léonie et quelques autres encore, et les moins bienveillantes jusque-là, furent fâchées. Ah! disaient-elles, elle était vraiment bonne, M^{lle} Durley!

« C'est singulier, dit Alix, que nous sortions de la pension toutes les deux en même

tems, et pour aller chez des Anglaises. Comment se nomme la vôtre? — Mon Dieu, je ne le sais même pas, répondit Valentine, je n'ai pas pensé à le demander. — Peut-être se connaissent-elles? Il serait plaisant de nous rencontrer l'une chez l'autre. »

Alix attendait impatiemment la lettre qui devait définitivement fixer son sort; elle s'était accoutumée à regarder la maison de lady Leicester comme devant être un jour sa demeure. Le lendemain, on était en classe, une bonne entra une lettre à la main : « Donnez, s'écria Alix, c'est pour moi : elle la lui arracha. — Mon Dieu, mademoiselle, faut pas me griffer pour cela, vous pourriez vous tromper, dah ! » Alix ne l'entendait plus, elle lisait déjà. Tout-à-coup elle pâlit. « Mon Dieu ! ô mon Dieu ! balbutia-t-elle, en froissant convulsivement la lettre, quel malheur ! lady Leicester reprend sa parole. » Et appuyant la tête sur son pupitre, elle pleura à déchirer l'ame. Valentine, attendrie, se leva pour la consoler. Tout-à-coup il lui vint une idée, elle se rappelle quelques circonstances. « Alix, dit-elle vivement, où demeure lady Leicester? — Que vous importe, reprend la désolée jeune fille, laissez-moi ! — Alix, au nom du ciel, répondez-moi ! » Alors Alix croit aussi comprendre ; elle relève la tête, elle ne pleure plus, ses yeux sont fixes, la jalousie les brûle. « Eh bien ! dit-elle, en regardant Valentine, elle demeure rue de Rivoli, n° 17. Qu'allez-vous m'apprendre? — Alix, c'est chez lady Leicester que j'ai été hier. — J'aurai dû m'en douter, s'écria avec emportement la violente Alix ; vous vous êtes trouvée sur mon passage pour me faire éprouver tous les genres de mépris, je sentais bien que je devais vous haïr. »

Effrayée de la colère d'Alix, blessée de ses soupçons, M^{lle} Durley n'hésite pourtant pas une minute, elle monte à sa chambre, et écrit aussitôt le billet suivant.

Madame,

« Pardonnez si je suis la première à rompre un engagement qui depuis hier faisait tout mon bonheur, et qui maintenant ne me laisserait que des regrets ; la jeune personne à laquelle vous avez daigné me préférer est mon amie. J'étais loin de me douter, madame, que vous fussiez cette lady Leicester depuis un an le but de son travail, de ses veilles ; son désespoir en recevant votre lettre a tout découvert ; vous le sentez, il m'est impossible d'accepter un avenir qui lui ravit le sien. Et puis, madame, on vous a trompée sur le compte de mademoiselle de Léon ; jamais on n'a vu plus de talens unis à plus d'esprit, des principes plus solides. Croyez qu'elle est digne de toute votre confiance, et veuillez, madame, reprendre votre premier projet, vous aurez encore des droits à ma reconnaissance.

» Daignez agréer, madame, l'assurance de mes sentimens respectueux.

» VALENTINE DURLEY. »

Valentine attendit avec anxiété la réponse à ce billet : bientôt elle arriva. Elle contenait ce qui suit :

Mademoiselle,

« J'ignorais comme vous qu'il y eût le moindre rapport de connaissance entre M^{lle} de Léon et vous ; je m'en étais imaginé un tout autre portrait que celui tracé par une main amie. Malgré tout ce que me fait perdre votre délicatesse, il m'est impossible de ne pas l'admirer, et, de vous, j'accepte pour élever mes filles celle qui doit en être sans doute capable, puis-que vous l'affectionnez si vivement.

» Recevez, mademoiselle, etc. »

Alix se livrait à toute sa douleur dans l'appartement de M^{me} Évrard ; Valentine, rouge d'émotion, y accourut, pouvant à peine parler tant le cœur lui battait ; elle présenta la lettre à Alix : « Lisez, lui dit-elle, j'ai tout réparé, et si vous

croyez me devoir quelque chose, vous vous acquitterez en m'accordant votre amitié que bien injustement vous m'avez refusée jusqu'à ce jour ; quelques larmes mouillèrent ses yeux.

Alix était vaine ; tant de générosité , tant de grandeur d'ame ne devait pas la trouver ingrate ; elle baissa avec honte la tête devant cette noble créature, et sentit avec effroi combien elle était petite auprès d'elle ; des remords, des regrets l'accablèrent, et toute son ancienne haine se changea en un ardent désir de mériter cette amitié si généreusement offerte ; elle saisit la main de Valentine, et appuyant son front dessus, pleura avec confusion et repentir. L'aimable Valentine, attendrie, lui ouvrit ses bras, et dans cet instant elles scellèrent une amitié que rien par la suite ne put altérer ; le souvenir de ses fautes servit de punition à Alix ; elle entra déjà corrigée chez lady Leicester qui, en la voyant pleine d'esprit et de talens et devenue douce et modeste, ne cessait de répéter : Oh ! comme je m'étais trompée !

M^{me} VICTORINE COLLIN.

GABRIELLE,

HISTOIRE VÉRITABLE.

1791.

I.

Le château de Fleurigné n'était plus un de ces manoirs des tems passés où tout annonçait le luxe et l'opulence, où le pèlerin fatigué et le voyageur surpris par l'orage venaient avec confiance réclamer l'hospitalité ; le belfroi ne retentissait

plus sous les voutes sombres ; le lierre et la clématite serpentaient en se balançant sur les créneaux gothiques où se déployaient jadis, agités par le vent, de nobles gonfanons, et les oiseaux becquetaient sans crainte les gouttes de la rosée du matin qui brillait sur l'herbe fine croissant à travers les pierres mal jointes des perrons.

Le vestibule était orné de hautes statues, les cours tristes et vastes, et les appartemens antiquement meublés ; la seule pièce qui attirât encore l'attention était la chambre à coucher de M. de Fleurigné, seigneur de ce château. Les rideaux de damas olive se drapaient avec élégance le long des immenses fenêtres aux petits et nombreux carreaux. Un épais tapis d'Aubusson, chargé de riches rosaces, couvrait les marqueteries du parquet ; de larges glaces de Venise aux bordures dorées, des mignatures représentant Marie-Antoinette, M^{me} Elisabeth et Mesdames, filles de Louis XV, tapissaient les murs ; et des écrans à manches d'ébène où l'on pouvait suivre tout un cours de mythologie, reposaient sur des fanteuils en velours d'Utrecht ; des Heures se trouvaient presque à côté des métamorphoses des dieux ; et ce mélange du sacré et du profane n'étonnait pas des yeux accoutumés à ces contrastes.

Un seul portrait peint au pastel se trouvait décroché. Le regard s'y arrêtait avec complaisance sur une femme jeune et belle ; elle avait les cheveux artistement poudrés, des mouches sur le visage, des barbes en dentelle et une robe de taffetas blanc aux ramages éclatans et bizarres. Son bras nu, orné de bracelets, s'appuyait sur une table de marbre noir, près d'un antique livre de prières avec sa reliure de velours au simple fermoir d'argent. Ce portrait était celui de la jeune Gabrielle de Fleurigné qui, depuis plusieurs mois, restait seule dans ce château, auprès de son père infirme et âgé.

Des fêtes brillantes avaient été données

autrefois dans cette antique demeure , à l'occasion du mariage du comte de Fleurigné. Il y a peu de tems encore, de nombreux équipages, des valets en livrée circulaient dans les cours; de jeunes seigneurs en habits de soie brochée, en gilets de satin brodé d'or, de grandes dames en robes à panier, à coiffures étagées, se pressaient dans les immenses salles, et s'y faisaient remarquer par leur maintien gracieux et noble. Une musique mélodieuse invitait les spectateurs aux plaisirs, et les appelaient aux jeux et à la danse. Mais, hélas ! semblables à de fantastiques visions, les convives ont passé, les instrumens ont cessé de vibrer; ces femmes aux riches parures, ces cavaliers brillans fuient le sol de la patrie où ils ne trouvent plus un abri pour reposer leur tête. Maintenant à travers ces fenêtres gothiques on n'aperçoit qu'une clarté mourante, et le silence et la solitude règnent dans la salle des fêtes autrefois éblouissante de lumière. De tout ce luxe, de tous ces meubles magnifiques il ne restait plus au comte de Fleurigné que le portrait de sa fille qu'on lui avait permis d'emporter, car sa fortune venait d'être détruite par la révolution et son château était la propriété d'un autre.

Gabrielle, douée d'une piété sincère, de modestes vertus, supportait son sort avec courage, car la résignation n'abandonne jamais les âmes fortes, mais elle s'attristait de voir son père privé de l'aisance nécessaire à sa vieillesse, et forcés de quitter la demeure de leurs ancêtres, ils allèrent habiter dans le même village une maison de peu d'apparence. Là Gabrielle était heureuse d'entourer ce père chéri de soins et de tendresse, d'embellir ou du moins d'adoucir ses dernières années. Ne pouvant plus ouvrir sa bourse aux malheureux, elle employait à les soulager la charité du cœur; elle avait des consolations pour tous les chagrins, une douce pitié pour toutes les souffrances. Les pauvres l'avaient surnommée l'ange de la vallée parce qu'elle

était la mère des petits enfans, le soutien de leurs vieux parens; jamais personne ne l'avait invoquée en vain, et si le jour, l'appelant à une bonne œuvre, la trouvait errante et solitaire dans la campagne, la nuit la surprenait souvent aussi priant au chevet d'un agonisant.

II.

La révolution traînait à sa suite l'anarchie et les échafauds; la fortune et la naissance devenaient des titres à la persécution. C'était la misère qui se vengeait de l'opulence, et la roture de la noblesse, le prolétaire du possesseur de châteaux, l'homme de rien de l'homme puissant; le peuple avait souffert, il avait vu ses droits méconnus; mais sa vengeance était horrible, injuste, et sanctifia la cause des opprimés.

Des parens du comte de Fleurigné le supplièrent de quitter la France; mais le vieillard était trop faible, trop malade pour supporter les fatigues du voyage; il voulut au moins leur confier sa fille chérie. Gabrielle ne put y consentir; elle resta constamment auprès de son père, qu'elle soigna avec cette tendresse vigilante et inquiète qui n'appartient ordinairement qu'à l'amour maternel. Le comte de Fleurigné expira bientôt dans les bras de sa fille, la laissant au milieu des horreurs de la guerre civile, et ne lui léguant pour tout bien que les diamans de sa mère.

La voilà donc seule, entièrement seule, avec ses dix-sept ans; pauvre créature! dont la noblesse et les vertus vont devenir des crimes dans ce tems de trouble et d'oppression. Elle appela sa nourrice près d'elle, et se disposait à aller rejoindre une vieille tante, lorsqu'un louable motif la retint encore. Un grand nombre de chaumières venaient d'être brûlées au village de Fleurigné par des ennemis de l'ordre public, qui, comptant sur l'impunité, ne vivaient que de pillage et de vexations;

les malheureux habitans gémissaient sans asile, et le vertueux curé de ce village, poursuivi, persécuté, parce qu'il voulait rester fidèle à ses principes et au malheur, s'était confié à Gabrielle; elle seule pourvoyait à l'existence du prêtre proscrit, caché dans uneasure échappée aux flammes.

L'abandonnera-t-elle dans cette circonstance?... Non; elle sait cependant que ses démarches sont surveillées, que les perturbateurs saisiront le moindre prétexte pour la faire arrêter, qu'ils lui supposent des richesses; mais les besoins de cet infortuné l'appellent; l'intérêt se tait devant la charité; et lorsque l'ombre protectrice de la nuit a répandu son mystère et son obscurité sur la terre, enveloppée d'une longue pelisse, la jeune fille, un voile baissé sur son angélique visage, marche vers les maisons dévastées pour remplir sa noble tâche, pour accomplir sa divine mission.

Nulle étoile, nul fanal protecteur ne brillaient au ciel. Gabrielle était seule avec ses pensées, elle retenait sa respiration pour écouter si aucun pas ne retentissait au loin, si aucun mouvement ne trahissait l'approche d'un étranger; mais elle n'entendait rien, rien que le silence: la nuit il y a dans l'air un murmure confus qui n'est pas le bruit ni l'agitation du jour; c'est celui des insectes qui se remuent sous l'herbe, bourdonnent et voltigent au-dessus, puis le frémissement des eaux qui coulent à quelque distance, le tremblement du feuillage, et le sifflement des hiboux et du vent.

Gabrielle tressaillait, mais elle continuait de marcher; une pluie fine tombait sur ses vêtements, les pierres et les ronces déchiraient ses souliers;.... elle n'avait plus que quelques pas à franchir; elle approche, elle arrive.... Tout à coup le galop de plusieurs chevaux se fait entendre, elle distingue des voix rudes et farouches qui portent la terreur dans son ame, douée pourtant d'énergie et de force.

Où se cacher?... Rien ne s'offre à sa vue que le noir horizon; elle tombe à genoux pour adresser au ciel une fervente prière; en se relevant, elle aperçoit qu'elle est près de l'église où elle a été tant de fois prier. Dieu soit loué! s'écrie-t-elle, je suis sauvée; car les misérables n'oseront pas souiller ce sanctuaire par leur présence! Elle se dirige vers ce lieu protecteur. Hélas! sans doute elle avait mérité la palme du martyr! L'église était remplie de sacrilèges, d'impies, qui dévastaient l'autel, brisaient les vases sacrés, et se réjouissaient des orgies qu'ils allaient faire avec ces riches débris. Ils l'ont vue; l'infortunée n'a ni le tems ni la force de fuir. « Au nom de la république, contre laquelle tu conspires, nous t'arrêtons, dit l'un d'eux; » et les bras ignobles de ces monstres entourent la taille noble de Gabrielle et lui servent de chaînes. A ce flétrissant contact, à cette profanation d'un nouveau genre, ses yeux se sont fermés, sa tête est tombée sur son sein; on l'entraîne sans connaissance hors de l'auguste enceinte, et bientôt après elle est conduite à Fougères et enfermée dans un obscur cachot.

III.

En recouvrant ses sens, Gabrielle se trouva couchée sur la paille humide, ayant auprès d'elle un pain noir et une cruche d'eau; elle se rappelait à peine la scène qui avait précédé son emprisonnement, tant son imagination était troublée. Pauvre jeune fille! dans le château de ton père, habituée à l'aisance et au luxe, appuyant naguère ta tête sur l'édredon, et posant tes jolis pieds sur de riches tapis, ou respirant un air frais et pur, courant sur le gazon semé de bleuets et de blanches marguerites, au milieu de tes amies, adorée de tous ceux qui t'entouraient, et souriant à l'avenir, parant d'un ruban bleu ton chien fidèle, ton mouton chéri; et glissant dans la vie

comme une jolie nacelle sur une onde limpide..... Aujourd'hui, seule, dans un lieu fétide, on te mesure l'espace que tu dois parcourir, on t'envie quelques rayons de soleil; et pourquoi?... parce que tes aïeux jouissaient de titres et de privilèges..... Semblable à l'agneau de la fable, tu paieras, toi, pour les fautes ou le bonheur des tiens.

Vers le soir, elle entendit tirer les affreux verroux, la porte crier sur ses gonds, et le geôlier, qui avait été gagné, lui donna une lettre, et disparut; Gabrielle, à la pâle lueur de la lampe, lut avec peine ces mots écrits par la main inhabile du fils de sa nourrice.

« Ma chère demoiselle,

« Vos diamans sont restés dans les mains
« de ma mère, qui les tient à votre dis-
« position; si vous vouliez les faire ven-
« dre, on pourrait en trouver une somme
« assez considérable pour gagner vos ju-
« ges et racheter votre vie. On vous accuse
« d'avoir donné un asile et des secours à
« notre respectable curé qui a refusé de
« prêter serment. Décidez-vous prompte-
« ment; car vos persécuteurs sont puis-
« sans, et bien des arrêts de mort sont
« prononcés en vingt-quatre heures. Ma
« mère vous supplie, pour l'amour d'elle,
« de songer à votre délivrance, et de lui
« répondre le plus tôt possible.

« Votre respectueux serviteur,

« COLAS MORAND. »

A la lecture de cette lettre, Gabrielle se sentit saisie d'une joie presque enfantine, en songeant qu'il était en son pouvoir de recouvrer sa liberté; puis elle réfléchit qu'elle avait promis aux pauvres habitans du village de Fleurigné de les sauver de la misère, avec la somme que lui rapporterait la vente de ses diamans. Dès lors sa résolution fut prise; elle s'oublia pour les autres; d'ailleurs son innocence plaidera en sa faveur, sa jeunesse

intéressera les juges; les hommes ne sont pas tous des monstres; et puis l'idée d'acheter sa grâce lui répugne: c'est un moyen réservé aux coupables. Hélas! elle conserve encore des illusions, elle a foi en la justice; elle ne sait pas que dans les révolutions les passions politiques, le fanatisme des partis, égarent l'opinion des masses; que c'est une ivresse, un délire, qui transforment le crime et la barbarie en autant d'actes de vertus patriotiques. Chacun se croit un Brutus appelé à régénérer la société, à réformer la nation, et personne ne songe à commencer la réforme par soi-même.

Gabrielle tira un crayon de sa poche, et traça sur la même lettre quelques mots à la hâte; puis elle attendit impatiemment le geôlier, et le pria de remettre ce papier au jeune homme qui viendrait chercher sa réponse.

Plusieurs jours s'écoulèrent sans qu'il se passât rien de nouveau, M^{lle} de Fleurigné était sans craintes, sa conscience ne lui faisait aucun reproche: semblable à un pur cristal, elle n'était ternie par aucune tache. Un matin, dormant d'un sommeil calme et paisible, elle rêvait du ciel, et se voyait portée sur des nuages, bercée par des anges, reçue dans les bras de son père, et une harmonie céleste retentissait encore à ses oreilles, lorsque des voix confuses et le bruit lourd et monotone d'une charrette la réveillèrent.... Elle écoute.... elle entend crier des arrêts de mort au bas de sa fenêtre; bientôt après sa porte s'ouvre, on la nomme, on la demande, on vient la chercher. Elle traverse les cours, et rencontre sur son passage le lugubre cortège de ceux qui l'ont précédée dans ce funeste lieu. Elle est conduite au tribunal, où des juges iniques la condamnent à mort. « Gabrielle de Fleurigné » est une ennemie active de l'Etat, elle » a trahi la république. » Et pour preuve, on montre quelques lettres saisies, dans lesquelles la jeune fille faisait des vœux pour le retour de ses parens. En en-

tendant sa condamnation, un courage surnaturel éleva la jeune fille au-dessus d'elle-même; un sourire mélancolique, mais fier, erra sur ses lèvres en regardant le public, qui la considérait avec émotion et pitié, sans oser prononcer un mot en sa faveur.

Le supplice ne se fit pas attendre, car les bourreaux avaient soif du sang de leurs victimes..... Gabrielle ne manqua pas de compagnons de voyage; mais elle brilla au milieu d'eux d'un divin éclat, d'une pureté virginale, qui ajoutait encore à la puissance de sa jeunesse et de sa beauté. Elle leur parla d'un meilleur

monde; ils l'écoutèrent avec une attention religieuse; et elle porta la conviction dans leur esprit: au moins, dans ce dernier moment, l'espérance ne les abandonna pas.

L'ange posa sa tête blonde sur le fatal billot, la hache exterminatrice tomba raide et froide sur son col blanc, et termina dix-sept années d'innocence et de vertus.

Mais, selon le désir de Gabrielle, ses diamans furent vendus au profit des habitans du village de Fleurigné, qui bénissent encore sa mémoire et son nom.

M^{me} EMILIE MARCEL.

Le Myosotis.

O douce fleur! que j'aime ta simplesse,
Ton pur éclat, ta céleste couleur;
Tu peins si bien d'une heureuse jeunesse
Les jours d'azur, les grâces, la candeur!....
Ah! du couchant quand l'ombre m'environne,
Quand je n'ai plus qu'un obscur avenir,
Quand des plaisirs la foule m'abandonne,
Conserve-moi celui du souvenir!

Mon ame en proie à la mélancolie,
Sur le passé cherche à se replier,
Je le sais trop, maintenant l'on m'oublie,
Je ne veux pas à mon tour oublier.
Songes si doux d'amour et de constance,
Vous avez fui pour ne plus revenir,
Mais du bonheur en perdant l'espérance,
J'en garderai du moins le souvenir.

Le souvenir, par sa glace fidèle,
Oppose au tems un magique pouvoir ;
Mais quand la mort nous frappe de son aile,
Sur le tombeau brisons-nous ce miroir.....
Parmi les biens dont notre ame ravie,
Au sein d'un Dieu pour jamais doit jouir ;
Des sentimens qui charmèrent la vie,
Ah ! puissions-nous garder le souvenir !

Fcu M^{me} AIMÉE HARELLE.

Revue des Théâtres.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

La Tempête, opéra-comédie en deux actes, de M. Coraly, musique de M. Schneitzoëffer, décors de MM. Cicéri, Feuchères, Dieterle, Séchan et Desplechin.

Un drame de Shakspeare a donné l'idée de ce ballet : voyons comment l'Opéra, si puissant en moyens, a traduit en langage chorégraphique la *Tempête* merveilleuse et bizarre du grand William.

Au lever du rideau, nous assistons au sac d'une ville grecque, du tems de l'invasion d'Ibrahim-Pacha et de ses Egyptiens. On se bat, des femmes sont agnouillées, et prient. La plus désespérée, c'est Imogine, l'épouse du chef Thalès ; il va combattre ; les Turks sont vainqueurs ; Thalès est tué, et Imogine, expirant auprès de son époux, recommande à la bonté de Dieu, sa fille Léa. La prière de la pauvre mère a été entendue ; un ange, Ariel, descend ; il prend Léa, et l'emporte dans l'île des Génies, où commande le bon Obéron. Ceci est le prologue, qui a été supprimé.

Maintenant commence la pièce. Quinze ans se sont écoulés et ont fait grandir Léa. Elle est belle ; mais elle s'ennuie. Obéron essaie de la distraire en excitant sa coquetterie. Miroir, plumes, colliers, fleurs, tout échoue, tout est dédaigné. Obéron s'avise d'un autre expédient ; il mariera sa protégée ; il attirera dans l'île un simple mortel. Aussitôt il commande à la mer ; les flots se soulèvent, écument, bondissent avec fracas. Cette tempête est superbe de vérité ; on peut dire que l'Opéra a surpris le secret de l'Océan.

Par suite de cette tempête, Fernando, noble espagnol, fait naufrage dans l'île des Génies, et se trouve en présence de Léa. Un trouble inconnu les agite ; ils se sentent attirés l'un vers l'autre par une sympathie mutuelle ; avant d'avoir prononcé le nom de Léa, Fernando l'appelle déjà sa femme. Mais Caliban est là, Caliban le chef des gnomes, mystérieux démons qui habitent une partie de l'île. Caliban, bien qu'il eût à peine forme humaine, osait prétendre au cœur de la belle Léa. Il surprend ensemble les deux amans, les menace, en appelle à Obéron ; mais celui-ci accorde la main de la belle Grecque à l'étranger ; toutefois, il lui impose la condition de sortir vainqueur de toutes les épreuves par lesquelles il le fera passer.

Ainsi Fernando se trouve tout-à-coup transporté dans le palais d'Alcine, fée de la famille d'Armide, qui tente de le séduire, lui offre sa main, ses trésors, sa puissance.... Le souvenir de Léa l'emporte, et Obéron, touché de la fidélité de Fernando, lui permet d'aller épouser Léa dans sa patrie.

L'intrigue de ce ballet a semblé un peu pauvre; mais les costumes, les décorations, l'ont enrichie de leur magnificence. La musique a de jolis motifs, et la mer, la grotte d'eau où vient se coucher le soleil sont d'un effet de lumière et de couleur vraiment admirable. M^{lle} Fanny Elsler nous représentait la fée Alcine; sa danse correcte, gracieuse et légère, a révélé un genre nouveau, qui ne ressemble en rien à celui de M^{lle} Taglioni et qui doublera ainsi nos plaisirs.

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Le Châlet, opéra comique en un acte, paroles de MM. Scribe et Mélesville, musique de M. Adolphe Adam.

Autre emprunt fait à une pastorale de Goëthe, *Jerry et Betty*, mais emprunt heureux, habile, comme en fait M. Scribe.

Des paysans chargés de fruits et de fromages viennent chercher la gentille Betty pour se rendre avec eux à la ville. Arrive Daniel; celui-ci leur annonce son bonheur, son prochain mariage. Une lettre de Betty lui donne cette certitude. Mais, hélas! cette lettre, écrite par quelque mauvais plaisant, Betty n'aurait voulu ni pu l'écrire, car elle est aussi ignorante que fière; elle ne comprend même pas qu'on se marie, et part pour la ville, après avoir refusé le pauvre Daniel. Que fera-t-il? courra-t-il se noyer dans le lac, ou se précipiter du haut des rochers? Il est encore indécis, quand une musique militaire annonce des soldats; le sergent qui les commande écoute avec intérêt le récit des chagrins de Daniel; comment il est le plus riche du village, comment il aime Betty,

comment il en est dédaigné. Le sergent lui dit d'espérer; mais Daniel se désespère, et, décidé à être soldat, il va chercher ses papiers.

Le sergent fait mettre le châlet de Betty au pillage; ses soldats vont à la cave, boivent le vin, détruisent la basse-cour et mangent les canards; Betty veut en vain défendre sa propriété; le sergent la laisse crier, se désoler, et pour combler la mesure, il l'embrasse. Elle est seule, sa fierté a repoussé ses amis; Daniel se présente pour la défendre, il veut se battre en duel; la peur, la reconnaissance la rapprochent de lui. « Je suis trop honnête homme pour troubler un ménage, dit le sergent, est-il votre mari? — Oui, répond-elle toujours par peur. — Voyons alors le contrat, » reprend le soupçonneux sergent. Daniel passe à Betty qui le signe, ce contrat qu'il portait en blanc. Il n'y manque plus qu'une signature, celle du frère de Betty, Max Steiner, depuis long-tems au service... C'est le sergent, qui, sans être reconnu de sa sœur, a voulu lui prouver qu'une femme a besoin d'un protecteur, qu'elle ne peut rester isolée et réduite à ses propres forces... Max signe le contrat, et sa sœur lui pardonne.

Cette partition est la meilleure qu'on doive à M. Adam. Il y règne une constante harmonie, une douce fraîcheur des montagnes; ce qu'elle renferme de plus remarquable, c'est l'introduction animée par un chant pastoral; c'est la marche et la cavatine d'Inchindi; le duo charmant entre Couderc et M^{me} Pradher. Celui entre Inchindi et Couderc est peut-être supérieur au premier: les mélodies en sont douces, gracieuses et neuves.

La pièce est jouée et chantée avec beaucoup de soin et beaucoup de goût. Inchindi, le débutant si désiré et si célèbre, a une voix grave, éclatante, harmonieuse, qui lui a valu les honneurs de la soirée. Nous sommes fiers, pour l'Opéra-Comique, d'annoncer un véritable succès.

ALFRED DESSARTS.

RECETTE DES NONDELLES.

Pour un plat de douze personnes, on prend cinq œufs que l'on casse dans de la farine fine. Il faut que la pâte soit bien travaillée et extrêmement douce. On étend cette pâte avec le rouleau, on la laisse sécher pendant une demi-heure, puis on la rend mince comme une feuille de papier; on la coupe très-menu de façon à imiter un gros vermicelle, que l'on secoue avec ses mains et qu'on laisse sécher sur une serviette blanche jusqu'à ce qu'on le mette dans l'eau bouillante ou le bouillon, si l'on veut faire des nondelles au gras. Dans le premier cas, on mêle à l'eau un peu de sel et un peu de beurre; on retire les nondelles après trois ou quatre bouillons, on les jette dans une passoire pour les égoutter, et on les dresse en forme de pain de sucre sur un plat.

Avant de mettre les nondelles dans l'eau, on en garde une poignée de sèches, que l'on fait sauter dans le beurre jusqu'à ce qu'elles soient bien jaunes et bien croquantes; puis on en couvre le plat pour lui donner bonne mine.

Lorsqu'on aime le fromage, on peut en ajouter en petite quantité.

La belle chose que l'intelligence de l'homme! comme elle prouve hantement sa divine origine et sa divine fin... Ce n'était pas moi, ma chère, qui faisais ces réflexions, c'était maman, tandis que nous regardions passer le *remorqueur* sur le boulevard. Sans doute les personnes que nous aimons ont des paroles qui font naître dans notre ame les mêmes impressions que leur ame éprouve, car je me sentis aussi émue que maman, en réfléchissant combien il a fallu au génie de l'homme de travail, de volonté, de persévérance, pour parvenir à exécuter cette machine à vapeur. Elle pèse 16,000 livres, le réservoir à l'eau et au charbon 4,000, les deux omnibus qu'elle remorque 7,600, enfin les cinquante-cinq personnes qui étaient montées dedans, à 125 livres chaque, 6,875; total de la masse trainée, 34,475 livres. Ainsi, ma chère amie, un lourd convoi, par le moyen de cette machine, peut monter les côtes les plus rapides. Le remorqueur change d'allure, s'arrête à volonté, tourne avec autant de facilité que la plus petite voiture, bien que traînant à sa suite des voitures d'une longueur d'environ 60 pieds, et parcourt quatre lieues à l'heure.... Voilà qui me fera voyager plus gaîment. Ah! si l'on était toujours conduit par de jeunes et beaux chevaux, bien nourris, bien ménagés, à la bonne heure.... Mais lorsque ce sont de vieux chevaux, auxquels on donne à peine à manger, et que, chargés au-dessus de leurs forces, on les déchire à coups de fouet... je souffre un malaise! J'aimerais cent fois mieux faire le chemin à pied. Vive la vapeur! je n'ai pas de pitié pour le charbon de terre qui brûle, ni pour l'eau qui bout; et puis, viennent les chemins de fer, et nous pourrions nous

faire des visites du matin. Mais comprends-tu ce bonheur-là? Oh! que j'ai donc peur de mourir!

En attendant les visites du matin, je suis obligée de t'envoyer, au lieu de te la porter moi-même, une planche de couronnes d'écusson. A présent que tu as ton alphabet gothique complet, tu peux, au lieu de broder un nom entier, ne broder que les lettres initiales du nom de baptême et du nom propre, et placer au-dessus une de ces couronnes. Toujours par le même procédé que je t'ai indiqué dans le VII^e numéro.

Le n^o 1 de cette planche est la couronne de duc et pair.

Le n^o 3 celle de duc.

Le n^o 4 celle de marquis.

Le n^o 5 celle de comte.

Le n^o 6 celle de vicomte.

Le n^o 7 celle de baron.

Le n^o 8 est l'écusson de chevalier.

Le n^o 2 est un mortier pour nos dignes et nobles magistrats.

Le n^o 9 est une couronne de chêne pour tout Français qui, garde national, électeur et juré, se rend utile à son pays.

Le n^o 10 est une couronne de laurier qui appartient de droit à nos soldats.

Et le n^o 11 est une couronne d'olivier et de laurier pour nos littérateurs, nos poètes et nos savans.

Pour les dames, pour les demoiselles qui n'ont pas de couronnes d'écusson, je te ferai graver des couronnes de fleurs; car les couronnes sont d'un très-bon effet; elles se brodent aussi sur des taies d'oreiller, sur des pelotes, sur des sachets, toujours au-dessus des lettres initiales.

Voilà les jours qui diminuent; cela fait peur, n'est-ce pas, la première fois que l'on s'en aperçoit. Allons! adieu les promenades du soir; il faut se mettre au piano, chanter la romance qui plaît à son père. Je t'en envoie une qui te sera facile; et comme il est assez rare, pour nous autres jeunes filles, de trouver des romances qui nous conviennent quant aux

paroles, surtout, je te recommande encore l'*Abeille musicale*, par M. A. Romagnési, dont je t'ai déjà parlé dans notre 5^e numéro. Ce journal vient d'être augmenté d'un texte qui doublera pour nous son intérêt.

Les vacances sont finies, nous reprenons nos occupations accoutumées, c'est bien; mais quand on a étudié, n'est-ce pas qu'il est bon de prendre un de ces petits ouvrages qui reposent l'esprit? Voyons si je pourrai t'en indiquer quel'un.

As-tu de vieilles broderies dont la mousseline soit usée? enlève ces broderies et la mousseline qui les entoure; bâtis-les sur une mousseline neuve et couds-les à l'envers en passant un point autour de chaque feuille ou de chaque fleur, puis découpe la vieille mousseline. Par exemple, d'une de ces garnitures de robes appelées *volans*, qui sont passées de mode, en découpant chaque fleur on peut en faire un semé sur une robe de mousseline neuve.

As-tu de vieilles dentelles d'Angleterre? découds-en les fleurs, achète de très-beau tulle *bobin*, sur lequel tu les bâtis dans le même ordre, pour les coudre à l'envers. Afin que cela te soit plus commode, mets dessous un papier jaune. Garnis ensuite le tulle d'un picot.

As-tu de vieilles dentelles appelées *point*? tu bâtis ton point sur le tulle, et ne découpes ce point que lorsque les fleurs sont cousues sur le tulle.

Et puis, comme pour garnir un col il faut deux aunes de dentelle, si tu n'as pas deux aunes de point ou d'Angleterre, voilà ce que je te conseille: prends de très-beau tulle à l'aune, tailles-en un col sur le modèle de la planche V, seulement d'un pouce de plus tout autour, car le tulle se rétrécit; bâtis les fleurs de l'Angleterre de manière à en former la broderie du col et même le fond, si tu as ~~assez~~ de fleurs pour cela; ou bien bâtis ton point sur le col, couds les fleurs et découpes le point; ensuite, à ce col, fais tout autour un point defeston et garnis-le de dentelle.

Les étoffes d'automne, en dépit du soleil, se montrent à travers les vitres de nos élégans magasins. Rien de nouveau pour les robes ; dessins toujours aussi grands, aussi éclatans : méfie-toi des fonds noirs. Quant à moi, j'ai les indiennes en horreur. Je préfère le madras, étoffe nouvelle à grands carreaux noir et rouge. J'attends le mérinos, l'alépine, la cachemirienne, toutes étoffes unies et qui ne déteignent pas.

Rien de nouveau pour les chapeaux. Cependant, je crois que les fonds sont un peu moins hauts ; les passes se garnissent de ruban de satin plissé à plis ronds. En attendant que la mode soit décidée, fais teindre ton chapeau de paille en noir ; si la doublure en est tachée, si les rubans en sont passés, étends tout cela sur un linge blanc posé double sur une couverture à repasser, verse de l'essence de térébenthine dans une tasse, trempe-y une brosse à ongles, et frotte en tout sens et à plusieurs reprises cette doublure, ces rubans, que tu repasses aussitôt et exposes à l'air, qui en emportera l'odeur. Ton chapeau ainsi refait pourra éprouver les brouillards d'automne et conserver à ton chapeau neuf sa fraîcheur.

Voilà de bien petits, de bien minutieux détails, ma chère amie ; mais nous autres femmes, qui ne pouvons pas gagner d'argent comme ces messieurs, il nous faut savoir économiser. Mon frère en rit devant moi, et m'appelle la princesse *Economie* ; puis je sais qu'en arrière il fait mon éloge, et j'en suis plus fière. Ce sont ces éloges — là, ma chère, qu'il nous faut ambitionner.

Amitié,

J. J.

Ephémérides.

RELIGION.

30 Octobre, 1000 ans avant Jésus-Christ, Salomon fait la dédicace de son temple.

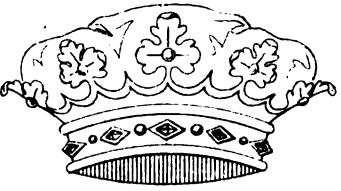
Salomon jouissant d'une paix profonde, résolut de bâtir un temple au Seigneur. Cet édifice, construit sur le modèle du tabernacle ou temple portatif de Moïse, mais plus grand, plus riche, tout resplendissant d'or et des matières les plus précieuses, surpassait en magnificence et en beauté tous ceux qu'on avait élevés jusqu'alors à l'Être suprême. Plus de cent cinquante mille hommes avaient coopéré à sa construction, qui coûta des sommes immenses. Cumberland les évalue à huit cent soixante-un millions et quelques cent mille livres ; Bernard Lami à plus de quatre milliards, ce qui surpassait tout l'argent que pouvaient posséder tous les rois de l'Orient ensemble. Le temple fut commencé l'an 480, depuis la sortie des enfans d'Israël hors de l'Égypte, la quatrième année du règne de Salomon, et il fut achevé sept ans et demi après. Tout le peuple d'Israël assista à sa dédicace.

Mosaïque.

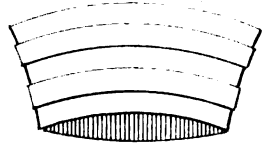
L'astronome Harding, connu par la découverte de Junon, est mort à Gœttingue le 31 août.

— Il y a dans la forêt de Fontainebleau un chêne qui remonte, dit-on, jusqu'à Clovis, et ne se soutient plus que par son écorce.

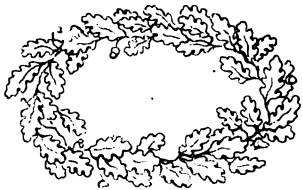
1



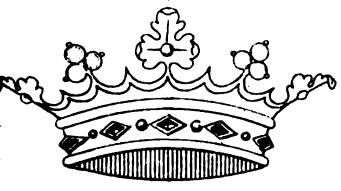
2



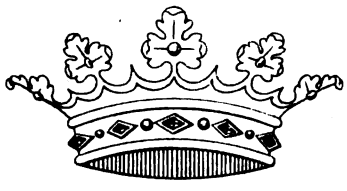
9



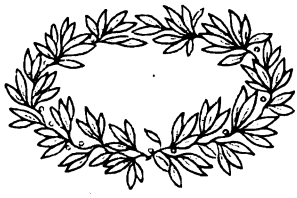
4



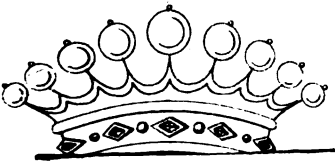
3



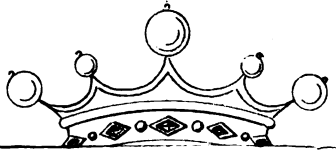
10



5



6



...ionnais qui, de moka, l'ont transporté à Batavia, et de Batavia l'ont envoyée, en six pieds, pour recevoir la racine

PARIS, IMPRIMERIE DE PROSPER DONCKY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

BOTANIQUE.

LE CAFÉ.

On donne ordinairement le nom de café au fruit et à la graine du cafier, quelquefois au cafier lui-même, mais plus ordinairement à l'infusion de ses graines.

Il y a plusieurs espèces de cafiers, mais on n'en cultive qu'une seule : c'est le café arabe. Cette espèce a les feuilles ovales-oblongues, les fleurs blanches et odorantes, semblables à celles du jasmin d'Espagne; elle paraît originaire de la Haute-Éthiopie, d'où elle a été transportée dans l'Arabie-Heureuse. On la cultive surtout au royaume d'Yémen, et les cafés qui en proviennent nous arrivent sous le nom de *café Moka*.

Cette plante, dont l'usage est si général aujourd'hui, était, il y a près de deux siècles, entièrement inconnue en France et dans presque toute l'Europe. Ce sont les Hollandais qui, de Moka, l'ont transportée à Batavia, et de Batavia l'ont envoyée

à Amsterdam. La France en est redevable à M. de Ressons, amateur de botanique, qui, en ayant fait venir de Hollande, en donna un pied au Jardin du Roi, à Paris, où ce pied se multiplia; et c'est de là que M. Declieux en prit des graines et un pied pour les transporter à la Martinique. La traversée ayant été longue et pénible, l'équipage et les passagers se trouvèrent réduits à la ration d'eau. M. Declieux partagea la sienne avec son pied de cafier, qu'il eut le bonheur de conduire en bon état à la Martinique, d'où il se répandit ensuite dans toutes les Antilles, et devint une des principales richesses des colonies.

Le cafier produit des fruits pendant vingt ou trente ans, selon la nature du sol. Après ce temps, l'arbre devient maigre, rabougri; mais il n'est cependant pas inutile encore, car ce sont les graines de ces vieux plants abandonnés qui fournissent les jeunes plants de cafier dont on a besoin pour les nouvelles plantations.

Le cafier ne réussit pas au bord de la mer; les terrains substantiels médiocrement arrosés, exposés au levant, et jouissant d'une chaleur moyenne, paraissent lui convenir. Dans ces terrains, le café lève un mois après avoir été semé; un an après, il peut être transplanté; alors choisissant un jour de pluie, on l'arrache à force de bras; muni d'un piquet, le planteur fait un trou assez profond, de six pieds en six pieds, pour recevoir la racine. Au

bout de deux ans, l'arbrisseau commence à produire, et sa jolie forme pyramidale a déjà atteint cinq pieds. La quatrième année, il a six pieds : on l'arrête à cette hauteur en cassant la sommité de sa tête, sans doute pour se faciliter les moyens de cueillir le fruit ; car sans cette précaution le cafier atteindrait trente ou quarante pieds de haut.

Les plantations doivent être abritées par des haies de douze ou quinze pieds, que les colons appellent *lizières*, et qui servent comme de brise-vent.

Les cafiers fleurissent au printemps et en automne : la floraison dure six mois. Dans les deux premiers, les fleurs plus abondantes sont trois jours dans toute leur beauté, et ornent de guirlandes chaque nœud des branches ; bientôt des fruits verts les remplacent. Trois mois après, ils commencent à blanchir, puis à jaunir, et enfin ils deviennent rouges. Suspendus par une petite queue à chaque nœud des branches, ils ressemblent à des cerises, dont ils ont aussi la grosseur ; car cette enveloppe rouge contient une graine composée de deux de ces grains que nous appelons grains de café. Alors la première cueillette commence. On parcourt les caféteries, en détachant délicatement les grains mûrs, sans ébranler ceux qui sont encore verts, ainsi de suite pour les autres cueillettes, jusqu'à ce que, tout étant fini, de nouveaux boutons annoncent les fleurs qui renferment l'espérance de la récolte prochaine.

On prépare la graine de quatre manières différentes, qui dans le commerce donnent au café un prix différent.

Pour la première manière, on répand les cerises (on appelle ainsi les graines encore enfermées dans leur pulpe fraîche), sur des glacis exposés au soleil, et on les remue trois ou quatre fois par jour, afin que les graines puissent sécher également. Le café ainsi manufacturé est la quatrième qualité. Les grains en sont roussâtres.

Pour la seconde manière, on jette les cerises dans des cuves d'eau, et on les y laisse tremper trente ou quarante-huit heures, selon la température de l'atmosphère, avant de les étendre sur les glacis. Ce café, appelé café trempé, est la troisième qualité. Les grains ont une couleur de corne.

Pour la troisième manière, on écrase les cerises, et on les fait tremper peu de tems dans l'eau, puis on les expose sur les glacis. Ce café est la seconde qualité : on le reconnaît à sa couleur cornée-verdâtre.

Pour la quatrième manière, on fait passer les cerises fraîches à un moulin, appelé *grage*, qui enlève la pulpe en ne laissant que l'enveloppe la plus intérieure du grain appelée *parchemin*. Ce café est la première qualité : on le nomme café fin-vert ; il coûte deux ou trois sous de plus par livre que les autres cafés.

Lorsque tous ces cafés ont été différemment préparés et bien séchés pendant plusieurs semaines, on les met en tas en les couvrant de feuilles de bananiers, pour les garantir de la rosée du soir ; puis on les rentre dans les cases à café, d'où on ne les sort plus que pour les passer au moulin. Ce moulin brise la pulpe et le parchemin, puis on vanne le tout, et le café, après cette préparation, est transporté à l'hôpital de l'habitation pour être trié par les convalescens.

Le cafier arabe produit cinq sortes de café, suivant le pays d'où il vient. Le commerce les distingue ainsi :

- 1° Le café Moka ;
- 2° Le café Bourbon ;
- 3° Le café Martinique ou Guadeloupe ;
- 4° Le café Cayenne ;
- 5° Le café Saint-Domingue.

Pour remplacer le café dont l'usage était dispendieux lorsque nous étions en guerre avec l'Angleterre, on a imaginé en Belgique de le mêler avec la racine de chicorée sauvage. Ce moyen est employé aujourd'hui dans toute l'Europe.

Le soin du café vous regarde, mesdemoiselles. Pour qu'il soit bon, il faut le brûler et le moudre au moment de le faire. Une cuiller à bouche par tasse est suffisante. On met le café dans une cafetière filtrante, on verse de l'eau bouillante dessus en petite quantité, puis, cinq minutes après, on remplit la cafetière avec le reste de cette eau bouillante, et l'on fait chauffer ensuite la cafetière au bain-marie.

Le café à l'eau est tonique et facilite la digestion; il donne de l'activité au sang et guérit les maux de tête. Mélangé avec de la crème, il perd toutes ces bonnes qualités.

On ignore l'origine de l'usage du café. Les uns disent que le supérieur d'un monastère, en Arabie, ayant eu connaissance de l'effet que produisait cette graine sur les chèvres qui en avaient mangé, en fit l'essai sur les moines de son couvent, afin de les empêcher de dormir pendant les offices. Suivant les autres, la découverte en est due à un mufti, qui, voulant surpasser les derviches les plus fervens, fit usage du café pour chasser le sommeil, et pouvoir prier toujours.

M^{ll}. E. K.

Littérature Française.

REVUE LITTÉRAIRE.

Contes sur l'économie politique, par miss Harriet Martineau.

Correspondance de Mme Campan et de la reine Hortense.

Méthode polonoise, inventée par M. Jazwinaky.

Il y a cinquante ans, à peu près, que le seul mot d'économie politique eût glacé d'épouvante ou fait pâmer à force de rire, non pas une jeune fille, non pas une

femme du monde, mais tout homme qui ne portait pas la perruque à trois marteaux, la canne à bec-à-corbin, l'habit à l'antique, et n'avait pas pris, avec ce costume vénérable, la résolution d'être soporifique au suprême degré.

Le marquis de Mirabeau, qui s'intitulait l'ami de l'homme, s'étant avisé en son tems de professer l'économie politique, sa voix fut comme le cor d'Astolphe, dont les sons dispersaient les populations effrayées: tandis qu'aujourd'hui une demoiselle écrit sur cette science, et que son livre, devenu populaire, est rangé parmi les bons ouvrages d'éducation. Les mères s'inscrivent chez les libraires pour avoir les volumes à mesure qu'ils paraissent, et comme la langue anglaise est familière à la plupart de vous, mesdemoiselles, il n'est pas besoin d'attendre la traduction pour lire les contes de miss Martineau. Jadis ceux de M^{me} d'Aulnois ne furent pas plus recherchés.

Les filles sensées auxquelles on permettra cette lecture, ne s'attacheront pas trop aux petits drames qui servent de dorure aux graves leçons de l'économiste; mais elles chercheront à se pénétrer des principes qu'elle développe. Les femmes ne doivent point demeurer étrangères aux intérêts de leur tems et de leur pays. Dans les siècles où combattre était l'unique science, les dames et les demoiselles savaient panser les blessures, et tout en filant leur quenouille ou en faisant mouvoir la navette, elles décidaient les questions les plus ardues du point d'honneur; et c'était à leur école que les gentilshommes apprenaient vraiment à vivre noblement.

En notre tems de grâce on ne combat plus guère en champ clos qu'avec la fortune, et cette rude jouteuse laisse aux pauvres femmes de cruelles blessures à panser! La bravoure, qui n'est plus pour l'homme qu'une obligation sans éclat, a été remplacée par l'honneur commercial, administratif et politique; il faut donc

apprendre ce nouveau code, connaître cette nouvelle carrière où l'on doit pousser son fils et maintenir son mari, s'instruire de ce qui doit assurer le bonheur du plus grand nombre, pour que ceux de qui nous tenons notre nom, et qui doivent le transmettre à ce que nous avons de plus cher au monde, ne perdent point de vue qu'il est quelque chose au-dessus du bien-être et de la fortune dont on peut jouir soi-même; c'est le bien-être et la fortune de ses semblables. Mais revenons à miss Martineau.

Ses premiers contes furent destinés à la classe ouvrière, et à celle qui, placée plus haut par sa fortune, sa naissance et l'éducation qu'elle avait reçue, n'en partageait pas moins les préjugés populaires contre l'emploi des machines remplaçant les bras de l'homme dans les manufactures. Ses premiers essais eurent un succès prodigieux. Miss Martineau encouragée, s'adressant aux colons, mêla sa voix aux voix puissantes qui préparent l'abolition de l'esclavage et l'affranchissement progressif des colonies anglaises. Dans le quatrième volume, que je viens de lire, l'auteur s'adresse au gouvernement à propos de l'état de l'Irlande et du *paupérisme*, ou mendicité légale, qui dévore l'Angleterre.

Malthus, le plus *impitoyable* de tous les philanthropes, criait à ses contemporains qu'il fallait balayer les pauvres comme la poussière. Or, quand la poussière est trop épaisse, on ne la balaie plus, on ne fait que la remuer, et elle vous étouffe. Peut-être nos voisins en sont-ils là! Il n'en est pas ainsi heureusement chez nous, et une bienfaisance éclairée nous empêchera, j'espère, d'y arriver. Miss Martineau repousse l'aumône comme dégradant l'homme et multipliant les pauvres au lieu de diminuer leur nombre. Cela peut être vrai de l'aumône légale distribuée administrativement. Possible est-il qu'elle fasse de la pauvreté un métier lu cratif et qu'elle relâche les liens de famille; car, du moment

où le pauvre se croira en droit de jeter à la charge des riches ses vieux parens et ses petits enfans, il cessera de s'en occuper.

Mais un si triste résultat n'est point à craindre de la charité qui vient du cœur; ce mouvement qui porte à partager avec son frère souffrant ce que l'on peut avoir de plus que lui, n'inspirera jamais de mauvais sentimens, et ne fera pas dire par les pauvres: « Riches, videz vos bourses, » c'est votre devoir: si vous hésitez à le » remplir, nous vous menacerons et vous » tremblerez devant nous; car vous nous » avez rendus bien nombreux et bien » forts. » Non, la véritable charité n'inspirera rien de semblable; elle relève et épure l'objet de son saint amour.

Miss Hariet indique comme moyen d'empêcher la misère de s'établir dans un pays, les caisses d'épargnes, de secours, d'assurances mutuelles, alimentées par de légères retenues faites sur le salaire de l'ouvrier; mais, pour que le peuple économise, il faut que les objets de première nécessité soient à bas prix. Plus le travailleur pauvre achètera de choses avec le prix de sa journée, plus il en sera ménager, parce qu'il verra le moyen de se procurer du linge, des habits, des meubles propres. Après ces acquisitions faites, il en viendra tout naturellement à retrancher quelques sous chaque semaine sur ces objets de luxe, pour les placer, et se mettre ainsi que sa famille à l'abri des accidens. Mais si, du prix de son salaire, il ne peut tout juste acheter que du pain, s'il doit aller couvert de haillons et coucher sur la paille, il s'adonnera à l'ivrognerie, à la paresse, et bientôt n'aura plus de quoi vivre: il faudra alors l'empêcher de mourir de faim; et l'abîme du paupérisme s'ouvrira immense dans l'état.

Je crois donc que l'on peut conclure de ce quatrième volume des *Contes* de miss Hariet Martineau, que la charité légale des classes élevées doit les conduire à supporter la plus forte partie des impôts, et

à empêcher l'établissement de ceux qui pèsent sur les subsistances. Ainsi donc, mesdemoiselles, celles d'entre vous dont le père est député doit bien l'embrasser lorsqu'il vient de voter une diminution du droit d'entrée sur les bestiaux, un mode plus large pour la circulation des grains, se résignant à payer l'impôt foncier un peu plus cher.

Méthode polonaise, inventée par M. Jazwinski.

La méthode de M. Jazwinski est destinée à enseigner dès l'enfance, par le moyen de tableaux coloriés, la chronologie et les dates de l'histoire. Sans cette connaissance, il est fort difficile d'avancer beaucoup dans cette partie si importante de l'éducation. En effet, n'est-il pas presque impossible de faire marcher de front cette portion de la vie des peuples, portion que j'appellerai matérielle, avec les faits qui en sont la partie morale.

Si l'élève a un esprit froid et exact, il ne retiendra de ses lectures historiques que la chronologie et les dates; il brouillera toutes ces choses, pour peu que son imagination s'impressionne au jeu des événements. Je crois donc très-bonne la méthode qui fait apprendre la chronologie seulement par les yeux, dans un âge où les yeux sont tout, laissant à l'intelligence plus développée à chercher ensuite, dans les livres, de plus hautes leçons.

Correspondance de Mme Campan et de la reine Hortense.

Ces lettres qui ont été communiquées au libraire par M^{me} la duchesse de Saint-Leu elle-même, et dont par conséquent on ne peut révoquer l'authenticité, sont à la veille de paraître en deux volumes in-8^o, chez Levassasseur.

M^{me} Campan, avant d'être institutrice célèbre, était femme du monde; elle avait été attachée à la personne de la reine Marie-Antoinette. Dans sa correspondance

avec son élève chérie, la jeune Hortense Beauharnais, M^{me} Campan raconte souvent sur ces tems des anecdotes d'intérieur ou des faits historiques dont elle tire d'utiles préceptes de conduite, de sages leçons et des règles de bonnes manières. Tout cela dit avec un tel charme de style, une tendresse si pure, si bien exprimée, que vos mères et vous, mesdemoiselles, liront avec intérêt cet ouvrage qui se rattache à l'éducation pour sa saine morale et à l'histoire pour ses souvenirs.

Je suis heureuse que la confiance de M. Levassasseur m'ait mise à même de vous prouver mes éloges par cette citation.

LETTRE XL.

A Mademoiselle de Beauharnais, à la Malmaison.

25 fructidor an VIII (12 septembre 1800).

« Vous me promettez de garder votre cœur libre et en état d'accepter le lien que l'on vous proposera, s'il ne vous occasionne pas de répugnance invincible. Songez, pour vous déterminer, à ne point vous arrêter aux formes, mais bien aux qualités, à la douceur de caractère, à l'usage du monde qui amène les habitudes aimables, même dans l'intérieur le plus intime; car les égards et la politesse ne doivent point être bannis des unions les plus étroites. Informez-vous si la personne qui peut vous être proposée sait se plaire et s'occuper dans son intérieur, s'il a de l'ordre dans l'arrangement de sa fortune. Voilà toutes les bases utiles au bonheur. Plus ou moins joli, plus ou moins bien fait, peu importe. Si votre cœur est libre, comme vous me l'assurez, vous tiendrez vous-même la balance dans laquelle vous pèserez les inconvéniens et les avantages; vous la tiendrez, dis-je, d'une main sûre et égale. Mais si vous étiez prévenue, jamais vous ne trouveriez de qualités qu'à celui que vos yeux verraient avec prédilection: cette illusion qu'amène l'amour est une des choses les plus funestes pour

former un lieu durable. La femme qui a le plus d'esprit en trouve à l'homme qu'elle aime, quelque sot qu'il soit ; sa laideur plaît et efface les beautés de formes les plus régulières. S'il est chasseur outré, on trouve que c'est le plus digne délassement, et l'on finit par aimer soi-même et les bois et la chasse ; s'il est joueur, on se persuade qu'il dirige le sort à son avantage, et qu'il est bien loin d'y risquer sa fortune ; s'il aime le vin, on attribue ce défaut à la gaieté des repas, et l'on proteste que c'est toujours avec modération. Enfin l'illusion de l'amour passe, le lien indissoluble reste ; le monsieur paraît tel qu'il est ; il n'est point coupable ; il n'a point changé ; on s'en prend injustement à lui : c'est à ses yeux, c'est à son cœur qu'il faudrait s'en prendre.

Je viens de vous caractériser l'amour tel qu'il est, sans la moindre exagération. Convenez qu'il n'est pas fait pour déterminer un choix ; mais quand il vient à la suite d'un engagement dicté par la prudence et l'esprit, il n'a plus de changemens à redouter. Combien il est doux de découvrir chaque jour, dans son mari, une bonne qualité, et de sentir naître un amour que le devoir a précédé ! Un sentiment de cette nature doit durer toute la vie ; les enfans, les soins du ménage, viennent encore le fortifier, Jugez donc sans partialité avant de contracter ce lien si important, que tout le monde révere et que peu savent porter. Estimez d'abord, vous aimerez après et pour toujours.

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

Littérature Étrangère.

Charles Goldoni, le plus célèbre poète de l'Italie, naquit à Venise en 1707. Pendant les momens de loisir que lui laissaient ses études, il lisait dans la petite bibliothèque de son père un assez grand nombre de comédies, et en fit une lui-

même lorsqu'il n'avait que huit ans. Son père, qui exerçait à Pérouse la profession de médecin, charmé des dispositions du jeune Charles, l'appela auprès de lui ; puis, dans les vacances, ce bon père fit bâtir un petit théâtre, y rassembla de jeunes acteurs, et comme dans les états du pape il n'était pas permis aux femmes de monter sur le théâtre, Goldoni n'ayant que treize ans fut chargé des rôles de femmes. Nous ne le suivrons pas dans les différentes vicissitudes de sa vie. Il étudia d'abord la médecine à Pavie ; puis placé dans le collège du pape, il prit le petit collet et la tonsure. Chassé de ce collège pour son esprit satirique, il s'en alla à Rome, lorsqu'un moine s'empara de lui, l'engagea au repentir, à la confession, lui fit donner aux pauvres le peu d'argent qui lui restait, et le conduisit à ses parens. C'est alors que Goldoni étudia le droit et travailla avec ardeur ; mais toujours entraîné par son goût pour le théâtre, il joua la comédie ou fit des comédies. La guerre de 1733, en enlevant l'Italie à la maison d'Autriche, interrompit les travaux de Goldoni. Il avait perdu son père et vivait avec sa bonne mère, à laquelle il finit par persuader que la carrière du théâtre était aussi honorable et lucrative que celle du barreau ; mais un mariage qu'il fit en 1736, avec la fille d'un notaire de Gènes, le retira de cette espèce de désordre. Il existait avec le produit de ses pièces, lorsqu'allant à Pesaro la barque qui contenait tous ses effets et ceux de sa femme fut volée par des hussards autrichiens. Le quartier-général était à dix milles ; Goldoni se décide à aller réclamer son bien. Sa femme veut l'accompagner : ils partent en calèche ; mais avant la moitié du chemin, étant descendus un moment, le postillon les abandonne et retourne à Pesaro. Ils poursuivent leur marche à pied. Deux torrens leur barrent le passage ; le mari les traverse, ayant sa femme sur ses épaules. Un troisième torrent, plus large et plus profond, se présente encore ; ils en suivent

les bords jusqu'à la mer, se mettent dans une barque de pêcheur qui les descend à l'autre bord et les remonte jusqu'au but de leur voyage. Goldoni se présente au commandant autrichien, qui fait rendre tous ses effets à l'auteur de *Bélisaire*, à condition de ne pas retourner à Pesaro. Les deux époux, remis de leurs fatigues, éprouvent bientôt un heureux changement de fortune, Goldoni ayant été chargé de la direction du spectacle. La France était le pays qu'il désirait le plus visiter. Les comédiens italiens ayant joué sa pièce intitulée *l'Enfant d'Arlequin perdu et retrouvé*, les gentilshommes de la chambre de Louis XV appelèrent à Paris Goldoni. Il devait y rester deux ans; mais ce tems expiré, en 1763, il fut nommé maître de langue italienne de mesdames filles du roi. Cette tâche terminée, bien qu'on demandât Goldoni en Portugal, à Londres, à Venise,

il voulut rester à Paris, et, en 1771, il fit dans la langue française *le Bourru bienfaisant*, pièce qui est restée au théâtre.

Goldoni jouissait d'une existence aisée lorsque la révolution arriva, mais sa pension sur la liste civile lui ayant été ôtée, il se trouva malade, dans un dénuement absolu, et mourut à quatre-vingt-six ans, le 8 janvier 1793, le lendemain du jour où Chénier avait obtenu de la convention un décret qui ordonnait que cette pension serait continuée et les arrérages payés sur-le-champ. Sa femme eut une pension de 1,200 fr.

Bien que Goldoni ne se reconnût point les attributs du génie, on ne peut nier qu'il n'ait eu à un rare degré le don de l'invention; il y joignait le talent d'observer finement et avec justesse, et d'imiter et de mettre en jeu les passions et les ridicules des hommes.

FRAGMENT ITALIEN.

PAMELA.

SCENA IV.

PAMELA e ANDREUVE, suo padre.

PAMELA. O caro padre! quanta consolazione voi mi recate!

ANDREUVE. Ah! Pamela, sento ringiovenirmi nel rivederti.

PAM. Che fa la mia cara madre?

AND. Soffre con ammirabile costanza i disagi della povertà, e quelli della vecchiezza.

PAM. È ella assai vecchia?

AND. Guardami, son io vecchio? Siamo d'età conformi, se non che prevale in me un non so che di virile che manca in lei. Io ho fatte venti miglia in due giorni; alla non le farebbe in un mese.

PAM. O cieli! Siete venuto a piedi?

AND. E come poteva io venire altrimenti? Clessi lassù non si usano; montar a cavallo non posso più. Sono venuto a mio bell' agio, e certo il desio di rivederti m'ha fatto fare prodigi.

PAM. Ma voi sarete assai stanco; andate, per pietà, a riposare.

AND. No, figlia, non sono stanco. Ho riposato due ore prima d'entrare in Londra.

PAM. Perchè differirmi due ore il piacer d'abbracciavir.

SCÈNE IV.

PAMELA et ANDREUVE, son père.

PAMELA. O mon père! que de bonheur vous m'apportez!

ANDREUVE. Ah! Pamela! de te revoir je me sens rajeunir.

PAM. Que fait ma bonne mère?

AND. Elle souffre avec une constance admirable les incommodités de la misère et celles de la vieillesse.

PAM. Est-elle très-vieille?

AND. Regarde-moi, suis-je vieux? nous sommes du même âge, excepté que je l'emporte sur elle par une espèce de courage physique qui lui manque. J'ai fait vingt milles en deux jours, elle ne les ferait pas en un mois.

PAM. O ciel! vous êtes venu à pied?

AND. Et comment pouvais-je venir autrement? les voitures, chez nous, ne sont pas en usage; je ne peux plus monter à cheval. Je suis venu sans me gêner, et certes, le désir de te voir m'a fait faire des prodiges.

PAM. Mais vous êtes bien fatigué; par pitié, allez-vous reposer.

AND. Non, ma fille, non, je ne suis pas fatigué. Je me suis reposé deux heures avant d'entrer à Londres.

PAM. Pourquoi m'avoir privée du plaisir de vous embrasser deux heures plus tôt?

AND. Per reggere con più lena alla forza di quella gioia che io prevedeva dover provare nel rivederti.

PAM. Quanti anni sono che vivo da voi lontana?

AND. Ingrata! Tu melo chiedi! Segno che poca pena ti è costata la lontananza dei tuoi genitori. Sono dieci anni, due mesi, dieci giorni, e tre ore dal fatal punto che da noi ti partisti. Se far tu sapessi il conto quanti sono i minuti che compongono un sì gran tempo, sapresti allora quanti sieno stati gli spasimi di questo cuore per la tua lontananza.

PAM. Deh! caro padre, permettetemi ch'io vi dica non aver io desiderato lasciarvi; non aver io ambito di cambiare la selva in una gran città; e che carissimo mi saria stato il vivere accanto a voi, col dolce impiego di soccorrere ai bisogni della vostra vecchiezza.

AND. Sì, egli è vero. Io sono stato che, non soffrendo vederti a parte delle nostre miserie, ti ho procurata una miglior fortuna.

PAM. Se il cielo mi ha fatto nascere povera, io poteva in pace soffrire la povertà.

AND. Ah! figlia, figlia, tutto a te non è noto! Quando da noi partisti, non eri ancora in età da confidarti un arcano.

PAM. O cieli! Non sono io vostra figlia?

AND. Sì, lo sei per grazia del cielo.

PAM. Vi sembra ora ch'io sia in età da essere a parte di sì grande arcano?

AND. La tua età; la tua saviezza di cui sono, a mia consolazione, informato, esigono ch'io telo sveli.

PAM. Deh! fatelo subito; fatelo per pietà; non mi tenete più in pena.

AND. Ah! Pamela, tu sei una virtuosa fanciulla, ma circa la curiosità, sei donna come le altre.

PAM. Perdonatemi, non velo chiedo mai più.

AND. Povera ragazza! Sei pur buona! Sì, cara, telo dirò. Quante volte mi ha stimolato a farlo il mio rimorso, e la tua cara madre! Ma ogni giorno la povera vecchiarella, il famiglia, la mandra, il gregge avean bisogno di me. Ora ch'è morta la tua padrona; che qui non devi restare con un padrona che non ha moglie; che degg'io ricondurti al mio rustico albergo; voglio, prima di farlo, svelarti chi son io, chi tu sei, acciocchè nella vita misera ch'io ti propongo di eleggere, per sicurezza della tua onestà, abbia merito ancora la tua virtù.

PAM. Oimè! voi mi preparate l'animo a cose strane.

AND. Sì, strane cose udirai, la mia adorata Pamela.

AND. Pour maîtriser l'excès de la joie que je prévoyais éprouver à te revoir.

PAM. Combien y a-t-il d'années que je suis loin de vous?

AND. Ingrate! tu me le demandes! cela prouve que ton éloignement des auteurs de tes jours t'a coûté peu de peine. Il y a dix ans, deux mois, dix jours et trois heures, depuis le fatal moment où tu t'éloignas de nous. Si tu pouvais faire le calcul des minutes qui composent un temps si long, tu saurais alors combien de douleurs ce cœur a éprouvés pendant ton absence.

PAM. Ah! mon bon père, permettez-moi de vous dire que vous avez désiré que je vous quittasse. Ai-je demandé à changer les champs pour la ville, et mon plus grand bonheur n'était-il pas de vivre auprès de vous, avec le doux emploi de subvenir aux besoins de votre vieillesse?

AND. Oui, il est vrai. C'est moi qui, ne voulant pas souffrir de te voir partager notre misère, t'ai procuré une meilleure fortune.

PAM. Puisque le ciel m'a fait naître pauvre, je pouvais souffrir en paix la pauvreté.

Ah! ma fille, ma fille! tu ne sais pas tout! Quand tu t'éloignas de nous, tu étais trop jeune encore pour que je pusse te confier un secret.

PAM. O ciel! ne suis-je pas votre fille?

AND. Si, tu l'es, grâce à Dieu!

PAM. Jugez-vous à présent que je sois en âge de connaître ce grand mystère?

AND. Ton âge, ta sagesse dont par bonheur je suis informé, exigent que je te le découvre.

PAM. Ah! dites-le vite, dites-le; par pitié, ne me tenez pas plus long-tems en peine.

AND. Pamela! tu es une fille vertueuse, mais quant à la curiosité, tu es femme comme les autres!

PAM. Pardonnez-moi, je ne vous le demanderai plus.

AND. Pauvre petite, que tu es bonne! Oui, mon enfant, je te le dirai. Combien de fois ta bonne mère et mes remords me l'ont conseillé; mais chaque jour la pauvre bonne vieille, le valet, le troupeau, la bergerie avaient besoin de moi. A présent que ta maîtresse est morte, que tu ne peux plus rester avec un maître qui n'est pas marié, que je dois te ramener à ma rustique demeure, je veux avant, ma fille, te révéler qui je suis, qui tu es, afin que, dans la vie de misère que je te propose de choisir pour assurer ton innocence, tu aies encore le mérite de ta vertu.

PAM. O ciel! vous me préparez l'âme à des choses étranges.

AND. Oui, d'étranges choses tu entendras, ma chère Pamela.

Éducation.

Pierre et Loubette.

HISTOIRE VÉRITABLE.

On vous a bien souvent, mesdemoiselles, conté de belles histoires et de beaux contes, sur lesquels vous avez ou ri ou pleuré, avant de vous inquiéter si ce que vous lisiez était vrai ou faux. Je ne sais si les petits Colliberts vous offriront assez d'intérêt, assez de merveilleux pour espérer de vous un aussi bon accueil.

Pierre et Loubette ne sont point une fiction, ils ont existé, et leurs aventures sont restées une des traditions du pays qui les a vus naître. L'intérêt qui peut s'attacher à eux prend sa source dans la simplicité même de leur histoire ; je vous la redirai telle qu'elle m'a été contée ; mais comme l'utile doit toujours passer avant l'agréable, je vais commencer par vous expliquer ce que c'était que les Colliberts.

L'origine de ce peuple remonte au tems des Gaulois, cent cinquante ans avant J.-C. ; ils possédaient alors toute la partie du Bas-Poitou, connue à présent sous le nom de Vendée. On les nommait *Cambolectris*. La chasse, la pêche et la guerre étaient leurs seules occupations ; ils habitaient des huttes peintes, qu'ils transportaient à volonté, comme l'Arabe du désert transporte la tente sous laquelle il dort. Ces huttes formaient des villages que l'on n'était jamais sûr de retrouver le soir à la place où on les avait vus le matin. Les *Cambolectris* avaient un caractère sauvage et farouche ; ils se teignaient les cheveux d'un rouge éclatant, se peignaient le corps d'une foule de dessins bizarres, et rendaient à la pluie un culte plus empreint

de crainte que d'amour ; car ils la regardaient comme la divinité la plus dangereuse qu'ils eussent à implorer.

Lorsque les Romains commencèrent, au V^e siècle, à civiliser ce peuple, on vit la terre se couvrir de moissons, une grande route traverser des campagnes jusqu'alors impénétrables à tous les voyageurs, et des maisons s'élever çà et là, non plus en roseaux et en terre glaise, mais en belles pierres de taille et en charpente de chêne. La prédication du christianisme acheva ce que quelques hommes avaient commencé.

Les Romains entourèrent d'une ligne de forteresses les forêts du Bas-Poitou, ils y établirent des garnisons ; ces forêts sont devenues les petites villes de Mortagne, Gétigné, Légé, Clisson, etc. Une de ces légions, composée presque entièrement de Scythes ou Goths, s'empara de toute la rive gauche de la Sèvre nantaise ; elle y fonda plusieurs villes, dont Tiffanges devint la capitale ; puis, comme un fleuve creuse son rivage et gagne peu à peu du terrain, ce peuple-soldat s'étendit insensiblement sur la partie de la Vendée appelée aujourd'hui Bocage, et s'allia à ceux des *Cambolectris* qui s'occupaient de la culture des terres ; et lorsqu'ils ne formèrent plus qu'une même nation, ils songèrent, dans le VI^e siècle, à se débarrasser de ceux qui menaient encore au milieu d'eux la vie errante de leurs pères ; ils les obassèrent du Bocage, les forcèrent à se replier dans les marais qui bordent l'Océan, et les emprisonnèrent ainsi entre la terre et les flots. Les malheureux *Cambolectris* comprimèrent alors que la patrie n'existait plus, qu'il n'y avait plus pour eux d'autre liberté ; d'autre asile, d'autre patrie que la mer et ses vagues, moins redoutables que la vie d'esclavage qu'ils laissaient derrière eux.

On leur donna le nom de *Colliberts*, qui signifie *tête libre* ; et, content de les avoir chassés de leurs forêts, on leur laissa la liberté d'errer au bord des côtes et

dans les marais. La pêche devint leur unique moyen d'existence ; repoussés de tous, leur caractère déjà sauvage devint presque féroce ; ils n'avaient pas notre douce et sublime religion , pour leur inspirer le pardon des injures , pour leur apprendre à rendre le bien pour le mal !

Mais, dans le IX^e siècle, les Normands firent leur invasion , les Danois remontèrent la Loire , la Sèvre nantaise et la Sèvre niortaise , et massacrèrent presque tous les Colliberts. Alors les débris de cette malheureuse peuplade ne trouvèrent d'asile qu'au fond des marais, dans le creux des rochers , et le désespoir ne donna que plus de force à leur farouche indépendance.

Mais quelques-uns de ces hommes qui se dévouent au bonheur des autres au péril même de leur vie , formèrent le projet de pénétrer au milieu de cette colonie sauvage. Mal accueillis d'abord, ils appelèrent à leur secours la patience et la charité..... puis ils prêchèrent la parole de Dieu..... Leur voix trouva le chemin de ces cœurs ulcérés, et la foi s'y glissa comme la rosée dans le calice d'une fleur à demi flétrie. Idolâtres, ils s'étaient révoltés ; chrétiens, ils se soumièrent..... À dater de ce moment, ils vécurent, sinon parfaitement heureux, du moins paisibles, errant toujours auprès des rivages paternels, et ne devant qu'à leur pêche le soutien d'une existence tout-à-fait inconnue aux peuples civilisés..... On les oublia ! Ils s'établirent où bon leur plut ; ils approvisionnèrent de poissons les couvens environnans, et à mesure que la mer se retira et laissa quelques terres à découvert, ils s'en emparèrent, et y bâtirent des huttes semblables à celles de leurs ancêtres. La terre futensemencée ; des bourgs, des villages s'élevèrent ; les Colliberts formèrent de nouveau un petit peuple à part ; mais beaucoup d'entre eux restèrent dans leurs bateaux, n'ayant pas, ne voulant pas d'autre asile, et se vouant uniquement à la pêche et à leur vie primitive.

Le père de Pierre, le brave Émeriau, dont je vais vous raconter l'histoire, était propriétaire d'un de ces bateaux ; il faisait partie de cette peuplade amphibie qui traînait avec elle sur l'Océan sa cabane, sa famille, et tout ce qu'elle possédait. Ce fut dans la case étroite élevée à l'extrémité de cette barque que Pierre vint au monde ; et lorsqu'il put marcher, il s'aventura de la case au bateau, qu'il parcourut dans toute sa longueur. C'était son monde à lui, il n'imaginait rien au-delà de la mer ; et comme on lui avait dit qu'il ne fallait pas sauter hors de la barque s'il ne voulait pas mourir, il ne se penchait jamais sur les bords, et jouait avec les filets de son père. Pierre avait cinq ans lorsque pour la première fois sa mère le conduisit chez un habitant des huttes du marais : c'était son oncle. Sa femme nourrissait une petite fille d'un an ; on allait la baptiser, et Pierre avait été amené dans la hutte pour y être baptisé en même tems. Les deux enfans reçurent les noms de Pierre et de Loubette. Cette hutte, faite de murailles de terre glaise et des mottes d'herbes séchées au soleil, était pour le petit Pierre un continuel sujet de surprise et d'admiration.

Lorsqu'il revint au bateau, son père lui présenta une petite rame, et lui dit : « Tu as cinq ans, Pierre, et te voilà homme, puisque tu viens de recevoir le baptême ; il te faut commencer à travailler, mon fils. — Oui, père ! » reprit l'enfant, en soulevant péniblement sa petite rame qu'il plongeait dans la mer avec un grand air de triomphe ; son père et sa mère applaudirent à ses efforts, et bientôt il apprit à connaître l'heure de la marée, la direction du vent, et la place où se trouvaient les écueils. Intrépide, leste et adroit, il aidait son père chaque jour davantage.

On était en hiver, l'enfant avait neuf ans, la mer se soulevait orageuse et blanchâtre, le vent grondait au loin, les oiseaux rasaient les vagues en étendant leurs ailes comme pour jouer avec les flocons

mousseux qui s'élançaient autour d'eux : tout faisait pressentir une affreuse tempête.

Le bateau d'Emeriau était à l'abri dans la Sèvre niortaise, la rive élevée au-dessus du bateau le garantissait du vent du nord. On avait étendu la voile devant la cabane pour empêcher le froid de parvenir à l'intérieur, et tranquillement assis près d'un bon feu de mottes, la mère préparait le souper, le père fumait, et l'enfant faisait du filet en chantant à mi-voix une chanson du Poitou. Qu'est-ce ? s'écria le père en jetant brusquement sa pipe et s'élançant hors de la cabane ; un coup de vent venait de faire craquer et pencher la barque..... La mère et l'enfant étaient immobiles d'effroi..... — Pierre, Pierre ! à moi, mon garçon ! à moi, vite, vite ! — Le son de la voix du père fit tressaillir l'enfant, il courut sur l'avant du bateau..... — A l'eau, vite à l'eau ! répétait le pêcheur ; vois-tu là-bas cette nacelle renversée, qui flotte sur le flanc droit, du côté du rivage ? nage vers elle, pousse-la à terre..... et que Dieu nous soit en aide. — Achevant d'ôter sa veste, il s'élança à ces mots ; Pierre saute après lui, repousse de la faible force de ses petits bras les vastes lames d'eau qui viennent de moment en moment se briser sur son corps frêle, mais souple et plein de cette agilité qui ne redoute rien, et se fait presque un jeu de lutter contre le danger : il vient d'atteindre la nacelle, il la pousse devant lui, et bientôt il sent la terre sous ses pieds ; alors il se dresse de toute sa hauteur, retourne le petit bateau, monte dedans, et touche au rivage à l'instant où son père y arrive, traînant après lui l'homme que le vent venait de renverser de l'esquif dans les flots. — Courage, enfant ! cria Emeriau à son fils ; amarre le batelet, et viens m'aider à porter ce monsieur, car c'est un monsieur, il a de beaux habits. Ça ne l'eût pas empêché de mourir, ajouta-t-il en tordant les manches de sa grosse chemise de toile, dont l'eau s'échappait par torrent ; un riche, ça se noie et ça meurt

aussi vite qu'un pauvre, et souvent plus vite. Allons, mon garçon, prends ce monsieur par les pieds, car il est sans connaissance. Ils le mirent dans son batelet, et lorsqu'ils furent arrivés au bateau d'Emeriau, on alluma un grand feu, et on parvint à force de soins à ranimer l'étranger, qui, après avoir changé de vêtements, prit place à la table de ses hôtes. Le calme et la joie avaient remplacé l'effroi et le bruit de la tempête ; et comme le repas frugal, composé de poissons secs, de lard et de fromage, s'achevait, que la nuit était venue, l'étranger se leva, prit la main d'Emeriau, celle du petit Pierre, et les pressant sur son cœur, il s'exprima ainsi : — Je retourne à la ville voisine ; je n'ai sur moi qu'un peu d'or ; prenez-le, et demain je reviendrai : je vous dois tout, je ne l'oublierai jamais. — Emeriau repoussa l'or d'une main, tandis que de l'autre il reprit sa pipe et s'appêta à fumer. — Gardez votre or, dit-il ; qu'en ferais-je ? Croyez-vous que c'est pour lui que j'ai risqué ma vie ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien ! c'est dit ; gardez-le, n'en parlez jamais, et revenez nous voir quand bon vous plaira. — L'étranger pressa plus fortement la main d'Emeriau, une larme s'échappa de ses yeux, et il prit le petit Pierre dans ses bras ; l'enfant lui sourit, il se sentait heureux et fier ; et lorsque le monsieur l'eut remis à terre, il promena autour de lui un regard plein de joie et de triomphe.

L'étranger n'avait qu'un très-petit bras d'eau à traverser pour arriver à la ville voisine. La famille du pêcheur l'accompagna jusqu'à son batelet ; et lorsqu'il fendit les flots, devenus calmes et unis comme l'onde du ruisseau le plus limpide, ils le suivirent des yeux jusqu'à l'autre rive, le cœur plein de ce profond et touchant intérêt qui s'attache toujours à l'être que l'on vient de secourir.

« Pierre ! cria l'étranger en descendant à terre et repoussant son petit canot vers le bateau du pauvre pêcheur, garde-le-

moi ce petit batelet jusqu'à ce que je revienne vous voir, tu me feras plaisir, et je désire que tu t'en serves chaque fois que tu en auras besoin. »

Pierre sauta de joie en attirant le canot à lui ; puis il alla se coucher. J'ai aidé à sauver un homme, pensait-il en s'endormant ; j'ai fait une bonne action ; je ne suis plus un être inutile, ne sachant que jouer ou que pleurer. Le lendemain de ce jour, le premier qui marqua sa vie, il se jeta dans son batelet, et se mit à l'examiner de tous les côtés.... Mais que l'on juge de sa surprise, lorsqu'en soulevant une natte de paille, il aperçut un petit baril de poudre, une belle carnassière, un sac de plomb et un charmant petit fusil de chasse, auquel un papier était attaché. Pierre ne savait pas lire ; il appela son père, qui, avec bien de la peine, parvint à épeler ces mots : *La Providence envoie ceci à Pierre parce qu'il a fait hier une bonne action.* Emeriau croisa les bras, ses sourcils noirs et épais se froncèrent, mais il ne dit rien, et Pierre courut tout joyeux raconter à sa mère que le ciel venait de lui faire don d'un beau fusil et d'une carnassière plus jolie que toutes celles qu'il avait vues jusqu'alors. Il chargea son fusil, et passa la journée à conduire son petit canot et à tirer les oiseaux de mer qu'il voyait voler à peu de distance. Il styla une petite chienne nommée Bianca à lui rapporter le gibier qui tombait sur le rivage ou sur la mer, et il devint bientôt aussi habile à la chasse qu'à la pêche.

Pierre entra dans sa onzième année, lorsqu'un matin il aperçut, en sautant dans son canot, un paquet assez volumineux. Oh ! c'est pour moi ! s'écria-t-il en saisissant un papier où il épela cette fois lui-même : *La Providence veille sur Pierre.* Le paquet contenait un habillement complet de matelot. Pierre sauta de joie, et courut au bateau ; sa mère l'aïda à s'habiller, et le trouva si beau, qu'elle pria en grâce son mari d'aller passer les fêtes

de Pâques chez le père de Loubette. Le bateau d'Emeriau était mouillé près des marais, il y consentit ; peut-être partageait-il aussi l'orgueil de sa femme, et était-il bien aise de montrer à son frère la force et la grâce de son fils. On nous croit des sauvages sans tournure et sans manières, pensait-il ; on verra si les flots, le travail et la solitude ont fait de Pierre une brute !

Les fêtes de Pâques arrivèrent ; Emeriau, suivi de sa famille, fit prendre à son bateau le chemin qui conduisait aux marais, et, au bout de quelques heures, il fut à la porte de la hutte de son frère. Une petite fille de sept à huit ans était assise sur le seuil, elle filait ; c'était Loubette ! La joie fut grande dans la hutte, et le festin du soir, riche de poissons et de gibier, se passa au milieu de cette gaîté franche et communicative que le travail et le contentement de soi-même savent seuls donner.

Les deux enfans s'examinaient de la tête aux pieds ; timides et muets d'abord, ils s'étaient rapprochés, leurs petites mains s'étaient jointes ; ils causaient, et quand vint l'heure de se livrer au sommeil, Pierre et Loubette s'embrassèrent, en se promettant pour le lendemain une journée de plaisir.

Loubette possédait cette grâce enfantine que la nature donne et que l'art ôte souvent ; elle ne s'occupait qu'à aider sa mère dans les soins du ménage, et n'avait jamais songé à la différence qu'il y a entre être laide et jolie. Sa toilette était toujours propre ; elle ne se tachait pas, ne se déchirait pas, comme faisaient la plupart de ses petites voisines, et il régnait dans toute sa personne un air d'ordre et de douce gaîté qui faisait que chacun l'aimait, et que toutes les mères l'offraient pour exemple à leurs filles.

« As-tu vu comme Loubette a de beaux yeux noirs ? disait Pierre le lendemain matin à sa mère, occupée à lui nouer autour de la taille une large ceinture de laine

rouge, as-tu remarqué comme ils sont doux et brillans ? O ma mère ! je n'ai jamais rien vu d'aussi joli que ma cousine, pas même les beaux oiseaux au plumage si varié que j'abats quelquefois sur la côte. » Sa mère sourit, lui donna une tape sur la joue, et le regardant avec un orgueilleux amour, elle dit : « Et toi aussi, mon garçon, tu es beau et gracieux comme Loubette. »

— Allons, allons ! interrompit le père qui fumait dans un coin, ce sont là de ces choses qu'on ne dit pas à un homme. Qu'est-ce que c'est que d'être beau ? à quoi ça mène-t-il ? Je fais moins cas de ça, que de la fumée qui sort de ma pipe. Loubette est une poupée que sa mère adonise de son mieux ; je n'y trouve pas à redire ; l'enfant est laborieuse, propre, obéissante, et puis c'est une fille ; mais, morbleu ! qu'on me laisse mon garçon ce qu'il est, et qu'on ne s'occupe pas de sa toilette et de son visage ; comme si, de retour au bateau, il allait pouvoir s'asseoir à mes côtés et me regarder travailler les bras croisés. » Pierre fit un saut vers son père, et, jetant ses bras autour de son cou, il lui dit : « Sois tranquille, je fumerai et je travaillerai tout comme toi, car je veux être un homme ; mais cela n'empêchera pas que je trouve Loubette jolie et que je l'aime de tout mon cœur. » A son tour le père sourit, et, entre deux bouffées de tabac, il laissa échapper ces mots : « Il en sera ce que Dieu voudra. » Pierre regarda sa mère ; il ne comprenait pas pourquoi Dieu voudrait ou ne voudrait pas qu'il trouvât Loubette jolie. Pierre ne pensait guère à l'avenir ; l'avenir c'était pour lui le soir de la journée ou le matin du lendemain, sa pensée n'allait pas au-delà. Il courut trouver Loubette, et l'emportant suspendue à son cou, il sauta avec elle dans son bateau, et promena long-tems la jeune enfant sur les canaux qui coupent ces marais, nouvellement formés par le retrait des eaux de la mer. Loubette riait et babillait de tout ce qu'elle voyait ; sa jolie

petite figure rose et éveillée faisait ressortir les beaux traits mâles et graves de son jeune cousin. Tout-à-coup Pierre saisit son fusil, il a vu une sarcelle raser la mer, il l'ajuste, il suit ses mouvemens... son fusil s'élève et se baisse deux fois en une minute ; Bianca à ses côtés, l'oreille dressée, le nez au vent, tressaille au bruit de l'explosion, et prompte comme l'éclair, elle s'élançait à la nage.

« O pauvre petit animal ! dit Loubette en voyant sauter Bianca sur le bateau et laisser tomber au pied de son maître la sarcelle ensanglantée, mais dont les ailes s'agitaient encore dans une douloureuse agonie, oh ! comme il souffre ! comme il s'agite ! » Et Loubette se mit à pleurer : alors Pierre, le cœur gros, cacha vite l'oiseau au fond de sa carnassière, et se rapprochant de sa cousine, il l'embrassa, et lui demanda pardon du chagrin qu'il venait de lui causer.

« Chère Loubette, lui dit-il, elle est morte à présent, elle ne souffre plus ; tiens, regarde, ajouta-t-il. » Loubette leva ses yeux pleins de larmes, et ne voyant plus la sarcelle, elle essuya ses pleurs et sourit à Pierre. Le bateau voguait lentement, Bianca s'était couchée baletante au pied des deux enfans, le soleil écartait loin de lui les nuages grisâtres qui s'amoncelaient presque toujours sur le ciel de la Bretagne ; la soirée était belle et majestueuse, des oiseaux chantaient dans les touffes d'arbres éparses au bord des marais, l'onde n'avait pas une ride ; la barque glissait moelleuse et silencieuse, et l'âme des deux enfans s'élevait vers le Créateur de toutes choses ; leur prière muette, solitaire, ignorée d'eux-mêmes, faisait battre leur cœur d'un saint enthousiasme. Pierre avait passé un de ses bras autour de la taille de sa cousine, ses yeux brillaient de la joie la plus pure. « Dieu veille sur moi, Loubette ! s'écria-t-il. Tu vois ce bateau, mes armes et mes vêtemens ? eh bien ! Dieu m'a envoyé tout cela ; prions-le de veiller aussi sur toi, Lou-

bette. » Les deux enfans s'agenouillèrent, et, joignant leurs petites mains avec une ferveur qui leur avait été inconnue jusqu'alors, ils demandèrent à Dieu de prendre soin des petits Colliberts et de ne jamais les séparer ; puis, le sourire sur les lèvres et des larmes dans les yeux, ils sautèrent sur le rivage, où le bateau venait de frapper, et en peu de momens ils furent de retour à la hutte.

Plusieurs jours s'écoulèrent ; jours de paix et de bonheur, qui laissèrent dans le cœur de Pierre et de Loubette une trace ineffaçable. « Nous les mariérons, » disaient leurs mères en les regardant marcher l'un près de l'autre se tenant par la main. « Il en sera ce que Dieu voudra, répétait Emeriau en tapant sur l'épaule de son frère ; mais nous avons du tems devant nous, et il y aura bien du poisson de séché au soleil d'ici là. »

Il fallut se quitter, les fêtes étaient finies ; Emeriau se rembarqua, côtoya la côte des Sables-d'Olonne, avec sa femme et son fils ; ils y firent une pêche abondante, et entrèrent dans Olonne. Pierre n'avait jamais vu de ville, mais il passa bientôt de l'admiration à la compassion. « Que je plains les habitans ! disait-il à son père ; ils ne peuvent transporter ces lourdes maisons nulle part avec eux ; il faut, ou qu'ils y restent toujours, ou qu'ils laissent derrière eux leurs amis, leurs parens : comme ils doivent souffrir de l'absence ! Je ne donnerais pas la hutte de mon oncle ou la cabane de notre bateau pour la plus belle de ces maisons ! »

Emeriau serra fortement la main de son fils, un sourire plein de joie et d'orgueil anima son rude visage, et il jeta sur Pierre un regard qui semblait dire : Tu es digne d'être mon fils !

Lorsque le poisson fut vendu et que le bateau ; mobile et seule patrie du Collibert, eut mouillé dans ses parages accoutumés, Pierre s'occupa de la pêche et de la chasse avec plus d'ardeur que jamais.

Quelquefois il lui arrivait de tressaillir en voyant tomber à ses pieds un oiseau dont les ailes en s'agitant venaient lui rappeler la sarcelle qu'il avait tuée en se promenant avec Loubette, et ce souvenir mouillait toujours ses yeux de larmes ; ce n'était pas qu'il fût sensible à la douleur qu'éprouvait un oiseau ou un poisson, mais il s'attendrissait en se rappelant les larmes de sa cousine, et les jours heureux qu'il avait passés près d'elle ; puis il se demandait si Loubette, de son côté, pensait à lui.

Des années s'écoulèrent ainsi ; chacune d'elles ramenait, aux fêtes de Pâques, un nouveau présent, et le mystérieux papier l'accompagnait. Lorsque les deux enfans étaient réunis, au grand étonnement de Pierre, il découvrait que Loubette recevait comme lui un présent, sur lequel un papier était aussi attaché ; on y lisait toujours ces mots : *Dieu veille sur les petits Colliberts.* « C'est la même écriture ! s'écriait Pierre en les comparant ; ô Loubette ! notre prière a été exaucée, Dieu veille sur nous ! » Pierre avait treize ans, Loubette en avait neuf. Tous deux savaient lire, mais leur science n'allait pas plus loin.

Un jour, on était en septembre, la pêche venait d'être abondante, et Pierre, assis à l'extrémité du bateau, se laissait aller à une de ces douces rêveries où le passé, le présent et l'avenir se confondent en de vagues pensées ; son regard fixe et contemplatif suivait au ciel les milliers d'étoiles qui apparaissaient pâles et presque imperceptibles ; le jour s'éteignait, un vent tiède ridait l'eau et soulevait les longs cheveux noirs du jeune pêcheur. Fatigués du travail de la journée, son père et sa mère dormaient ; le plus profond silence régnait autour de lui. « Que le ciel est beau ! murmura-t-il en croisant ses bras ; que l'on doit être heureux derrière ces nuages d'or, et que Dieu est bon de nous garder le ciel pour nous empêcher de regretter toutes les belles choses

qui nous entourent! Oh! oui, Dieu est toute bonté, ma mère et Loubette ont bien raison de me le répéter sans cesse. » Le bruit que faisait une barque glissant tout près de lui attira alors son attention. Bianca s'était levée; elle aboyait. La nuit, trop noire, empêchait de distinguer autre chose que le ciel et la mer. Le bruit cessa.

Pierre allait se retirer dans la cabane, lorsque le vent qui s'élevait lui apporta ces mots, comme venant de l'autre côté du rivage : *Loubette pleure!* et soit que la même voix répât les mêmes mots, soit que l'esprit frappé de Pierre crût les entendre encore, il lui sembla que tout ce qui l'entourait prenait une voix pour lui crier : *Loubette pleure!*

Réveillant aussitôt ses parens, il leur raconte ce qu'il vient d'entendre, et les conjure de lui permettre de se rendre à la hutte de son oncle, leur promettant d'être de retour le lendemain. Il obtient enfin la permission de partir, saisit ses armes, appelle Bianca, s'élance dans sa petite barque, détache les rames et s'assoit. Bianca se couche au pied de son jeune maître, et, la tête sur les deux pattes, elle s'endort. Tout-à-coup la lune laisse tomber un de ses rayons sur la barque que Pierre fait avancer à force de rames, il aperçoit auprès de lui un gros sac; il veut s'en saisir, le sac échappe presque à sa main, et un bruit argentin se fait entendre. Qu'on juge de la surprise de Pierre! il ouvre le sac, et des pièces d'argent s'offrent à ses regards. Remerciant le ciel, et animé d'un nouveau courage, il continue sa route, quatre lieues lui restent à faire, le froid de la nuit perce ses vêtemens et engourdit ses mains, mais il rame, il rame toujours, *Loubette pleure!* ces mots retentissent sans cesse à ses oreilles.

Le jour commençait à peine, lorsque la barque touche le rivage, il saute à terre et se dirige en courant du côté de la hutte.

Tout était silencieux. Pierre s'assit et fit signe à Bianca de se coucher à ses pieds. « Ils dorment, pensait-il, pourquoi les

éveiller? attendons un moment... On dit que l'argent console de bien des peines, j'ai là plus d'argent que mon oncle n'en a peut-être jamais vu. Oh! que je suis heureux!... Mais on tarde bien à ouvrir... voilà le jour, le grand jour! » Il se leva, et comme il allait frapper à la porte, Loubette l'ouvrit; tous deux firent un cri de joie et de surprise. « O Loubette! tu as pleuré, s'écria Pierre en remarquant les yeux rouges de sa petite cousine, et tu pleures encore, ajouta-t-il en lui voyant essuyer ses yeux avec le coin de son tablier de coton rouge. — Je suis pourtant bien contente de te voir, mon cousin, reprit-elle en souriant, mais j'ai du chagrin, j'ai pleuré toute la nuit avec mon père et ma mère, je ne me suis endormie que bien tard, voilà pourquoi tu n'as pas trouvé la hutte ouverte; mon père et ma mère ne font que de s'éveiller... Mais qu'est-ce donc que tu tiens de si lourd à ta main?... » Et Loubette voulut soulever le sac. O « ciel! s'écria-t-elle, on dirait que c'est de l'argent. — Eh! oui, Loubette, c'est de l'argent, répéta Pierre, se redressant avec orgueil; il est tout pour ton père, ajouta-t-il en se baissant vers elle et en l'embrassant, c'est à la Providence que nous le devons, c'est elle qui m'a appris que tu pleurais et qui m'a donné cet argent! — O mon père! ma mère! venez vite, bien vite! cria Loubette en rentrant dans la hutte, nous sommes sauvés, voilà Pierre, voilà mon cousin, il apporte de quoi tout payer!

— Qu'est-ce que tu dis donc là? ma pauvre enfant, répondit le père en venant à elle les joues pâles et le front abattu. Eh! oui, c'est Pierre! Eh! bonjour, mon garçon, qui t'amène ici? par quel hasard viens-tu nous trouver à l'époque de l'année où ton père ne te laisse jamais t'absenter? — Ce n'est pas un hasard, mon oncle. » Et Pierre posa le sac d'argent sur les bras du pauvre laboureur.

La joie fut si grande dans la hutte, qu'on ne s'entendait plus, les pleurs se

mélaient aux rires et aux actions de grâces, et ce ne fut que long-tems après que Pierre put apprendre le malheur dont le père de Loubette était menacé.

La récolte avait été submergée, la grêle venait de ravager le peu qui restait, et le père de Loubette se trouvait dans l'impossibilité de rien vendre pour payer le maître de sa ferme. Cet homme dur et avare s'était refusé à tout arrangement, et il avait envoyé un huissier saisir l'humble mobilier de la hutte, qui allait être vendu. Plus la douleur de cette pauvre famille avait été grande, plus sa joie devint vive. Mais lorsque Pierre eut raconté comment ce secours lui était tombé du ciel, le père de Loubette hocha la tête et dit : « Il y a là-dessous quelque mystère, allons consulter M. le curé, je ne peux me servir de cet argent avant de savoir s'il ne sera pas un jour réclamé.

— Qu'est-ce que le récit de votre neveu a donc d'extraordinaire? mon ami, lui dit le curé en souriant, Dieu ne sait-il point protéger le faible? son pouvoir est-il moins grand qu'au tems où il faisait jaillir l'eau des rochers et tomber la manne dans le désert? Dieu a voulu vous sauver, bénissez Dieu, mon fils, et profitez de ses bienfaits. »

Le père de Loubette courut payer sa dette, et Pierre retourna près de ses parens.

« D'où vient, disait-il un soir à sa mère, que nous ne sommes pas partis ce matin, comme de coutume, pour aller voir mon oncle?

— Parce que ton oncle va venir, lui répondit sa mère. — C'est singulier, pensa-t-il, mon oncle n'est jamais venu ici, viendra-t-il seul ou avec Loubette? — Il viendra seul! » Pierre fit la moue, il n'était pas content; tout ce qu'il fit ce soir-là se ressentit de sa mauvaise humeur: il jeta mal ses filets, et ne put atteindre au vol aucun des oiseaux qu'il abattait ordinairement du premier coup.

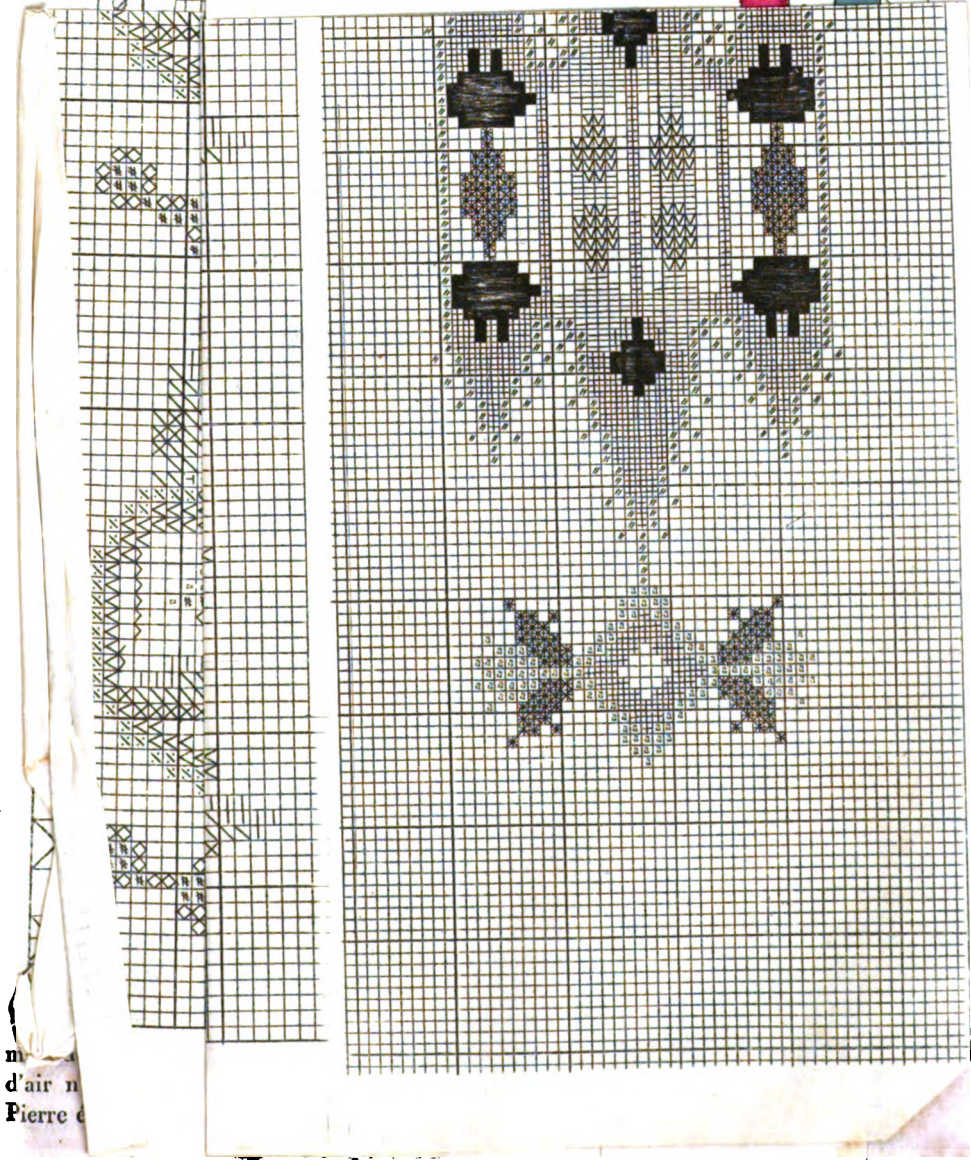
Le lendemain sur le midi l'oncle arriva,

il s'enferma avec Émeriau et sa femme, et Pierre, inquiet sans trop savoir pourquoi, s'assit à l'autre bout du bateau.

Peu à peu la voix de son père s'éleva et laissa échapper le nom de Pierre; l'enfant saisit différentes phrases sans suite, dont le vent lui apportait des mots brisés. On parle de moi, pensait-il en prêtant l'oreille, puis il s'éloignait, car il savait qu'il est mal d'écouter, et, pour se distraire, il essayait de jeter ses filets, mais il revenait malgré lui vers la cabane, où les voix se faisaient de plus en plus entendre... Enfin elle s'ouvrit, Emeriau en sortit, alla droit à son fils, et lui secouant fortement la main, il dit : « Il faut que tu nous quittes, mon enfant. » Une larme brilla dans les yeux du père, la première que Pierre eût encore aperçue; Pierre tressaillit et le regarda. « Nous allons nous séparer, mon fils. » Ces paroles tombèrent comme du plomb sur le cœur du jeune homme, qui répéta machinalement : « Nous séparer, mon père! — Oui, reprit le vieillard, Dieu et les hommes le veulent ainsi, je dois t'élever pour eux plus encore que pour moi : l'amour d'un père se compose de sacrifices, j'accomplirai celui-ci; tu vas partir, mon ami, tu vas connaître le monde et ses plaisirs factices, tu vas apprendre l'art difficile de t'y gouverner, tu vas étudier les sciences!... » Et comme Pierre essuyait une larme, son père ajouta : « Il y a quatorze ans que tu vis heureux avec nous, notre bateau a vu tes jeux d'enfant et tes travaux de jeune homme, ton cœur est pur et confiant, tu aimes Dieu et tes parens, le monde sera sans danger pour toi, tu n'y oublieras jamais le toit paternel! Si Dieu t'appelle à être autre chose qu'un simple pêcheur, que sa volonté soit faite! Mais si tu préfères notre honorable pauvreté aux richesses que l'on va chercher dans les villes, reviens, oh! reviens dans nos bras! tes filets et ton fusil sont de vieux amis qui ne te feront jamais faute... J'ai eu de la peine à décider ta mère, mais ton oncle l'a enporté;



Dark blue	White	White	White
Red	T	Blue	#
Yellow	.	Light blue	S
Pink	White	White	White



m
d'air n
Pierre e

feront
déci-
porté;

il lui a prouvé que nous étions coupables de te laisser dans l'ignorance, et que l'étude, au lieu d'être la source des vices, l'était de toutes les vertus. Et d'ailleurs, mon ami, tu ne seras pas loin de nous, ton oncle t'emmène aux Marais, et tu habiteras chez ce bon curé qu'il alla consulter avec toi au sujet de ce sac d'argent. Ce vénérable vieillard se charge de t'instruire, tu t'y attacheras. »

La mobile physionomie de Pierre s'éclaircit tout-à-coup, son regard humide brilla d'un vif éclat, et tout le chagrin qu'il éprouvait en songeant qu'il allait quitter ses parens, se perdit dans la joie de revoir Loubette et d'habiter le même village qu'elle.

Il s'assit à l'avant du bateau, et se mit à fourbir son fusil avec plus de soin que jamais, puis il fit un paquet de ses vêtemens; mais lorsque sa mère vint y glisser une petite bourse de cuir jaune renfermant toutes ses épargnes, il jeta ses bras au cou de cette bonne mère, et, le cœur gros d'émotion, il mêla ses larmes aux siennes!... Qu'elle eût dit un mot alors, et il serait resté, sans que le souvenir de Loubette fût venu attrister la joie qu'il aurait éprouvée à ramener le sourire sur la douce et respectable figure de la digne femme; mais elle avait promis de se résigner pour l'amour de son fils, elle essuya bien vite ses yeux, et l'engagea à partir avant que la journée fût trop avancée.

« Tout est-il prêt, mon enfant? » dit l'oncle en venant à eux. Emeriau le suivait; il avait repris courage, et lorsqu'il serra son fils dans ses bras, sa voix ne trembla pas en lui disant : adieu ! La pauvre mère, au contraire, sentit toutes ses forces s'évanouir, et elle ne sut que fondre en larmes en appelant sur son enfant les bénédictions du ciel.

Le bateau de l'oncle s'éloigna lentement du bateau d'Emeriau; pas un souffle d'air n'enflait la voile. Il est vrai que Pierre était sans forces; les larmes de sa

mère, en tombant sur son cœur, l'avaient amolli de telle sorte, que la rame restait entre ses mains sans qu'il songeât à la faire mouvoir. Ses yeux se tournèrent vers le bateau de son père tant qu'ils purent en distinguer la moindre partie, et ce ne fut que lorsque le mouchoir que sa mère agitait ne parut plus, même comme un petit point blanc, qu'il imprima aux rames un mouvement plus rapide; alors son oncle lui frappa sur l'épaule et lui dit : « Tu es un brave garçon, mon ami, je n'ai pas voulu te distraire de tes regrets, mais, morbleu ! il est tard, et nous sommes loin; allons de l'avant, autrement, ma femme et Loubette seraient inquiètes, je leur ai promis d'être de retour pour souper. »

Il faisait encore jour lorsque le bateau toucha le rivage; Bianca sauta, joyeuse et folle, sur la grève, et, la queue en trompette et les oreilles au vent, elle se dirigea en toute hâte du côté de la hutte. Pierre aurait bien voulu la suivre, mais son oncle, qui avait pris son bras, retardait sa marche. Enfin, la voix de Loubette se fit entendre, et, au détour d'un sentier, il la vit accourir, caressant et repoussant tout à la fois Bianca, dont la pétulante joie l'empêchait d'avancer.

« Bonjour, cousin. — Bonjour, cousine. » Et les bras des deux enfans furent bientôt enlacés l'un à l'autre; l'oncle souriait en les voyant marcher devant lui.

Le repas du soir fut gai, quoique mêlé de regrets. Voyant, au souvenir de sa mère, une larme briller dans les yeux de Pierre, Loubette se leva doucement de table, passa derrière lui, et, d'une main caressante, essuya cette larme avec le coin de son tablier. « Chère Loubette, dit vivement le jeune homme en se retournant, que tu es bonne, et que je t'aime ! — Tu ne pleureras donc plus ? — Non, je ne pleurerai plus... Mais pense donc, Loubette, ce que c'est que de s'éloigner de sa mère pour si long-tems. — O maman, chère maman ! s'écria-t-elle en courant dans les bras de sa mère, je ne le pour-

rais pas, moi, et pourtant j'aime bien mon oncle, ma tante et Pierre.

— S'il le fallait, ma fille, il faudrait en avoir le courage; mais, grâce au ciel! rien ne t'oblige encore à me quitter: les hommes sont forcés d'apprendre une foule de choses inutiles aux femmes, surtout à celles qui, comme toi, ne sont destinées qu'à faire de bonnes ménagères. »

Le lendemain, Pierre revêtit ses plus beaux habits et suivit son oncle chez le bon curé, où il allait s'installer pour quelques années. Au moment où ils ouvraient la porte du jardin, le curé reconduisait un homme de grande et noble taille, qui rabattit avec soin un large chapeau de feutre noir, s'enveloppa dans un manteau bleu, salua en silence et s'éloigna. Pierre crut remarquer que le regard de l'étranger s'était arrêté sur lui à la dérobée, mais il y fit peu d'attention et l'oublia presque aussitôt.

Le bon curé chez lequel il venait d'arriver était un homme profondément instruit, modeste comme l'est toujours le vrai mérite, et mettant au-dessus de la science les qualités du cœur; sa belle figure sillonnée de rides appelait le respect et l'affection. Pierre s'attacha tendrement à son maître, et l'étude, qui paraissait d'abord à notre jeune sauvage aride et fatigante, devint peu à peu une source de jouissances qu'il plaça sur la même ligne que la pêche et la chasse, ce qui était beaucoup pour lui. Il ne se passait pas de jours qu'il n'allât le soir chez son oncle; s'il pleuvait, il tressait avec Loubette de jolis paniers en osier; s'il faisait beau, il courait avec elle dans les prairies voisines, s'arrêtant pour cueillir une fleur, pour attraper un papillon ou pour chercher des nids d'oiseaux; et lorsqu'il voyait Loubette, heureuse et folâtre, s'amuser de la feuille qu'elle cueillait, de l'insecte qui rasait son front en bourdonnant, il était heureux et oubliait Tacite, Horace et les pensums, qui étaient quelquefois son partage lorsqu'il rentrait trop tard. « Car, disait le

curé, tu passes plus de tems à jouer qu'il ne convient à ton âge; tu ne peux rester plus de deux ou trois ans encore chez moi, et il faut que ton éducation soit finie. Alors.... »

Depuis deux ans Pierre était chez le curé; il avait seize ans, Loubette en avait douze. « Où est Loubette, mon oncle? s'écria-t-il un jour en accourant tout essoufflé, ne l'ayant pas trouvée à la prairie où ils avaient coutume de se promener. — Elle vient de partir pour Olonne, mon ami; elle y restera pensionnaire deux ou trois ans, pour y faire sa première communion et s'instruire comme on t'instruit chez notre digne curé; c'est lui qui l'a voulu ainsi. »

Pierre chancela à ces mots; l'idée de ne plus voir sa cousine, la compagne de tous ses jeux, l'amie de son enfance, troubla son cœur à tel point, qu'il fondit en larmes, et, de retour chez lui, s'enferma dans sa chambre et ne put dormir de la nuit. Le curé ne fit pas semblant de s'apercevoir du chagrin de Pierre, qui, faisant effort sur lui-même, se remit au travail avec plus d'ardeur que jamais. Il fit de grands progrès dans tout ce qui lui était enseigné; l'étude avait agrandi sa pensée et développé son raisonnement. Il se demandait souvent quelle pouvait être la main invisible qui, sous le nom de Providence, semblait influencer depuis si longtemps sur sa vie... Il sentait qu'on ne l'élevait pas pour redevenir un pauvre et simple pêcheur, et cependant les goûts et les occupations de son enfance étaient sans cesse pour lui un sujet de regret; il soupirait après le bateau paternel, et les combats qu'il se livrait altéraient sa santé.

« Il faut choisir un état, mon ami, lui dit un matin le bon curé, qui l'observait d'un air inquiet, tes études sont terminées, il faut te décider. » Pierre promit de donner sa réponse dans la soirée, et comme il avait besoin d'air et de solitude, il sortit, éloignant de lui jusqu'à Bianca,

qui voulait le suivre, et dont la gaité l'importunait. Le tems était superbe, les oiseaux chantaient, des milliers de fleurs nuançaient le gazon des plus riantes couleurs, tout était joie et bonheur autour du jeune homme, lui seul restait étranger au charme d'une belle matinée du mois de mai. Sombre et enfoncé dans les plus tristes réflexions, il côtoyait les bords de la mer, enviant l'oiseau qui rasait l'onde de ses ailes et pouvait aller où bon lui semblait. Le souvenir de son père, de sa mère et du bateau, sa première et seule vraie patrie, gonflait son cœur de regrets et de larmes. Que lui faisaient la ville, la richesse et l'état social qu'on lui offrait ? tous ces biens pouvaient-ils compenser le bonheur de vivre avec ses parens?... Il avançait toujours, et sans regarder souvent où il allait ; enfin, fatigué, ennuyé de marcher au hasard, il s'assit et promena ses regards autour de lui. Quelles furent sa surprise et son émotion en reconnaissant qu'il se trouvait dans le même lieu où, seul avec Loubette, assis sur le banc de son batelet, il avait prié le ciel de ne jamais le séparer d'elle.

« Oh ! s'écria-t-il, en se rappelant tous les momens qu'ils avaient passés ensemble, mon Dieu ! vous nous avez abandonnés ; ô Loubette, Loubette ! » et laissant tomber sa tête sur sa poitrine, il pleura amèrement. Tout-à-coup une légère pression de main effleura son épaule, et une voix bien connue lui dit : « Ne pleure plus, me voilà. » Il retourne vivement la tête et reconnaît Loubette ; oui, c'était elle, mais comme elle était embellie, comme ces trois ans d'absence avaient développé sa taille ! ce n'était plus une enfant, c'était une jeune fille ravissante de grâce et de timidité. « Que tu es jolie, ma Loubette ! » voilà ce que Pierre ne se lassait pas de répéter. « Que tu es grand et beau, » disait aussi Loubette, et tous deux s'examinaient avec le sourire sur les lèvres et les larmes dans les yeux. « Ne nous quittons plus ! » s'écriait Pierre en pressant les mains de sa cou-

sine. « Oh ! oui, répondait-elle tout émue, ne nous quittons plus ! »

Tous deux s'assirent et se racontèrent ce qui leur était arrivé durant leur longue séparation. Loubette pâlit quand elle apprit que le soir même son cousin devait déclarer l'état qu'il voulait embrasser ; mais il se hâta de la rassurer en lui disant que, puisqu'il l'avait retrouvée, il ne consentirait plus à s'éloigner, et qu'il voulait continuer l'état de son père. « Quoi ! s'écria Loubette, tu retourneras au bateau ? mais c'est encore bien loin d'ici ! — Oh ! je n'y retournerai pas seule, Loubette, si tu le veux... » Loubette ne répondit rien, mais elle sourit et devint aussi rouge que sa belle jupe de laine.

Pierre continua : « Je vais aller dire à M. le curé que je te veux pour ma femme et qu'il faut qu'il nous marie ; puis, j'irai trouver mon père et ma mère, et je leur dirai : Au lieu d'un enfant vous en aurez deux pour soigner votre vieillesse. » Loubette appuya sa tête sur l'épaule de son cousin, et des larmes de joie coulèrent de ses yeux. Lorsqu'ils rentrèrent à la hutte, le jour était déjà bien avancé. Pierre, en arrivant au presbytère, n'eut jamais le courage d'attendre jusqu'au souper pour ouvrir son ame à son digne instituteur. Il courut à sa chambre, s'enferma avec lui, et, dans un discours sans suite, mais plein de chaleur et de reconnaissance pour les soins qu'il en avait reçus depuis cinq ans, il expliqua ses goûts, ses motifs, ses projets, la tendresse qu'il avait depuis l'enfance pour sa cousine, et finit par déclarer qu'il n'ambitionnait pas d'autre état que celui de pêcheur et voulait vivre pour Loubette et pour ses parens.

Le curé l'écouta sans l'interrompre. Enfin, il prit la parole, et lui représenta tout ce qu'il perdrait en renonçant à un état honorable. Il lui parla du rang élevé auquel il pourrait parvenir, et lui fit observer que la réflexion viendrait tôt ou tard le faire repentir de la vie obscure et laborieuse qu'il allait mener de nouveau. Pierre

resta inébranlable. « Vous le voyez, disait-il, je ne suis pas fait pour le monde, je m'y ennuie ; le luxe, au lieu de me plaire, me gêne et me fatigue ; l'air des villes m'étouffe, celui de la mer est mon seul élément ; je ne puis vivre que là. — Retourne donc près de ton père, mon enfant, reprit le bon curé en lui serrant la main, je ne puis te blâmer, et peut-être dois-je au contraire t'approuver, car le bonheur est bien plus certain dans la solitude que dans le tumulte du monde ; les études que tu viens de faire seront pour toi une source continue de jouissances pures et variées, tu en sentiras mieux le néant de tout ce que les hommes appellent plaisirs et richesses. Le vrai riche, mon ami, est celui qui n'a besoin que de peu de chose et qui trouve dans son travail l'argent nécessaire à son existence. Les villes sont remplies de riches *pauvres* ; le luxe dont ils font parade épuise leur fortune, et ils sont plus malheureux souvent dans leur intérieur que les humbles ouvriers dont ils paient les travaux. Ton père, moi, et une autre personne, nous avons voulu t'éprouver, mon fils, nous avons voulu savoir si l'orgueil et la soif des honneurs t'éblouiraient assez pour te faire quitter la profession de ton enfance et renoncer à tes vieux parens pour aller vivre parmi des hommes qui ne comprendraient ni ta franchise, ni ta sauvegarde indépendance. Retourne au bateau paternel, Loubette est encore bien jeune ; nous célébrerons votre mariage aux fêtes de Pâques, si c'est la volonté de tes parens et de ceux de Loubette, » ajouta-t-il en souriant. Pierre courut le lendemain chez son père, puis revint chez son oncle, qui convint qu'au jour fixé pour le mariage, les deux familles se réuniraient après la cérémonie sur le bateau d'Émeriau, et que Loubette y resterait avec son mari pour l'aider à soigner ses parens déjà vieux et infirmes. Les deux jeunes gens se quittèrent, le cœur plein de bonheur et d'espoir.

Les mois s'écoulaient en joyeux prépa-

ratifs, et quand le jour arriva, Pierre et Émeriau firent prendre le large au bateau et voguèrent à la rencontre de Loubette et de ses parens. Pendant ce tems-là un bon dîner se préparait dans la cabane : le meilleur poisson, le meilleur gibier avaient été réservés pour ce joyeux festin ; on ne pouvait faire de brillantes noces, car ni Loubette ni Pierre n'étaient riches ; on n'invita que la famille, et le repas était la seule fête qu'on eût pu se permettre.

Quel fut donc l'étonnement général, lorsqu'à l'instant où le bateau entrait dans les canaux des Marais, non loin de la hutte du père de Loubette, une foule de jolies petites barques, décorées de guirlandes de lierre et de rubans de mille couleurs, débouchèrent de tous les côtés : elles étaient remplies des Colliberts des environs, vêtus de leurs habits de fête ; ils remplissaient l'air de leurs chants et du bruit aigre, mais joyeux, des vèzes et des cornemuses. Pierre toucha le rivage et reçut dans ses bras Loubette et ses parens, qui l'attendaient sous une tente au bord de la prairie la plus voisine de l'église. La noce se mit en marche. Loubette avait une jupe de drap bleu, un corset de velours noir, un tablier de mousseline garni de dentelle, un fichu de mousseline brodé, une belle croix d'or ; les barbes, au lieu d'être relevées sur la pointe de taffetas blanc qui terminait sa coiffe, retombaient sur ses épaules comme un long voile, flottantes et légères, et un bouquet de fleurs d'oranger était attaché à son corset. Émeriau lui donnait la main, Pierre suivait avec la mère de Loubette, et son oncle et sa mère venaient après eux.

Lorsque la cérémonie fut achevée, et que la troupe joyeuse eut regagné le bateau d'Émeriau, quelle fut la surprise de Pierre en apercevant un autre bateau pêcheur beaucoup plus grand que celui de son père et nouvellement peint ! On y lisait en grosses lettres rouges, tracées sur sa cabane : *La Providence* ! c'était son nom. De superbes filets de toute espèce se trouvaient

étendus sur le siège de la proue, et une large voile était pliée au grand mât.

« Oh ! le joli bateau ! s'écrient Pierre et Loubette, pourquoi n'y a-t-il personne à son bord ? — Montez-y, mes enfans, leur dit le curé, en les prenant par la main. » Ils y sautèrent gaîment, aidèrent le vieillard à les suivre et entrèrent tous trois dans la cabane ; elle était meublée à neuf... Mais ce qui fixa toute l'attention des deux jeunes gens, ce fut le même homme au manteau bleu que Pierre avait aperçu le premier jour de son installation chez le curé. L'étranger était assis ; il se leva, ôta son chapeau, et, regardant Pierre avec un sourire plein de bienveillance, il lui dit : « Pierre, ne me reconnaissez-vous pas et ne vous rappelez-vous plus cet étranger que vous aidâtes si généreusement à sauver des eaux de la Sèvre, il y a bientôt ouze ans ? — Je sais le reste, monsieur, je sais le reste, s'écria Pierre, en couvrant de baisers la main de l'inconnu. C'est vous qui êtes cette providence attachée à tous mes pas, c'est vous, monsieur... Oh ! dites-le... dites que c'est vous ? » Pierre était hors de lui ; il pressait le bon curé sur son cœur en répétant mille fois : « Vous savez tout et vous me le cachez ! » Puis, des bras du curé il passait dans ceux de son bienfaiteur. Toute sa famille venait d'entrer dans la cabane. « Tenez, mon oncle, disait-il en l'attirant vers l'étranger, tenez, c'est lui, c'est ce monsieur ; l'argent que je vous portais, l'instruction que j'ai reçue, ma nacelle, mes habits, ceux de Loubette, ce bateau si riche et si grand, c'est lui, lui qui a tout fait ; et cette fête... ah ! c'est encore lui ! — Oui, mes amis, murmura l'étranger en essuyant une larme d'attendrissement, oui, c'est moi ; mais qu'est-ce que cela auprès de ce que je vous dois ! Vous aviez refusé ce que la reconnaissance me faisait désirer faire pour vous. J'ai voulu vous payer à votre insu une faible partie de la dette que j'ai contractée envers vous ; je ne suis point la Providence, mais j'en suis l'instrument ;

car Dieu a permis tout ceci en me faisant connaître votre digne curé, et c'est de concert avec lui et par ses conseils que j'ai toujours agi. Je savais par lui, mon jeune ami, que l'on vous destinait Loubette pour femme, et dès lors mon cœur l'a adoptée comme il vous avait adopté. Je suis riche, je n'ai pas d'enfant, j'ai désiré vous donner de l'instruction à tous deux, afin que vous pussiez suivre vos penchans et vos goûts sans y être forcés. Vous pouviez embrasser un autre état, vous faire une autre existence dans le monde ; vous avez préféré la vie obscure de vos pères, vous y revenez par conviction et non parce qu'il le faut, vous serez heureux, mes enfans. Et maintenant, ne parlons plus du passé, vous êtes unis. Le bateau de votre père est trop petit pour deux ménages, celui-ci est plus grand et plus commode, il est à vous : c'est votre présent de noces ; vivez heureux ! M. le curé et moi nous viendrons vous visiter quelquefois, et lorsque vous vous dirigerez du côté de Niort, ma maison vous sera toujours ouverte comme mes bras. » L'étranger, en achevant ces mots, serra Loubette et Pierre contre son cœur, et ils se séparèrent.

Depuis cette époque, le bateau d'Émeriau et celui de son fils ont toujours navigué l'un à côté de l'autre. Ils ont étendu leur commerce et sont devenus les plus riches pêcheurs du pays.

Plus d'un demi-siècle s'est écoulé. Pierre et Loubette sont morts ; mais les Colliberts existent toujours. Cette classe d'hommes, pour ainsi dire inconnue en France, dont ils habitent pourtant les rivages, conserve encore son genre de vie, ses fêtes, ses coutumes : peuple nomade et pêcheur, c'est à peine s'il s'est senti des progrès de la civilisation. Quelques auteurs, ne les jugeant qu'à la surface, les ont pris pour de stupides crétiens ; mais ceux qui les ont vus de près ont pu se convaincre qu'ils ne sont dépourvus d'aucune de leurs facultés intellectuelles, et qu'ils ont le bon esprit de se trouver plus

heureux sous leurs huttes ou sur les flots de l'Océan, que les grands de ce monde dans leurs brillans salons.

M^{me} MÉLANIE WALDOR.

RÉSIGNATION,

CONTE.

Il y avait jadis un puissant génie qui, s'étant vu préférer un rival par la hiérarchie des gnomes, lorsque ceux-ci élurent un roi, se consumait dans un sombre chagrin. Abdérame, ainsi s'appelaient le génie, avait eu recours, pour se distraire, aux prestiges de son art : l'or, les diamans, les émeraudes, les saphirs furent arrachés aux entrailles de la terre et répandus avec profusion dans ses jardins ; ils pendaient en grappes aux arbres, dont ils imitaient les fruits, ou bien se mariaient galamment aux fleurs. Au fond d'un bosquet de sombres sapins, on trouvait tout-à-coup une grotte d'aventurine incrustée de diamans et d'opales ; il était impossible de rien voir de plus riche ni de plus éclatant, surtout lorsque le soleil y dardait ses rayons. L'intérieur de la grotte était tapissé d'or fin, travaillé de façon à imiter les formes variées et l'exquise délicatesse de la mousse.

Abdérame eut un instant de distraction en accomplissant ces merveilleux travaux ; mais il en revenait toujours à regretter de n'être pas roi des génies. Un jour, il crut qu'il s'amuserait beaucoup en tirant une perle de la mer, et en se construisant, dans cette seule perle, un palais trois fois plus grand que le Louvre. Lorsque ce miracle de la puissance des gnomes fut accompli, Abdérame, loin d'être content, regretta encore davantage de ne pouvoir

se pendre, tant il avait de douleur de ne pas avoir une cour à recevoir dans un si merveilleux palais ; d'autant plus que le malheureux génie s'était laissé aller à construire une salle du conseil comme il n'y en avait jamais eu dans le monde, même dans le monde de la féerie.

Après ce dernier échec, Abdérame, désespérant de se guérir lui-même, envoya chercher son médecin ; c'était un génie aussi, mais un génie d'un ordre secondaire, de ceux-là qui ont besoin d'études pour se faire remarquer. « Monseigneur, dit-il à Abdérame après lui avoir tâté le pouls, si votre altesse était une créature vulgaire, je lui cacherais son état, et je m'efforcerais de lui persuader qu'avec force quinine, saignées, et autres choses de cette sorte qui ne peuvent agir que sur le corps, je guérirais un mal qui vient de l'âme ; mais je n'en ferai rien, et je vous dirai franchement qu'ici mon art est impuissant. — Vous n'êtes pas rassurant, docteur ; comment ! aucune ressource ? — Aucune, monseigneur ; il n'y en a qu'en vous-même. — Eh ! mon cher, que n'ai-je pas fait pour arracher de mon cœur le trait aigu qui le déchire ; je péris d'un mal que jamais personne ne connaîtra. » En effet, le génie avait soigneusement caché à ses confrères son dépit de n'être pas roi ; au contraire, il avait ordonné des réjouissances publiques pour remercier le ciel d'être délivré d'un si pesant fardeau. Le médecin se frottait le menton comme un homme qui réfléchit. Le génie reprit : « Je donnerais la moitié de ma puissance à qui me rendrait le repos et la gaieté. — Si j'osais, monseigneur ? — Allons, courage ! qu'as-tu à me proposer ? — Il y a vingt ans à peu près, je devins père d'une fille ; n'étant pas de ces génies qui ont au bout de leur baguette toutes les richesses de l'univers, je songai à faire douer ma fille de quelque qualité qui pût lui servir de dot : je demandai donc à notre puissant monarque que mon enfant apportât avec elle le repos et la sérénité,

quelles que fussent la condition, les souffrances physiques ou les douleurs morales de celui qui en ferait sa compagne, pensant que, dans mon état de médecin, je ne manquerais pas de lui trouver un bon parti pour lequel elle serait un trésor. — Et ta fille, comment est-elle? — Fort bien, monseigneur, quoiqu'elle n'ait aucun de ces traits éclatans qui séduisent la multitude; on l'appelle Résignation.» Abdérame fit la grimace; ce nom sonne mal aux oreilles d'un ambitieux. Cependant, comme son dépit était extrême, il se crut disposé à devenir raisonnable, et dit au docteur de lui faire connaître sa fille.

Résignation n'était pas en effet ce que le vulgaire nomme une beauté séduisante; elle était même habituée à se voir préférer les autres jeunes filles de son âge, mais toujours elle obtenait des regrets de ceux mêmes qui la dédaignaient. Abdérame ne put refuser son tribut d'estime à une si haute raison unie à tant de douceur et d'indulgence. Il convint que la présence de Résignation dans son palais en chassait les soucis. Peut-être l'eût-il reconnue pour dame et maîtresse de son cœur, en partageant avec elle son rang et sa puissance; mais, dès que l'on sut que le grand Abdérame, pour se désennuyer, cherchait une femme, et que le docteur voulait lui faire épouser sa fille Résignation, tout ce qui avait une fille, une nièce ou une pupille bonne à marier se hâta de la présenter à la cour. Et les demoiselles de rougir du front, de faire les dédaigneuses des lèvres, tandis qu'elles désiraient au fond du cœur devenir au plus vite maîtresses de ce jardin aux fruits de diamans, de la grotte d'aventurine et du palais de perles.

De toutes ces rivales que l'on donnait à Résignation, deux surtout se présentèrent avec des chances de succès: c'étaient une jeune fée bourgeoise très-éveillée nommée *Distraction*, puis la fille du dernier roi des génies, la princesse *Illusion*; cette dernière l'emporta sur toutes les autres. Du jour où Abdérame fut attaché à elle,

il crut à chaque instant qu'il était destiné à ceindre son front du bandeau royal. C'étaient des chimères qui s'évanouissaient et renaissaient sans cesse, et une succession de vraies bulles de savon qui captivaient à tel point Abdérame, qu'il était incapable de rien voir autre. Cependant il voulut faire un sort brillant à l'estimable Résignation; il sentait au fond du cœur qu'un jour peut-être il la regretterait. Il lui donna le titre et le rang de princesse, puis, voulant y joindre une véritable souveraineté, il fit appeler le docteur et lui dit: « Je possède trois îles dans l'Océan indien, conduisez-y votre fille, et l'île où elle trouvera un époux digne d'elle deviendra sa propriété. » Le docteur voulait répliquer, prêcher son malade... sa fille l'en empêcha: « Partons, partons, mon père, je ne puis être heureuse qu'auprès de celui qui me donnera vraiment son ame. »

Le jour où Abdérame épousa *Illusion* fut celui où la douce Résignation lui fit ses adieux. Le docteur et sa fille montèrent sur une frégate en bois de palissandre et de citronnier merveilleusement poli; les cordages étaient en soie bleu-de-ciel, et les voiles de tissu de coton brodé en or, dont la blancheur éblouissante étincelait comme la neige aux rayons du soleil. Sur le gaillard d'arrière était dressée une tente en velours rouge doublée de satin blanc. De riches tapis de Perse couvraient le plancher, et des divans moelleux invitaient au repos; tandis que les plus belles fleurs de l'Europe et de l'Asie, déposées dans de longues caisses d'albâtre, parfumaient l'air. On retrouvait dans l'ornement de cette frégate tout le goût et la magnificence d'Abdérame.

C'était sous ce pavillon que la princesse venait respirer, lorsque l'air de sa cabane lui semblait trop pesant; là aussi elle admirait le lever et le coucher du soleil. L'équipage, digne du bâtiment, était composé de génies d'un ordre inférieur, mais beaux, intelligens, pleins de grâce et de

politesse. Tout semblait avoir été choisi exprès pour rendre Résignation inutile à elle-même. Ce soin était superflu, l'excellente créature s'oubliait volontiers, et, sans regretter la brillante fortune qui venait de lui échapper, elle ne songeait qu'à consoler son père; mais le docteur, aussi rebelle que l'avait été Abdérame, refusait son cœur à sa fille, s'arrachant les cheveux, et maigrissant de dépit en pensant à la perte de ses chimères.

Après une traversée des plus heureuses, la frégate qui portait Résignation aborda dans l'île de la Gloire. « Hum! dit le docteur en savourant une prise de tabac, nous trouverons ici plus d'un époux, et l'on peut s'accommoder de cette île; la végétation en est assez belle; les chemins sont rocailleux, il est vrai, et il y a sur les arbres plus de fleurs que de fruits: n'importe, après avoir laissé échapper la puissance et la richesse, on peut se consoler avec la gloire. »

Les habitans de l'île étaient beaux, nobles et fiers, le feu du courage ou celui du génie brillaient dans leurs yeux; ils avaient cueilli plus d'un laurier sur les champs de bataille. Les lettres et les arts étaient cultivés par eux avec un succès que les siècles d'Auguste, de Médicis ou de Louis XIV ne sauraient égaler. Cependant, comme la guerre fait toujours des malheureux, que l'envie se glisse parfois au cœur des artistes et des auteurs, qui souffrent alors et de leurs chutes et des succès de leurs rivaux, l'arrivée de Résignation fut saluée comme un bienfait. Ainsi que le docteur l'avait prévu, les adorateurs ne manquaient pas dans l'île de la Gloire. On vit au premier rang les invalides qu'avait faits la guerre, les auteurs tombés, les peintres qui ne pouvaient pas faire école, les musiciens dont les refrains ne devenaient pas populaires. La princesse les accueillait tous; ils étaient si à plaindre, qu'elle eût voulu pouvoir se partager entre eux! mais elle ne tarda pas à s'apercevoir que, pour ces hommes

vaniteux aussi bien que pour Abdérame, le bonheur était, non le repos, mais une revanche prise sur la fortune, et qu'ils étaient prêts à repousser la douce Résignation à la première lueur trompeuse qui leur promettait du succès. « Partons, partons encore une fois; que le puissant génie Abdérame garde son île de la Gloire, je ne puis rien sur le cœur de ses habitans! — Allons, se dit le docteur, je ne la marierai jamais; quelle folie de n'avoir pas demandé pour elle un autre don! »

Long-tems avant d'aborder la seconde île, on entendit les éclats de la joie la plus bruyante retentir du rivage; les matelots, montés sur les vergues, saluèrent avec transport la terre consacrée au plaisir. Comus, l'Amour et la Folie, chassés de leurs temples avec les autres divinités du paganisme, étaient venus chercher un asile dans cette île enchantée. Le docteur mit pied à terre en se frottant les mains; d'abord, il était ce qu'on appelle bon vivant, et trouvait le pays fort à sa convenance: ensuite, en sa qualité de médecin, il savait ce que c'était qu'un lendemain de fête, et il croyait que Résignation n'aurait que l'embarras du choix.

Le docteur et sa fille ne virent en débarquant que des groupes joyeux se livrant à divers amusemens; ils n'entendirent que le bruit des concerts et le choc des verres heurtés dans les festins; ils ne rencontrèrent que des visages rians, et ne reculèrent que de gais propos: ce fut le premier jour. Le lendemain, la maison était assaillie de bruits d'un autre genre. Les vieillards venaient se plaindre de leur sort; la vieillesse est triste lorsque, dans la jeunesse, on n'a songé qu'à s'amuser! les goutteux, qui ne pouvaient plus danser, les malades dont l'estomac délabré se refusait aux plaisirs de la table; et la foule bien plus grande encore des malheureux blasés avant l'âge par l'abus de jouissances trop faciles, et qui redemandaient avec des cris de désespoir les joies de leurs premiers instans, accouraient de tous cô-

tés ; mais cette multitude s'adressait au docteur , pas un ne songeait à s'approcher de Résignation. Les vieillards prétendaient qu'en sa qualité de génie, le docteur devait posséder le secret des eaux de Jouvence qui rajeunissaient ; les goutteux lui demandaient leurs jambes, de quinze ans ; les malades, les estomacs de Kalmouks dont il avait dû se munir en s'embarquant pour venir dans cette île ; et tous voulaient l'impossible, ils voulaient des plaisirs durables et qui les rendissent heureux. Mais, quand le docteur offrit sa fille, ce fut un *hourra* général de désapprobation, une révolte complète ; pas un ne consentait à prendre son parti et à se résigner à vivre privé de beauté, de jeunesse ou de santé. Les choses allèrent même si loin, que le docteur et sa fille eussent été infailliblement lapidés, si une prompte fuite ne les eût dérobés à leurs ennemis. La foule rugissante s'ameutait autour du palais ; elle demandait qu'on lui livrât Résignation, et déjà des hommes ivres battaient les portes avec des leviers : point de gardes pour la défense, point d'amis qui voulussent tirer l'épée en leur faveur. La princesse attendait son sort les mains jointes. Le docteur, qui avait moins d'abnégation, songea à se tirer d'un aussi mauvais pas ; d'un coup de baguette il fit un char avec une coquille d'œuf, y attela trois mouches, qui devinrent autant de dragons ailés. Le médecin plaça sa fille dans cet équipage, y monta après elle, et, traversant les airs, ils eurent ainsi le bonheur d'échapper à ces furies.

Le char et les dragons s'abattirent sur le pont de la frégate, et l'ordre de mettre à la voile fut donné aussitôt ; mais un nouveau péril attendait les voyageurs : l'équipage révolté refusa de quitter l'île des Plaisirs. Un complot fut même formé pour livrer Résignation aux insulaires ; il eût été exécuté sans un pauvre boiteux, le jouet, la risée de ses compagnons, et qui s'était attaché à la princesse comme à sa seule chance de salut dans ce monde.

Les officiers avertis firent arrêter les plus mutins. L'habitude de la discipline et la crainte des punitions que le puissant Abdrame ne manquerait pas d'infliger aux rebelles, dominèrent le reste de l'équipage ; on leva l'ancre deux heures avant le jour, et, secondé par un vent frais, on eut bientôt perdu la terre de vue.

Résignation, rendue vigilante par le récent danger qu'elle avait couru, voulut rester au milieu de son équipage toujours prêt à se soulever : sa présence, ses conseils réussirent enfin à calmer ces génies marins, irrités de s'être vus arrachés à la terre des plaisirs, pour recommencer une troisième navigation plus longue et plus difficile que les deux autres, et dont le but leur était en quelque sorte inconnu ; car une seule île restait à visiter, et de celle-là on ne disait rien. Celle de la Gloire, celle des Plaisirs enlevaient souvent des habitans à la capitale d'Arasmane. Elles avaient des historiens, et on s'instruisait ou l'on croyait s'instruire en lisant leurs annales. On connaissait leurs révoltes fréquentes et leurs guerres civiles acharnées ; mais de la troisième île on ne savait pas un mot, si ce n'est que les habitans se suffisaient à eux-mêmes, et que des vents contraires repoussaient souvent les bâtimens qui naviguaient dans les parages de l'île, dont les écueils rendaient l'abordage très-difficile. Le docteur recueillait ces renseignemens avec anxiété : était-ce donc l'exil dans un pays *de loups* qu'il avait gagné en demandant pour sa fille le don de répandre la résignation dans les cœurs affligés ?

Les voyageurs furent bientôt à même de reconnaître qu'aucune des vicissitudes de ce dangereux voyage ne leur serait épargnée. Pendant trois jours, la belle frégate fut ballotée par une si furieuse tempête, que bien lui prit d'avoir été construite par des génies. Après cette affreuse tourmente, survint un calme plat ; les vivres s'épuisèrent, il fallut mettre les matelots à quart, puis à huitième de ration et l'on entrevit le moment où l'on

ne pourrait plus faire de distribution que tous les deux jours. L'eau manqua la première : la puissance du docteur comme génie du second ordre , et sa science comme membre des diverses facultés du monde savant , lui donnèrent le moyen de dessaler l'eau de la mer , et d'en faire une boisson potable ; mais les préparations féerico-chimiques du docteur ne réussirent à tromper la soif de l'équipage que pour y faire succéder de cruelles maladies. Toutes les puissances corrosives de l'eau de mer , seulement dissimulées par l'art , s'étaient retrouvées dans l'estomac , où elles causaient d'affreux ravages. Dans ces épreuves , Résignation semblait se multiplier ; elle se trouvait partout où ses secours et ses consolations devenaient nécessaires , et l'on pouvait dire qu'elle était l'ange tutélaire de ces malheureux marins. Enfin , un vent frais gonfla les voiles ; la vigie cria terre ! et la divinité bienfaisante qui mesure le vent à la brebis tondue fit éviter les écueils à notre frégate dématée.

Le premier aspect de l'île était d'accord avec son peu de renommée ; point de grande ville remarquable par son luxe et ses monumens , des champs de médiocre étendue diversement cultivés , des maisons jolies , propres , mais modestes ; une église simple , surmontée d'une croix de pierre. Mais si des voyageurs amoureux des arts ou des découvertes scientifiques n'avaient rien trouvé de digne d'être noté dans l'île de la Vertu , il ne devait pas en être de même du malheureux équipage de la belle frégate. Jamais officiers ni matelots n'avaient trouvé nulle part tant de bonté et de dévouement.

L'arrivée de Résignation produisit peu d'effet parmi ces bonnes gens : la soumission aux volontés du Très-Haut l'avait devancée chez eux ; mais la princesse éprouva une grande jouissance à voir enfin des hommes heureux. Dans cette île soumise à la meilleure , à la plus douce des lois , l'égalité , la fraternité n'étaient pas de vains mots. Pour ces vrais chrétiens , il n'y

avait ni haine , ni colère , ni pauvreté , ni richesse , ni tout le cortège de vices qu'elles enfantent. Sur cette terre privilégiée , on ne connaissait d'autres malheurs que les séparations causées par la mort ; d'autres angoisses que les souffrances physiques ; le froid de la tombe était une séparation que l'espérance adoucissait ; les maux qui accablent l'humanité , des épreuves pour arriver à un puissant avenir.

Résignation était vue par les chrétiens comme une compagne , comme une sœur , avec laquelle on sympathise ; mais , ainsi que nous l'avons déjà dit , ils n'avaient pas besoin d'elle ; cependant le docteur voulait marier sa fille , et lui assurer au moins la souveraineté promise par Abdérame. A force de chercher , il découvrit dans un coin de l'île un pauvre homme qui , après avoir perdu sa femme et ses enfans , était devenu perclus de tous ses membres , et recevait de la pitié d'un voisin les services nombreux et indispensables qu'exigeait son état. Ce malheureux impotent était parfois tenté de murmurer contre son sort , puis il se repentait de se révolter , et cependant il y retombait encore. Cet homme ouvrit avec transport son cœur à Résignation. La princesse , tout en accordant ses consolations à cet infortuné , refusa cependant un hymen , qui n'avait pour but que de lui assurer une souveraineté ; elle ne voulait plus régner , et se trouvait trop heureuse de vivre l'égal des vertueux habitans de l'île , et de partager leur félicité calme et pure.

Le docteur , tout-à-fait désappointé , fut prêt à renoncer Résignation pour sa fille. Le cœur rempli de dépit , il remonta sur la belle frégate , et alla apprendre à Abdérame le mépris que l'insensée Résignation faisait de ses dons , et comment elle s'était enterrée à jamais dans une île quasiment inconnue des gens du monde.

De grands changemens étaient survenus dans l'empire pendant l'absence de l'ambitieux médecin. Le roi élu par les génies

voulant visiter la portion du globe terrestre qui faisait partie de son empire, pour voyager incognito, prit la figure d'un aigle; et dans une de ses courses, une pierre lancée par un jeune frondeur l'avait atteint et blessé à mort, avant qu'il eût eu le tems de porter à son bec l'anneau magique qui était passé à l'une de ses serres et contenait l'immortalité, dont tout génie se dépouille par son incarnation.

Cette fois, les intrigues, les présens, les caresses, ne furent pas prodigués en pure perte par Abdérame, et le collège des génies d'un ordre supérieur l'avait proclamé roi. Mais sitôt sur le trône, le nouveau monarque se trouva assailli par de cuisans chagrins; il perdit la princesse *Illusion*, son épouse; ensuite les querelles, les prétentions des grands, les plaintes, les menaces même du peuple, lui causèrent de fâcheux soucis. Il avait, à la vérité, dans son palais, quelques flatteurs; mais en dehors on calomniait son caractère, on dénaturait ses intentions, on ridiculisait ses actes, on injuriait ses amis. Les hommes les plus honorables, distingués par lui, devenaient à l'instant même le but des plus grossiers outrages; les femmes mêmes n'étaient pas épargnées, et cela se faisait tout haut, car le peuple des génies était un peuple libre et très-fier de ses droits, dont le plus précieux et le plus sacré était sans contredit celui dont il abusait pour faire une si prodigieuse dépense de mensonges, d'absurdités et de plates injures; ajoutez à tous ces sujets d'ennuis que les affaires du royaume étaient dans le plus déplorable

état; les finances obérées, la guerre imminente, et que ces génies si prodigues de blâme et de dédain ne trouvaient pas un bon conseil à donner. Tous avaient trop d'esprit pour n'être pas dangereux, et pas un n'avait assez de talent et de probité pour être utile.

Le docteur, de son côté, n'éprouva pas un moindre désappointement pendant son absence. Le système médical se trouvait changé; il avait suffi d'une proposition hardie, jetée par un jeune homme, pour tout bouleverser. Le pauvre médecin semblait sortir d'un autre monde: on traitait d'ignorance son savoir, de stupidité ses convictions, de coups de maladroit ses plus belles cures, et d'assassinats les très-pas légaux auxquels il avait donné son assentiment; il était peut-être encore plus malheureux que le prince. Ce dernier, au moins, trouvait un refuge dans sa conscience contre les injustes attaques de ses sujets, tandis que le docteur était sans cesse torturé par son amour-propre, et tous deux appelaient Résignation à grands cris. Mais la princesse répondit aux messagers: « Que le prince et mon père viennent, je leur tends les bras; mais je ne puis aller à eux. Dans ce monde où ils me rappellent, j'aurais bientôt cessé d'exister! Déjà, les poursuivans de la fortune et de la gloire m'ont repoussée, des hommes livrés aux plaisirs m'ont traitée en ennemie. Non, non, je reste ici. Résignation ne peut habiter que l'île de la Vertu; elle ne peut vivre que parmi de vrais chrétiens. »

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

La Sœur de Charité.

Non ! il ne fut jamais de plus brillante fête !
Dieu ! sur combien d'atours l'œil enchanté s'arrête !
Que de blonde et de fleurs , d'or et de diamans ,
Que de bras demi-nus et que de fronts charmans !
Je ne puis m'arracher de ce salon immense ;
Là , ces couples légers voltigeant en cadence ,
Que je vois tour à tour se croiser , se mêler ,
Se suivre , et puis se perdre , et puis se rappeler ;
Ces groupes de beautés peuplant les galeries ,
Ces lambris décorés de riches draperies ,
D'arbustes élégans et de trumeaux pompeux
Où de mille flambeaux se répètent les feux ;
Je l'avoue , en ces lieux tout éblouit ma vue ,
Et l'aurore pour moi reparaît imprévue :
Déjà l'aube timide , annonçant son retour ,
A blanchi les sommets des hôtels d'alentour :
Partout , se reflétant sur les vitres rouges ,
Les rayons du matin font pâlir les bougies ,
Et des bouquets flétris , les vestiges épars ,
Sous les pas des danseurs volent de toutes parts.
Sortons ! — J'aime à sentir la brise matinale
Apporter à mon front sa fraîcheur virginale !
Salut ! lieux qu'à l'envi ne foulent point encor
Des mortels altérés de voluptés et d'or !
Avançons : est-ce toi , demeure auguste et sainte ,
Qu'habitent d'humbles sœurs ? Mystérieuse enceinte ,
De tes murs couronnés de violiers en fleurs
Jamais , sans que mon œil se soit mouillé de pleurs ,
Je n'ai franchi le seuil religieux et chaste.
Assis sur tes degrés , j'écoute..... — Quel contraste !
Là haut , dans ces salons élégamment parés ,
Des plaisirs fastueux avec art préparés ;
Là haut , les ris bruyans , le luxe et l'opulence ;
Ici , la pauvreté , le deuil et le silence !...
Oui , mon ame se plaît à rêver en ce lieu ;
Il est cher à mon cœur : jeune épouse de Dieu ,
Colombe au doux regard , là tu vis inconnue :
Là , tes charmes piquans et ta grâce ingénue ,
Cachés sous l'humble serge et le bandeau de lin ,
N'ont plus d'autre témoin que l'œil de l'orphelin ,
Ou du vieillard débile et gisant sur sa couche ,
Qui croit que Dieu lui-même a parlé par ta bouche ,
Quand un rayon de joie , dans son cœur descendu ,

Lui rappelle qu'au ciel le pauvre est attendu.
Jeune fille, autrefois de tes attraits si vaine,
Beauté, de tant de cœurs maîtresse et souveraine,
Recluse maintenant, et sous de vils habits,
Tu n'as plus pour trésors qu'un voile, un crucifix,
Et pourtant l'indigent t'invoque en sa misère,
Car il voit dans tes mains briller le saint rosaire.

Cependant, le mondain s'étonne et s'attendrit,
Et déplore l'exil où ta beauté languit.
— « Que fais-tu, jeune fille, au fond de ces retraites?
» Tes pas ont oublié nos danses et nos fêtes :
» Tu veux nous fuir : eh quoi ! serait-ce pour jamais ?
» Oh ! tourne un seul moment tes yeux vers ces palais :
» Là, quand tu paraissais, d'atours éblouissante,
» La foule en te voyant : « Oh ! qu'elle est ravissante ! »
» Disait-elle ; et charmée, et t'admirant tout bas,
» Ses flots, avec transport, se pressaient sur tes pas.
» Reviens donc, en ces lieux où tout te rend hommage,
» Viens régner sur nos cœurs et jouir du bel âge,
» Viens ! ou pour nous venger, quand l'hiver sur ton front
» Imprimera des ans l'irréparable affront,
» Tu diras, mais trop tard, gémissante, éperdue :
» O regrets impuissans ! ô jeunesse perdue ! »

Ainsi dit le vulgaire : il voit d'un œil jaloux
Tes vœux, ta douce paix, ton immortel époux.
Toi, cependant, tu plains cette foule insensée
Qui laisse errer si bas son cœur et sa pensée,
Et ton ame, cent fois, libre, rompant ses fers,
Eut, sans les malheureux, oublié l'univers.
Que peut sur toi le monde et ses feintes caresses ?
Vierge, tu l'as vaincu ! Ses biens et ses promesses,
Sous tes pieds, magnanime, on te voit les fouler,
Et tu vas essuyant les pleurs qu'il fait couler.

M^{lle} FÉLICIE D'AYZAC,

Dame de la Maison royale de Saint-Denis.

Revue des Théâtres.

THÉÂTRE ITALIEN.

L'hiver, en chassant les rossignols de nos bois, nous ramène ceux d'Italie ; Rubini nous est revenu plus parfait que jamais, et avec lui Lablache, que nous n'avions pas entendu depuis deux ans ; Tamburini, Santini, Ivanoff, enfin une liste complète de

beaux talens. Nous n'aurons pas M^{me} Malibran, mais M^{lle} Grisi la remplace. Après cela, il ne faut plus s'étonner de l'enthousiasme qui a éclaté à la réouverture. *La Guzzaladra*, donnée pour début, est un de ces ouvrages sur lesquels s'use le tems. De vifs applaudissemens ont accueilli tous les morceaux, principalement l'air du *Po-desta* Lablache : *Il mio piano e preparato*. On ne saurait trop rappeler le superbe

duo de Ninetta et de son père, dans la prison. Quelle harmonie ! et quelle touchante expression ! *La Straniera*, donnée quelques jours après pour les débuts de M^{me} Finck-hohr, ne lui a pas fourni l'occasion d'un succès, son émotion lui ayant porté préjudice. Cependant, sa voix sonore et pleine dans le *medium*, son excellente méthode qu'elle doit aux leçons de Bendorali, ne tarderont pas à la venger des premières rigueurs de nos dilettantes. Au reste, la musique de Bellini, notée trop haut, est un véritable écueil pour les femmes. Ce genre de difficulté exténué et détruit toute grâce ou tout moyen d'effet dramatique. Il nous reste à signaler la reprise de *la Sonnambula*, encore un ouvrage où Rubini se montre parfait, et arrache des larmes avec sa voix si profondément et si mélodieusement émue. La saison nous offrira aussi plusieurs nouveautés, la *Norma* de Bellini, et une imitation de *Hernani*.

THÉÂTRE FRANÇAIS.

Charles IX, drame en cinq actes et en prose, par M. Rosier.

M. Rosier a eu en vue de réhabiliter, autant que possible, le roi Charles IX. Il lui a semblé qu'il y avait dans l'âme de ce monarque autre chose que la passion du meurtre, et que, sans l'influence de sa mère, il eût été un grand roi. Quant au motif, à la cause première d'où il fait partir le massacre de la Saint-Barthélemi, c'est une cause puérile.

La reine-mère a une dame d'honneur, Anna, la plus vertueuse et la plus digne personne qui se puisse voir. Elle aime Albert, simple capitaine des gardes, et en est aimée : un mariage secret vient d'être formé entre eux. Le roi ne s'avise-t-il pas de se prendre de passion pour Anna ; rebuté, il s'indigne, menace, découvre une partie de la vérité, et fait tomber sa colère sur son trop heureux rival. Ainsi, pour Charles plus d'affaires, plus de royauté ; il ne songe qu'à une femme, et encore, parce qu'elle l'a repoussé. Cette

intrigue subsidiaire sert moins l'action qu'elle ne l'entrave. L'histoire seule donnait assez de personnages, de caractères et d'incidens. Nous voyons l'amiral Coligny venir en personne au Louvre ; l'édit de pacification a suspendu un moment la guerre civile. Le digne vieillard émet franchement son vœu de repos et de paix. On semble l'écouter avec intérêt. A peine a-t-il franchi le seuil du palais, qu'un coup d'arquebuse le renverse. « Justice ! vient crier Téligny, neveu de l'amiral. » On lui promet justice, mais on ne la lui fera pas ; car le coup porté par Mauvel, assassin vulgaire, a été dirigé par la main de Catherine. La cour, pour mieux dissimuler, va rendre visite à l'amiral. Un moment Coligny a, dans sa généreuse chaleur de vertu, ébranlé la conviction haineuse du roi contre les huguenots. La reine-mère coupe brusquement la conversation, sous prétexte qu'on fatigue Coligny à le faire trop parler. Ayant regagné son ascendant sur son fils, elle ouvre le soir même le conseil, où Guise propose le massacre ; Charles hésite, va refuser. On met sa jalousie en jeu, il ne sait plus ce qu'il dit. Il court, il arrive chez Anna, dans un hôtel où elle a caché son mari, en attendant qu'ils puissent tous deux prendre la fuite. Alors, furieux de la froideur de la jeune femme et de l'audacieuse provocation d'Albert, le roi oublie toute raison et aussi toute pitié. Il commande la Saint-Barthélemi. Au cinquième acte, nuit noire. On tue, on brûle, on pille ; et lorsque Charles veut arrêter l'effusion du sang : « Trop tard ! dit tranquillement Catherine, trop tard, mon fils ! » Albert se trouve avoir rencontré et tué son frère ; il ne peut lui survivre, et court à la mort en maudissant une dernière fois le roi, dont les remords commencent.

Il est aisé de voir que Charles IX, ramené aux proportions d'une passion vulgaire, est moins réhabilité que rapetissé. Nous comprenons mieux le Charles IX

de l'histoire : d'une part, on compatit à sa faiblesse, œuvre infernale de Catherine ; de l'autre, on trouve quelque grandeur dans sa foi sauvage. M. Rosier ne peut revendiquer qu'une minime fraction du succès : le reste appartient aux acteurs ; à Firmin, *Charles IX* ; Menjaud, *Albert* ; et M^{lle} Dupuis, *Catherine*.

ALFRED DESESSARTS.

Correspondance.

Je sors du Diorama, ma chère amie, tout étourdie, tout étonnée, tout émue, tout effrayée de ce que j'ai vu. Imagine-toi une belle et solitaire église, dans laquelle tu te trouves en plein jour ; puis par degrés le jour s'en va, le soir arrive, une obscurité profonde le remplace, il est minuit... Alors du fond de l'église, au-dessus de l'autel, apparaît une faible lumière ; les cierges s'allument, le chœur resplendit de clartés ; les fidèles arrivent en foule, se placent sur les chaises, debout, près des piliers. A droite, la lune se montre pâle à travers les vitraux. A gauche, un orgue élève ses pieux accens vers le ciel... ils cessent, les cierges s'éteignent, l'autel est dans l'ombre, les fidèles se sont éloignés, les chaises restent vides, le jour paraît... Comprends-tu comment l'art, le talent, le génie ont pu arriver au point de produire une telle illusion avec une toile peinte?... car enfin ce n'était qu'une toile peinte que je voyais ! et cependant j'ai eu froid dans cette vaste église ; aux sons de l'orgue, j'y ai pleuré. En sortant de *la messe de minuit* de l'église de Saint-Etienne-du-Mont, je suis entrée dans *la Forêt Noire*, même illusion. Que cette nuit est belle ! comme la lune argente bien ces nuages ! que j'aimerais à me promener sur cette montagne ! et que j'aurais grand-peur, si en passant le pont de bois qui est au-dessus de ce ravin profond, je n'avais pas avec moi beaucoup de monde à qui je puisse dire : j'ai grand-peur !... En effet, il y a là, près

de cet arbre mort, une femme assassinée... Je reviendrai à *la messe de minuit*, maman me le permettra, me disais-je en sortant du Diorama : mais il y a deux cents ans, si M. Daguerre nous eût offert un parcil spectacle, il eût été brûlé comme sorcier sur la place de Grève !

A présent, parlons de nos travaux. Je t'envoie une planche de tapisserie, parce que voilà les longues soirées de causeries au coin du feu, pendant lesquelles on peut travailler, et puis, surtout, parce que voilà le premier de l'an qui arrive, et qu'il te faut le tems de choisir et d'exécuter les étrennes que tu peux offrir.

Le canevas de soie des bretelles coûte 2 fr. 25 c. l'aune. Le dessin s'exécute en soie ; on monte les bretelles pour 8 fr.

Le canevas de soie pour cordon de sonnette coûte 3 fr. 50 c. l'aune ; le dessin s'exécute en soie.

Le canevas de coton de la pantoufle coûte 2 fr. 25 c. l'aune ; il en faut un tiers ; le dessin s'exécute en laine. Tu pourras couvrir le fond en laine noire, grise ou blanche.

Le canevas de coton du coussin de pied coûte 2 fr. 50 c. ; il en faut une demi-aune carrée ; le dessin s'exécute en laine : c'est bien la plus jolie chose du monde ! on dirait une tapisserie du tems de Louis XIV. Pour ce coussin de pied, tout ce qui est jaune et blanc doit être en soie ; cela fait l'effet d'or et d'argent mêlé aux différentes nuances de laine. Le fond se couvre en laine noire : il me semble qu'on pourrait au besoin faire achever ce coussin chez soi. Prendre du foin, l'envelopper dans une demi-aune carrée de mauvaise toile, mettre dessus une couche de crin, la couvrir avec une autre toile légère, placer dessus sa tapisserie, doubler le coussin d'une serge noire, et placer aux quatre cornes quatre glands ; sans cela, le tapissier te demanderait 10 fr.

Que dis-tu de mon industrie pour représenter les couleurs ?

1, noir ; 2, gris ; 3, blanc ; 4, bleu

foncé ; 5, bleu ciel ; 6, bleu pâle ; 7, vert foncé ; 8, vert émeraude ; 9, vert pâle ; 10, oreille d'ours ; 11, ponceau ; 12, rouge-cerise ; 13, violet foncé ; 14, lilas foncé ; 15, lilas clair ; 16, bois ; 17, jaune orange ; 18, jaune foncé ; 19, jaune pâle ; 20, amaranthe ; 21, rose foncé ; et 22, rose pâle. Le papier rendant les couleurs moins vives, choisis tes laines un peu plus foncées.

Si tu veux tricoter, fais une couverture. Pour un lit de 3 pieds et demi, achète un livre de laine bleue, jaune, etc., en quatre brins, à 8 fr. la livre, et deux aiguilles de bois de 12 lignes de diamètre. On monte cette couverture sur 150 points, et elle se tricote comme une jarrettière.

Si tu veux faire des bobèches en plumes, des sacs brodés, des essuie-plumes-dahlia, des écrans en carton, des cache-pots, des vases étrusques, des bourses en lacets, en cachemire, des pelotes, des porte-montre, etc., je te renvoie à la première année de notre journal, dans laquelle tu as trouvé la manière d'exécuter toutes ces jolies choses, qui font tant de plaisir à donner et tant à recevoir.

Il n'y a pas encore pour cet hiver de mode décidée. Quant aux robes, on les porte plus longues encore, et, ne voulant pas t'ennuyer en me répétant, je te renvoie au n° 10 de la première année de notre journal, pour le choix des étoffes, leur prix et la quantité d'aunes qu'il en faut ; car il est bien intéressant à notre bourse de savoir d'avance ce que notre toilette pourra lui coûter.

Quant à ton chapeau de velours de l'hiver dernier, tu peux hausser le fond avec du linon gommé, que tu recouvres par le ruban du tour de tête ; et pour grandir la passe, tu peux mettre autour un large ruban de satin que tu plies en deux et plisses à plis ronds ; puis, si les rubans sont fanés, je te renvoie encore au 10° numéro pour apprendre à leur rendre leur première fraîcheur.

Sois tranquille, je vais regarder, questionner, écouter les mères les plus sages ; et ma première lettre pourra te dire les changements opérés dans la mode. Elle ne se hâte pas de changer, le tems ne change pas, il est toujours aussi beau... Cependant l'hiver s'approche, sur l'almanach du moins, et tout le monde s'occupe des étrennes, de celles que l'on peut nous donner, surtout ! Comme je suis dans le secret, je te préviens que les artistes les plus distingués nous font un *Album* dont les sujets sont tirés des nouvelles les plus intéressantes de notre journal. J'ai déjà fait inscrire ton nom d'avance, afin que tu aies une des premières épreuves.

Adieu, ma bonne amie ; plus je m'occupe de toi, plus je sens que je t'aime.
J. J.

• *Éphémérides.*

Octobre 1760.—Mort du chevalier d'Assas.

Capitaine au service de France, dans le régiment d'Auvergne, d'Assas, né au Vigan, périt à Closter-Camp, près de Gueldre, où il commandait une grand-garde. Etant allé au point du jour reconnaître les postes, il tomba dans une colonne ennemie, qui s'avancait en silence pour surprendre l'armée française. Aussitôt des grenadiers le saisissent et le menacent de l'égorger s'il dit un seul mot. Il y allait du salut de l'armée. D'Assas se recueille un instant pour enfler sa voix, et s'écrie : « A moi, Auvergne, voilà les ennemis. » Aussitôt il tombe percé de coups.

• *Mosaïque.*

L'inventeur de la lithographie, Aloys Senefelder, est mort à Munich, à l'âge de 63 ans.

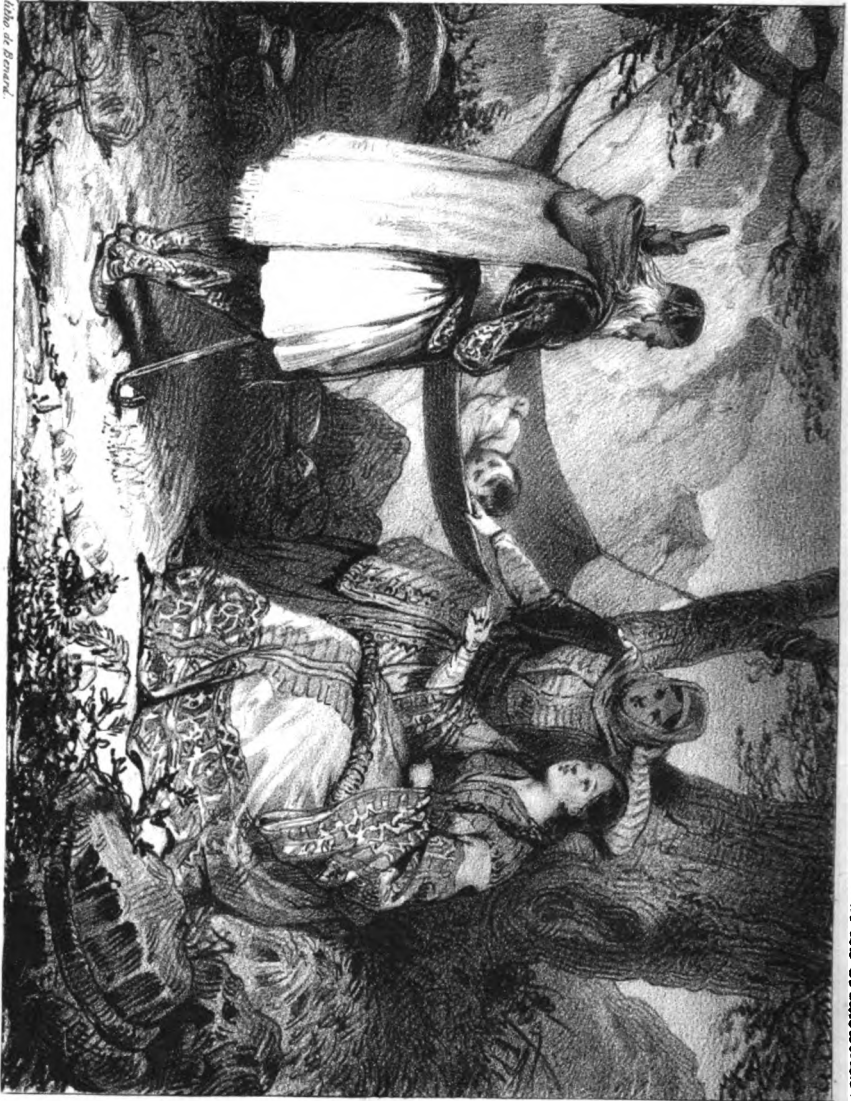


Table de Bismarck.

— *Partez, je suis sa femme, vous! Révivez sa fille, c'est ce mon gendre qui vous ennuie!*
— *Savez-vous ce qu'il a dit l'honneur en regardant la petite Arigine?*

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

SOUVENIRS D'ITALIE.

GUSTAVE AU COMTE B...

(4^e LETTRE.)

Pourquoi me reprochez-vous de ne point vous entretenir des habitans du pays que je traverse, des coutumes qui leur sont particulières, des curiosités qui parlent, pour me servir de votre expression; de ne m'arrêter qu'à des merveilles muettes et mortes; et de ne chercher en Italie que les choses qui ont existé autrefois? Non, ce n'est point une distraction de ma plume: assez d'autres vous raconteront les usages de cette nation dégénérée et pourtant intéressante, les institutions modernes qu'on admire en Italie, et les monumens qui sont encore debout. Pour moi, je ne sais pas voir les *Italiani* aux lieux où le génie et le caractère des anciens Romains parlent si haut: ces débris

II.

qu'ont respectés tant de siècles et que leur postérité laisse se détériorer avec tant d'indifférence, ont à mes yeux un prestige que rien ne peut effacer; et, fidèle au plan d'exploration que j'ai suivi dans ma route, je ne vous transmettrai que par intervalles le peu de remarques que j'ai pu faire sur les merveilles vivantes qui ont attiré mes regards.

Je vous parlerai quelque jour bien au long de Naples, de cette ville enchantée où le législateur des Arabes eût placé son paradis, et que d'injurieux préjugés ont déshéritée à tort de l'amour des arts et de leurs chefs-d'œuvre. Aujourd'hui, je me bornerai à vous dire quelques mots sur la campagne de Baïes, puisque c'est par elle que j'ai commencé mon itinéraire, et je continuerai à transcrire pour vous ces notes éparses, crayonnées dans les vallées et sur les rivages italiens.

Baïes et Cumès se composent de beaucoup de ruines antiques, et de quelques maisons. J'ai peu approché de ces dernières, rien n'y appelait ma curiosité: des pêcheurs les habitent, et j'en avais vu errer le long des bords de la mer. En avançant dans les terres, je fus surpris de ne rencontrer ni gardiens, ni cultivateurs; c'est que, dans le royaume de Naples et dans l'Italie presque entière, les femmes sont plus que les hommes occupées aux travaux des champs, ce qui ne doit point vous étonner; dans cette

21

entrée appelée avec raison *Campagna felice*, il suffit de soulever à peine la surface de la terre pour l'ensemencer ; elle produit les plus riches moissons comme d'elle-même ; le même champ rapporte à la fois trois récoltes abondantes : une sur le sol, une sur les arbres, la troisième sur ces guirlandes qui se balancent partout dans les airs. Ainsi l'habitant du pays de Naples passe ses jours dans une heureuse indolence , n'ayant guère d'autre fatigue que de recueillir les biens que la fécondité de la terre lui fournit sans presque exiger de travail.

Deux fois déjà l'aurore s'était levée sur les collines de Baïes , depuis que j'errais sur ses rivages seul avec mes souvenirs et mes réflexions. Notre patron venait d'être appelé à Terracine par une lettre affligeante , et je n'avais pu arracher Maffei des rochers de Cumes. Ces heures sont encore présentes à ma pensée , elles me semblèrent rapides et courtes. O Eugène ! combien l'âme est occupée à l'aspect de ces ruines éloquentes ! lorsque tout le présent semble disparaître , lorsque , remontant le fleuve des âges , elle se trouve subitement face à face avec le passé !

La journée qui suivit les deux précédentes ne s'écoula pas à mon égard dans la même solitude. Les routes étaient couvertes de pèlerins et de pèlerines en habits de fête ; c'étaient des familles entières dont plusieurs différaient entre elles par le costume et par le langage ; des paysans chargés des prémices de leurs troupeaux et de leurs récoltes ; des vieillards que l'allégresse d'un beau jour semblait rajeunir , de jeunes mères portant de petits enfans dont les bras étaient comprimés et assujétis sur leur frêle corps par de larges bandelettes. J'interrogeai l'une de ces voyageuses qui passait tout près de moi. « Excellence , me dit-elle , ceux que » vous voyez habitent le Pausilippe , ou » le cap Misène , ou les champs de la dé- » licieuse Capoue. Nous venons de tous

» les points de la terre de Labour nous » réunir à Pouzzoles , pour la fête de » saint Proculé , patron de l'église et de » la cité. » Celle qui me parlait ainsi était dans la fleur de la jeunesse , elle démentait l'assertion des voyageurs , dont plusieurs représentent les femmes de Naples sans agrémens ni beauté , et j'observai dans la journée que cette remarque était applicable à un grand nombre de celles dont les chemins affluaient. Le costume de la plupart me parut d'une extrême magnificence. La paysanne de Naples se distingue par sa robe de tissu de soie et souvent d'argent , par sa chaussure brodée , son corset à riches galons , à manches bigarrées , découpées , qui s'agitent comme de larges rubans , sa tunique de dessous qui l'enveloppe d'innombrables plis , enfin , les bijoux soit d'or , soit de cuivre , dont ses bras et son cou ne manquent jamais d'être surchargés. Ce dernier métal trouve place dans l'écrin de la Napolitaine même aisée. Pourquoi seriez-vous surpris de ce luxe pauvre ? Habitante d'une terre enchantée , un instinct inné enseigne à l'Italienne à idolâtrer ce qui l'embellit. Elle ne veut point éblouir , mais plaire ; elle n'est point désireuse d'exciter l'envie , mais seulement de charmer. Que lui importe que l'or ou la monnaie la plus vile ait été échangée contre les atours dont elle se pare ! Out-ils rehaussé ses attraits , ils ont à ses yeux assez de mérite.

Tout est grâce dans la paysanne napolitaine. Le plus simple ajustement reçoit sous ses mains des formes suaves , un charme particulier qui flatte l'œil et qui plaît. L'ornement qui complète sa parure aux jours ordinaires est une pièce carrée d'étoffe blanche de coton , quelquefois de laine , le plus communément d'un travail grossier ; l'extrémité en est bordée de raies de différentes couleurs ou de franges ; quand elle l'a drapée autour de sa taille avec l'élégance qui lui est propre , la plume se refuse à tracer , pour en pré-

senter à l'imagination une juste image, le nom trop peu idéal de tablier.

Rien ne sied comme la *magnosa* à la physionomie des femmes italiennes, à leurs yeux noirs, à leurs tresses brunes, à l'expression noble et animée de leurs traits. La *magnosa*, sorte de coiffure nationale, est commune à presque toutes les paysannes de la terre de Labour. C'est un voile blanc de lin ou de toile placé carrément sur leur tête où il est replié et aplati avec beaucoup d'art, et forme, en retombant sur les côtés de leur front, deux angles bien caractérisés. Un soin raffiné se fait remarquer dans l'arrangement de leur chevelure qui, pour l'ordinaire, est d'une grande beauté. J'en ai vu la disposer en nattes qu'elles rattachent sur leur tête avec une industrieuse recherche de coquetterie et de goût : quelques unes emploient pour les y fixer de fortes épingle de cuivre, de clinquant ou d'or, qui forment comme une auréole de longs rayons et de grosses perles : d'autres y posent un petit chapeau qui m'a semblé être un tissu d'osier de forme plate et ovale ; sous cette coiffure, qui est entièrement recouverte de rubans noirs, un bouquet, quelquefois une simple rose, est placé sur le côté.

Les habitans de ce doux climat sont naturellement enjoints et amis des plaisirs simples : la danse, et la leur est extrêmement gracieuse, le chant, et le leur est fait pour charmer l'oreille, tels sont leurs plaisirs, qu'on ne les voit déshonorer par aucun excès. Tout, dans ce pays, appelle le poète et le peintre, tout y est langage pour l'ame et ravit l'imagination. Que de fois, dans la campagne, à l'heure du coucher du soleil, je m'arrête à voir passer le chariot trainé par des buffles qui rapporte l'herbe récemment fauchée ou l'abondante moisson ! Les dociles animaux s'avancent ; leurs cornes sont enlacées de guirlandes, des guirlandes ornent le char. De jeunes filles et des bergers couronnés de fleurs fraîchement cueillies sont assis sur

ce trône pittoresque, et d'autres l'accompagnent en formant à l'entour des danses légères. Que de mollesse dans leur attitude, que d'innocence dans leur regard ! Es-tu venu ici, immortel Poussin, recueillir l'inspiration de tes *Bergers d'Arcadie* ?

Il me souvient que je vous ai promis quelques mots sur Cumès. En descendant la hauteur que domine cette ville du côté de l'Arcus Felix, on trouve, un peu sur la gauche, des fossés profonds creusés de main d'homme, et ce n'est pas ce que la colonie eubéenne présente de moins curieux. En 1606, des laboureurs firent la découverte de quelques marbres antiques ensevelis sous le sol. Des fouilles furent incontinent ordonnées ; à huit pieds de profondeur le fer s'arrêta et laissa à découvert une immense quantité de frises, de constructions d'une belle architecture, et de statues du plus beau travail. Non loin de là surgissait un temple et un cirque d'une admirable beauté : le chapiteau corinthien en couronnait toutes les colonnes, et depuis une longue succession de siècles, dormaient là, véritablement dans la poussière, tous les dieux de la fabuleuse antiquité. Là, gisaient la déesse Vesta avec tous ses attributs ; un Apollon à la longue chevelure avec un cygne qui se joue à ses pieds ; une statue colossale d'Octave-Auguste, chef-d'œuvre digne de rivaliser avec les plus beaux ouvrages de l'art des Grecs, et une infinité d'autres statues non moins remarquables, parmi lesquelles on distingue surtout celle d'un lutteur dont le front est ceint d'une fine bandelette et le corps revêtu d'une tunique au travers de laquelle il semble que l'on voit circuler la vie avec la chaleur ; cette tunique est rattachée autour des reins par une ceinture bigarrée de couleurs diverses. La plupart de ces objets sont au musée de Portici ; mais nous vîmes encore les vastes excavations, jonchées de fragmens de vases, d'inscriptions et de statues de grand prix. Cette

terre en est comme une mine inépuisable. On ne doute pas qu'une continuation de recherches ne conduisît à des découvertes extrêmement importantes ; mais par malheur pour la science, il faudrait bouleverser les champs les plus riches, sacrifier des quartiers entiers de cités modernes, des églises ornées de fresques, et des habitations de plaisance que les vivans abandonneraient de mauvaise grâce en faveur de ces exhumations des œuvres des morts. Le crayon de mon compagnon de voyage trouva à s'exercer bien des heures dans les cavités de cette autre Pompéi ; et moi, j'étais avec toute l'activité d'un curieux sous les arcades de ces temples et de ces palais, et je parcourais les gradins de cet amphithéâtre, tapissés de graminées dont les racines n'en ont pu disjoindre les pierres : monumens élevés par la vanité romaine, je leur savais gré de n'avoir point transmis à la postérité le nom de leurs fondateurs.

Le croirez-vous ? Il n'est pas entre ces débris un si petit fragment de marbre, une si petite pierre, qui ne soit un chef-d'œuvre de talent et du goût le plus exquis. Je remarquai, dans un cordon de feuillages d'une merveilleuse souplesse, que le ciseau grec a fait courir autour d'une corniche bien conservée une feuille sur laquelle était sculptée une presque imperceptible mais charmante mouche, du travail le plus délicat ; rien de délié et de parfait comme cet insecte, excepté pourtant un satyre en relief qui semble échapper à l'œil ; il est représenté étendu sur le gazon, et son attitude et son mouvement sont d'une mollesse admirable.

Je ne doute pas qu'en lisant ces lignes vous ne regrettiez sérieusement que je ne sois point Atlas ; vous voudriez bien me voir arriver, sur le sol de France et dans votre cabinet, les épaules chargées de Cumes, sans en excepter sa montagne et tous ses débris. Consolerez-vous. Je ne rapporterai point la ville eubéenne dans votre Paris ; y trouverait-elle son beau

ciel qui l'inonde d'une si pure lumière, et les flots d'azur qui baignent ses pieds ? Mais je lui ai dérobé à votre intention un fragment de marbre, orné, lui aussi, d'une sculpture de légers feuillages ; vos regards ne pourront s'en détacher, et vous y écouteriez une cigale qui joue de la flûte grecque, de la flûte à sept tuyaux.

Près de Cumes, en allant vers Baïes, on trouve la *villa* de Servilius Vacias, appelé *Sauricus* pour avoir à Saurus, avec Claudius Appius son collègue au consulat, triomphé des pirates de Cilicie. Vacias devint ensuite censeur et fut surnommé *le riche* à raison de son opulence et des voluptés raffinées dont il s'entourait. Résolu de quitter Rome, alors inondée de sang, pour échapper aux regards jaloux de Tibère, il alla se fixer dans sa magnifique *villa* de Cumes, et, dès ce moment, les délices dont il y vivait entouré firent seules parler de lui. « O Vacias, » s'écriait Sénèque, tu es le seul qui saches user de la vie ! » Mais le philosophe ne laissait échapper ces mots que dans ses accès de paresse, et quand, redevenu lui-même, il passait devant la délicieuse *villa* : « Voilà, disait-il non sans ironie, le sépulcre où notre ami Vacias s'est enseveli. »

La villa de Vacias, ainsi que toutes les ruines romaines, ne conserve plus de vestiges de la magnificence d'un maître qui y avait réuni toutes les commodités de la vie. On n'y voit plus ses deux grottes, tapissées d'un gazon épais, dont l'une ne recevait jamais les rayons du soleil, dont l'autre en était constamment frappée ; on n'y voit plus son Euripe qu'alimentaient deux écluses et où pullulaient les espèces de poissons les plus variées ; on n'y voit plus ses statues si renommées que le génie de la Grèce avait enfantées sous un autre ciel ; cependant la villa de Vacias est encore belle, elle arrête le voyageur près de ses viviers arides, elle élève sa pensée et le fait rêver. Figurez-vous la plus ravissante campagne sous le ciel le

plus harmonieux ; des mousses, des lierres, des peupliers qu'embrasse la vigne grimpante, des asiles au bord des eaux où le cygne sauvage vient bâtir son nid, des arbustes qu'agitent les brises, tout cela de la plus éloquente mélancolie, tout cela parsemé de ruines romaines et marqué par de grands noms : voilà la campagne napolitaine, voilà la villa de Vacias. Dépouillée de tout ce dont son antiquité l'enrichit d'attraits, elle serait un site plein de magie ; mais combien ajoutent au charme qui s'y rattache : les souvenirs de tout ce que Rome produisit de grand et d'illustre, de ce philosophe (1) qui en décrit les délices, de ce préteur qui vint s'y retirer pour y vivre (2), de cet empereur (3), et de ce despote qui voulurent y mourir (4) !

Cependant, je ralentissais ma course sur cette terre dont le possesseur fut dit fortuné entre ses contemporains. Cet homme opulent, pensais-je, sut sans doute s'environner de toutes les délicatesses du luxe, il n'ignora rien de ce qui peut contribuer à enchanter l'existence, et peut-être il inventa des jouissances nouvelles ; ici, les magnificences de l'A-

sie, ici le Byssus de Tyr, les vins de Chio et de Chypre, ici les roses de Poestum qui durent si peu ! Sans doute il ne forma nul désir qu'il ne lui fût possible de satisfaire, et tout ce que l'Italie comptait de distingué par son opulence tournait vers un tel repos des regards jaloux. Combien il dut être contristé, quand il lui fallut quitter ces richesses qu'il avait amoncées, cette maison qu'il avait fait construire à grands frais, ces flatteurs dont sa vanité aimait les éloges, ces plaisirs qui s'étaient changés pour lui en besoins ! Et s'il est vrai que des siècles écoulés soient moins qu'un atome aux yeux de celui qui cherche à y ressaisir ses joies fugitives, que dut-il penser alors de ces vaines jouissances dont aucune n'allait le suivre au tombeau ? Cette heure dut être cruelle pour l'épicurien Vacias, qui avait vécu si célèbre et si envié. Il n'en est pas ainsi, me disais-je, de ceux qui ont consumé de longs jours à secourir leurs semblables ou à les rendre meilleurs ; qui ont partagé leur patrimoine entre les nécessiteux, dont la vie a été obscure, mais utile. Ceux-là portent au dedans d'eux-mêmes une conscience d'immortalité qui les rend supérieurs à toutes les tribulations de la vie, et on les voit sourire à leur dernier jour ; ils s'endorment du dernier sommeil, bercés par des espérances immortelles ; n'ont-ils pas été plus heureux ?

Ainsi je réfléchissais en moi-même ; mais déjà le soleil s'était abaissé derrière les cimes du mont Tifate et les ombres s'épaississaient sur la villa de Vacias.

A demain Litterne, à demain Procida la belle, à demain tout ce que je vous ai annoncé ; ma plume s'est trop long-tems arrêté sur Cumes ; et cependant il faut que vous écoutiez encore une tradition que j'ai recueillie sur le rivage de Baies ; vous vous souviendrez que nous en avons lu une semblable dans Pline (1), en foulant les

(1) Sénèque décrit la situation et les délices de cette maison fameuse. On trouve sur ce sujet des détails curieux dans son épître LV.

(2) Servilius Vacias. « Ibi, prætorius dives, » nullâ aliâ re quàm otio notus consenuit, et ob hoc unum felix habebatur. » (Senec., ep. LVI.) — « Là, dit Sénèque, cet homme opulent que l'on avait vu préteur vicillit environné de délices ; et les voluptés dont il s'entourait faisaient seules sa renommée et il était appelé heureux. »

(3) L'empereur Adrien mourut dans les environs de Baies, l'an 138 de Jésus-Christ, d'une hydropisie qui le consuma insensiblement. Ses souffrances l'avaient dégoûté de la vie. Il en avança le terme, en abandonnant le régime que les médecins lui avaient prescrit.

(4) Scylla se retira, après son abdication, dans une maison de campagne qu'il possédait près de Baies. Selon quelques historiens, cette retraite où il termina ses jours était située sur l'emplacement qu'occupait depuis la *Villa de Vacias*.

(1) Lettre XXXIII^e, adressée à Caninius.

allées ombreuses de vos jardins de Grand-val.

La distance qui sépare Pouzzoles de Baïes est en droite ligne d'environ trois milles italiens, ce qui équivalait à la lieue de France ; mais l'espace qu'il faut parcourir en suivant les sables est à peu près le double de celle-là. Un enfant faisait tous les jours deux fois cette route : le matin pour se rendre aux écoles publiques de Pouzzoles et le soir pour regagner la cité de Baïes et l'asile paternel. Il ne tarda pas à remarquer un dauphin qui, nageant près de la côte le long du sentier qui bordait la mer, semblait prendre à tâche de lui tenir compagnie pendant le trajet, et, par ses tours et ses bonds pleins de gentillesse, paraissait lui faire fête et l'inviter à partager ses délassemens. Tous les jours mêmes jeux folâtres, tous les jours pareille assiduité. Charmé d'un compagnon de voyage qui se montrait de si belle humeur, l'enfant ne manqua pas de chercher à l'attirer ; d'abord il le caressait timidement ; ensuite, s'enhardissant, il se hasarda à nager à côté de lui et à monter sur son dos. En peu de jours la plus intime familiarité s'établit par l'habitude ; le dauphin allait attendre l'enfant chaque matin près du promontoire de Baïes, et chaque soir près de celui de Pouzzoles, puis il le portait triomphant sur le rivage opprésé. De toutes les cités voisines on accourait à ce spectacle, dont la nouveauté peuplait le rivage d'une foule de curieux. L'enfant mourut. Le dauphin continuait d'aller tous les jours l'attendre aux lieux et aux heures accoutumées ; mais son humeur enjouée avait disparu. On le vit languir ainsi l'espace de quelques semaines, sans avoir manqué une seule fois à ce pieux devoir ; puis il vint expirer au même rivage où il avait déposé pour la dernière fois le cher objet de son affection. Les Baïans inhumèrent le fidèle animal sous le tertre où étaient renfermées les cendres de leur jeune compatriote, et long-temps après on conduisait encore le voyageur à

ce lieu vulgairement appelé *le Tombeau du dauphin*.

Voilà, mon cher ami, mon histoire, dont je ne veux pas que vous contestiez l'authenticité ; elle est attestée par un auteur grec, dont le témoignage vaut bien celui de tous les Baïans ensemble ; après un témoignage d'un poëte semblable, il ne vous est plus permis de douter ; et vous croirez à l'histoire de mon dauphin, quand même il serait constaté par toutes les autorités compétentes que cette sorte de poisson n'exista jamais que dans l'imagination de quelques conteurs.

M^{lle} FÉLICIE D'AVZAC.

Dame de la Maison royale de St-Denis.

Littérature Française.

REVUE LITTÉRAIRE.

Mignonne de Waldkrone, imité de l'Allemand, par M^{me} Élise Voiart, 2 vol. in-8^e.

Le chevalier Herberg allait de sa résidence au château de sa sœur. Quoique bon frère, Herberg ne pressait pas sa monture, de sorte qu'un aubergiste bavard, devant à son allure que le jeune chevalier a du loisir, lui demande s'il ne se détournera pas de sa route pour visiter Mignonne de Waldkrone, et sa baronnie si justement célèbre pour ses belles fleurs et ses jolies filles.

Herberg, véritable Allemand, aimait beaucoup les fleurs et ressentait un trouble plein de chasteté au seul nom d'une femme. Ainsi, à la pensée de Mignonne de Waldkrone, il tourne bride, et, renonçant à voir sa sœur, il va chercher le parfum de mille fleurs et l'éclat de deux beaux yeux là où on lui assure qu'il doit

les trouver. Sur la route notre voyageur lie connaissance avec M. Loëve, le pasteur de Waldkrone : c'était bien rencontrer, puisque ce brave homme possédait les plus belles planches d'œillets de la contrée et que toutes les jolies filles du pays se groupaient autour de sa fille Agnès, vrai miracle de beauté. L'hospitalité allemande ne permettait pas que l'inconnu Herberg eût une autre demeure que la maison du pasteur, auquel un quiproquo fort amusant fait croire qu'il possède chez lui un habile horticulteur.

La Mignonne que venait chercher Herberg n'est plus qu'une légende, mais Agnès, la fille de M. Loëve, est une séduisante réalité. Bref, tout cet amour germanique, naïf et confiant à faire envie, mais prompt et expansif à provoquer le rire, a servi de cadre à M^{me} Élise Voïart pour disposer quelques contes et légendes : puis, lorsque tout est conté, les amans se marient et l'ouvrage est fini.

C'est le pasteur qui commence la narration par un conte de fée : *la dent d'or*. De la vraisemblance, même de la vraisemblance de conte de fée ; il n'en faut pas chercher dans ce récit ; mais il y a de l'intérêt, des mœurs attachantes par leur simplicité rustique. Le lendemain, M. Loëve sa femme, et sa jolie fille conduisent l'étranger aux ruines du château de Waldkrone. En ce lieu, la femme du pasteur récite la vieille chronique de la belle Mignonne, perdue enfant, retrouvée grande et belle, et bientôt vouée à d'éternelles larmes par la mort tragique de son libérateur qui était devenu son fiancé.

Après M^{me} Loëve, sa fille prend la parole et raconte à son tour comment le chevalier à la couronne de myrte rendit à ses parens le rang et la fortune dont ils avaient été dépossédés par un voisin félon. Il faut, mesdemoiselles, que je vous dise cette naïve légende, mais en l'abrégant beaucoup, ce qui ne peut manquer de lui ôter de son charme, car le style et les réflexions de M^{me} Voïart sont des or-

nemens qu'on n'enlève pas impunément.

Le vieux baron Leuthold avait été chassé de son château par un voisin ambitieux ; après avoir vu périr, en le défendant, Sigebald son fils unique. L'usurpateur, ne craignant plus rien d'un vieillard cassé par l'âge, lui avait abandonné une misérable cabane et un champ où le châtelain végétait avec sa vieille épouse et Diotwina leur nièce, naguère la fiancée de Sigebald. Le soir de l'anniversaire de la mort de son fils, Leuthold, rentrant dans sa cabane, demande où est Diotwina, dont la vue le réjouissait un peu ; la vieille femme répond que leur nièce consacre cette soirée à la prière : alors les deux vieillards pleurèrent en silence, ils n'avaient pas besoin de se dire le sujet de leur chagrin. La nuit tout-à-fait venue, après avoir fatigué leurs gencives sur du pain dur, les deux vieillards se mirent au lit afin d'épargner l'huile de la lampe. Leuthold s'endormit promptement, et sa femme, à sa grande surprise, ne pria que peu de tems pour son pauvre enfant avant que le sommeil ne vint la saisir.

Tout-à-coup le chevalier est réveillé par des cris étranges, il appelle sa compagne qui lui répond en s'enfonçant davantage dans sa couche : « Ce sont rires du démon, priez et ne bougez. Une leur rougeâtre pénètre à travers l'étroite croisée, on dirait un incendie, femme, vois-tu ? — Je n'ai garde. Ah ! monseigneur, défendez-vous de la tentation : qui voit les œuvres de Satan en est bientôt la proie. — Femme, un cheval vient de passer contre la porte de notre cabane, son galop est le galop du cheval de notre fils. — Monseigneur, vous ne dites pas assez de *pater* et l'erreur vous gagne. — Je vais prier. Mais, Dieu du ciel ! c'est la voix de Sigebald animant les combattans ! » Et le vieux chevalier était assis sur son lit, prêt à s'élançer. Sa femme, qui le repousse sur son chevet, obtient, à force de sollicitations, qu'il demeurera en repos.

Peu à peu le bruit s'apaise, les lueurs

s'effacent et les deux époux se rendorment d'un sommeil agité par des rêves où ils voient leur fils les reconduisant en triomphe dans leur château. Cependant, un peu avant le jour, fidèles à la coutume que la misère leur avait fait contracter, l'active ménagère tourne déjà son fuseau, et Leuthold, la bêche sur l'épaule, s'apprêtait à retourner à son champ : tous deux s'étonnaient de n'avoir pas encore vu Diotwina. « Jeunes filles dorment après larmes, dit la vieille baronne. — Et vieilles gens déraisonnent, reprit Leuthold en pensant à ses visions de la nuit. » Mais comme il allait franchir le seuil, il s'arrête, recule : « Femme, dit-il, cette fois je suis bien éveillé et Satan n'est plus le maître ! pourtant les voix confuses se font entendre encore ; et cette fois c'est le chant de nos moissonneurs quand ils venaient nous saluer après une riche moisson. — Hélas ! reprit la baronne, la terre en robe d'hiver n'a plus d'épis à leur donner, et le vieux Leuthold, rien à recevoir. — Mais, femme, ils approchent, Dieu du ciel ! quelle multitude !

La vieille dame se lève, et, mettant sa main au-dessus de ses yeux, elle s'écrie : « Mon doux Jésus ! comme le soleil levant se lève rouge sur leurs faux ! » La pauvre dame, si ses yeux eussent été moins affaiblis, elle eût reconnu que c'était du sang qui rougissait ces faux.

« Seigneur, dit respectueusement le chef des moissonneurs en s'approchant de Leuthold, nous avons fait cette nuit un bon ouvrage. Un guerrier de votre sang, car il porte vos armes et votre devise, est venu frapper à notre porte ; il nous a dit : Prenez vos faux pour faucher nos tyrans, l'heure de la vengeance est arrivée. Ce guerrier promettait la victoire, nous l'avons suivi : les portes de fer, les chaînes des ponts, rien ne résistait au coup de sa masse d'arme. Bientôt l'usurpateur lui-même tomba sous nos faux avec toute sa garde de brigands. A présent, venez, seigneur, reprendre possession de votre châ-

teau. Le chevalier vainqueur nous a quittés disant qu'il voulait vous attendre sur la route. » — Quel peut-être ce généreux guerrier ? disait la vieille dame, est-ce votre neveu revenu de la Terre-Sainte ? est-ce votre filleul ? — Quel qu'il soit, s'écria Leuthold, je veux lui donner tous mes biens avec la main de ma nièce. — Leuthold ! que dites-vous ? Diotwina n'est-elle pas la fiancée de Sigebald ? un serment solennel ne la lie-t-il pas à notre fils mort ? »

Le vieux chevalier demeura confondu. La joie d'avoir recouvré sa puissance lui avait fait oublier son pauvre Sigebald. Dans cet instant, Diotwina parut et dit : « Ne vous troublez pas, mon oncle, je crois qu'il n'y a dans tout ceci qu'un fiancé. Hier au soir, j'étais retirée dans ma chambre, où, avant de me livrer à la prière, j'arrosais le beau myrte que Sigebald m'a donné le jour de nos fiançailles ; et, à mesure que je l'arrosais, je voyais ses branches grandir, ses boutons se développer et se changer en belles fleurs. Pendant que j'admirais ce prodige, des pas retentissant sur l'escalier me firent frissonner ! Ce n'était point vos pas pesants, mon oncle, c'était la marche légère de Sigebald. Ma porte s'ouvrit : un chevalier, armé de toutes pièces, portant vos armes et votre devise, s'approche de la croisée en me disant : Diotwina, me reconnaissez-vous ? — Oui ; vous êtes Sigebald, mon fiancé. — C'est vrai. Diotwina, m'aimez-vous toujours ? — Toujours. — Eh bien ! donnez-moi un gage de votre tendresse. — Lequel ? — Tressez une couronne des fleurs de ce beau myrte, et posez-la sur le cimier de mon casque.

» Je fis ce que Sigebald me demandait. La couronne faite, je m'avançai vers lui, les yeux baissés ; car je craignais de rencontrer, au lieu du doux regard de Sigebald, les yeux creux et ternes d'un mort. Il fléchit le genou devant moi, et je plaçai la couronne sur son casque. — A présent, me dit mon fiancé, je vais accomplir ma

mission. Tourmenté par le souvenir du malheur de mes vieux parens et de votre détresse, j'ai demandé à Dieu de me lever encore une fois pour aller combattre l'usurpateur. Cette nuit, cette seule nuit m'a été accordée, je vais en profiter. Adieu, Diotwina; demain vous rentrerez dans le château de nos pères, et moi, je retournerai dans la tombe. »

Ce récit merveilleux émut profondément l'auditoire. Avant d'aller au château, Leuthold, sa femme, Diotwina et tous les moissonneurs se rendirent à la chapelle, où Sigebald fut déposé le jour de sa mort. La porte de ce sépulcre avait été fermée, et la clef jetée au courant du fleuve par Leuthold, inconsolable, qui désespérait de voir cette grille se rouvrir pour aucun des membres de sa famille déchue. Les moissonneurs soulevèrent la grille, et l'on entra dans la chapelle. Le chevalier Sigebald était étendu sur son tombeau, et une couronne de myrte brillait, verte et fleurie, sur le cimier de son casque.

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

Littérature Étrangère.

Jean Gay, poète anglais, d'une ancienne famille de Devonshire, naquit en 1688 à Barnstaple. Il y reçut une excellente éducation d'un habile maître d'école. Gay, qui n'avait pas de fortune à espérer de ses parens, fut placé à Londres, comme apprenti chez un marchand de soie. La duchesse de Montmouth le tira du comptoir et le prit pour secrétaire. Sa première production fut un poème intitulé les *Amusemens de campagne* qu'il dédia à Pope. Pope

fut sensible à cet hommage, et de cette époque date leur amitié. Gay composa des opéras, des tragédies burlesques et des comédies qui eurent peu de succès. Ses fables, qu'il fit pour l'éducation du jeune duc de Cumberland, sont le plus connu et le meilleur de ses ouvrages. Il a aussi composé deux poèmes : *l'Éventail* et *Trivia* ou *l'Art de se promener dans les rues de Londres*. Le premier est médiocre; il n'en est pas de même du second, plein de tableaux vrais, variés, agréables et bien versifiés. C'est dans ces sujets grotesques que Gay réussissait le mieux. Il acquit, par ses ouvrages et les dons de l'amitié, une fortune assez considérable. Mais, né avec le caractère le plus aimable, le plus heureux, il était prompt à concevoir des espérances et à se laisser abattre quand elles étaient déçues. Ayant placé ses capitaux dans les fonds de la Compagnie de la mer du Sud, il les perdit : c'est alors que, nommé secrétaire d'ambassade à la cour de Hanovre, il accompagna en cette qualité lord Clarendon; mais à peine furent-ils arrivés au lieu de leur résidence que la reine Anne mourut; Gay se trouva sans place et sans fortune. Le prince et la princesse de Galles qui le protégeaient étaient montés sur le trône : Gay crut alors qu'il allait devenir puissant et heureux... on ne lui offrit que la place de gentilhomme-huissier de la princesse Louise, fil'e du roi : le poète se regarda comme insulté, refusa et n'obtint rien de plus. Malgré le succès de ses ouvrages il conçut une telle mélancolie de cette disgrâce, qu'il en mourut en 1732 à l'âge de quarante-quatre ans, chez le duc et la duchesse de Queensberry qui l'avaient recueilli. Pope n'a pas craint d'exhaler ses sentimens à cet égard. « Bénis » soient les grands ! dit-il, et pour les » amis qu'ils m'enlèvent, et pour ceux » qu'ils me laissent, car ils m'ont laissé » Gay; ils me l'ont laissé pour me mon- » trer le génie abandonné dans sa fleur et » n'obtenant, pour prix d'une vie sans

» tache que les larmes de Queensberry et | de Westminster; le duc et la duchesse de
 » les vers qu'un ami prononce sur sa | Queensberry lui firent élever un monu-
 » tombe. » Gay fut enterré dans l'église | ment, et Pope en composa l'épitaque.

FRAGMENT ANGLAIS.

FABLÉ XXVIII.

THE PERSIAN, THE SUN, AND THE CLOUD.

Is there a bard whom genius fires,
 Whose ev'ry thought the god inspires?
 When envy reads the nervous lines,
 She frets, she rails, she raves, she pines;
 Her hissing snakes with venom swell;
 She calls her venal train from hell:
 The servile fiends her nod obey,
 And all Curl's authors are in pay;
 Fame calls up calumny and spite:
 Thus shadow owes its birth to light.

As prostrate to the god of day,
 With heart devout, a Persian lay,
 His invocation thus begun:
 Parent of light, all-seeing sun,
 Prolifick beam, whose rays dispense
 The various gifts of Providence,
 Accept our praise, our daily pray'r,
 Smile on our fields, and bless the year.

A cloud, who mock'd his grateful tongue,
 The day with sudden darkness hung;
 With pride and envy swell'd, aloud
 A voice thus thunder'd from the cloud:

Weak is this gaudy god of thine,
 Whom I at will forbid to shine.
 Shall I, nor vows, nor incense know?
 Where praise is due, the praise bestow.

With fervent zeal the Persian mov'd
 Thus the proud calumny reprov'd.
 It was that god, who claims my pray'r,
 Who gave thee birth, and rais'd thee there;
 When o'er his beams the veil is thrown,
 Thy substance is but plainer shown.
 A passing gale, a puff of wind,
 Dispels thy thickest troops combin'd.

The gale arose; the vapour tost
 The sport of winds in air was lost,
 The glorious orb the day refines.
 Thus envy breaks, thus merit shines.

FABLE XXVIII.

LE PERSAN, LE SOLEIL ET LE NUAGÉ.

Est-il un poète dont le génie nous enflamme
 et dont toutes les pensées soient inspirées de
 Dieu? Alors l'envie, lisant ces nobles pages, dé-
 nigré, raille, extravague, dessèche de douleur.
 A son signe ses serpens, gonflés de venin, appel-
 lent à longs sifflemens la troupe infernale à leur
 aide et tous les gagistes de *Curl*. (1) Ainsi la gloire
 appelle la calomnie et la haine, ainsi l'ombre doit
 naissance à la lumière.

Un Persan prosterné devant le dieu du jour,
 avec un cœur dévot, commença ainsi son in-
 vocation :

« Père de la lumière, soleil, toi qui vois tout,
 baume générateur, dont les rayons font éclore les
 dons divers de la Providence, accepte notre
 hommage et notre prière de tous les jours, souris
 à nos champs et bénis l'année. »

Un nuage, qui se moquait de ce cœur recon-
 naissant, voila le jour d'une obscurité soudaine,
 et, gonflé d'orgueil et d'envie, cria d'une voix
 de tonnerre :

« Ton dieu flamboyant est bien faible, car, à
 ma volonté, je peux intercepter sa lumière, pour-
 quoi ne reçois-je pas tes vœux et ton encens? à
 qui la louange est due, que la louange soit
 donnée. »

Le Persan, ému d'un saint zèle, repoussa ainsi
 cette orgueilleuse calomnie :

« C'est le dieu qu'implore ma prière qui t'a
 donné naissance et élevé dans les airs. Lorsque tu
 es entre lui et moi, ta substance ne m'en paraît
 que plus mince; une brise qui passe, une bouffée
 de vent dissipent la foule des nuages amoncélés. »

La brise s'éleva; le nuage, ballotté et jouet des
 vents, fut dispersé dans l'air : l'orbe glorieux du
 jour reparait dans tout son éclat. Ainsi l'envie se
 brise, ainsi le mérite brille. M^{lle} E. K.

(1) Libraire de Londres.

Éducation.

LES KLEPHTES

DE MER.

Le chef des klephtes (1) d'Agapha, Boukovallas, était vieux ; il sentait le besoin de se préparer à la mort, et, avant d'aller en pèlerinage au saint-sépulcre, il maria sa fille à Jean Stassas le marin.

Le jour qui suivit la cérémonie nuptiale, il dit à sa voisine Ianna, veuve d'un palikare (2), dont le tombeau s'élevait sur le rivage de la mer. « Or ça, femme ; je vais me rendre à Jérusalem la sainte, afin d'obtenir le pardon de mes péchés. Tu as couronné ma fille, ma chère Kitzia ; le jour de son mariage, sers-lui de mère, je te la confie. Veuve d'un capitaine, que j'ai vu périr en honnête homme, tu dois savoir les paroles qui font supporter les douleurs de l'absence, et bientôt tes consolations seront nécessaires à ma fille. Stassas est jeune, la patrie le réclame, son vaisseau pleure son absence. Or, e connais Stassas dans le fond de son cœur ; encore quelque tems, et il ira chanter la cantilène, faire lever l'ancre et déployer ses pavillons. » A la suite de cette recommandation, Boukovallas revint auprès de sa fille, il la baisa au front, et partit.

Ainsi que l'avait annoncé le fameux klephte d'Agapha, Stassas ne fit pas un long séjour sur la montagne. Deux mois s'étaient à peine écoulés depuis son mariage, que déjà l'intrépide marin avait

(1) *Klephte* signifie *voleur* ; mais ce nom s'est ennoblé lorsque les Grecs ne dépouillèrent plus que les Turcs.

(2) *Palikares*, troupes franches des Grecs régénérés. Volontaires de l'indépendance.

sauté à l'abordage sur une corvette turque dans les parages de Kassendra. Malgré son habitude d'inquiéter la mer le plus long-tems possible, Stassas abordait de tems en tems la côte, et venait se reposer à sa chaumière ; c'était un devoir que lui prescrivait la certitude d'être père. Mais le ciel ne permit pas que Stassas écrivit sur une feuille de laurier le jour de naissance et le nom de baptême de son enfant. De pressans motifs le forcèrent à quitter les parages d'Armyros et de Zeïtoun ; il mit à la voile, éinglant vers Smyrne, après avoir salué les montagnes qu'il se promettait de revoir bientôt.

Six mois s'écoulèrent sans que l'on entendit parler de Stassas. Un soir que les deux amies, assises sous le feuillage d'un chêne, s'entretenaient de leurs douleurs, elles aperçurent un vieillard qui semblait s'être égaré parmi les rochers ; il marchait courbé sur un bâton augural, sa chaussure était couverte de poussière ; une barbe épaisse et blanche lui tombait à flots sur la poitrine ; les feux du soleil ou les vents des orages avaient bruni son visage, et quelque chose de malheureux se mêlait à l'expression sauvage de sa physionomie.

Il s'approcha respectueusement, et, après avoir incliné la tête : « Femmes, dit-il, que le Dieu des chrétiens vous protège ! M'indiqueriez-vous la demeure de Jean Stassas le marin ?

— Stassas n'est point sur la montagne, répond Pavla ; mais que demandez-vous ? parlez, je suis sa femme : voici Kitzia, sa fille ; est-ce mon époux qui vous envoie ?

— Pauvre enfant ! dit l'étranger en regardant la petite Kitzia qui dormait paisiblement dans un hamac suspendu aux branches du chêne. » Ensuite se prosternant à genoux, il se mit à prier pour les morts.

La jeune femme comprit le malheur dont elle était frappée, elle se cacha le visage dans le sein de son amie, et de longs gémissemens s'échappèrent de sa poitrine.

Cependant la nuit approche et assombrit le ciel comme un crêpe étendu devant la lumière ; les objets, dépouillant leurs perspectives, se revêtent de formes fantastiques ; une brise légère gémit en glissant à travers les rochers, et le murmure des chutes d'eau grandit au loin avec le silence.

« Mon amie, dit alors Ianna, il est tems de rentrer à la chaumière ; le soir devient froid, ton enfant pourrait en souffrir.

— Chère Ianna ! s'écrie la jeune veuve, ma fille, ma chère enfant, n'a plus de père ! »

Ianna ne répond point à cet élan de douleur, elle détourne les yeux pour ne pas pleurer ; et, prenant Kitzia dans ses bras, elle l'enveloppe d'un long voile, que les femmes grecques portent assez communément ; ce voile leur couvre la tête, descend ensuite sur les épaules, et vient se nouer sur le côté comme une écharpe.

Le premier soin de Pavla, en arrivant à sa chaumière, fut de montrer à l'étranger tout ce qui pouvait rappeler le souvenir de Stassas : « Voici, lui dit-elle, ses plaques d'argent, sa longue carabine, l'encrier qu'il portait quand il était protopalikare de mon père ; voici l'escabelle qu'il prenait d'habitude pour me raconter l'histoire des pirates ; voici sa couche, et, tout à côté, l'image de la Panagia, où brûle la lampe sacrée qu'il alluma le jour de nos fiançailles. » A ces mots, Pavla laisse tomber sa tête sur sa poitrine, et demeure quelques instans dans cette attitude ; ensuite, reprenant courage, elle dit avec calme : « Étranger, ne craignez pas d'accroître mes peines par le récit de la mort de mon époux, je suis trop malheureuse pour avoir à craindre de nouvelles douleurs. »

L'étranger répondit : « Vous voyez en moi David Tolios, celui que les Turcs ont surnommé l'hydre d'Hydra. Klephte de mer depuis cinquante ans, j'ai coulé bas

huit vaisseaux, j'ai fait dix grandes prises, et les abordages, je ne les compte plus. Un jour, il y aura bientôt six mois, étant à la poursuite d'une corvette, je fus chassé par un cou de vent, et l'équipage de mon navire jugea convenable de relâcher : nous étions dans les parages de Smyrne. En abordant la grève, j'aperçus des matelots qui, au son de la guitare, dansaient une chanson de mer. Au milieu de cette foule de marins se trouvait un maître de navire de ma connaissance ; je lui demandai la cause de cet attroupement joyeux. — Ah ! bonjour, capitaine, me dit-il ; et, me montrant du doigt un homme d'une petite taille, bien fait et portant haut la tête : — C'est Jean Stassas, poursuivit-il, le klephte, qui compte les pièces d'or sur les caravelles des Osmanlis.

» Depuis long-tems je désirais me lier d'amitié avec Stassas. Je m'approchai du jeune klephte de mer, et je lui dis en lui tendant la main : Jean Stassas, je suis David Tolios ; mon vaisseau est chargé de marchandises, veux-tu devenir mon frère ? — J'accepte, me répondit Stassas.

» Alors nous nous embrassâmes, et ce fut l'acte de notre association.

» Quelques jours après, le bruit se répandit, dans le quartier des Francs, qu'une des bonnes maisons de commerce de Rhodes était à la veille de faire banqueroute. J'avais un intérêt considérable dans cette maison. Malgré plusieurs opérations entamées avec des marchands de Venise, Stassas et moi nous mîmes à la voile. Nous trouvâmes l'armateur très-affligé de ce que l'on cherchait à flétrir sa réputation ; il nolsa aussitôt un bâtiment de trois cents tonneaux, qu'il fit charger pour Smyrne ; il voulut aussi nous confier des marchandises pour Syphanto : nous les primes à notre bord, et nous fîmes lever l'ancre au milieu des chants de mer et des cris de l'équipage. Cette gaieté de cœur ne devait pas durer.

» Au second jour de notre voyage, à la

hauteur de l'île de Paros, le matelot qui était à la barre sentit que la mer devenait fatigante; le ciel se couvrait de nuages blancs, qui couraient au sud avec la rapidité de la foudre, et, vers le soir, l'Jaypis fondit sur nous. Dans un instant d'épaisses ténèbres nous enveloppent. Au milieu de ce chaos affreux, les vents se contrariaient et se heurtaient; la lame, sans cesse poussée et repoussée, devient courte et bat avec fureur les flancs du navire; je me vois forcé d'amener toutes mes voiles et de m'abandonner aux caprices de la tempête. Tout-à-coup, je sens que mon navire est porté au nord. Aussitôt j'ordonne de suspendre un fanal au grand mât, espérant que Stassas apercevra ce signal; mais nous étions sans doute trop éloignés l'un de l'autre, car je ne distinguai aucune lumière au milieu de l'obscurité.

» A la pointe du jour, les vents ayant sauté du sud à l'est, la mer devint calme, et le soleil se leva dans un horizon de feu. Le gréement de mon navire avait beaucoup souffert, nous avions cassé notre perroquet de misaine. Le pilote chercha à me persuader que nous ne pouvions continuer notre route, et qu'il fallait mouiller à l'île de Micone, dont nous apercevions les rochers à fleur d'eau; mais j'étais inquiet, le vaisseau de Stassas ne se montrait point à l'horizon, j'ordonnai de porter le cap au large, et je cinglai sur l'île de Syphanto.

» En approchant de la côte, la mer se couvrit de caïkes, qui venaient prendre nos marchandises; car les bateaux seuls peuvent aborder l'île de Syphanto, encore est-on obligé de les tirer à terre pour les mettre en sûreté.

— Êtes-vous David Tolios? me cria le patron d'un caïke auquel j'avais lancé une amarre. Sur ma réponse affirmative, il ajouta: « Capitaine, j'ai une triste, mais bien triste nouvelle à vous apprendre: votre ami Stassas a été attaqué ce matin, à la pointe du jour, par trois cor-

saires algériens. « Baisse tes voiles! » lui ont-ils crié. Pour toute réponse Stassas a hissé le pavillon de la croix. Alors un combat terrible s'engage. Pendant deux heures, Stassas répond au feu des trois bâtimens ennemis; et, quand il reconnaît qu'il ne lui reste aucun espoir de salut, il s'empare de la mèche d'un canonnier, descend à la sainte barbe: « A genoux! à genoux! plus de combat!... la mort! » s'écrie-t-il; et, mettant le feu aux poudres, le bâtiment saute, et les éclats mitraillement les Algériens, qui se précipitaient à l'abordage. » Je ne vous dirai pas la douleur où je fus plongé en apprenant que Stassas n'était plus. D'abord je cherchai des doutes, et je dis au patron: Es-tu bien sûr de ce que tu m'annonces?

— Tolios, me répondit le marin, tu trouveras à Syphanto un matelot de Stassas, c'est le seul que nous ayons pu sauver; il te dira, lui, comment est mort ton ami, et tu verras si je t'en impose.

» J'avais blessé l'amour-propre de ce patron; je lui serrai la main, il me comprit; et jugeant, à l'altération de mes traits, que je devais beaucoup souffrir, il eut pour moi tous les égards possibles... Cet homme ne m'avait pas trompé.

— Voici un mort bien digne de Stassas, répondit Pavla; mais cette pauvre enfant a tout perdu, ajouta-t-elle en montrant sa fille qu'elle tenait dans ses bras.

— Pavla, dit alors David Tolios, Stassas était mon ami, et je suis jaloux de ce titre. Pour une ame comme la mienne, qui jamais ne forma d'autres liaisons, il est des devoirs sacrés à remplir. La mer n'a plus de charmes pour moi; j'ai vendu mon navire et tout ce que je possédais au monde. Voici de l'or, il m'est à charge, permettez que je le donne à Kitzia. De grâce! point de refus, le corps de Stassas pourrait en gémir; d'ailleurs, ce n'est point un sacrifice que je fais. A quoi donc aujourd'hui peut me servir la fortune! homme de quatre-vingts hivers, qui peut-être demain ne serai plus, il ne me cou-

viendrait pas de songer aux agrémens de la vie, et de calculer comme si j'avais devant moi l'illusion et l'espoir du jeune âge!» En prononçant ces paroles, David Tolios se leva de dessus son escabelle, et sans donner à Pavla le tems de lui répondre : « Il est tard, dit-il, vous devez avoir besoin de repos. » Alors la veuve de Stassas sortit avec Ianna, laissant sa chaumière à la disposition du vieillard.

Et quand la lumière du jour eut éclairé les sommets du Klytzos, à l'heure où les chevriers retournent aux pâturages, quand le bruit religieux de la simande appelle les chrétiens aux autels de la Vierge et de la liberté, les deux veuves sortirent sur l'esplanade où s'élevait l'arbre de la naissance de Pavla : long-tems elles attendirent le lever du vieux klephte de mer. Le soleil descendait par-delà le Plocopari, le soir approchait, la veuve de Stassas dit alors à Ianna : « Voici que la peur s'empare de moi, j'ai crainte que nous ayons trop attendu : David Tolios est bien vieux... » Aussitôt elles courent ensemble à la chaumière, y pénètrent en tremblant.... Le vieillard était parti, et, au-dessus de sa couche, il avait suspendu sa ceinture de klephte ; elle était remplie de sequins de Venise.

Le vicomte DE MARQUSSAC.

Hortense.

I.

Il n'était pas encore midi, lorsque M^{lle} Ursule, jeune et jolie couturière en robes de la rue de Richelieu, descendit de l'omnibus qui se rend de la barrière du Trône à Vincennes, et entra dans l'avenue d'une maison de campagne, tenant à la main une robe enveloppée dans un grand foulard noué par les quatre coins. Elle parcourut l'avenue avec cette démarche rapide et aisée qui distingue les femmes accoutumées aux longues courses de la capitale, et se trouva dans un salon élégant de forme ronde, qui occupait le centre du rez-de-chaussée. De somptueuses draperies suspendues aux fenêtres y adouciaient l'éclat du jour, et ne laissaient qu'entrevoir une belle pièce de gazon séparée du salon par quatre marches décorées de vases de fleurs, et, au-delà, quelques sentiers capricieux s'enfonçant sous des arbres où l'œil, ne pouvant les suivre, laissait à l'imagination le soin de les continuer. Une jeune femme de chambre, en tablier blanc et coiffée d'un madras, était assise dans l'embrasure d'une croisée ayant sur ses genoux quelque ouvrage qu'elle avait abandonné pour un petit volume qui captivait toute son attention. Au moment où Ursule ouvrit la porte, la jeune femme de chambre fit un bond sur sa chaise, cacha le petit livre dans la poche de son tablier et reprit précipitamment son ouvrage.

« Je t'ai fait peur, cousine ? dit en riant la couturière.

— Fi donc ! Ursule, repartit la femme de chambre en faisant une petite moue, vient-on surprendre ainsi les gens ?

— J'apporte à M^{me} de Sainclair sa robe de gros de Naples.

— Il ne fait pas encore jour chez madame, j'attends qu'elle sonne. Dépose ton ouvrage sur le canapé et viens te mettre près de moi.

— Je te dérange, Valentine?

— Point du tout, on peut causer et travailler tout à la fois.

— Mais non pas lire, Valentine? ajouta Ursule en souriant.

— Ah!... il est vrai que je parcourais ce petit volume qu'on m'a prêté... tu l'as donc vu?

— Malgré ta promptitude à le faire disparaître.

— C'est que, vois-tu, je ne savais pas que c'était toi, et le moyen d'éviter les reproches, c'est de se tenir sur ses gardes. La cuisinière est une mauvaise langue qui ne manquerait pas de dire que je passe en lecture tout le tems que madame emploie à dormir le matin. Le valet de chambre le répéterait à son maître, qui le rapporterait à madame pour se venger du mal qu'elle pense du valet de chambre, et je finirais peut-être par payer pour tous.

— Ainsi le valet de chambre n'est point dans les bonnes grâces de M^{me} de Sainclair?

— Pas plus que je ne suis dans celles de monsieur.

— Que lui as-tu donc fait?

— Rien du tout, c'est pure injustice de sa part. Il s'imagine que je me donne les airs d'épier sa conduite.

— Mais voilà qui est fort désagréable pour toi, et je prévois que tu ne resteras pas long-tems dans une maison où tu n'es pas bien regardée du maître.

— Au contraire, mon congé serait bien plus sûr si j'avais le malheur de lui convenir.

— Comment cela?

— La jalousie de madame prendrait feu aussitôt.

— Ah! elle est jalouse!

— Comme une Médée.

— Son mari est galant sans doute?

— Pas le moins du monde, il n'est que

poli. C'est un jeune homme grave, ami des mœurs, sincèrement attaché à sa femme, qui l'aime avec fureur, c'est le mot. Il y a à peu près un an qu'ils sont mariés, et voilà au moins six mois que les querelles sont à l'ordre du jour. Ils passent leur vie en ruptures et en raccommodemens.

— Quelle chienne de vie! s'écria Ursule.

— Tu peux bien le dire, cousine. C'est comme dans ce roman que je lisais tout-à-l'heure. A la vérité l'héroïne est une vieille femme mariée à un jeune mari, mais, malgré cette différence, j'y ai reconnu ma maîtresse traits pour traits.

— Cela finira mal, Valentine.

— Eu vérité, je le crains. Hier ils revinrent ensemble d'une partie de plaisir, qui sans doute n'en fut pas une pour tout le monde, à en juger par ses suites. Madame s'était contraincée dans la voiture, parce qu'ils ramenaient une dame du voisinage; mais lorsqu'ils l'eurent descendue chez elle, je jugeai que l'explosion ne tarderait point à éclater. Un feu sombre animait les regards de madame, le rubis de son agrafe paraissait pâle auprès de ses joues, et ses lèvres, serrées l'une contre l'autre, semblaient ne retenir qu'avec effort les expressions de colère prêtes à leur échapper.

— Quelle contenance avait le mari?

— Il prévoyait comme moi avec inquiétude l'orage qui menaçait de suivre ce calme trompeur et cherchait en lui-même quelque moyen de s'y soustraire, car il essaya de se retirer de bonne heure; mais madame n'entendait point l'en tenir quitte à si bon marché. Elle m'ordonna de sortir, du ton d'une personne qui va mettre le feu à sa maison, et je n'étais pas hors de l'antichambre que sa voix était déjà montée au plus haut degré de son diapason: la querelle a été vive et longue et ne paraît pas avoir été terminée par la réconciliation qui en est le dénouement ordinaire, car, lorsque je suis retournée pour

coucher madame, je l'ai trouvée seule dans sa chambre encore tout éplorée. Moi, je ne puis voir pleurer quelqu'un sans que les larmes me gagnent aussitôt. Madame, ne pouvant plus y tenir, s'est jetée dans mes bras en s'écriant :

— Ah ! pauvre fille ! tu es plus sensible à mes maux que celui qui les cause. L'ingrat, sans daigner me consoler, est allé se livrer à un sommeil paisible, m'abandonnant à mon désespoir ; mais peut-on attendre autre chose de ces hommes cruels qui se font un jeu de nous déchirer le cœur ? Ah ! pourquoi me suis-je mariée ? moi ! jeune fille si heureuse, pourquoi ai-je échangé le calme de ma vie contre ces orages continuels qui la remplissent ! ne te marie jamais, Valentine, sois plus sage que ton infortunée maîtresse.

— Pensais-tu donc intérieurement que le conseil était bon à suivre ? demanda en riant la couturière.

— Franchement je n'en acceptais que la dernière moitié, repartit la femme de chambre, car, après tout, la jalousie de madame n'a aucun fondement, elle serait heureuse si elle était sage... Mais quelle est donc cette dame qui arrive par le jardin avec l'oncle de ma maîtresse?... bonté divine ! c'est elle-même, c'est madame de Sainclair qui s'est levée et habillée sans moi.

— Comme elle est changée ! dit Ursule. Son cavalier la traîne plutôt qu'il ne la soutient... elle se dirige vers ce salon, ne ferions-nous pas bien de lui laisser le champ libre ?

— Un moment, reprit Valentine, elle nous a vues à travers les vitres, n'ayons pas l'air de fuir. »

La jeune dame, en robe flottante du matin, les cheveux à demi échappés de dessous un peigne d'un riche travail, entra alors dans le salon.

« Quoi ! vous étiez sortie, madame ? et moi qui attendais tranquillement votre réveil !

— Le réveil ! répondit M^{me} de Sainclair en

se plaçant sur un canapé, il ne peut y en avoir que pour ceux qui dorment... Approchez un fauteuil à monsieur... qu'est-ce ? ajouta-t-elle en désignant Ursule.

— Madame, c'est votre robe que...

— Donnez-la à Valentine, je l'essaierai un autre jour, et surtout qu'on nous laisse. »

Les jeunes filles se retirèrent, la dame se renversa sur l'un des coussins du canapé et pencha sa tête sur sa main.

— Y avait-il long-tems que vous vous promeniez, Hortense ? lui demanda son oncle.

— Depuis trois heures au moins j'essayais d'apaiser par la fraîcheur du matin cette fièvre d'insomnie qui me dévore... Ah ! mon oncle ! que je suis malheureuse ! (Et des larmes inondèrent son visage.)

— Je m'en aperçois de reste, mon enfant, mais ne serait-ce point votre faute ?

— Ma faute ! monsieur ! répéta-t-elle en se redressant avec vivacité, si c'est une faute d'aimer son mari, de vouloir posséder toute son affection, de s'irriter contre le manège des coquettes qui, jusques sous mes yeux, se permettent d'attaquer son cœur : si c'est un tort enfin d'exiger qu'on fasse à mon repos quelques sacrifices d'amour-propre ou de politesse, oui, je suis coupable, très-coupable, mais je ne connais aucun moyen de ne plus l'être, car il n'y a qu'une femme infidèle ou indifférente qui puisse voir de sang-froid les procédés dont je me plains.

— Que vous importe la coquetterie de ces femmes, pourvu que votre mari la rende inutile ? vous êtes certainement la seule qui éleviez des doutes sur sa fidélité.

— Je suis la seule aussi que cette fidélité intéresse. Ne vois-je pas le peu d'importance que le monde y attache, lorsqu'il s'agit de votre sexe ! Pour moi, je ne saurais remarquer sans frémir tout ce qu'on ose mettre en jeu pour me ravir le seul bien dont je sois jalouse, et tant que ces tentatives ne seront pas repoussées

avec l'indignation qu'elles méritent, je serai en droit de me plaindre.

— Mais la confiance, ma nièce....

— Je sais ce que vous allez me dire, interrompit Hortense avec une nouvelle impétuosité. La confiance est indispensable entre deux époux, elle leur répond mutuellement de l'estime qu'ils se doivent.... Ah! je n'en ai eu que trop dans le cruel Léonce, puisque j'ai osé lui livrer le destin de ma vie entière!

— Ne vous avait-il pas chargée aussi de son bonheur?

— Ai-je fait autre chose que d'y travailler de tout mon pouvoir! répondit la jeune femme en fondant en larmes. Ai-je eu une seule pensée qui ne tendit à ce but? n'être heureuse qu'auprès de lui, étudier ses goûts pour les satisfaire, le trouver seul préférable à tous, voilà l'histoire de tous mes instans; mon devoir me l'ordonnait; je le sais, mais jamais je n'en trouvai de si doux et de si facile à accomplir.

— Cependant, Hortense, votre époux est très-malheureux, jugez-en par cette lettre qu'il m'a écrite...

— Ce matin?

— C'est sur son invitation que je suis venu.

— Ah! donnez, donnez, mon oncle, il faut que je connaisse toute sa pensée. »

Elle prit la lettre, et tandis qu'elle la parcourait des yeux, les impressions de la colère, de la douleur, de l'orgueil offensé se peignaient successivement sur son visage. Le papier frémissait dans ses mains tremblantes. Léonce de Sainclair écrivait ainsi à l'oncle de sa femme.

« C'est en vain, monsieur, que je me suis flatté de corriger Hortense de sa jalouse : elle ne veut faire pour cela aucun effort. Elle prend un funeste plaisir à remplir son ame de soupçons, à empoisonner mes actions les plus innocentes. Les querelles se succèdent entre nous, la dernière est toujours plus fâ-

cheuse que celle qui l'a précédée, et cette union, qu'une inclination réciproque promettait de nous rendre si douce, ne me paraît déjà plus qu'une chaîne insupportable. Hier au soir son emportement a été sans bornes, il faut en éviter le retour, il faut.... nous séparer! venez, monsieur, non pour essayer une nouvelle réconciliation, qui ne serait pas plus durable que les autres, mais pour faire entendre raison à votre nièce, qui se refusera, je le crains... »

« Non, non, qu'il se rassure, dit Hortense en s'interrompant et en froissant le papier entre ses mains avec une colère mal dissimulée. Moi! me refuser à une séparation qu'il désire! rester dans sa maison malgré lui! m'y croit-il donc si heureuse? jamais sans doute cette idée ne me serait venue la première, mais puisqu'il peut l'envisager sans effroi, eh bien! mon oncle, me voilà prête. Je vais faire avertir M. de Sainclair que vous êtes ici. »

Elle se précipitait vers le cordon de la sonnette, lorsque son mari entra.

« Monsieur, lui dit-elle du ton le plus calme qu'il lui fut possible d'affecter, voilà mon oncle, je connais vos intentions, je m'y conforme, il ne s'agit plus que de régler nos intérêts: pleine de confiance dans votre probité, je signerai aveuglément tout ce qui vous plaira. »

Et elle se remit sur le canapé, où elle resta silencieuse et immobile, les joues brûlantes, le sein palpitant, retenant de toutes ses forces les sanglots qui la suffoquaient.

« C'est à regret, c'est l'ame navrée d'une véritable douleur, Hortense, lui répondit gravement son époux, que j'en viens avec vous à une pareille extrémité; mais je ne saurais résister plus long-tems à la violence de votre caractère. Cette affreuse jalousie qui vous possède a rendu votre amour si semblable à la haine qu'il est difficile de l'en distinguer. Dites; ne reconnaissez-vous pas vous-même la nécessité d'une mesure décisive? »

Hortense fit un geste d'indignation et garda le silence.

Alors M. de Sainclair et l'oncle se consultèrent sur les moyens d'effectuer une séparation volontaire, sans donner trop de prise à la malignité publique, et ayant réglé les intérêts respectifs par un traité, l'oncle en donna lecture à sa nièce, qui, toujours étendue sur le canapé, s'était enveloppée la tête de son cachemire. De Sainclair, étonné du silence de sa femme, lui découvrit le visage... il la trouva froide et évanouie. A cet aspect, oubliant ses justes griefs pour ne se souvenir que de sa tendresse envers une épouse presque aussi malheureuse que coupable, il la prit entre ses bras, comme une mère prendrait son enfant, s'accusant d'avoir poussé la sévérité jusqu'à la barbarie. Les pleurs dont il arrosait ce visage décoloré, les expressions passionnées qu'il lui prodiguait, furent plus puissans que toutes les ressources de la médecine. Hortense ouvrit les yeux, elle vit la douleur de son mari, son effroi, sa sollicitude...

« Ah! dit-elle en poussant un profond soupir, est-ce que vous m'aimeriez encore!

— Toujours! toujours! répéta Léonce, je suis un barbare, je ne mérite pas d'être aimé.... Ah! si vous pouviez lire dans mon cœur, jamais le plus léger soupçon ne s'élèverait dans le vôtre. Faut-il que je sache si mal persuader ce que je sais si bien sentir!

— Non, non, c'est moi seule qui ai tort, répondit Hortense en s'attachant au cou de son mari, ces pleurs que je vous vois répandre ont prononcé ma condamnation. Avec quelle joie je me reconnais coupable! non, jamais je ne douterais de votre affection, le souvenir de cet instant l'emportera toujours sur les mouvemens de ma funeste jalousie, rien à l'avenir ne troublera notre bonheur.

Le projet de séparation fut déchiré, les plus délicieuses promesses scellèrent ce raccommodement, que consolidèrent encore les sages conseils de l'oncle. Il invita la

jeune femme à veiller sévèrement sur elle-même, lui prédisant que la jalousie, ainsi que les autres passions, ne cède pas au premier coup qu'on lui porte, qu'elle tourne constamment autour d'un cœur qu'elle a déjà habité, comme un loup autour d'une bergerie, habile à profiter de la moindre issue que l'imprudence lui abandonne. Dans un pareil combat, le succès dépend de la fermeté avec laquelle on repousse les premiers efforts de l'ennemi. Hortense répondit de l'avenir avec une confiance que l'heureux Léonce s'empressa de partager.

II.

Six mois après la journée qui avait rétabli la bonne intelligence entre M. et M^{me} de Sainclair, Ursule et Valentine se trouvaient de nouveau, non plus dans le salon élégant que j'ai décrit, mais à l'office de l'hôtel qu'habitaient à Paris les jeunes époux. La première était venue prendre les ordres de madame pour ses robes d'hiver, et, avec sa permission, avait été invitée par sa cousine à une légère collation. Séparées par une petite table sur laquelle s'élevait une double pyramide de fruits et de gâteaux, les deux cousines s'entretenaient des maîtres de la maison, texte ordinaire de toutes les conversations des femmes de chambre.

« Et depuis ce tems-là, dit Ursule en continuant l'entretien, il n'y a plus eu de querelle dans le ménage?

— Pas une, mon enfant; tu peux m'en croire. A peine, pendant ces six mois, un nuage passager est-il venu obscurcir le joli front de ma maîtresse. Qu'on vienne dire encore que les femmes n'ont point d'empire sur leurs passions!

— En tous cas, reprit Ursule en riant, il faut convenir que voilà un mari bien heureux: sa femme est un Argus, tant qu'il n'a rien à lui cacher, et, lorsqu'il s'avise de la tromper, les yeux de la bonne dame se ferment.

— Tromper! lui! M. de Sainclair! s'écria Valentine dans la plus grande surprise.

— Paix donc! reprit Ursule en lui fermant la bouche, si ta maîtresse nous entendait, tout serait perdu.

— Il est impossible qu'elle nous entende d'où elle est; mais, d'ailleurs, ce que tu viens de dire n'est qu'une plaisanterie, n'est-il pas vrai?

— Je parle très-sérieusement; que trouves-tu là de si étrange? M. de Sainclair n'est pas le premier mari qui se permette d'avoir un tel caprice.

— Ils n'en font pas mieux pour cela, malgré l'indulgence qui leur est acquise; mais enfin que sais-tu?

— Je sais que, depuis huit ou dix jours, M. de Sainclair se rend régulièrement, seul et à pied, dans cet hôtel meublé qui est vis-à-vis la maison que j'occupe.

— Bon! c'est pour quelque ami de province.

— C'est pour une dame, qu'elle soit de province ou d'ailleurs: on l'a entendu demander madame..... ah! mon Dieu! le nom m'échappe..... madame... je l'ai sur le bout de la langue... Dulac... Durlach... oui, M^{me} Durlach.

— Est-elle jeune? est-elle belle?

— Je ne l'ai vue que par derrière; et puis, elle est toujours ensevelie sous un voile et sous un grand chapeau, mais sa taille est admirable.

— Si tu n'as pas de meilleure preuve...

— Mon Dieu! Valentine, je ne t'oblige point à me croire; mais tu conviendras que, dans cette aventure, il y a quelque chose de louche et de mystérieux qui donne à penser. Pourquoi ta maîtresse n'accompagne-t-elle pas son mari chez cette étrangère? pourquoi M. de Sainclair, qui a une voiture à ses ordres, ne promène-t-il cette dame qu'en remise? pourquoi fait-il porter chez elle des glaces, des confitures, des pâtisseries? tout cela peut être fort innocent sans doute; cependant si ta mai-

trousse l'apprenait, ou je me trompe étrangement, ou son ancienne maladie ne tarderait point à la reprendre, et, pour cette fois, elle n'aurait pas si grand tort.

— Oh! les hommes! les hommes! dit Valentine en joignant les mains, qu'ils sont perfides! jamais M. de Sainclair n'a paru plus sincèrement attaché à madame!

— Que tu es sotté! mais cela doit être ainsi, afin de mieux cacher son jeu.

— Madame avait bien raison de me conseiller de rester fille!

— Bon! je crois qu'elle t'a communiqué un peu de sa maladie, reprit Ursule en riant.

— J'aurais répondu de M. de Sainclair comme de moi-même.

— Cela t'apprendra à ne répondre de personne, ma chère; chacun pour soi, c'est bien assez.

— Madame sonne...

— Adieu, je retourne à mon ouvrage; de la discrétion, Valentine! » Et en deux sauts Ursule fut au bas de l'escalier.

La femme de chambre recula d'effroi en voyant sa maîtresse pâle, les traits bouleversés, les yeux éteints, pouvant à peine se faire entendre.

« O ciel! madame, que vous est-il arrivé?

— Valentine!..... l'enfer est dans mon cœur... j'ai tout entendu.....

— Entendu! quoi? ma chère maîtresse. »

Mais Hortense ne put lui répondre. Oppressée par la violence de ses émotions, elle fut saisie d'une attaque de nerfs, que Valentine calma cependant aisément avec de l'eau de fleur d'oranger. Revenue dans son état naturel, M^{me} de Sainclair regarda sa femme de chambre d'un air qui inquiétait cruellement la pauvre fille.

« Tu ne me demandes pas ce que j'ai entendu, lui dit-elle.

— Hélas! madame, quelque folle plaisanterie indigne de votre attention, j'en suis sûre.

— Ah! Valentine, tu sais ce que je

veux te dire, ne cherche donc plus à me faire prendre le change; je n'ai pas perdu un mot des confidences de ta cousine.

— Si j'avais su que vous nous écoutiez, madame...

— C'est à quoi je ne songeais nullement, mon enfant, le hasard seul m'a conduite près de l'office, et le nom de M. de Sainclair m'a rendue immobile.... jamais le soupçon ne fut si loin de ma pensée que dans cet instant où j'acquiers la certitude d'être indignement trahie.

— Pour l'amour du Ciel, madame, prenez garde d'accorder trop de confiance au bavardage de ma cousine! Je suis persuadée qu'au moindre mot, monsieur vous expliquera tout d'une manière satisfaisante.

— Oh! je n'en doute pas, répondit la jeune dame avec un sourire amer; on est si crédule quand on aime! et les hommes se moquent de nous avec tant d'esprit! Mais je ne serai pas si maladroite que de laisser au perfide le tems de préparer sa défense: c'est en face de sa trahison, c'est en présence de ma rivale qu'il apprendra que je sais tout.

— Ne craignez-vous pas de voir renaître ces jours orageux qui vous ont rendue si malheureuse?

— Je ne crains qu'une chose, Valentine, c'est de me voir enlever le cœur de mon mari; jamais je ne me résignerai à ce malheur.

— Eh! madame, n'est-ce pas en courir le danger que d'irriter monsieur par de nouvelles violences! Daignez m'en croire, ouvrez-lui votre cœur, faites-lui part de vos alarmes: si elles sont fondées, son équité naturelle y remédiera; s'il est innocent, il s'empressera de vous en offrir la preuve.

— Non, te dis-je; cette preuve, si elle existe, je veux l'obtenir de l'évidence, et non de ses protestations, dont je doute-rais peut-être malgré moi. S'il est coupable.... eh bien! s'il est coupable, il faudra du moins qu'il en convienne!

— Que ferez-vous ensuite, madame?

— Je lui pardonnerai peut-être, Valentine; mais il n'aura plus le droit de m'accuser de troubler son repos par les accès d'une injuste jalousie.

— Je n'ai plus qu'un conseil à vous donner, madame; que mon zèle me fasse pardonner ma liberté...

— Parle, car je sais que tu m'aimes.

— Vous avez un parent respectable, agirez-vous sans lui dans une circonstance si grave?

— Tu as raison, sa présence fortifiera mes droits.... Apporte-moi ce qu'il me faut pour écrire. »

Valentine, qui était sortie, revint précipitamment sur ses pas, et dit à demi-voix à sa maîtresse:

« Voici Monsieur! »

Hortense essaya de se composer; mais elle était trop passionnée pour y parvenir en si peu de tems, et de Sainclair remarqua en elle une émotion, dont il lui demanda la cause.

« Une querelle avec ma femme de chambre, répondit-elle.

— Quelque porcelaine cassée! reprit-il en souriant, quelque journal de modes égaré.

— Non, le motif est plus sérieux; on s'est joué de ma confiance.

— C'est un tort inexcusable, pourvu qu'il soit bien avéré; car, entre nous, Hortense, vous savez bien que vos soupçons marchent avec une rapidité qui ne permet pas toujours à votre jugement de les suivre.

— Je tâcherai de ne point mériter ce reproche.

— Si vous vouliez m'expliquer ce dont il s'agit...

— Non, ce serait abuser de votre complaisance.

— Oh! de votre complaisance! quel ton cérémonieux! les torts de Valentine rejaillissent-ils sur moi? Pour vous punir, petite injuste, j'ai envie de vous conduire ce soir à l'Opéra-Comique.

— Que donne-t-on?

— J'ai peur, si je nomme la pièce en ce moment, d'en avoir à l'avance une représentation, répliqua gaîment Léonce.

— Nommez toujours.

— *La Jeune Femme colère.*

— Je ne me fâcherai pas ; mais aussi je n'irai point voir cette pièce.

— Parce que vous êtes piquée.

— Parce que j'ai résolu de ne point sortir ce soir.

— Que ferez-vous donc seule ?

— Je comptais sur votre compagnie.

— Impossible ! j'ai rendez-vous avec un ami.

— Et si j'avais accepté votre invitation ! si, par caprice, je l'acceptais encore ? »

— Un léger nuage, que la jalouse Hortense pouvait seule apercevoir, passa sur le visage de Léonce.

— Vous en êtes bien la maîtresse, reprit-il ; mais il faut vous décider, car j'ai hâte.

— Je m'en tiens à mon premier projet, continua la jeune dame ; mon oncle viendra peut-être me voir.

— N'y comptez pas, il a du monde.

— Alors, je me contenterai de la société de Walter-Scott.

— A la bonne heure, dit Léonce. »

Et la facilité avec laquelle il cessa d'insister parut à sa compagne une nouvelle preuve d'inconstance. Une heure après, il était parti. Libre de se livrer à toute l'amertume de ses réflexions, Hortense passa plusieurs heures dans une agitation inexprimable ; elle voulait absolument s'assurer de la vérité le soir même, et reculait malgré elle devant cet instant funeste qui allait renverser pour toujours, peut-être, le fragile édifice de son bonheur. Elle ne pouvait consulter son oncle, elle pouvait encore moins se résoudre à attendre au lendemain, son caractère impétueux ne le lui permettait pas. Couverte d'un manteau, d'une capote et d'un voile, elle sortit à pied avec Valentine une heure environ après que les réverbères eurent été allumés. Incertaine encore du chemin qu'elle prendrait, conduite par son ins-

tinct plutôt que par sa volonté, elle se trouva dans la rue de Richelieu, à la porte de l'hôtel qu'habitait M^{me} Durlach. Valentine, qui portait la parole, s'informa de cette dame au concierge ; il répondit qu'elle était sortie, et ne rentrerait que fort tard.

« N'était-elle pas accompagnée d'un jeune homme de belle taille, cheveux et favoris bruns, pantalon blanc, redingote verte, et qui se nomme de Sainclair ? ajouta la femme de chambre, excitée secrètement par sa maîtresse.

— Je ne connais point le nom du jeune homme ; mais ce signalement convient à celui qui accompagne habituellement M^{me} Durlach.

— Ne pensez-vous pas qu'ils soient allés au spectacle ? ajouta Hortense d'une voix émue qui lui attira l'attention du concierge.

— Cela peut être, madame.

— Il faut absolument que je parle ce soir à M^{me} Durlach.

— Vous aurez besoin de patience, le spectacle finit si tard !

— Oh ! je n'en manquerai pas... »

Ici Valentine, se penchant à l'oreille de sa maîtresse, lui proposa d'aller chez sa cousine, qui logeait vis-à-vis, pour y passer le tems qui devait s'écouler jusqu'au retour présumé de cette dame, plutôt que de rester là, exposée à la curiosité de toutes les personnes de l'hôtel. Hortense goûta cet avis.

« Je reviendrai dans quelques heures, dit-elle au portier en lui glissant dans la main une pièce de 5 francs. Si M^{me} Durlach me devançait, faites-moi le plaisir de ne point la prévenir de ma visite.

— Soyez tranquille, madame, répondit le concierge. »

Être tranquille ! c'était un vœu qui ne devait point s'accomplir ce soir-là pour Hortense ; en quelque lieu qu'elle se retirât, le trait importun demeurerait enfoncé dans son cœur, et, de la fenêtre du petit cabinet où Ursule l'introduisit à l'insu de

ses ouvrières, elle fut constamment occupée à regarder tous ceux qui entraient ou sortaient de l'hôtel. Cependant le concierge faisait ses conjectures.

« Je gage, pensait-il en lui-même, que cette jeune personne est la femme ou la prétendue du beau jeune homme qui promène M^{me} Durlach? ce que c'est que la bizarrerie des hommes! Celle-là est charmante, elle l'aime puisqu'elle est jalouse, car j'ai reconnu cela tout de suite à sa voix tremblante, et cependant il lui est infidèle... et pour qui encore? La petite dame, au reste, ne veut point être dupe, à ce qu'il me paraît... si ces trois visages se rencontrent, cela fera une drôle de scène. »

Et il se mit à rire tout haut de celle que son imagination lui représentait. Un des garçons de l'hôtel, qui cirait des bottes dans la loge, demanda au concierge le sujet de sa gaité; ce récit lui parut si comique, qu'il voulut en divertir une jeune fille, domestique dans l'hôtel. L'histoire circula si bien qu'en moins d'une heure M^{me} Durlach passa, dans l'esprit des maîtres et des valets de cette maison, pour une odieuse intrigante, qui réduisait une jolie femme au désespoir. A onze heures et demie, Hortense ne manqua point de venir s'établir chez le concierge avec sa femme de chambre, derrière laquelle elle se tenait cachée, attendant avec une vive anxiété le retour de son infidèle. Le bruit d'une voiture se fit entendre.

« *Les voilà!* dit assez haut le concierge; et, à ces mots dont il était convenu avec ses camarades, deux ou trois personnes se groupèrent curieusement à la porte de la loge. Un coup de marteau qui retentit jusqu'au fond du cœur de la malheureuse Hortense, avertit le concierge de tirer le cordon, la lourde porte s'ouvrit, retomba lentement, et de Sainclair parut donnant le bras à une dame d'une fort belle tournure. L'ombre de son chapeau lui cachait entièrement le visage.

De Sainclair entra seul dans la loge pour prendre une clef et de la lumière, quelle fut sa surprise d'y trouver Valentine!

« Vous ici! dit-il avec humeur.

— Elle n'y est pas seule, répondit Hortense se levant tout-à-coup; et allant jusqu'à M^{me} Durlach, malgré le mouvement que fit Léonce pour la retenir, madame me permettra sans doute de partager avec mon mari l'honneur de sa compagnie.

— Montez, madame, répondit M^{me} Durlach d'une voix étouffée. »

Tous trois gagnèrent en silence le premier étage, suivis de Valentine, qui était presque aussi émue que ses maîtres. A peine la porte de l'appartement fut-elle refermée sur eux, que M. de Sainclair, maîtrisant avec effort son indignation, demanda à sa femme ce que signifiait cette nouvelle folie. Hortense ne répondit à cette question que par une explosion de colère qui métamorphosa en furie une des plus jolies femmes de Paris. Les expressions les plus outrageantes, les plaintes les plus amères s'échappèrent comme un torrent de cette bouche qui ne semblait formée que pour prononcer des paroles aimables; enfin, dans le transport de sa jalousie, elle s'oublia jusqu'à arracher le voile qui lui dérobait encore le visage de sa rivale. O surprise! elle voit une femme âgée de plus de soixante-dix ans, dont la physionomie douce et grave démentait, par son seul aspect, tout ce qu'on avait osé imaginer. La fureur de M^{me} de Sainclair s'évanouit tout-à-coup, sa dernière injure demeura inachevée: la tête de Méduse ne produisait pas un effet plus prompt.

« Vous jugez maintenant, madame, que je ne suis pas une rivale bien dangereuse, dit M^{me} Durlach avec un sourire tristement ironique.

— Mais expliquez-moi donc..... reprit Hortense confuse.

— De quel droit osez-vous l'exiger? interrompit sévèrement Léonce. Croyez-

vous m'arracher par la violence un secret que je n'ai pas l'intention de vous confier ?

— Le tems de la discrétion est passé, reparait M^{me} Durlach, un pareil éclat ne me permet plus de me taire. Vous voyez en moi, madame, dit-elle à M^{me} de Sainclair, une amie de la mère de votre époux, une personne qu'il affectionna lui-même dès son enfance. De grands malheurs se sont accumulés sur ma tête, je me suis vue plongée du faite de la prospérité dans les horreurs de la misère, sans avoir eu le tems de m'accoutumer à cette extrême différence. J'avais résolu de mourir sans faire connaître mon sort ; Léonce a su me découvrir, il a triomphé de ma répugnance, de mon orgueil, car je conviens que j'en ai trop peut-être, il m'a forcée d'accepter ses bienfaits ; mais, quelque éloge qu'il m'ait fait de vous, madame, je n'ai voulu être connue que de lui seul. La pitié des gens heureux me fait plus de mal que les plus rudes atteintes de l'indigence. Pouvais-je supposer qu'à mon âge j'éveillerais encore la jalousie ! Cependant, grâce à l'imprudente scène que vous venez de faire, ce soir même j'ai vu ma condamnation sur le visage de ceux qui en ont été témoins. Dans cette ville, féconde en désordres, aucun vice ne paraît impossible... De Sainclair, emmenez madame chez elle : si elle est en effet bonne et sensible, comme vous le prétendez, elle gémera d'avoir aggravé les infortunes d'une malheureuse vieille femme, qui n'avait d'autre appui que vous et qu'elle oblige de renoncer à votre amitié.

— Eh ! pourquoi y renoncerez-vous, madame ? devez-vous me punir de la faute de cette imprudente ! Si elle vous a rendu cette maison désagréable, il est facile d'en choisir une autre.

— Nous y penserons demain, répondit M^{me} Durlach, retirez-vous pour ce soir... adieu Léonce, adieu madame. »

Hortense aurait voulu parler, s'excuser, implorer le pardon de sa conduite,

mais glacée, découragée, honteuse, elle ne trouvait pas un mot pour exprimer son repentir. Pendant le retour, un silence accablant régna entre la femme jalouse et le mari offensé, et ils se séparèrent sans qu'il ait été rompu. Le lendemain Hortense était malade, car rien ne détruit la santé comme les passions violentes. Elle demanda son mari, il était absent depuis le matin, et lorsqu'il rentra le soir, elle le conjura en pleurant de la conduire auprès de sa respectable amie.

« Il n'est plus tems, répondit-il en tombant sur une chaise, M^{me} Durlach a abandonné son hôtel, j'ignore ce qu'elle est devenue.

— N'a-t-elle absolument aucune ressource ?

— Aucune... que la charité... et celle-là n'arrive guère qu'à ceux qui la sollicitent... l'infortunée mourra, si je ne puis la découvrir ? »

Il cacha son visage entre ses mains et pleura amèrement.

« Ah ! que je suis coupable ! s'écria Hortense ; mais aussi, ajouta-t-elle timidement, qu'il vous en aurait peu coûté de m'épargner de si cruels soupçons

— Madame, reprit Léonce, l'amitié a aussi ses droits ; j'ai cru pouvoir me conformer, même dans ce que sa délicatesse avait d'outré, à l'exigence d'une amie malheureuse ; il est d'ailleurs mille circonstances où la discrétion devient une affaire d'honneur. Entre deux époux qui s'estiment, une découverte semblable à celle que vous avez faite devait provoquer tout au plus un éclaircissement que, dans ce cas, je ne vous aurais point refusé ; mais la jalousie vous a donné un conseil tout différent... vous voyez quelles en sont les suites ! »

De Sainclair, quoique vivement blessé de la conduite de sa femme, ne la menaça point cette fois de se séparer, mais il sembla avoir perdu toute son affection pour elle. Triste, dévoré d'inquiétude, désolé de l'inutilité de ses recherches, il dédai-

gnait de se plaindre. Cette familiarité aimable et confiante qui fait le charme des unions conjugales se trouvait remplacée par une politesse contrainte ; plus de joies innocentes , plus de doux entretiens ; les soupirs de Léonce oppressaient horriblement le cœur d'Hortense ; car, causer le malheur de ce qu'on aime est un supplice plus douloureux que d'être malheureuse par lui. De son côté, M^{me} de Sainclair faisait tous ses efforts pour retrouver M^{me} Durlach. Enfin, au bout de trois mois, on découvrit que, malade et réduite aux dernières extrémités de l'indigence, elle s'était fait transporter à l'hospice Saint-Antoine ; Hortense y courut.

La vieille dame, convalescente, couverte de la grossière livrée de l'hospice, se promenait dans le jardin, les yeux tristement baissés. Son imagination lui représentait le tableau rapide de ses revers, et ses lèvres pâles murmuraient d'un ton plaintif :

« Être si malheureuse ! si vieille ! et ne pouvoir mourir ! »

En ce moment, Hortense parut et s'inclina profondément devant cette femme que rien ne distinguait plus de ses compagnes de misère, si ce n'est cette dignité qui n'abandonne jamais ceux qu'un meilleur sort semblait attendre. M^{me} Durlach ne voulut point d'abord reconnaître la jeune femme, elle essaya même de la fuir ; mais M^{me} de Sainclair, s'attachant à ses pas, la força de l'écouter. Alors la vivacité de ses regrets, le mécontentement habituel de Léonce, l'image de leur bonheur passé, la froideur désespérante qui le remplaçait, furent tracés des plus vives couleurs.

« Encore un peu de tems, s'écrie avec amertume la jeune femme, et cette indifférence qu'il affecte, peut-être pour me punir, deviendra l'état habituel de son ame ; il s'accoutumera à penser et à sentir seul, heureuse encore ! ô horrible appréhension qui me tue ! heureuse encore s'il

ne cherche pas au dehors ce qu'il ne retrouve plus dans son intérieur. Vous n'avez pas un cœur sans pitié, madame, hâtez-vous d'accepter près de nous un asile, ce n'est que sous vos auspices que je puis retrouver le bonheur. »

M^{me} Durlach ne put résister à des instances si pressantes. Son expérience lui confirmait d'ailleurs que les craintes de cette jeune femme n'étaient que trop fondées. Peu d'affections triomphent d'un mécontentement habituel, surtout chez les hommes qui, trouvant dans les affaires et les plaisirs de nombreux dédommagemens, se passent aisément de cette félicité domestique qui est tout pour les femmes ; car, si elles cherchent des distractions ailleurs que dans leur ménage, le malheur s'attache à leur vie entière. M^{me} Durlach, dont l'orgueil avait exigé du mystère dans les visites de son jeune ami, se repentait intérieurement, reconnaissant que tout secret entre deux époux est comme une goutte d'absinthe dans la liqueur la plus douce, elle se rendit volontairement chez M^{me} de Sainclair, et cette démarche devint, pour les jeunes époux, le signal d'une nouvelle ère de bonheur.

Une leçon aussi sévère produisit des fruits durables. Je n'assurerai pas qu'Hortense fût constamment à l'abri de l'inquiétude jalouse qui faisait le fond de son caractère, mais si elle en souffrit encore quelquefois, du moins ne s'en laissa-t-elle jamais dominer et son mari la crut toujours aussi heureuse que lui-même était heureux.

M^{me} Julie DELAPAYE-BRÉHIER.



La Tour des Souris.

Donnez! afin qu'on dise : « Il a pitié de nous ! »
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
Aux seuils de vos palais fixe un œil moins jaloux.

(VICTOR HUGO. Feuilles d'Automne.)

Près de Bingen, petite ville du grand duché de Hesse-Darmstadt, on voit encore les ruines du château d'Ehrenfels sur une saillie de rochers que baigne le Rhin. Jadis ce fleuve formait là une cataracte dangereuse, dont le bruit épouvantable s'entendait à une grande distance, et menaçait d'engloutir les bateliers trop hardis qui n'auraient pas cherché à éviter ce gouffre qu'on appelait Bingerloch ou Trou de Bingen. Le travail des hommes est parvenu à détruire l'obstacle que la nature opposait à la navigation ; le danger n'existe plus. Mais, non loin de ce tourbillon tant redouté, les vagues se brisent avec fracas contre la Tour des Souris. Écoutez-bien, mesdemoiselles, l'événement tragique et miraculeux auquel on attribue l'origine de ce nom.

L'archevêque de Mayence, Hatton II, surnommé *Bonose*, était un homme avare, inflexible ; pendant plusieurs années d'abondance, il avait entassé avidement dans ses magasins une quantité prodigieuse de grains : on eût dit qu'il prévoyait la disette qui survint quelque temps après.

Hélas ! comme il était détesté, comme on savait que jamais sa bouche ne prononçait un mot de pardon, que prêtres et laïques se courbaient sous son joug de fer, qu'il n'y avait que le solliciteur chargé de présens qui pût parvenir jusqu'à lui, ce fut en tremblant que les femmes, les vieillards, les enfans, se traînèrent vers la demeure épiscopale pour implorer la charité du prélat indigne de la belle et sainte mission qui lui était confiée. Mais les mères y allaient pour leurs enfans nus et

faibles, les fils pour leurs vieux pères pâles et exténués, ils se pressaient dans les avenues du palais dont les granges étaient pleines.... l'archevêque fut sans pitié ! oui, mesdemoiselles, sourd aux plaintes et aux prières, il fit fermer deux fois ses greniers et chasser les malheureux... N'est-ce pas que cela est horrible ! Mais alors, renvoyé du palais, le pauvre peuple exaspéré ne fut plus guidé que par son désespoir. Furieux, il se porta en foule aux granges dont il enfonça les portes, et voulut, par la force, se rendre maître de ce que l'avarice lui refusait.

Hatton, averti à tems, ordonna que de tous côtés on mit le feu à ses granges, préférant voir brûler ce qu'elles renfermaient que de le donner aux révoltés : en peu de tems la flamme entoura l'édifice ; les pauvres affamés périrent d'une mort affreuse, et l'on dit qu'écoutant leurs gémissemens douloureux, l'inflâme Hatton s'écria en souriant :

« Entendez-vous les cris des souris ! celles-là ne viendront plus grignoter mon blé ! »

Mais au milieu de la nuit suivante, pendant qu'il était livré au plus profond sommeil, un grand bruit le réveilla brusquement. Il regarda dans sa chambre et vit une foule immense de souris qui sortaient du plafond, du plancher, des armoires, de la cheminée, de partout enfin ; elles remplirent cette pièce, puis grimperent sur le lit où il était couché et vinrent s'attacher à son corps. Pâle d'effroi, Hatton appela au secours, d'une voix étranglée : on accourut à ses cris ; on tua une partie de ces voraces petites bêtes, mais en vain : dans quelque endroit que le prélat allât dormir, il était poursuivi par d'autres souris qui venaient le ronger... Il se renferma dans son château d'Ehrenfels... les souris s'y rendirent encore. Ne voyant aucun moyen de se délivrer de ce fléau, il fit bâtir à la hâte une tour au milieu du Rhin... Soins inutiles ! les souris traversèrent le fleuve, s'acharnant après l'in-

digne Hatton qui se repentit de sa cruauté ;
mais , sans doute , il était trop tard !...

Un jour on ne trouva plus dans la tour
que le squelette d'Hatton dont le corps
avait été la proie des souris vengeresses !

Voilà l'origine du nom de la Tour des
Souris, mesdemoiselles, ancienne tradition
dont nous ne vous attestons pas l'authen-
ticité.

M^{lle} LOUISE HUTZ.

La Jeune Fille mourante.

Comment me délivrer de cette fièvre ardente ?
Mon sang court plus rapide , et ma main est brûlante ;
Je souffre ! Dites-moi , je suis mal , n'est-ce pas ?
Souvent , le front penché , l'œil baissé vers la terre ,
Vous rêvez tristement ; puis , d'un air de mystère ,
J'entends parler bien bas.

Et si je fais un bruit léger , si je respire ,
Des larmes dans les yeux . on essaie un sourire ,
Ou se rend bien joyeux , mais j'entends soupirer :
Sur les fronts tout brillans passe une idée amère ,
Et ma petite sœur , qui voit pleurer ma mère ,
Près du lit vient pleurer.

Ces larmes me l'ont dit votre secret terrible ;
Je vais mourir !... déjà... mourir !... oh ! c'est horrible !
Mon Dieu , pour fuir la mort n'est-il aucun moyen ?
Quoi ! dans un jour peut-être immobile et glacée !
Aujourd'hui l'avenir , le monde , la pensée ,
Et puis demain... plus rien.

La robe que j'avais dans ma dernière fête
Est fraîche encor ; les nœuds rattachés sur ma tête
Ont gardé ces couleurs et ces reflets changeans
Dont j'admirais l'éclat dans une folle extase ;
Et moi je vivrai moins que ces tissus de gaze
Et ces légers rubans !

Comme une frêle plante , un souffle m'a brisée.
Vous , mes sœurs , vous avez cette teinte rosée
De jeunesse et de vie ; oh ! votre sort est beau !
Et j'ai les yeux ternis , je suis pâle , abattue ;
On dirait à me voir une blanche statue
Pour orner un tombeau.

On m'admirait pourtant , moi fantôme , ombre vaine ;
La foule m'entourait comme une jeune reine :
Mon pouvoir tout nouveau semblait encor bien long ;
Quelques bijoux formaient ma parure suprême ,
Et puis mes dix-huit ans , comme un beau diadème ,
Rayonnaient sur mon front.

A vous encore , mes sœurs , cet avenir qui brille ;
A vous tous ces plaisirs bruyans de jeune fille ,
Puis cet anneau d'hymen , ce mot dit en tremblant ,
Et ces grains d'oranger , couronne virginale.
Moi , pour voile de noce et robe nuptiale ,
J'aurai mon linceul blanc :

Lugubre vêtement jeté sous une pierre ,
Qui tient ensevelis sous une étroite bière
Bien des illusions , bien du bonheur rêvé ;
Qui tombe par lambeaux sous la terre jalouse ,
Et que les battemens d'un cœur de jeune épouse
N'ont jamais soulevé.

Moi , dans un long cercueil , étendue , insensible ,
Morte !... quoi ! je mourrais ?... oh ! non , c'est impossible !
Quand on a devant soi tout un large avenir ,
Quand les jours sont joyeux , quand la vie est légère ,
Quand on a dix-huit ans , n'est-ce pas , bonne mère ,
On ne peut pas mourir ?

Je veux jouir encor de toute la nature ;
De la fleur dans les prés , du ruisseau qui murmure ,
Du ciel bleu , de l'oiseau chantant sur l'arbre vert ;
Je vais aimer la vie , et de toute mon ame ,
La voir dans le soleil briller en jets de flamme ,
La respirer dans l'air.....

Le lendemain , la cloche appelait aux prières ;
Des cierges éclairaient de leurs pâles lumières
La nef et l'autel saint ; quelques prêtres en deuil
Disaient le chant des morts , et sous les voûtes sombres
Des vierges à genoux , blanches comme des ombres ,
Pleuraient près d'un cercueil.

M^{me} ANAÏS SÉGALAS.

Revue des Théâtres.

THÉÂTRE-ITALIEN.

Ernani, opéra-seria en 3 actes de M. Rossi, musique de M. Gabussi.

C'est une épreuve difficile que d'offrir à nos dilettanti une partition neuve, non baptisée de la faveur transalpine. La nécessité de porter de suite un jugement, de créer une réputation, leur donne cette froideur qu'ils ont récemment encore témoignée au maestro Gabussi. L'*Hernani* de Victor Hugo, en devenant italien, n'a pas seulement perdu l'*h*, il n'a plus rien de sauvage, mais aussi plus rien d'inspiré. L'action, qui commence au mariage du vieux don Gomez avec dona Sol, est coupée, tirée, étriquée : tout s'y fait et s'y chante comme dans les opéras ordinaires ; et puis, au moment où il faudrait déployer le plus d'énergie, par exemple à la provocation, à la mort d'*Ernani*, le musicien tombe à plat dans des phrases décolorées. *Fiasco* complet ; nous voulons le croire pour la dignité de l'art.

THEATRE DE L'OPERA-COMIQUE.

Le Marchand forain, opéra comique en 3 actes, paroles de MM. Planard et Duport, musique de M. Marliani.

Au dernier siècle encore, on persécutait en Allemagne la race des Bohèmes ou Bohémiens, laquelle, dans tous les pays, a reçu tant de noms divers et exercé tant de professions. Ces hommes ne pouvaient posséder aucune terre, aucune sécurité, et l'industrie seule les enrichissait. On les disait payens. Les uns attribuent leur origine à quelque peuplade expulsée jadis de son territoire par l'invasion des barbares ; les autres, à des chevaliers qui, s'étant réunis pour faire le pèlerinage de la Terre-

Sainte, furent spoliés et chassés à leur retour. Ainsi, chez quelques peuples il y a toujours eu une caste, une race méprisée et sans droits.

Au milieu d'une fête de village, la Bohémienne Sara chante et débite ses ballades à de joyeux Allemands. On ne tarde pas à voir arriver le marchand forain Valentin. Son extérieur annonce la pauvreté ; cependant il a un million dans sa ceinture, ni plus ni moins, ce qui ne l'empêche pas de déjeuner plus que modestement. Survient un certain baron de Midler qui, puissant à la cour, a sauvé le porte-balle d'un mauvais pas. Il est déjà son débiteur et a encore besoin d'argent ; le marchand forain consent à lui prêter de nouveau, mais dans les souterrains de la vieille église où il se tient caché et où il amènera le baron les yeux bandés. Cela convenu, chacun s'en va de son côté ; mais voilà que des industriels de grand chemin attaquent Valentin et sa ceinture. Un brave jeune homme se trouve justement là pour le sauver ; c'est Henri, qui pour s'être marié selon son cœur, a été chassé et maudit par le conseiller Saldorf, son père, lequel a pourtant lui-même épousé par amour la sœur du baron de Midler dont il a un enfant. Le Bohémien comprend alors que l'hypothèque qui lui est offerte par le baron de Midler est justement le bien de Henri qu'il comptait gouverner un jour avec la permission de sa sœur et de sa nièce ; mais voilà que la nièce s'avise de mourir en nourrice : cette catastrophe va ruiner le baron, mais sa providence est encore là. Valentin a une nombreuse famille, réunie justement autour de lui à cause de sa fête ; il donne une petite Bohémienne de son lignage au baron de Midler, et tout va pour le mieux chez le conseiller Saldorf qui ne sait rien de cette substitution. Quant à Henri, sa fuite est favorisée par les soins de Valentin.

Passons vingt ans. L'enfant substitué, M^{lle} Mina Saldorf, a grandi et doit se marier à un jeune officier qu'ont enrichi

les bienfaits secrets du marchand forain ; car nous retrouvons encore là le brave homme, mais devenu berger, et traînant sa vieillesse et ses souffrances autour de ceux qu'il aime. Par malheur pour les deux fiancés, le baron de Midler a besoin d'argent ; il vient pour unir Mina à un favori du prince, dans l'espoir d'en être largement récompensé, et de pouvoir retourner à ses tables de jeu. Quel est donc son désappointement quand il s'aperçoit de tout ce qu'on a fait sans le consulter... Alors le misérable ne craint pas de briser le cœur de sa sœur et du vieux Saldorf en leur disant : « Cette fille, l'objet de votre idolâtrie, elle vous est étrangère. En voilà la déclaration signée de la nourrice à son lit de mort. » Mais le bon Valentin appelle tous les jours Henri dans ses prières. Henri arrive ; il a servi et prospéré à l'étranger ; de retour dans son pays, il n'a pu résister au désir de revoir le château de ses ancêtres, les années lui servent d'incognito. Témoin de la douleur de cette famille, un instinct secret lui rappelle son enfant qu'il a laissé aux soins du marchand forain, et qu'il n'a pas revu depuis le jour de son départ. Tout va s'éclaircir. Prévenu de vagabondage, le bon Valentin est arrêté et amené au château ; à peine a-t-il entendu les plaintes de Mina et les froides inculpations du baron, qu'entraîné par sa conscience, il révèle le subterfuge dont il a usé en trompant un trompeur : car la prétendue petite Bohémienne n'est que la fille de Henri l'exilé. Ainsi M. de Saldorf n'a pas à désavouer son sang dans Mina qui devient sa petite fille. Accablé de bonheur et d'émotion Henri se nomme à son père et tout est pardonné, car la douce Mina est entre tous un gage de paix et d'union. On pense bien que Valentin ne quittera plus ceux qu'il a tant aimés, ceux dont il a été l'ange gardien.

Le poème de cet opéra e-t trop diffus, trop compliqué, c'est un vrai dédale. La musique n'est pas en progrès sur le *Bravo*.

M. Marliani compose avec élégance et facilité, mais un peu en amateur ; il néglige les effets d'orchestre. La force manque plus à ses airs que la mélodie.

Les morceaux les plus remarquables, le plus du goût des salons, sont : le chœur d'introduction, le grand air de Ponchard : *Il faut partir, ah ! je n'ai plus de père !* Un duo plein de fraîcheur entre Thénard et M^{lle} Massy : *Ce projet lui plait au fond de l'âme*. N'oublions pas le trio charmant : *Allons, allons, un peu de confiance*. En somme, le crédit du Marchand Forain ne baissera pas de sitôt.

THEATRE-NAUTIQUE.

Chao-Kang, ballet chinois en 3 actes,
de M. Henry.

Selon la coutume orientale, l'empereur chinois, Chao-Kang, s'amuse à visiter incognito ses états, pour s'assurer par lui-même de ce qui s'y passe. Témoin des manœuvres coupables d'un gouverneur, il veut sévir et oublie son déguisement. Le gouverneur feint de ne pas reconnaître l'empereur, le fait jeter en prison et commande à un esclave de l'empoisonner. Celui-ci, fidèle à son prince légitime, lui administre simplement un narcotique. Or, au beau milieu de son enterrement, Chao-Kang se lève de son palanquin funéraire. Aussitôt émeute, combat, incendie du palais du méchant gouverneur. Le traître est enfin terrassé et on le promène gravement dans une cage de fer.

Laissons le sujet de ce ballet et parlons de ses pas. Rien d'amusant comme ces femmes qui courent avec des rubans de trente pieds de long ou comme la danse des parasols qui, retournés, font des roues rapides. Rien de grotesque comme la gamme ascendante et descendante représentée par sept Chinois. La tête de chacun d'eux obéit à une note. A mesure que les notes montent, les nez s'élèvent et s'échelonnent en hauteur ; même jeu quand les notes descendent. Le plus éton-

nant de ce ballet, c'est l'épilogue, la fête des lanternes. Un pont immense se réfléchit avec mille fanaux dans le bassin, un bassin véritable au moins. Plus loin brille Pékin, couronné d'innombrables lumières, et devant vous tourne un infatigable galop, armé de ces fallots si mobiles, si brillans, si transparens : il faut que cet effet soit bien beau, car tout ce qui a des yeux court l'admirer.

ALFRED DESSEARTS.

Economie Domestique.

RECETTE DE L'HUILE DE RHUM.

Rhum. 1 litre.
 Sucre. 1 livre.
 Eau. 1 livre.

On fait fondre le sucre avec l'eau, on ajoute le rhum, on passe à travers un filtre de papier, et on conserve dans une bouteille bien propre que l'on a fait sécher d'avance.

Correspondance.

On file, ma chère amie, mais non pas au fuseau comme sainte Geneviève, la douce patronne de mon beau pays, et c'est dommage, car c'était bien gracieux. Maman a fait descendre du grenier le rouet de ma grand'mère, que l'on a trouvé tout disloqué, et qui, maintenant remis en état, fait mon désespoir et ma joie. Me vois-tu, tantôt occupée à baisser et à lever le pied pour faire tourner la roue, oubliant de faire tourner le fil entre mes doigts ; et

le fil qui se casse, m'échappe et se sauve sur la bobine, d'où j'ai toutes les peines du monde à le ramener à ma quenouille, ou bien ne songeant qu'à tourner le fil, et oubliant de baisser et de lever le pied ? C'est égal ; j'ai de la patience, et je te réponds que je saurai bientôt. Je doute cependant de filer jamais assez de fil pour faire mon trousseau... à moins que je ne me marie bien tard ! Maman, qui a été une fileuse très-habile, dit que le bruit et le mouvement continuel du rouet ont le pouvoir d'endormir la pensée, et de la bercer dans une rêverie vague, qui ne vous fait désirer autre chose que de finir votre quenouille ; c'est bien. Lorsque j'aurai une grande inquiétude ou quelque grand chagrin, on a, dit-on, de tout cela dans le monde.... alors je filerai ; et puis, si jamais un nouveau Duguesclin avait besoin d'une rançon... Connais-tu ce chant, dont les paroles sont de M. Brault et la musique de M. Rouget de Lille :

En combattant aux champs de Navarette,
 Et de Henri protégeant la retraite,
 Le fier Guesclin, l'honneur du nom guerrier,
 Du Prince Noir se trouva prisonnier....
 Filez, filez, femme de la Bretagne,
 Filez, filez, vos quenouilles de lin,
 Pour rendre à la France, à l'Espagne
 Messire Bertrand Duguesclin....
 Filez, filez, femmes de la Bretagne.

« Sire Bertrand, je brise votre chaîne, »
 Dit à Guesclin le héros d'Aquitaine,
 « Fixez vous-même la rançon.
 — Cent mille écus, » dit le guerrier breton...
 Filez, filez, etc.

« Cent mille écus ! c'est une forte somme.
 — Recevez-en ma foi de gentilhomme ;
 » Pour l'acquitter et remplir mon serment,
 » Dans le pays on dira seulement : »
 Filez, filez, femmes de la Bretagne,
 Filez, filez, vos quenouilles de lin,
 Pour rendre à la France, à l'Espagne
 Messire Bertrand Duguesclin....
 Filez, filez, femmes de la Bretagne.

Et à propos de chant, M^{me} Raimbaux, que des revers de fortune ont forcée de débiter au Théâtre-Italien, où tout Paris

a pu admirer sa belle voix, fraîche, pure et légère, après avoir passé deux ans en Italie pour y perfectionner sa méthode. de retour à Paris, s'est décidée à donner des leçons. M^{me} Raimbaux possède seule la manière d'enseigner de Garcia, père de la célèbre M^{me} Malibran ; et maman me donne M^{me} Raimbaux pour maîtresse de chant. Tu conçois mon bonheur et ma reconnaissance.

Il n'y a point encore de bals, de soirées, et l'automne n'est point une saison où l'on se promène. J'ai donc fort peu de choses à te dire en fait de modes : on ne voit pas de manteaux, mais beaucoup de Tartans de toutes les couleurs; peu de boas, mais beaucoup de manchons. Pour nous, les capotes sont préférables aux chapeaux. Les pélerines se font moins amples; les cols à la chevalière garnis d'une dentelle, s'ils sont en mousseline, ou garnis d'une blonde s'ils sont en crêpe lisse, sont mieux portés que les grands cols à la Louis XIV; j'ai même vu des fraises en tulle de soie garni d'une petite blonde.

Je t'enverrai, au mois de janvier prochain, une gravure de modes composée de deux toilettes : l'une pour bal et l'autre pour visites. En attendant, consulte la gravure du n^o 12 de la I^{re} année.

Si tu as encore quelque chose à faire pour les étrennes, tu peux choisir parmi les petits ouvrages dont je t'ai donné des modèles depuis le commencement de notre correspondance, ils sont toujours de mode.

Les tabliers de gros de Naples se brodent en ruban appelé *raconi* et en soie *flauche*. Je t'ai indiqué cette façon, qui est très-riche et très-solide, dans le n^o 1 de la II^e année.

Les sacs se taillent sur le n^o 9 de la I^{re} année, et se brodent au crochet, en soie et en or. Il y en a de bien frais; ils se font en satin : aux deux côtés des ouvertures on place deux nœuds de ruban de gaze d'une couleur tranchante, et dont les bouts tombent jusqu'au bas du sac. Les

cordons pour le serrer sont de ruban pareil, et terminés par un nœud sans bouts. Il y en a de bien riches : ce sont des restes d'étoffes d'or ou d'argent qui servent pour les ornemens d'église; leur seule parure est une ganse d'or ou d'argent qui les serre.

De jolies bourses en même étoffe se font sur le même modèle, excepté qu'ils pourraient servir de sac à ta poupée. Je te demande bien pardon, tu n'as jamais eu de poupée.

Les hommes portent des cravates de soie noire, bleue ou puce, et brodées en soie plate comme je te l'ai indiqué dans le n^o 4 de la II^e année, ou bien au crochet, ce qui va plus vite et est plus solide.

Les gilets se font en satin de toutes les couleurs; j'en ai vu un ponceau, brodé au crochet, en soie vert-émeraude.

Je t'envoie le modèle d'un *bonnet-toque*, que tu peux faire en velours ou en casimir, amarante, noir, ou oreille-d'ours; la ganse doit être en or ou en argent : il faut six pièces, et un gros bouton plat en or ou en argent les réunit sur la tête. Le n^o 8 de la I^{re} année t'expliquera la manière de dessiner sur du drap ou sur du velours ce bonnet-toque, dont la forme est noble et distinguée.

Notre album est fini. Voilà un de nos présens pour la nouvelle année. Rien de si gracieux, de si touchant, de si bien dessiné que les sujets qui le composent. Tu verras! Je brûle pourtant de tout te raconter... mais je me prive de ce plaisir pour te laisser celui de la surprise; et puis, tes bons parens n'appelleraient indiscret...; ce qui, dans le fait, serait un peu vrai.

Adieu! je retourne à mon rouet en chantant :

Filez, filez, jeunes filles de France,
Filez, filez, vos quenouilles de lin.

Pour cette année, encore une fois, adieu!

J. J.

Éphémérides.

RELIGION.

27 décembre. *Fête de Saint-Jean l'Évangéliste.*

Saint Jean l'Évangéliste, né à Bethzaïde, en Galilée, était fils de Zébédée et de Salomé et frère cadet de saint Jacques-le-Majeur. Jésus-Christ avait pour lui une tendresse particulière : aussi se désigne-t-il lui-même par ces termes : *le disciple que Jésus aimait*. Témoin des miracles dont la mort de Jésus fut environnée, chargé par lui du soin de la Sainte-Vierge, après la résurrection du Sauveur, saint Jean le reconnut le premier et fut un de ceux qui mangèrent avec lui. Il assista au concile de Jérusalem, où, selon le témoignage de saint Paul, il parut comme une des colonnes de l'Église. Lors de la persécution de Domitien, il fut conduit à Rome et plongé dans l'huile bouillante : Dieu l'en ayant retiré sain et sauf, il fut relégué dans la petite île de Pathmos, où il écrivit son *Apocalypse*. Nerva, successeur de Domitien, ayant rappelé tous les exilés, Jean se rendit à Éphèse et y composa son *Évangile*, à la sollicitation des évêques d'Asie. Jean vécut jusqu'à une extrême vieillesse et, ne pouvant plus faire de longs discours, il ne disait aux fidèles que ces paroles : « Mes petits enfans, aimez-vous les uns les autres. » Ses disciples, ennuyés d'entendre toujours la même chose, lui en firent l'observation ; il leur répondit : « C'est le précepte du Seigneur : si on le garde, il suffit pour être sauvé. » Enfin, ce saint apôtre mourut paisiblement à Éphèse (99) sous le règne de Trajan. Outre son surnom d'Évangéliste, saint Jean porte aussi celui de Théologien, à cause, dit-on, de la sublimité de ses connaissances et de ses révélations, et

surtout du commencement de son *Évangile*, car les autres évangélistes ont rapporté les actions de la vie mortelle de Jésus-Christ, mais saint Jean s'élève au-dessus d'eux et va découvrir jusque dans le sein du Père le Verbe de Dieu égal au Père. C'est pourquoi on le représente ayant à son côté un aigle, l'un des quatre animaux symboliques dans la vision d'Ézéchiel. On représente aussi saint Jean avec un calice d'où sort un serpent, parce que des hérétiques lui ayant présenté du poison dans un verre, il fit le signe de la croix sur le vase et le venin se dissipa sous la forme d'un serpent. On conçoit que toutes ces traditions ne sont que des allégories.

Mosaïque.

L'année dernière un gentilhomme polonais ayant pris dans sa propriété, près de Lemberg, une cigogne, eut la fantaisie de lui mettre un collier en fer portant cette inscription : *Hæc ciconia ex Polonia* (cette cigogne vient de la Pologne), et remit ensuite l'oiseau en liberté. Cette année, la même cigogne est revenue dans le même lieu et a été reprise par le Polonais. Mais quelle ne fut pas la surprise de celui-ci, lorsqu'il découvrit au-dessous du collier de fer un collier en or sur lequel se trouvaient ces mots : *India cum donis remittit ciconiam Polonis* (l'Inde renvoie la cigogne avec des dons aux Polonais) ! Après avoir invité tous ses voisins à lire cette missive, il laissa envoler le messenger ailé.

Ayez le bon sens de ne parler que de ce que vous savez, vous ferez eroire que vous savez encore tout ce dont vous ne parlez pas.





JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

—

VOYAGES.

—

LETTRE SUR LA SUISSE.

Liddes, le 25 août 1834.

Depuis quinze jours que je visite la Suisse, chère Emmeline, j'aurais bien des choses à te dire sur Genève; sur ces féeriques maisons de campagne qui se mirent coquettement dans les eaux bleues du lac; l'une d'elles a reçu nos hommages particuliers, c'est la moins jolie, mais c'est la plus riche en souvenirs; elle fut long-tems habitée par lord Byron!... Que de brillantes descriptions il y aurait à faire de cette route qui conduit de Genève à Chamouny, de ce marche-pied du Mont-Blanc, le Montanvert, que nous avons monté pendant quatre heures, de ces glaciers qui renvoient brûlans les reflets du soleil et qui restent froids sous ses ardents rayons, de cette éternelle mer de glace sur laquelle j'osais marcher pour la seconde fois, de cette grotte de cristal qui sort du torrent de l'Aveyron, de ce Mont-Blanc, roi des Alpes, qui de toute sa blanche

II.

tête domine les autres monts, de cette voie si étroite, si sauvage qui, passant par la Tête-Noire, aboutit à Martigny. Mais comment décrire ce que l'œil peut à peine embrasser? où trouver des mots pour rendre ces grandes scènes de la nature? devant elles je ne suis quelque chose que par la pensée qui, avec la cime des montagnes, s'élève vers les cieux; mais ma voix, ma faible voix de femme, si haut que je puisse l'élever, se perdrait bientôt au bruit du moindre torrent!... Tu m'as vue parcourir, avec assez d'assurance, les belles allées des Tuileries et même ce parc de Versailles fait pour les grands hommes du grand siècle; eh bien! ici je suis toute craintive, toute timide; je sais que du plus voisin rocher on me confondrait avec la poussière soulevée par mes pieds. Silence donc! pauvre rien que réduirait sans doute à ta mesquine proportion cette nature géante dont vainement tu voudrais faire la description, silence!... oui, mais à cette injonction, il me prend envie de causer, et je sens, hélas! que je suis bien

..... du sexe qui penche,
Au plaisir de jaser et d'avoir sa revanche,

Ainsi donc si je me tais sur les beautés anoncelées de la nature suisse, je me dédommagerai en te contant quelques circonstances particulières, en te faisant part de quelques impressions, en t'associant à

23

quelques-uns de nos plaisirs ou de nos dangers ; ton amitié, je le sais, sera satisfaite de pouvoir nous suivre dans toutes nos excursions.

De Chamouny à Martigny on rencontre à chaque pas des sites admirables ; nous fîmes ce long trajet à pied, aidés par ces bâtons ferrés, si utiles dans les montagnes. Arrivés dans la vallée du Trient sur le roc de la Tête-Noire, un banc délicieusement pittoresque, placé sous une voûte de rochers, vint nous inviter au repos. Nous en profitâmes avec empressement, et qui sait quelles pensées diverses occupèrent nos têtes rêveuses, quand notre guide rompit tout-à-coup le silence ? « Vous êtes, dit-il, sous le rocher de l'Anglaise ; tenez, regardez cette inscription ; elle vous apprendra que, le 10 mai, 1821, la comtesse de Guilfer, lady Suzon Nortel, lady Gildgina North et lord Porchester, en revenant d'Italie, furent si frappés de ce site romantique, y passèrent des heures si douces, qu'ils voulurent que ce lieu, dont ils emportaient le souvenir, conservât aussi le leur. La comtesse de Guilfer acheta du gouvernement savoyard le rocher qui nous abrite. Un banc hospitalier y fut commodément disposé, une inscription gravée parlera longtemps encore des quatre voyageurs et attestera la singulière acquisition de la comtesse d'outre-mer. Ces mots assez mystérieux furent aussi gravés par elle.

On ne me répond pas,
Mais peut-être on m'entend. »

A qui s'adressent ces paroles ? est-ce à Dieu dont la puissance se révèle là dans chaque objet?... est-ce à ces âmes souffrantes qui ont appris la vie par la douleur et les déceptions du monde?... est-ce à ces cœurs tendres et mélancoliques qui cherchent en vain dans la foule rieuse des villes, des cœurs faits pour les comprendre?... est-ce.... oh ! le champ est vaste pour les conjectures ; je te laisse

à ton gré remplir la lacune et je me remets en voyage.

Nous sommes arrivées à huit heures du soir à Martigny, petite ville du Valais par où passe la route d'Italie qui traverse le Simplon, et ce matin à sept heures nous en sommes partis pour commencer notre ascension du grand Saint-Bernard. L'orage et la pluie nous ont pris presque au moment de notre départ ; le tems était affreux, le torrent de la Dranse que nous venions de côtoyer faisait jaillir en flots épais ses eaux noires et bourbeuses ; parfois il s'emparait du chemin, ce qui nous mettait dans l'eau jusqu'aux essieux. Comme nos guides marchaient avec assurance, nous avons pris nous-même un peu de confiance et nous nous sommes laissé cahoter d'assez bonne grâce par le char des montagnes que traînaient deux mules exercées ; cependant ce n'était pas sans une pénible émotion que je mesurais de l'œil ces précipices sur lesquels nous étions suspendus, que je sentais s'ébranler à notre passage ces ponts disjoints qu'une habitude des dangers et une insoucieuse imprévoyance a fait jeter sur les abîmes. Nos guides, ne trouvant pas encore sans doute notre courage à une assez rude épreuve, se complaisaient à nous arrêter devant deux croix noires élevées en mémoire de deux voyageurs qui, l'autre jour et par un tems à peu près semblable, périrent entraînés par une avalanche d'eau. Le récit était bien placé pour faire de l'effet et je sentis quelque chose de froid circuler avec mon sang ; puis, partout où l'on s'arrête, on trouve de ces récréatives sentences : *Homme pécheur, tu mourras ! Éternité inévitable ! Éternité incompréhensible ! Pensez à l'éternité, etc., etc., etc.* C'est un rude sermon que cette route où partout l'homme se trouve si petit, si faible et où tout le menace ; que son pied glisse... un précipice, quelquefois de 600 pieds, est là pour le recevoir, et le torrent qui roule au fond, sans gronder plus fort, sans

s'arrêter, sans se troubler un instant, emportera une vie à laquelle une autre vie est peut-être attachée... Qu'il regarde ce rocher menaçant suspendu au-dessus de sa tête, des parties à moitié détachées semblent miraculeusement tenir encore, le moindre ébranlement peut rompre leur équilibre, et alors... Oh! tu aurais eu beau jeu, ma gentille sermoneuse, pour te rappeler, comme tu le fais quelquefois : *que l'on ne peut compter sur l'instant qui doit suivre!* Mais tu n'étais pas là, et je crois en conscience que, pour fruit de ces grandes leçons, je n'ai fait qu'enrager tout haut et tout bas contre les mauvais chemins, contre l'imprévoyance des gens du pays qui, sans mettre de garde-fous, ménagent à peine la place d'un char étroit, puis contre la pluie, contre l'orage, et dans ce moment j'argumente encore contre les mauvaises auberges... Mais voici notre déjeuner assez proprement servi, ma belle humeur revient, je te quitte pour me mettre à table; pendant cette station obligée le ciel s'éclaircira peut-être.

Toujours Liddes, à une heure.

Le mauvais temps continue, mais, comme nous ne voulons pas que la nuit nous surprenne en route, notre caravane va se mettre en marche; c'est à dos de mulets que nous cheminons maintenant, il n'y a pas d'autre moyen de franchir la distance jusqu'au Saint-Bernard. Adieu jusque-là, ou adieu jusqu'à la patrie commune, si nous trouvons la fin de notre voyage dans quelques-uns des dangers qui peuvent nous surprendre.

Du couvent du Saint-Bernard,
à neuf heures du soir.

Enfin nous l'avons gravie cette montagne si bien défendue; enfin nous sommes

dans cette maison hospitalière où de bons religieux cherchent, par mille soins, à nous faire oublier danger, frayeur, fatigue et souffrance, car tels ont été presque constamment nos compagnons de voyage depuis Liddes.

Pour voir le chemin du Saint-Bernard dans toutes ses horreurs, nous ne pouvions saisir un meilleur moment. Le sentier tracé avait été subitement envahi par un torrent, auquel il venait de prendre fantaisie d'être infidèle à son lit, pour s'en faire un nouveau sur la route que nous devons suivre. Jamais inconstance ne fut vue de si mauvais ceil; jamais je ne me suis sentie plus franchement dans les stationnaires, car jamais je n'ai éprouvé un plus vif désir de voir chaque chose rester à sa place! En faisant plusieurs détours, en marchant sur des gazons perpendiculaires, sur des rocs étonnés de retentir sous des pas de mulets, nous pûmes, en dépit des obstacles, arriver enfin à Saint-Pierre, petit village bien malpropre qui rappelle ceux d'Italie; quelques maisons entièrement décorées de mauvaises peintures déguisent mal ainsi leur vétusté, leur désordre, et cette prétention de luxe ajoute aux dégoûts en ôtant à la misère l'intérêt qu'elle inspire. Les habitants de Saint-Pierre sont dévots, sans doute, car on voit écrit sur presque toutes les portes : *que Dieu soit béni!* ou les noms de : *Jésus, Marie, Joseph.*

Ce petit village de St-Pierre, qui pourrait disparaître sans qu'à peine on s'en aperçût, occupe à jamais une place dans notre glorieuse histoire. C'est là que, depuis plusieurs semaines, campait la réserve de l'armée française commandée par Berthier, quand Bonaparte vint la rejoindre, en mai 1800, et qu'il fit effectuer à trente mille hommes, tant infanterie que cavalerie, cet incroyable passage du St-Bernard. C'est là que l'on démonta les canons pour les placer dans des troncs d'arbres creusés, et que, par le moyen de ces espèces de traîneaux, soixante-quatre hommes attelés à chaque pièce parvinrent à les mon-

ter jusqu'au haut de la montagne. Il resta dans le camp de Saint-Pierre une quantité de fourgons et de caisses de biscuit que l'on n'avait pu conduire plus loin; ils furent fidèlement respectés par les habitans, qui n'osèrent y toucher qu'après sept années : quelques personnes ont encore des biscuits de l'armée d'Italie.

Nous ne nous arrêtâmes pas à Saint-Pierre, et ce fut du haut de nos mules que nous saluâmes la maison illustrée par la station qu'y fit le premier consul, et une petite colonne romaine, qui m'a semblé une pierre milliaire.

A quelque distance du village, nous fûmes subitement enveloppées par un nuage noir, épais, qui ne permettait pas de voir à dix pas; plusieurs fois, dans les montagnes, nous avons observé des effets de cette nature, mais jamais rien de si opaque ne s'était formé dans les airs. Cet accident nous arrivait au milieu d'un chemin toujours difficile et que le mauvais tems rendait presque impraticable. Nous nous laissions entièrement conduire par nos montures, quand tout-à-coup un grand bruit se fit entendre, puis nous vîmes s'agiter dans la nuée des hommes dont les bras s'élevaient, se baissaient comme ceux d'un télégraphe: en effet, ces hommes nous faisaient des signaux et poussaient des cris pour nous avertir de ne pas avancer. Une avalanche d'eau venait de se précipiter de la montagne et emportait le pont sur lequel nous allions passer!... Nous ne savions que devenir, à quels saints nous vouer! le torrent enlevait des arbres, d'énormes parties de rochers, rien ne résistait à son passage, il faisait un tapage infernal, l'eau arrivait parfois jusqu'à nos pieds; la nue semblait s'épaissir encore, c'était l'image du chaos, et je m'attendais à entendre sonner la trompette du jugement dernier, lorsque les hommes télégraphes, qui étaient des montagnards accourus pour nous secourir, jetèrent un arbre en travers du torrent. Mon guide, homme alerte,

intelligent, me dit : « Il faut vous en tirer, fiez-vous à moi, montez sur mes épaules! » J'obéis, ne sachant trop ce qu'il allait faire de moi; à peine eut-il senti son fardeau bien assuré, qu'il marcha d'un pas ferme, et traversa avec une adresse admirable, sur ce pont improvisé, digne d'un acrobate. Dès que je me vis à l'autre bord, je fus saisie d'une frayeur cruelle pour les amies qui devaient, à leur tour, franchir ce périlleux passage; mais, grâce au mode de transport indiqué par mon guide, elles passèrent comme moi, sans accident: bientôt nous fûmes tous réunis, et de nouveau nous marchâmes vers le couvent, que nous appelions de tous nos vœux. Avant d'y arriver, il s'éleva une brise glaciale qui nous coupait la respiration et le visage, c'était une grande souffrance: enfin, après un trajet de vingt minutes, fait sur trente ou quarante pieds de neige, nous atteignîmes la plus haute partie habitée de l'ancien monde, l'hospice du mont Saint-Bernard. Les bons pères nous accueillirent avec une hospitalité toute chrétienne, et devant les soins dont nous fûmes les objets, devant tant d'angélique bonté, les ennuis du voyage furent bien vite oubliés.

Quand nous entrâmes dans la salle des voyageurs, ils étaient déjà réunis auprès d'un bon feu, attendant le dîner. En dépit du mauvais tems nous étions au nombre de seize. Les uns étaient arrivés par la côte de l'Italie; les autres, comme nous, par le Valais; chacun se raconta les accidens de la route, et chacun prenait grand intérêt à ces récits. On fraternise vite en voyage, on sent qu'on a peu de tems à rester ensemble, on abrège les préliminaires, on passe sur le cérémonial d'usage pour entrer en connaissance, puis on s'étend d'une espèce d'affection de circonstance pour les personnes qui ont couru les mêmes dangers que vous, et qui, comme vous, ont encore à en braver de nouveaux. C'est ainsi que nous liâmes promptement des espèces de relations

amicales avec des dames d'Anvers qui, nous ayant précédées de quelques heures, étaient passées avant la disparition du pont. Leur manque de prévoyance, dans le costume qu'elles avaient pris pour traverser la montagne, les eût rendues malade, car leur bagage étant resté à Martigny, elles n'auraient pu changer de vêtement, si tout n'était prévu dans le charitable asile du Saint-Bernard. On avait mis à leur disposition une garde-robe de femme, et ces dames étaient enveloppées dans de bonnes redingotes de laine noire, tandis que presque tous les hommes avaient revêtu des redingotes à longs poils blancs qui appartenaient aussi au bien secourable hospice. C'était quelque chose de bizarre, de comique, que cette réunion de gens de diverses nations, pour la plupart élégans de ton, de manières, se faisant de cérémonieuses politesses et des grâces de salon, le tout en robe de chambre et en pantoufles.

Nous venions de dîner; deux religieux nous avaient fait les honneurs de la table avec une obligeance toute aimable. Celle de mes deux amies qui, comme tu le sais, est en musique une de nos célébrités féminines, venait d'ouvrir un petit piano anglais, dont on a fait cadeau aux bons pères il y a deux ans environ: un prélude ayant suffi pour trahir son talent, et ne pouvant résister aux instances, Ernestine paya son tribut de reconnaissance en faisant entendre divers morceaux. Elle tira un parti incroyable du médiocre instrument qu'elle avait sous les doigts, et je ne saurais te peindre le ravissement, l'enthousiasme des voyageurs et des religieux, qui ne s'attendaient guère à la bonne fortune de passer, au milieu des neiges du Saint-Bernard, une soirée musicale que l'on eût recherchée à Paris. Pendant que chacun se presse autour du piano, je me place sur le coin d'une table, et je t'écris, désireuse de faire partir cette lettre, que je ne tarderai pas, je te le promets, à faire suivre d'une autre, où tu trouveras

les détails que tu désires sur le couvent et l'admirable dévouement des religieux qui l'habitent.

Adieu, chère Emmeline, tu sais si je t'aime!

M^{me} EMMA FERRAND.

Bibliothèque Française.

REVUE LITTÉRAIRE.

Alphabet de Chimie, petit volume in-18, orné de vignettes; chez Ledoyen, libraire, Palais-Royal, n° 31.

Sous le titre modeste d'Alphabet de Chimie, je vous recommande, mesdemoiselles, un ouvrage très-amusant et plus instructif qu'aucun de ceux que j'ai lus depuis long-tems. On est étonné, en quittant ce petit volume, d'avoir appris presque autant de choses que l'on a vu de mots imprimés. Il ne faut pas croire pourtant qu'il suffise de la lecture de ces deux cents pages in-18 pour devenir un *Fourcroy* ou un *Lavoisier*; acquérir de la science, demande davantage de peine; mais cet Alphabet doit donner le goût d'études plus approfondies que bien certainement il facilite.

L'auteur ou les auteurs anonymes commencent par rechercher l'origine du mot *chimie* dont l'étymologie est encore problématique, ainsi que le pays où la chimie a pris naissance. Selon les uns, *chimie* viendrait du mot grec *ched*, qui signifie *fondre*; ou bien encore du mot *chumos*, qui signifie *suc*, parce que les médicaments, provenant de l'extraction du suc des plantes, rentrent dans le domaine de la chimie. D'autres savans ont attribué la première connaissance à *Cham*, fils de Noé; puis, l'on a dit encore qu'elle conservait l'ancien nom de l'Égypte *Chemî*. Il ne faut pas oublier non plus de men-

tionner l'étymologie poétique adoptée par Zozime, savant, qui habitait Alexandrie dans le 4^e siècle de l'ère chrétienne. Il fait remonter la chimie au tems où les génies, *conversant familièrement* avec les mortels, leur découvrirent les secrets de la nature; le livre où ces secrets furent consignés s'appela *chéma*, d'où serait venu le mot *chimie*. Cette science, conservée en Orient où elle était entourée de mystères et de prestiges, fut apportée en Europe après les croisades, et nous la retrouvons dans l'histoire sous le nom d'*alchimie*, de *science hermétique* ou de *grand-œuvre*; tous mots retraçant dans nos idées modernes des rêveries ambitieuses, qui ne s'en rattachent pas moins aux tentatives de nos premiers chimistes, lesquels, dans ce tems, ne se croyaient rien moins qu'appelés à découvrir le secret de la confection des métaux, ou bien à prolonger la vie humaine au moyen de ce qu'ils nommaient *l'élixir de longue vie*, remède universel qui devait guérir de tous les maux.

Aujourd'hui que la chimie marche, sans secours surnaturel, à la connaissance des secrets de la nature, elle a décomposé l'air, que l'on croyait insaisissable et fait descendre l'eau du rang des élémens à celui des corps composés; aujourd'hui qu'elle n'a plus de prétentions exorbitantes, elle laisse souffrir, vieillir, mourir les gens; on pourrait même dire qu'elle y aide; car, en santé ou en maladie, nous retrouvons la chimie partout, soit dans nos préparations culinaires, soit dans les manipulations des pharmaciens. Loin de fabriquer de l'or, la chimie ne fait plus qu'accélérer à présent la rapide circulation de ce signe monétaire par la foule des inventions quelle produit. Le chimiste ne poursuit plus la pierre philosophale qui devait lui donner assez de richesses pour acquérir la terre entière; mais, par contre, il ne dédaigne plus de faire sa fortune en vendant des briquets à trois sous et du cirage à deux liards la tablette.

Notre Alphabet de Chimie nous apprend que la composition de l'air demeura ignorée jusqu'en 1775; ce fut l'illustre et malheureux Lavoisier qui, par ses expériences, compléta cette découverte. Le résultat de son travail fut de reconnaître que l'air était formé par un mélange de 27 parties d'oxygène et de 73 parties d'azote: ainsi, l'air atmosphérique présente le fait singulier d'être composé de deux gaz de propriété tout-à-fait contraire: l'oxygène destiné à la respiration des êtres animés et à la combustion, et l'azote qui donne la mort aux êtres animés et qui éteint le feu.

Lorsque l'on a séparé les deux gaz qui forment l'air et renfermé l'oxygène sous la cloche *A*, et l'azote sous la cloche *B*, présentez sous la première de ces cloches une allumette presque éteinte, l'allumette brillera aussitôt d'un vif éclat. Passez ensuite la même allumette bien enflammée sous la cloche *B*, elle s'éteindra brusquement; répétez la même chose sur un petit animal, un oiseau, par exemple, il vivra, s'agitera dans l'oxygène, ou tombera sans mouvement et comme asphyxié dans l'azote, si vous ne venez bien vite à son secours. L'expérience sur la nature de l'air occupe ordinairement les premières leçons de chimie; alors l'élève, émerveillé de voir son professeur maître de cet élément, invisible à ses yeux, insaisissable à ses mains, se croit transporté au tems dont parle Zozime d'Alexandrie.

L'analyse de l'air a été faite en France par MM. Berthollet, de Humboldt et Gay-Lussac; sur le Mont-Blanc, par M. de Saussure; sur la côte de Guinée, par Humphry-Davy; sur le pic de Ténériffe et le sommet des Andes, par M. de Humboldt; en Angleterre, par Cavendish et Davy; en Égypte, par Berthollet; en Espagne, par M. de Marly; en Russie, par M. Kupfer; et partout l'azote et l'oxygène se sont trouvés, non pas absolument dans le rapport indiqué par Lavoisier;

mais dans celui de 21 parties d'oxygène et de 79 parties d'azote.

Voilà un résultat capable d'ôter bien de la confiance dans les prescriptions des médecins, lorsqu'ils font dépendre le retour à la santé d'un changement d'air, puisqu'il n'y a pas plus de ce bon oxygène qui vivifie l'homme et le feu, sur le pic de Ténériffe que sur le Pont-Neuf.

Ainsi que je vous l'ai déjà dit, mesdemoiselles, l'eau aussi a été décomposée. Voici comment cela arriva : Un jour, lord Cavendish, second fils du duc de Devonshire, imagina de brûler l'hydrogène ou air inflammable au moyen duquel on gonfle les ballons, avec de l'oxygène pur ; il obtint, par cette opération, une quantité d'eau égale aux deux gaz qu'il avait employés. D'où il conclut que l'eau est un composé d'oxygène et d'hydrogène. Cette découverte fut faite en Angleterre dans l'année 1781. Presqu'en même tems, Lavoisier, à Paris, et Monge, à Mézières, avaient la même révélation ; les tems étaient accomplis et la chimie devait sortir du domaine de la fiction.

Vous pensez bien que l'on ne s'est pas arrêté en si bonne route, que tout a été soumis à l'analyse, et que les plus belles réputations se sont fondues dans le creuset de nos chimistes. C'est ainsi qu'il nous a été démontré que le diamant le plus beau du monde n'est qu'un morceau de charbon. Oui, du charbon ! du charbon combustible ! et si vous voulez donner l'*étincelle* que vous portez au doigt, on la mettra dans l'appareil, on le chauffera fort, puis, au bout de quelques heures, ou ouvrira le creuset et tout aura disparu ! Mais l'on dressera un procès-verbal de l'expérience, dont on vous délivrera une copie, que vous pourrez emporter à la place de votre joyau. Ou bien, on décomposera votre diamant et l'on en tirera de l'acier et de l'acide carbonique, comme l'on en extrait du charbon.

Cependant, pour vous consoler, la chimie vous fera des brillans fort beaux,

je vous assure, et auxquels il manque fort peu de chose pour valoir les diamans de toutes les têtes couronnées du monde. Je vais vous donner la liste des plus renommés.

Celui du raja de Matun, à Bornéo, qui pèse 300 carats (plus de deux onces), est le plus gros que l'on connaisse.

Celui de l'empereur du Mogol pèse 279 carats ; il fut estimé 11 millions par Tavernier.

Celui de l'empereur de Russie, acheté en 1772, pèse 193 carats ; il fut payé 2 millions 250,000 fr. et 100,000 de pension viagère.

Celui de l'empereur d'Autriche pèse 139 carats ; on l'évalue 2,600,000 fr.

Le diamant de la couronne de France pèse 136 carats ; on le connaît sous le nom de *Pitte* ou de *Régent*, parce qu'il fut acheté, durant l'enfance de Louis XV, par le régent, à un Anglais nommé Pitte ; il fut payé 2,500,000 francs. Les connaisseurs l'estiment au double. Il pesait 410 carats avant d'être taillé. Sa forme est en brillant, elle a coûté deux années de travail.

La couronne de France possède encore le *sancy*, du poids de 55 carats.

Tous les beaux diamans que nous venons de citer ont été tirés des mines de l'Inde ; le plus considérable qu'on ait trouvé au Brésil ne pèse que 95 carats, il n'a jamais été taillé et appartient à la couronne de Portugal.

Le diamant n'a point une réputation moderne, mesdemoiselles ; il était connu des anciens, qui le recherchaient beaucoup, bien qu'ils ignorassent l'art de le tailler. La taille du diamant ne fut inventée qu'en 1476, par un jeune Belge, Louis Berguem, qui s'aperçut que deux diamans frottés l'un contre l'autre se réduisaient mutuellement en poussière.

On n'emploie aujourd'hui, pour les diamans, que deux tailles, celle en *rose* et celle en *brillant*. Celle-ci leur donne plus de valeur.

On compte le poids des diamans par *carats*, le carat équivaut à 4 grains environ. Ce mot vient d'une plante d'Afrique, appelée *cuara*, dont les grains servent aux habitans du pays de Shangallas à peser l'or, dont ils font un grand commerce.

Les mines de diamans se trouvent dans l'Inde, aux environs de Visapour et de Golconde, dans l'île Bornéo et dans le Brésil. Lorsque la fabrication des pierres fines sera parvenue à sa perfection, tout le monde pourra avoir d'aussi beaux diamans que ceux de Visapour et de Golconde ; mais alors les rois n'en voudront plus pour orner leurs couronnes, et cette brillante et coûteuse exigence du luxe sera placée à une autre.

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

Littérature étrangère.

Victor Alfieri, poète italien, qui a puissamment contribué dans le dix-huitième siècle à soutenir l'honneur littéraire de sa patrie, naquit à Asti, en Piémont, le 17 janvier 1749, de parens nobles, honnêtes et riches. Le jeune Alfieri n'avait fait que très-faiblement ses premières études ; entré à l'académie des nobles à Turin, il n'y fit aucuus progrès. Des maladies, un caractère violent qu'elles aigrissaient encore, remplirent fort tristement les premiers momens de sa jeunesse. Alfieri ayant perdu son père, et se trouvant maître de sa fortune à seize ans, sortit de l'académie aussi ignorant qu'il y était entré. Sa première passion fut celle des voyages ; il séjourna dans chaque capitale sans avoir cherché à rien connaître, à rien étudier. De retour à Turin, en 1772, un amour violent eut l'heureux effet de lui inspirer, pour la première fois, le goût de la poésie. Après quelques faibles essais, il

parvint à composer et à faire jouer à Turin, en 1775, une espèce de tragédie de *Cléopâtre*, dont le succès décida du sort d'Alfieri, et ce fut pour lui l'époque d'une autre vie. Il ne savait alors que médiocrement le français, presque pas l'italien, point du tout le latin. Il entreprit d'apprendre toutes ces langues, et l'homme le plus oisif devint l'homme le plus occupé. *Philippe II* et *Polinice* furent ses deux premières tragédies ; *Antigone* suivit de près, puis *Agamemnon*, *Virginie* et *Oreste*, *la Conjuration des Pazzi* et *Don Garcia* ; *Rosmonde*, *Marie Stuart*, *Timoléon* et *Octavie*, *Méropé* et *Saül*. Cette dernière en 1782 ; c'était quatorze tragédies en sept ans, encore l'auteur avait-il écrit différens ouvrages en prose. Après plusieurs voyages dont un en Angleterre pour acheter des chevaux, dont il avait la passion, il fit *Agis*, *Sophonisbe*, *Mirra*, *Brutus I^r* et *Brutus II*. Alfieri était à Paris depuis trois ans lorsque la révolution éclata. L'ode qu'il fit sur la prise de la Bastille (*Parigi sbastigliato*) prouve assez de quel œil il vit cet événement ; les circonstances l'ayant forcé de quitter Paris, il alla s'établir à Florence.

On commit après son départ l'injustice de traiter en émigré cet étranger célèbre, de saisir et de confisquer ses livres, ses meubles ; la plus grande partie de sa fortune était placée dans les fonds de France, il la perdit et ne sauva que les ballots de la belle édition de son théâtre sortie des presses de P. Didot ; ceux qui contenaient ses éditions de Kehl se perdirent et n'ont jamais été retrouvés. De là vint cette haine implacable qu'il conçut contre la France, et qui s'est accrue par les événemens survenus dans son pays même. A quarante-huit ans, il entreprit d'apprendre le grec ; cette étude, de nouvelles compositions dramatiques, des comédies d'un nouveau genre, des satires, occupèrent le reste de son tems, l'excès du travail l'épuisa, il mourut à Florence, en 1803. Peu de tems avant sa mort, vou-

lant, disait-il, se récompenser lui-même d'avoir réussi à apprendre le grec, il imagina un collier d'ordre, sur lequel devaient être gravés les noms de vingt-trois poètes, tant anciens que modernes, dont il voulait se décorer. Ce collier devait être exécuté en or, et enrichi de pierres précieuses. Un camée représentant Homère y était attaché, et à l'exergue on lisait deux vers grecs de la composition d'Alfieri qui les traduisait ensuite en italien, mais en dissimulant l'orgueil du texte grec. Il signifie littéralement : « Alfieri, en se faisant lui-même chevalier d'Homère, inventa un ordre plus noble que celui des empereurs. » Le comte Alfieri se plaisait peu dans le monde et cherchait peu à y plaire. La

qualité distinctive de son esprit et de son ame était l'élevation : son défaut dominant était l'orgueil. Ce fut pour exciter l'admiration, pour être le premier en quelque chose qu'il devint poète. Ses passions étaient ardent. On l'aurait cru peu sensible, il l'était pourtant en amitié. Sa haine contre la France est cause sans doute de son peu de faveur parmi nous. Alfieri fut enterré dans l'église de Sainte-Croix ; une amie lui destina un tombeau en marbre, dont le célèbre Canova fit le dessin et qu'il a exécuté lui-même avec une perfection digne de son talent. Le tombeau d'Alfieri est dignement placé entre celui de Machiavel et de Michel-Ange. Alfieri avait fait lui-même son épitaphé.

FRAGMENT ITALIEN.

AGAMENNONE,

TRAGEDIA.

ATTO V. — SCENA I.

CLITEMNESTRA.

Ecco l'ora. — Nel sonno immerso giace Agamennone... E gli occhi all' alma luce Non aprirà più mai? questa mia destra, Di casto amor, di fede a lui già pegno, Per farsi or sta del suo morir ninistra?... Tanto io giurai? — Par troppo, sì... conviemi. Compier... vadasi.— Il piede, il cor, la mano, Io tutta tremo : ah! lassa! or che promis?... Ah! vil! che impendo? — O come in me il coraggio
Tutto sparisce allo sparir d'Egisto!
Del mio delitto orribile sol veggio
L'atrocitate immensa : io sola veggio
La sanguinosa ombra d'Atride... ah! vista! —
Delitti invan ti appongo : ah! no, non ami
Cassandra tu : più qu'io nol morto m'ami;
E sola me. Niuno hai delitto, al mondo
Che d'esser mio consorte. Atride, oh cielo!
Tu dalle braccia di sicuro sonno
A morte in braccio per mia mano?... E dove
M'ascondo io poscia?... Oh tradimento! pace
Sperar poss' io più mai? qual vita orrenda
Di rimorsi, e di lagrime, e di rabbia!...
Egisto istesso, Egisto sì, giacersi
Come oserà di parricida sposa

AGAMEMNON,

TRAGÉDIE.

ACTE V. — SCÈNE I.

CLYTEMNESTRE, seule.

Voici l'heure. — Agamemnon est plongé dans le sommeil et il n'ouvrira plus jamais les yeux à la lumière? Cette main, que je lui donnai comme gage de foi et d'amour, va devenir l'instrument de sa mort? et je l'ai pu jurer? — Il n'est que trop vrai! oui... il faut achever... allons. — Les pieds, le cœur, la main, tout me tremble : ah! malheureuse! qu'ai-je promis? ah! lâche! qu'ai-je entrepris? — Oh! comme mon courage s'évanouit en l'absence d'Egiste! seule, de mon horrible crime je vois l'énorme atrocité! seule, je vois l'ombre sanglante d'Atride... Ah! quelle vue! en vain je te cherche des torts : oh! non, tu n'aimes pas Cassandre : tu m'aimes plus que je ne le mérite et tu n'aimes que moi : tu n'as d'autre crime au monde que d'être mon époux. Atride, o ciel! ma main te ferait passer des bras du sommeil dans les bras de la mort? et où me cacher après?... oh! trahison! pourrai-je jamais espérer la paix! quelle horrible vie de remords, de larmes et de rage!... Egiste, toi-même, Egiste, comment oseras-tu reposer auprès de ta parricide épouse,

Al fianco infame, in sanguinoso litto,
 E non tremar per se? Dell'onta mia
 D'ogni mio danno orribile stromento,
 Lungi da me, ferro esecrabil, lungi.
 Io perderò Egisto; in un lavita
 Io perderò: ma non per me svenato
 Cotanto eroe cadrà. Di Grecia onore,
 D'Asia terror, vivi alla gloria; vivi
 Ai figli cari... ed a miglior consorte. —
 Ma quai taciti passi?... in queste stanze
 Chi fra la notte viene? Egisto! io sono
 Perduta, obimè...

dans son lit ensanglanté et ne pas trembler pour
 toi? Horrible instrument de ma honte et de ma
 perte, loin de moi! fer exécration, loin de moi!...
 Je perdrai Egiste; j'en perdrai la vie: mais
 pour me sauver je n'égorgerai pas un héros. Hon-
 neur de la Grèce, terreur de l'Asie, vis pour la
 gloire; vis pour tes enfans... et pour une meil-
 leure épouse. — Mais qui s'avance à pas silen-
 cieux?... dans ces lieux qui vient au milieu de la
 nuit? Egiste! ô ciel... je suis perdue.

M^{lle} E. K.

Éducation.

On peut toujours compter sur un
 accident.

ANECDOTE.

Dans un des coins du salon de la sous-
 préfecture de C***, petite ville de Lorraine,
 destinée de tous tems à recevoir en gar-
 nison des régimens de cavalerie qui puis-
 sent consommer les fourrages que produi-
 sent les immenses prairies qui l'environ-
 nent, s'établit le dialogue suivant entre
 M. de Rocheville, chef d'escadron, et
 M. Vérigny, receveur des contributions
 indirectes, tous deux élèves autrefois du
 Lycée de la rue Saint-Jacques, et qui,
 depuis deux mois, ne se lassaient point
 du plaisir de s'être retrouvés à C***.

« Comment la trouvez-vous, ce soir ?
 — Jolie comme un ange. — Et sa danse ?
 — On ne peut danser avec plus de grâce et
 de légèreté. — Eh bien ! — Eh bien ! je la
 trouve, comme vous, mon ami, char-
 mante, ravissante. — Et vous en restez là ?

— Hélas ! oui. — Mais, ce n'est pas assez.
 — Je crois que cela lui suffit. — J'en
 doute... mais, à coup sûr, sa mère ne s'en
 contentera point. — Eh ! que veut-elle ? —
 Plaisante question ! Ce n'est pas un admi-
 rateur qu'elle veut pour sa fille ; c'est
 un mari. — Et pour cela elle ne lui laisse
 pas manquer un bal ? — Oh ! je crois, à
 cet égard, que le goût de Victorine est
 pour le moins aussi consulté que le désir
 secret de sa mère. — Oui, se promener le
 jour, danser le soir... C'est la troisième
 fois cette semaine que je vois au bal
 M^{lle} de Perneul, et tous les matins je la
 rencontre sur l'esplanade... — C'est de la
 sympathie... — Pas le moins du monde.
 Je n'accepte d'invitations que parce que le
 colonel veut que nous soyons de tout ; et
 je ne traverse l'esplanade que pour aller
 au quartier... mais on ne peut faire un pas
 sans voir M^{lle} de Perneul. — Sa mère, je
 crois, vous céderait volontiers le droit de
 la suivre. — Cette pauvre femme ! à son
 âge... si grasse... avec un commencement
 d'asthme... toujours en mouvement... elle
 avait un chaud quand je la rencontrai ce
 matin !... — Et tout à l'heure donc ! elle
 me disait que l'air de ce salon la suffoquait...
 — Quelle idée aussi de faire danser dans
 le mois de juillet ! Votre sous-préfet a là
 une singulière imagination. — Il est un
 peu parent de Victorine par feu son père ;
 il l'aime beaucoup, et je suis sûr que c'est

à elle que l'on doit cette mode de bals, qui d'ici se répand dans tout l'arrondissement de C***... A quoi, d'ailleurs, voulez-vous qu'on occupe les officiers d'une garnison? — Comment! bon si vous aviez un régiment d'infanterie; mais nous!... Le *pansement*, la *manœuvre*, l'*inspection*, *hommes*, *chevaux*, *équipement*, *fournages*... occupés!... Nous sommes excédés. — Vous étiez bien paresseux au Lycée, mon cher Rocheville, et je vois que vous n'êtes pas changé. La vie active que vous avez menée sous l'empire devait vous sembler bien pénible? — Ah! ne m'en parlez pas; c'était un supplice... mais enfin on se battait; cela conduisait à quelque chose. — Quelles courses! d'Amsterdam à Naples... de Madrid à Moscou... — J'en ai conçu une horreur pour toutes les espèces d'agitations... — Eh! pourquoi ne donnez-vous pas votre démission? — Mon père me conjure de ne point quitter le service que je ne sois marié: voulez-vous que je contraie un vieillard? — Pourquoi n'épouseriez-vous pas Victorine? elle est si jolie, si douce!... L'intérêt ne vous guidera point? — Oh! j'aime fort peu l'argent; et puis, j'ai près de quarante ans... — C'est ce que les femmes ne remarqueront point tant que l'on vous désignera comme le plus *bel homme de votre régiment*. — Et dix ou douze campagnes ne rajeunissent point. Je suis juste, il faut que je fasse la fortune de ma femme, si elle est jeune. — Épousez donc M^{lle} de Perneul. — Mon cher ami, je me marierai pour vivre en repos dans ma chère Picardie. La dame future du château de Rocheville devra aimer la lecture, les échecs, le coin du feu; je la conduirai passer à Amiens le tems du Carnaval; puis, nous resterons *chez nous*. Le curé vient tous les soirs; nous ferons un whist pour mon père. L'été, nous verrons quelques voisins; ma femme dansera à la fête patronale de Rocheville, et pas davantage. Croyez-vous que cela suffise à une jeune personne qui, c'est le mot, ne pose pas le pied à terre? — Je vois que vous

prendrez une fille mûre. — *Mûre!* je ne voudrais de maturité que dans l'*esprit* de ma femme.

— Alors il faut qu'elle soit dépourvue de beauté, et...

— Je n'ai jamais pu aimer une femme laide.

— Mais savez-vous que vous serez difficile à marier! agrémens de jeune, goûts de vieille... Vous resterez garçon.

— Ah! si Victorine aimait la musique ou la peinture comme elle aime la danse! Des talens sédentaires! cela sied si bien!

— Mais, vous parlez en homme qui veut se retirer du monde dont il est las: Victorine ne peut penser comme vous. — Regardez avec quelle gaité elle valse! — Ah! par exemple, vous auriez tort de le lui reprocher. C'est pour qu'elle ne vous refuse point que sa mère lui a permis de valser: je suis témoin que, jusqu'à votre arrivée ici, cette danse était interdite à Victorine; mais comme vous n'en dansez point d'autre... — Maintenant elle valse avec tous ceux qui se présentent... — De quel droit vous en plaindriez-vous? Cette pauvre M^{me} de Perneul voudrait vous voir épouser sa fille, c'est tout simple. Les bons, même les mauvais partis sont si rares dans cette petite ville.... Mais les convenances ne permettent pas qu'on vous accorde de faveur unique, puisque vous vous bornez à regarder Victorine, à la suivre... — C'est le hasard, vous dis-je. — La mère n'en croit rien. — Et la fille? — Il serait curieux qu'à votre âge vous eussiez besoin d'un ami pour savoir à quoi vous en tenir sur les sentimens d'une fille de dix-huit ans! Vous riez. — Non, vraiment; j'ai même beaucoup d'humeur.... Mais je suis résolu; je veux trouver le bonheur dans mon intérieur; je n'épouserai point une personne qui fait consister le sien à sauter, tourbillonner... — M^{lle} de Vilbert serait bien votre fait? — Cette grosse fille qui a le cou si court, et les cheveux un peu roux? — Oui. — Elle est affreuse... — Mais, non... et M^{lle} de Séricourt? —

Est-ce que l'on pense à la marier? Elle est mourante..... — Elle est un peu délicate... — Dites donc étique... et le teint si jaune!..... — Vous êtes bien dénigrant. Que vous faut-il donc? — M^{lle} de Perneul me convenait si bien! A-t-elle une jolie voix? — Elle en aurait une très-remarquable, si elle la cultivait. — Oh! il est impossible d'acquérir aucun talent en ne restant jamais en place : c'est bien dommage! — Comment se peut-il que le goût d'un plaisir, qui nécessairement passera dans quelques années, vous empêche d'épouser une jeune personne pour laquelle vous avez de l'inclination, j'en suis sûr? — Vous le savez, je suis indolent, paresseux... je le suis même pour disputer. Je ne me déciderai point à contrarier ma femme; je m'ennuierai si je la suis dans le monde... je m'ennuierai si elle y va sans moi... Il y a dix ans, je n'aurais point hésité : Victorine eût été ma femme, quitte à m'en repentir, peut-être... — Je voudrais vous voir marié : votre père le désire... — M^{lle} de Perneul... — N'en parlons plus. Vous savez que je suis l'ami de la mère, que la fille m'intéresse beaucoup; mais, je ne vous tromperai point, la vive et gaie Victorine ne renoncera point à la danse, même pour séduire un mari... — Ah! si quelque accident... — Comment! c'est un joli souhait que vous faites-là!... — Mon Dieu! mon ami, on peut toujours compter sur un accident...

La russe finissant alors, les danseuses revinrent à leurs banquettes; et les deux amis furent obligés de quitter leurs places. Presqu'involontairement Rocheville se rapprocha de M^{lle} de Perneul pour lui demander si elle ne *désirait rien*... On passait des glaces; il lui en présenta une, et attendit patiemment pour reprendre la soucoupe et la cuiller... Pendant ce tems, M^{me} de Perneul remarquait que Rocheville considérait avec une émotion visible sa fille chérie : cette bonne mère trouvait Rocheville beau, doux, poli; ses quatre décorations flattaient sa vanité; elle savait

qu'il possédait une jolie terre rapportant au moins huit mille livres de rente; et sa pension de retraite qu'il obtiendrait facilement; que de titres auprès de la veuve d'un pauvre gentilhomme, mort émigré, et qui n'avait laissé à sa fille qu'un nom illustré par une longue suite de malheurs! M^{me} de Perneul voyait avec une joie extrême Rocheville s'occuper de sa fille; elle croyait ne pouvoir trop multiplier les occasions de se rencontrer; plus on connaissait Victorine, et plus, selon sa mère, on devait l'aimer. Quelquefois M^{me} de Perneul s'étonnait que Rocheville ne demandât point à être présenté chez elle, et, avec autant d'adresse qu'il est possible d'en employer, quand une affaire intéressait vivement, elle avait fait agir Vérigny pour s'assurer des intentions de Rocheville, qu'elle ne mettait point en doute, mais que pourtant elle aurait voulu connaître positivement. L'objet de cette tendre sollicitude, Victorine, bonne, aimable, plus frivole qu'on ne l'est même à son âge, ne partageait ni l'espoir, ni l'inquiétude de sa mère. Désintéressée jusqu'à l'imprévoyance, franche jusqu'à l'étourderie, naïve jusqu'à l'indiscrétion, elle ne concevait pas qu'il fût si *important* de fixer les regards de M. de Rocheville; et elle attirait bien plus volontiers les sous-lieutenans qui n'avaient ni décorations, ni terres, et qui ne pouvaient prétendre à la *retraite*... Cependant ses yeux rencontraient quelquefois une cicatrice qui sillonnait la joue du chef d'escadron, et la descendante d'un des compagnons de Godefroy (1) ne pouvait s'empêcher alors de donner une pensée à la gloire, et de regarder avec quelque bienveillance des traits parfaits, dont l'expression était à la fois si fière, si grave et si douce... Mais quelle pensée fugitive! quelle bienveillance passagère! Il n'y avait pas là de quoi satisfaire l'homme le moins exigeant.

En vain M^{me} de Perneul prodiguait-

(1) Duc de Lorraine, chef des premiers croisés.

elle à Rocheville toutes les attentions compatibles avec les bienséances, et s'appesantissait-elle sur l'enfance prolongée des manières de sa fille. Rocheville, à son tour, était distrait, et, tout en parcourant les salons de la sous-préfecture pour faire respirer M^{me} de Perneul, qui lui avait demandé son bras, il se répétait : « Je veux être heureux, je n'épouserai point Victorine. » Et en disant cela, il oubliait qu'il fallait un autre air à M^{me} de Perneul, et l'obligeait à s'arrêter devant le quadrille où dansait Victorine, qui profitait de cette occasion pour tendre à sa mère son éventail, son mouchoir ou son bouquet, que Rocheville, plus empressé ou plus leste que M^{me} de Perneul, saisissait toujours le premier et retenait le plus long-tems possible.

Rien n'était plus clair que la conduite de Rocheville : personne à C^{***} ne doutait que son mariage ne fût bientôt déclaré ; et M^{me} de Perneul croyait trouver dans chaque lettre dont l'écriture lui était inconnue, une demande en forme. Véricigny avait pourtant répété à M^{me} de Perneul, avec quelques réticences, la conversation du dernier bal ; il avait insinué que Victorine sédentaire obtiendrait des succès beaucoup plus solides ; mais ce point était délicat à traiter : Véricigny ne pouvait assurer indubitablement que le mariage suivrait une réforme dans les plaisirs de Victorine ; il conseillait sans insister, pour ne point donner à M^{me} de Perneul, dont l'humeur était assez vive, le droit de se plaindre d'avoir, d'après ses discours, conçu des espérances qui ne se réaliseraient point, et témoigné trop de confiance à son ami ; car M^{me} de Perneul manquait d'art, mais non de circonspection, elle n'éclairait même pas sa fille sur les sentimens de Rocheville ; et Victorine avait bien autre chose à faire qu'à étudier les gens qu'elle rencontrait. Sait-on à quel excès est occupée une jeune personne qui aime le bal et dont la fortune est bornée ? Les détails à cet égard effraie-

raient l'artisan le plus laborieux, et je suis sûr que les sœurs converses du monastère le mieux réglé frémissaient devant la multitude et la diversité des travaux qu'entraîne le carnaval d'une petite ville de province. Lorsque Bâton fournit les fleurs, M^{lle} Palmyre les robes, Melnotte les souliers, on ne connaît d'un bal que les roses ; mais que d'épines, lorsque, devant une table couverte de gazes, de crêpes, de rubans, souvent reteinis, on considère les matériaux dont se composera une parure qui sera regardée, jugée, critiquée par des yeux exercés et malveillans ! Que de jours seront consacrés à l'édification de ce monument qui subsistera quelques heures ! Le receveur Véricigny soumettait aussi régulièrement qu'inutilement ce calcul à Victorine ; elle continua à danser, Rocheville à réfléchir, et la guerre d'Espagne ayant commencé, le régiment de chasseurs à cheval quitta C^{***}, sans que le chef d'escadron rompît le silence admiratif qu'il s'était imposé. Ce fut une source inépuisable de conversations parmi les habitués de la sous-préfecture, auxquels Véricigny n'avait jamais confié les sages motifs d'hésitation de son ami. Les jeunes gens assuraient que Victorine avait refusé la main de Rocheville parce que son caractère, *encore plus vieux que lui*, l'avait justement effrayée ; les jeunes personnes se répétaient tout bas, mais de manière à ce que l'on ne perdît pas un mot de leurs discours, qu'elles avaient entendu accuser Victorine de coquetterie par des gens très-respectables ; et deux ou trois vieilles dévotes chez lesquelles on ne faisait que jouer, ignorant que Rocheville lisait chaque dimanche matin, sur le *livre d'ordre*, l'injonction d'assister à la messe, affirmaient que cet homme *régulier* n'avait pu se résoudre à épouser une fille qui, malgré les avis qu'elles avaient prodigués à sa mère, recourait à une autre dissipation que le *loto-dauphin*, divertissement dont ne se lassaient point leurs nièces, filles majeures et rachitiques.

Victorine ignorait que l'on discutât dans la société de C*** des intérêts qui dussent lui être aussi chers; elle était alors occupée d'une nouvelle qui lui semblait mériter quelque réflexion : on avait répandu le bruit que le régiment de chasseurs serait remplacé par un régiment d'infanterie : cela ne s'était pas vu à C*** depuis que Victorine vivait, et elle se demandait s'il fallait s'en réjouir ou s'en affliger; car des hommes arrivant à pied seraient bien las pour danser; mais l'habitude de marcher pouvait aussi les avoir rendus infatigables... Il ne faut pas que l'on s'étonne de voir une jeune fille méditer ainsi à l'approche d'un corps militaire : les dames qui habitent les frontières et les villes de garnison ne se font pas plus de scrupule de penser à des gens portant des pelisses, des sabretaches, des colbachs, que celles de Paris n'en éprouvent en se rappelant un jeune pair de France revêtu d'un costume complet arrivant de Londres. En Lorraine, d'ailleurs, on aime le service, et l'on fermerait sa maison à ses parens si l'on s'interdisait de recevoir des militaires. Rien n'était donc plus simple que la préoccupation de Victorine, qui se borna à remarquer l'air un peu triste de sa mère; mais comme celle-ci se plaignait par redoublement de ses maux de nerfs, Victorine, qui savait que la distraction en est le remède le plus certain, et qui n'en connaissait que d'une espèce, parlait constamment à M^{me} de Perneul des plaisirs actifs et bruyans qui leur seraient bientôt offerts.

Tandis que les habitans de C*** ne songeaient qu'à charmer leurs loisirs, les chasseurs, leurs anciens hôtes, parcouraient l'Espagne. Rocheville s'indignait de ne point trouver de résistance; il enviait les fantassins poursuivant *Mina*, emportant des forts, et rencontrant au moins des stylets à défaut de canons. Il fut obligé de se consoler avec quelques douleurs rhumatismales, très-aiguës, de

l'absence de tout autre danger, et le serrein de l'Ibérie fut plus redoutable au guerrier français que les armes des habitans.

La paix ayant succédé à cette courte et triomphante campagne, Rocheville fut envoyé l'année suivante par son chirurgien-major aux eaux de Vichy. Une princesse avait mis ces eaux à la mode; on y accourait en foule; et la saison étant assez avancée, Rocheville ne trouva à se loger que dans une des maisons les plus modestes du lieu. Après avoir pris possession de sa chambre, il descendit faire une visite au mercier, son hôte, et s'informa d'abord du nom de ceux qu'il logeait : c'étaient des gens inconnus, sans titres, sans célébrité, et Rocheville devina sur-le-champ que ses voisins l'ennuieraient. Il allait prendre des renseignemens sur les habitans de la maison située en face de la boutique du mercier, lorsqu'il en vit sortir une jeune fille qui, traversant lestement la rue, vint acheter quelques écheveaux de soie. A sa chevelure un peu ardente, à son beau teint, et surtout à son petit bonnet de soie garni de dentelle noire, Rocheville reconnut une habitante des environs de C***, et son accent ne lui laissa bientôt plus de doute. C'était une occasion que Rocheville, naturellement causeur, n'avait garde de laisser échapper; d'ailleurs, il conservait plus de souvenir qu'il ne l'aurait désiré de la Lorraine; et Vêrigny, qu'une mutation avait depuis quelques mois envoyé dans le département de l'*Aude*, était devenu totalement étranger à celui de la *Meuse*, dont il ne pouvait plus entretenir son ami. Fanchon répondit très-volontiers aux questions de Rocheville; elle était Lorraine, de C***, et quelle rencontre! elle servait M^{me} de Perneul et sa fille, aux eaux depuis huit jours... Ah! s'écria l'officier, cette pauvre madame de Perneul! elle souffre de cette vie dissipée et turbulente...—Pas du tout, monsieur, répondit Fanchon, madame ne s'est jamais mieux

portée qu'à présent. C'est mademoiselle qu'il a fallu conduire ici pour son entorse.... — Une entorse! c'était immanquable.... C'est à quelque bal, en faisant quelque partie d'ânes? — Pas du tout, monsieur, mademoiselle était bien tranquillement assise à broder dans le salon... — C'est en brodant qu'elle a pris une entorse? — Pas du tout, monsieur; voilà comme c'est arrivé : madame se promenait dans le jardin ; tout-à-coup elle jette de grands cris.... mais des cris.... quoi! j'en tremble encore.... Mademoiselle qui entend ces cris-là, ne prend garde à rien ; elle pense que le perron est dans le vestibule, et pour aller plus vite elle saute par la fenêtre.... C'est un rez-de-chaussée, mais il est haut. Mademoiselle tombe..... elle se relève, et court à madame qui ne criait plus, parce que je venais de faire sauver la couleuvre qui lui avait fait si grand'peur.... Comment cette couleuvre était venue dans le jardin, nous ne l'avons jamais bien su.... Mais, je l'ai toujours dit, ç'aura été dans les derniers fagots qu'on nous avait apportés, et... — Et ce fut ainsi que se blessa mademoiselle de Perneul? demanda d'une voix très-émue Rocheville. — Oui, monsieur, reprit Fanchon, et j'en suis bien sûre puisque je l'ai vue, que.... — Souffre-t-elle beaucoup? interrompit encore l'officier. — Pas trop à présent, mais elle boite dès qu'elle fait cent pas? — Elle boite? — Oh! mon Dieu, oui. Une demoiselle si leste! c'est une pitié!.... Madame s'en désole encore plus qu'elle. — Mademoiselle de Perneul n'est pas fort triste? elle n'est point de mauvaise humeur? — Mademoiselle Victorine de mauvaise humeur!.... Fanchon ne trouva pas d'expression pour peindre l'étonnement qu'elle éprouva, en entendant soupçonner sa jeune maîtresse d'un défaut aussi contraire à son naturel ; et après un instant de silence, elle reprit : Sûrement, monsieur, que vous vous trompez; vous n'avez jamais connu mes maîtresses.

Mais Rocheville ne répondit point....

Après avoir, pendant quelques minutes, appuyé son front sur sa main, il remit une carte de visite à Fanchon, qui ne savait point lire, et lui dit : Demandez à madame de Perneul si la personne qui lui envoie cette carte peut avoir l'honneur de la voir ce matin?

La réponse fut telle que pouvait le désirer Rocheville, et, avec beaucoup plus d'agilité que l'on ne devait en attendre d'un homme qui se prétendait à moitié *perclus*, le chef d'escadron profita de la permission qui venait de lui être accordée. Il ne remarqua que faiblement l'air grave jusqu'à la solennité de M^{me} de Perneul, qui, pour cette fois, se promettait une réserve, que la malignité la plus habile ne pourrait interpréter; mais Victorine lui souriait comme à C^{***}; elle était un peu maigrie, un peu pâlie, et plus jolie que jamais. Après avoir baisé la main de M^{me} de Perneul, Rocheville saisit celle de sa fille, et la porta à ses lèvres. Cet hommage surprit également et la mère et la fille; il redonna à M^{me} de Perneul le ton de bonhomie qui lui était habituel, et rendit Victorine rêveuse. Rocheville revint assiduellement; il découvrit avec joie que les yeux brillans de Victorine n'annonçaient pas plus d'esprit qu'elle n'en avait en effet, et que cet esprit était assez élevé pour qu'il fût possible de le rendre raisonnable; il craignoit une guérison rapide, qui ne lui laisserait point le tems d'amener ce changement; mais cette inquiétude fut vaine : Victorine demeura condamnée à ne pouvoir, sans boiter, danser, ni faire une longue course; ses jolis pieds furent voués au repos; et Rocheville, qui lisait en perfection, qui était très-bon musicien, dont la conversation instructive et variée était remplie de charmes, s'aperçut qu'il faisait sur Victorine une impression bien différente de celle que produisaient autrefois ses camarades, qu'il avait tant enviés. M^{me} de Perneul eut enfin la satisfaction d'entendre Rocheville lui demander la main de sa fille; elle

l'embrassa avec la plus vive affection, en s'écriant : Eh ! pourquoi avez-vous tardé si long-tems ? J'attendais un *accident*, répondit en souriant Rocheville..... et il raconta naïvement l'histoire de ses sentimens, que M^{me} de Perneul, peu versée dans certains raffinemens de délicatesse et de prévoyance, ne comprit pas tout-à-fait ; mais Victorine, après s'être un peu fâchée, pardonna à Rocheville d'avoir cru impossible de lui plaire à C***, puisqu'il avait si bien réussi depuis, et elle orna fort gaiement son bras d'un bracelet magnifique, orné par une *couleure d'or et d'email*, que Rocheville lui offrit peu de jours après, en lui disant : Elle vous rappellera l'amour filial.... et le vôtre, répondit Victorine, car il s'est montré *prudent*.... Je puis appeler *serpent* cette *couleure*..... Ah ! reprit Rocheville, cet éloge est bien ironique..... Je ne donne plus le nom de prudence au dépit, qui, sans un hasard inespéré, me séparait de vous pour toujours....

Les eaux minérales sont particulièrement salutaires quand d'heureuses circonstances en secondent les effets ; Rocheville l'éprouva, et il ne se rappelait plus la cause qui l'avait conduit à Vichy, lorsqu'il retourna solliciter le consentement de son père pour épouser M^{lle} de Perneul. Le baron *picard* fut ravi d'apprendre qu'une jeune personne allait venir égayer le séjour qu'il habitait, il insista pour que M^{me} de Perneul accompagnât sa fille ; car il n'était point égoïste, et la pensée d'une vieille femme laissée seule nuisait à sa joie : d'ailleurs, pour le *whist*, on n'aurait plus besoin d'avoir recours au curé ; ce dernier, depuis quelque tems, était devenu si distrait, qu'au troisième coup il ne savait de quelle couleur était l'atout. Un peu de convenueance, beaucoup d'inclination rendirent donc chers les uns aux autres les habitans du château de Rocheville ; et Victorine ayant refusé d'aller passer le carnaval à Amiens, son mari écrivait à Vérigny : N'avais-je pas raison

quand je vous disais qu'on peut toujours compter sur un accident ?

M^{me} la comtesse DE BRADI.

UNE

DES FOLIES DU JOUR, PROVERBE.

PERSONNAGES.

Le général D'ORVILLIERS.

ALPHONSE, son neveu.

MICHEL, domestique.

M^{me} DE BLEMONT, mère d'Alphonse et de Laure.

LAURE, fille de M^{me} de Blémont.

ZOË, nièce de M^{me} de Blémont.

M^{lle} MULLER, institutrice.

La scène est à Paris.

Le théâtre représente un cabinet d'étude : un piano à droite ; au fond deux portes, entre lesquelles est un corps de bibliothèque et l'escalier pour prendre les livres.

SCÈNE PREMIÈRE.

M^{lle} MULLER ; LAURE et ZOË travaillent à des robes de bal ; ALPHONSE, de l'autre côté de la scène, écrit sur une table chargée de livres et d'une sphère.

M^{lle} MULLER, à Laure. Mademoiselle, vous allez passer un fil dans cette blonde, en ayant soin de pousser l'ampleur..... Mais vous ne m'écoutez pas !

LAURE, baillant. Si fait, mademoiselle. (Elle interrompt M^{lle} Muller, qui s'apprête à parler.) Ah ! ne recommencez pas, je vous ai très-bien entendue.

M^{lle} MULLER. En vérité, mesdemoiselles, je ne conçois pas votre indolence, quand il s'agit de parure. Quoi, de plus agréable cependant qu'un bal, pour des jeunes filles de treize et quatorze ans !

LAURE. C'est selon les caractères.

ZOË, à Mlle Muller. Des jeunes filles de treize à quatorze ans ! Mon Dieu ! mademoiselle, ne me rajeunissez pas ; je n'ai que trois mois de moins que ma cousine ; vous pouvez donc dire que j'ai aussi quatorze ans.

LAURE, à part. Quelle injustice ! (A Alphonse.) Où êtes-vous allé vous promener ce matin ?

ALPHONSE. Mon oncle m'a mené à Vincennes.

ZOË. N'y tirait-on pas au Polygone ?

ALPHONSE. Sans doute, il y avait exercice du canon : poum ! poum ! ça fait joliment du bruit quand on en est prêt, va !

ZOË. Que cela devait être beau !

ALPHONSE. Pas pour moi ; j'ai eu joliment peur.

ZOË ET LAURE, se récriant. Peur !

ALPHONSE. Tiens, pourquoi pas ! mon cheval se cabrait, et l'on tirait à boulet ! Ah bien, si je n'avais craint de prêter à rire aux soldats, je serais revenu à Paris sans regarder derrière moi.

LAURE, gravement. Monsieur, comme vous avez l'honneur d'être mon frère ; je vous prie de garder pour vous, à l'avenir, le récit d'aventures aussi flétrissantes.

ALPHONSE. Ah ! Laure, si pour me haranguer tu te poses le poing sur la hanche, comme la chevalière d'Eon dans son portrait, je vais te quitter la place.

M^{lle} MULLER, à Zoë. Mademoiselle, en vous occupant du Polygone de Vincennes, vous avez fait ces nœuds sans grâce. Regardez ! une boucle longue, une courte, et le ruban qui est tout froissé : le goût, le soin, la grâce, mesdemoiselles, embellissent une femme, mieux que ne ferait... Mais vous ne m'écoutez pas ?

LAURE, d'un ton dédaigneux. Que n'adressez-vous cette leçon à Alphonse, elle

serait sans doute plus de son goût que le bruit du canon.

ALPHONSE. Encore ! il faut que j'aille travailler chez mon oncle ; car tu ne me laisseras pas finir mon devoir. (Il prend sa sphère, et sort.)

SCÈNE II.

M^{lle} MULLER, ZOË, LAURE, MICHEL.

MICHEL, à Mlle Muller. Madame la comtesse prie M^{lle} Muller de vouloir bien passer chez elle. (Mlle Muller sort avec Michel.)

SCÈNE III.

LAURE, ZOË.

ZOË. Ma tante est apparemment embarrassée dans le choix des fleurs qui doivent orner le salon.

LAURE. Sans doute ; et notre habile institutrice, qui n'a pu me répondre hier à une question sur l'anatomie du corps humain, n'a en revanche pas son égale pour l'ordonnance d'une fête, la tenue d'une maison, le doigté d'une sonate ; aussi ne nous épargne-t-elle pas les enseignemens de ce genre.

ZOË, jetant son ourage. Quelle pitié d'être élevée ainsi ! Dieu ! que ne suis-je homme !

LAURE. Pour avoir deux gros pieds en dedans, deux mains gauches, être niais et timide comme l'est Alphonse, ce n'est pas la peine de changer de sexe.

ZOË. Et pourtant ces petits garçons si sots ont tout ce qu'il faut pour développer leur intelligence, élever leur courage. Ah ! si j'étais homme !

LAURE. Les hommes nous montrent eux-mêmes ce que nous avons à faire ; le bourgeois de Molière disait aussi : Dieu ! si j'étais gentilhomme ! les messieurs Jourdain de nos jours ont fait mieux que d'enlever la noblesse, ils l'ont remplacée.

ZOË. Ah ! oui, c'est vrai. Mon oncle disait cela hier au soir.

LAURE, *piquée*. Je ne l'ai pas entendu.

ZOÉ. Bah ! tu étais à côté de lui.

LAURE. N'importe ; il n'en est pas moins vrai que le tems approche où la femme, cette intéressante moitié du genre humain, sera affranchie de l'oppression injuste sous laquelle elle gémit.

ZOÉ, *sautant sur sa chaise*. Quel bonheur ! Quand je ne serai plus opprimée, je renverrai maître de chant, maître de danse ; et au lieu de ces arts frivoles, je prendrai des leçons d'escrime, d'équitation, de natation, de gymnastique. (*Elle s'arrête et regarde autour d'elle.*)

LAURE. Qu'as-tu donc ?

ZOÉ. Je croyais avoir entendu remuer dans la salle de billard. Je te disais donc que j'apprendrais tout ce qui est nécessaire pour former un bon militaire. J'ai déjà essayé un schakos de lancier ; oh ! si tu savais, ma petite Laure, comme cela me coiffe bien et quel plaisir je me ferais d'aller à la guerre ! (*Elle regarde encore autour d'elle.*)

LAURE. Mon Dieu ! Zoé, ne regarde donc pas comme cela, il fait si sombre dans cette grande chambre que...

ZOÉ. Je t'assure qu'il y a quelqu'un ou quelque chose de l'autre côté.

LAURE. Que veux-tu qu'il y ait ? mais je vais sonner Michel : il n'y a rien de pis que l'incertitude pour les gens de cœur. (*Elle sonne vivement.*)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, MICHEL.

LAURE. Voyez, Michel, s'il n'y a pas quelqu'un dans la salle de billard.

MICHEL, *ouvrant la porte*. Mademoiselle, c'est... (*Se reprenant.*) Non, mademoiselle, il n'y a personne.

ZOÉ. Cependant nous avons entendu du bruit : si c'était ce vilain chat de ma tante ?

LAURE. Ou plutôt des souris ?

MICHEL. Oh ! pour des souris il n'y a pas de danger, mademoiselle, j'en ai pris

une nichée de douze, ce matin, elles étaient toutes vivantes.

LAURE, *se récriant*. Quelle horreur ! Bien sûr il vous en sera échappé quelqu'une : allez chercher Lutineau et enfermez-le dans le billard.

ZOÉ. Mais en ayant bien soin qu'il n'entre pas ici !

MICHEL. Ça va sans dire, je sais que ces demoiselles ont peur.... je veux dire n'aiment ni les chats ni les souris. (*Michel sort après avoir allumé une bougie.*)

SCÈNE V

LAURE, ZOÉ.

LAURE. Ainsi donc tu seras militaire : moi, qui ai beaucoup de goût pour la diplomatie, je veux être ambassadeur.

ZOÉ, *riant*. Oh ! la bonne folie ! Tu seras vraiment une excellence bien recommandable avec tes cheveux blonds et ta figure mignonne. D'ailleurs, c'est qu'il faut être bien habile pour régler les intérêts des peuples ; et crois-moi, ma pauvre Laure, tu ne seras jamais un Talleyrand !

LAURE, *d'un ton sec*. Il se peut que j'éprouve plus de difficultés à être un homme d'état que vous à donner au pays un soldat ignorant et grossier.

ZOÉ. Vous m'insultez, mademoiselle.

LAURE. Si vous le prenez sur ce ton, je suis prête à vous rendre raison, mademoiselle !

ZOÉ. Je serai à vos ordres, mademoiselle, demain, au point du jour.

LAURE. Vos armes ?

ZOÉ. Au pistolet... J'ai abattu une poupee, l'autre jour. Mais où irons-nous ?

LAURE. Derrière l'orangerie, c'est l'endroit le plus isolé du parc.

ZOÉ. Cela suffit, vous m'y trouverez.

MICHEL, *entr'ouvrant la porte*. Le coiffeur attend ces demoiselles.

LAURE. Nous y allons. (*Elles sortent.*)

SCÈNE VI.

LE GÉNÉRAL D'ORVILLIERS, ALPHONSE, sortant de la salle de billard.

LE GÉNÉRAL. Elles sont folles ?

ALPHONSE. Oui, mon oncle, elles sont pires que Don Quichotte de la Manche.

LE GÉNÉRAL. Plaisant duel ! Que je voudrais être à demain ; car je prévois que nos Amazones nous apprêteront à rire.

ALPHONSE. Oh ! si maman, et vous, mon oncle, le vouliez permettre, je leur livrerais bataille ici, ce soir même, et je suis bien sûr de mettre en déroute ces modernes Antiopes.

LE GÉNÉRAL. Peste ! comme te voilà audacieux et savant ! En déroute des Antiopes ? je ne te reconnais plus.

ALPHONSE. C'est que, voyez-vous, mon oncle, quand elles se livrent à leur fantaisies héroïques, elles sont ennuyeuses ! mais ennuyeuses à donner de l'esprit au plus niais, de la résolution au plus timide, dans l'espoir de les faire taire.

LE GÉNÉRAL. Eh bien ! tope là, je ne suis pas fâché de mettre ton génie naissant à l'épreuve.

ALPHONSE. Vous verrez, mon oncle, vous verrez si je ne connais pas bien l'endroit faible de ces grands courages. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

LAURE seule, en toilette de bal, tenant une lettre.

LAURE, lisant. « Mademoiselle, votre réputation de courage et de sagacité. (*Elle soute de joie.*) Ma réputation ! quel bonheur ! (*Reprenant sa lecture.*) Votre réputation de courage et de sagacité m'a décidée ». Que je suis heureuse d'avoir une réputation ! « m'a décidée à vous confier un secret d'où dépend le salut de l'état.

« COMTESSE DE SAINT-MAURICE. »

Ouf ! j'en suffoque de joie ! Cette générale comtesse de Saint-Maurice ! Que Zoé, à présent, ose se moquer de ses toques,

misses à la vérité d'une façon un peu étrange. Que mon oncle vienne se plaindre de ce que chez elle les diners sont détestables et mal servis. Je sais à présent combien elle est excusable de négliger sa toilette et son ménage. *Un secret, d'où dépend le salut de l'état !* c'est décidé ; désormais je veux me coiffer comme elle. C'est bien le moins, puisqu'elle a su démenter mon mérite. (*Elle reprend sa lettre.*) *Post-Scriptum.* « Attendez-moi dans votre cabinet d'étude, je ne puis m'ouvrir qu'à vous seule. Silence ! profond silence ! quoi qu'il puisse arriver ! » Ai-je bien fait d'ouvrir ce billet, sans le montrer à maman ! En vérité, si l'on ne se mettait pas au-dessus des préjugés de l'éducation, on n'arriverait à rien de grand. J'entends marcher, c'est peut-être la comtesse. Dieu ! Zoé ; quel contre-tems !

SCÈNE VIII.

LAURE, ZOÉ, entrant sans voir sa cousine.

ZOÉ, lisant une lettre. « Le mot d'ordre, bravoure et fidélité ; le lieu du rendez-vous, votre cabinet d'étude.

« COMTE THADÉUS. »

Dieu soit loué ! mes vœux sont accomplis. Être aide-de-camp sans avoir jamais servi, cela n'est pas malheureux. (*Appercivant sa cousine.*) Lauré foi ! et mon général qui va venir. (*A Laure.*) Tu ne sais pas, mapetite cousine.

LAURE, à part. Il faut m'en débarrasser par une querelle. (*Haut.*) Je suis très-surprise, mademoiselle, qu'au point où nous en sommes, vous preniez avec moi ce ton amical !

ZOÉ. Ah ! c'est vrai : demain matin nous devons nous battre en duel ; mais cela ne m'empêchera pas d'achever ce que je viens de commencer. J'ai besoin de rester seule ici.

LAURE. Ce cabinet est à moi aussi bien qu'à vous, et j'y demeurerai si vous voulez bien le permettre !

ZOÉ, à part. O ciel ! c'en est fait de la

Pologne et de mon grade d'aide-de-camp si elle s'obatine. (*Haut.*) Non, Laure, retournez au bal dont vous faites l'ornement.

LAURE, *à part.* L'état est perdu si je ne puis me débarrasser d'elle. (*Haut.*) Rentrez dans le salon, Zoé, les danseurs vous attendent.

ZOÉ. C'est vous, et non pas moi, que l'on y désire.

LAURE. Je n'ai pas le cœur à la danse.

ZOÉ. Eh quoi! notre duel de demain vous ferait-il peur?

LAURE. Peur! ce mot pourrait vous coûter... (*Une souris passe auprès de Laure qui crie et saute sur une chaise.*)

ZOÉ. Qu'est-ce donc? (*Le chat courant après la souris, Zoé saute sur le piano en criant.*) A mon secours, Laure! ce vilain Lutineau me regarde.

LAURE, *se plaçant sur le piano à côté de sa cousine.* Du courage, ma petite Zoé, tiens, cache ta tête sur ma poitrine pour ne point voir Lutineau, mais ne le dérange pas. Dieu! s'il laissait échapper cette vilaine bête! Ne regarde donc pas. Il la poursuit; ah! elle court plus vite que lui. — Elle vient par ici. — Aie! aie! (*La souris saute sur le piano, le chat l'y suit. Les deux cousines se réfugient, Zoé sur la corniche de la bibliothèque, et Laure sur les dernières marches de l'escalier; elles crient au secours, Laure arrache le cordon de la sonnette.*)

SCÈNE IX.

LAURE, sur l'escalier; ZOÉ, sur la corniche; M^{me} BLÉMONT, LE GÉNÉRAL, ALPHONSE, M^{lle} MULLER.

MADAME DE BLÉMONT, *entrant la première.* Mon Dieu! qu'arrive-t-il donc?

LAURE, *timidement.* Une souris, maman.

ALPHONSE. Et une souris empaillée, encore! que je faisais mouvoir, de derrière a porte, à l'aide d'un fil métallique.

MADAME DE BLÉMONT. Eh quoi! voilà la cause de ces cris à tout émouvoir! Les

injonctions de M^{me} de Saint-Maurice, *silence, qu'on qu'il puisse arriver*, ont été mal suivies.

(*Alphonse se met à rire; Laure regarde sa mère, puis cache sa figure dans ses mains.*)

LE GÉNÉRAL. Mais il nous manque encore une héroïne, où donc est-elle?

ZOÉ, *de dessus la bibliothèque.* Je suis là, mon oncle. (*Éclat de rire général.*)

MADAME DE BLÉMONT. Quelle peur elle a eu de mon petit Lutineau!

ALPHONSE. Oh! sans les plafonds elle grimpeait jusque sur les toits! Allons, Zoé, point de vaine fierté, accepte mon aide pour descendre.

LE GÉNÉRAL. Ne vaudrait-il pas mieux que ce fût mon ami Thadéus qui vint lui-même donner la main à son aide-de-camp.

LAURE ET ZOÉ, *ensemble.* Vous vous êtes moqués de nous. Grâce! grâce! mon oncle.

MADAME DE BLÉMONT. Oui, cher frère, il se faut garder de publier cette aventure: ce n'est pas à nous à livrer nos enfans au blâme général; d'ailleurs j'aurais trop à rougir de l'inconvenance de leur conduite.

MADemoiselle MULLER. Des demoiselles bien élevées recevoir des lettres, et les ouvrir sans en avoir obtenu la permission, cela ne s'est jamais vu.

ALPHONSE, *à part en bâillant.* O ciel! de la morale, moi qui comptais m'amuser!

MADAME DE BLÉMONT. Demain nous causerons de tout cela, et très-sérieusement. Ce soir il faut que je rentre au salon où mon absence serait remarquée. (*Elle sort avec Mlle Muller.*)

SCÈNE X.

LE GÉNÉRAL, ALPHONSE, LAURE, ZOÉ.

LE GÉNÉRAL. A nous maintenant que ma sœur est partie. Je veux bien passer sous silence cette ridicule aventure de chat et de souris; mais il n'en sera pas de

même du duel. Comment, mesdemoiselles !

ZOÉ, *interrompant son oncle*. J'ai été insultée, mon oncle, cependant...

LAURE, *interrompant Zoé*. De ce que je n'aime pas les souris, il n'en faut pas conclure...

LE GÉNÉRAL, *l'interrompant à son tour*. Ce n'est point là la question. Je ne nie pas que le duel ne soit une chose juste, et je dirai même indispensable dans votre cas, aux yeux de tout homme qui ne pèse point l'honneur dans deux balances. Ce que je réproûve, comme contraire à toutes les lois, c'est le duel sans témoins. Ainsi choisissez ceux par qui vous voulez être assistées.

LAURE. Mais, mon oncle, cela est embarrassant.

ZOÉ. Alphonse sera mon témoin.

LE GÉNÉRAL. Un enfant ! vous n'y pensez pas. Il faut des hommes qui connaissent ces sortes d'affaires. Je m'offre d'abord ; ensuite le comte Thadéus, le colonel Merval, Philippe d'Orsini.

LAURE, *baissant la tête*. Je n'oserai jamais tirer le pistolet devant ces messieurs.

ZOÉ. Nous serons si gauches, mon oncle.

LE GÉNÉRAL. Eh bien ! faisons une ré pétition. Alphonse, va chercher mon nécessaire d'armes. Est-ce un duel à mort ou au premier sang ?

LAURE, *tremblante*. Ce que vous croirez le mieux, mon oncle.

ZOÉ, *pleurant presque*. Je ne voudrais pas tuer ma cousine tout-à-fait.

LE GÉNÉRAL. En ce cas, au premier sang. (*Alphonse apporte la botte*.) Mesdemoiselles, vous allez vous placer à cinquante pas : vos témoins chargeront les armes et vous les présenteront. (*Il leur donne à chacune un long pistolet*.)

ZOÉ. Qu'est-ce que cela, mon oncle ? comme c'est lourd !

LE GÉNÉRAL. Ce sont des pistolets de combat. Ne croyez-vous pas que l'on porte sur le terrain ces espèces de joujoux que je vous prête pour abattre les poupées ?

Dans les affaires sérieuses, mesdemoiselles, on se sert d'armes sérieuses.

LAURE, *tenant son pistolet par la crosse et regardant dans le canon*. Qu'y a-t-il donc dans ce tube de fer dont la gueule est si menaçante ?

LE GÉNÉRAL. Il y a quatre balles de la grosseur d'une petite prune. Allons placez-vous : quand votre pistolet sera armé, vous n'aurez plus qu'à presser la détente.

LAURE. Et je tuerai ma cousine ? Mais cela est affreux ! Le duel est un préjugé atroce. Au lieu de nous exciter, mon oncle, vous devriez nous concilier.

LE GÉNÉRAL, *froidement*. Moi ! je n'ai jamais arrangé d'affaires. Il faut faire ses réflexions avant de se quereller. Pour éviter les duels il n'est rien de tel que de n'être ni insolent, ni ridiculement susceptible ; mais une fois les provocations faites...

LAURE. Entre hommes à la bonne heure ; mais entre femmes...

LE GÉNÉRAL. Ah ! vous consentez donc à être femmes ?

LAURE ET ZOÉ. Sans doute, mon oncle, (*Laure continue*) et pour preuve, je vais rentrer au bal, je danserai toute la soirée, je serai aimable avec mon danseur, vous serez content de moi, mon oncle ; mais je ne veux pas tuer ma petite Zoé.

LE GÉNÉRAL. Avec votre permission, je mettrai d'autres conditions à la capitulation. C'est sûrement beaucoup que d'être polie et gracieuse ; mais pour mériter le beau nom de femme aimable, il faut encore, en bannissant des prétentions folles, savoir surmonter des petites ridicules. Une femme soldat est un être contre nature qui révolte ; mais celle qui se meurt à la vue d'un animal inoffensif, celle qui ne peut supporter ni le froid, ni le chaud, ni tel parfum, ni telle fleur, est insupportable, à force de vouloir que l'on s'occupe d'elle. Ainsi, mes enfans, vous me promettez de fuir ces deux extrêmes ?

LAURE ET ZOÉ. Oui, mon oncle, de tout notre cœur.

LE GÉNÉRAL, à *Alphonse qui s'endort debout*. Et toi, que fais-tu donc ?

ALPHONSE, *baillant*. Je m'assoupis, mon oncle : au lieu de rire à leurs dépens, vous leur faites de la morale.

LE GÉNÉRAL. Que veux-tu, mon ami ? *afec* vous autres adolescents, il faut toujours finir par une leçon. C'est pourquoi vos parents ont hâte de vous voir grandir. Cependant nous venons de jouer un proverbe.

ALPHONSE. Dont le mot est ?

NOÛ. Je l'ai deviné !

Chacun son métier.

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

Bergiß mein nicht.

Vous connaissez toutes, mesdemoiselles, ces petites fleurs, aux pétales d'un bleu de ciel pâle, au feuillage d'un vert sombre, qui croissent sur le bord des étangs et des fleuves, et, le pied dans l'eau, suivent le mouvement des petites lagues que le moindre vent pousse à la rive.

Les botanistes les appellent *argemone scorpoides*.

Voici pourquoi on les a appelées *bergiß mein nicht*, c'est-à-dire *ne m'oublie pas*.

Il y a un tombeau à Mayence. Comme le nom que l'on y a gravé a été effacé, le tombeau est à la disposition du premier venu d'entre les morts ; mais l'opinion générale le laisse à un ménestrel allemand, musicien et poète, dont on n'a pas même conservé le nom de famille.

Il s'appelait *Heinrich* ; et comme ses vers, dont nous ne croyons pas qu'il soit rien resté, étaient tous à la louange des

femmes, et surtout à celle de Marie, on l'appelait *Heinrich Frauenlob*, c'est-à-dire le poète des femmes. Quand il était parti pour courir l'Allemagne et chercher fortune au moyen de ses romances et de son talent, Heinrich avait laissé à Mayence une jeune fille qui attendait son retour, s'éveillait pâle dans les nuits d'orage, et priait pour lui.

Après trois ans, il revint riche et renommé. Long-temps avant son retour, Marie avait entendu le nom d'Heinrich mêlé à la louange et à l'admiration, et, par une noble confiance, elle savait que ni la louange, ni l'admiration n'avaient donné à son amant autant de bonheur et d'orgueil, que lui en donnerait le premier regard de la jeune fille qui l'attendait depuis si long-temps.

Quand Heinrich vit de loin la fumée des maisons de Mayence, il s'arrêta oppressé, s'assit sur un tertre d'herbe verte, et fit entendre un chant simple et mélancolique comme le bonheur.

Le lendemain, vers le coucher du soleil, les cloches tintèrent pour annoncer le mariage d'Heinrich et de Marie à la première aurore.

À ce moment, tous deux se promenaient seuls dans l'allée qui s'étend le long du Rhin.

Ils s'assirent l'un près de l'autre sur un tapis de mousse, et passèrent de longs et fugitifs instans à se regarder sans rien dire : tant ce qui remplissait leurs âmes était intraduisible par des paroles.

La teinte de pourpre que le soleil avait laissée à l'horizon étoit devenue d'un jaune pâle, et l'ombre s'avançait sur le ciel du levant au couchant. Tous deux comprirent qu'il falloit se quitter ; Marie voulut fixer le souvenir de cette belle soirée, et mittra de la main à Heinrich, de petites fleurs bleues sur le bord du fleuve.

Heinrich la comprit, et cueillit ces fleurs ; mais son pied glissa, il disparut sous l'eau, deux fois l'eau s'agita, et il repartit se débattant, écumant, les yeux

hors de la tête ; mais deux fois le fleuve ressaisit sa proie.

Il voulut crier, l'eau le suffoquait. A la seconde fois qu'il avait reparu, tournant un dernier regard vers la rive où était Marie, et sortant un bras, il lui jeta les petites fleurs bleues qu'une contraction nerveuse retenait dans sa main, mais ce mouvement le fit enfoncer. Il disparut,

l'eau reprit son cours, et le fleuve resta uni comme une glace.

Ainsi mourut Henreich Frauenlob.

Pour Marie, elle mourut fille dans une communauté religieuse. On a traduit l'éloquent adieu d'Henreich, et on a appelé la petite fleur bleue *vergiss mein nicht*, c'est-à-dire *ne m'oublies pas*.

ALPHONSE KARR.

LA PAUVRE MÈRE.

« Que la chaleur est douce !
» Du vent que je repousse,
» Que j'aime les cris sourds !
» De ces palmes, tracées
» Sur mes vitres glacées,
» Qu'ils sont beaux les contours !

» Autour du chêne en flammes,
» Courent d'ardentes lames ;
» Et, du foyer brillant,
» De rapides aigrettes,
» Déchirant leurs retraites,
» Partent en pétillant.

» Enfants de la féerie,
» Charmez ma rêverie,
» Accourez par essaim ;
» Et toi, liqueur fumante,
» Des basquets douce amante,
» Viens réchauffer mon sein. »

Sur un sofa de soie,
Le riche, dans sa joie,
A prononcé ces mots ;
De l'hiver qui m'attriste,
A sa joie égoïste,
Moi je dirai les maux.

Du vent la froide haleine
Chasse au loin dans la plaine
L'éblouissant frimas ;
Contre ce vent qui brame
Lutte une jeune femme
Un enfant dans ses bras.

De sa hutte isolée,
Par la faim exilée,
Pauvre mère ! elle allait
Chercher à la bourgade,
Pour son enfant malade,
Quelques gouttes de lait.

Sur la haute montagne,
Dans la blanche campagne
Et sur le long chemin,
Dans cet immense espace,
Nul voyageur ne passe
Pour lui tendre la main.

« O Dieu ! s'écria-t-elle,
» Cette bise cruelle
» Soufflera donc sans fin !
» Toi ! d'une voix amère,
» Tu murmures : « Ma mère,
» O ma mère, j'ai faim ! »

» Ah ! malgré ma prière,
» La bise meurtrière
» Toujours, toujours s'accroît,
» A te voir si tremblante,
» Hélas ! pauvre innocente,
» Je sens qu'il fait bien froid !

» Mes jambes engourdies,
» Vacillent, et, raidies,
» Mes mains ne peuvent plus
» De la faim qui te presse,
» Avec un carrosse,
» Tromper les traits aigus,

» Dieu ! le froid s'insinue
» Vers ton cœur !... je suis nue,
» Je ne puis te couvrir !
» Ma poitrine se lasse,
» Sur mes lèvres de glace
» Mon souffle vient mourir. »

La pauvre mère encore
Vers le bourg qu'elle implore
Se traîne... Le sentier
Par degrés, sous la neige
Qui tournoie et l'assiège,
Disparaît tout entier.

Que le ciel la conduise !
Long-tems elle s'épuise
Vers mille objets confus ;
D'un cercle monotone
La neige l'environne :
Tous ses pas sont perdus.

Elle s'est ranimée !
Ciel ! un peu de fumée
S'élève à l'horizon,
Et, devers la colline,
Loin, bien loin se dessine
Le toit d'une maison.

Eperdue, elle accuse
Son pied qui se refuse
A des pas plus pressés ;
Et puis elle chancelle,
Car la neige recèle
Le versant des fossés.

Et l'enfant, qui s'irrite
Quand sa mère l'agite,
Murmure : « J'ai sommeil.
» — O pauvre enfant que j'aime !
» Que tu souffres !... pas même
» Un rayon de soleil !

» Je ne vois plus la ferme....
» Grand Dieu ! son œil se ferme !...
» La voilà qui s'endort !
» Ce sommeil insensible
» Combien il est terrible :
» Qu'il ressemble à la mort ! »

La pauvre délaissée,
Sur la neige glacée
Contrainte de s'asseoir,
A ce sommeil suprême
Bientôt cède elle-même....
Alors c'était le soir.

Dans la riante salle
Où le moka s'exhale
En flocons odorans,
Bercé par la tempête,
L'égoïste répète
Ces mots indifférens :

« Que la chaleur est douce !
» Du vent que je repousse
» Que j'aime les cris sourds !
» De ces palmes, tracées
» Sur mes vitres glacées,
» Qu'ils sont beaux les contours. »

FÉLIX DAVIN.

Rélauges.

ALBUM DES ANTIQUITÉS DE PARIS.

LA MAISON DE FLAMEL.

5^e ARTICLE.

On ne remarque plus, dans le quartier Saint-Martin, la maison qui fait le coin de la rue Marivaux et de celle des Écrivains. Elle est bien différente, en effet,

de ce qu'elle était il y a quatre siècles, et même depuis cinquante ans ; maçons et badigeonneurs ont effacé le chiffre des années sur la face noire de cette célèbre demeure de Nicolas Flamel, l'écrivain. Un marchand de vins a entassé ses tonneaux dans la cave où, peut-être, se cache la pierre philosophale ; a dressé son comptoir dans la salle basse où l'habile écrivain avait sa boutique ; et insouciant de son devancier, il couche à l'endroit même où Flamel et sa femme Pernelle couchaient au milieu de leurs trésors, du tems de Charles VI, qui, tout roi qu'il

fût, n'avait pas un écu dans ses coffres. Ces métamorphoses des lieux et cet oubli de la tradition font rêver le philosophe, qui aime à regarder les hommes et les choses dans le passé, qui interroge les échos de la tombe, et qui pèse en sa main la poussière des générations.

Devant l'habitation de Flamel, laquelle pourtant est restée de bout, quoique mutilée et défigurée, s'élevait une vieille et solennelle église, Saint-Jacques-la-Boucherie, que le marteau révolutionnaire a jetée bas, et dont la tour seule domine encore le marché, construit sur l'emplacement du saint lieu, comme un mât sortant des eaux après le naufrage d'un navire. Cette église, que Flamel avait prise en dévotion particulière, qu'il avait ornée, agrandie, enrichie de ses deniers, où il s'était fait, par testament, un asile mortuaire, environné de messes et de reconnaissance paroissiale, cette église a disparu avec la sépulture de son bienfaiteur, qui comprenait l'inanité de la vie terrestre, et qui fit écrire au-dessus de la représentation sculptée de son cadavre à demi-consommé : *De terre suis venu, et en terre retourne.*

Nicolas Flamel était simple écrivain vers 1360. En ce tems-là, les écrivains tenaient lieu d'imprimeurs; et pour peu qu'ils eussent le talent d'écrire nettement et correctement des livres, et surtout des missels, rehaussés d'enluminures et de dorures, ils devenaient sans peine plus riches que les auteurs. On aura une idée de la valeur des manuscrits, en sachant qu'un roi de France mit en dépôt une somme considérable pour emprunter à l'Abbaye de Saint-Denis un ouvrage qu'il voulait faire copier. Nicolas Flamel surpassait tous les écrivains qui occupaient des échoppes adossées à Saint-Jacques-la-Boucherie, et il acquit une fortune égale à sa réputation; il épousa la bonne Pernelle, avec une dot qu'ils accrurent par leurs soins, et bientôt sa maison, à l'enseigne de la fleur de lys, devint une

classe fréquentée par des gens de cour, qui achetaient fort cher des leçons d'écriture. Le premier usage que fit de ses gains le laborieux Flamel fut consacré à des fondations de piété et d'art; il dota les églises, pour obtenir d'y placer son image à genoux, l'écritoire à la ceinture. Ainsi, loin de rougir de la source de ses biens, il s'en glorifiait comme d'un écusson nobiliaire. La plume et l'écritoire furent dès lors ses armes parlantes.

On raconte que, dans les commencemens de son mariage, il acheta pour deux florins un vieux manuscrit de papyrus, qui contenait un ouvrage d'*Abraham le juif, prince, prêtre, lévite, astrologue et philosophe*. Cet ouvrage, gravé avec une pointe de fer, et rempli de *belles figures* peintes, enseignait la transformation des métaux et l'art de faire de l'or; mais Flamel, après bien des essais infructueux, résolut d'accomplir un pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle, en Espagne, pour demander au saint et à Dieu l'interprétation de ces figures nommées *hermétiques*. Il partit donc habillé en pèlerin, s'acquitta de son vœu, et rencontra dans la ville de Léon un médecin juif, appelé maître Canches, fort versé dans les sciences *sublimes*. Ce médecin, transporté de joie à la nouvelle de l'existence du précieux livre d'Abraham, promit de l'expliquer, et donna quelques échantillons de son savoir-faire au pèlerin, qui ne se sépara plus de maître Canches; mais celui-ci tomba malade pendant le voyage, et mourut à Orléans, où Flamel obtint qu'il fût enterré dans l'église de Sainte-Croix, malgré son judaïsme. Flamel, de retour à Paris, recommença ses expériences alchimiques, *ne faisant qu'étudier, travailler, priant Dieu le chapelet à la main, lisant attentivement, essayant diverses opérations*. Au bout de trois ans de tentatives inutiles, il convertit une demi-livre de mercure en argent pur, et le 17 de janvier, environ midi, présente Pernelle seule, l'an 1382, il transforma le mercure en *or meilleur que*

L'or commun. De ce moment, Nicolas Flamel fut au comble de ses espérances et de ses richesses.

L'envie, il est vrai, assigna une autre origine à cette subite fortune qui augmentait de jour en jour : on prétendit que Flamel s'était fait l'entremetteur des créances de tous les juifs qui furent chassés de France, et qu'il s'empara pour son compte des sommes immenses que ces usuriers lui avaient confiées. Quoi qu'il en soit, Nicolas Flamel, propriétaire de plus de trente maisons et domaines à Paris, semblable, par ses générosités aux églises et aux pauvres, vouloir purifier cet avoir, que le peuple attribuait à un pacte diabolique, et que les gens éclairés ne rapportaient à aucune cause surnaturelle, mais seulement à une sage économie et à un labeur infatigable. Flamel survécut à sa femme Pernelle, et mourut en 1417, sans laisser à personne le don de la science hermétique.

Avant la révolution, Nicolas Flamel se retrouvait encore en peinture sur les vitraux, en sculpture sur les portes des églises; toujours en costume d'écrivain, toujours armé de son écritoire, toujours agenouillé par humilité, toujours accompagné de versets de la Bible, ou de vers de sa façon sur la vanité de ce bas-monde, sur la mort et sur l'autre vie :

Hélas, mourir convient,
Sans remède, homme, femme.

lisait-on sur le tombeau de Pernelle, au cimetière des Saints-Innocens.

Nicolas Flamel est encore invoqué comme un saint par les *hermétistes*, moins nombreux de jour en jour, qui cherchent follement la *bénite pierre*, ou la pierre philosophale. Les livres sur cette matière abstraite, qu'on a publiés sous son nom et dont il n'est pas l'auteur, sont encore consultés, commentés par quelques savans crédules qui se ruinent en épreuves chimiques dans l'espoir de s'enrichir, de même que le fameux écrivain. Pendant le dernier

siècle, un inconnu offrit de réparer, à ses frais, la maison de Nicolas Flamel, laquelle avait été léguée à la paroisse de Saint-Jacques-la-Boucherie. Le chapitre de cette église accepta l'offre de cet étranger, qui s'annonçait comme un pieux donataire, et la maison fut livrée aux ouvriers. On enleva les inscriptions, on remua le sol de la cave, on regratta les murs; mais l'ordonnateur de ces travaux fut trompé dans son attente, et ne découvrit que du charbon pilé, des fioles de verre, et des instrumens d'alchimiste; il s'enfuit sans payer les ouvriers, et probablement sans avoir trouvé le secret de Nicolas Flamel.

Enfin on a cru, et peut-être quelques-uns croient aujourd'hui que Flamel et Pernelle ne sont pas morts et ne mourront pas. Outre la pierre bénite, Flamel, dit-on, avait inventé *l'élixir parfait*, ou *médecine de l'ordre supérieur*, espèce d'eau de Jouvence que connaissaient les patriarches Noé et Mathusalem, qui vécurent plusieurs siècles. Un voyageur du tems de Louis XIV, Paul Lucas assure que les deux époux de la rue des Écrivains s'étaient fixés dans les Indes, et il rencontra en Grèce un derviche qui se disait l'intime ami de Nicolas Flamel. Si ce dernier revient jamais à Paris, il sera sans doute fort scandalisé de voir son laboratoire profané par un marchand de vins.

UNE JEUNE ANTIQUAIRE.

Revue des Théâtres.

THÉÂTRE-FRANÇAIS.

L'Ambitieux, comédie en 5 actes, de M. Scribe.

Nous sommes en Angleterre sous Georges II. Robert Walpole est premier ministre; en vain depuis long-tems il règne, en vain l'opinion publique s'élève contre lui, il tient à garder le pouvoir. Copen-

dant, quelquefois les humeurs royales, la fatigue et l'âge lui font désirer le repos. Il a un ancien ami, le docteur Newborough, qu'il a négligé. Celui-ci, blessé, s'est tenu dans sa retraite; il a eu l'occasion de soigner, à la suite d'un duel, lord Henry, le neveu du ministre; et résistant aux instances de ce noble jeune homme, il n'a rien voulu demander au ministre oublieux. Grand est donc son étonnement, en le voyant entrer dans sa modeste demeure. Walpole le vient consulter sur ses souffrances: c'est le travail, l'agitation de sa place qui le ronge; du repos, une démission, et il reviendra à la santé. Le ministre promet, il est de bonne foi.

Sa chute, au reste, est préparée; il ne faut même qu'un prétexte: la plus ardente de ses ennemis, la comtesse Cécile Sunderland, aimée du roi, n'aspire qu'à renverser Walpole. Georges II hésite, il ne voudrait pas prononcer le premier mot. Voilà que Newborough se trouve amené à Windsor. Présenté comme membre récemment nommé à la Chambre des Communes, il voit le roi, le conjure d'accorder la retraite à son ami, que le travail accable et que tourmente le besoin du repos. Cette demande flatte trop les désirs du roi pour qu'il ne l'accorde pas de suite, et Walpole nomme à sa place Henry, son neveu, espérant encore régner par lui; mais la discorde ne tarde pas à se mettre entre le nouveau et l'ancien ministre. Le premier, avec le peuple, veut la guerre contre l'Espagne; le deuxième la repousse comme impolitique. Walpole regrette déjà de n'être plus ministre. D'ailleurs la comtesse Cécile a feint de recevoir les hommages du roi; elle est aimée de Henry, qui lui a écrit une lettre d'amour et de mariage. Grâce à Walpole, cette lettre tombe sous les yeux de Georges II; tout est dit pour le jeune ministre. Rival de son maître, il doit rendre le portefeuille, et Walpole le reprend bien vite, dût la responsabilité des affaires se mettre dans un en au tambour, New-

borough ne l'a effrayé qu'un moment avec cette sinistre prédiction; car pour un ambitieux c'est être mort que de ne pas vivre d'honneurs.

Nous regrettons de n'avoir à enregistrer qu'un assez froid succès. Le principal personnage offrait, il est vrai, beaucoup de difficultés. L'ambitieux qui s'élève offre le curieux et beau spectacle d'un seul homme, en butte contre la société tout entière; mais ici l'ambitieux est premier ministre, il ne peut plus s'élever, et on le trouve presque excusable de vouloir mourir au poste qui lui a donné tant de peines à conquérir.

THEATRE DE L'OPERA-COMIQUE.

André ou la Sentinelle perdue, opéra comique en un acte de M. de Saint-George, musique de M. Riffant.

Nous voilà revenus aux pièces militaires; ce genre a bien son côté pittoresque. Voyez plutôt *le Châlet*, au milieu d'une romance, le tambour vient résonner à votre oreille; et puis à l'Opéra-Comique, la guerre perd toute son horreur; c'est donc un tableau gracieux et frais, que nous allons essayer de reproduire à vos yeux.

Du tems de l'empire, l'armée française allait bien loin, le soldat André a été laissé, dans un village allemand, comme sentinelle perdue; mais depuis trois mois il se prélassait parmi de bons ennemis qui l'aiment. Blessé à l'époque où il fut abandonné par son régiment, il recouvrera la vie, grâce aux soins de la gentille Laura, fille du fermier Hermann. Cette vie qu'elle lui a conservé il va la lui consacrer; et fier d'épouser un soldat français, Laura l'allemande voit approcher avec joie le jour de leur mariage.

Ce jour est arrivé; soudain le canon a retenti dans les montagnes. Ce sont les Français: un capitaine et un sergent ne tardent pas à venir pousser une reconnaissance du côté du village. Ils en gardent le pont; c'est sur ce pont qu'avait été

placé André, quand il tomba frappé mortellement !... Triste souvenir pour son ami le sergent Marengo ; mais le vieux grognard apprend les prospérités, le prochain mariage du conscrit. Oh ! c'est une autre histoire ; vite une plume, du papier, et notre pauvre André ne pense plus à sa fiancée, il ne se souvient que du devoir militaire. Aussitôt, armé de son fusil, il se poste à la tête du pont. Gare à qui approchera !

Pendant, le bon fermier Hermann tient pour son pays, et ne désire rien tant que de procurer un petit succès à l'Autriche. Il faut qu'il décide son gendre à abandonner le pont. Vains frais d'éloquence ! obligé de se retirer, il envoie Laura à sa place. La jeune fille sollicite, on le pense bien, avec plus de douceur, de persuasion, et avec des yeux bien plus éloquens ; elle n'en est pas plus heureuse. Il ne reste donc qu'un moyen, la force brutale. Hermann l'emploiera ; il rassemble les paysans, les munit de pioches et de pelles, et en avant ! Mais André, sans être intimidé du nombre des assaillans, abaisse le canon de son fusil et couche en joue son beau-père... Grâce à l'arrivée soudaine des Français, il n'y a pas de sang versé. Loin de là, on s'embrasse, on signe la paix, et André termine son mariage avec Laura.

Ce petit acte est plein de verve et de gaieté ; il offrait au compositeur, M. Riffaut, jeune homme dont le talent ne demandait qu'à être connu, toutes les conditions désirables pour le genre. Cette musique gracieuse et légère, mais sage, ne pèche nulle part du côté de l'inexpérience. On y a principalement remarqué les couplets : *Honneur au Voltigeur !* et le duo vraiment neuf d'André et de Laura. On peut prédire un fort joli succès à cette partition, qui, pour être à la portée de tout le monde, n'en est pas moins soignée.

ALFRED DESSESSARTS.

La bonne et douce chose que l'amitié, comme elle double notre bonheur ! C'est ce que je me disais, il y a quelques jours, en sortant de chez M. Eugène Devéria dont l'atelier était ouvert au public et où j'avais accompagné maman, la bonne et douce chose que l'amitié ! Je raconterai à mon amie ce que je viens de voir et ce sera pour moi comme si je le voyais encore ! Imagine-toi, ma bonne, quatre grands tableaux, oblongs et cintrés de six pieds de largeur sur douze pieds de hauteur, représentant *l'Adoration des Mages, Jésus parmi les Docteurs, la Descente de Croix et la Résurrection*. Ces tableaux sont destinés pour Saint-Léonard, cathédrale de Fougères. Puis un autre tableau carré de six pieds de haut sur neuf pieds de large, *la Présentation au Temple*. Celui-ci est pour le couvent de *la Retraite*, voilà de bonnes sœurs bien heureuses ! Quant à moi, je ne savais lequel de ces tableaux je devais le plus aimer. Maman disait qu'elle retrouvait dans tous les qualités admirées dans *la Naissance de Henri IV*. Composition heureuse, grâce, élégance, coloris harmonieux, air de tête séduisant, draperies heureusement jetées et peintes à la Titien ; enfin le tableau qui lui semblait le plus complet, c'est *Jésus parmi les Docteurs* : mais tandis que j'écoutais les éloges de maman, je ne pouvais détacher mes yeux de *l'Adoration des Mages*, je comprenais alors ce vers de mon frère :

Et l'enfant endormi qui nous révèle un Dieu.

Un jour, peut-être, dans bien long-tems, bien long-tems, un voyageur égaré se trouvera arrêté à la petite ville de Fougères, en Bretagne ; pendant que l'on remettra sa chaise de poste en état de le recevoir et de continuer sa route, il entrera dans la cathédrale de Saint-Léonard, là,

une vieille mendiante infirme, après avoir offert l'eau bénite à l'étranger, voyant son étonnement et son admiration, lui racontera cette histoire. « Eugène Devéria, peintre jeune et déjà célèbre, dans un voyage qu'il fit en ce pays l'année 1834, ayant été bien reçu par les habitans, voulut leur donner un témoignage de sa reconnaissance en leur envoyant ces tableaux qu'il n'eût pas été possible au trésor d'une église de payer à leur valeur. » Et l'étranger s'éloignera en admirant le talent et le désintéressement du jeune peintre. Je ne comprends pas les gens qui médisent toujours de notre siècle, certainement voilà un trait qui doit les raccommo-der avec lui.

A présent parlons modes. Je suis contente de ne pas trouver une transition moins brusque, mais enfin parlons modes puisque les bals et la saison le veulent ainsi.

Je t'envoie deux toilettes d'hiver. Je me souviens qu'à la pension tes cheveux étaient blonds, tu peux porter des touffes de tire-bouchons crépés descendant en pointe sur les joues, mais non à l'anglaise. Moi dont les cheveux sont noirs, je porte des bandeaux à la Ferronnière.

Les nouvelles coiffures en fleurs se composent d'un bouquet placé sur le sommet de la tête, à côté d'une des coques. De ce bouquet partent des fleurs qui descendent derrière une des touffes de cheveux, et dans l'autre on place une seule fleur.

On nous permet de porter des douillettes sans passe-poil de couleur tranchante, cela est commun; la couleur à la mode est bleu-marin.

Sous les chapeaux blancs on place des nœuds de la couleur qui sied.

Je te conseille la gaze de Savoie ou gaze Martin-Francklin; elle est si brillante qu'on peut la mettre sur de la perkale.

Les ourlets ne sont plus hauts que d'un demi-quart; les robes ont cinq lés en gaze ou six en gros de Naples.

Le corsage sous les N^{os} 1, 2 et 3, est celui de la robe de ville; en ajoutant une pointe à la pièce du milieu, il peut convenir à la robe de bal.

Le N^o 4 est un schall qui, tout autour et au milieu du devant, se borde d'un passe-poil de la même couleur que les nœuds de ruban, et s'agrafe par derrière.

Le N^o 5 est la manche courte.

Le N^o 6, la pélerine.

Le N^o 7, la manche longue.

Le N^o 8, le poignet que l'on double d'une perkale empesée.

Il est inutile de te dire que, pour tailler ces modèles en grand, tu suivras les lignes, et que les numéros qui sont aux deux extrémités de ces lignes indiquent la quantité de centimètres que comporte telle ou telle partie de la robe que tu veux tailler.

J'ai les yeux tout éblouis d'étrennes de toutes sortes. Je vais faire relier notre Album pour le placer dans la bibliothèque à côté de notre Journal.

Goëthe dit que, pour être heureux, il faudrait tous les jours lire un bon livre, voir un beau tableau, entendre une douce musique. Hier, j'ai été heureuse aux deux tiers, monan m'a conduite à l'Opéra et j'ai lu la correspondance de M^{me} Campan à la reine Hortense, dans laquelle j'ai copié bien des choses qui nous vont, par exemple ce passage :

« Dites-moi avec sincérité quel est le » défaut dont vous désirez être entière- » ment corrigée d'ici au renouvellement » d'une autre année, et quels sont les ta- » lens que vous souhaitez avoir acquis à » un degré supérieur. Je puis vous assu- » rer et vous prédire, sans posséder en » rien l'art des devineresses, sans lire » dans le firmament, et sans développer » sottement sur la table un vieux jeu de » cartes, que vous aurez un succès com- » plet dans tout ce que vous désirerez si » vous y employez une attention suivie. » Profitez-en, mes chères amies, vous êtes » dans l'âge heureux où tout ce que l'on

» sait bien vouloir est possible, mais vous
 » perdrez avec le tems ce don si sage-
 » ment fait à la jeunesse. Vous voyez
 » avec quelle rapidité une année vient
 » de s'écouler; employez tous les instans
 » de celle qui se présente et profitez de la
 » sagesse et de l'expérience qui com-
 » mence à s'offrir à vous. »

Voilà qui est bien engageant et bien consolant, n'est-ce pas, ma bonne amie; aussi je vais former bien des vœux! Aidez-moi dans celui qui touche le plus mon cœur: puisse l'année nouvelle me continuer ton amitié!

Adieu! tout à toi!

J.-J.

Éphémérides.

PERSONNAGES CÉLÈBRES.

1^{er} Janvier 1756. — *Dévouement filial du jeune Fabre.*

En France, depuis la révocation de l'édit de Nantes, les protestans étaient forcés de cacher leur culte et leurs mystères, comme jadis à Rome les chrétiens de la naissante Église: près de Nîmes, ils se réunissaient dans un lieu retiré, qu'on appelait le désert.

Le premier jour de l'année 1756, le jeune Fabre s'y trouvait avec son père: des troupes fondent sur l'assemblée; chacun cherche son salut dans la fuite; mais Fabre, voyant que son malheureux père est tombé dans les mains des soldats, revient en hâte, se jette aux genoux du chef, et lui demande, comme un bienfait, la permission de remplacer son père.

Fabre l'obtient: il est jugé, condamné aux galères. Le duc de Mirepoix, commandant en chef de la province du Languedoc, lui offre sa grâce si le ministre protestant, Paul Rabaut, consent à sortir du royaume. Fabre se sacrifie à ses opi-

nions, comme il s'est immolé aux sentimens de son cœur. Il revêt l'ignoble livrée du crime, il est chargé de fers et conduit à Toulon. Il y passe six années, et là, dans l'infâme société qui l'environne, peut-être les égards de l'intendant et des principaux officiers de la marine eussent-ils rendu son malheur tolérable, sans l'inflexible rigueur d'un ministre, le comte de Saint-Florentin, si célèbre par la légèreté barbare avec laquelle il se jouait de l'honneur et de la liberté des hommes.

Fabre imagine un moyen d'instruire le duc de Choiseul, qui signe sa délivrance. Rendu à sa famille, le 21 mai 1762, Fabre n'y revient que pour assister à la mort de son père. Des ames nobles et généreuses s'intéressèrent à lui: mais le comte de Saint-Florentin le persécuta toujours, il arrêta pendant plusieurs années la réhabilitation du jeune homme; il empêcha une souscription de cent mille francs proposée en sa faveur. Le duc de Choiseul allait tout réparer par ses bienfaits, il est disgracié. Le bonheur que Fabre trouva dans son mariage avec une parente qu'il aimait depuis son enfance, fut la seule indemnité que lui offrit sa destinée. Fabre servit de type à l'*Honnête Criminel*.

Mosaïque.

Nous devons donner des conseils sévères à nos amies, pour les empêcher de faire des fautes; mais quand les fautes sont faites, leurs conséquences parlent assez hautement, alors nous n'avons plus qu'à nous taire, et à consoler nos amies des malheurs que nous n'avons pu leur éviter.

Beaucoup savent parler, peu savent écouter.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE 2^e VOLUME.

(ANNÉE 1834.)

INSTRUCTION.

HISTOIRE.

Fragment de l'Histoire de Bretagne, par M^{me} Aimée Harelle. Troisième article, 1. — Quatrième article, 129.

BOTANIQUE.

Des bourgeons et des feuilles, par M. P. Ollion, 66. — Le café, par M^{lle} E. K., 269.

PHYSIOLOGIE.

De la voix considérée comme langage affectif, par M. P. Ollion, 162.

HYGIÈNE.

Des corsets, par M. de B..., 98r.

VOYAGES.

Souvenirs d'Italie, par M^{lle} Félicie d'Ayzac. 3^e lettre, 193. 4^e lettre, 321. — Fontaine-les-Dijon, par M^{me} Emma Ferrand, 225. — Le Saut du Niagara, traduit du capitaine Basil Hall, par M. d'Arrens, 257. — Lettre sur la Suisse, par M^{me} Emma Ferrand, 353.

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

Revue littéraire, par M^{me} Alida de Savignac, 3. — Société Monthyon et Franklin. — Soupirs poétiques, par M^{lle} Félicie d'Ayzac, 37. — Eugénie Grandet, par M. de Balzac, 67. — Le Village sous les saules, par M. Ernest Fournet, 102. — Le Mariage et l'Amour, roman, par M^{me} Elise Voïart. — Les Vieillards, par M. Ernest Legouvé, 133. — Les Devoirs des hommes, de Silvio Pellico, traduit par M. A. de Latour, 163. — Hélène, roman de miss Edgeworth, traduit de l'anglais par M^{me} Sw. Belloc, 196. — Le Globe, par M. A. H. Dufour, revu par M. Jomard, de l'Institut. — Parables de l'Évangile, par M^{me} Alida de Savignac, 228. — Revue de quelques idées nouvelles, 259. — Histoire du seizième siècle en France, par P. L. Jacob, bibliophile. — Voyage pittoresque autour du monde, sous la direction de M. Dumont d'Urville, deuxième article, 291. — Contes sur l'économie politique, par miss Harriet Martineau. — Méthode polonaise, inventée par M. Jazwinsky. — Correspondance de M^{me} Campan avec la reine Hortense, 325. — Mignonne de Waldkrone, par M^{me} Elise Voïart, 357. — Alphabet de Chimie.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

7. William Shakspeare, fragment anglais, par M^{lle} E. K., 41. — Ange Poliziano, fragment italien, 71. — Jonathan Swift, fragment anglais, 103. — Ludovico Ariosto, fragment italien, 136. — Edouard Young, fragment anglais, 166. La Pentecoste, ode de Manzoni, traduite par M. Antoine de Latour, fragment italien, 200. — Laurent Sterne, fragment anglais, 231. — Vincent Monti, fragment italien, 263. — Conversation, Extrait de Granby, fragment anglais, 294. — Charles Goldoni, fragment italien, 329. — Gay, fragment anglais, 368. — Alfieri, fragment italien.

EDUCATION.

Histoire de trois proverbes, par M. Ernest Fournet, 9. — Maria Bradstone, par M^{lle} Olympe Courtaud, 14. — Souvenirs de la Suisse, par M. d'Arrens, 18. — Le Voile vert, par M^{me} Fouqueau de Pussy, 20. — Histoire de trois proverbes, suite, par M. Ernest Fournet, 43. — Comme quoi un pauvre sire dota richement sa lignée, par M^{me} Piet, 46. — La Tombe d'une mère, par M. Félix Dazur, 55. — Histoire de trois proverbes, suite et fin, par M. Ernest Fournet, 73. — Le Matelot, par M^{me} Aimée Harelle, 77. — Toc-Toc, Maillet, conte de fées, par le bibliophile P. L. Jacob, 87. — Les Femmes illustres, galerie nationale. — Sainte Clotilde, par M. Henry Martin, 105. — Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable, par M^{me} Emma Ferrand, 111. — Jane Gray, par M^{me} Esther Dabillon, 115. — Kitty, par M^{me} Victorine Collin, 117. — Jeune Fille et Jeune Mère, par M. Félix Davin, 138. — Vendragedrou, par M. Petrus Borel, 145. — Sainte Cécile, par M^{me} Fouqueau de Pussy, 148. — Le Cor dans les bois, par M. Ernest Fournet, 169. — Quinze ans de différence, par M^{me} Julie de la Faye-Brehier, 175. — La Caricature du bon sens, par M^{me} Piet, 202. La Fontaine de Killierney, légende irlandaise, par M^{me} Victorine Collin, 208. — Aux jeunes abonnes du Journal des Demoiselles, par M^{me} Mélanie Valdor, 214. — Le Sacrifice, nouvelle indienne, par M^{lle} Louise Hutz, 233. — Le Maréchal de Gie, par M. Petrus Borel, 238. — Une Rencontre, par M^{me} Fouqueau de Pussy, 243. — Le Collier de saint Sané, par M. Ernest Fournet, 264. — Une Sous-Maitresse, par M^{me} Victorine Collin, 270. — Gabrielle, histoire véritable (1791), par M^{me} Emilie Marcel, 279. — Pierre et Loubette, par M^{me} Mélanie Valdor, 297. — Résignation, par M^{me} Alida de Savignac, 310. — Le Klephte de mer, par M. le vicomte de Marquessac, 331. — Hortense, par M^{me} Julie de la Faye-Brehier, 334. — La Tour des Souris, par M^{lle} Louise Hutz, 345. — On peut toujours compter sur un Accident, par M^{me} la comtesse de Bradi, 362. — Une des Folies du Jour, par M^{me} Alida de Savignac, 368.

POÉSIE.

Le Songe, par M^{lle} Félicie d'Ayzac, 22. — Le Brigand espagnol, par M^{me} Anaïs Ségalas, 57. — La Résurrection, par M. Félix Dazur, 89. — Rachel, par M. Félix Davin, 119. — Enfantine, par M^{me} Anaïs Ségalas, 151. — L'Espérance, par M^{me} Aimée Harelle, 181. — La Paralytique, par Félix Davin, 216. — Visite aux Tombeaux de Montmartre, par Antoine de Latour, 250. — Le Myosotis, par feu M^{me} Aimée Harelle, 283. — La Sœur de Charité, par M^{lle} Félicie d'Ayzac, 316. — La Jeune Fille mourante, par M^{me} Anaïs Ségalas, 346. — La pauvre Mère, par M. Félix Davin, 374.

MÉLANGES.

Superstitions orientales, par M. F. Cressen, 26. — Le Cimetière des Saint-Innocens, 4^e article,

par une jeune antiquaire, 184. — Benarès, par Mlle Louise Huitz, 219. — Maison de Nicolas Flame, 5^e article, par une jeune antiquaire, 376

REVUE DES THÉÂTRES,

Théâtre Italien. Il Bravo, opéra semi-seria en trois actes, musique del signor Marliani. — **Théâtre de l'Opéra-Comique.** Une Bonne fortune, opéra bouffon en un acte, paroles de MM. Edouard et Second, musique de M. Adolphe Adam, 26. — **Théâtre Italien.** L'Agnese. — La Donna del Lago, 58. — **Académie Royale de Musique.** Don Juan, opéra en cinq actes de Mozart, paroles de MM. Emile Deschamps et Castil-Blaze, 90. — **Académie Royale de Musique.** La Vestale, tragédie lyrique, paroles de M. Jouy, musique de M. Spontini, 121. — **Théâtre de l'Opéra-Comique.** Lestocq, opéra-comique en quatre actes, paroles de M. Scribe, musique de M. Auber, 152. — **Théâtre Français.** Une Aventure sous Charles IX, comédie en trois actes, par MM. Soulié et Bardon. — **Théâtre de l'Opéra-Comique.** L'Aspirant de marine, opéra-comique en deux actes, de MM. Rochefort et de Comberousse, musique de Labarre, 182. — **Théâtre de l'Opéra-Comique.** Un Caprice de femme, opéra-comique en un acte, paroles de M. Lesguillon, musique de M. Paër. — **Théâtre Nautique.** Guillaume Tell, pantomime historique en quatre actes, par M. Henri. — Les Ondines, ballet-pantomime, 218. — **Théâtre de l'Opéra-Comique.** Le Fils du Prince, opéra-comique en deux actes, paroles de M. Scribe, musique de M. de Feltre. — **Théâtre Nautique.** Le nouveau Robinson, ballet en un acte, de M. Blache, 253. — **Académie Royale de Musique.** La Tempête, opéra-ſtérie, en deux actes, de M. Coraly, musique de M. Schneitzœffer. — **Théâtre de l'Opéra-Comique.** Le Châlet, opéra-comique en un acte, paroles de MM. Scribe et Mélesville, musique de M. Adolphe Adam, 284. — **Théâtre Italien.** Réouverture. — **Théâtre Français.** Charles IX, drame en cinq actes et en prose, par M. Rossier, 317. — **Théâtre Italien.** Ernani, opéra-seria en trois actes, de M. Rossi, musique de M. Gabussi. — **Théâtre de l'Opéra-Comique.** Le Marchand Forain, opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Planard et Duport, musique de M. Marliani. — **Théâtre Nautique.** Chao-Kang, ballet chinois en trois actes, de M. Henry, 348. — **Théâtre Français.** L'Ambitieux, comédie en cinq actes, de M. Scribe. — **Théâtre de l'Opéra-Comique.** André ou la Sentinelle perdue, opéra-comique en un acte, de M. de Saint-George, musique de M. Riffaut, 378.

BEAUX-ARTS.

Salon de 1834, par M^{me} Alida de Savignac, premier article peinture, 60. MM. Delaroche, Ingres, Granet, Brulaff, Alfred et Tony Johannot, Scheffer, Schnetz, Horace Vernet, Beaume. — Deuxième article, 92. Etude des passions appliquées aux beaux-arts, par M. Delestre, MM. Decamps, Monvoisin, Ziegler. — Troisième article, 122. **Paysage.** MM. Isabey, Lepoitevin, Tanneur, Ulrich, Jules Jauvin, Jadin, Mercey, Laberge, M^{mes} Empis, de Neef. — **Portraits.** MM. Kinson, Dubufe, Ingres, Hesse,

Champmartin; M^{me} Allart, de Mirbel, Vatteville. — **Sculptures.** MM. Duret, Elex, Foyatier, Cortot.

EXPOSITION DES PRODUITS DE L'INDUSTRIE.

Premier article. 153. — Deuxième article, 187.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Sirop de punch, 28. — Menu d'un déjeuner de quinze personnes, 125. — Bière de cosses de pois verts, 158. — Pudding d'Oxford. — Recette de Nondelles, 286. — Huile de rhum, 350.

TRAVAUX DE FEMMES.

Correspondance, par M^{me} J. J., 29. Planche I. — Col à la Chevalière. — Echarpe de tulle brodé en ruban. — Abat-jour en papier découpé. 62. Planche II. — Dessin de mouchoir brodé. 94. Planche III. — Dessin de manchettes. — Cravatte garnie de rubans. — Mitaines en filet. — Allumettes en paille. 126. Planche IV. — Tablier écossais. — Signet. — Fichu en ruban. — Dessin pour gilet. 159. Planche V. — Col à la Louis XIV. — Semés. — Entre-deux. 190. Planche VI. — Patrons de robe, guimpe et à la vierge. 221. Planche VII. — Alphabet gothique. 254. Planche VIII. — Alphabet gothique, suite et fin. 286. Planche IX. — Dessins de couronnes. 320. Planche X. — Cousin de pied. — Pantoufle. — Bretelles. — Cordon de sonnette en tapisserie. 320. Planche XI. Bonnettoque. 379. Planche XII. — Patrons de robe.

ÉPHÉMÉRIDES.

FÉVRIER. Supplce de Bruneaut, 30. — MARS. Mort de saint Benoît, 63. — AVRIL. Mort du pape Benoît XII, 96. — MAI. Peste de Marseille. 127. — JUIN. Arrêt du Parlement contre les duels, 160. — JUILLET. Loi somptuaire en France, 192. — AOUT. Commencement de la démençe de Charles VI, roi de France. — SEPTEMBRE. Exécution de Cazotte, 256. — OCTOBRE. Dédicace du temple de Salomon, 288. — NOVEMBRE. Mort du chevalier d'Assas, 320. — DÉCEMBRE. Fête de Saint-Jean l'Évangéliste, 352. — JANVIER. Dévouement du jeune Fabre, 382.

MOSAÏQUE.

Maximes, pensées et réflexions, par M^{me} J. J. Fouqueau de Pussy.

LITHOGRAPHIE.

Chào menant sa femme, sa femme menant son fils, lequel est suivi de ses cinq sœurs, 33. — L'Orpheline, 193. — L'Orpheline, suite, 225. — Le Klephte de mer.

GRAVURES.

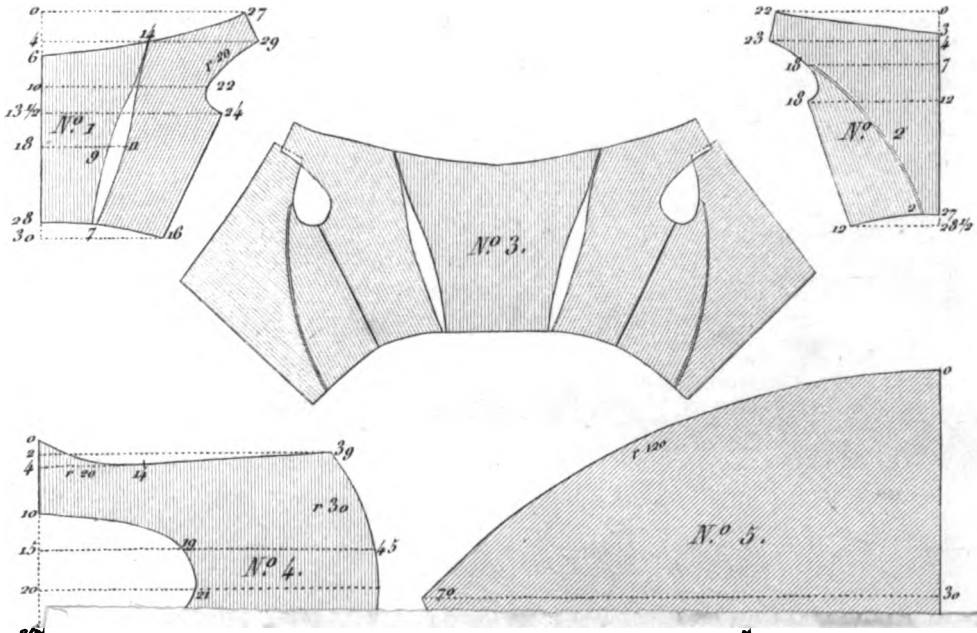
Janc Gray, et les Petits braconniers, 97.

GRAVURES DE MODES.

Toilette de salon. — Toilette de promenade, 161. — Toilette de bal. — Toilette de ville. 385.

ROMANCE.

257. Les Trente Écus, paroles de M. Aumas-sip, musique de M. Romagnesi.



par une jeune antiquaire, 184. — Benarès, par Mlle Louise Hutz, 219. — Maison de Nicolas Champmartin; Mme^s Allart, de Mirbel, Watteville. — *Sculptures*. MM. Duret, Etex, Foya-

MM. Decamps, Monvoisin, Ziegler. — Troisième article, 122. *Paysage*. MM. Isabey, Lepoitevin, Tanneur, Ulrich, Jules Jauvin, Jadin, Mercey, Laberge. Mme^s Empis, de Neef. — *Portraits*. MM. Kinson, Dubufe, Ingres, Hesse,

161. — Toilette de bal. — Toilette de ville. 303.

ROMANCE.

257. Les Trente Écus, paroles de M. Aumasip, musique de M. Romagnesi.

